

Digitized by Google

9. 2. 18

Digitized by Google

VOYAGE
EN NUBIE
ET EN ABYSSINIE.

TOME SECOND.

Digitized by Google

TITRE de propriété de M. PANCKOUCKE du Voyage de Nubie & d'Abyssinie, par M. le Chevalier BRUCE.

« M. le Chevalier BRUCE, Auteur d'un Voyage en Nubie, & en Abyssinie, dont » le manuscrit doit former plusieurs volumes *in*-4°, avec nombre de Planches & » Cartes, a cédé, comme en effet il cede à M. Panckoucke, ce acceptant, pour en » jouir, lui & ses ayans cause, tous ses droits sur ledit manuscrit, pour en faire » une ou plusieurs Editions, en françois, en tel format qu'il jugera convenable. »

Kinnaird, 10 Février 1788. *Signés* JAMES BRUCE & PANCKOUCKE.

Regiſtré la présente cession sur le Registre 23 de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 562, fol. 503, &c. Paris, 1er Avril 1788.
Signé, KNAPEN, *Syndic.*

Le Privilege se trouvera à la fin de l'Ouvrage.

Digitized by Google

II

VOYAGE
EN NUBIE ET EN ABYSSINIE,
ENTREPRIS
POUR DÉCOUVRIR LES SOURCES DU NIL,
Pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771, 1772 & 1773.

PAR M. JAMES BRUCE.

Traduit de l'Anglais, par M. CASTERA.

TOME SECOND.





A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. XC.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Digitized by Google

111

VOYAGE AUX SOURCES DU NIL.

LIVRE TROISIEME.

ANNALES D'ABYSSINIE, TRADUITES SUR L'ORIGINAL (1),

CONTENANT L'HISTOIRE DES ABYSSINIENS, DEPUIS LE RÉTABLISSEMENT DE LA LIGNÉE DE SALOMON JUSQU'A LA MORT DE SOCINIOS, ET A LA CHUTE DE LA RELIGION ROMAINE.

ICON AMLAC.

De 1268 à 1283.

Race de Salomon rétablie sous ce Prince. — Il continue à tenir sa cour dans la Province de Shoa. — Mort de Tecla Haimanout. — Motifs de la fabrication du pretendu Canon de Nicée.

J'AI déja observé plusieurs fois combien la multiplicité des noms, pris par les Rois d'Abyssinie, répand de confusion sur leur histoire. Mais le Prince dont je

(1) Cet original, dont M. Bruce s'est servi, est écrit en Geez.

Digitized by Google

parle à préſent ne s'eſt point aſſujetti à cette coutume générale. Icon Amlac eſt le ſeul nom ſous lequel il ſoit connu; & nous ſavons qu'il fut le premier de la race de Salomon, rétabli ſur le trône d'Abyſſinie, après le long exil que ſa famille avoit ſouffert par la trahiſon de la ſanguinaire Judith. Le nom d'Icon Amlac ſignifie *Qu'il ſoit notre Souverain;* & ſans doute il ne prit ce nom qu'en reprenant la couronne. Celui qu'il portoit avant eſt abſolument perdu.

En rentrant en poſſeſſion de tous les Etats de ſes peres, ce Prince fut trop ſage pour abandonner le ſéjour de la fidele province de Shoa. Au lieu d'aller réſider à Tigré, il fit de Tegulat, capitale de Shoa, le ſiége de ſon Empire, & il y regna quinze ans.

Un an avant la mort d'Icon Amlac, celui à qui il devoit le rétabliſſement de ſa famille ſur le trône d'Abyſſinie, l'Albuna Tecla Haimanout, Fondateur de l'Ordre des Moines de Debra Libanos, mourut dans ſon Monaſtere, étant déja très-avancé en âge, & laiſſant une grande réputation de ſageſſe & de piété. Il fut le dernier Abyſſinien élevé au rang d'Abuna; & c'eſt-là ce qui fait connoître la date de ce Canon, dont j'ai déja parlé & qu'on a dit fauſſement être un Canon du Concile de Nicée.

Quoique Le Grand, & quelques autres Ecrivains, aient prétendu être dans le doute ſur l'époque & ſur les raiſons de la fabrication de ce Canon, il me ſemble clair qu'il fut forgé par l'Egliſe d'Alexandrie, du temps de Tecla Haimanout, & vraiſemblablement d'après les conſeils de ce grand homme.

Digitized by Google

L'Egypte étoit tombée sous le pouvoir des Sarrasins. Le Patriarche Cophte, & tous les Chrétiens d'Alexandrie, étoient leurs esclaves. Mais les Abyssiniens restoient libres; & ils avoient voué aux conquérans de l'Egypte une haine implacable, par une foule de raisons dont la persécution qu'éprouvoient les Chrétiens n'étoit pas la moindre. Comme cette haine ne pouvoit manquer d'accroître chaque jour, il paroissoit inévitable que les Abyssiniens, au lieu de continuer à s'adresser à Alexandrie, ou au Caire, pour recevoir un Abuna des mains des Mahométans, en choisiroient un parmi eux, & se rendroient tout-à-fait indépendans de la chaire de Saint-Marc. Séparés du reste du monde par la mer & par des déserts impraticables, manquant de livres, & se relâchant sans cesse dans la discipline religieuse, ils sembloient également, à mesure qu'ils s'éloigneroient de leur primitive Eglise, devoir tomber dans une ignorance totale, & embrasser le Paganisme, ou la religion de Mahomet.

Mais le Canon qui leur défendoit de choisir un de leurs compatriotes pour Abuna, les obligeoit toujours d'avoir à la tête de leur Clergé un homme que sa naissance & son éducation attacheroient à l'Eglise Grecque, &, par ce moyen, il y avoit tout lieu de croire qu'ils ne se soustrairoient point à la dépendance du Patriarche d'Alexandrie. Ce raisonnement me semble très-probable, & j'ai déja non-seulement démontré qu'il est impossible que ce Canon, écrit en arabe & d'un style barbare, soit du premier Concile Œcuménique, mais qu'il doit être au contraire du temps de Tecla Haimanout.

IGBA SION.

De 1283 à 1312.

Succeſſion rapide de divers Princes. — Les mémoires de ces règnes manquent.

IGBA Sion ſuccéda à Icon Amlac, & après lui il s'écoula un eſpace de cinq ans, durant leſquels cinq de ſes freres monterent ſucceſſivement ſur le trône. Ils ſe nommoient Bahar Segued, Tzenaff Segued, Jan Segued, Hazeb Araad, & Kedem Segued: mais leur nom eſt tout ce qu'on ſait d'eux.

DES règnes ſi courts ſemblent cependant prouver que ces Princes vécurent dans un temps de troubles, ſoit qu'ils ſe fiſſent la guerre entr'eux, ſoit qu'ils euſſent à combattre les Maures du Royaume d'Adel, dont la puiſſance s'étoit rendue redoutable.

CE qu'il y a de bien certain, c'eſt que la famille royale de Laſta, loin de cauſer aucune diſſenſion, continua à obſerver fidélement ſon dernier traité avec la race de Salomon; auſſi ſuis-je porté à croire qu'une guerre civile entre s freres fut cauſe que chacun d'eux occupa le trône ſi peu de temps, & que les Etats d'Adel, voyant l'Empire d'Abyſſinie affoibli par ſes querelles inteſtines, ſaiſirent cette

Digitized by Google

occasion pour s'emparer de tout le pays qui s'étend d'Azab à Melinde, pour chasser les Abyssiniens du rivage de la mer, & enfin pour les empêcher d'avoir aucun port sur l'Océan, & de faire directement le commerce de l'Inde. Ce qui me fait penser ainsi, c'est qu'au règne suivant nous voyons le royaume d'Adel devenu très-puissant, & les Princes Maures d'Arabie établis dans de petits Etats répondant aux frontieres méridionales de l'Abyssinie, & placés entre ces frontieres & l'Océan. Nous voyons en même-tems qu'une haine invétérée subsistoit entre les deux nations, & que les Princes d'Abyssinie attribuoient sans cesse la cause de cette haine à ce que les Maures d'Adel, anciennement leurs vassaux, leurs sujets, ne devoient l'indépendance qu'ils avoient acquise qu'à la rebellion.

Les cinq Princes, qui régnerent si peu, furent remplacés par Wedem Araad, le plus jeune de leurs freres. Celui-ci remplit le trône pendant quinze ans, & vraisemblablement il sut maintenir son Royaume en paix. C'est ainsi, du moins, que nous le trouvons au tems de son successeur : mais cette paix, il est vrai, n'étoit qu'une suspension d'armes, pendant laquelle chacun des partis attendoit que l'autre l'attaquât, pour se livrer à une guerre longue & sanglante.



AMDA SION.

De 1312 à 1342.

Conduite licencieuſe de ce Prince au commencement de ſon règne. — Il exerce beaucoup de rigueur envers les Moines de Debra-Libanos. — Ses Sujets Mahométans ſe révoltent. — Les Royaumes de Mara & d'Adel lui déclarent la guerre. — Ils ſont vaincus & ſoumis.

AMDA Sion monta ſur le trône à la mort de ſon pere Wedem Araad, le plus jeune des freres d'Icon Amlac, tous également morts à l'avénement d'Amda Sion. Ce Prince n'eſt guère connu que ſous le nom qu'il prit en recevant la couronne. Il portoit auparavant celui de Guebra Maſcal. Le commencement de ſon regne fut ſignalé par une action indigne d'un Chrétien, & qui, nouvelle dans les annales de l'Ethiopie, ſembloit annoncer un caractère bien différent de celui que ce Prince montra par la ſuite Il avoit aimé quelque temps en ſecret une des concubines de ſon pere : mais, en montant ſur le trône, il en fit publiquement ſa maîtreſſe, &, non-content de commettre cette eſpece d'inceſte, il abuſa bientôt de ſes deux ſœurs.

LA Cour ſe tenoit toujours à Tegulat (1), capitale de

(1) La ville des loups ou des hyenes.

la province de Shoa ; & non loin de-là étoit le Monaſtère de Debra-Libanos, fondé par Tecla Haimanout, l'Abuna à qui la race de Salomon devoit la reſtitution du trône. Pendant que la guerre déſoloit l'Egypte & la Paleſtine, plusieurs hommes diſtingués par leur ſavoir & leur piété ſe retirerent dans ce Monaſtère ; & parmi eux il y avoit un certain Honorius, moine plein d'un zele ardent, & qu'on a depuis canoniſé. Honorius crut qu'il étoit de ſon devoir d'avertir d'abord le Roi de ſes crimes, & enſuite de l'excommunier publiquement.

Mais il paroît qu'Amda Sion ne comptoit pas plus au rang de ſes vertus la patience que la chaſteté. Il donna ſoudain l'ordre de ſaiſir Honorius, & il le fit mettre nud & fouetter de verges dans toutes les rues de ſa Capitale. La nuit qui ſuivit cette action cruelle, le feu conſuma la Ville entiere de Tégulat ; & les prêtres ne manquerent pas de perſuader au peuple que c'étoit le ſang d'Honorius, qui avoit mis le feu dans tous les endroits, où il en étoit tombé la moindre goutte. Mais le Roi, peut-être mieux informé, crut que c'étoit les Moines mêmes qui avoient brûlé ſa Capitale, & il bannit, de la province de Shoa, ceux de Debra Libanos.

Après le maſſacre des Princes, par Eſther, (1) ſur le rocher de Damo, dans la province de Tigré, la montagne de Geshen fut choiſie pour ſervir de priſon aux deſcen-

---

(1) Elle eſt connue ſous divers noms, ainſi que je l'ai déja dit. *Judith* eſt celui qu'on lui donne en Tigré, & *Eſther* en Amhara.

dans mâles de la race de Salomon. Geshen eſt un roc très-haut & très-eſcarpé, ſitué dans le royaume d'Amhara, & voiſin de la province de Shoa, dont il dépend. C'eſt là que le Roi exila Philippe l'Itchegué, chef du Monaſtere de Debra Libanos, diſperſant les autres Moines dans les provinces de Dembea, de Tigré, de Begember, dont les habitans étoient la plupart Juifs & Payens, & où ces Moines firent beaucoup de proſélytes.

CEPENDANT la ſévérité du Roi fit rentrer tout le peuple dans le devoir; & on ceſſa bientôt de parler d'Honorius & de ſes miracles. La ville de Tégulat fut promptement rebâtie, avec plus de magnificence qu'elle n'en avoit auparavant. Amda Sion ſongea alors ſérieuſement à effacer les impreſſions défavorables que ſa conduite avoit faites ſur le cœur de ſes ſujets, & même ſur les peuples voiſins.

NOUS avons déja remarqué une choſe, dont nous aurons encore occaſion de parler dans le cours de cette hiſtoire, & dont il eſt important de ſe reſſouvenir pour bien comprendre les expéditions militaires d'Abyſſinie; c'eſt qu'il regne deux ſaiſons, tout oppoſées, dans les pays ſéparés par une ligne preſqu'imperceptible. Durant notre hyver d'Europe, c'eſt-à-dire, depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois de Mars, l'hyver ou la ſaiſon des pluies ſe fait ſentir ſur les côtes de l'Océan Indien & de la mer Rouge; mais la pluie ceſſant d'y tomber pendant le reſte de l'année, devient au contraire abondante en Abyſſinie. C'eſt pourquoi Amda Sion dit à ſes troupes mutinées, ainſi que nous

nous le verrons bientôt, qu'il les conduiroit dans le royaume d'Adel, où il ne pleuvoit point.

Les diverſes Nations qui habitent le long de la côte de l'Océan & du Golphe d'Arabie, ont des cabanes ou des maiſons ſtables. Nous allons les déſigner, en commençant par celles qui ſont au nord, c'eſt-à-dire les plus près de l'Atbara. La premiere eſt celle des Ageeg, qui prend ſon nom d'une petite iſle, ſituée ſur la côte vis-à-vis de la montagne d'Habab, d'Agag ou d'Agaazi, le principal Diſtrict de ces nobles & puiſſans Paſteurs, que nous avons déja fait connoître, & qui different & par les cheveux & par la couleur, des Paſteurs de la Thébaïde. Enſuite viennent les différentes tribus des Tora, Shiho, Taltal, Azimo & Azabo, vivant là où la mer Rouge prend ſa direction vers l'Eſt, juſqu'au détroit de Babelmandeb. Tous ces peuples aux cheveux laineux, furent les premiers meſſagers de Saba, le pays des parfums & de l'or. Puis on trouve ſur la côte de l'Océan pluſieurs autres Nations, ayant toutes la peau noire, & deſcendant du Cushite Troglodyte; mais qui ſans changer de demeure avec les ſaiſons, vivent la plupart dans des cavernes, & le reſte dans des maiſons.

Dans les royaumes d'Adel & d'Auſſa, les habitans ſont de couleur, non pas noire, mais baſanée, & ils ont des cheveux liſſes. Ils s'appellent Gibbertis, nom que quelques auteurs Français ont prétendu ſignifier eſclave, d'après le mot Abyſſinien Guebra, qui veut dire, en effet, un eſclave ou un ſerviteur. Mais il ſeroit bien ſingulier qu'une Nation auſſi riche, auſſi puiſſante, qui non ſeulement s'eſt

rendue indépendante des Abyssiniens, mais leur a enlevé plusieurs Provinces, & qui, à cause de leur différence de religion, conserve pour eux le plus profond mépris, s'appellât elle-même leur esclave. Il est, au contraire, certain que le nom de Gibberti a une signification toute différente. Jabber, mot arabe, dont ce nom dérive, veut dire la *foi*, ou la *vraie foi;* & conséquemment Gibberti signifie le *fidele*, ou *l'orthodoxe*, titre honorable, dont se qualifient les habitans des basses contrées de l'Abyssinie, comme étant constamment attachés à leur religion, au milieu des chrétiens, avec lesquels ils sont sans cesse en guerre.

Il n'y a point de monnoie courante en Abyssinie. L'or ne s'y livre qu'au poids. Les revenus de l'Empire sont tous payés en nature, comme en bœufs, en moutons, en miel, premiers objets de nécessité. Quant aux choses de fantaisie & de luxe, on se les procure pour de l'or, de la myrrhe, du caffé, des dents d'éléphant, & divers autres articles, qu'on envoie en Arabie, d'où l'on fait venir, en échange, les marchandises qu'on desire.

Chaque riche Abyssinien a un Gibberti pour son facteur. Le Roi lui-même en a plusieurs, qui sont ordinairement les plus intelligens, les plus adroits de leur profession. Ceux-ci étant les premiers Abyssiniens que le commerce a liés avec les Arabes, de l'autre côté du détroit de Babelmandeb, & s'unissant fréquemment par des mariages avec cette Nation, conservent un mélange des traits & de la couleur des Arabes & des Abyssiniens. Ils sont toujours protégés en Arabie

Digitized by Google

par quelques uns de leurs compatriotes, qui, vendus jeunes, comme esclaves, & élevés dans la religion Mahométane, occupent presque tous les premiers emplois dans les états du Sherif de la Mecque & des autres princes Arabes. Ce sont des hommmes de cette Nation, qu'on a vu quelquefois envoyés en Europe, & décorés du titre d'Ambassadeurs.

En s'avançant à l'occident & au midi, on voit les royaumes de Mara, de Worgla & de Pagoma, petit Etats, bornés par la mer, quelquefois libres, & quelquefois dépendans d'Adel. Dans la même plaine, & au sud de ces trois royaumes, est celui d'Hadea, dont la capitale est Harar. Le prince qui y regne est aussi un Gibberti, & par son mariage avec une Sheriffa, ou fille de la race de Mahomet, il s'est placé au rang des Shérifs, c'est-à-dire des descendans de cette noble famille : aussi porte-t-il des habits presque tous verds, & sur-tout un turban d'herbe verte, marque de son aversion pour le christianisme.

Les Gibbertis sont donc les princes & les marchands du pays. Ils embrasserent l'Islamisme, peu de temps après la mort de Mahomet, quand les Baharnagash, dont nous avons parlé plus haut, entre les mains de qui étoient toutes les richesses du pays, se révolterent contre l'Empereur d'Abyssinie. Les Negres sont leurs sujets. Ils charrient l'eau; ils fendent le bois, ils les servent dans leurs maisons, ils conduisent leurs chameaux, s'ils vont en caravane, & ils composent presque toutes leurs armées quand ils font la guerre.

Mais indépendamment des Gibbertis & des Negres, il

Digitized by Google

y a encore dans ces contrées d'autres habitans, qu'il faut bien se garder de confondre avec les indigenes, quelle que puisse être leur ressemblance avec eux. Cette troisieme race d'habitans de l'Abyssinie sont appelés Maures par les écrivains Portugais. Ils faisoient autrefois le commerce dans l'occident de l'Afrique. Après avoir été chassés d'Espagne par Ferdinand & Isabelle, ils se joignirent à plusieurs émigrans de l'Empire de Maroc pour aller s'établir & trafiquer en Arabie; mais les oppressions sans nombre qui suivirent la conquête de l'Egypte & de l'Arabie par Selim & Soliman, interrompant leur négoce, ils se répandirent le long des côtes d'Abyssinie. Ce sont ces mêmes Maures que Vasco de Gama (1) rencontra à Mombaza, à Magadoxa & à Melinde, & qui chercherent à le trahir par tout, excepté dans cette derniere Ville; & ce sont encore eux que le même conquérant trouva dans l'Inde, où ils n'avoient d'autre profession que le commerce dans lequel ils excelloient.

La quatrieme espece d'hommes, qu'on voit en Abyssinie, sont les marchands Arabes, qui y viennent pour faire les recouvremens de ce qui leur est dû, & pour renouveller leurs liaisons de commerce. Ceux-ci sont les plus riches de tous. Ils fournissent aux Gibbertis l'argent & les marchandises dont ils ont besoin pour faire un commerce très-étendu & très-lucratif dans l'intérieur de l'Afrique. Les Gibbertis franchissant toutes les montagnes d'Abyssinie, vont jusqu'à la mer de l'Ouest, & traversent des Pays, où l'on ne peut se servir de chameaux, mais où les ânes,

(1) Conquêtes des Portugais, par Lafiteau, vol. 1, liv. 2, pag. 90 & 144.

Digitized by Google

les mulets, & en quelques endroits les bœufs sont les seules bêtes de charge.

Il y a aussi dans ces contrées une cinquieme sorte de gens, dont il seroit inutile de parler, si ce n'étoit à cause du mal qu'ils y ont constamment fait. Ce sont les Abyssiniens déserteurs du christianisme, dont ils se montrent les ennemis les plus invétérés, & dont le métier ordinaire est d'être soldats. Dans le pays même ils sont peu estimés : mais transportés dans l'Inde, ils y acquierent de la confiance; & ce sont, en général, les meilleures troupes de l'Orient.

Enfin la sixieme race d'hommes, qu'on trouve transplantée sur cette côte, est celle des Turcs, qui n'y sont connus que depuis peu d'années. Ces Turcs venoient de la Grece & de la Syrie, lorsqu'ils furent les instrumens des conquêtes de Selim & de Soliman, son fils. Dispersés en petites garnisons dans les forteresses & les principales villes de l'Egypte & de l'Arabie, ils épousent les filles les uns des autres, ou bien des femmes du pays, & ils forment une espece de milice héréditaire, qui de pere en fils reçoit de Constantinople la même paie, qu'elle recevoit sous Selim. Quoique les traits du visage & les mœurs de ces Turcs ressemblent parfaitement à ceux des naturels des divers pays, où leurs familles sont établies depuis la conquête, ils conservent encore leur supériorité, par l'adresse qu'ils ont à manier les armes à feu, armes qui, dans l'origine, étant fort peu connues, tant des Arabes que des Abyssiniens, donnerent un très-grand avantage aux conquérans.

Digitized by Google

Nous avons déja observé que les Maures Mahométans & les Arabes possédant tout le plat pays, qui borde la côte de l'Océan Indien, opposée à l'Arabie heureuse, & étant obligés d'aller à la Mecque, tant à cause des pélerinages prescrits par leur religion, qu'à cause de leur unique profession, qui est le négoce, ils devinrent les seuls voituriers & facteurs du commerce de l'Abyssinie. Tout le pays à l'Est & au nord de Shoa étoit entre les mains des marchands Mahométans, choisis par le Roi; & ces marchands établirent un grand nombre de foires, depuis Ifat, jusqu'à Adel.

Adel & Mara sont deux des plus puissans Royaumes des bords de l'Océan Indien. Soutenus ordinairement par des troupes Arabes, ils furent les premiers à secouer le joug des Rois d'Abyssinie, & ils ne payoient guere de tributs à ces Princes, que lorsqu'ils venoient eux-mêmes le lever avec une armée. Ifat, Fatigar & Dawaro étoient originairement des Provinces chrétiennes; mais sous les regnes des Rois foibles, ayant été vendues pour de l'argent à des gouverneurs Maures, elles renoncerent par degrés & à leur religion & à leur dépendance.

D'après tout ce que nous venons d'expliquer, il sera aisé de concevoir que toutes les fois que nous dirons que le Roi d'Abyssinie marcha de sa Capitale de Shoa, contre Dawaro, Hadea ou Adel, nous entendrons que du sommet des plus hautes montagnes, il descendit dans les plaines, qui sont de niveau avec la mer. Le pays qui s'étend d'Hadea à Dawaro, long-temps théâtre de la guerre, a été conséquemment dégarni de toute espece de bois, tant par les soldats, qui

l'ont brûlé pour leur uſage, que par les cultivateurs, qui ont eu beſoin d'enſemencer les terres. Ce pays eſt rempli d'étangs, qui ne ſe deſſechent point durant toute l'année, le ſol eſt recouvert d'une terre graſſe & noire, que les torrens charrient des contrées pluvieuſes de l'Abyſſinie, & on ſeme du millet & d'autres grains dans les champs les plus élevés, tandis que des troupeaux nombreux paiſſent au pied des montagnes. Cependant malgré tous ces avantages, ce pays a de grands inconvéniens; il eſt extrêmement chaud, mal ſain; & les fievres y regnent ſouvent, ce qui le rend fatal aux étrangers, & le fait déteſter des Abyſſiniens.

QUAND nous diſons auſſi que le Roi marcha contre Samhar, cela ſignifie qu'il traverſa la contrée fertile, & vint dans cette partie de la Zone, qui ceint la mer, & dont le ſol eſt graveleux. Ce pays, il eſt vrai, eſt privé des avantages de l'eau & des dépôts de terre graſſe; mais auſſi n'eſt-il point ſujet aux mêmes maladies: l'on y a bâti des Villes; & les beſtiaux paiſſent, les moiſſons ſont recueillies dans les terreins ſitués plus près des montagnes, qu'on appelle dans la langue du pays *Magaza*, c'eſt-à-dire ſol noir. Enfin, lorſqu'on verra l'armée murmurer d'être retenue durant la ſaiſon des pluies dans la contrée baſſe, il faudra ſe rappeler que le temps étoit alors frais, agréable & exempt de danger dans la haute Abyſſinie. Les ſoldats languiſſoient de ne pas être au ſein de leurs familles, où ils auroient joui des avantages de la ſaiſon & de tous les plaiſirs que le vin & les femmes peuvent procurer.

MAINTENANT que j'ai décrit la ſituation, le ſol, le climat

& les divers habitans des Provinces qui furent le théâtre de la guerre, je vais expliquer les motifs de cette guerre, motifs qui dûrent leur naissance à la conduite dissolue qu'eut Amda Sion au commencement de son regne, & aux désastres qui avoient assailli l'Empire sous ses prédécesseurs.

Tandis que le Roi étoit occupé à exercer sa sévérité envers Honorius & les autres Moines, un des Maures facteurs, que ce Prince avoit chargé de ses intérêts de commerce, fut volé & assassiné dans la province d'Ifat. Sans en faire les moindres plaintes, les moindres reproches, Amda Sion fit rassembler soudain ses troupes, & leur donna ordre de l'attendre à Shugura, sur les frontieres de son Empire. Cependant impatient de tirer vengeance de l'outrage qu'il avoit reçu dans la personne de son facteur, il fondit avec sept cavaliers seulement (1) sur le premier des établissemens Mahométans, & il y passa au fil de l'épée tout ce qu'il rencontra: puis se mettant à la tête de son armée, il marcha, à grandes journées, droit à Ifat, brûlant Kungura, Jadai, Kubat, Fadise, Calise & Argai, Villes situées sur son passage & remplies de marchandises précieuses. Ne trouvant rien qui s'opposât à ses fureurs, il divisa son armée en petits détachemens & les envoya de divers côtés, avec ordre de brûler & d'égorger tout ce qu'ils rencontreroient, & pendant ce temps là il resta lui-même dans son camp pour garder les femmes & le bagage.

---

(1) On croit que ce nombre pourroit s'être accru jusqu'à soixane-dix cavaliers; mais j'ai suivi le texte, & quand Amda Sion auroit eu soixante-dix hommes avec lui, son action n'en seroit guère moins téméraire.

Les

Les Maures étonnés de l'attaque terrible & ſoudaine d'un Prince, qu'ils avoient cru endormi dans les plaiſirs, coururent tous aux armes ; & apprenant que le Roi ſe tenoit dans ſon camp avec très-peu de ſoldats, ils ſe réunirent ſous le commandement du gouverneur d'Ifat, Hak-Eddin, le même qui avoit volé & maſſacré le facteur du Roi. Ils réſolurent d'attaquer ce monarque de grand matin ; mais heureuſement pour lui, deux détachemens de ſes troupes vinrent à ſon ſecours, & le joignirent la nuit même qui précéda la bataille.

A peine l'aube commençoit à paroître, que les Maures ſe préſenterent. Mais au lieu de trouver les Abyſſiniens enſevelis dans le ſommeil, ils les virent déjà rangés en bataille ; & ceux-ci, ſans leur donner le temps de revenir de leur ſurpriſe, tomberent ſur eux avec fureur. Le Roi voyant que Derdar, frere d'Hak-Eddin, s'étoit avancé hors des rangs pour animer les Maures au combat, fondit ſur lui, & le frappant de ſa lance, il l'étendit roide mort, & le fit fouler aux pieds de ſon cheval aux yeux des deux armées. En même-temps les Abyſſiniens animés par cet exemple, preſſerent les Maures, qui plierent bientôt & s'enfuirent dans les bois, où l'on en maſſacra un grand nombre.

Après cette victoire le Roi donna ordre à ſes ſoldats de conſtruire des cabanes, pour ceux du moins qui ne trouveroient pas des maiſons toutes pretes. Il leur fit en même-temps labourer & enſemencer de vaſtes champs, leur donnant à entendre que ſon intention étoit de paſſer en cet endroit la ſaiſon des pluies.

Les Mahométans virent bien alors que si ces projets étoient accomplis, il ne leur restoit aucun espoir ; ainsi ils se soumirent d'un commun accord à payer le tribut que le Roi voulut leur imposer. Amda Sion ayant mis Saber-Eddin à la place de son frere Hak-Eddin, & voyant que les pluies commençoient à tomber, congédia son armée & s'en retourna à Tegulat sa capitale.

Quoique la valeur du Roi eût suffi pour lui mériter l'estime & l'attachement des soldats, sa libéralité les lui concilia encore mieux. Tout le butin pris sur les ennemis fut rigoureusement partagé entre ceux qui l'avoient gagné. Le Monarque ne voulut jamais en avoir sa part, que lorsqu'il avoit combattu en personne, & alors il ne se taxoit pas plus qu'un de ses principaux officiers.

De retour à Tegulat, il montra le même désintéressement, la même générosité que sur le champ de bataille, distribuant tout ce qu'il avoit rapporté aux Grands, que leurs emplois & les soins du gouvernement avoient empêchés d'aller au combat, ainsi qu'aux pauvres & aux Prêtres pour le service des églises. Aussi cette munificence & le zele qu'il déploya contre les ennemis du Christianisme, le rendit cher à tout le Clergé, malgré ce qu'avoit fait craindre le commencement de son regne.

La saison des pluies en Abyssinie met ordinairement un terme aux expéditions guerrieres. Chacun se retire alors dans sa ville ou dans son village, pour se mettre à l'abri des pluies qui inondent sans cesse le pays. Les soldats, les laboureurs &

Digitized by Google

fur-tout les femmes, confacrent ce temps à des plaifirs continuels. Les villes, les villages font toujours placés fur les plus hautes montagnes. Les vallées qui féparent ces montagnes contiennent des torrens rapides & profonds. Chaque fentier un peu creux forme un courant. Toute la vallée eft trop bourbeufe pour pouvoir y paffer à cheval, & la violence des eaux ne permet pas aux gens de pied de s'y hafarder. C'eft donc alors, & alors feulement que les gens dorment tranquilles dans leurs maifons. Les lances, les boucliers font fufpendus aux murailles, & on ôte les felles, les brides aux chevaux, qui dans le refte de l'année ne quittent pas ces harnois, même pour paître. A la vérité la bride qu'on leur laiffe continuellement n'eft pas la même dont on fe fert pour aller à la guerre. Elle n'a qu'un petit mords, femblable à celui de nos bridons de chaffe, & on le leur met afin qu'ils n'en perdent pas l'ufage.

La Cour & les principaux officiers du Roi fe retirent dans la capitale, où ils adminiftrent la juftice, contractent des alliances entr'eux, & préparent les fonds & tout ce qui eft néceffaire pour le retour de la belle faifon.

Cependant Amda Sion ne fut pas plutôt rentré dans Tegulat, que les Maures, qu'il venoit de vaincre, confpirerent contre lui. Les chefs du complot étoient Amano, Roi d'Hadea, Saber-Eddin, le même à qui Amda Sion avoit donné le gouvernement de Fatigar, & enfin Gemmel-Eddin, gouverneur de Dawaro. Ils ne fe déclarerent point ouvertement, mais leurs projets ne purent échapper à un Prince auffi vigilant qu'Amda Sion. Toutefois il fe garda bien de faire voir

qu'il en connoiſſoit quelque choſe, de peur d'engager les Maures à ſe déclarer plus promptement. Il ſe contenta de mettre le plus de diligence poſſible dans ſes préparatifs de guerre ordinaires; mais cela n'en impoſa point à l'ennemi. Soit qu'il apprît qu'Amda Sion connoiſſoit ſes deſſeins, ſoit qu'il fût impatient d'une trop longue oiſiveté, Saber-Eddin commença les hoſtilités avant la ceſſation des pluies. Il ſurprit quelques villages Chrétiens, & en pilla & brûla les égliſes.

Tous ceux qui ont écrit ſur l'Abyſſinie, louent beaucoup les habitans de ce pays là de n'avoir jamais cru à l'exiſtence des ſorciers & de la magie. J'ignore pourquoi ils leur font tant d'honneur: mais je ſais bien qu'il n'y a pas, à ma connoiſſance, une ſeule nation ignorante & barbare, qui mérite un pareil éloge, & que les Abyſſiniens le méritent encore moins qu'aucune autre. A peine trouve-t-on un ſeul moine des monaſteres iſolés, tels, par exemple, que ceux de la vallée brûlante & mal-ſaine de Waldubba, un hermite de ceux qui vivent en grand nombre dans les montagnes, un vieux Prêtre enfin qui ait vécu quelque temps ſolitaire, qui ne prétende poſſéder des charmes pour nuire ou pour empêcher qu'on ne nuiſe, & différentes méthodes pour lire à ſon gré dans l'avenir. Tous les Maures, depuis le premier juſqu'au dernier, croient à l'aſtrologie. Leurs bras & leur cou ſont ſans ceſſe chargés d'amulettes & de taliſmans pour ſe garantir du mal que les ſorciers pourroient leur faire. Leurs femmes paſſent pour être des magiciennes très-dangereuſes, & toute la nation Maure, tant hommes que femmes, a, dit-on, de grands talens pour la divination. Les Falasha ſont encore réputés plus habiles ſorciers, s'il eſt poſſible. Tous les Abyſſiniens croient fermement que

Digitized by Google

les Hyenes, que l'odeur des charrognes attire la nuit en grand nombre dans la ville de Gondar, ne font autre chose que les Falasha des montagnes voisinnes, qui, par enchantement, se revêtent de la figure de ces animaux. Les Gallas même, nation étrangere, barbare & ennemie des Abyssiniens, dont elle differe par la religion & le langage, s'accordent pourtant avec eux à croire à toute la puissance de la magie. Les Gallas s'imaginent comme les autres qu'on peut à une très-grande distance rendre les gens malades, les faire mourir, détruire les moissons, empoisonner les eaux, & nouer l'aiguillette.

AMANO, roi d'Hadea, avoit à son service un prétendu Magicien, fameux parmi les Mahométans, à cause du talent qu'il avoit, disoit-on, de lire dans l'avenir. Le Roi d'Hadea s'étant déterminé à secouer le joug d'Amda Sion, voulut savoir du Magicien s'il devoit aller au-devant de ce Prince pour le combattre en Shoa, ou s'il devoit attendre qu'il vînt l'attaquer lui-même; & le Magicien assura son maître que s'il attendoit Amda Sion dans ses états, ce prince, victime de sa témérité, perdroit dans une seule bataille son royaume & la vie.

AMDA Sion, dont le premier soin étoit de prévenir la réunion des confédérés, & de chercher à les combattre l'un après l'autre, n'attendit point que son armée entiere fût assemblée; mais aussi-tôt qu'il eut un corps de troupes en état de faire tête à l'un des rébelles, il le fit marcher pour qu'il s'opposât à leurs projets.

UN nombre considérable de cavaliers & de fantassins desti-

nés à former l'avant-garde de l'armée, quand le Roi y étoit; furent prêts les premiers, & c'est ce corps, qui sous le commandement du général de la cavalerie Abyssinienne, se rendit en Hadea pour combattre Amano. Dans cette expédition le général de la cavalerie fit la plus grande diligence. Vaillament secondé par les hommes les plus braves, les plus actifs & montant les meilleurs chevaux de l'armée, il fit de très-longues marches, & surprenant le roi d'Hadea avant que ce Prince eût encore rassemblé toutes ses troupes, il lui livra bataille, défit entierement son armée, & le prit lui-même prisonnier. Cependant, quoique le magicien eût fort mal prévu ce qui devoit arriver à son maître, il avoit été assez prudent pour lui-même. Amda Sion le fit chercher avec soin, mais inutilement. Il n'avoit pas manqué de s'enfuir au premier bruit de l'arrivée des troupes Abyssiniennes, & il s'étoit caché dans la province d'Ifat.

Le second corps de troupes d'Amda Sion, marcha contre Saber-Eddin, dans la province de Fatigar. Ce corps étoit commandé par le gouverneur de la province d'Amhara, à qui Amda Sion avoit donné l'ordre de ravager le pays, & d'engager, par tous les moyens possibles, Saber-Eddin à accepter le combat, soit avant, soit après l'arrivée des troupes qui devoient revenir d'Hadea.

Mais tandis que le Roi étoit occuppé à soumettre les Maures, il apprit que les Falasha s'étoient révoltés, & venoient de prendre les armes en grand nombre. Soudain ce Prince fit avertir Tzaga Christos, Gouverneur du Begember, de réunir ses troupes à celles de Gondar, de Saçalta & de Damot, & de

marcher contre les rebelles avant qu'ils euſſent le temps de dévaſter le pays. Après avoir ainſi oppoſé des forces à ſes divers ennemis, Amda Sion marcha lui-même en perſonne en Dawaro.

HYDAR étoit Gouverneur de cette province, & quoiqu'il fût en apparence fidele à ſon devoir, il n'en étoit pas moins entré dans la conſpiration de Saber-Eddin, & il entretenoit une correſpondance ſecrette avec le Roi d'Adel, dont Auſſa la capitale n'étoit que peu éloignée du Dawaro.

LE Roi célébra la Pâque à Gaza, ſur le bord du déſert. Voulant accoutumer ſes troupes à la fatigue & aux dangers, il laiſſa ſes tentes & ſes bagages avec ſon armée, & ſuivi de vingt ſix cavaliers ſeulement, il partit en ſecret pour faire une incurſion à Samhar, détruiſant tout ce qui ſe rencontroit ſur ſon paſſage, & paſſant la nuit au milieu de ſes ennemis, ſans avoir de proviſions, ſans ſe permettre le moindre ſommeil, ſans poſer même un inſtant les armes.

LE Roi ne fut pas plutôt parti pour cette expédition, que ſon armée ignorant où il étoit, fut dans les plus vives alarmes; mais un matin à la pointe du jour il reparut dans le camp. A ſon arrivée il trouva un meſſager qui venoit lui apprendre que Tzaga Chriſtos ayant livré bataille aux Falasha, en avoit tué un grand nombre, & forcé les autres de ſe cacher dans leurs montagnes innacceſſibles. Bientôt après avoir reçu cette nouvelle, le Roi vit paroître Tzaga Chriſtos lui-même, qui venoit le joindre avec ſes troupes victorieuſes.

CES ſuccès furent ſuivis par des ſuccès non moins brillans,

Digitized by Google

qui ſignalerent les armes Abyſſiniennes dans les royaumes d'Hadea & de Fatigar. Saber-Eddin, forcé de combattre, avoit été complettement défait, & on avoit pillé ſon palais & réduit ſa femme & ſes enfans en captivité. On mandoit au Roi que ſes troupes avoient trouvé tant de butin dans le pays, que quoiqu'on n'en eût pillé encore qu'une partie les Soldats parloient déjà de ſe débander & de ſe retirer chez eux, contens de ce qu'ils avoient conquis, & aſſez riches pour vivre en repos le reſte de leurs jours. On invitoit en même temps Amda Sion d'entrer en diligence dans ces provinces, & de marcher droit au midi, juſqu'à ce que ſes deux armées fuſſent réunies. Cet avis étoit trop important pour que le Monarque Abyſſinien ne le ſuivît pas. Après avoir laiſſé rafraichir ſes troupes, après leur avoir fait part de l'eſpoir qui l'animoit, il conduiſit toute ſon armée dans la province d'Iſat.

QUAND Saber-Eddin vit que les armées d'Amda Sion étoient réunies, & que lui, privé d'alliés & n'ayant que peu de troupes, ſe trouvoit également expoſé, ſoit qu'il voulût combattre, ſoit qu'il voulût fuir, il prit le parti de s'abandonner à la clémence du Roi. Toutefois il eſſaya auparavant d'adoucir la colere de ce Prince, en employant la médiation de la Reine. Mais le Monarque ayant défendu publiquement à la Reine de ſe mêler de ces querelles, & paroiſſant dès ce moment plus irrité, plus inflexible, il ne reſta d'autre eſpoir à Saber-Eddin que de ſe remettre à ſa diſcrétion. Il vint donc ſe jetter aux pieds du vainqueur. A cet aſpect, les ſoldats loin d'être touchés du malheur & de l'humiliation de Saber-Eddin, conjurerent à grands cris le Roi de donner la mort au meurtrier des Prêtres Chrétiens, au deſtruc-

teur

Digitized by Google

teur de leurs Eglifes. Mais Amda Sion, dont la générofité égaloit la valeur, fe borna à reprocher amerement à Saber-Eddin fa trahifon, fa cruauté, fon ingratitude, & à le faire charger de fers & mener en prifon. En même temps il dépofa Hydar, Gouverneur de Dawaro, dont il connoiffoit depuis long-temps la perfidie, & il donna à Gimmel-Eddin, frere de Saber-Eddin, le commandement de toutes les provinces Mahométanes. Gimmel-Eddin prétendoit n'avoir point été préfent au commencement de la guerre, mais avoir gardé fa fidélité au Roi, & fait fes efforts pour diffuader fon frere de fe révolter.

TANDIS que ce Prince difpofoit du gouvernement des provinces vaincues, il apprit que les Rois d'Adel & de Mara fe préparoient à le furprendre & à lui livrer bataille lorfqu'il s'en retourneroit en Shoa.

AMDA Sion étoit alors campé avec toute fon armée fur les bords de la riviere d'Hawash. Les projets hoftiles des Rois d'Adel &de Mara l'irriterent tellement qu'il réfolut d'étendre fa vengeance plus loin qu'il ne l'avoit jamais portée. Dans ce deffein montant fur une éminence, il fit approcher de lui tous fes Officiers, pendant que l'armée entiere l'entouroit de tous côtés, & qu'un Moine, célebre par fa piété, & revêtu en ce moment de fes habits pontificaux fe tenoit auprès de lui. Le Roi prononça, avec une véhémence extraordinaire, un long difcours, «dans lequel il fe plaignit de toutes les offenfes qu'il » avoit reçues des Mahométans établis fur ces côtes, & il dit que » les principaux auteurs de ces offenfes étoient les Rois d'Adel » & de Mara. Il rappella tous les meurtres, les facriléges dont

» ils s'étoient rendus coupables, le nombre de Prêtres qu'ils
» avoient égorgés, les Eglises qu'ils avoient brûlées, & les
» femmes Chrétiennes & les enfans qu'ils avoient réduits en
» esclavage, & dont ils faisoient ouvertement commerce,
» chose qui seule méritoit qu'on leur déclarât la guerre.
» Eux seuls, dit-il, avoient excité leurs sujets Mahométans
» à infester ces frontieres, soit en guerre, soit en paix. Il sem-
» ble, ajouta-t-il, que d'après l'immense butin que nous
» avons conquis, l'avarice soit le seul motif qui nous ait
» fait prendre les armes; mais pour moi je renonce à tout ce
» qui me revient. Je me croirois coupable si je profitois des
» moindres richesses acquises au prix du sang ou de la liberté
» du moindre de mes sujets, infiniment plus estimable à mes
» yeux, que tout le sang & les trésors des infideles d'Adel.
» Soyez donc tous témoins que je me résigne dès ce moment
» à n'être qu'un soldat de Jésus-Christ; & je jure que quand
» seulement vingt d'entre vous consentiroient à suivre mes
» pas, je n'abandonnerois point les peuples d'Adel & de Mara
» que je ne les aie rendus mes tributaires, ou que je ne les
» aie exterminés eux & leur religion. »

Alors il entra sous la tente, & communia des mains du Prêtre en présence de toute l'armée. Tous les principaux Officiers en firent autant, & tous les Soldats témoignerent par des acclamations répétées, qu'ils adhéroient aux volontés du Roi & qu'ils se croyoient liés par son serment. Tout le camp parut animé d'une sainte fureur. Cchaque combattant se rappellant le discours du Monarque, crut y voir un reproche de la conduite de l'armée entiere, qui possédoit les dépouilles des ennemis au prix du sang des Chrétiens. Soudain

s'armant de torches enflammées, ils coururent tous ensemble mettre le feu au butin. Toutes les marchandises, toutes les richesses d'Ifat, d'Hadea, de Fatigar, de Dawaro furent en un moment réduites en cendre par les mains de ces fanatiques, qui contens alors de se voir absous du crime que le Roi avoit attribué à leur butin, revinrent à leurs étendards, pauvres, mais convaincus qu'ils étoient devenus par cette expiation les Soldats du Christ; & loin de desirer encore des conquêtes & du pillage, ils ne furent plus altérés que du sang des habitans d'Adel & de Mara.

Bientôt Amda Sion apprit que les Maures avoient attaqué deux nuits de suite les troupes Abyssiniennes qui étoient dans la province d'Ifat, & qui avoient eu beaucoup de peine à se maintenir dans leur camp. Ce Prince étoit alors en marche avec un détachement, & frappé de cette nouvelle fâcheuse, il se hâta de voler au secours des siens. Il campa pendant la nuit dans un poste très-avantageux, non loin de sa principale armée, & résolut de profiter de cette situation, si, comme il le croyoit, les Maures renouvelloient leur attaque une troisieme fois.

Les Abyssiniens ont tous une timidité absurde pendant la nuit. Ils craignent de voyager, & bien plus encore de combattre dans ce temps, où ils s'imaginent que le monde est livré à certains Génies ennemis de l'homme & prompts à la vengeance, quand par hasard ils sont interrompus dans leurs opérations. Cette superstition est portée si loin, qu'un homme n'ose pas risquer de jetter un plat d'eau à terre, de peur que cette eau ne tombe sur quelque Génie, ou sur quelque Far-

fadet. Les Maures, au contraire, exempts de ces ridicules craintes, font accoutumés à voyager pour leur commerce à toutes les heures, & ils choififfent la nuit fouvent par néceffité, fouvent pour éviter la chaleur. Ils fe moquent de la fuperftition des Abyffiniens, contre laquelle ils prennent pourtant des précautions. Un paffage du Koran, coufu dans un morceau de cuir & attaché autour de leur cou ou de leur bras, les garantit, à ce qu'ils croient, de tout maléfice, & d'après cet avantage ils ne manquent pas, toutes les fois que l'occafion s'en préfente, de combattre les Abyffiniens, avant l'aube du jour, parce que dans ce pays là il n'y a point de crépufcule.

Ils ne tromperent donc point l'efpérance d'Amda Sion, le jour où ce Prince les attendoit. Ils vinrent avec tout le fecret poffible pour attaquer le camp. Mais Amda Sion, qui avoit eu le temps de faire rafraîchir fon détachement, s'apprêtoit à courir à leur rencontre. Cependant le combat étoit commencé en différens endroits, & quoique défendu avec vigueur, le camp étoit en grand danger, lorfque le Roi fondit fur l'arriere-garde des Maures. Mais ceux-ci, reconnoiffant bientôt le Monarque, hâterent leur retraite & emporterent un butin confidérable.

Le fuccès qui avoit fuivi leurs expéditions nocturnes, le peu de perte fur-tout qu'ils avoient faite, quoiqu'ils euffent été forcés de fe retirer, & la parfaite connoiffance qu'ils avoient du pays, infpirerent aux Maures la réfolution d'éviter les batailles rangées, de haraffer, de défoler chaque nuit l'armée du Roi. En conféquence ils rapprocherent leur camp de celui des Abyffiniens, ce qui inquietta bientôt ceux-ci, qui ne purent

Digitized by Google

plus ni s'éloigner pour aller au fourrage, ni se procurer facilement des provisions. Alors le Roi détacha de son armée un corps considérable de cavalerie & d'infanterie, qui n'avoit point encore combattu. En expédiant ce détachement, il ordonne aux fantassins de revenir avec du bétail, mais aux cavaliers qui portoient chacun un homme en croupe, il leur recommanda de se poster secrettement dans un bois situé auprès d'un étang, sur les bords duquel les Maures avoient coutume de se retirer après leurs attaques de nuit, pour se reposer & se livrer au sommeil pendant la chaleur du jour. Les Maures revinrent la nuit suivante fondre sur le camp par divers côtés; mais la valeur du Roi, donnant l'exemple par-tout, ranima les Abyssiniens, & força l'ennemi à faire retraite, plus promptement & avec moins de succés que les autres fois.

Le Roi feignant d'être fatigué, ne courut point sur les Maures au-delà des limites de son camp; & les Maures, contens de ne pas se voir poursuivis après avoir fait une si grande perte, se retirerent dans l'attente d'un renfort, impatiens de jouir du repos, de l'ombre & de la fraîcheur. Cependant à peine avoient-ils posé leurs armes, mis leurs blessés entre les mains de ceux qui devoient les soigner, & commencé à prendre quelques rafraîchissemens, que la cavalerie Abyssinienne sortit du bois, & fondant sur eux, tandis qu'il leur étoit également impossible de combattre & de fuir, elle les tailla en pieces sans en laisser échapper un seul.

Après le retour de ses troupes, le Roi réfléchissant sur la conduite des Maures, se rappellant les diverses circonstances de leurs combats nocturnes, songeant sur-tout qu'ils

Digitized by Google

ne l'avoient jamais attaqué que dans les momens les plus défavorables, se douta qu'ils devoient avoir quelques intelligences dans son camp. Plein de soupçon, il chercha à le vérifier, & on découvrit alors trois hommes d'Harar, qui avoient suivi long-temps l'armée comme espions, & qui arrêtés & convaincus de leur crime, eurent la tête tranchée à l'entrée du camp. Ensuite le Roi voyant qu'il ne lui restoit plus d'ennemis à combattre dans cette province, fit abattre ses tentes, & retourna à Gaza en Dawaro.

Par cette marche, Amda Sion avoit plutôt l'air d'ouvrir une campagne que de la terminer; ce qui mécontenta beaucoup ses soldats. Ils avoient vaincu leurs ennemis, & les pluies commençant à tomber, le pays étoit devenu mal-sain, & tout sembloit les avertir qu'il étoit temps de quitter le champ de bataille. Ils chargerent donc leurs Officiers de représenter au Roi, qu'il étoit important pour eux de retourner dans leur pays pendant la durée de l'hyver, & qu'après les fatigues, les dangers, auxquels ils avoient été exposés pendant plusieurs mois, vouloir les retenir à Dawaro dans la saison des pluies, c'étoit vouloir les condamner à une mort certaine.

De plus le nouveau Gouverneur des provinces Maures, Gimmel-Eddin, assura Amda Sion qu'il répondoit lui seul de la paix & de la fidélité des états tributaires; mais il observa en même temps que si le Roi vouloit séjourner dans le pays avec une nombreuse armée, qui le ruineroit & seroit toujours prête à le dévaster sous le moindre prétexte, il ne pensoit pas que les Maures fussent en état de payer le tribut qu'il leur avoit

Digitized by Google

imposé. Mais le Roi connoissant bien les motifs qui faisoient agir ses Officiers & le Gouverneur Maure, demeura inébranlable dans sa résolution. Il reprocha à Gimmel-Eddin & aux Abyssiniens leur manque de discipline & leur amour de l'oisiveté, & il chargea ses Officiers d'apprendre aux Soldats, que s'ils craignoient les pluies il les meneroit dans le royaume d'Adel où il n'en tomboit point; mais qu'il avoit pris une résolution dont il ne se départiroit jamais, c'est que tant qu'il y auroit sur toute cette côte un seul village qui ne le reconnoîtroit pas pour son Souverain, il ne poseroit point les armes.

Après avoir ainsi manifesté son sentiment, le 13 de Juin 1316, il quitta son camp de Dawaro & marcha droit à Samhar, afin de prévenir la confédération des principales puissances Maures qui avoient formé le complot de l'attaquer pendant la nuit, l'une après l'autre, & quand elles l'auroient obligé de se retirer en Shoa, d'aller lui livrer une bataille générale, avant que son armée en désordre eût encore eu le temps de se rafraîchir. Les chefs de cette conspiration étoient au nombre de sept. Les Souverains d'Adel, de Mara, de Tico, d'Agwama, de Bakla (1), de Murgar & de Gabula, lesquels avoient déjà rassemblé une armée considérable. Le Roi voyant qu'ils persistoient à ne l'attaquer que de nuit, monta à cheval, suivi de peu de monde, & alla examiner le pays afin de choisir un poste avantageux pour son camp; mais il se vit tout à coup entouré par un parti de troupes d'Adel, qui s'étoient mises en embuscade pour le surprendre. Un Soldat, qui pa-

(1) C'est une tribu de Pasteurs. Excepté les deux premieres de ces nations, toutes les autres sont aujourd'hui inconnues en Abyssinie.

Digitized by Google

roiſſoit être un Abyſſinien, s'approcha du Prince, & lui porta par derriere un coup de ſabre, qui coupa ſa ceinture en deux, perça ſa cuiraſſe & le bleſſa. Il alloit redoubler, mais le Roi le frappa de ſa lance ſur le front, & tous les Maures prirent la fuite.

CEPENDANT les Maures continuerent pendant cinq nuits de ſuite à harceler le camp du Roi; ce qui augmenta beaucoup les murmures des Abyſſiniens. Ils étoient d'autant plus mécontens, que leur ennemi fuyoit tout engagement général, quoiqu'Amda Sion lui eût préſenté pluſieurs fois le combat. Le 28 Juin ce Prince quitta la poſition déſavantageuſe où étoit ſon camp, & il s'avança d'une journée de marche plus près de Mara, montrant qu'il vouloit ſe rendre dans le centre de ce royaume. Mais il fut arrêté là par ſes Soldats, qui refuſerent abſolument d'aller plus loin, & de continuer à porter les armes dans ce climat dangereux, tandis que les autres Abyſſiniens jouiſſoient tranquillement dans leurs foyers, de la ſanté, de l'abondance & des plaiſirs.

CES diſpoſitions de l'armée ne furent pas plutôt connues du Roi, qu'il convoqua les Chefs, & ſe plaçant ſur une hauteur, il harangua ſes Soldats avec une éloquence ſi forte & ſi perſuaſive, que tous ceux qui avoient juſqu'alors admiré ce Prince comme un guerrier, avouerent que comme Orateur il étoit auſſi le premier de ſes états. Il rappella à ſes troupes : « Que leur expédition n'étoit point une campagne ordinaire » comme celles de ſes prédéceſſeurs, qui ne prenoient jamais » les armes que pour recueillir leurs revenus. Le but de la » guerre actuelle, dit-il, eſt de venger le ſang de tant de Chré-
» tiens

» tiens innocens, égorgés en pleine paix à cause de leur reli-
» gion. Nous sommes les instrumens dont Dieu se sert pour
» venger la mort des Prêtres qui ont été indignement offerts
» en sacrifice sur leurs propres autels. Non, vous n'êtes
» point des Soldats vulgaires. Vous vous êtes réunis par un
» serment sacré. Vous avez, au bord de la riviere d'Hawash,
» juré sur l'Eucharistie que vous ne retourneriez point en
» Abyssinie, avant d'avoir vaincu & puni les Mahométans
» de ces Etats. Ainsi donc à présent que tout succede à vos
» vœux, à présent que les armées Mahométanes sont défaites
» aussi-tôt qu'elles se présentent au combat, & que tout le
» pays ouvert à votre courage, vous laisse les maîtres du châ-
» timent que vous voudrez infliger, vouloir vous retirer &
» pardonner à vos ennemis, ce seroit vous jouer à-la-fois
» & du serment qui vous engage, & des saints motifs de votre
» expédition. » — Il leur prouva ensuite par des raisonne-
mens invincibles le danger qu'il y auroit pour eux à se retirer
dans ce moment à travers un pays dévasté & où ils ne trouve-
roient pas de quoi subsister. « Songez, ajouta-t-il, aux alarmes
» que notre retraite causeroit en Shoa, si nous nous y reti-
» rions devant un ennemi qui nous suivroit de près jusque dans
» ma capitale; car telles seroient les conséquences du parti
» qu'on propose. Quoique les Maures refusent de com-
» battre, rien ne les empêcheroit de se mettre à nos trousses
» pour nous harceler sans cesse dans une retraite qui auroit
» tout l'air d'une fuite; & une guerre commencée avec le
» plus grand succès se termineroit d'une maniere fatale &
» ignominieuse. »

AMDA Sion poursuivant son discours leur cita son propre

exemple. « Leurs Prophetes, dit-il, avoient prédit dès long-
» temps qu'il feroit un Prince ami des voluptés & du repos,
» & loin de nier ce goût, il en fit l'aveu. Il déclara même
» qu'il trouvoit raifonnable que chacun d'eux aimât les plai-
» firs & l'aifance; mais il les pria de l'imiter en cela, & de
» facrifier leur propre fatisfaction à ce qu'ils devoient à Dieu,
» à leur Patrie, & à leurs freres égorgés; parce que jufqu'à
» ce que ces devoirs fuffent remplis, le repos & les plaifirs
» dont pouvoient jouir des Chrétiens, & fur-tout des Chré-
» tiens enchaînés par un ferment, n'étoient à fes yeux qu'une
» forte d'apoftafie. »

Un cri général d'approbation répondit à cette harangue. Tous les Abyffiniens déclarerent qu'ils renouvelloient le ferment fait au bord de l'Hawash, qu'ils fe regardoient comme les Soldats du Chrift, & qu'ils fuivroient leur Roi jufqu'à la mort.

Les grandes qualités de ce Prince, la force & la grace de fon difcours fuffifoient fans doute pour produire ce changement foudain dans l'armée; mais ce qui augmenta beaucoup les difpofitions des Soldats, c'eft qu'un Hermite renommé pour fa piété & l'auftérité de fes mœurs, & qui vivoit en Shoa, dans une grotte fituée prefqu'au fommet d'un rocher, fe rendit alors au camp pour déclarer qu'il avoit trouvé dans l'apocalypfe de Saint-Jean, que cette année la religion Mahométane devoit être exterminée de deffus la face de la terre. Remplis de cet efpoir, le jour de la fête de Ras-Werk, au mois de Juillet, l'armée paffa l'Yafs, grande riviere du royaume de Mara, & elle campa fur fes bords. La nuit fui-

vante elle fut allarmée par un avis qu'on donna au Roi, mais que ce prince reconnut bientôt pour un mensonge.

Une femme, dont le pere étoit Chrétien, vint dire qu'elle quittoit le camp des Maures, qu'ils n'étoient qu'à peu de distance de là, & qu'ils attendoient une nuit de pluie & d'orage pour attaquer l'armée du Roi. Le temps étant précisément fort mauvais, cette nuit là, on ne douta point que les ennemis n'arrivassent bientôt. Le vent souffloit avec tant de violence que la tente du Roi fut renversée, ainsi que quelques autres, & la confusion étoit d'autant plus grande que les Soldats croyoient à tout instant voir les Maures fondre sur eux. Mais soit qu'ils n'eussent pas eu intention de venir, soit que la tempête fût trop violente pour qu'ils se hasardassent, ils ne parurent ni cette nuit là, ni pendant tout le temps que les Abyssiniens furent campés en cet endroit.

Dans ce temps là un grand nombre de Prêtres & d'autres personnes quitterent leurs foyers, & voulurent être témoins des triomphes de leur Roi, sur des peuples, dont, pour la plupart, le nom même leur étoit inconnu. Plusieurs détachemens de troupes vinrent aussi renforcer l'armée du Roi. Alors Amda Sion s'avança encore d'une journée de chemin dans le royaume de Mara, & il se saisit d'une situation très avantageuse, où il résolut de se maintenir avec le gros de son armée, afin de pouvoir envoyer sans cesse des détachemens pour désoler le pays. Cet endroit se nomme *Dassi*. Il n'y a ni riviere ni source, & l'on ne peut s'y procurer d'autre eau que celle qu'on trouve en creusant dans le sable, & qui dans la saison des pluies tombant des montagnes & filtrant à travers une terre

légere, vient se ramasser dans le gravier & est toujours de niveau avec la mer. Là le Roi attaqué des fievres du Kolla (1) fut dangereusement malade.

Le roi d'Adel n'ignora point les difficultés qui s'étoient élevées dans l'armée d'Amda-Sion, & le projet qui en avoit été la suite. La marche du prince Abyssinien, qui s'avançoit lentement dans cette saison de l'année vers le centre du pays, le soin qu'il prenoit de renforcer son armée & de lui procurer tout ce qui lui étoit nécessaire, tout prouvoit que ce n'étoit point une incursion rapide & momentanée; mais l'exécution suivie d'un plan qui deviendroit fatal aux souverains de ces petits états. En outre Gimmel-Eddin, que le roi avoit tiré de prison & établi gouverneur des provinces Maures d'Abyssinie, assuroit positivement les Mahométans que tel étoit le dessein d'Amda-Sion. Il leur disoit que ce Prince n'entroit point dans leur pays pour exiger des tributs, pour enlever du butin, ni pour se faire reconnoître pour leur Souverain; mais pour attaquer leur religion, que lui & ses soldats avoient juré de détruire; que ce n'étoit point le moment d'offrir une rançon pour obtenir la paix, parce que quand même ils voudroient donner pour cela leurs femmes & leurs enfans, le Roi ne les accepteroit pas, à moins que les peres & les époux n'eussent embrassé le christianisme. Il ajoutoit enfin que pour lui, il avoit pris son parti, & qu'il mourroit comme il avoit vécu, fidele à la religion de Mahomet; non tranquille spectateur des succès de l'ennemi, mais occupé à lui résister jusqu'au dernier soupir, & qu'en conséquence il se préparoit à le combattre de tout son pouvoir.

(1) Le Kolla est le nom sous lequel les Abyssiniens désignent les pays-bas de leur Empire.

La résolution de Gimmel-Eddin ne fut pas plutôt rendue publique, qu'une sorte de frénésie s'empara de tout le peuple d'Adel. Ils coururent tumultuairement aux armes, & demanderent à grands cris d'être menés immédiatement contre les Abyssiniens, parce qu'ils ne vouloient pas vivre plus long-tems de cette maniere.

PARMI les principaux Maures, il y avoit un nommé Saleh, chef du petit district de Cassi, & Sherif, c'est-à-dire de la race de Mahomet. Cet homme non-seulement distingué par sa naissance, mais par son caractere & sa piété, étoit de plus Iman, titre par lequel on désigne un Grand-Prêtre dans la religion musulmane; & comme il avoit acquis un grand crédit sur ceux de son parti, il résolut d'engager tous les états Maures à former une ligue générale. L'accomplissement de ce projet étoit assez difficile; car il est nécessaire d'observer que quoique la défense de leur religion dût être un motif assez puissant pour unir les Mahométans contre les Chrétiens, l'amour du gain & les jalousies de commerce, faisoient sans cesse que quelqu'un d'entre eux favorisoit toujours le Roi d'Abyssinie, au sein même de leur confédération & de leurs conseils. Le but de Saleh étoit donc de détruire ces oppositions, & il réussit au-delà de ses espérances, en déterminant seize Rois à entrer en campagne avec quarante mille hommes, dont le commandement général fut donné au Roi d'Adel.

JE dois rappeller ici que je traduis un historien Abyssinien. Ceux que la chronique originale appelle Rois, doivent être seulement considérés comme des Chefs héréditaires, indé-

pendans de l'Abyssinie, & ne payant aucun tribut. Les noms de leurs états étoient Adel, Mara, Bakla, Haggara, Fadise, Gadai, Nagal, Zuba, Harlar, Hobal, Hangila, Tarshish, Ain, Ilbiro, Zeyla & Estè. Quand nous considérons que ces seize souverains ne réunirent que quarante mille hommes, & qu'ils avoient sous eux 2712 Officiers généraux ou Gouverneurs de Districts, lieux dont tous les noms sont rapportés, nous devons avoir une bien foible opinion, & de l'étendue & de la population de ces royaumes, alors nouvellement fondés.

Il me semble fort inutile de répéter d'après la chronique Abyssinienne, les noms de tous ces villages, qui probablement n'existent plus. J'observerai seulement que dans le nombre des états désignés sur la côte de l'océan, se trouve le Royaume de Tharshis ou Tharshish, précisément sur la route de Sofala. Ce qui fournit une forte preuve que Sofala & Ophir sont le même pays, & que ce Tarshish est l'endroit où s'arrêtoient les flottes de Salomon dans leur voyage d'Ophir.

Amda-Sion ne pouvant se mettre en marche à cause de sa fievre, & ne voulant point livrer bataille qu'il ne fût lui-même en état de commander son armée, se renferma dans son camp de Dassi, jusqu'à ce qu'il fût entierement guéri. Mais en attendant il envoya sans cesse des détachemens ravager le pays circonvoisin.

Le Roi n'avoit alors avec lui que les troupes des provinces d'Amhara, de Shoa, de Gojam & de Damot, qui

compofoient ordinairement l'arrierre-garde, quand toute l'armée royale étoit affemblée. Toutes fes troupes étoient exactement payées, bien armées, bien vêtues; mais elles étoient devenues peu foucieufes de la difcipline, & difficiles à conduire; parce qu'indépendamment des chofes néceffaires, elles poffédoient des richeffes, qu'elles avoient acquifes par des victoires continuelles, depuis que traverfant la riviere d'Hawash, elles s'étoient avancées dans le royaume de Mara, pauvre par fon fol, mais riche par fon commerce, & abondant en marchandifes des Indes. Les foldats étoient tellement chargés de butin, qu'ils recommencerent à vouloir s'en retourner chez eux, plutôt que d'étendre leurs conquêtes, & de détruire le royaume de Mara & d'Adel.

La mauvaife qualité de l'eau de ce pays chaud & mal fain, fut caufe que le Roi eut les fievres endémiques, qu'il n'avoit nullement cherché à prévenir, & contre lefquelles il ne fit aucun remede. Rien ne pouvoit l'empêcher de s'expofer aux brûlantes ardeurs du foleil, & à l'humidité dangereufe des nuits; & il y avoit déjà fept jours qu'il étoit attaqué de la fievre, fans qu'il voulût ni manger, ni boire. Toute l'armée crut, d'après cette maladie, que le Monarque prendroit le parti de s'en retourner promptement, & dans tout le camp on parloit du départ, comme fi l'on en avoit déjà reçu l'ordre.

Cependant l'armée Mahométane s'étoit raffemblée fans que le Roi en eût eu le moindre avis. L'afcendant de Saleh avoit entraîné les divers chefs des Maures, & leur réunion s'étoit faite d'autant plus facilement qu'Amda-Sion ne leur avoit

oppofé aucun obftacle. Ce prince fentant fa fievre diminuée le neuvieme jour de fa maladie, fit partir quelques chaffeurs, parce qu'il avoit envie de manger du gibier, qui eft très-abondant dans ces contrées, & que les Abyffiniens regardent comme l'aliment le plus fain & le plus nourriffant pour les malades. Après avoir tué ce qu'il falloit pour le Roi, les chaffeurs s'en revinrent, à l'exception de deux d'entr'eux qui continuerent à pourfuivre le gibier dans les bois, & s'éloignerent du camp jufqu'à quatre journées de chemin. Alors ayant befoin de chercher de l'eau pour faire boire leurs chiens, ils rencontrerent un Maure qui chaffoit comme eux, & qui leur montra l'armée Mahométane, campée à très-peu de diftance, & fort nombreufe. Soudain ils s'en retournerent à la hâte pour inftruire le Roi du danger qui le menaçoit. A cette nouvelle Amda-Sion envoya quelques cavaliers pour tâcher de favoir au jufte le nombre, la fituation & les deffeins de l'ennemi. Il leur recommanda fur-tout, de faire enforte de lui mener un prifonnier; car les chaffeurs avoient tué le leur, de peur qu'il ne fût un obftacle à leur retour.

Le Roi étoit fans fievre : mais il n'avoit point encore repris fes forces. Malgré cela il effaya de quitter fon lit & de s'armer; mais il s'évanouit & tomba le vifage contre terre, au moment où on lui ceignoit fon épée.

Bientôt les cavaliers qui avoient été à la découverte arriverent, & confirmerent ce qu'avoient dit les chaffeurs. Ils avoient trouvé l'armée des Maures au bord de l'eau & à la même

Digitized by Google

même place où elle avoit d'abord été vue : mais ce qu'ils raconterent du nombre & de l'air redoutable des ennemis, répandit dans le camp abyssinien une terreur panique. Les femmes du Roi, comme s'exprime l'Historien de sa vie, ce qui semble prouver qu'il en avoit plus d'une; les femmes du Roi essayerent de le détourner de courir le risque d'une bataille, dans l'état de foiblesse & de langueur où il étoit; elles le conjurerent d'abondonner un pays mal-sain, & de garnir de troupes les passages de la haute Abyssinie, afin d'empêcher l'ennemi de le poursuivre en Shoa.

MAIS le Roi s'étant lavé le visage & bien rafraîchi, prit un air de confiance, & s'assit à la porte de sa tente, où ses Officiers & ses soldats se précipitoient en foule autour de lui. Là il leur dit, du ton le plus tranquille, « qu'expérimentés, comme ils devoient l'être, il étoit surpris de les » voir sans cesse s'abandonner à une crainte, à un découragement indigne d'une armée de vétérans. Vous savez, » ajouta-t-il, que je suis venu contre le Roi d'Adel, pour » reprendre une Province qui fut jadis dépendante de ma » couronne. Quoique dans la route vous vous soyez chargés » de richesses, ce que j'ai permis autant par amitié pour » vous, que pour désoler mes ennemis, mon principal objet » n'est point le pillage des Marchands. Si je suis vaincu dans » la bataille qui aura lieu demain, car à Dieu ne plaise que je ne » l'accepte pas si on me l'offre, je serai le premier à vous donner l'exemple de mourir en hommes, au milieude vos ennemis; mais, tandis que je vivrai, je ne souffrirai point que » l'étendard du Christ fuie devant les étendards profanes des » Infideles. Quant aux circonstances où je me trouve, à ma

» maladie, au grand nombre de guerriers Maures, cela ne » diminue en rien l'espoir que j'ai de fouler demain à mes » pieds la tête du Roi d'Adel. Je n'ai jamais pensé que ce » fût à ma force, à ma valeur, non plus qu'à la lâcheté de » de mes ennemis, que je dusse le bonheur de triompher d'eux » jusqu'à présent : ainsi je ne crains point que ma foi- » blesse accidentelle puisse leur donner de l'avantage sur » moi, tandis que je continuerai à compter sur la force de » Dieu ».

TOUTE l'armée, témoin de la confiance & de la fermeté du Roi, commença à regarder sa convalescence comme un miracle. Soudain chaque soldat prit les armes, & ils demanderent tous à être menés au combat, & à ne point attendre que l'ennemi vînt les attaquer. Ils conjurerent en même-temps le Roi de ne pas exposer sa personne, comme il avoit coutume de le faire : mais de compter sur la valeur de ses troupes, sans risquer une vie, dont la perte feroit pour les Mahométans un avantage plus signalé que le gain de tout ce qu'ils avoient perdu. Alors ce Monarque, exhortant ses troupes à persévérer dans leurs sentimens courageux, rentra pour prendre du repos, & envoya les femmes, les enfans, & tout ce qui pouvoit embarrasser les combattans, dans un petit couvent situé sur le penchant d'une montagne, appellée Debra-Martel (1). Ensuite, après avoir pris des renseignemens sur le pays, & s'être assuré des endroits où il pourroit avoir de l'eau, il s'avança vers l'ennemi.

LE jour suivant, un Maure lui donna avis que les

(1) La montagne du Témoignage.

Mahométans avoient non-feulement empoifonné tous les puits & les citernes, mais encore corrompu, par des maléfices & des enchantemens, les eaux qui étoient en avant de l'armée; puis ce Maure ajouta que les ennemis ne s'étoient pas encore mis en marché, parce qu'ils attendoient les troupes de quelques diftricts du royaume d'Adel, qui devoient joindre leur camp. D'après cette nouvelle, le Roi fe fit précéder d'un jour par fon Fit-Auraris, & il envoya avec lui un Prêtre nommé Tecla Sion, pour qu'il pût bénir les eaux & détruire les effets du maléfice des Maures. Enfuite il continua fa route avec toute fon armée, & campa fur le bord d'une petite riviere à peu de diftance de l'ennemi.

Le Fit Auraris eft un Officier qui a fous fes ordres un corps de troupes, avec lefquelles il précede toujours l'armée abyffinienne, à plus ou moins de diftance, fuivant les circonftances où l'on fe trouve. Je parlerai, dans la fuite, plus au long de cet emploi.

L'ARMÉE du Roi étant rendue au bord de la riviere, les foldats commencerent à fe baigner, & à faire entrer dans l'eau leurs mulets & leurs chevaux, ainfi qu'il eft d'ufage le jour des Rois dans toute l'Abyffinie. Ces ablutions fe faifoient en l'honneur de Tecla Sion, qui ayant béni les eaux & détruit les enchantemens des forciers Maures, avoit changé le nom de la riviere en celui de Jourdain. Mais, tandis qu'il étoit ainfi occupé, le Fit-Auraris rencontra un nombreux parti d'ennemis, avec des femmes, qui portoient des drogues pour empoifonner & enchanter les eaux. Ce parti tomba fi rudement fur le Fit-Auraris qu'il le mit en

Digitized by Google

fuite; & cet Officier porta lui-même à l'armée la nouvelle de sa défaite.

Les Abyssiniens furent tellement épouvantés de ce rapport, qu'ils refuserent d'avancer un pas de plus. Leurs tentes avoient été plantées sur le bord de la riviere, où ils étoient arrivés, & ensuite ils avoient passé de l'autre côté. Mais dès qu'ils entendirent le Fit-Auraris, ils retournerent tous à leurs tentes, afin d'avoir la riviere devant eux, & de pouvoir combattre l'ennemi avec plus d'avantage, s'il venoit les chercher. Cependant ils ne persisterent pas long-temps dans cette résolution. La plupart d'entre eux parloient d'abattre leurs tentes, de s'en retourner en Abyssinie pour prendre des renforts, & revenir quand leur armée seroit plus nombreuse : mais ce qui augmenta beaucoup les partisans de cette opinion, c'est que pendant qu'on raisonnoit ainsi, les Maures se présenterent à la vue du camp.

Le Roi, désolé de la terreur de ses soldats, couroit à cheval dans tous les rangs, & employoit toute sortes de moyens pour appaiser leurs murmnres. Il leur dit qu'en se retirant dans un camp, c'étoit s'emprisonner eux mêmes ; que la plus grande partie de l'armée étant composée de cavalerie, tout son avantage étoit dans une plaine, comme celle qu'ils avoient devant eux; qu'une retraite pour aller joindre le reste des troupes Abyssiniennes, lorsqu'ils avoient tant de chemin à faire, étoit une idée folle, parce que l'ennemi marcheroit sans cesse à leurs trousses : enfin il pria ceux qui ne voudroient pas combattre, de demeurer seu-

lement ſpectateurs, & de ne point quitter leur place. Comme Amda-Sion ne reçut alors de ſes ſoldats aucun ſigne de contentement ni d'approbation, & qu'il vit bien que s'ils ſe débandoient, tout étoit perdu, parce que les Maures étoient en préſence, il ordonna ſoudain au général de la cavalerie, & à cinq autres officiers d'attaquer l'âile-gauche de l'ennemi, tandis que lui & les gens de ſa maiſon alloient fondre ſur l'aile-droite.

L'HISTORIEN Abyſſinien, honorant rarement la mémoire des particuliers, a cependant, dans cette occaſion, conſervé les noms de ces braves hommes. Le premier étoit Zana Asferi, le ſecond Tecla, le troiſieme Wanag Araad, le quatrieme Saïf Segued, l'un des fils du Roi, le cinquieme Badel Waliz, & le ſixieme enfin Kédani. Ces cavaliers ſuivis, à ce qu'on croit de leurs domeſtiques, quoique l'hiſtoire ne parle que d'eux ſeulement, tomberent avec fureur ſur la gauche de l'armée Mahométane.

LE Roi, au premier abord, tua de ſa main les deux chefs de l'aîle-droite; & ſon fils Saïf Segued ayant tué auſſi un des principaux officiers de l'aîle-gauche, une terreur panique s'empara de ces deux côtés des Maures, & leur armée entiere parut en même-temps s'ébranler. Alors les Abyſſiniens, honteux de leur conduite, & voyant le danger de leur Roi, s'élancerent en pouſſant de grands cris ſur les Mahomét ans. En cemoment toutes les troupes des infideles s'étoient réunies, & l'on combattit de toutes parts avec opiniâtreté, juſqu'à ce qu'enfin le centre, puis l'aîle gauche des Maures, furent diſperſés; mais l'aîle droite, conſiſtant en guerriers

venus pour la plupart d'Arabie, & ne connoiſſant pas le pays, ſe retira dans une vallée étroite, profonde, environnée de montagnes perpendiculaires & couvertes de bois.

L'ARMÉE Abyſſinienne croyant alors que le combat étoit achevé, commença, ſuivant ſa coutume, à s'abandonner au pillage, dépouillant & hachant les corps des tués & bleſſés; mais le Roi, qui vit d'après la mépriſe des Arabes qu'ils étoient tous perdus ſi on les pourſuivoit, fit proclamer, ſur le champ de bataille, l'ordre de ſe rallier à l'étendard royal, qui étoit planté ſur une petite éminence; & il fit, en même-temps, défendre de piller, ſous peine de mort. Cependant comme il s'apperçut que cette défenſe étoit mal exécutée, il s'élança à la tête de quelques cavaliers, & parcourant le champ de bataille, il tua lui même deux de ſes ſoldats, qu'il rencontra dépouillant les Maures, ſans aucun égard pour ſes ordres. Cet exemple de ſévérité de la part d'un Prince toujours très-attentif à épargner le ſang de ſes ſoldats, eut tout l'effet qu'il en attendoit. L'armée entiere ſe rallia ſoudain ſous l'étendard royal.

AMDA-SION partagea alors ſon armée en deux corps. Il plaça à l'entrée de la vallée, où les Arabes s'étoient retirés, la partie de la cavalerie & de l'infanterie, qui avoit le plus ſouffert dans cette terrible journée, & après avoir intercepté tous les paſſages, il fit grimper des ſoldats dans les montagnes & dans les bois, pour environner de tous côtés les malheureux Arabes, qu'il dévouoit à une deſtruction certaine.

LE Roi fit encore plus; il fit promptement rafraichir

Digitized by Google

ceux des cavaliers, qui avoient le moins fouffert dans le combat, parce qu'il favoit qu'il n'y avoit point de temps à perdre, fi on vouloit pourfuivre les Maures, qui, accablés de fatigue, de faim & de foif, ne manqueroient pas de fe retirer au bord de l'eau pour prendre foin de leurs bleffés & fe repofer. En effet, ce Prince ne fe trompa point. Les ennemis allerent fe pofter à une petite journée de marche du champ de bataille, & précifément dans l'endroit où fes chaffeurs les avoient vus la premiere fois.

AMDA-SION donna le commandement de ce détachement au général de la cavalerie, à qui il recommanda de chaffer les Maures à une journée de chemin au-delà d'où ils étoient, tandis que lui, après avoir pris quelques légers rafraîchiffemens, commençoit à harceler les Arabes renfermés dans la vallée. Ce Prince fe mit à pied à la tête de fes troupes, & attaqua de front les Arabes, qui, fe voyant alors dans une fituation défefpérée, firent tous les efforts poffibles pour gagner la plaine. Mais ils furent bien plus allarmés, quand des foldats grimpés fur le fommet des montagnes, leur lancerent de tous côtés des rochers énormes. Preffés en avant par le Roi, & affaillis derriere par un ennemi qu'ils ne pouvoient même pas voir, la confufion & le défordre fe mirent bientôt parmi eux, & ils furent maffacrés fans qu'il en échappât un feul. Après quoi, le Monarque permettant le pillage à fes troupes, fe retira dans fon camp & dans fa tente, où le général de la cavalerie vint lui rendre compte de fon expédition.

CET officier s'étoit avancé lentement, étendant fes troupes

Digitized by Google

le plus qu'il lui avoit été possible, afin de donner à l'ennemi moins de facilité pour s'échapper. Tous les Maures s'étoient rassemblés auprès de l'étang, où les Abyssiniens les avoient massacrés sans pitié, jusqu'après le coucher du soleil. Les vainqueurs avoient marché alors vers le lieu, où Saleh, Roi de Mara venoit de rassembler les foibles débris d'une armée naguère si redoutable; mais ces troupes malheureuses désespérées de leur défaite, accablées de la chaleur, épuisées de fatigues, & également incapables de combattre & de fuir, restoient étendues à terre & penchoient leur bouche dans l'eau pour se désaltérer & se rafraîchir, manquant d'ailleurs de toute autre secours. Le général de la cavalerie, ranimé par les rafraîchissemens qu'il avoit pris & par une recente victoire, n'eut donc d'autre peine pour exterminer ces infortunés, que d'en donner l'ordre; & ses soldats l'exécuterent avec toute la cruauté & la rage que peut inspirer la différence de religion. Depuis le jour que le Roi leur avoit reproché de manquer à leur serment, & de négliger la vengeance qu'ils devoienr à leurs freres & aux Prêtres massacrés par les Maures, chaque soldat mesuroit la fidélité qu'il devoit aux promesses jurées au bord de l'Hawash, par le sang qu'il répandoit : cependant, fatigués de cette boucherie, ils garderent quelques prisonniers, parmi lesquels se trouvoit Saleh, Roi de Mara.

La journée étoit déja avancée, lorsque le Roi eut achevé le massacre des Arabes, renfermés dans la vallée; & il étoit nuit close, lorsque les soldats, non moins fatigués de piller que de combattre, rentrerent dans le camp. Mais ce ne fut que le lendemain avant midi que le général de la cavalerie arriva

Digitized by Google

arriva & raconta au Roi ce qu'il avoit fait. L'on conduisit devant le Roi, en présence de toute l'armée, l'infortuné Saleh, revêtu des mêmes habits & des marques de dignité, qu'il avoit en combattant la veille à la tête de ses troupes; il portoit des chaînes d'or à ses bras, & il avoit un collier d'or, enrichi de pierres précieuses. Le Roi daigna à peine lui parler, & Saleh garda un profond silence. Quand l'armée eut satisfait sa curiosité en contemplant ce prince, autrefois l'objet de sa crainte, Amda-Sion fit un mouvement de la main, & soudain le malheureux prisonnier fut pendu avec ses habits royaux, à un arbre qui étoit à l'entrée du camp. Ensuite on fit venir la Reine de Mara, sur laquelle on avoit débité tant d'histoires merveilleuses, & qu'on disoit avoir l'art d'empoisonner les eaux par des drogues & des enchantemens; & le Monarque Abyssinien, malgré son penchant pour le beau sexe, la fit tailler en pieces par des soldats, & on donna son corps à manger aux chiens.

Alors Amda-Sion fit partir un message pour apprendre la victoire aux Reines, ses femmes, & aux autres Dames qu'il avoit envoyées, avec une partie de son armée, à Debra Martel. A cette nouvelle, les Moines de ce Couvent firent, en action de graces, une procession solemnelle, qui fut suivie de tout ce que la piété & la charité purent leur suggérer.

L'on étoit alors à la fin de juillet, temps où les pluies tombent en Abyssinie continuellement & avec violence. Le Roi convoqua tous les nobles, les officiers & les prêtres qui étoient dans son armée, & il tint conseil pour savoir s'il s'en retourneroit directement en Shoa, ou si se con-

Digitized by Google

tentant de renvoyer les femmes, les enfans & le bagage; il resteroit avec ses meilleures troupes, pour ravager une partie du royaume d'Adel, où il étoit déjà entré, & puis regagner sa capitale par un autre chemin. La majorité de l'armée, & sur-tout les Prêtres furent pour le premier parti; mais le Roi & les principaux officiers soutinrent que les avantages, acquis par tant de sang, ne devoient point être abandonnés, jusqu'à ce qu'on eût réduit les Mahométans au point de ne pouvoir plus nuire à l'Abyssinie, ou même si la fortune continuoit à être favorable, jusqu'à ce qu'on eût exterminé & la religion & la race entiere des infideles: cette opinion fut suivie.

Le Roi renvoya donc en Shoa, son bagage, ses femmes, ses enfans, ses domestiques & tous les gens inutiles. Il ne garda auprès de lui qu'une armée de vétérans, en état de combattre un nombre de soldats six fois plus considérable que le leur; & ne comptant plus pour sa subsistance que sur le pays contre lequel il marchoit, il alla faire la conquête de la Ville de Zeyla. A peine y étoit-t-il entré, qu'il fit partir un détachement de son armée pour s'emparer du riche Village de Taraca, où l'on passa tous les hommes au fil de l'épée, & où l'on réduisit toutes les femmes à l'esclavage pour servir l'armée, à la place de celles qu'on avoit renvoyées en Abyssinie.

Par ces petites expéditions, le Roi vouloit accoutumer ses soldats à combattre en son absence & détruire un préjugé général, qui leur faisoit croire qu'ils ne vaincroient point s'il ne les commandoit pas.

Digitized by Google

Le 10 de Juillet, ce Prince ſe remit en marche, & il arriva à Darbé ſans aucune oppoſition. Le lendemain matin il envoya divers détachemens piller, brûler & détruire tout à droite & à gauche. Ces détachemens dévaſterent tout le pays de Gaſſi & égorgerent le Sherif Abdullah, gouverneur de cette Province & fils de l'Iman Saruch, auteur de la confédération des ſeize Rois Maures contre Amda-Sion. Delà le Roi envahit tout-à-coup Abalgé & Talab, Diſtricts conſidérables appartenant au Roi d'Adel.

Le Roi d'Adel apprenant qu'Amda-Sion, au-lieu de s'en retourner en Abyſſinie au commencement de la ſaiſon des pluies, avoit réſolu de ravager tous les pays Mahométans, ne négligea rien pour ſe mettre en état de lui réſiſter, & il raſſembla les troupes que chaque Province pût lui fournir, afin de faire un dernier effort contre ce terrible ennemi.

Apeine Amda-Sion avoit-il achevé de détruire Talab, que le Roi d'Adel, déſeſpéré de voir depuis ſi long-temps dévaſter ſon Royaume, marcha contre le vainqueur, & prit bien moins de précautions, que ſa ſituation & le caractere de ſon ennemi n'en exigeoient. Amda-Sion, dont le vœu le plus ardent étoit de combattre les Maures, toutes les fois que l'occaſion s'en préſentoit, abandonna le pillage, & courut au devant du Roi d'Adel, dès l'inſtant qu'il apprit ſa marche. Lui laiſſant le choix du champ de bataille, & ſe regardant déjà sûr de la victoire, il détacha d'avance de ſon armée quelques partis de cavalerie pour couper les Maures dans leur retraite, lorſqu'ils voudroient s'enfuir; car jamais aucun général ne fut auſſi pré-

Digitized by Google

voyant que lui pour exterminer ses ennemis. Ensuite il attaqua le Roi d'Adel, & enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, il fut au milieu des Maures, lorsque les plus agiles de ses soldats demeuroient encore loin de lui. A la vue du péril de leur Roi, les Abyssiniens, suivant leur coutume, fondirent avec rage sur les Mahométans; les troupes du Roi d'Adel furent aisément vaincues; ce Prince malheureux périt lui-même sur le champ de bataille, & la plus grande partie de l'armée croyant trouver son salut dans la fuite, donna dans les embuches qu'Amda Sion avoit préparées pour l'exterminer.

Les trois fils & le frere du Roi d'Adel, ayant bien reconnu pendant le combat l'infériorité de leurs troupes, & épouvantés du sort dont leur pays étoit menacé, prirent leurs effets les plus précieux, que pour plus grande marque d'humilité ils chargerent sur leur tête & sur leurs épaules, & dans cet état ils vinrent se présenter devant le Monarque Abyssinien. Amda-Sion étoit armé & assis en dehors de sa tente. Les quatre Princes Maures prosternés à ses pieds, inclinant leur front dans la poussiere, & lui demandant pardon de tout ce qui avoit été fait contre lui, se soumirent à le regarder comme leur Souverain, à obéir à ses ordres, & le prierent de s'arrêter, de ne pas continuer à dévaster leur pays, parce que ce qui restoit, appartenoit presque tout à des marchands Arabes, qui ne lui avoient fait aucun mal.

Mais le Roi peu disposé à croire à leurs assurances de fidélité, leur dit d'un ton sévere, « qu'eux & toute l'Ethiopie » savoient qu'ils étoient autrefois soumis à son empire, comme

» le reste de ses sujets. Que dans ce temps-là ni lui, ni ses prédécesseurs ne les avoient point opprimés, mais qu'ils leur avoient rendu présent pour présent, or pour or, honneur pour honneur, & qu'ils les avoient renvoyés satisfaits toutes les fois qu'ils étoient venus lui présenter leurs hommages. Que depuis peu s'étant imaginés qu'il étoit foible, & se sentant encouragés par le grand nombre de leurs freres venus d'Arabie, ils s'étoient sans aucun prétexte soustraits à leur devoir, osant parler de lui comme d'un Eunuque, propre seulement à garder leur serrail, & se comportant envers lui d'une maniere injurieuse pour sa personne & pour le trône qu'il occupoit. Qu'il pourroit cependant leur pardonner cela, s'ils ne s'étoient pas rendus coupables d'un autre crime que tout le sang d'Adel ne pourroit laver. Qu'ils avoient massacré les Prêtres Chrétiens, brûlé les Eglises, & exterminé ses sujets au sein de leurs villages, parce qu'ils croyoient qu'il étoit trop loin pour les défendre. Que résolu de punir cet outrage, il étoit venu au centre de leur pays, & que tant qu'il respireroit & qu'il lui resteroit dix hommes en état de tirer l'épée, il ne renonceroit pas à sa vengeance. » En achevant ces mots, il leur donna ordre de se retirer pour attendre l'approche de son armée.

Les deux fils aînés & le frere du Roi d'Adel furent si frappés de ce discours & de la maniere terrible dont le Monarque Abyssinien le prononça, qu'ils ne répliquerent pas une seule parole. Mais le dernier de ces Princes, jeune homme de la plus grande espérance, & que ses parens avoient eu beaucoup de peine à contraindre de fuir après la bataille, répondit avec beaucoup de courage.

Digitized by Google

« IL est reconnu dans tout le royaume, dit-il, qu'Adel n'a
» jamais appartenu à aucun autre Souverain qu'à nous. La
» puissance & la fureur qui renversent & conquierent les
» royaumes, ont ainsi soumis le nôtre; mais malgré cela notre
» couleur, notre stature (1), prouvent suffisamment que vous
» n'êtes pas notre Roi. Nous avons été libres, & nous sommes
» conquis. Nous avons tenté de regagner notre liberté,
» & le sort ne nous a point secondés. Mais nous n'avons pas
» eû moins d'égards pour vous ni pour vos prédécesseurs,
» que vous n'en avez eû pour nous. Quand vous êtes venus
» en amis dans notre pays, nous vous avons toujours reçus
» en chantant devant vous & nous réjouissant, parce que nous
» savions que vous aviez parmi vous des hommes de mérite
» & d'une grande valeur.

» Pour l'accusation qu'on nous fait d'avoir pillé les Chré-
» tiens, vous voyez vous même combien elle est fausse. Vous
» voyez quelles sont les richesses de notre pays, richesses que
» nous avons gagnées par notre industrie & notre commerce,
» tandis que les Abyssiniens pauvres & nuds, n'étoient que
» des pasteurs & des voleurs. Au temps de vos prédécesseurs
» une poignée de Maures auroit fait fuir la plus forte armée
» Abyssinienne, & il en feroit encore de même, sans la valeur
» & la conduite personnelle de VOUS, qui êtes leur Roi.
» Oui, vous, plus que tout autre pouvez en être juge. J'en
» appelle à vous-même. Vous savez combien de fois ils ont
» été prêts à abandonner vos étendards, pour prix de toutes les

(1) Les Maures sont, en général, plus grands que les Abyssiniens.

» victoires & de toutes les richesses qu'ils ont partagées avec » vous; mais il n'y a pas un seul Maure dans Adel qui n'eût » voulu combattre jusqu'au dernier soupir avec un Prince » comme vous. C'est donc vous & non votre armée que nous » craignons. Nous savons faire la différence de l'un & de » l'autre. Vous avez déjà remporté tout l'honneur & le profit » de la victoire. Maintenant détruire un peuple sans défense, » est, sans doute, indigne d'un Roi, & sur-tout d'un Roi tel » que vous. »

AMDA Sion ne montrant aucun mécontentement de la franchise du jeune Prince, lui répondit d'un ton calme : « des » discours & des résolutions semblables aux vôtres, ont été » cause que votre pere a perdu la vie sur le champ de bataille. » Je ne viens point pour raisonner avec vous sur ce que » vous devez faire. Je ne vous ai jamais envoyé personne pour » vous conseiller; mais si la Reine votre mere, le reste de » votre famille, & généralement tous ceux qui après la mort » de votre pere ont quelque commandement dans Adel; » ne viennent pas demain au soir à la porte de ma tente, » comme vous y êtes venus, je ravagerai tout le pays, de- » puis la place où je suis maintenant assis, jusqu'aux bords de » l'Océan. »

LES jeunes Princes ne manquerent pas de rendre compte à la Reine leur mere de leur entrevue avec le Monarque Abyssinien, & de la conjurer d'aller le lendemain matin se jetter aux pieds du vainqueur pour implorer sa clémence. Mais ceux qui avoient poussé le Roi d'Adel, Prince naturellement foible, à faire la guerre à Amda Sion, crurent qu'il y avoit plus de dan-

ger pour eux que pour la famille Royale, à se soumettre à ce conquérant. Ils résolurent donc de tenter encore le sort des combats, s'engageant par un serment solemnel à vivre & à mourir ensemble. Ils chargerent un ancien ennemi d'Amda Sion d'informer les Princes du parti qu'ils avoient pris, & de les engager à venir le plus promptement possible se mettre à leur tête, parce qu'ils étoient prêts à vaincre ou à périr ensemble, dès que la famille Royale seroit hors des mains de l'ennemi.

AMDA Sion instruit de tout ce qui se passoit, & excessivement irrité contre les Maures, se mit promptement en marche, & ayant traversé la grande riviere d'Aco, il entra dans la ville de Marmagab. Le lendemain il fit partir deux détachemens par différens côtés, avec l'ordre précis de ne rien épargner de tout ce qui auroit vie. Ensuite se mettant lui-même à la tête du reste de ses troupes, il marcha droit où l'on disoit que les chefs d'Adel rassembloient une armée, brûlant & saccageant tout ce qu'il rencontroit en son chemin. Il rencontra un corps de Maures, dont la plus grande partie étoient des fantassins, mais qui tous faisoient bonne contenance & sembloient disposés à l'attaquer. En même temps une multitude immense de vieillards, de femmes, d'enfans, dont les parens avoient été tués dans les derniers combats, paroissoient déterminés à seconder leurs compatriotes & à triompher ou à périr avec eux.

A l'aspect de cette étrange armée, Amda Sion s'arrêta quelques instans. Il ne pouvoit deviner le dessein de tous ces gens-là : mais envoyant un parti de cavalerie pour les disperser, il vit qu'ils faisoient tous une résistance vigoureuse. Les uns combattoient avec leurs épées & leurs boucliers, les autres

avec leurs flêches, tandis que les femmes armées de piques, de pieux, de bâtons, & lançant des pierres, repouſſoient les Abyſſiniens, qui s'étoient imaginés d'abord les mettre aiſément en fuite. Le Roi, témoin de cette bataille, devint de plus en plus incertain, & il commença à ſe repentir d'avoir affoibli ſon armée, en envoyant au loin des détachemens. Il leur expédia ſoudain l'ordre d'avancer & de fondre ſur les ennemis, il fit lui-même des efforts extraordinaires, mais long-temps en vain. De quelque côté qu'il voulût paſſer, des gens ſe préſentoient à la mort, & ne quittoient pas leur poſte, tant qu'il leur étoit poſſible de le défendre.

Le plus remarquable de ces combattans, ſoit par ſa valeur, ſoit par ſa parure, ſa grande jeuneſſe, & les graces de ſa perſonne, étoit le Roi de Wypo. Animant ſes guerriers par ſes diſcours & par ſon exemple, il ſe préſentoit ſans ceſſe par-tout où Amda-Sion combattoit; & ſon courage eut bientôt fixé l'attention du Monarque Abyſſinien. Alors celui-ci, quittant ſon épée, & prenant un arc, choiſit, dit l'Hiſtorien d'Abyſſinie, la plus grande flêche qu'il put trouver, & en perça le cou du jeune héros, qui ſoudain pencha la tête, & tomba mort ſous les pieds de ſon cheval.

Cet exemple étoit fait pour frapper de terreur une armée comme celle des Maures. Ils prirent tout-à-coup la fuite: mais, malheureuſement pour eux, ils rencontrerent les détachemens abyſſiniens, qui venoient au ſecours du Roi, & qui en égorgerent cinq mille. La plupart de ces infortunés étoient des femmes ou des vieillards, hors d'état de faire la guerre, mais qui aimoient mieux perdre la vie que de ſouffrir

plus long-temps les outrages & les maux de toute eſpece, dont le vainqueur les accabloit. L'Hiſtorien que je traduis dit qu'il ne réchappa de cette bataiille que trois Maures. Parmi les Abyſſiniens, pluſieurs principaux Officiers furent tués, & il n'y eut guère de cavalier qui ne reçut quelque bleſſure. Auſſi lorſqu'Amda-Sion fut de retour dans ſa capitale, & qu'il parloit de ſes campagnes, il avoit coutume de dire, en faiſant alluſion à cette bataille, où il avoit couru le plus grand danger: « Dieu me préſerve de combattre avec „ de vieilles femmes ». Le ſort du jeune Roi de Wypo fut très-malheureux. Il avoit nouvellement épouſé une fille du Roi d'Adel; & ce mariage fut cauſe qu'il perdit l'occaſion de combattre les Abyſſiniens, tandis qu'ils étoient découragés par la maladie d'Amda-Sion.

Le Roi marcha alors vers Saſſogade, où il arriva pour célébrer la fête de S. Jean. Ce jour-là même il donna ordre d'abattre toutes les moſquées des Mahométans, de détruire toutes les récoltes, de brûler les villages, & de paſſer tous les Maures au fil de l'épée; ce qui fut rigoureuſement exécuté. Enſuite il paſſa la grande riviere de Zorat, & il vint dans le pays des Oritii, où il établit ſon camp. Les habitans de cette Province étoient renommés par leur cruauté & la haine qu'ils avoient vouée au Chriſtianiſme. Sans ceſſe occupés à faire des incurſions dans les villages chrétiens, ils en enlevoient les habitans, qu'ils rendoient eunuques, ou qu'ils défiguroient, en leur coupant le nez & les oreilles.

Le Roi voulant juſtifier la ſévérité qu'il ſe préparoit à faire exercer contre les Infideles, ordonna qu'on lui préſentât tous

Digitized by Google

les Chrétiens qui avoient été mutilés par eux. Le nombre de ces infortunés étoit très-considérable. Amda-Sion leur demanda à quoi les Maures les employoient; & ils répondirent qu'ils leur faisoient couper du bois, charier de l'eau, & garder leurs femmes lorsqu'ils les avoient rendus eunuques. Alors ce Prince fit venir ses Généraux, & il leur recommanda de faire cacher le lendemain, quand il se mettroit en marche, divers petits partis autour de la ville. Le lendemain, en effet, il décampa; & les Maures ayant entendu le son de la trompette, & croyant que toute l'armée s'en étoit allée, retournerent dans leurs maisons. Mais ils donnerent dans les embûches des Abyssiniens, & ils furent taillés en pieces.

Amda-Sion se rendit ensuite à Haggara, où il demeura huit jours, & célébra la fête de la Sainte-Croix. Là, il entoura son camp de palissades, comme s'il avoit voulu y séjourner très long-temps; puis il y fit déposer tout le butin de ses soldats, & le laissant sous une foible garde, il se mit en marche au son de la trompette, & paroissant partir pour quelque nouvelle expédition. Mais il mit des troupes en embuscade, & lorsque les Maures, qui étoient cachés dans les bois, vinrent fondre sur le camp & eurent commencé à forcer les palissades, ils furent environnés par les Abyssiniens, qui les massacrerent tous, à l'exception des vieillards & des femmes, à qui on coupa le nés & les levres, pour leur rendre ce qu'ils avoient fait aux chrétiens. Les Abyssiniens trouverent à Haggara beaucoup d'armes excellentes & de vêtemens qu'on avoit récemment fait venir d'Arabie pour l'usage des confédérés.

Digitized by Google

Le Roi revint alors en arriere, & après sept jours de marche il arriva à Begul dans le Sahara. De-là, il envoya ordre au gouverneur d'Ifat, de lui faire mener tous les chrétiens qui avoient apostasié, tant sous lui que sous son frere, le prévenant en même-temps que s'il ne lui obéissoit pas ponctuellement, il le feroit mettre à mort, lui & toute sa famille. Quand les renegats furent rassemblés, le Roi les fit fouetter de verges, charger de fers & mettre en prison.

De Begul l'armée marcha à Waz, puis à Gest, & de Gest à Harla, ravageant le pays par tout où elle passa. Cinq jours après être parti d'Harla, le Roi se rendit à Delhoya, se proposant de faire de cette Ville un exemple terrible, parce que les habitans, non contents de tuer le gouverneur qu'il leur avoit donné, avoient fait brûler tous les chrétiens qui étoient parmi eux. Il fit envelopper cette Ville, pendant la nuit, & après avoir livré au glaive les hommes, les femmes & les enfans, il la fit raser de fond en comble.

De Delhoya Amda-Sion marcha à Degwa. Puis à Warga; qu'il traita comme Delhoya. Ensuite il entra dans la Province de Dawaro. Là, il apprit que pendant qu'Hydar, gouverneur de cette Province, & Sabber Eddin, lui amenoient de Shoa un convoi considérable, & les habitans de Dawaro, interceptant ce convoi, avoient taillé en pieces ceux qui le défendoient. Alors, au lieu de continuer sa route pour regagner sa capitale, comme il en avoit eu l'intention, il campa, pendant les fêtes de Noël, à Bahalla, d'où il envoyoit sans cesse des détachemens de son armée ravager la Province.

Informé que Joſeph, Gouverneur de Ferca, s'entendoit avec les peuples de Dawaro, il le fit empriſonner, & lui prit tous ſes chevaux, ſes ânes, ſes mulets, avec une immenſe quantité d'autre bétail; après quoi il rentra dans la province de Shoa.

TELLE eſt l'hiſtoire que l'Auteur Abyſſinien a tracée du regne d'Amda-Sion, hiſtoire que j'ai pourtant un peu abrégée, & accommodée à notre maniere d'écrire. Malgré l'uſage général des Hiſtoriens de ces contrées, celui-ci ne dit rien de lui-même. Il paroît cependant qu'il vécut ſous Zara Jacob, le troiſieme ſucceſſeur d'Amda Sion. Quoiqu'il écrivit dans la province de Shoa, ſon livre eſt en Geez très-pur. A peine y trouve-t-on un ſeul mot d'Amharic.

J'OBSERVERAI ici trois choſes, non parce qu'elles ne ſe voient qu'ici, mais au contraire, parce qu'on les trouve uniformément répétées d'un bout à l'autre dans l'hiſtoire d'Abyſſinie.

LA premiere, c'eſt que le Roi d'Abyſſinie eſt abſolu tant en matiere eccléſiaſtique qu'en matiere civile. Il punit toutes les fautes du Clergé, avec autant de facilité que celles de ſes autres Sujets. L'exemple d'Honorius en eſt une preuve. Cependant Honorius n'avoit combattu qu'avec des armes ſpirituelles, des crimes, qui mériteroient sûrement la cenſure de toutes les Egliſes.

MAIS, quoique l'excommunication prononcée par Honorius eût pu être d'un exemple utile, ſi elle avoit concerné

un particulier, les loix d'Abyssinie ne permettoient pas qu'elle fût employée contre le Roi, par rapport aux mauvais effets qui pouvoient en résulter pour le royaume; car dans ce pays-là l'excommunication est une punition très-rigoureuse. C'est l'interdiction de l'eau & du feu (1). Les excommuniés ne peuvent pas allumer du feu; & il est défendu à tous les autres Chrétiens de leur en donner, non plus que de leur donner de l'eau. Personne ne peut manger ni boire avec eux, entrer dans leur maison, ni les recevoir dans la sienne. Ils ne peuvent ni acheter ni vendre, pas même demander ce qui leur est dû. Il y a plus, si pendant le tems que dure leur excommunication, ils sont assassinés, on ne fait aucune recherche sur la cause de leur mort, & on ne souffre pas qu'on les enterre.

Je demande d'après cela, ce que deviendroit le gouvernement de l'Abyssinie, s'il étoit permis à un Prêtre d'excommunier son Roi? Les Rois de ce pays-là ne se piquent pas d'être des saints. Ils vivent même d'une maniere assez déréglée. S'il ne falloit donc que trouver un Prêtre fanatique, chose peu rare dans ces contrées, les prétextes ne manqueroient point pour troubler le gouvernement & jetter sans cesse tout dans l'anarchie & la confusion. Mais on ne voit point dans l'histoire d'Abyssinie que cela soit jamais arrivé, quoique Legrand & quelques Jésuites non moins bigots que lui, nous aient assuré que cet usage étoit commun. Leur intention étoit de prouver par-là que l'Eglise Abyssinienne & l'Eglise Romaine avoient une grande conformité entre

(1) *Interdictio aquæ & ignis.*

Digitized by Google

elles. Mais les divers regnes des Monarques Abyssiniens démontrent le contraire.

La seconde chose que j'observerai, c'est que rien ne montre en Abyssinie sur quoi est fondé le préjugé, d'après lequel tant d'Auteurs ont écrit que les peuples de cet Empire étoient Nomades, vivans sous des tentes, & sans cesse errans. S'ils avoient un peu réfléchi, ils auroient pensé qu'il n'y a pas de pays au monde moins propre que l'Abyssinie à mener une telle vie. Le pays est rempli de montagnes. Chaque morceau de terrein plane, est pendant six mois de l'année traversé, au moins une fois le jour, par des torrens qui entraînent les animaux, les arbres, & tout ce qui est devant eux. On n'y peut cultiver que les champs, qui ont un peu de pente; & si le voyageur passe dans ces champs dans le temps des pluies, il court risque d'être emporté. Comment seroit-il donc possible que, dans un tel climat, trente ou quarante mille hommes pussent camper à l'aventure, & subsister sans avoir une demeure stable? Aussi ont-ils des villes & des villages placés sur le sommet des rochers & des plus hautes montagnes; & ils ne se croiroient jamais en sûreté s'ils voyoient quelque terrein au-dessus d'eux. Ils se tiennent renfermés dans ces villes pendant toute la saison des pluies, sans qu'aucun particulier, aucun simple soldat ait jamais de tente. Quand le beau tems revient, les gens de guerre se mettent en campagne, soit pour lever les tributs dans le royaume, soit pour aller combattre leurs ennemis. Mais cette coutume n'est point particuliere à l'Abyssinie, elle regne encore dans une grande partie de l'Asie & de l'Afrique.

La troisieme remarque que j'ai à faire, c'est que sous le regne d'Amda-Sion, les princes ses fils ne furent point relégués dans la montagne. Saïf Araad combattoit avec son pere, lorsque Saleh, Roi de Mara, fut vaincu; & cependant la montagne étoit alors destinée à servir de prison. L'Itchegué des Debra Libanos y fut envoyé. Depuis le massacre des princes dans la montagne de Damo, & la retraite du jeune Roi Del Naad dans la province de Shoa, les enfans des Rois cesserent donc d'être emprisonnés, jusqu'à ce que la race de Salomon fut rétablie & qu'elle retourna dans la province de Tigré, ainsi qu'on le verra par la suite.

Amda-Sion mourut paisiblement à Tegulat, après un regne de trente ans, qui ne fut qu'une suite de triomphes. Rien ne nous apprend qu'il ait été une seule fois vaincu.

SAÏF ARAAD.

De 1342 à 1370.

Ce Prince regne en paix. — Il protege le Patriarche des Cophtes au Caire contre la persécution du Soudan.

Après la mort d'Amda Sion, Saïf Araad, son fils, monta sur le trône. Il paroît que de son temps les Maures demeurerent tranquilles; car l'histoire ne fait mention d'aucune hostilité de leur part. S'il est vrai qu'en effet le commerce qu'ils

Digitized by Google

qu'ils faisoient sur la côte d'Abyssinie, où ils s'étoient établis, & la puissance qu'ils y avoient acquise, fussent la suite des persécutions que les marchands avoient éprouvées en Arabie, la maniere cruelle dont ils furent traités par Amda-Sion, dut obliger une grande partie de ces marchands à franchir le détroit pour s'en retourner dans leur pays.

CEPENDANT le Soudan d'Egypte avoit fait emprisonner Marc, Patriarche des Cophtes; & la nouvelle en vint bientôt aux oreilles de Saïf Araad. Il se faisoit alors un grand commerce entre l'Abyssinie & le Caire, tant par le moyen des caravanes qui se rendoient au Caire en traversant le désert, que par la navigation de la mer Rouge du Caire à Suakem. En outre d'autres grandes caravanes, alors composées de Payens, comme elles le sont aujourd'hui de Mahometans, passoient d'Occident en Orient, pour acheter les marchandises & les revendre dans toute l'Afrique, ainsi que cela s'est pratiqué dès les premiers siecles. Saïf Araad ne pouvant donner de secours direct au Patriarche des Cophtes, fit arrêter tous les marchands du Caire, & envoya des partis de cavalerie pour épouvanter les caravanes & interrompre leur marche. Comme la cause de tout cela étoit bien connue, & que le Patriarche n'avoit été mis en prison que parce qu'on vouloit lui extorquer de l'argent, on cria de tous côtés contre l'injustice du Soudan; & celui-ci fit bientôt relâcher l'Abuna Marc, sous la seule condition qu'il rétabliroit la paix entre Saïf Araad & l'Egypte, ce qui ne tarda pas à avoir lieu.

Digitized by Google

WEDEM ASFERI.

De 1370 à 1380.

Les Mémoires de ce regne & du regne ſuivant manquent.

Nous ne ſavons rien de ce prince, ſinon qu'il remplaça ſon pere Saïf Araad, & qu'il régna dix ans. Cependant ſon nom, qui ſignifie *ami de la guerre*, ſemble annoncer un regne actif. Il eſt à remarquer que c'eſt ſous ce prince qu'il eſt fait mention pour la premiere fois d'une ère dans la chronologie Abyſſinienne, ère qui a embarraſſé beaucoup de ſavans, & qui n'eſt peut-être pas encore bien connue. Elle eſt appellée l'ère du Maharat, c'eſt-a-dire, de la miſéricorde, mot que Scaliger & Ludolf ont rendu par celui de grace. Scaliger dit qu'il a pris beaucoup de peine pour découvrir ce que c'étoit que cette ère; mais je doute que ſa peine ait eu tout le ſuccès dont il s'eſt flatté. Il eſt certain que cette ère n'eſt ni celle de la rédemption, ni celle de la converſion au chriſtianiſme, ni celle de Dioclétien. Il en èſt parlé dans l'hiſtoire d'Abyſſinie ſous le regne de Saïf-Araad, & elle répond à l'an 1348 du Chriſt: mais nous ne ſavons point à quoi elle ſe rapporte; nous ne pouvons en expliquer l'origine; & tout ce que Scaliger a dit à cet égard eſt ſans doute imaginaire.



DAVID II.

De 1380 à 1409.

WEDEM-ASFERI eut pour fucceffeur fon frere David, fecond fils de Saïf-Araad. *Le regne de ce Prince* n'eft remarquable que par rapport à l'églife Abyffinienne; parce qu'alors un morceau de la croix fur laquelle mourut Jefus-Chrift fut porté à Jerufalem, & en mémoire de ce grand événement, le Roi ordonna qu'on brodât des fleurs fur la robe facerdotale, qui avoit été jufqu'alors toute unie.

DAVID fecond avoit déjà regné vingt-neuf ans, lorfque examinant de trop près un cheval fougueux qu'il aimoit beaucoup, il en reçu un coup de pied fi violent, qu'il en eut le crâne brifé, & il mourut fur la place. On l'enterra dans la grande ifle de Dek, fituée dans le lac de Dembea, ou Tzana.



I 2

Digitized by Google

THÉODORE.

De 1409 à 1412.

Les Mémoires de ce regne, quoique très-estimés en Abyssinie, sont incomplets, & probablement ce sont les Prêtres qui les ont mutilés.

THEODORE succéda à David son pere. Le Poëte Ethiopien qui a composé l'éloge qu'on trouve dans la liturgie Abyssinienne, appelle ce prince le *fils du lion*. Il arriva de son tems un miracle, qui pourroit fort bien le faire mettre au rang des saints. Un jour qu'on célébroit sa fête, & que sa mere Mogessa (1) donnoit un grand repas, cette Princesse avoit eu soin de faire servir beaucoup de viande : mais le ciel voulant mieux faire les choses, fit pleuvoir au milieu des convives une grande quantité d'excellent poisson rôti.

THÉODORE ne régna que trois ans. Il mourut en Amhara, & il fut enterré dans l'église de Tedba-Mariam. Quoique le regne de ce Prince fût très-court, il doit avoir été heureux; car les Abyssiniens le regardent comme une des plus belles

(1) C'est probablement Magwas, ou Bergan Magwas, la gloire de la Grace, nom donné souvent aux Reines d'Abyssinie. Mogessa n'a point de signification que je sache, dans aucun des langages d'Ethiopie.

époques de leur hiſtoire. Ils croient même que Théodore doit reſſuſciter, & régner encore mille ans en Abyſſinie. Durant tout ce tems-là, diſent-ils, toutes les guerres ceſſeront, & chaque Abyſſinien vivra dans l'abondance & dans la joie. Quelqu'extravagante que ſoit cette croyance, on verra par la ſuite qu'elle me fit courir de très-grands dangers.

TOUT ce que nous ſavons de certain ſur Théodore, c'eſt qu'il abolit le traité par lequel Icon-Amlac avoit cédé à l'Abuna Tecla-Haimanout & à ſes ſucceſſeurs un tiers des revenus de l'Abyſſinie. Ce Prince ſage, en diminuant l'apanage exceſſif de l'Abuna, lui réſerva cependant dans chaque province de l'empire, un territoire ſuffiſant pour maintenir la dignité de ſa place. Depuis on jugea même ce partage encore trop conſidérable; & il a été reſtreint par divers rois, qui n'agiſſant point d'après les principes de Théodore, n'ont point mérité comme lui la vénération de la poſtérité.



Digitized by Google

ISAAG.

De 1412 à 1429.

Il n'y a point d'annales du regne d'Ifaac ; non plus que des quatre regnes fuivans.

ISAAC, fecond fils de David, fuccéda à fon frere Théodore. Pendant fon regne les Falasha, qui étoient demeurés tranquilles depuis leur défaite fous Amda-Sion, prirent de nouveau les armes. L'on ignore les vrais motifs de cette révolte : mais il y a apparence qu'elle fut occafionnée par quelqu'injuftice commife contre les Juifs ; car le roi eut alors à combattre l'opinion de vingt-quatre Juges, dont douze de Shoa & douze de Tigré, & il les dépouilla de leurs charges. Le nombre de ces Juges avoit été doublé pendant que l'Abyffinie avoit deux monarques différens, c'eft-à-dire, lorfqu'avant la reftauration, la famille de Zagué régnoit en Tigré & celle de Salomon en Shoa.

ISAAC marcha contre les Falasha, dans la province de Woggora; il les défit entierement à Koffogué, & en mémoire de cet évenement il fit bâtir fur le champ de bataille une églife qu'il nomma Debra-Ifaac, & qui fubfifte encore jufqu'à ce jour.

Digitized by Google

Rempli de courage & de piété, Isaac régna près de dix-sept ans. Son histoire s'est vraisemblablement perdue pendant les troubles survenus depuis. Aussi ignorons-nous la plus grande partie des actions de ce Prince.

ANDREAS I, ou AMDA SION.

Andreas, fils d'Isaac, monta sur le trône après lui; mais il ne régna que sept mois; & tout ce qu'on sait, c'est qu'il fut, ainsi que son pere, enterré à Tedba-Mariam.

TECLA MARIAM, ou HASEB NANYA.

De 1429 à 1433.

Ce Prince, le troisieme fils de David, succéda à son neveu. Il régna quatre ans, & prit en recevant la couronne le nom d'Haseb-Nanya.

SARWÉ YASOUS.

Sarwé-Yasous, fils de Tecla-Mariam, régna seulement quatre mois. Le nom qu'on lui donna à son avénement au trône étoit Maharat-Nanya.

Il y a quelques listes des Rois d'Abyssinie qui ne sont pas mention de lui.

AMDA YASOUS.

A Sarwé-Yasous succéda son frere Amda Yasous, qui prit en montant sur le trône, le nom de Ba tel-Nanya. Il étoit le second fils de Tecla-Mariam, & il n'eut qu'un regne de neuf mois.

ZARA JACOB.

De 1434 à 1468.

Il fait partir de Jérusalem des Ambassadeurs pour le Concile de Florence. — Premiere entrée des Catholiques Romains en Abyssinie, & disputes sur la Religion. — Zara Jacob persécute les restes des Sabeens & des Idolâtres. — Les Provinces Mahometanes se révoltent, & sont vaincues.

Les courts regnes dont nous venons de parler, furent suivis d'un regne très-long. Zara-Jacob, quatrieme fils de David II, succeda à son neveu, & occupa le trône pendant 34 ans. Il prit alors le nom de Constantin; & on le regarde en Abyssinie comme un autre Salomon, c'est-à-dire, comme le meilleur modele

modele qu'un Souverain puisse imiter. D'après tout ce qu'on rapporte de lui, il paroît que ce prince eut non-seulement des occasions favorables pour s'instruire de la politique, des mœurs & de la religion des nations étrangeres : mais qu'il y mit beaucoup d'ardeur.

Les Abyssiniens avoient fondé depuis long-tems à Jerusalem un couvent, auquel Zara-Jacob fit des dons, ainsi qu'on le voit par les lettres qu'il écrivit lui-même à un moine de ce couvent, & qui existent encore (1).

Il obtint aussi le consentement du Pape pour établir à Rome un couvent d'Abyssinieus, couvent qui est encore destiné aux moines de cette nation, mais où il n'en vient guères, non plus qu'à Jerusalem. Au nom de ce Prince & conformément à ses desirs, Nicodeme, alors supérieur du couvent de Jerusalem (2), envoya des Ambassadeurs, ou plutôt de simples Prêtres, au Concile de Florence. Ces Prêtres adhérerent aux sentimens de l'Eglise Grecque sur la procession du Saint-Esprit, grand objet de schisme entre les Grecs & les Latins. Cependant l'ambassade Abyssinienne parut assez importante pour être le sujet d'un tableau du Vatican; & c'est à ce tableau que nous devons aujourd'hui la connoissance de l'ambassade.

La bienveillance du Soudan d'Egypte qui régnoit alors,

(1) Voyez Ludolf, liv. 3, n°. 29. — J'ai vu cette lettre tout au long dans un gros volume de Canons des Conciles, dont une copie fut envoyée par Zara Jacob au Moine de Jérusalem.

(2) S. Stephano *in Rotondis*.

Digitized by Google

femble avoir été très-favorable aux intentions de Zara Jacob, en maintenant la communication de l'Europe avec l'Afie. C'eft dans l'hiftoire de Zara Jacob que nous voyons pour la premiere fois une difpute religieufe entre les Abyffiniens & les Franks ou Frangi, nom devenu depuis odieux & fouvent fatal. L'Abba George difputa, dit-on, devant le Roi fur un point de religion, & il confondit fon antagonifte. Le nom de cet antagonifte n'eft point cité. On croit pourtant que c'étoit un peintre Vénitien (1), qui vécut longtems en Abyffinie & qui y mourut. Cependant depuis cette premiere difpute, tous les regnes fuivans offrent quelque preuve d'un parti formé en faveur de l'Eglife Romaine, qui probablement dut fon introduction dans l'empire d'Abyffinie à l'ambaffade envoyée au concile de Florence.

QUOIQUE la religion en Abyffinie fût celle de l'Eglife d'Alexandrie, plufieurs fectes différentes s'étoient établies dans le pays. Sur les côtes de la mer Rouge & de de l'Océan indien dans les provinces qui font en plaine & voifines du royaume d'Adel, les habitans étoient pour la plupart Mahométans; & les intérêts de leur commerce les avoient engagés à fe répandre dans plufieurs villages des montagnes, & principalement dans la province de Woggora & aux environs de Gondar. Le Dembea, fitué au midi, & le pays efcarpé de Samen à l'orient, étoient remplis de fectes abfurdes, tandis que les habitans des vallées, qui s'étendent vers la Nubie, les Agows, vivant auprès des fources du Nil, le peuple qui porte le même nom, mais qui eft une nation

(1) Francifco de Branca-Léon.

différente, parlant un différent langage, & demeurant dans les hauteurs de la province de Lafta, d'où fe précipite le Tacazzé, étoient prefque tous de l'ancienne religion des Sabéens, c'eft à dire, qu'ils adoroient les planetes, les étoiles les vents, les arbres & les fleuves. Bien plus, parmi les Agows des fources du Nil, & les habitans voifins de la Nubie, étoient plufieurs idolâtres, qui mettoient au nombre de leurs Dieux les vaches & les ferpens, & qui s'imaginoient que par le moyen de ce dernier objet de leur culte, ils pouvoient lire dans l'avenir.

Soit que la guerre eût détourné les yeux des Rois d'Abyffinie de ces erreurs monftrueufes, foit plutôt qu'un efprit de tolérance prévalût dans cet empire, qui, comme nous l'avons déjà vu, fut converti au Chriftianifme fans qu'on versât une goutte de fang, il eft certain qu'avant le regne de Zara Jacob, l'hiftoire ne nous apprend point que l'idolatrie fût regardée comme un crime, ni qu'on pourfuivît en aucune maniere ceux qui s'en étoient rendus coupables. Ce n'eft que du temps de ce Prince que quelques familles furent accufées d'adorer les vaches & les ferpens. On les faifit par ordre du Roi, & ce Monarque les jugea lui-même avec fon Clergé & les principaux Officiers de l'état. Il fit affeoir en même temps à fon tribunal quelques étrangers venus récemment de Jérufalem, coutume qui depuis s'eft maintenue dans ces contrées. Tous les accufés furent condamnés & mis à mort, puis le Roi fit proclamer dans toute l'étendue de fon Empire, que quiconque ne porteroit pas fur la main droite une amulette, contenant ces mots : » Je renonce au Diable pour Jéfus-Chrift notre Seigneur, » auroit fes biens confifqués & feroit puni corporellement.

Toutes les nations payennes ont été dans l'usage d'avoir des amulettes sur leurs bras & en différentes parties de leur corps, & c'est sans doute des Gentils que les Juifs ont pris cette coutume. Les Mahométans l'ont aussi adoptée : mais, jusqu'à l'époque dont nous parlons, les Chrétiens d'Abyssinie ne la pratiquoient point.

Cependant la condamnation des idolâtres, qui ne concernoit d'abord que sept personnes, se répéta en divers lieux & à différentes époques. L'homme chargé de cette inquisition la rendoit encore plus odieuse. Cet homme étoit l'Acab Saat, Amda Sion, principal confident du Roi. Excessivement austere, il laissoit toujours croître ses cheveux & sa barbe ; il ne changeoit jamais de vêtemens ; il n'approchoit aucune femme ; il n'avoit aucune relation à la cour, & il ne voyoit le Roi que quand il étoit seul. S'il paroissoit en public, il se faisoit suivre par un grand nombre de Soldats, avec des tambours, des trompettes & tout l'attirail de la guerre, cortege extraordinaire pour un Prêtre. Cet homme singulier avoit à sa dévotion une foule de lâches espions, qui lui rendoient compte de tout ce qui avoit un air d'idolatrie. Quand on lui avoit dénoncé un coupable, il se rendoit dans la maison de ce malheureux, & après s'être bien régalé lui & les siens, il faisoit venir la famille entiere de l'accusé, qu'on exécutoit en sa présence.

Parmi ceux qui furent livrés au supplice, étoient deux gendres du Roi. Leurs femmes même, Medehan Zamidu, & Berhan Zamidu les accuserent, l'un d'adultere, l'autre d'inceste, & on les mit à mort assez secrettement dans leur

Digitized by Google

propre maiſon : mais enſuite le Roi ayant déclaré la choſe dans une aſſemblée de Grands , de Prêtres , & d'autres perſonnes venues de Jéruſalem , ils blâmerent tous ce jugement, comme contraire aux loix, à la ſaine politique & aux premiers principes de la juſtice. Auſſi la fermeté du conſeil eut un tel effet que l'hiſtoire de ce regne n'offre plus aucun exemple de ces perſécutions, ni ne parle plus de l'Inquiſiteur Amda Sion.

Le Roi s'occupa alors de choſes plus dignes de lui. Il établit dans ſon Royaume différens Gouvernemens, aſſignant à chacun les impôts qu'il devoit payer, & l'époque & la maniere où le paiement devoit avoir lieu, conformément à la ſituation & à la richeſſe de chaque Province. La puiſſance des Etats Maures, que leur grand commerce augmentoit ſans ceſſe & portoit à des rébellions continuelles, obligea le Roi de prendre des renſeignemens exacts ſur la fortune des Chefs de ces Etats, ainſi qu'on avoit eu coutume de le faire autrefois.

Le Chef du riche diſtrict de Gadai, fut le premier chez qui le Roi ſe rendit, & il eſt néceſſaire d'obſerver que dans ces ſortes d'occaſions on donnoit des préſens qui équivaloient preſque deux années du revenu de la Province, & dont une moitié revenoit au Roi, l'autre à ſes courtiſans. Il y avoit alors à la Cour une Princeſſe Maure qu'on appelloit la Reine de Zeyla. Elle y étoit venue dans l'eſpoir que le Roi l'épouſeroit; mais ce Prince ne la trouvant point à ſon gré, à cauſe, dit on, de la longueur de ſes dents d'en haut, ou bien a cauſe de quelqu'autre défaut, il la maria à un homme de qualité.

Digitized by Google

CETTE Reine de Zeyla ne possédoit plus qu'un vain titre; car elle avoit été dépouillée de son royaume avant qu'elle vint en Abyssinie. Cependant l'injure qu'elle crut avoir reçue du Roi resta profondément gravée dans son cœur. Elle étoit sœur de Mihico, fils de Mahomet & Chef de Gadai, à qui elle s'empressa de persuader de ne point se présenter au Roi, & elle réussit si bien, que non-seulement il s'absenta, mais qu'il s'exempta du tribut accoutumé.

LE Roi fut alors informé par un noble d'Hadea qui lui étoit fidèlement attaché, que le Chef de Gadai tramoit des complots contre lui, & qu'il vouloit engager le Roi d'Adel à marcher avec son armée, tandis que les principaux habitans d'Hadea tomberoient d'un autre côté sur les Provinces de Dawaro & de Bali.

CEPENDANT le Roi apprit que tout étoit tranquille dans le royaume d'Adel, & en faisant des recherches sur ceux de ses serviteurs Maures de la Province d'Hadea, qui étoient entrés dans la conspiration de Mihico, il découvrit que c'étoit Goodalu, Alarea, Ditho, Hybo, Ganzé, Saag, Gidibo, Kibben, Gugulé & Haleb. Il y avoit alors dans la Province assez de force pour cette confédération. Aussi le Roi, au lieu de lever une armée, jugea qu'il suffisoit d'y envoyer un Gouverneur en état de s'opposer aux rebelles. Un oncle de Mihico étoit en ce temps-là exilé dans la montagne de Déjan (1), où le Roi l'avoit envoyé à la priere de son neveu; mais il conservoit encore le commandement du petit district de Bomo, &

(1) C'est un des rochers escarpés qui servent de prison.

tout le peuple de Gadai lui étoit extrêmement attaché. Le Roi le fit venir, lui expoſa toute la conduite de Mihico, lui conféra le titre de Gouverneur d'Hadea, & le comblant d'honneurs & de préſens, il fit marcher avec lui les troupes qui étoient en Amhara, pour le mettre en poſſeſſion de ſon gouvernement, & chaſſer le rebelle Mihico.

La grande foire d'Adel devoit bientôt commencer, & tous les Marchands du Dawaro & du Bali étoient prêts à s'y rendre. C'étoit préciſément le temps que les rebelles d'Hadea avoient choiſi pour attaquer ces Provinces; &, probablement, pluſieurs d'entr'eux devoient marcher vers la foire, pour tomber ſur les Marchands. Mais le Roi, inſtruit de leurs projets, fit défendre expreſſément à tous les habitans du Bali & du Dawaro de mettre le pied dans le royaume d'Adel; & on leur enjoignit au contraire de ſe joindre au Gouverneur de Bomo; ce qui fut fidélement exécuté. A l'approche de ce Gouverneur, toutes les claſſes d'habitans s'empreſſerent de le reconnoître.

Mihico, voyant que le Roi avoit pris ce parti, ſentit bien qu'il étoit perdu. Il ſe hâta de s'enfuir, avec ſa famille, dans le royaume d'Adel; & paſſant le long de Bawa Amba, montagne fort élevée, où l'on trouve un défilé très-difficile, entre le haut pays & le Kolla, il éparpilla une partie de ſes richeſſes en différens endroits, eſpérant que ceux qu'on mettroit à ſes trouſſes, déjà rebutés par les mauvais chemins qu'ils auroient à faire, & occupés à ramaſſer le butin qu'ils trouveroient, ne ſeroient pas tentés de le pourſuivre plus loin. Mais ce ſtratagème ne réuſſit

pas. On l'atteignit bientôt, & on lui coupa la tête, les mains, & les pieds, qu'on envoya au Roi. A cette nouvelle, des réjouissances publiques furent faites, & le Monarque Abyssinien donna le gouvernement de Gadai au Maure, qui le premier l'avoit instruit de la rebellion de Mihico, & il confirma le Gouverneur de Bomo dans le gouvernement d'Hadea, qu'il rendit héréditaire dans sa famille.

ZARA JACOB s'occupa ensuite à relever les Eglises, que les Mahométans avoient détruites, & à en fonder de nouvelles, qu'il fit bâtir, suivant l'usage des Rois d'Abyssinie, sur le champ de bataille où les ennemis de la foi avoient été vaincus. Tandis qu'il signaloit ainsi son zele pour la Religion, le Patriarche d'Alexandrie lui fit savoir que l'Eglise de la Vierge venoit d'être consumée par la feu, dans cette capitale de l'Egypte. Le Monarque, extrêmement sensible à cette perte, & voulant la réparer, donna soudain ordre qu'on bâtit en Abyssinie une nouvelle Eglise, qui fut consacrée à la Mere du Christ.

DÉJA très-avancé en âge Zara Jacob n'auroit voulu employer le reste de sa vie qu'à des soins pieux : mais il en fut détourné par la nécessité de défendre les droits de sa couronne. Les rebelles d'Hadea n'avoient point changé de sentimens en changeant de Gouverneur; & voyant que le Roi n'étoit plus occupé que de sa dévotion, ils formerent de nouveaux complots, & reprirent les armes. Le Gouverneur qui avoit remplacé Mihico n'apprit que fort tard au Roi ces insurrections ; mais le Roi dissimula, parce que ce Gouverneur étoit

étoit pere de la Reine Helena. Cependant, prenant pour prétexte de faire la dédicace de la nouvelle Eglise de Saint-Cyriacos, il rassembla un grand nombre d'hommes de confiance, & tomba à main armée sur les Provinces rebelles, avant qu'elles eussent eu le temps de réunir leurs forces. Le premier qui s'opposa au Roi fut un Officier du Gouverneur de Fatigar, qui croyoit n'avoir à combattre que l'avant-garde de l'armée royale, & étoit bien loin de s'imaginer que Zara Jacob fût lui-même à la tête d'un si foible parti. Bientôt revenu de sa méprise, il déploya le plus grand courage. Il parvint jusqu'au Roi, & lui porta un coup si terrible, que sa lance en fut brisée : mais le Roi, d'un coup plus assuré, lui fit mordre la poussiere. A cet aspect tous les Maures prirent la fuite; mais ils furent poursuivis & passés au fil de l'épée, sans qu'il en réchappât un seul. Les Abyssiniens perdirent fort peu d'hommes dans ce combat : il est vrai que le Roi avoit avec lui si peu de troupes, qu'il ne pouvoit pas en perdre beaucoup.

A la nouvelle de cette bataille, Hiradin, frere du Gouverneur, se déclara hautement rebelle, & marcha pour combattre le Roi sur les bords de l'Hawash. Zara Jacob irrité de son audace, envoya un de ses Officiers, nommé Han Degna, qui surprit Hiradin dans l'endroit où il se baignoit. Il étoit en ce moment loin d'attendre l'ennemi ; aussi fut-il enveloppé sans que son armée eût le temps de le défendre. Sa tête fut coupée & envoyée au Roi, qui se réjouit d'autant plus à cette vue, qu'on lui en fit hommage le jour de Noël.

ZARA JACOB donna ordre qu'on rassemblât les corps de ses soldats qui avoient péri dans le combat, & il les fit ensevelir avec pompe, & avec beaucoup de marques d'affliction. Ensuite il manda le Gouverneur d'Hadea, qui déclara que sa conduite & sa fidélité n'avoient à craindre aucun examen. L'une des pricipales raisons qui avoient empêché ce Gouverneur d'accompagner le Roi dans son expédition, c'est que la Reine étoit violemment soupçonnée de favoriser les Mahométans, dont elle avoit autrefois professé la religion; &, d'après cela, le Roi avoit ordonné au Gouverneur, son pere, de se tenir dans sa Province. Cependant il se trouva que tout ce qui dépendoit du Gouverneur étoit fidele, & prêt à marcher aux ordres du Roi. Aussi ce Prince étendit-il son commandement sur les Provinces, dont il venoit de punir les Chefs rebelles.

BŒDA MARIAM.

De 1468 à 1478.

Il renouvelle l'ancien usage de bannir les Princes dans la montagne. — Guerre d'Adel. — Mort du Roi. — Entreprises des Portugais pour faire des découvertes en Abyssinie & dans les Indes.

L'HISTORIEN d'Abyssinie ditque Bœda Mariam monta sur le trône contre la volonté de son pere, qui, dans la derniere année de sa vie, le traita avec beaucoup de rigueur.

Digitized by Google

La Reine, mere de Bœda Mariam, impatiente de voir régner son fils, se réunit à plusieurs personnes de sa famille, & croyant le Roi trop vieux pour avoir la force de s'opposer à ses desseins, elle résolut de l'engager à partager le trône avec son fils. Les exemples du regne de deux Rois, & surtout au même degré de parenté, n'étoient point rares en Abyssinie : mais les choses étoient bien changées. La jalousie avoit succédé à une excessive confiance, & écarté du gouvernement, autant qu'il étoit possible, l'héritier présomptif de la couronne.

La mere de Bœda Mariam, nommée Sion Magaff, c'est-à dire la Grace de Sion, crut que pour mieux faire réussir son projet, elle devoit mettre le Clergé dans ses intérêts ; & quoique le Clergé ne se déclarât pas ouvertement, il est certain qu'il parut approuver la Reine plus que la fidélité qu'il devoit au Roi ne le permettoit. Ensuite elle s'adressa aux grands Officiers de l'Etat, & à ceux qui entouroient le Roi, & qui étoient le plus attachés à son fils. Mais ceux-ci commencerent par chercher à la détourner de son dessein ; & voyant ensuite qu'elle y persistoit, & que la découverte pourroit entrainer dans sa ruine tous ceux qu'elle avoit voulu gagner, ils avertirent le Roi lui-même. Ce Prince fut si indigné d'un tel projet qu'il ordonna que Sion Magaff fût frappée de verges jusqu'à ce qu'elle expirât ; & cette exécution sanglante étant achevée, on enterra en secret cette malheureuse Reine, dans une église consacrée à la Vierge Marie, non loin de Debra Berhan (1).

(1) Debra Berhan est une autre Eglise, située sur une montagne aux environs de Gondar. Ce mot signifie la montagne de la Gloire, ou la montagne Resplendissante.

Digitized by Google

Cependant Bœda Mariam n'avoit paru prendre aucune part à ces intrigues. Mais après la mort de la Reine, on rapporta à Zara Jacob que le jeune Prince avoit pris de l'encens & des cierges dans les églises & qu'il s'en étoit servi pour rendre les devoirs d'usage au tombeau de sa mere. Le Roi fit alors venir son fils, & l'interrogea sur cette accusation, à laquelle le Prince répondit en rendant un compte fidelle de tout ce qu'il avoit fait, s'en applaudissant aux yeux du Monarque lui-même, & déclarant qu'aucune puissance sur la terre ne pourroit l'empêcher de donner des marques de respect & d'affection à la mémoire de sa mere.

Le Roi considérant la maniere dont ce Prince se justifioit comme un reproche qu'il lui faisoit de sa cruauté, le fit charger de fers lui & son principal ami Meherata Christos, & il les exila sur une montagne. Il est même difficile de dire jusqu'où se seroit portée la colere du Monarque, si les Moines de Debra-Kosso, les Moines de Debra-Libanos, & tous ceux du désert, qui se regardoient, à quelques égards, comme les complices de la mere de Bœda Mariam, n'avoient pas, d'après de prétendues propheties, des songes & des visions, convaincu le Roi que l'infaillible arrêt de la Providence étoit que le jeune Prince lui succedât. Zara Jacob se soumit à cet ordre, parce qu'il lui faisoit espérer que sa race se maintiendroit long-tems sur le trône d'Abyssinie.

Cependant, après la mort de Zara Jacob, Bœda Mariam rappellé de la montagne, prit les rênes de l'État, & les tint d'une main ferme. Depuis le dixieme siecle où Judith

avoit fait massacrer tous les Princes de la famille royale, l'usage de les exiler sur la montagne avoit été interrompu. Les enfans des Rois vivoient auprès de leurs parens, comme ceux de leurs sujets; & les Monarques avoient paru d'autant plus volontiers accéder à une coutume plus douce; qu'aucun d'eux n'avoit encore désigné un lieu d'exil pour suppléer au fatal rocher de Damo. Mais la mesintelligence survenue entre Zara Jacob & la Reine, le projet de cette Reine, le courage & la franchise de son fils Bœda Mariam, tout sembloit prouver alors la nécessité de renouveller la sévérité des anciennes loix, qui prescrivoient le bannissement des Princes. En montant sur le trône Bœda-Mariam donna ordre d'arrêter tous les Princes ses frères, & les confina pour le reste de leurs jours dans la montagne de Geshen, qui se trouve aux extrémités des hautes Provinces d'Amhara & de Begemder. Cette montagne fut dès ce moment consacrée à servir de prison à la famille royale, jusqu'à ce qu'un massacre, pareil à celui de la montagne de Damo, la fit également abandonner.

Bœda Mariam prit alors des mesures efficaces pour le bonheur de son peuple. Il accorda une amnistie générale à ceux que la sévérité du dernier Roi avoit condamné à la mort, au banissement ou à quelqu'autre peine. Convoquant bientôt les Etats-généraux de son royaume, il s'y présenta avec un air de bienveillance & de franchise, qui lui gagna tous les cœurs; & il accorda les places qu'il trouva vacantes ou celles qui étoient mal remplies, à des hommes de la plus pure intégrité. Il passa ensuite en revue toute sa cavalerie, qu'il divisa en corps différents, & qu'il mit en garnison

où il crut qu'elle feroit au befoin le plus à portée d'exécuter fes ordres.

L'année fuivante Bœda Mariam fe rendit à Debra-Libanos, dans la Province de Shoa. Cependant on remarqua que ce voyage ne fe faifoit pas avec les fimples préparatifs qu'exigeoient des jours de paix & le peu de chemin que le Roi paroiffoit d'abord avoir à faire. Au contraire, des ordres furent envoyés jufqu'aux frontieres du Tigré pour recevoir l'armée royale, qui devoit bientôt y arriver. Le bruit s'en répandit au loin, & porta l'alarme dans tous les Etats voifins. Mahomet, Roi d'Adel, fut le premier qui en trembla. Quoiqu'une forte d'intelligence fubfiftât depuis plufieurs années entre Adel &l'Abyffinie, il y avoit eu de part & d'autre des infractions qui pouvoient fervir de prétexte au premier qui voudroit déclarer la guerre. Mais comme jufques-là les deux puiffances avoient été également difpofées à la paix, de légers manquemens avoient paffé fous filence.

Cependant, pour prévenir toute furprife, à la nouvelle de l'affemblement des troupes Abyffiniennes, le Roi d'Adel crut devoir s'informer des intentions de Bœda Mariam. Il lui envoya donc des Ambaffadeurs, qui paroiffoient ne devoir que le complimenter fur fon acceffion au trône, mais qui étoient réellement chargés de découvrir le fecret de fes deffeins. Ils fe rendirent en Shoa où ils offrirent au Roi des préfens confidérables. Ce Prince les accueillit d'une maniere très-diftinguée, & les préfens qu'il envoya en retour au Roi d'Adel, ne furent point inférieurs à ceux qu'il avoit reçus. Après avoir fêté pendant plufieurs jours les Ambaffadeurs,

il confirma la paix entre l'Abyssinie & le royaume d'Adel, aux mêmes conditions qui avoient eu lieu depuis longtemps.

Le roi de Dancali, vieux, infirme & constament attaché aux Abyssiniens, ne crut pas précisément qu'ils vinssent envahir son petit territoire : mais il ne fut pourtant pas sans quelqu'inquiétude. Il craignit, que dans sa marche, l'armée ne bût le peu d'eau qu'il avoit en été, & qui seule rendoit son royaume habitable. Ce royaume est un pays bas & sablonneux, qui s'étend le long de la mer Rouge, là où la côte prenant au nord de Suez, porte un peu vers le nord jusqu'à cali, & va ensuite directement à l'est jusqu'au détroit de Babelmandeb. Il y a dans le nord & dans le nord-ouest des mines de sel; une partie déserte de la province de Dawaro le borne au sud, & la mer au nord. Mais il ne possede d'autre port que la baie spacieuse & sûre, qu'on nomme *la Baye de Bilur* (1), & vulgairemeut la Baye de Bayloul. Cette baye est par treize degrés trois minutes de latitude.

Le royaume de Dancali est borné à l'Orient du pays d'Azab, par cette partie du royaume d'Adel, qui produit la myrrhe. Le Roi est Mahometan, ainsi que tous ses sujets. On les désigne sous le nom de Taltals. Ils sont tous noirs; mais quelques-uns d'entre eux seulement ont les cheveux laineux. Si tous ne les ont pas de même, cela provient sans doute de

(1) Bilur, dans le langage de Samhar, signifie sel minéral. On appelle ainsi ce sel, s'il est coloré avec quelque minéral, & qu'il soit verd ou rouge. On applique aussi ce mot aux émeraudes & au crystal de roche verd.

Digitized by Google

leur mélange avec les Abyssiniens dont les cheveux sont lisses. Le royaume entier n'a que deux très-petites rivieres, qui en été disparoissent dans le sable; de sorte qu'il faut creuser pour trouver de l'eau. Mais dans les tems des pluies ces mêmes rivieres sont grossies par les eaux qui coulent des montagnes d'Abyssinie, & alors seulement elles vont porter leur tribut à la mer. S'il se trouve d'autre eau dans ce pays, elle est amere & saumache; & l'on ne s'en sert que dans une extrême nécessité. Mais cette eau saumache même manque quelquefois; & les habitans de Dancali sont contraints d'aller se désaltérer au loin sur les frontieres d'Abyssinie, & d'y mener paitre leurs chevres & leurs brebis malheureuses.

Lorsque le commerce de l'inde fleurissoit dans ces contrées, les revenus des Dancaliens consistoient dans les profits qu'ils retiroient de leurs chameaux, employés sans cesse à charier des marchandises dans toutes les partie de l'Afrique. Main tenant tout leur commerce se borne à porter du sel fossile, en briques, qu'ils trouvent dans leur pays, & qui passe en Abyssinie à la place de l'argent. Ils vont le vendre à un prix très-modéré dans les montagnes d'Abyssinie, après l'avoir charié le long de la mer à travers leurs déserts brûlans, & au risque d'être massacrés par les Gallas.

Les présens envoyés à Bœda Mariam par le Roi de Dancali ne durent pas paroître magnifiques à côté de ceux du Roi d'Adel. Ils consistoient en un cheval, un mulet, un bouclier de peau d'élephant, une lance empoisonnée, deux épées

épées & quelques dattes. Mais ces dons de la pauvreté furent reçus avec reconnoiſſance ; car ils venoient d'un cœur franc & loyal. Au lieu que ceux d'Adel partoient d'une nation, qui chaque année ſe ſignaloit par quelqu'acte de perfidie & de cruauté. Le Roi ayant fait venir à la fois en ſa préſence l'Abuna, Imaranha-Chriſtos & les ambaſſadeurs d'Adel & de Dancali, déclara qu'aucun de ces deux états ne feroit le théâtre de la guerre; mais qu'il étoit prêt à marcher contre les Dobas (1), & qu'il vouloit enfin punir les incurſions téméraires & les atrocités dont ce peuple ſe rendoit ſans ceſſe coupable ſur les terres d'Abyſſinie. Il dit en même tems aux ambaſſadeurs d'avertir leurs maîtres de garder une neutralité abſolue, ſans quoi ils ſe trouveroient infailliblement enveloppés dans la ruine des Dobas.

Le temps du Carême s'approchant, Bœda Mariam retourna à Ifras; mais auparavant il cantonna ſa cavalerie dans les environs d'Ambaſanet, & il donna ordre au Gouverneur d'Amhara de venir le joindre promptement. Ce gouverneur étoit alors à Salamât, où il aſſiégeoit un parti de rebelles ſur le mont Gehud, c'eſt-à-dire ſur la montagne de la Manifeſtation. Le projet du Roi étoit que les troupes d'Anharas, d'Amgot & de Tigré ſe précipitaſſent du haut de leurs montagnes ſur les ennemis, pendant que lui, avec ſa cavalerie, leur couperoit toute retraite dans les plaines ſalées; & c'étoit là préciſément ce qui faiſoit trembler le Roi de Dancali pour l'eau de ſes deux petites rivieres.

Cependant ce Prince fut fidele au ſecret promis à

(1) Les Dobas ſont une race barbare de Paſteurs. Ils ont beaucoup de reſſemblance avec la nation des Gallas, & ils ſont Payens comme eux.

Bœda Mariam. Mais le Roi d'Adel tint une conduite bien différente. Il ne fut pas plutôt instruit des desseins du Monarque d Abyssinie, qu'il invita les Dobas à envoyer leurs femmes, leurs enfans & leurs effets à Adel, tandis que ses troupes intercepteroient les provisions de l'armée Abyssinienne & la combattroient par-tout où elle pourroit le faire avec avantage : ce plan fut promptement agréé. Douze tribus de Dobas se mirent en marche aussi secrettement qu'il leur fut possible pour conduire leurs troupeaux dans le Royaume d'Adel; mais Bœda Mariam étoit trop vigilant & trop actif pour laisser à ses ennemis le temps d'exécuter leurs projets. Il s'empara avec sa cavalerie du passage de Fendera, & lorsque les Dobas y arriverent chargés de bagage & excédés de fatigue, ils furent taillés en pieces, sans distinction d'âge ni de sexe.

Le Roi s'expliqua sur les Dobas dès le commencement de la campagne. Il annonça que son intention n'étoit point de leur faire la guerre comme à un ennemi ordinaire, mais de les exterminer jusqu'au dernier; & pour montrer combien il étoit affermi dans cette résolution, il fit vœu de ne pas quitter leur pays, qu'il n'en eût labouré & ensemencé les champs & consommé la récolte sur les lieux-mêmes avec son armée. Il fit donc venir les cultivateurs de deux Districts voisins, Wadge & Ganz, & il leur ordonna de labourer & de semer du grain dans ce canton; après quoi, il partit pour Axum; mais il revint dans le pays des Dobas vers la fête de l'Epiphanie. Ce peuple des Dobas impatient & cruel vit bien que l'intention du Roi étoit de le détruire totalement, & qu'il n'y avoit d'autre moyen d'éviter

ce malheur que la soumission. Ce fut donc le parti qu'il prit. Une grande partie de la Nation embrassa le christianisme; ce qui causa tant de satisfaction à Bœda Mariam qu'il rendit aux Dobas la même quantité de bétail qu'il leur avoit pris; & en outre, il leur fit présent de la récolte entiere semée par ses ordres & il récompensa les habitans des districts de Ganz & de Wadge.

CEPENDANT résolu de punir le Roi d'Adel de sa trahison, Bœda Mariam traversa les Provinces d'Ifat & de Dawaro, & comme s'il n'avoit eu que des intentions pacifiques, il alla soudain dans le Begemder, où il manda à l'Abuna de venir le joindre avec son jeune fils Iscander, dont la Reine, Romana Werk, (1) étoit accouchée depuis peu de temps. De-là il s'avança jusques dans la Province de Gojam, ou il laissa des ordres à ses officiers pour qu'il rassemblassent ses troupes & qu'ils pût, à son retour, les trouver prêtes. Ensuite il confia le jeune Prince à Ambasa David, gouverneur de Gojam, & il alla à Gimbota, Ville bâtie sur les bords du Nil. Là, voulant faire honneur au gouverneur de son fils, il changea le nom de la Ville en celui de David Harasa (2). Puis, content d'avoir établi le Prince en cet endroit, il donna ordre aux troupes, qui étoient dans les Provinces de Tigré & de Dawaro, de s'avancer jusqu'au frontieres méridionales du Royaume d'Adel; & reprenant le même chemin par lequel il étoit venu, il rejoignit l'armée qui l'attendoit à Gojam, & suivi de cette

(1) Romana werk signifie grenade d'or.

(2) La station de David.

armée & d'une grande partie de nobleſſe de ſon Royaume, il marcha droit à l'ennemi.

Tandis que ce Prince alloit porter la guerre chez les Rois Mahométans, une violente querelle troubla le ſein de ſes propres états. Après le Concile de Florence, beaucoup d'étrangers étoient venu en Abyſſinie à la ſuite de l'Abuna Imaranha Chriſtos; & parmi ces étrangers ſe trouvoient pluſieurs Moines de Syrie & d'Egypte, propagateurs d'une héréſie, qui fit de très-grands progrès. Ils nioient la conſubſtantiabilité du Chriſt, qu'ils regardoient bien comme un Dieu parfait & un homme parfait; mais qu'ils ſoutenoient être dans ce que nous appellons ſon humanité, d'une nature différente de la nôtre, n'étant point compoſé de chair, de ſang comme nous, mais d'une ſubſtance infiniment plus noble, plus parfaite & propre à lui ſeul. Le clergé Abyſſinien s'aſſembla & condamna cette héréſie; & tous ceux qui nierent l'humanité du Chriſt expierent leur erreur dans les ſupplices. Quelques-uns allerent mourir dans le Kolla, & d'autres furent expoſés ſans aucun ſecours ſur le ſommet des plus hautes montagnes, & y périrent de froid & de faim.

L'assemblée du Clergé avoit encore un autre motif de mécontentement, qui affecta le Roi lui même. Un Vénitien nommé Branca Leon, étoit au nombre des étrangers, dont je viens de parler. Il étoit peintre; & le Roi, pere de Bœda Mariam l'avoit beaucoup aimé, parce qu'il avoit décoré les Egliſes du portrait de pluſieurs Saints Abyſſiniens. Cependant il arriva que ce peintre faiſoit un tableau d'autel, &

il voulut repréſenter l'Enfant Jéſus dans les bras de ſa mere, ſujet fort commun en Italie, où l'on place toujours l'Enfant ſur le bras gauche de Marie. Mais il en eſt autrement en Orient; la main gauche y eſt regardée avec une ſorte de mépris, & quand on eſt à table on ne ſe ſert jamais que de la main droite.

Les Moines Abyſſiniens, non moins fanatiques qu'ignorans, déjà échauffés à l'occaſion de la derniere héréſie, s'emporterent avec rage, en voyant qu'on faiſoit à l'Enfant-Jéſus ce qu'ils appelloient une indignité. Mais le Roi charmé de la beauté du tableau, & las du ſang que les querelles théologiques avoient fait couler, réſolut de ne pas laiſſer aller plus loin l'eſprit de perſécution. Quelques-uns des chefs de la diſpute prirent alors le parti de ſe taire, & le reſte ſentit la néceſſité de rentrer dans le devoir. Le tableau fut placé ſur l'autel d'Atronſa Mariam, Egliſe qui demeura intacte pendant les invaſions des Maures ſous les regnes de David III & de Claudius, & qui ne fut détruite que long-temps après par les Gallas.

Mais les troupes raſſemblées à Dawaro, ſous le commandement du Betwudet (1) Abder Yaſous, étoient déja entrées dans le Royaume d'Adel, & ne s'attendant point à trouver les Maures préparés au combat, elles mettoient à feu & à ſang tout ce qui ſe préſentoit devant elles. Mais elles ne tarderent pas à trouver les Mahométans diſpoſés

(1) Le Betwudet eſt un Officier qui a à-peu-près le même rang que le Ras. Il y en avoit deux, qui furent tués dans la même bataille, comme on le verra par la ſuite. Mais cet emploi malheureux fut enfin aboli.

Digitized by Google

à les recevoir; ils ſavoient les projets du Roi, depuis le moment qu'il avoit quitté le pays de Dawaro pour aller joindre ſon fils dans la Province de Gojam. Et comment en auroit-il pû être autrement? Une multitude de Maures accompagnoit ſans ceſſe ſes armées; & quoiqu'ils euſſent l'air de lui être fideles, leur cœur reſtoit ſecrettement attaché à leurs compatriotes & à leur religion. Les Abyſſiniens n'eurent donc pas plutôt franchi les frontieres d'Adel, qu'ils rencontrerent divers partis ennemis, & bientôt après, l'armée entiere ſe préſenta en bon ordre, déterminée à les combattre avant qu'ils euſſent le temps de faire de plus grands dégats.

La bataille ſe donna; & elle fut auſſi ſanglante qu'on devoit l'attendre de la haine, qui regnoit entre les ſoldats des deux nations, de l'égalité des deux armées, & de la connoiſſance réciproque de leur maniere de combattre, que leur donnoit une longue expérience. La victoire fut long-temps balancée. Les officiers Maures la diſputerent avec une extrême valeur, & pluſieurs d'entre eux périrent victimes de leur intrépidité. Sidi Hamet, fils du Roi d'Adel, les chefs d'Arar, de Nagal, de Telga, d'Adega, d'Hargai, de Gadai & de Kumo, tomberent ſous le fer Abyſſinien, ainſi qu'un grand nombre d'autres guerriers diſtingués, qui avoient voulu ſe ſouſtraire au joug de Bœda Mariam, ou que l'eſpoir de défendre le Roi d'Adel avoit fait venir des côtes d'Arabie.

Bœda Mariam marchoit lui-même contre les Maures & s'avançoit avec rapidité, quand il apprit que la Reine Ro-

mana, son épouse, venoit de mettre au monde un second fils baptisé sous le nom d'Anquo Israël. A cette nouvelle, il s'arrêta pour donner une fête à son armée; & tandis qu'il étoit à table, un officier d'Adber Yasous vint lui apprendre la défaite des Maures, & lui dire qu'il n'y avoit plus dans Adel d'armée en état de résister aux Abyssiniens. Soudain il envoya un détachement de ses troupes pour renforcer Adber Yasous, & il s'occupa d'augmenter son armée & de faire des préparatifs encore plus considérables; afin de pouvoir, vers la fin de la campagne, dévaster les pays de ses ennemis, de maniere à les mettre pour long-temps hors d'état de se soustraire au tribut qu'ils lui devoient.

MAIS tandis qu'il travailloit à l'exécution de ce projet, Bœda Mariam fut attaqué d'une colique intestinale si violente, qu'il en mourut. On ignore si ce fut l'effet de quelque poison. Un moment avant d'expirer, s'appercevant que son visage n'étoit point tourné du côté d'Adel, il ordonna qu'on le changeât de situation, afin de pouvoir montrer par son dernier regard, combien il desiroit la destruction de ce Royaume; & c'est ainsi qu'il rendit le dernier soupir.

BŒDA MARIAM étoit un Prince plein de sagesse & de valeur. Il aimoit peu les plaisirs. Pieux & zélé pour le maintien de sa religion, il sut résister avec fermeté à toutes les tentatives des prêtres & des moines, qui cherchoient continuellement à persécuter, à innover, & même à se rendre indépendans. On a beaucoup dit que Bœda Mariam penchoit pour l'Eglise Romaine, & étoit faché que l'Egypte fournît un Abuna à l'Abyssinie. On prétend même

que durant le cours de son regne il ne voulut point souffrir qu'il y eût d'Abuna dans son Royaume. Mais toutes ces anecdotes sont des fables inventées par les prêtres Portugais, qui vinrent peu de temps après en Abyssinie, & qui avoient sans doute intérêt à débiter de pareils mensonges. Excepté la querelle du Vénitien, Branca Léon, il n'est pas dit un mot dans lh'istoire d'Abyssinie des rapports que Bœda Mariam put avoir avec les catholiques; encore Branca Léon avoit-il été le protégé du pere de ce Prince. Quant à l'Abuna, l'histoire nous apprend qu'Imaranha-Christos étoit dans le pays dès le temps du Roi Zara-Jacob; & qu'en outre toutes les fois que le Monarque remporta quelque victoire, cet Abuna se rendit sur le champ de bataille & reçut beaucoup d'or. Bœda Mariam mourut à l'âge de quarante ans, après en avoir regné dix, pendant lesquels il fit continuellement la guerre, & toujours avec succès. Il y a même apparence que s'il eût vécu plus long-temps, il auroit extrêmement affoibli la puissance des Maures, & prévenu la vengeance terrible, dont cette nation accabla bientôt l'Abyssinie. Mais il est temps de parler des découvertes des Européens, qui ont rapport aux pays dont j'écris l'histoire.

La conquête du Nord de l'Afrique suivit celle de l'Egypte. Toutes les côtes de Barbarie furent couvertes de Mahométans depuis Alexandrie, jusqu'aux rivages de l'Océan Atlantique & de la Méditerranée aux bornes du désert. Le désert même en fut rempli. Le commerce, la sûreté, la bonne foi s'établirent dans des contrées, livrées n'aguère au meurtre & au pillage.

TARIK fut le premier des Maures qui entra en Espagne. Musa lui succéda & conquit ce Royaume. Tout le monde connoît l'histoire du comte Julien. Malheureux dans l'outrage qu'il reçut, plus malheureux encore dans sa vengeance, il sacrifia son Roi, son pays, sa religion & sa vie, pour punir l'injure faite à sa fille. Toutes les fois que j'ai lu l'histoire de cette fille infortunée, j'ai été affligé de voir la maniere dont les écrivains parlent d'elle. Ils la nomment d'abord *Caaba*, avec la même facilité, ou plutôt la même indifférence que s'ils la nommoient Anne, ou Marguerite; mais ce n'est assurément qu'un effet de leur ignorance. Avant d'être déshonorée, la fille du comte Julien ne pouvoit s'appeller *Caaba*, puisque ce mot signifie une femme débauchée, de la maniere la plus formelle & la plus énergique dont on puisse l'exprimer. En outre, un tel nom lui fut donné bien cruellement & bien injustement, même après son malheur. Fille non moins illustre par sa vertu, que par sa naissance & par sa beauté, elle fut, non pas séduite, mais violée par le Roi, tandis qu'elle étoit dans le Palais & sous la protection de la Reine.

UN commerce immense suivit les nouvelles conquêtes; & la religion la plus indulgente & la plus favorable aux plaisirs, fut embrassée par les vaincus, qui depuis longtemps n'étoient chrétiens que de nom. D'ailleurs les conquérans n'étoient plus une horde d'insensés & de barbares, tels qu'ils avoient été sous le califat du fanatique Omar; mais ils se distinguoient au contraire par leur politesse & la culture des sciences. Ce fut une crise dangereuse pour le christianisme, menacé dès lors d'une ruine totale.

Sans le fecours de l'Angleterre, le monde entier n'auroit pas eu affez de vertu pour s'oppofer à ce déluge de Mufulmans, prêt à tout inonder; mais les Anglois fembloient être dans la main de Dieu, une armée réfervée pour punir la tyrannie & confondre l'erreur. Ils combattirent, & les chofes changerent de face.

DANS ce temps-là l'Europe vit, avec étonnement, un nombre immenfe de pêcheurs qui, placés à l'extrémité du Golphe Adriatique, s'appliquoient avec des foins infatigables & une patience extraordinaire à cultiver, par la voie d'Alexandrie, les reftes du commerce de l'Inde; quoique ce commerce les expofât fans ceffe aux oppreffions, à toutes les cruautés de ces conquérans ignorans & barbares, de ces Turcs, qu'aucun efpoir de gain, aucun changement de féjour, aucune habitude de commerce enfin ne put parvenir à civilifer & à plier aux regles de la juftice. Venife devint à-la-fois le plus grand entrepôt des épiceries & des parfums, & la puiffance maritime la plus confidérable qui eût paru jufqu'alors en Europe.

GÊNES s'éleva auffi : mais malgré tous fes efforts, elle fut obligée de céder à fa rivale, qui étendit fa domination dans le Continent, & refta maîtreffe du commerce de l'Inde, fource & foutien de fa grandeur.

LES chevaliers de Saint-Jean de Jérufalem établis à Rhodes, inquiétoient alors beaucoup les vaiffeaux Maures, qui faifoient le commerce d'Alexandrie, & qui trouvoient des concurrens trop redoutables dans les petits Etats chrétiens

qu'ils avoient vu naître. Le commerce recommença encore à se faire par le moyen des caravanes qui traversoient le désert. Plusieurs troupes de marchands passoient tranquillement d'Arabie jusqu'aux bords de la mer occidentale, tandis que d'autres partoient de divers cantons de la Barbarie & marchoient plus au Sud que les premiers. La sécurité & la promptitude de ces voyages faisoient dédaigner à ceux qui les entreprenoient le commerce de la mer; & le Maure recommença à se contenter des services inappréciables que lui rendoit son ancien & fidele ami le chameau.

ORMUZ, petite Isle située dans le Golphe persique, devint l'entrepôt du commerce des épiceries, lorque ce commerce éprouva trop de gêne dans la Méditerranée. Toute l'Asie reçut d'Ormuz les marchandises des Indes, & ces vaisseaux traversant le détroit de Babelmandeb, renouvellerent l'ancien marché de la Mecque, où se rendoient des caravanes de toutes les parties de l'Afrique. Dès ce moment, la Mecque n'a plus été abandonnée, & il y aborde sans cesse des marchands, qui traversent le continent par toutes sortes de directions.

Jean I, Roi de Portugal, après avoir vaincu les Maures dans plusieurs batailles, les contraignit de repasser la mer & de s'en retourner dans leur patrie. Ses victoires effacerent la honte du sobriquet qu'on lui avoit donné, & Jean le Bâtard ne fut plus désigné que sous le nom glorieux de Jean le Vengeur. Mais ce n'étoit point encore assez pour sa grande ame. Secondé par quelques Marins Anglois, il

fit une descente sur les côtes de Barbarie, mit le siége devant Ceuta, & se rendit promptement maître de cette ville. Les liaisons de ce Prince avec les Anglois étoient une suite de son mariage avec Philippine de Lancastre, sœur d'Henri IV, Roi d'Angleterre. Jean le Vengeur eut de ce mariage cinq fils, tous braves, tous combattans à la prise de Ceuta, & en état de commander des armées. Henri, le plus jeune de ces Princes, n'avoit alors que vingt ans; mais il monta le premier à la breche sous les yeux de son pere, qui le nomma soudain Maître de l'Ordre du Christ, nouvelle institution de Chevalerie, dont l'extirpation du Mahométisme étoit le but.

MALGRÉ tous les succès qu'eut le Roi Jean I dans la guerre d'Afrique, le Prince Henri sentit de bonne heure que le Portugal étoit trop borné pour lutter seul contre l'énorme puissance des Mahométans, dont la domination s'étendoit sur les plus riches parties du monde connu. L'élévation soudaine de Venise frappa en même temps les yeux de ce Prince. Venise ne devoit qu'à son commerce seul l'avantage de pouvoir résister à ses redoutables ennemis. Le Portugal étoit, par lui-même, plus important que Venise: mais la pauvreté, l'ignorance, l'orgueil, & la paresse, regnoient dans son sein; & depuis l'expulsion des Maures, l'Agriculture même y étoit abandonnée.

DÈS sa plus tendre jeunesse, le Prince Henri avoit aimé avec passion les Mathématiques, & cultivé avec soin l'Astronomie. Généreux & vaillant, il étoit ennemi de la superstition, de la vanité & de la colere. Il traitoit

avec la plus grande bonté les Juifs & les Arabes, qui ſeuls, peut-être, pouvoient ſeconder l'ardeur qu'il avoit de s'inſtruire. Vainement, ſans doute, eût-il tenté de rendre le Portugal rival du commerce de la Méditerranée, dont Veniſe étoit en poſſeſſion. Mais il lui reſtoit un autre moyen d'aller chercher les denrées dans l'Inde: il falloit traverſer l'Océan Atlantique, & doublant le cap fameux, qu'on nommoit alors le Promontoire des tempêtes, pénétrer dans la mer d'Aſie. Frappé de cette idée, le Prince Henri ſe retira dans une maiſon de campagne ſolitaire, afin de pouvoir conſacrer tout ſon temps à l'étude & à la méditation de ſes grands projets. L'ignorance & les préjugés de ſon ſiecle étoient contre lui. On ne connoiſſoit alors d'autre géographie que celle des Poëtes. Les Portugais s'imaginoient que toutes les terres ſemées entre les tropiques ne pouvoient avoir des habitans, étant déſolées par un ſoleil dont rien ne tempéroit les ardeurs, & baignées par une mer brûlante. Auſſi croyoient-ils que toute entrepriſe, pour découvrir ces régions, étoit non-ſeulement une folie, mais un excès d'audace, un attentat contre la Providence.

CEPENDANT ſi le Prince Henri eut à combattre les préjugés de ſa nation, il trouva d'un autre côté de puiſſans motifs d'encouragement. L'hiſtoire grecque, qu'il étudioit avec ſoin, lui prouva que le voyage, auquel il ſongeoit, avoit déja été exécuté deux fois; d'abord par les Phéniciens, pendant que Necho régnoit en Egypte, & enſuite par Eudoxe, ſous un autre Roi d'Egypte bien moins ancien, ſous Ptolemée Lathyrus. Eudoxe doubla la pointe la plus méridionale d'Afrique, & arriva à Cadix. Hannon avoit fait plus

Digitized by Google

encore : il étoit parti de Carthage, & après avoir franchi le détroit, il s'étoit avancé dans l'Océan Atlantique, jusqu'au 25ᵉ degré de latitude nord.

MAIS un exemple plus récent c'est celui de Macham, Navigateur Anglois, qui, dans le quatorzieme siecle, revenant de la côte occidentale d'Afrique, fit naufrage & se sauva sur l'isle de Madere, alors inhabitée, avec une femme qu'il aimoit tendrement. Bientôt après, Macham eut le malheur de perdre sa compagne, & ne pouvant plus supporter la solitude absolue où il se trouvoit, il construisit un canot, avec lequel il gagna le continent, où les habitans s'emparerent de lui, & le présenterent au Calife comme un objet de curiosité. Enfin, en 1364, les Normands de Dieppe eurent une Compagnie qui alloit faire le commerce jusqu'à Sierra-Leona, qui n'est qu'à 7 degrés de la ligne.

LA douceur avec laquelle le Prince de Portugal traitoit ses prisonniers Maures, fut récompensée par les instructions qu'il reçut d'eux. Ils lui apprirent que quelques-uns de leurs compatriotes du royaume de Suz avoient pénétré fort loin dans le désert, montés sur des chameaux, & portant avec eux de l'eau & des provisions; qu'après plusieurs jours de marche, ils avoient rencontré des mines de sel; qu'ils y avoient pris leur charge, & qu'ensuite ils étoient allés au-delà des limites des pluies du tropique, où ils avoient trouvé de grandes villes habitées par des hommes noirs & aux cheveux laineux. Ces hommes avoient assez bien reçu les voyageurs marchands, & leur avoient appris qu'il y avoit encore

au-delà de leur pays un grand nombre de tribus nombreuſes & guerrieres. Enfin Don Pedro, frere du Prince Henri, rapporta, à ſon retour de Veniſe, une mappe-monde, où toute la côte de l'Océan atlantique étoit diſtinctement tracée; & on avoit figuré, à l'extrêmité méridionale de l'Afrique, un cap environné d'une mer, qui communiquoit à l'Océan Indien.

Le Prince ne ſe crut pas plutôt sûr d'un paſſage aux Indes, en faiſant le tour de l'Afrique, qu'il s'occuppa de faire conſtruire tout ce qu'il falloit pour cette navigation. Il corrigea les tables ſolaires des Arabes, & fit quelques changemens dans l'Aſtrolabe; car, choſe étrange, le quart de cercle n'étoit point encore connu en Portugal, quoique plus de cent ans auparavant le Perſan Ulughbeg eût pris la hauteur du Soleil à Samarcande avec un quart de cercle de quatre cents pieds de rayon, ſi tant il eſt vrai pourtant que la grandeur de cet inſtrument ne ſoit point exagérée.

Henry qui par ſa bienfaiſance & ſa libéralité avoit attiré autour de lui les plus ſavans Mathématiciens & les plus habiles Pilotes de ſon temps, leur propoſa de mettre leur théorie en pratique. Il y avoit déjà dix ans qu'il faiſoit partir des vaiſſeaux pour eſſayer d'exécuter ſes projets, ſans avoir encore pû déterminer les marins qui les conduiſoient à paſſer le Cap Non, c'eſt-à-dire à aller trente lieues plus loin juſqu'au Cap Bajador. Leur courage ſe bornoit là, & l'idée d'un Océan tempêtueux leur faiſoit une telle impreſſion qu'ils s'en revenoient exceſſivement ſatisfaits de leur audace & de leur ſcience. Mais le Prince penſoit bien différemment

Dissimulant cependant l'opinion désavantageuse qu'ils lui donnoient de leurs talens, il continua à leur démontrer la possibilité qu'il y avoit d'exécuter son projet, & à leur proposer des récompenses. Alors ils entreprirent de nouveaux voyages, & bientôt après ils revinrent aussi peu avancés que la premiere fois. Il y a même apparence que ces essais inutiles auroient encore duré long-temps, si un accident, ou plutôt la Providence n'étoit pas venue au secours.

JEAN Gonzalez & Tristan Vaz, tous deux attachés à Henri en qualité de Gentilshommes de sa chambre, & voyant l'impression que l'incapacité de ses Pilotes faisoit sur lui, obtinrent de ce Prince le commandement d'un petit vaisseau, & ils résolurent de doubler le Cap Bojador & de découvrir la côte qui s'étend au-delà. J'ignore si les dangers de cet Océan ne s'étoient point présentés à l'esprit de ces nouveaux navigateurs; mais ils furent surpris par une tempête violente, & après avoir été plusieurs jours en danger de périr, ils aborderent dans une petite isle, qu'ils nommerent le Port Santo. Jean Gonzalez & Tristan Vaz étoient animés l'un & l'autre du véritable esprit des découvertes. Loin de se croire perdus dans un nouveau monde, & d'être contens de ce qu'ils avoient déjà fait, ils s'occuperent à bien examiner l'endroit où le hasard les avoit conduits. L'isle étoit stérile & ne valoit pas grand chose par elle même : mais tandis que les deux voyageurs la parcouroient, ils observerent à l'horison un point noir, qui ne changeoit ni de place ni de figure, & convaincus que c'étoit une terre, ils s'en retournerent à Lisbonne pour faire part au Prince Henri de leur double découverte.

SOUDAIN le Prince fit équiper trois vaiſſeaux dont deux furent confiés à Vaz & à Arco, & le troiſieme à Bartholomée Pereſtrello, Gentilhomme de la chambre du Prince Dom Juan, frere de Henri. Ces navigateurs ne tromperent point l'eſpérance de celui qui les envoyoit. Ils gagnerent d'abord Porto Santo, & enſuite ils s'avancerent juſqu'au point noir vu par leurs devanciers, point qui n'étoit autre choſe que l'iſle de Madere, alors entierement couverte de bois. Cette iſle a toujours été depuis d'un très-grand ſecours aux vaiſſeaux qui font le commerce des deux Indes, & elle eſt demeurée à la couronne de Portugal, même après que les Portugais eurent perdu la plus grande partie de leurs conquêtes en Orient.

AU temps de cette découverte, Jean Ier. avoit ceſſé de vivre, & Edouard, ſon petit-fils étoit monté ſur le trône. Mais cela n'empêcha point Henri de ſuivre le cours de ſes projets.

GILES d'Anez, excité par le ſuccès des derniers voyageurs, partit dans l'intention de doubler le Cap Bojador, ſans s'écarter du rivage de maniere à pouvoir rencontrer des terres inconnues. Les vents & la mer le favoriſerent. Il doubla facilement le Cap, & après s'être avancé pluſieurs lieues dans la baie qui eſt au ſud, il revint heureuſement en Portugal raconter qu'il avoit trouvé une mer non moins navigable endelà qu'en-deçà du Cap Bajador, & que les difficultés, les dangers de cet Océan, qui avoient juſqu'alors épouvanté les marins, étoient ſans aucun fondement.

LE paſſage du Cap Bojador fut bientôt connu en Europe &

réveilla dans l'esprit de tous les navigateurs le desir de tenter des aventures. Les plus hardis vinrent s'adresser soudain au Prince Henri; & cette émulation augmenta encore le courage des Portugais, déjà fiers de leurs succès. Mais il est toujours des hommes, qui incapables de produire eux-mêmes rien de grand, passent leur temps à critiquer les entreprises des autres. Ces hommes blâmoient le Prince Henri d'avoir choisi le moment où la guerre des Maures venoit de coûter beaucoup d'hommes & d'argent au Portugal, pour faire de nouvelles dépenses en cherchant à découvrir des pays, qu'ils regardoient comme inutiles & perdus dans l'Océan. Quoiqu'ils n'osassent plus avancer comme autrefois que cet Océan bouilloit continuellement autour de ces contrées brûlantes, ils soutenoient encore que ces contrées étoient tellement échauffées par le soleil, que tous les hommes qui les habiteroient devoient devenir noirs, & qu'il ne pouvoit y avoir aucune végétation. De tels raisonnemens auroient pourtant suffi pour renverser tous les desseins du Prince Henri, si le Roi de Portugal avoit pensé comme la plus grande partie de ses sujets. Mais le Portugal étoit destiné à parvenir avant peu au plus haut point de l'héroïsme & de la gloire, grace à la longue suite de Princes sages & vaillans qui le gouvernerent.

Le Roi Edouard; loin de répondre aux détracteurs des nouvelles entreprises, témoigna plus de respect & de confiance à son oncle. Voulant même l'exciter à porter encore plus loin ses projets, il lui donna à vie la souveraineté de Madere, du Port-Santo, & de tous les pays qu'il pourroit faire découvrir sur la côte d'Afrique, & il soumit pour toujours la jurisdiction spirituelle de Madere à l'ordre du Christ, dont le Prince étoit grand-Maître.

Digitized by Google

Les voyages se continuerent donc sous les auspices de Henri. Nugno Tristan doubla le Cap-Blanc, & parvint jusqu'à une petite riviere, sur les bords de laquelle il trouva des habitans qui possédoient de l'or, ce qui depuis fit nommer cette riviere *Rio del Oro*, & on y bâtit un fort qu'on appella Arguim. Je ne crois pourtant pas que l'or soit le produit des pays situés par la latitude du Cap-Blanc. Il y étoit sans doute apporté par les negres, qui habitent plus au sud de l'Afrique, & qui venoient acheter du sel des mines qu'on trouve dans le désert des environs de ce Cap. La vue de l'or fut dès cet instant l'argument invincible qui calma les craintes & les scrupules de ceux qui avoient été les plus opposés aux découvertes.

En l'an 1445, Denis Fernandez découvrit le premier le fleuve du Sénégal, dont la rive septentrionale est habitée par les Maures Asenagi, au teint basané, & la rive méridionale par les Yalofs, negres qui recueillent & vendent la gomme arabique. Ensuite le navigateur Portugais s'avançant au-delà du fleuve vit le Cap-Verd, & fut non moins enchanté que surpris du spectacle qui s'offroit à lui au milieu de la zone torride, quand il trouva un pays arrosé par de grandes rivieres & paré de la plus brillante verdure. La guerre civile désoloit la nation des Yalofs. Bemoï, l'un de leurs Princes, régnoit par l'adresse de sa mere, qui étoit parvenue à le placer sur le trône dans un temps de minorité, au préjudice de ses trois demi freres qui en étoient les héritiers légitimes. L'aîné de ces Princes conservoit une ombre de pouvoir, & sembloit favoriser l'usurpateur. Pendant ce temps-là Bemoï se lia étroitement avec les Portugais. Il leur promit tout ce qu'ils voulurent; il leur promit sur-tout

de leur accorder un territoire pour bâtir un fort sur le continent, & de se convertir lui-même au christianisme, ce qu'il sembloit même desirer singulierement. Le frere aîné de Bemoï ne tarda pas à mourir; & les deux autres freres attaquerent Bemoï, mais il fut défendu par les Portugais de qui il avoit emprunté de grosses sommes d'argent. Ensuite il balança à se convertir, & il donna ordre aux Portugais de sortir de son pays, & de le laisser seul soutenir sa fortune. Cependant ayant perdu une bataille contre ses freres, il fut bientôt réduit à la nécessité de s'enfuir à travers le desert, jusqu'à Arguim, & de-là il s'embarqua pour Lisbonne avec un grand nombre de ceux qui lui étoient attachés. Il fut accueilli par le Roi de Portugal avec tous les honneurs dus à un Souverain, & il reçut le baptême, présenté à l'Eglise par le Roi & la Reine.

Il se fit beaucoup de réjouissances à l'occasion de cette conversion, & Bemoï parut lui-même un des plus grands ornemens des fêtes qu'on lui donna. Il se distingua sur-tout par son adresse à manier un cheval. La modestie, la sagesse de sa conversation en particulier, la dignité & l'éloquence qu'il montroit en public, donnerent aux Portugais une idée bien différente de celle qu'ils avoient eue autrefois de ce Prince.

Le Roi de Portugal pressa les préparatifs, qui devoient servir à remettre son allié sur le trône; & les fêtes ne furent pas plutôt achevées qu'il trouva une flotte & une armée considérable prêtes à partir. Mais, malheureusement pour lui, le commandement de cette expédition fut donné à Tristan d'Acugna, guerrier brave & expérimenté, mais

d'un caractere si orgueilleux & si cruel, qu'il lui avoit fait donner par ses compatriotes le surnom de *Bisagudo* (1).

La flotte ne tarda pas à arriver en Afrique. Les troupes débarquerent ; & leur nombre & leur valeur ne leur laissant craindre aucune opposition, le Général Portugais commença à bâtir un fort, sans prendre garde que le lieu où il en jettoit les fondemens étoit très-mal-sain. C'étoit un endroit bas & marécageux : aussi les fievres commencerent bientôt à faire des ravages parmi les Portugais, & à faire perdre de vue l'objet de l'expédition. Cependant les murmures de l'armée & la crainte de demeurer seul pour commander son fort désespéroient d'Acugna. Un jour qu'il étoit à se divertir à bord d'un vaisseau, ayant eu quelque différend avec Bemoï, il lui perça le cœur d'un coup de poignard, & l'étendit mort à ses pieds, sans que le malheureux Roi eût le temps de dire une parole. Soudain le fort fut abandonné, & l'armée s'en retourna en Portugal, après avoir coûté plus que toutes les découvertes du Prince Henri.

Mais le Ciel récompensa la sagesse du Roi de Portugal par une découverte qui le dédommagea amplement. Le principal objet des expéditions du Prince Henri étoit de trouver un passage aux Indes Orientales, en doublant la pointe méridionale de l'Afrique, chose qu'on croyoit alors impossible. Pour obvier aux inconvéniens qui pourroient survenir dans les voyages par mer, on en entreprit un autre par terre. L'on a déja vu plusieurs fois, dans le

(1) Ce mot signifie littéralement doublement aigu.

cours de cet ouvrage, que dans le commerce de l'Inde on traversoit l'Afrique dans toute sa largeur, d'Orient en Occident. Le Prince Henri avoit eu dessein de faire suivre une route parallele pour aller au Midi, en passant dans des pays où dominoit le Christianisme; car des Chrétiens venant de la Palestine avoient rapporté depuis long-temps qu'il y avoit à Jérusalem un couvent de Moines, sujets d'un Prince Chrétien qui habitoit dans le cœur de l'Afrique, & dont l'empire s'étendoit des bords de la mer Rouge & de l'Océan Indien jusqu'au rivage atlantique. On avoit ajouté à cela que plusieurs de ces Moines venoient fréquemment à Alexandrie, dont le Patriarche avoit seul le privilege d'envoyer un Evêque dans leur pays : mais tous ces faits, souvent racontés, avoient pourtant été oubliés par les Chrétiens d'Europe. Marc Paul, voyageur Vénitien (1), avoit répandu beaucoup de confusion sur toute cette histoire, en disant qu'il avoit rencontré dans ses voyages en Tartarie ce Prince Chrétien, qu'on nommoit le Prêtre Jean.

CEPENDANT le Roi de Portugal choisit pour ses Ambassadeurs auprès de ce Prince, Pedro Cavillan & Alphonse de Païva. Cavillan étoit un homme très-capable de remplir une pareille mission. Employé plusieurs fois par le dernier Roi dans des affaires très-délicates, il avoit montré beaucoup d'esprit & de prudence. D'ailleurs il étoit encore dans toute la vigueur de l'âge, courageux, actif, adroit à manier toutes sortes d'armes, modeste & gai en conversation; & ce qui couronnoit tant de qualités brillantes, c'est qu'il

(1) Voyez le voyage de Marc Paul.

Digitized by Google

avoit l'heureux avantage d'acquérir promptement la connoiſſance des langues, & de pouvoir bientôt s'expliquer partout ſans Interprêtes, avantage auquel nous devons, peut-être plus qu'à tout autre, attribuer le ſuccès de ſon voyage.

C'EST à la Cour de Bemoï qu'on avoit eu la premiere certitude qu'il exiſtoit un Prince Chrétien dans l'intérieur de l'Afrique. Les habitans des côtes de la mer Atlantique racontoient qu'en pénétrant dans le pays vers l'eſt, on trouvoit pluſieurs nations puiſſantes, habitant dans des villes, & gouvernées par des Princes indépendans les uns des autres; & que plus loin, à l'orient de ces nations, étoit un Souverain, dont les ſujets n'étoient ni payens ni idolâtres, mais moitié juifs & moitié chrétiens.

IL paroît que ces détails dûrent être apportés au Sénégal par les caravanes. Certainement le langage des Negres n'a été, dans l'origine, qu'un dialecte de l'Abyſſinien. Les noirs Ethiopiens qui s'établirent au-deſſus de Thebes, conſacrerent, dit-on, beaucoup de ſoins aux lettres. Ils réformerent les caracteres hiéroglyphiques, & n'en doutons pas, ils inventerent l'alphabet ſyllabique, dont on ſe ſert juſqu'à préſent en Abyſſinie, & qui vraiſemblablement, fut le premier connu de ces diverſes nations. Enfin, quoiqu'il en puiſſe être, les divers noms employés au Sénégal ſont tous abyſſiniens. Sénégal, ou plutot Sénéga, vient d'aſenagi qui en Abyſſinie ſignifie meſſagers & caravanes. Dengui veut dire une pierre ou un rocher. Angueah eſt le nom particulier

d'un arbre du pays. Anzo ſignifie un crocodile; & tous ces mots ſont des noms de rivieres d'Abyſſinie.

DANS le Benin, autre contrée de la négritie, les Portugais eurent une nouvelle preuve qu'il exiſtoit un Prince chrétien dans le centre de l'Afrique & au ſud-eſt de ce pays. Les habitans racontoient que c'étoit un Prince très-puiſſant, qu'il ſe nommoit Oganè, & que ſon royaume étoit à environ deux cents-cinquante lieues de diſtance du Benin. Ils ajoutoient qu'à leur avénement au trône, les rois du Benin recevoient de ce Prince une croix de cuivre & un bâton courbé. Il ſemble que ce mot d'Oganè n'eſt qu'une corruption de Jean ou Jeanoy, titre que les chrétiens orientaux ont donné aux rois d'Abyſſinie. Mais il eſt bien difficile de croire qu'il y eût des rapports entre l'empire d'Abyſſinie & le Benin, non-ſeulement à cauſe de l'éloignement, mais parce que l'intervalle qui les ſépare eſt rempli par les nations les plus ſauvages du monde, les Gallas & les Shangallas.

A la vérité, la cour d'Abyſſinie réſidoit en ce tems-là en Shoa, province frontiere au ſud-eſt de l'empire, & il ſeroit poſſible qu'elle eût étendu ſa puiſſance dans le pays de ſes barbares voiſins juſqu'auprès du Benin, qui eſt ſur les bords de la mer atlantique. Mais j'avoue que ceci n'eſt qu'une ſimple conjecture. Ni l'hiſtoire abyſſinienne, ni rien de ce que j'ai vu dans le pays ne m'en a fourni la preuve.

AMHA-YASOUS, prince de Shoa, ayant rendu viſite au roi d'Abyſſinie à Gondar en 1770 & 1771, il s'établit entre nous une amitié ſincere; & je fis tout ce que je pus pour apprendre

apprendre au juste, par son moyen, si l'Abyssinie & le Benin avoient eu des liaisons ensemble. Ce Prince écrivit exprès à son pere & lui envoya divers messages : le pere répondit que pour satisfaire ma curiosité, on consulteroit les archives du gouvernement. Mais rien ne put me prouver que le Prince de Shoa eût jamais été souverain du Benin. Bien plus, ni cet état, ni même la mer Atlantique n'étoient de mon tems connus en Shoa. Cependant le pays désigné aux Portugais par les Negres ne peut être que l'Abyssinie; & le bâton courbé & la croix attestent cette opinion; à moins que tout cela ne fût une invention des peuples du Benin pour flatter le roi de Portugal.

Ce Monarque étoit résolu à ne pas différer plus longtems la découverte des lieux qui produisoient les épiceries dans l'Inde, & d'un passage pour se rendre par terre sur la côte orientale de l'Afrique. Covillan & Païva furent donc chargés de cette mission, comme je l'ai déja rapporté plus haut; & munis de lettres de crédit ils se rendirent à Alexandrie. On leur donna en même tems une Carte, tracée sous la direction du Prince Henri, & on leur recommanda de la vérifier & de la corriger suivant ce qu'ils verroient. Ils devoient s'informer où se tenoient les principaux marchés d'épiceries, & spécialement du poivre; quelles étoient les voies qu'on prenoit pour envoyer ces denrées en Europe; d'où venoient l'or & l'argent, mobile éternel de ce commerce; & enfin le Roi leur avoit enjoint sur-tout de s'assurer s'il étoit possible de se rendre dans l'Inde en doublant le promontoire méridional de la côte d'Afrique.

D'ALEXANDRIE les voyageurs Portugais ſe rendirent au Caire, & enſuite à Suez, à l'extrémité de la mer Rouge; & s'étant joints à une caravane de Maures, ils firent route pour Aden, ville riche & commerçante, en-deça du détroit de Babelmandeb. Là, ils ſe ſéparerent. Covillan cingla vers l'Inde, & Païva fit voile pour Suakem, iſle petite & de peu de commerce, ſituée ſur la côte de Barbarie (1). Nous ignorons les détails de ce que fit enſuite Païva. Nous ſavons ſeulement qu'ayant voulu s'avancer plus loin, il perdit la vie & qu'on n'en entendit plus parler.

COVILLAN, plus heureux, ſe rendit à Calicut, & à Goa. De là traverſant l'Océan indien, il alla voir les mines de Sofala. Enſuite il retourna à Aden & au Caire, où au lieu de rencontrer, comme il l'eſpéroit, ſon compagnon Païva, il y apprit la nouvelle de ſa mort. Il fut joint au Caire par deux Juifs, nommés Abraham & Joſeph, qui lui portoient des lettres du roi d'Abyſſinie. Alors chargeant Abraham de ſes réponſes, il garda Joſeph avec lui, & reprenant la route d'Aden, il ſe rendit à Ormus dans le golfe Perſique. Là Covillan ſe ſépara du Juif Joſeph, lequel profita d'une caravane, qui traverſoit le déſert pour aller à Alep. Covillan n'ayant plus d'autre projet que de viſiter enfin l'Abyſſinie revint encore à Aden, & franchiſſant le détroit de Babelmandeb, il débarqua enfin dans les états du roi d'Abyſſinie. Ce Prince, nommé Alexandre, étoit alors à la tête de ſes troupes pour contraindre des ſujets rebelles à lui payer le tribut qu'il leur avoit impoſé. Il reçut

(1) La Barbaria, ou Barabra des Anciens.

Covillan avec bonté : mais la curioſité plus que l'avantage qu'il pouvoit retirer d'une telle ambaſſade, l'interreſſa en faveur du Portugais, & il le mena avec lui en Shoa, où la cour réſidoit alors.

Toutefois Covillan ne revit plus l'Europe. Une politique cruelle ne ſouffre point que les étrangers qui ont mis le pied en Abyſſinie puiſſent en ſortir. Covillan s'y maria, & conſervant ſa faveur ſous différens Princes, il parvint aux premiers emplois, qu'il remplit ſans doute avec la ſupériorité qu'un homme dont l'éducation avoit été ſoignée, devoit avoir ſur un peuple ignorant & barbare. Il écrivit fréquement au roi de Portugal, qui, de ſon côté, n'épargna rien pour entretenir une correſpondance ſuivie. Dans le journal que Covillan envoya au Monarque, il décrivit avec ſoin les différens ports de l'Inde qu'il avoit vus, la ſituation & la richeſſe des mines de Sofala. Il dit que ce pays étoit très-peuplé, & rempli de villes opulentes. Il exhorta le Roi à pourſuivre avec vigueur la découverte d'un paſſage par le ſud de l'Afrique, paſſage qu'il ſoutint être ſans danger. Il aſſura que le Cap étoit connu dans l'Inde ; & enfin il envoya une carte dont un Maure lui avoit fait préſent dans ſon voyage, & ſur laquelle le promontoire étoit bien tracé, ainſi que toutes les villes qui bordoient la côte voiſine.

Avec ces inſtructions, le roi de Portugal fit armer trois vaiſſeaux, dont il donna le commandement à Barthelemi Dias, lui recommandant bien de s'informer du roi d'Abyſſinie quand il ſeroit ſur les côtes occidentales d'Afrique.

Digitized by Google

Dias alla jusqu'aux vingt-quatrieme dégré & demi de latitude sud, & après y avoir planté les armes du roi de Portugal, il prit possession de ce pays au nom de ce Prince. Il remit à la voile & entra dans la baye des Pâtres, nom qu'il donna à cet endroit d'après la multitude de bœufs qu'il vit à terre. Ne sachant pas trop où il dirigeoit sa route, Dias parvint à la riviere Del-Infante, après avoir atteint sans s'en douter ce redoutable Cap objets des desirs de tous les Portugais. Là voulant se rapprocher de terre, il fut plusieurs jours battu par une mer turbulente, & contrarié par les vents : mais il s'obstina à découvrir la côte, & il parvint enfin à la vue du Cap, qu'il nomma le Promontoire des tempêtes, à cause de tout ce que son vaisseau avoit eu à souffrir pour y arriver.

LE grand objet de ce voyage étoit enfin rempli. Dias & ses compagnons avoient couru beaucoup de dangers : aussi à leur retour on ne manqua point de rendre justice à leur intrépidité & à leur constance. Ces navigateurs avoient essuyé tant d'orages, bravé tant de périls, que pendant le reste de la vie du roi Jean, on ne cessa de parler de ce terrible Cap. Cependant le roi changea le nom de Promontoire des Tempêtes, que Barthelemi Dias lui avoit donné, & il voulut qu'on l'appellât le Cap de Bonne Espérance.

CEPENDANT quoique le passage du Cap fut découvert, il ne manqua pas de gens puissans à la Cour, qui vouloient qu'on y renonçât. Une des raisons dont ils se servoient pour soutenir leur sentiment est vraiment curieuse; & si les Portugais n'avoient pas ensuite montré le plus grand héroïsme, nous

Digitized by Google

aurions droit de croire, que depuis que le prince Henri n'étoit plus, le zele pour la religion & l'esprit de conquête, s'étoient également rallentis chez cette nation. Les détracteurs des découvertes disoient donc que le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, privant les états Maures du commerce des épiceries, engageroit ces peuples à se réunir pour exterminer le Portugal. Mais leur enlever ce commerce avoit été en effet l'ambition du prince Henri. Il vouloit la ruine des Maures, comme chef de l'ordre de Christ, ordre établi contre les infideles, & plus particulierement encore contre les sectateurs de Mahomet.

DON Emanuel qui occupoit alors le trône de Portugal, écartant de vaines terreurs, resolu de suivre le projet le plus noble & le plus hardi qu'une nation ait peut-être jamais pu entreprendre, & qui, bien qu'il eût déja coûté beaucoup de tems & de dépenses, n'en avoit pas moins commencé à réussir au-delà de toute espérance. Il n'eut pas besoin de chercher long-tems pour jetter les yeux sur Vasco de Gama, homme distingué par son courage & par une grande présence d'esprit. Il le choisit pour commander cette flotte, & il lui remit à son départ le journal & la carte de l'Inde de Pedro Covillan, avec des lettres pour tous les Princes indiens dont il avoit entendu parler.

MAIS ce que fit Vasco de Gama à son départ, n'annonçoit ni un guerrier, ni un grand homme. Ses processions, ses vœux, ses momeries, sa dévotion ostentueuse & digne d'un vrai bigot, toute sa conduite enfin, sembloit plus faite pour décourager ses soldats, que pour les exciter à servir

vaillament leur patrie. Il leur rappella mal-à-propos les tempêtes qu'avoit essuyées Dias auprès du terrible Cap qu'ils alloient passer, & il ne fit que leur persuader par là que ce voyage leur offroit plus de danger que de gloire. Je ne prétends point, sans doute, condamner les actes de dévotion au commencement d'une expédition maritime ou guerriere : mais je crois qu'ils doivent être courts & simples. Tout préparatif extraordinaire rappelle à des esprits foibles l'idée du péril, & les décourage à l'aspect des premiers obstacles qu'ils rencontrent.

CEPENDANT le 14 Juillet 1497, Gama partit de Lisbonne avec sa petite flotte; & comme l'art de la navigation avoit déja fait de grands progrès, il cingla en haute mer droit aux isles Canaries, & ensuite à celles du Cap-Verd, où il jetta l'ancre, & où il prit de l'eau & des provisions. Ayant remis à la voile, il fut pendant quatre mois contrarié par les vents & par le mauvais tems; & accablé de fatigue, il se trouva obligé d'entrer dans la grande baie de Sainte-Helene (1), par les trente-deuxieme degré trente-deux minutes de latitude sud. Vasco vit que les habitans de cette baie étoient noirs, petits, & parloient un langage inconnu, langage qu'on trouva ensuite être le même que celui du Cap de Bonne-Espérance. Ils étoient vêtus de peaux d'antelopes, qui abondent sur cette côte, & dans tout le pays des Hotentots; & ils avoient pour armes des cornes & des os d'animaux & de poissons, ne possédant d'ailleurs aucune idée du fer.

(1) A l'Ouest de la Peninsule Atlantique.

Les Portugais n'avoient point encore connoiſſance des vents aliſés & des mouſſons qui regnent ſur ces mers; & Gama étoit parti pour l'Inde dans la ſaiſon la plus défavorable. Le 16 de Novembre il fit voile pour le cap avec un vent de ſud-oueſt : mais le même jour le mauvais tems ſe déclara, & les Portugais furent tellement battus par la tempête, que le 18, ayant enfin découvert le Cap, ils n'oſerent pas le paſſer. L'on vit alors combien les impreſſions que leur avoit laiſſé le voyage de Dias étoient plus fortes que les devoirs, l'obéiſſance, la réſignation qu'ils avoient ſi ſolemnellement promis à la chapelle de l'hermitage, où Vaſco les avoit menés en proceſſion. Tout l'équipage ſe révolta, & refuſa d'aller plus loin, les Pilotes, les Boſſemans étant même à la tête des mutins. Mais Vaſco, bien convaincu qu'aucun danger extraordinaire ne les attendoit au-delà du cap, perſiſta à vouloir le doubler, & les Officiers animés de la même ardeur que leur Commandant, s'emparerent des chefs des mutins, & les mirent aux fers à fond de cale.

Vasco lui-même, prit en main le gouvernail de ſon vaiſſeau & s'écarta de la terre, au grand étonnement de ſes plus braves compagnons. La tempête dura encore deux jours : mais elle ne put ébranler la conſtance de l'Amiral, qui le 20, eut enfin l'honneur de doubler le Cap. Dans ce moment de triomphe, les trompettes & les tambours ſe firent entendre, & Vaſco permit à ſes compagnons toutes ſortes de réjouiſſances, afin de bannir le ſouvenir de leurs craintes, & les faire convenir avec lui, que ce Cap avoit été très-juſtement appellé le Cap de Bonne-Eſpérance.

Digitized by Google

Le 25, les Portugais mouillerent l'ancre dans un petit port qu'ils nommerent Angra-de-San-Blaz. Bientôt après ils virent un grand nombre d'habitans accourir sur le rivage & sur les montagnes voisines. L'Amiral craignant quelque surprise, fit débarquer ses gens armés. Mais auparavant il ordonna qu'on jettât sur la plage des grelots de cuivre & d'autres bagatelles. Les naturels s'en emparerent précipitament, & ils se hasarderent même à venir si près qu'un d'eux prit quelque chose dans la main même de l'Amiral. Sitôt que Vasco descendit à terre, les sauvages l'accueillirent en chantant & en jouant de la flûte; & lui, ordonna aux Portugais de sonner de la trompette & de danser autour des sauvages.

De San-Blaz, jusqu'à soixante lieues plus loin, la côte parut aux Portugais couverte d'arbres & d'une verdure extrêmement agréable. Le jour de Noël, ils se rapprocherent de terre, & ils entrerent dans une riviere, à laquelle ils donnerent le nom de riviere des Rois. Ils appellerent aussi toute la côte qui s'étend de San-Blaz à cette riviere *Terra de Natal.* Le temps étoit devenu très-beau; les Portugais mirent leurs canots à la mer pour descendre à terre; & ils virent le rivage bordé d'hommes & de femmes d'une haute stature, mais ayant l'air doux & prévenant. L'Amiral fit débarquer Martin Alonzo, qui parloit plusieurs langages des Negres. Alonzo se fit fort bien entendre, & fut agréablement accueilli du chef, ou Roi, à qui l'Amiral envoya en présent quelques bagatelles, & qui en revanche offrit tout ce que produisoit son pays, tant il étoit enchanté des Portugais.

Le

Le 15 Janvier 1498, ayant renouvellé sa provision d'eau que les Negres eux-mêmes aiderent les matelots à mettre à bord, Gama quitta cette nation douce & généreuse, & s'avança jusqu'à un cap, qu'il nomma le cap des Courans. Là se termine la côte de Natal, & commence celle de Sofala au nord du Cap. Gama en venant du Midi, au Cap des Courans, arriva précisément au même endroit ou Covillan s'étoit rendu en venant du Nord; de sorte que ces Portugais avoient fait à eux deux le tour entier de l'Afrique.

ISCANDER, ou ALEXANDRE.

De 1478 à 1495.

Iscander déclare la guerre aux Peuples d'Adel. — Conduite sage de ce Roi. — Il est trahi & assassiné par Za Saluce.

L'histoire d'Abyssinie nous apprend que dès que Bœda-Mariam fut mort, une foule de nobles s'assemblerent & allerent chercher, dans la montagne de Geshen, la Reine Romana & son jeune fils Iscander, qui, à son arrivée en Shoa, fut couronné sans la moindre opposition.

L'on remarque dans les annales d'Abyssinie que les minorités sont fréquentes sur le trône. La Reine mere est alors déclarée régente, & avec deux ou trois grands de la Cour, elle se met en possession de la personne du Roi & gouverne en son

nom. Tout ce qui arrive durant les minorités est aussi soigneusement recueilli dans les annales du Royaume, que ce qui a lieu lorsque le Roi est en âge de gouverner; mais comme les minorités ne sont ordinairement qu'une suite continuelle de querelles, de complots, de trahisons, aussi-tôt qu'elles cessent, la plus grande partie de ce qu'on a écrit est effacé, comme l'ouvrage des sujets, & n'étant point digne d'être inséré dans une histoire, à laquelle ils ont donné le titre de *Kebra za negust*, c'est-à-dire la grandeur ou la perfection des Rois. Cette politique a un grand désavantage, puisqu'elle dérobe à l'histoire la premiere cause des faits les plus importans.

Lorsqu'Iscander fut monté sur le trône, la Reine mere, l'Acab Saat, Tesfo Georgis, & le Betwudet Amdu, gouvernerent le Royaume plusieurs années avec le plus absolu despotisme. Il se forma alors contre eux une conspiration à la tête de laquelle étoient deux hommes très-puissans, l'Abbé Amdu & l'Abbé Hasabo; mais leur trame fut découverte; quelques conspirateurs furent punis de mort, d'autres emprisonnés & d'autres bannis dans des lieux inhabitables afin qu'ils y périssent de maladie ou de faim.

Dès sa plus tendre jeunesse, Iscander montra un ardent desir de déclarer la guerre au Roi d'Adel; mais ce Roi, dont les Etats avoient été si souvent désolés par les armées Abyssiniennes, ne manqua point de se faire à la Cour d'Abyssinie, un parti qui pût lui assurer la durée de la paix, tandis qu'un chef d'Arar, nommé Maffudi, ne négligeoit rien pour la lui faire perdre. Cet homme extrêmement brave,

capable de ſupporter les plus grandes fatigues, & ardemment attaché à la religion Mahométane, avoit fait vœu d'employer, chaque année, les quarante jours du carême à déſoler quelque partie du Royaume d'Abyſſinie; & pour mieux accomplir ſes projets, il entretenoit à ſes frais une petite armée de vétérans, à qui il avoit inſpiré ſon zele & ſa dévote fureur. Tantôt il ravageoit une partie des frontieres, tantôt une autre, enlevant dans les villages les hommes, les femmes, les enfans, qu'il réduiſoit à l'eſclavage & envoyoit vendre en Arabie & dans l'Inde, & faiſant tomber ſans pitié ſous le tranchant du ſabre, tout ce qui faiſoit la moindre réſiſtance.

Il étoit ſans doute très-difficile au Roi d'Adel de perſuader aux Abyſſiniens qu'il n'étoit point d'accord avec Maffudi, & que ce chef n'agiſſoit pas à ſon inſtigation. Le jeune Roi d'Abyſſinie ne pouvoit diſtinguer Adel d'Arar, ni l'armée de Mahomet (1) de celle de Maffudi. Il ſupportoit impatiemment les excès que ce dernier commettoit chaque année; mais les Grands qui entouroient Iſcander, l'empêchoient de ſe livrer à ſon indignation, l'écartoient des affaires & de la guerre, & lui faiſoient employer ſon temps à la chaſſe, dont il ne ſe ſoucioit nullement. Dès l'âge de quinze ans, ce Prince étoit l'homme le plus adroit de ſon Royaume à manier toutes ſortes d'armes; & il n'avoit encore que dix-ſept ans, lorſque revenant d'obſerver une des incurſions accoutumées de Maffudi, il ordonna à Za Saluce, ſon premier

(1) C'étoit le nom du Roi qui régnoit alors en Adel.

miniſtre & gouverneur d'Amhara, de faire marcher toutes les forces du midi de l'Empire, tandis que lui ſe chargeoit d'aſſembler la nobleſſe des Provinces d'Angot & de Tigré; & dès que la ſaiſon des pluies eut ceſſé, il entra dans le Royaume d'Adel.

Le Roi d'Adel fut forcé malgré lui à cette guerre. Cependant en Prince ſage, il ne ſe laiſſa pas prendre au dépourvu. Au premier bruit des hoſtilités, il marcha contre Iſcander; mais ſans dépaſſer ſes frontieres. Quelques habitans d'Arno, village Mahométan, mais tributaire de l'Abyſſinie, maſſacrerent le Gouverneur qu'Iſcander leur avoit donné. Iſcander ne le ſut pas plutôt qu'il fondit ſur ce village & le détruiſit, & à peine cette expédition étoit-elle achevée, qu'il ſe trouva en préſence de l'armée des Maures. La bataille commença, & on combattit avec opiniâtreté des deux côtés, lorſque les troupes que commandoit Za Saluce ſe retirerent & abandonnerent le Roi au milieu de ſes ennemis. Cependant cette défection ſembla inſpirer un nouveau courage aux Abyſſiniens qui reſtoient. La victoire paroiſſoit encore incertaine; Iſcander ſe trouvoit engagé dans un paſſage étroit & preſſé par un Maure, qui tenoit dans ſa main l'étendard verd de Mahomet, quand ce jeune Prince, fondant tout-à-coup ſur ce Maure, le perça de ſon javelot, & lui ayant arraché l'étendard de la pointe même de l'eſponton auquel il étoit attaché, il frappa le fils du Roi d'Adel, & l'étendit roide mort; ce qui cauſa ſoudain la retraite des Mahométans.

Iscander étoit ſans doute trop prudent pour pourſuivre ſes ennemis dans l'état de délabrement où étoit ſon armée, d'autant que l'armée d'Adel ſe retiroit ſans ſe diſperſer. Cepen-

Digitized by Google

dant Za Saluce s'occupoit à regagner la Province d'Amhara, excitant à la révolte tous les villages qu'il trouvoit ſur ſon chemin. Le Roi jugeoit néceſſaire de marcher contre ce lâche & rebelle miniſtre. Mais quoiqu'inégal en force aux Maures, il ne pouvoit ſe ſoumettre à leur abandonner le terrein. Il conſulta ſes principaux Officiers ; puis il harangua ſes ſoldats d'un ton ſi éloquent & ſi pathétique, dit l'auteur Abyſſinien, que tous d'une commune voix demanderent à retourner au combat. Le jeune Prince rangea alors ſon armée d'une maniere qui étonna ſes plus anciens Officiers ; & enſuite il envoya un défi aux Maures par quelques priſonniers. Mais les Maures, qui aimoient anciens l'empêcher de ravager le pays, que d'en venir à une action, reſterent tranquilles dans leurs tentes ; & Iſcander, après les avoir attendus juſqu'à midi, fit défiler ſes troupes en préſence de l'armée ennemie, auſſi fierement & auſſi ſavament peut-être qu'auroit pu le faire le héros dont il portoit le nom.

En ſe retirant, le Roi laiſſa dans les Provinces ſeptentrionales, à meſure qu'il les traverſoit, les troupes de ces Provinces ; deſorte qu'il arriva en Shoa avec fort peu de monde à ſa ſuite. Il apprit alors que Za Saluce s'étoit retiré en Amhara : mais le traître avoit laiſſé ſes créatures derriere, & leur avoit donné ſes inſtructions. Ainſi, le lendemain de l'arrivée du Monarque à Tegulat, capitale de la Province de Shoa, ils allerent le ſurprendre la nuit dans une petite maiſon où il s'étoit retiré, & ils l'égorgerent pendant ſon ſommeil. Enſuite ils cacherent quelques jours ſon corps dans un moulin. Mais Taka Chriſtos &

Digitized by Google

quelques autres amis du Roi le découvrirent & l'exposerent aux yeux de tout le peuple, qui d'une voix unanime proclama Roi, Andreas, fils d'Iscander, & déclara traitres à la patrie Za Saluce & ses partisans.

CEPENDANT Za Saluce ne rencontra point en Amhara l'accueil dont il s'étoit flatté. A son approche toute la Noblesse de la Province s'arma contre lui, ses troupes l'abandonnerent, & il fut pris. Alors on lui arracha les yeux, & l'ayant monté sur un âne, on le promena dans les Provinces d'Amhara & de Shoa, au milieu des malédictions de tout le peuple.

ANDREAS, appellé au trône, & nommé alors Amda Sion, étoit encore enfant, & n'eut qu'un regne de sept mois.

LES Ecrivains Portugais ont répandu une grande confusion sur cette partie de l'histoire d'Abyssinie. Iscander monté sur le trône en 1475, mourut, dit-on, en 1490, ce qui est confirmé par Ludolf; & cependant tout le monde reconnoît qu'il a regné dix-sept ans. Mais s'il regna dix-sept ans, il semble qu'il ne devoit être mort qu'en 1492. La plupart des Portugais avouent d'ailleurs que Covillan vit Iscander & s'entretint avec lui quelque tems avant sa mort; ce qui doit effectivement être vrai, si ce Prince vécut jusqu'en 1492; car Pedro Covillan entra en Abyssinie en 1490, ainsi que nous l'apprend Galvan dans les Mémoires de son pere. Mais d'un autre côté, Tellez nous dit qu'Iscander étoit mort six mois avant l'arrivée de Covillan.

Qui croire? Si Covillan n'eſt effectivement arrivé en Abyſſinie que ſix mois après le meurtre d'Iſcander, ce fut vers la fin du regne d'Amda Sion, enfant, qui comme nous l'avons dit, n'occupa le trône que ſept mois.

Alvarez ne fait point mention de ce jeune Roi, non plus que Tellez; & ils ont fait tous deux une foule de mépriſes qui prouvent que les hiſtoriens Portugais font fort peu d'attention à la chronologie Abyſſinienne. Ils diſent qu'Iſcander étoit le pere de Naod, quoiqu'il ne fût que ſon frere. En parlant enſuite d'Helena, ils la donnent pour la mere de David; & cependant Helena, déclarée Iteghé durant la minorité de David III, n'étoit que la grand'mere, ou plutôt l'épouſe du grand-pere de ce Prince, & elle n'eut jamais d'enfant.

J'ai trouvé environ quatre ans de différence entre mon calcul & celui des auteurs que je viens de citer. Mais je n'ai pas cru devoir ſervilement renoncer à ma raiſon, pour ſuivre l'opinion d'étrangers, qui entendoient fort mal la langue, & ne connoiſſoient guerre la maniere de compter du pays dont ils ont écrit l'hiſtoire. Mon calcul eſt d'ailleurs appuyé ſur une éclipſe de ſoleil, qui eut lieu en 1553, dans la treizieme année du regne de Claudius. En partant de cette époque juſques à l'inſtant où je mis le pied ſur les terres d'Abyſſinie, & en remontant enſuite au temps d'Iſcander, il paroît que ce Prince monta ſur le trône en 1478, & que regnant dix-ſept ans, il dut vivre juſqu'en 1495. Ainſi il put voir Pedro Covillan, & converſer avec lui, ſi Covillan alla effectivement en Abyſſinie en 1490.

NAOD.

De 1495 à 1508.

Conduite sage de ce Monarque. — Il se prepare à faire la guerre aux Maures. — Il conclud une paix honorable avec le roi d'Adel.

APRÈS le meurtre du jeune roi Iscander, les Abyssiniens, las des troubles qu'occasionnoient les minorités, offrirent unanimement la couronne à Naod. Il étoit frere d'Iscander, & n'avoit qu'un an de moins que lui; mais Bœda Mariam l'avoit eu de Calliope, sa seconde femme, & il naquit dans la ville de Gabargué, le même jour que l'armée royale fut défaite, & que les deux Betwudets périrent. L'Impératrice Helena & ceux de son parti employerent des moyens secrets pour faire regarder Naod comme né sous de malheureux auspices, & ils voulurent mettre à sa place Anquo Israel, dernier fils de Bœda Mariam, afin de pouvoir regner eux-mêmes sous son nom. Mais Taka Christos, le principal moteur du parti, ayant expliqué ses intentions, fut poursuivi par l'armée dans la Province de Dawaro, & soudain on proclama Naod Roi, & on alla le chercher dans la montagne de Geshen.

NAOD étoit dans le printems de sa vie, & plein de force &

& de courage. Mais le Royaume ſe trouvoit alors dans une ſituation qui rendoit le gouvernement trop difficile pour un ſeul homme. Les intrigues continuelles de l'Impératrice Helena, l'or que les Mahométans ſavoient répandre à propos parmi les grands, le peu de ſuccès que l'armée avoit eu dans la derniere guerre d'Adel, la trahiſon de Za Saluce, la mort prématurée d'un jeune Prince qui donnoit l'eſpoir de remédier à tant de maux, tout avoit tellement concouru à porter le trouble & la diviſion dans l'Etat, & ſur-tout à la Cour, qu'il ſembloit n'y avoir plus d'hommes dignes de former le Conſeil du Roi, & de remplir les emplois du Gouvernement.

En montant ſur le trône, Naod fit publier une amniſtie générale; & il déclara: » Que tout homme qui reprocheroit à une autre d'avoir pris parti dans les derniers » troubles, d'être entré dans quelque complot, d'avoir » été partiſan de l'Impératrice ou de Za Saluce, ou d'avoir » reçu des préſens des Maures, ſeroit mis à mort ſans aucun » délai ». Cette déclaration eut l'effet le plus heureux. Elle tranquilliſa tous les eſprits. Ceux qui ſe ſentoient coupables ne craignirent plus de recherches, en voyant que le Roi anéantiſſoit tout moyen d'en faire. Andreas, moine très-conſidéré & parent du Roi par ſa mere, s'étant permis de parler avec quelque légereté de la nouvelle proclamation, Naod l'envoya chercher, & lui fit couper le petit bout de la langue en ſa préſence. Mais Andreas, dont le ſeul tort ſemble avoir été cette premiere indiſcrétion, & qui d'ailleurs avoit un très-grand caractere, vécut ſous le regne ſuivant, pour donner au Roi une preuve d'attachement pour ſa famille & d'amour pour ſon pays.

NAOD ayant ſu mettre promptement un terme aux troubles intérieurs du Royaume, ſongea à pouſſer vigoureuſement la guerre qui ſubſiſtoit toujours entre les Abyſſiniens & Maſſudi. Le Roi d'Adel avoit déja obtenu la paix par l'entremiſe de l'Impératrice Helena; & Naod, plus ſage que ſon frere Iſcander, n'étoit pas fâché de pouvoir combattre ſes adverſaires chacun en particulier. Il aſſembla une armée moins nombreuſe que celle qu'avoient coutume de commander en perſonne les Rois d'Abyſſinie, & il ne voulut pas ſouffrir qu'un ſeul Maure s'y enrôlât.

L'ON ſavoit préciſément l'inſtant où Maſſudi devoit recommencer ſes dévaſtations ordinaires; car depuis près de trente ans il ſignaloit le premier jour de ſon carême par l'incendie de quelque Egliſe, & l'enlévement de quelques familles chrétiennes, & de leur bétail, & tant que le carême duroit, il s'avançoit dans le cœur du Royaume. Les Abyſſiniens ſont les plus rigoureux obſervateurs du jeûne; leur auſtérité ne leur permet de prendre alors aucune nourriture animale, ni œufs, ni beurre, ni vin. Quelque ſoif qu'ils puiſſent avoir, ils n'oſent pas même boire un verre d'eau avant ſix heures du ſoir; & à cette heure-là ils ſe contentent d'un morceau de pain ſec, preſque toujours aigre, les plus riches y ajoutant ſeulement un peu de miel. Auſſi leur carême les affoiblit au point qu'ils ne peuvent ſupporter la moindre fatigue. C'étoit la raiſon qui déterminoit Maſſudi à choiſir ce tems-là pour attaquer l'Abyſſinie. Il étoit bien sûr de trouver moins de réſiſtance.

NAOD ayant ſu gagner la confiance de ſon armée, ne voulut mener aucun homme qui ne fût diſpoſé à lui obéir, & à vivre pendant le carême comme dans un temps de

feſtins & de réjouiſſances. Il en donna lui-même l'exemple; & le Moine Andréas qui avoit fait vœu de jeûner une année entiere pour obtenir du Ciel le ſuccès de l'armée, déclara aux ſoldats qu'il y avoit plus de mérite pour eux à ſauver de l'eſclavage un village chrétien & à repouſſer les Mahométans, qu'à faire un carême du reſte de leur vie.

NAOD marcha donc contre Maſſudi, & il s'empara d'un terrein aſſez fort, feignant d'être effrayé de la foibleſſe de ſon armée. Les Maures, contre la volonté de leur chef, l'attaquerent avec un air préſomptueux & avec peu de précaution. Mais ils ne furent pas plutôt entrés dans des paſſages qu'on leur avoit exprès laiſſé ouverts, qu'ils virent l'armée du roi en bon ordre & prête à les recevoir; & ils furent ſi bien enveloppés, que tous ceux qui avoient pénétré dans le camp reſterent étendus ſur la place. Alors Naod ſe mettant aux trouſſes de l'ennemi, reprit tous les priſonniers & le bétail que les gens de Maſſudi emmenoient; & il s'avança juſques aux frontieres du royaume d'Adel, où il trouva des Ambaſſadeurs, qui venoient lui dire de la part de leur maître qu'il eſpéroit que ſon intention n'étoit pas de violer les traités.

NAOD répondit à ces envoyés, qu'il deſiroit au contraire de raffermir la paix qui ſubſiſtoit entre lui & le roi d'Adel, mais à condition qu'on rendroit tous les Abyſſiniens qu'on trouveroit dans le royaume d'Adel, & que Maſſudi avoit enlevés. Il ajouta qu'il reſteroit quinze jours dans l'endroit où il avoit campé, pour attendre la réponſe du Roi d'Adel. Mais deſirant la paix, & épouvanté du dé-

fastre de Massudi qu'on avoit jusqu'alors regardé comme invincible, le Roi d'Adel fit rassembler tous les chrétiens esclaves qui étoient dans son royaume, il les renvoya à Naod.

NAOD satisfait d'avoir, par son courage, mis un frein au hostilités des Maures, rentra dans ses Etats, & s'occupa, en Prince plein de prudence, à réformer les divers abus qui s'étoient introduis parmi son peuple, & à cultiver les arts. Ce Prince mourut après avoir régné treize ans.

DAVID III.

De 1508 à 1540.

David encore enfant succede à Naod. — La Reine Régente envoie Mathew Ambassadeur en Portugal. — David prend les armes. — Il est vainqueur des Maures. — Arrivée d'une ambassade de Portugal. — Nouvelle guerre avec le Roi d'Adel. — Désastres qui en sont la suite.

LA fermeté que Naod déploya dans le cours de son regne, suspendit quelque tems le sort fatal dont l'Abyssinie étoit menacée, & sans les dangereuses mesures qu'on prit pour prolonger les minorités, & ne porter sur le trône que des enfans, il est probable que cet Empire eût échapé aux calamités terribles qui l'accablerent. Mais l'Iteghé Helena, & l'Abuna Marcos, son nouveau favori, n'écoutant que leur seul intérêt firent obtenir la couronne de Naod à David son fils, qui n'étoit âgé que d'onze ans. Ils étoient par ce moyen sûrs de gouverner eux-mêmes. Au lieu qu'il en eût été tout

autrement s'ils eussent fait couronner à cette époque, le troisieme fils de Bœda Mariam, ce même Anquo Israel, qu'ils avoient voulu appeller au trône long-tems auparavant, c'est-à-dire lorsqu'il n'étoit qu'un enfant.

INDÉPENDAMMENT du desir de gouverner, les factieux pouvoient avoir un autre motif, qui, bon en lui-même, devenoit peut-être criminel par les circonstances. Helena desiroit d'entretenir constamment la paix avec le Roi d'Adel. Elle ne pouvoit voir avec indifférence la ruine des états Mahometans. Elle ne pouvoit sur-tout se résoudre à y contribuer elle-même. Maure & fille de Mahomet, Gouverneur de la Province de Dawaro, elle avoit été soupçonnée, du vivant même de son époux, de préférer l'avantage de son pays natal à celui de l'Abyssinie.

CETTE Princesse, parfaitement bien instruite des intérêts des deux Nations, semble avoir agi d'après les principes les plus judicieux. Elle savoit que le royaume d'Adel étoit, par sa situation & le caractere de ses habitans, très-propre au commerce; elle savoit que cette partie de l'Afrique, la côte d'Arabie qui lui est opposée, & la péninsule des Indes trafiquoient ensemble, consommoient réciproquement une partie des productions les unes des autres, & qu'elles se réunissoient & s'entre-aidoient pour répandre le reste dans les contrées les plus éloignées de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique; car ces trois seuls continens formoient alors le monde connu. Lorsqu'Adel étoit en paix avec l'Abyssinie, celle-ci s'enrichissoit, parce qu'en favorisant l'exportation de l'or, de l'yvoire, du café, des bestiaux & des cuirs, que produisent toutes les montagnes d'Abyssinie. Le commerce fleurissoit & faisoit naître l'abon-

Digitized by Google

dance. Les marchands répandoient avec sécurité des marchandises jusques dans les Provinces les plus reculées ; & les deux royaumes y trouvoient un égal avantage. Mais ce commerce ne se maintenoit pourtant depuis quelque tems que par l'or que les Maures étoient obligés de semer à la cour d'Abyssinie. Ce moyen corrupteur entretenoit la prospérité du Royaume. Mais des hommes ignorants & barbares, tels que sont en général les Abyssiniens, desiroient violement la guerre avec le royaume d'Adel, afin de pouvoir tout d'un coup se mettre en possession des richesses que leurs voisins avoient gagnées par l'industrie & le commerce.

L'IMPERATRICE Helena vit que dans tous les cas les Abyssiniens n'avoient pas beaucoup à perdre. S'ils faisoient des incursions dans les états Mahométans, ils pilloient les marchés & acquéroient, au péril de leur vie, des étoffes des Indes de toutes especes, qu'ils n'auroient pu se procurer autrement qu'à prix d'argent. D'un autre côté, si les Maures étoient vainqueurs, ils ne trouvoient point d'étoffes à enlever : mais ils prenoient les Abyssiniens eux-mêmes, ils les réduisoient en esclavage, & ils alloient les vendre à grand prix en Arabie, & dans tous les cantons de l'Asie. Après l'or c'étoit la marchandise la plus recherchée en Orient ; & comme c'étoient toujours les hommes les moins adonnés au travail qui alloient à la guerre, quand ils étoient pris, leur absence accéléroit l'heureux retour de la paix.

L'ON voit donc que la guerre même établissoit une sorte de commerce entre les deux Nations. Mais la paix étoit sans

contredit préférable pour l'une & pour l'autre. L'Impératrice Helena ne l'ignoroit point. Auſſi fit-elle conſtamment tout ce qu'elle put pour en maintenir la durée. Mais les ſeuls moyens qui lui garantiſſoient le ſuccès de ſes deſirs chez un peuple naturellement ami des combats, c'étoit de donner à ce peuple un Roi enfant, dont les loix du pays la nommoient tutrice, comme elles la rendoient Régente de l'empire.

QUOIQUE dans l'état ordinaire des choſes, la politique d'Helena eût aſſez bien réuſſi à maintenir la paix entre les deux Nations, l'élévation d'une troiſieme puiſſance vint déranger cet équilibre, & changer totalement le ſyſtême qui avoit prédominé juſqu'alors. Les Turcs qui auparavant n'avoient jamais été comptés pour quelque choſe dans le midi de l'Afrique & de l'Aſie, ſe montrerent tout-à-coup ſous un aſpect qui fit trembler tous ces Etats.

SELIM, Empereur de Conſtantinople, vainquit Canſo El Gauri, Soudan d'Egypte, qui périt dans le combat. Quelque temps après ayant livré une ſeconde bataille, Selim encore vainqueur s'empara du Caire, & ſous le ſpécieux prétexte que Tomum Bey, ſucceſſeur de Canſo, avoit fait mettre à mort les Ambaſſadeurs Turcs, il fit pendre ce malheureux Soudan à la principale porte de ſa capitale, & par cette exécution ſanglante, il détruiſit la race des Mamelucs. Sinan Bacha, premier Miniſtre & Général de Selim, conquit bientôt toute la péninſule d'Arabie, juſqu'aux bords de l'Océan Indien.

LE peuple long-temps accoutumé à combattre, & à qui

Mahomet avoit inspiré son enthousiasme, conquit l'Orient. Mais le luxe le désarma bientôt, & le réduisit à la même situation où il étoit lorsqu'Auguste voulut le soumettre. Sinan Bacha n'eut donc besoin que d'une poignée de guerriers pour exterminer les souverains légitimes de ces contrées. Les uns furent vaincus par la force, les autres par la perfidie, & Sinan les remplaça dans chaque ville principale par des Officiers de confiance, avec des garnisons de Janissaires, qui ne connoissoient d'autres loix que les loix militaires.

La guerre cependant avoit changé de forme sous ces nouveaux conquérans. Les fusils, l'artillerie, étoient employés contre les javelots, les lances & les fléches, seules armes en usage en Arabie & en Abyssinie. Une flotte chargée de soldats & d'instruments de guerre, dont les noms étoient aussi inconnus aux peuples de ces contrées que leurs effets destructeurs, fut destinée par les Turcs à conquérir l'Inde; & quoique la valeur Portugaise vînt au secours des Indiens, & repoussât les Ottomans avec succès, ceux-ci fortifierent sans cesse les divers postes qu'ils avoient en Arabie, & sur les secours desquels ils comptoient, si un ennemi avoit voulu les arrêter, si la tempête ou quelqu'autre obstacle avoit pu s'opposer à leur retour.

L'on peut dire que ces garnisons de Janissaires dévoroient les entrailles du commerce, sous prétexte de le protéger. Leur Commandant avoit pourtant établi des douanes dans chaque port. Mais on vit bientôt que leur vrai motif étoit de mieux connoître les personnes dont ils pouvoient extorquer le

plus

plus d'argent. Jidda, Zibid, Moka, villes commerçantes & voiſines de l'Abyſſinie, quoique ſituées ſur la côte d'Arabie ; Suakem, iſle placée ſur le rivage d'Afrique, aux portes des Abyſſiniens, & dans la route des Caravanes qui vont d'Abyſſinie au Caire, étoient toutes ſous le commandement d'un Bacha Turc, & avoient des garniſons Turques, envoyées par l'Empereur Selim, & Soliman ſon ſucceſſeur.

Les Marchands Arabes n'aimant que la paix, & ayant cette bonne foi qu'un commerce heureux inſpire, s'enfuirent bientôt loin de la violence & de l'injuſtice des Turcs, & porterent leurs richeſſes ſur les côtes du royaume d'Adel. Le commerce de l'Inde voulant échapper aux mêmes tyrans, vint auſſi en Adel ſe réfugier parmi ſes amis, & c'eſt-là que les Maures le cultiverent tout le tems que dura l'impolitique & barbare oppreſſion des Turcs.

Zeyla eſt une petite iſle, ſituée ſur la côte d'Adel, oppoſée à l'Arabie heureuſe, & à l'entrée de l'Océan Indien. Les Turcs établis en Arabie, quoique ſans deviner la vraie cauſe de la fuite du commerce, furent très-fâchés de le voir refluer dans le royaume d'Adel. Ils s'emparerent de Zeyla. Ils y établirent une douane, & par le moyen de ce poſte & des Galeres qu'ils envoyoient en croiſiere dans les détroits, ils ſoumirent le commerce que le royaume d'Adel faiſoit avec l'Inde, à des contributions qui pouvoient, en quelque ſorte, les indemniſer de la déſertion

que leurs injustices & leurs violences avoient occasionée en Arabie.

Ce nouvel établissement des Turcs menaça de renverser à la fois le royaume d'Adel & l'empire d'Abyssinie. En considérant la discipline ferme & sévere du gouvernement des Turcs, & la politique foible, les préjugés des Adeliens & des Abyssiniens, il paroit plus que probable que ces deux derniers peuples eussent été soumis, si l'Inde n'avoit point été le principal objet de l'ambition des Turcs, & qu'ils n'y eussent pas rencontré les Portugais déja solidement établis. Les Portugais furent gouvernés par une succession de Rois, qui n'eurent peut-être jamais leurs égaux ; & leurs Officiers & leurs Soldats étoient supérieurs pour la discipline, le courage, l'amour de la patrie, à toutes les armées dont l'histoire nous offre l'exemple.

Ce moment n'étoit pas favorable pour qu'un enfant montât sur le trône d'Abyssinie & qu'une femme tint les rênes du gouvernement. L'Impératrice Helena le vit sans doute. Mais son ambition lui fit préférer au bien de son pays le plaisir de commander. Instruite des progrès de la puissance Portugaise dans l'Inde, elle sentit que le secours de cette nation pouvoit seul sauver Adel & l'Abyssinie.

Le Portugais Pedro Covillan venu, comme nous l'avons déja dit, Ambassadeur à la cour d'Abyssinie, y étoit demeuré durant le cours de deux regnes, sans qu'on voulût absolument lui permettre de s'en retourner. Il y étoit devenu en quelque sorte un objet de curiosité plutôt que d'utilité.

Digitized by Google

A la liberté près, rien ne lui manquoit. L'Impératrice l'avoit marié à une femme de haute naiſſance, & l'avoit comblé de richeſſes & d'honneurs. Cependant, à l'époque où l'on eut à redouter les conquêtes des Turcs, cette princeſſe commença à s'appercevoir de quelle importance pouvoit être pour elle un homme qui lui fourniroit des moyens ſûrs de correſpondre avec l'Inde & le Portugal; car les perſonnes à qui elle avoit réſolu de s'adreſſer ne lui étoient pas moins inconnues que leur langue.

Il y avoit alors à la cour d'Abyſſinie un marchand Armenien, nommé Matthew, homme intelligent, honnête, & accoutumé depuis long-tems à parcourir les Etats de l'Orient pour les beſoins mercantiles du Roi & des Grands d'Abyſſinie. Il avoit été au Caire, à Jeruſalem, à Ormus, à Iſpahan, aux Indes orientales, à la côte de Malabar, tant dans les lieux conquis par les Portugais, que dans ceux qui étoient reſtés ſous la domination de leurs Princes légitimes. C'étoit enfin un de ces facteurs qui, ainſi que je l'ai déja expliqué, ſont employés par les Monarques & les riches Abyſſiniens, à aller vendre ou échanger les revenus qui leur ſont payés en nature.

Ces Facteurs ſont la plupart Grecs & Arméniens: mais ces derniers obtiennent toujours la préférence. Ils payent les uns & les autres leur caratch, c'eſt-à-dire leur capitation au Grand Seigneur, dont ils ſont ſujets; & en conſéquence ils obtiennent des paſſeports & la liberté de commercer dans toute l'étendue de l'Empire, ſans être ex-

pofés aux infultes & aux extorfions que les autres étrangers ont à éprouver des Officiers Turcs.

De tous les peuples femés dans l'Orient, les Armeniens font, fans contredit, les plus remarquables pour leur patience & leur fobriété. Ils parlent en général les différentes langues de ces contrées. Forts, robuftes, extrêmement foigneux des animaux & des marchandifes qu'on leur confie, & pleins de franchife & de bonnefoi, ils fe contentent d'un affez léger profit. Enfin, Matthew fut choifi par l'Impératrice Helena, pour être fon ambaffadeur auprès du roi de Portugal; & elle le fit accompagner par un jeune Abyffinien, qui mourut dans le voyage. Les lettres qu'Helena adreffa en cette occafion au Monarque Européen, font très-longues, & contiennent plus de fiction & de vanité que de chofes vraies. Auffi me fuis-je bien gardé de les tranfcrire, & par cette raifon & parce qu'elles font imprimées ailleurs (1).

Il paroit certain que ces dépêches furent à la fois l'ouvrage de Covillan, qui connoiffoit parfaitement la maniere de correfpondre avec la cour de Portugal fur des fujets difficiles, & l'ouvrage des fimples Abyffiniens, qui ignorant totalement l'art des ambaffades, la maniere d'écrire à des Princes, & les dangers auxquels ils expofoient l'ambaffadeur, s'il étoit arrêté par un ennemi, dirent tout nettement ce qu'ils defiroient de l'alliance des Portugais. Ainfi, dans la premiere moitié de la lettre, moitié que nous pouvons

(1) *Vide* Marmol, vol. 1, chap. 37.

Digitized by Google

ſuppoſer dictée par Covillan, l'Impératrice dit, que ce qu'elle demande au Roi lui ſera expliqué par Matthew, ſon ambaſſadeur, qu'elle qualifie du titre de ſon confident, & d'homme inſtruit de ſes plus ſecrets deſſeins. Elle prie le Monarque d'ajouter foi à tout ce que cet ambaſſadeur lui dira en particulier, comme ſi elle lui parloit elle-même. Tant de prudence annonce, ſans doute, tout ce qu'on devoit attendre d'un homme dès-longtems accoutumé à des négociations ſecretes.

Mais la fin de ces mêmes dépêches divulgue tout le ſecret de l'ambaſſade, & cette fin eſt dictée, à ce qu'on peut croire, par les miniſtres Abyſſiniens. On y demande tout ſimplement au roi de Portugal, d'envoyer des forces ſuffiſantes pour détruire la Mecque & Médine; d'armer une flotte, qui défendant les côtes d'Abyſſinie, attaque la puiſſance Turque par mer, tandis que les Abyſſiniens extermineront par terre tous les Mahométans; & enfin on prodigue aux Mahométans Turcs & Maures, les épithetes les plus injurieuſes.

La premiere partie de cette lettre ne pouvoit aſſurément empêcher Matthew de paſſer, ni lui occaſionner aucun déſagrément. Il étoit le maître de donner à ſa miſſion le prétexte qui lui convenoit le mieux. Mais le reſte de la lettre ſervoit à le noircir d'une maniere affreuſe, & le rendoit coupable à la fois de ſacrilege & de haute trahiſon contre l'empire Ottoman, dont il étoit Raja (1). Auſſi n'eſt-il

(1) C'eſt-à-dire un ſujet payant la capitation.

pas douteux, que si Matthew avoit été arrêté & qu'on eût intercepté ses dépêches, son amabassade eût été récompensée par la perte de sa vie & les tourmens les plus cruels. Il semble qu'il le craignît lui-même; car lorsqu'il fut arrivé dans l'Inde, il refusa constamment de faire part de ses lettres, même au Viceroi Portugais, qui l'avoit accueilli de la maniere la plus favorable & la plus amicale.

QUAND le jeune Monarque abyssinien fut en âge de régner par lui-même, loin d'approuver la mission de l'ambassadeur Matthew, il s'opiniâtra à la nier, ainsi que nous le verrons bientôt. Si l'on en croit les historiens Portugais, Helena étoit dans un tel état de désespoir quand elle fit partir Matthew, qu'elle offrit un tiers de l'empire au roi de Portugal, pour prix des secours qu'elle attendoit de ce Prince. Mais cette offre ne se voit point dans les lettres qu'elle écrivit; & si c'étoit-là un des ordres secrets dont Matthew fut chargé, nous ne devons plus être surpris que David III ne voulut point ensuite avouer son ambassade.

MATTHEW se rendit heureusement jusqu'à Dabul dans l'Inde; mais là commencerent ses infortunes. Le Gouverneur le prenant pour un espion le fit étroitement emprisonner. Albuquerque, Viceroi des Indes, qui avoit déja des projets sur l'Abyssinie, apprenant qu'un homme revêtu du caractere d'ambassadeur, étoit arrêté, accourut de Goa, & l'arracha des mains du Gouverneur de Dabul, à qui sans ce secours, Matthew n'auroit pas facilement échappé. Tous les Portugais qui étoient dans l'Inde, jettoient de haut cris de voir envoyer à leur Maitre un ambassadeur tel que Mat-

thew. Tantôt ils disoient que c'étoit un espion du Sultan; tantôt un imposteur, un cuisinier, un vil esclave enfin.

ALBUQUERQUE, avant que Matthew débarquât, voulut traiter particulierement avec lui, afin de l'engager à lui montrer ses dépêches. Mais Matthew refusa absolument de rien faire voir qu'au roi de Portugal lui-même. Aussi cette conduite lui fut préjudiciable aux yeux du Viceroi, qui dès ce moment parut disposé, ainsi que tous ses Officiers, à faire peu de cas de l'ambassadeur lorsqu'il descendroit à terre. Mais Matthew se voyant hors de danger & sachant bien que le caractere dont il étoit revêtu rendoit sa personne sacrée, ne voulut point être traité en simple particulier. Il fit avertir le Viceroi, l'Evêque, & tout le Clergé, qu'indépendamment de son titre d'Ambassadeur, qui exigeoit qu'on le respectât, il étoit porteur d'un morceau de la vraie croix, que l'Impératrice envoyoit au Roi de Portugal; & il leur afit dire qu'à moins de vouloir être taxés de sacriléges, ils devoient témoigner la plus grande vénération pour cette relique précieuse, & célébrer son arrivée par une fête solemnelle. Il n'en fallut pas davantage. Toutes les rues de Goa furent remplies de processions. Les troupes se mirent sous les armes. Le Viceroi & ses principaux Officiers allerent recevoir Matthew au moment qu'il descendoit de sa chaloupe, & ils le conduisirent au Palais, où il fut logé & traité avec magnificence. Mais rien ne put détruire la prévention qu'ils avoient déja contre lui; & l'Ambassadeur, & le morceau de la vraie croix, furent bientôt négligés. Ce ne fut qu'après trois ans de séjour dans l'Inde, c'est-à-dire en 1513, qu'il eut la permission de continuer sa route

pour le Portugal, où il se rendit sur une flotte chargée d'épiceries qu'Albuquerque expédioit.

L'HISTORIEN Damianus Goez, homme plein de bon sens & de candeur, ne peut concevoir pourquoi on envoyoit en ambassade un Arménien, & non un des premiers nobles d'Abyssinie. Mais il est probable, d'après ce que j'ai dit de cet Arménien, que personne n'étoit plus capable que lui de remplir les intentions de l'Impératrice. En outre un noble Abyssinien n'auroit pas osé se hasarder à faire un pareil voyage, parce qu'il eût bien su qu'une fois hors des limites de son pays, il se seroit trouvé sans défense, sans protection, & exposé à être vendu comme esclave par le premier Turc, dans les mains de qui il seroit tombé. Les Abyssiniens ne paroissent jamais en Arabie, & dans toute l'Inde, que losqu'ils y sont menés en esclavage; & jamais leur Souverain ne fit de traité avec aucune des Puissances dont la mer le sépare. Observons d'ailleurs que les Abyssiniens ne parlent que leur propre langue; que cette langue n'est nullement répandue, & qu'enfin ils ignorent jusqu'à l'existence des nations éloignées.

EN outre, un Abyssinien qui, comme je l'ai déja remarqué, mourut en chemin, avoit été envoyé avec Matthew, Ainsi l'étonnement de Damianus Goez est mal fondé.

LE malheur qui avoit attendu Matthew dans l'Inde, l'accompagna jusqu'en Portugal. Les Capitaines de vaisseau sembloient se disputer à qui le traiteroit le plus mal. Mais enfin il arriva à Lisbonne. Le Roi ne fut pas plutôt

plutôt informé de la maniere indigne dont ses Officiers s'étoient conduits envers Matthew, qu'il les fit charger de fers, & vraisemblablement ils auroient été renfermés pour le reste de leur vie, si l'Arménien lui-même n'avoit pas eu la générosité de demander leur grace.

DAVID III n'avoit qu'onze ans quand il fut placé sur le trône (1). A son avénement, il prit le nom de Lebna Denghel, c'est-à-dire l'encens de la Vierge, ensuite le nom d'Etana Denghel, ou de Myrrhe de la Vierge, & enfin celui de Wanag Segued, qui signifie respecté, craint des lions : aussi est-ce avec les lions, plutôt qu'avec des hommes, qu'il passa la derniere partie de sa vie, s'étant retiré sur les montagnes les plus sauvages de son Empire.

PENDANT la minorité de David, Helena conclut un traité de paix avec le Roi d'Adel : mais Maffudi qui, en répandant de l'argent, s'étoit fait de puissans amis parmi les Turcs établis en Arabie, continua ses hostilités. En récompense du grand nombre d'esclaves qu'il avoit fait passer à la Mecque, le Shérif lui envoya un étendard d'étoffe de soie verte, & une tente de velours noir enrichie de broderies d'or; ce qui est le plus grand honneur qu'un Musulman puisse recevoir. En outre, il fut nommé Sheik de l'isle de Zeyla; & par ce moyen il tint dans ses mains la clef de l'Abyssinie.

CEPENDANT David n'avoit pas encore seize ans,

(1) Voyez la lettre de David à Emmanuel, Roi de Portugal, écrite en 1524.

quand les ſuccès conſtans de Maſſudi, les richeſſes qu'il avoit acquiſes par ſes expéditions, & les honneurs qui en étoient la ſuite, engagerent le Roi d'Adel à ſe joindre à ce Sheik, & à rompre la paix avec l'Abyſſinie. Ainſi ces deux Princes s'étant mis à la tête des forces mahométanes, tomberent ſur Dawaro, Iſat & Fatigar; &, en moins d'un an, ils reduiſirent en captivité, ou ils égorgerent plus de dix-neuf mille Chrétiens, ſujets du Roi d'Abyſſinie. La terreur ſe répandit alors dans tout l'Empire, & on murmura hautement contre le jeune Monarque & contre l'Impératrice, qui le tenoit ſous ſa tutelle. On les accuſoit l'un & l'autre de garder un ſilence craintif, & de ſouffrir que les Turcs & les Maures ravageaſſent chaque année, avec impunité, quelque Province de l'Empire.

Ces murmures acheverent d'exciter la vengeance de David, depuis long-tems indigné des incurſions de l'ennemi. Il prit ſoudain le parti d'aſſembler une armée, & de la commander en perſonne. Envain l'Impératrice eſſaya de lui faire voir le danger auquel il s'expoſoit. Envain elle lui repréſenta qu'il manquoit d'expérience à la guerre, & qu'il devoit confier à quelque vieux Général le commandement des ſoldats qu'il deſtinoit à combattre les troupes exercées des Maures, plutôt que de s'en fier à lui-même.

Le jeune Roi répondit que tous ſes anciens Officiers avoient déja été éprouvés, & que les ennemis s'étoient tellement mocqués d'eux, qu'ils ne pouvoient plus inſpirer aux ſoldats la moindre confiance; qu'ainſi il étoit, à ſon tour, réſolu de tenter la fortune, & de laiſſer le ſort maître des

événemens. Quoique tous les Devins, tous les Prophètes, eussent annoncé que l'expédition feroit malheureuse, le plus grand nombre des guerriers, & sur-tout les jeunes nobles, flattés d'avoir un chef de leur âge, coururent se ranger sous l'étendard du Roi. Les hommes plus murs comptoient beaucoup sur la vigueur de cette jeunesse; & les vieillards même s'empresserent de s'y joindre, ne doutant pas que leur âge & leur expérience ne leur donnassent de l'influence dans les Conseils du Monarque.

JAMAIS peut-être aucune armée n'entra en campagne en meilleur état. L'Impératrice ouvrit son trésor, & pourvut à tout, même aux choses superflues. Elle excitoit tous les guerriers, en qui elle avoit quelqu'espoir, à accompagner le Roi, & elle n'épargnoit pour cela ni les présens, ni les promesses. Cependant tous ces grands préparatifs n'avoient pas fait beaucoup d'impression sur les confédérés du royaume d'Adel. David étoit déja à la tête de son armée, que les Maures sembloient n'avoir pas encore jugé à propos de lui opposer quelque résistance. Ils s'occupoient pendant ce tems-là à ravager une partie de l'Abyssinie. Mais le Roi pénétra rapidement dans la Province de Fatigar, & marcha droit à Aussa, capitale du royaume d'Adel.

ENTRE la Province montueuse de Fatigar, & les plaines d'Adel, est une vallée profonde, où l'armée abyssinienne étoit obligée de passer. De hautes montagnes la bordent des deux côtés, & l'entrée & la sortie en sont également étroites. Le Roi partagea son armée. Il garda les meilleures troupes auprès de lui, & il envoya les autres sous le commandement

du Betwudet, comme s'il avoit voulu qu'elles combattiſſent l'ennemi avant qu'il s'emparât des défilés. D'un autre côté, les Maures épouvantés des ſuites terribles qu'auroit la marche du Roi, s'il envahiſſoit un pays ſans défenſe, regarderent comme un très-grand avantage de pouvoir gagner les défilés avant d'en venir aux mains. Le Betwudet, qui ne deſiroit rien de plus, les laiſſa paſſer ; & entrant dans la vallée après eux y établit ſon camp. Le Roi étoit auſſi entré par l'autre extrémité de la vallée, & n'avoit point été apperçu des Maures, qui croyoient même que ce Prince s'étoit déja avancé du côté d'Auſſa. Ainſi ils ſe trouverent enveloppés par l'armée abyſſinienne, bien plus forte que la leur. Le Roi fit alors laiſſer ſes tentes debout, avec un corps de troupes pour les garder; de ſorte qu'elles fermoient tout le paſſage de la vallée, pendant que le Betwudet s'avançoit de l'autre côté, en faiſant la même manœuvre.

Le Roi ayant dès le lendemain rangé ſon armée en bataille, en préſence des Maures, leur offrit le combat, & ne fut pas peu ſurpris de les voir, contre leur ordinaire, héſiter d'en venir aux mains. Il auroit ſans doute bien fait de les attaquer; mais il ne ſoupçonnoit pas la cauſe de la terreur qui s'étoit emparée de l'ennemi. Maſtudi, le fanatique Maffudi, depuis long-temps excité par de fauſſes prophéties, & élevé au plus haut degré de l'enthouſiaſme par l'honneur qu'il avoit acquis, deſirant en outre d'être placé, par une mort glorieuſe, au rang des martyrs de ſa religion, vint trouver le Roi d'Adel, & lui dit que ſon heure étoit enfin venue; qu'on lui avoit prédit jadis que ſi cette année-là il combattoit le Roi d'Abyſſinie en perſonne, il perdroit

la vie sur le champ de bataille, & qu'il étoit bien certain que David étoit dans l'armée, parce qu'il avoit distingué la tente d'écarlate réservée au Monarque seul. Ainsi il pria le Roi d'Adel de se retirer par l'endroit le plus commode de la montagne, qu'il lui indiqua, d'emmener avec lui sa famille & ses favoris, & de lui laisser le commandement de l'armée, afin qu'il hasardât seul sa fortune contre David. Mahomet, qui ne se soucioit pas beaucoup de combattre, n'en eut jamais aussi peu d'envie, qu'en écoutant ce que lui disoit Maffudi. Il résolut soudain de suivre ses conseils, & avant la bataille il se retira, suivi de quelques amis, par le côté qui lui avoit été indiqué.

Il étoit déja neuf heures, la chaleur commençoit à se faire sentir; & il faut observer que les Abyssiniens ne commencent jamais à combattre de meilleure heure. Maffudi voyant que le Roi d'Adel avoit déja eu le temps de s'éloigner, envoya au camp de David un Trompette, porter un défi par lequel il proposoit un combat singulier au premier noble Abyssinien qui voudroit se mesurer avec lui, sous la condition expresse que le vainqueur seroit censé obtenir la victoire pour son parti, & qu'alors les deux armées se retireroient chacune de son côté, sans qu'il y eût d'autre sang répandu. Il ne paroît pas qu'on accédât à cette derniere condition : mais le cartel fut soudain accepté. Gabriel Andreas, ce même Moine qui, sous le regne de Naod, avoit eu le petit bout de la langue coupé, pour avoir parlé avec trop de liberté d'une proclamation du Roi, s'offrit le premier, & pria David de lui confier en ce jour l'honneur du trône & la fortune de l'armée. Le Roi y consentit sans hésiter, & tous les Abyssiniens

applaudirent à Andreas; car, quoique Moine, il étoit d'une très-haute naiſſance, ſavant, riche, libéral, affable, & remarquable par le tour plaiſant de ſon eſprit. En outre, on le connoiſſoit pour bon ſoldat, d'une valeur & d'une adreſſe éprouvée, & ne le cédant ni pour la vigueur, ni pour l'agilité, à aucun des guerriers de l'armée.

Maffudi ne ſe fit pas plus attendre que ſon rival; & on ſent bien que le combat ne devoit pas durer long-temps entre deux champions ſi animés. Gabriel Andreas, profitant du premier inſtant favorable, porta à Maffudi un coup de ſabre ſi terrible, entre le cou & l'épaule, qu'il le fendit preſque en deux, & l'étendit roide-mort. Enſuite il lui coupa la tête, & vint la jetter aux pieds du jeune Roi David, en diſant: Voilà le Goliath des Infideles!

Ce mot fut le ſignal de la bataille. Le Roi, à la tête de l'armée abyſſinienne, fondit ſur les Maures, & les mettant bientôt en déſordre, il les repouſſa du côté du Betwudet, qui, les recevant avec des troupes fraîches, les força de reculer vers le Roi. Ainſi, n'ayant d'autre eſpérance que dans la fuite, ces malheureux ſe diſperſerent dans les montagnes, où, pourſuivis comme des bêtes ſauvages, ceux qui échapperent au glaive furent réduits à périr de faim & de ſoif.

L'on dit qu'il étoit reſté ſur le champ de bataille douze mille Mahométans, & que les Abyſſiniens perdirent fort peu de monde. L'étendard verd de Mahomet fut pris, ainſi que la tente de velours noir brodé d'or, que le Roi donna

depuis à l'Ambaſſadeur de Portugal, pour qu'elle ſervît à célébrer la Meſſe, ainſi que nous le verrons bientôt.

Les Abyſſiniens s'emparerent auſſi de beaucoup de bétail, & d'une quantité immenſe de riches marchandiſes des Indes. Mais David ne ſe contenta point de ce qu'il avoit gagné dans cette bataille. Il s'avança dans le royaume d'Adel, & campa dans l'endroit, où l'on tenoit le marché le plus conſidérable du pays (1). Le lendemain il alla dans une ville, où il y avoit une maiſon appartenante au Roi d'Adel. Voyant que la porte étoit fermée, il y frappa avec ſa lance : mais perſonne ne répondit. Il défendit à ſes ſoldats de rien piller, & il ſe retira, laiſſant ſa lance plantée dans la porte, comme une marque qu'il étoit venu en ce lieu, & qu'il avoit été maître d'entrer dans la maiſon.

Quoiqu'à ſon retour le Roi fût reçu au milieu des acclamations de ſes ſujets, & avec toute la vénération que méritoit le ſauveur de ſon pays, les yeux de l'armée & de la nation entiere s'étoient d'abord fixés ſur Andreas, dont la valeur avoit délivré l'Abyſſinie du fléau terrible, qui la déſoloit depuis long-temps, de l'implacable Maſſudi. Tout le monde s'empreſſa d'accourir au-devant de lui, & de jetter ſur ſon paſſage des fleurs & des branchages verdoyans. Les femmes couronnoient ſon front de guirlandes, célébroient ſa gloire par des chanſons, & élevoient leurs enfans à ſon paſſage pour le leur faire voir. La victoire des Abyſſiniens fut remportée le mois de Juillet 1516; & le même jour une flotte portugaiſe, ſous le commandement de Don Lopez Suarez

(1) Voyez la carte du Shoa.

Alberguiera, s'empara de l'iſle de Zeyla, à l'entrée de la mer Rouge, & en brûla les établiſſemens.

IL eſt certain que ni les ſoupçons qu'on avoit eus dans l'Inde ſur l'Arménien Matthew, ni la naiſſance obſcure de cet Ambaſſadeur ne firent impreſſion ſur le Roi de Portugal. Ce Prince lui rendit les plus grands honneurs à ſon arrivée, & lui témoigna non moins d'égards pour l'objet de ſa miſſion, que de conſidération pour ſon Maître. Tout le temps que Matthew reſta à Liſbonne, il fut logé & traité magnifiquement. Le Roi Emanuel conſidérant de quelle utilité pouvoit être pour les Portugais un ami ſi puiſſant ſur les côtes de la mer Rouge, où leurs flottes trouveroient toutes ſortes de proviſions & de ſecours, lorſqu'elles pourſuivroient les eſcadres Turques, fit préparer à ſon tour une ambaſſade, & en même-temps il renvoya Matthew ſur la flotte d'Alberguiera.

EDOUARD Galvan, homme d'une grande capacité, qui avoit été Secrétaire d'Etat, & Ambaſſadeur en Eſpagne, en France, en Allemagne, étoit arrivé à un âge où il pouvoit eſpérer de jouir tranquillement de ſes richeſſes & de ſes honneurs, & de paſſer le reſte de ſes jours en paix; il avoit enfin quatre-vingt-ſix ans lorſqu'il ſe vit nommé par le Roi Emanuel pour remplir la place d'Ambaſſadeur en Abyſſinie. Auſſi l'Hiſtorien Goez a-t-il raiſon d'être plus étonné du choix de ſon Maître, que de celui de l'Impératrice Helena.

CEPENDANT la flotte de Suarez entra dans la mer Rouge,

&

& s'arrêta à l'isle basse de Camaran, sur la côte de l'Arabie heureuse. C'étoit le lieu le plus mal-sain que l'Amiral put choisir. Aussi Edouard Galvan y mourut-il. Malgré cela Suarez résolut d'y passer l'hiver, & il exécuta sa résolution, quoiqu'il manquât de toutes sortes de provisions, excepté d'eau. Il avoit d'autant plus de tort de s'opiniâtrer à rester là, que le moindre vent l'auroit conduit en vingt-quatre heures à Masuah, terme de son voyage, où, s'il avoit perdu une mousson, il auroit pu du moins se procurer des provisions en abondance, & être à même de remplir à chaque instant les intentions de son Maître.

QUAND l'ignorant Suarez fut de retour dans l'Inde, Lopez de Segueyra le remplaça. Il partit de Goa avec une flotte considérable, entra dans la mer Rouge, & fit voile pour l'isle de Masuah, où il arriva le 16 Avril 1520, amenant avec lui l'Ambassadeur Matthew. Au premier aspect de la flotte, tous les habitans de Masuah abandonnerent l'isle, & s'enfuirent sur le continent, à Arkééko. Segueyra ayant demeuré quelques jours devant Masuah, sans se permettre le moindre acte d'hostilité, un Chrétien & un Maure vinrent le trouver, & lui apprirent que la côte vis à-vis faisoit partie de l'Empire d'Abyssinie, & étoit gouvernée par un Officier abyssinien, revêtu du titre de Baharnagash. Ils lui ajouterent que les habitans de Masuah ne s'étoient enfuis que parce que les Turcs avoient coutume de faire des descentes dans l'isle, & de la ravager; mais que tous les habitans du continent étoient Chrétiens. Le Commandant Portugais fut enchanté de ces nouvelles; & voyant que Matthew n'avoit dit que la vérité, il commença à le traiter avec beaucoup plus d'égards,

Digitized by Google

Il fit préſent d'un vêtement fort riche au Chrétien, ainſi qu'au Maure. Il les loua de s'être enfuis d'abord à Arkééko, plutôt que de s'expoſer aux attaques des Turcs, & il leur dit d'aſſurer leurs compatriotes que lui, & tous les gens de ſa flotte, étoient Chrétiens, & aux ordres du Roi d'Abyſſinie, pour le ſervice duquel ils étoient venus dans ces parages; qu'ainſi les habitans pouvoient revenir quand ils voudroient avec la plus grande ſécurité.

Le lendemain le Gouverneur d'Arkééko vint au rivage; accompagné de trente hommes à cheval, & de deux cens hommes à pied. Il montoit lui-même un cheval ſuperbe, & il étoit vêtu d'une eſpece de chemiſe longue à la maniere des Maures. Il fit préſent de quatre bœufs à Segueyra, & il reçut en retour quelques pieces d'étoffes de ſoie, dont il parut très-flatté. La converſation entre ce Gouverneur & le Général Segueyra fut franche & amicale. L'Abyſſinien invita le Portugais à venir à terre, l'aſſurant que le Baharnagash étoit déja informé de l'arrivée de la flotte.

Segueyra lui fit pluſieurs demandes concernant la religion du pays; & le Gouverneur lui montrant du doigt une montagne qui étoit à environ vingt mille de diſtance, lui dit qu'il y avoit là un couvent qu'on appelloit le monaſtere de Biſan, dont les moines inſtruits de ſon arrivée, avoient dépêché ſept d'entre eux pour venir au devant de lui. En effet, les ſept moines ne tarderent pas à ſe préſenter, & le Général Portugais les reçut très-affectueuſement. Il ne faut pas oublier que Matthew avoit ſouvent parlé à Segueyra du monaſtere de Biſan.

Les moines n'apperçurent pas plutôt Matthew que versant des larmes de joie & s'abandonnant à tous les transports d'une tendre amitié, ils le féliciterent sur son retour après une si longue absence. Le Général Portugais engagea ces moines à venir à son bord, leur donna un festin & leur fit des présents convenables. Ensuite il choisit sept Portugais, à la tête desquels étoit Pedro Gomez Tessera, Auditeur des Indes Orientales, & homme à qui la langue Arabe étoit assez familiere, & il les chargea d'aller rendre sa visite au monastere de Bisan. Ces Portugais firent très-heureusement ce petit voyage; & Tessera rapporta du couvent un manuscrit en parchemin, dont les moines lui avoient fait présent pour le roi de Portugal.

Ce ne fut que le 24 Avril que le Baharnagash se rendit à Arkéćko. Il avoit auparavant fait annoncer son arrivée. Le Général Portugais croyant qu'il viendroit au bord de la mer, y fit planter sa tente & étendre ses tapis des Indes & ses coussins pour le recevoir. Mais le Baharnagash qui craignoit, sans doute, de se trouver trop à portée des canons de la flotte, ne voulut pas venir si loin, & il exigea que le Général s'avançât jusqu'à moitié chemin. Les choses étant ainsi arrangées, le Baharnagash & Segueyra s'assirent sur l'herbe.

L'Abyssinien commença par dire au Portugais, que d'après certaines prophéties, ils étoient attendus depuis long-tems dans le pays; & que lui & les autres Officiers d'Abyssinie étoient prêts à leur rendre tous les services qui

dépendoient d'eux. Après que le Général Portugais l'eut remercié, les Prêtres & les Moines terminerent la conversation par quelques actes religieux. Segueyra fit en cette occasion présent au Baharnagash d'une très-belle armure complette & de quelques pieces d'étoffes de soie, & le Baharnagash lui donna en retour un magnifique cheval & une mule.

Dans cette entrevue tous les soupçons qu'on avoit eus sur le compte de Matthew cesserent, & il fut reconnu pour un véritable Ambassadeur. Tous les Portugais s'empresserent alors autour de Segueyra, chacun en particulier desirant d'être choisi pour accompagner l'Arménien à la Cour. La premiere chose que fit le Général fut de nommer Don Roderigo de Lima, ambassadeur du Roi de Portugal, à la place de Galvan, mort dans l'isle de Camaran. Ensuite il choisit pour l'accompagner George de Breu, Lopez de Gama. Juan Scolare étoit son Secrétaire; Juan Gonzalvez, son Facteur & Interprête; Emmanuel de Mare, son Organiste, & Maître Juan, son Médecin. Il y avoit en outre à sa suite Pedro Lopez, Gaspar Pereyra & le peintre Lazarus d'Andral. Ses trois Chapelains se nommoient Juan Fernandez, Pedro Alphonso Mendez & Francisco Alvarez. N'oublions pas sur-tout que Matthew marchoit avec cette troupe & qu'il emmenoit avec lui trois Portugais, nommés Magaillanes, Alvaremgo & Diego Fernandez.

Il sembloit que la destruction de l'armée Maure dans la vallée de Fatigar, & la mort du redoutable Maffudi devoient être le terme des hostilités des Mahométans. Il sembloit

qu'ils laisseroient enfin en paix les frontieres d'Abyssinie, qu'ils avoient si long-temps ravagées sous leur fanatique Général. Mais les richesses & la population du royaume d'Adel, & des États circonvoisins, s'étoient tellement accrues depuis que la tyrannie des Turcs avoit fait fuir le commerce loin de l'Arabie, qu'au lieu de s'entretenir des idées de paix, les Maures méditoient une attaque plus terrible que jamais. Ils s'étoient procurés pour cela une grande provision d'armes à feu, au maniement desquelles ils avoient soin de s'accoutumer, & qui étoient absolument inconnues aux Abyssiniens.

Le Roi, campé alors en Shoa, étoit à portée de retenir dans le devoir les deux Provinces mahométanes de Fatigar & de Dawaro. Il paroissoit, d'ailleurs, n'avoir d'autre projet que de dompter les Dobas, également voisins des Maures & des Chrétiens, & dangereux pour les deux nations quand l'occasion s'en présentoit, quoiqu'ils fussent assez communément vendus aux Mahométans. Le Shum (1) de Giannamora, petit district dépendant de l'Abyssinie, rempli de braves soldats, & considérablement renforcé par David, fut chargé de soumettre ces barbares, du territoire desquels son gouvernement étoit limitrophe.

Le Roi marcha ensuite vers l'Orient, jusqu'aux frontieres de Fatigar; mais il s'arrêta là, se trouvant précisément au midi de ses Etats. L'Ambassadeur Portugais étoit débarqué dans le nord de l'Abyssinie; de sorte que pour aller

(1) Gouverneur.

Digitized by Google

joindre le Monarque il eut besoin de traverser presque tout l'Empire, marchant dans des forêts, & sur des montagnes tout-à-fait différentes de celles d'Europe, remplies de bêtes sauvages, & d'hommes plus sauvages encore que les bêtes même, & séparées par de grandes rivieres, que les pluies du tropique font souvent déborder. En outre, on rencontre souvent dans cette route des déserts qui, à la vérité, ne sont pas bien étendus, mais où les hommes, ni les animaux ne peuvent trouver aucune nourriture, ni aucun secours. Malgré cela la petite troupe des Portugais fut assez brave pour ne pas hésiter un seul moment. Rien de ce qui pouvoit contribuer à la gloire de leur Prince, & à l'honneur de leur pays, ne leur parut difficile.

Cependant les Portugais n'avoient pas été long-temps en route, que leur courage commença à les abandonner. Dans le peu de chemin qu'ils eurent à faire le premier jour pour se rendre au couvent de Saint-Michel, ils trouverent la forêt si touffue, qu'à peine y avoit-il passage pour un homme. Les bruyeres, les buissons d'une foule d'especes qui leur étoient inconnues, & remplis d'épines, ajouterent beaucoup à l'incommodité du chemin, & redoublerent la fatigue des voyageurs. Des montagnes escarpées s'offroient par-dessus d'autres montagnes, parmi lesquelles étoient des précipices terribles, où rouloient des torrens impétueux, & où grondoit la tempête. Les sommets arides de ces monts étoient noircis & calcinés par un soleil brûlant, & par les coups répétés de la foudre. Un grand nombre de bêtes féroces se présentoient aussi aux regards des Portugais; & si elles ne s'élançoient pas sur eux pour les dévorer, c'est parce qu'elles

étoient étonnées de voir tant d'hommes à la fois dans un lieu si sauvage. Cependant les bois devinrent plus clairs-semés, & les voyageurs trouverent quelques terreins découverts, où des hommes armés gardoient de petits troupeaux de chêvres affamées. Ils virent des champs de millet assez étendus. Les habitans de ce pays étoient noirs, ayant les cheveux tressés avec beaucoup d'art, & le corps sans aucun vêtement, à l'exception d'un morceau de cuir qui leur ceignoit les reins. Là les Portugais furent accueillis par d'autres Moines, dont quatre remarquables par leur grand âge, & par le respect que les autres leur témoignoient.

Après avoir fait reposer leurs mulets & leurs chevaux, ils continuerent leur route, en côtoyant un grand lac, à l'extrémité duquel étoit une haute montagne, que leur lassitude ne leur permit pas de gravir. Désolés de trouver de si rudes chemins, les voyageurs passerent la nuit au pied de la montagne, après avoir reçu une vache, dont les Moines de Saint-Michel leur firent présent. Là Matthew sépara son bagage de celui des autres voyageurs, & il le mit sous la garde des Moines. Il rapportoit sans doute de l'argent de Portugal; &, se méfiant de la réception du Roi, il eut la prudence de mettre ce qui lui appartenoit à l'abri du danger; mais cette précaution lui fut inutile, car huit jours après une fievre épidémique fit périr cet Arménien en quarante-huit heures de temps. Bientôt après, le domestique de Don Rederigo fut victime de la même maladie.

Cependant la mort de Matthew ne laissoit plus aux

Digitized by Google

Portugais le moyen de s'expliquer avec le Roi, fur la promeſſe que lui ou l'Impératrice avoient faite de leur céder un tiers du Royaume, pour prix des ſecours qu'ils donneroient à l'Abyſſinie. Ils craignoient d'ailleurs l'épidémie, dont l'Arménien venoit de périr. Ils craignoient le mauvais temps, & ce fut ma'gré eux qu'ils pourſuivirent leur voyage.

Le monaſtere de Biſan, où ils étoient alors, eſt ainſi nommé d'après la grande quantité d'eau qu'on trouve tout autour. La reſſemblance des ſons eſt cauſe que Poncet (r), & quelques autres voyageurs, l'ont appellé le monaſtere de la Viſion; mais Biſan, qui ſignifie de l'eau, eſt le vrai nom de ce Monaſtere. Un grand nombre de lacs & de rivieres ſont répandus dans ces plaines, & des ſources abondantes jailliſſent au ſommet de ces montagnes, & ſe précipitent à grand bruit ſur des projections de rochers moins élevés.

Du monaſtere de Biſan dépendent ſix autres couvens, renfermés dans une enceinte de vingt-ſix milles. Chacun de ces couvens eſt placé, comme une tour, ſur le ſommet d'un rocher. Le mont ſur lequel eſt Biſan eſt très-élevé & preſqu'à pic. Il y a un autre couvent encore plus haut qui, quoiqu'habité, ſemble être inacceſſible. Il eſt de tous côtés environné de bois: on y trouve toutes ſortes d'arbres fruitiers, tant de ceux qui ſont connus en Europe, que de ceux qu'on n'y connoît pas. Les oranges, les citrons, les limons y abondent. Il y a des pêches ſauvages & de petites figues d'un aſſez mauvais goût. Des grappes de raiſins

(r) Voyez le voyage de Poncet, à ſon retour par la Province de Tigré.

noirs

noirs chargent des pampres entrelacés à des arbres sauvages, & s'offrent aux besoins de l'homme & des animaux. Les champs sont couverts de myrthe, de différentes especes de jasmin; de roses de toutes les couleurs, mais ces roses sont inodores, à l'exception d'une seule, la rose blanche simple (1).

Les Moines de ces six couvens ont été, dit-on, jusqu'au nombre de mille. Ils possedent un vaste territoire, & ils paient un tribut, en vaches & en chevaux, au Baharnagah, de qui ils dépendent. Leurs chevaux sont très-estimés, parce qu'ils viennent du voisinage de l'Arabie. Cependant, quoique je fusse maître absolu de choisir ceux que j'aurois voulu, pendant que je commandois la maison du Roi, je ne pus jamais en trouver, dans cette partie de l'Abyssinie, plus d'une vingtaine assez grands & assez forts pour porter un homme avec son armure complette.

Je vais laisser à présent Don Roderigo continuer son voyage, dont la relation, écrite par son chapelain Alvarez, n'a pas trouvé un grand crédit auprès des Historiens de son pays. Il est vrai qu'il y a, surtout en ce qui concerne la religion, un grand nombre de choses très-difficiles à croire; & qui, je pense, sont l'ouvrage des Jésuites. Quelques années après qu'Alvarez eut quitté l'Abyssinie, Tellez, contemporain d'Alvarez, l'accusa de fausseté; & Damianus Goez, l'un des premiers Historiens Portugais, dit qu'il a vu, sous le nom d'Alvarez, un journal très-différent de celui qu'on a publié. Pour moi, j'avoue que ce qui y est raconté de

(1) Cette rose s'appelle en Barbarie *miksta*, & en Abyssinie *kagga*.

la premiere audience accordée par le Roi, me paroît être, ainsi que beaucoup de faits mentionnés ensuite, l'ouvrage de personnes qui n'ont jamais été en Abyssinie. Si mon opinion est juste, on ne doit pas accuser Francisco Alvarez des interpolations mensongeres dont il n'est point l'auteur; mais pour ce qu'il dit de l'accueil favorable que les Moines abyssiniens, & le peuple en général, firent à la Religion Catholique, pendant le long & désagréable séjour de Don Roderigo parmi eux, je ne doute pas que ce ne soit une fausseté, dont Alvarez seul est coupable.

Nous avons déja vu que, du tems même de Zara Jacob, la religion des Francs étoit en exécration. Nous avons vu de plus que tout l'Empire s'étoit révolté sous le regne de Bœda Mariam, par rapport à un tableau de la Vierge Marie, peint par Branca Leon, Vénitien, qui vivoit encore à la Cour d'Abyssinie, lorsque Don Roderigo de Lima se rendit auprès de David III, en Shoa. Iscander & Naod furent l'un & l'autre très-attachés à l'Eglise d'Alexandrie; & ni l'Abuna Imaranha Christos, qui vécut jusqu'au regne d'Iscander, ni l'Abuna Marcus, qu'Alvarez trouva en place, ne permirent qu'on introduisît des pratiques étrangeres. Je ne puis donc concevoir comment les Catholiques purent être aussi bien, aussi généreusement accueillis que nous le dit Alvarez. Le sang, qu'on répandit bientôt après, nous prouve que si les Abyssiniens se sentirent en effet quelqu'inclination pour l'Eglise Romaine, cette inclination ne fut que passagere. Quand je trouve dans le journal d'Alvarez quelque chose qui peut être mal entendu, je m'empresse de l'expliquer. Mais si j'y vois un fait expressément défiguré, comme, par exemple, la

célébration de l'Epiphanie, je le réfute, parce que ma propre expérience me prouve qu'il est absolument faux. Quant au reste du journal, je l'abandonne au jugement du public comme un ouvrage assez peu digne de foi. J'observerai seulement qu'on ne peut révoquer en doute le voyage de Don Roderigo & des autres Portugais, dont le livre d'Alvarez fait mention.

J'ai marqué sur ma carte les différens endroits où s'arrêterent ces voyageurs, quoiqu'une grande partie du pays, qu'ils traverserent, appartienne à présent aux Gallas, & soit non moins inaccessible aux Abyssiniens qu'aux étrangers.

Il y a dans la relation d'Alvarez deux choses qui me surprennent beaucoup. La premiere est le danger continuel que coururent les voyageurs d'être dévorés par les tygres, qui s'approchoient d'eux jusqu'à la portée d'une pique. L'on verra que j'en parle dans l'appendix à l'article de l'hyene.

La seconde chose qui m'étonne dans le voyage des Portugais, c'est le champ de feves au milieu duquel ils passerent. J'avoue que je n'ai jamais vu de feves en Abyssinie. Le lupin plante sauvage & un peu ressemblante aux feves, infecte les Provinces où l'on recueille le miel; mais on l'y regarde avec la plus grande aversion, & j'en expliquerai les raisons par la suite. Les Mahométans dont Roderigo traversa les champs, ne sont point indigenes, & n'ont jamais eu aucun rapport avec les mœurs & la religion des anciens habitans du pays: aussi est-il plus que probable que la culture des feves ne remonte pas au-delà de l'époque où les Mahométans s'établirent

là; c'eſt-à-dire qu'elle a dû commencer long-temps après que les préjugés pythagoriciens ont été détruits.

Don Roderigo de Lima avoit débarqué en Abyſſinie le 16 Avril 1520, & il n'arriva que le 16 Octobre de la même année à la vue du camp du Roi, dont il étoit alors éloigné de trois milles. Le Roi s'étoit avancé dans la province de Fatigar, ainſi que je l'ai déja dit. Il étoit à environ vingt cinq milles du premier endroit où ſe tiennent les marchés du royaume d'Adel, & à un peu moins de deux cens milles du port de Zeyla. Après le voyage pénible que l'Ambaſſadeur Portugais venoit de faire pour voir le Roi, il eſpéroit avoir ſans difficulté une audience de ce Prince; mais il ſe trompoit. Au lieu de le faire venir en ſa préſence, le Roi envoya un de ſes Officiers, le *Hadug Ras* (1), c'eſt-à-dire le Commandant des ânes, pour ordonner à Don Roderigo d'aller planter ſa tente à trois milles plus loin du camp; & ce Portugais fut enſuite cinq ans avant de pouvoir obtenir ſon congé.

Alvarez rend un compte fort imparfait d'une ſi longue ambaſſade; &, à l'exception de la célébration de l'Epiphanie, il ne fait mention d'aucune circonſtance remarquable dont il ait été témoin. On croiroit, en liſant ſa relation, que l'ambaſſade des Portugais ne dura pas plus d'un mois, & qu'ils ne s'entretinrent qu'une ſeule fois d'affaires avec le Roi. Je vais rapporter ici cette converſation pour donner une idée du ton d'humeur qui régnoit entre les deux parties.

(1) C'eſt un titre d'humilité. Mais le Hadug Ras eſt un des grands Officiers de la Couronne, & ne ſe mêle nullement de ce qui a rapport aux ânes.

Le Roi mena un jour l'ambassadeur voir l'église de Mecana Selassé, c'est à dire l'église de la Trinité, qu'on réparoit en ce moment, & qui servoit de tombeau aux Rois pendant que la famille royale résidoit en Shoa. Toutes les églises d'Abyssinie sont couvertes de chaume. Mais quelques personnes de la suite de Don Roderigo, qui lui vouloient sans doute du mal, avoient mis dans la tête du Roi que celle-ci seroit plus élégante si elle étoit couverte en plomb, chose dont ce Monarque ne pouvoit avoir d'idée. Il demanda à Don Roderigo si le Roi de Portugal ne pourroit pas lui envoyer assez de plomb lamiré pour couvrir son église. L'ambassadeur répliqua soudain qu'à sa premiere requisition le roi de Portugal lui enverroit assez de plomb pour couvrir non-seulement cette église, mais toutes celles qu'on pourroit bâtir en Abyssinie; & que ce présent ne seroit même qu'une bagatelle pour son maitre (1).

Tout-a-coup le Roi changea de conversation, & prenant un air févere, il dit à l'ambassadeur : « Que puisqu'il parloit de présens, il ne devoit pas oublier de faire savoir au roi » de Portugal, que si jamais il renvoyoit un ambassadeur » en Abyssinie, il devoit le faire suivre de présens considéra» bles, parce que déformais les ambasseurs étrangers qui se » hasarderoient à venir sans cette précaution, seroient mal » reçus.

Don Roderigo répondit très-vivement : » Que le roi de » Portugal étoit bien éloigné d'envoyer des présens à aucun

(1) Alvarez, Histoire d'Ethiopie, page 157.

» autre Roi; que n'ayant point de supérieur, il n'avoit
» point coutume d'offrir des dons, mais d'en recevoir, sui-
» vant son royal plaisir, parce qu'il étoit bien au-dessous de
» considérer les présens pour ce qu'ils valoient en eux-mêmes.
» Don Roderigo ajouta qu'il prioit le Roi d'observer qu'il
» avoit été envoyé par le Général des Indes, & non par le
» Roi de Portugal; que néanmoins quand le Roi son maître
» avoit fait partir pour l'Abyssinie Galvan, mort depuis peu
» en route, il lui avoit donné pour cent mille ducats
» de présens, non qu'il se crût dans l'obligation de rien
» donner, mais consultant seulement sa grandeur & sa géné-
» rosité; que quant aux impressions défavorables qu'avoient
» cherché à donner de lui des calomniateurs, que Sa Majesté
» Abyssinienne écoutoit, & dont elle répétoit sans cesse
» les discours, il la prioit de songer aux lettres qu'il lui
» avoit apportées du Général des Indes, parce qu'elles
» devoient lui apprendre que les Portugais n'étoient point
» accoutumés au mensonge & à la dissimulation, mais à
» dire la vérité toute nue; qu'il n'avoit jamais dérogé à ce
» principe depuis le premier moment qu'il étoit auprès
» de lui; qu'il le prioit de l'en croire là dessus, sinon qu'il
» étoit le maître de penser comme il lui plairoit; qu'il lui
» observoit cependant une fois pour toutes, que quoiqu'il
» ne vînt que comme ambassadeur du Général des Indes, il
» pouvoit en cette qualité se présenter devant le plus grand
» Monarque du monde, sans être obligé d'entendre tous les
» discours auxquels il avoit été exposé depuis qu'il étoit à
» la Cour d'Abyssinie, discours que, quand il ne seroit pas
» revêtu du titre d'ambassadeur, il ne pourroit souffrir comme
» Portugais, Gentilhomme & Soldat; qu'ainsi il lui deman-
» doit soudain la liberté de se retirer.

Digitized by Google

Le Roi lui dit alors, » qu'il l'avoit traité avec une dis-
» tinction bien au-dessus de tout ce qu'il auroit pu attendre
» de ses prédecesseurs, puisqu'il n'avoit porté des présens
» d'aucûne valeur ».

L'Ambassadeur répliqua soudain; » que toute la distinction
» qu'on lui avoit montrée depuis qu'il étoit sur les terres d'A-
» byssinie, consistoit en injustices & en outrages; qu'il croi-
» roit mourir martyr s'il finissoit ses jours dans un pays où
» on lui avoit dérobé tout ce qui lui appartenoit, excepté
» les vêtemens qu'il avoit sur le corps; que Matthew, qui
» n'étoit qu'un ambassadeur prétendu, avoit été traité bien
» différemment par le roi de Portugal; qu'enfin, il ne desi-
» roit que son congé, puisqu'il avoit remis ses lettres &
» rempli sa mission : mais que jusqu'au moment de son départ
» il s'attendoit à être traité en homme d'honneur, en homme
» incapable d'un mensonge »

Le Roi reprit, » qu'il le croyoit homme d'honneur, &
» digne d'être cru : mais que Matthew étoit un menteur. Il
» pria Don Roderigo de croire qu'il savoit comment les
» capitaines des vaisseaux & les officiers du roi de Por-
» tugal s'étoient comportés avec ce même Matthew; mais
» qu'il étoit loin d'imputer ces torts à Don Roderigo ».

Il se répandit à la Cour un bruit, qui inquiéta beaucoup
l'ambassadeur. On dit que suivant la coutume invariable de
l'empire, le Roi se proposoit de ne pas le laisser sortir d'A-
byssinie. Deux Vénitiens, Nicolas Branca, Leon & Thomas
Gradenigo, avoient été retenus malgré eux depuis le regne

de Bœda Marian. Mais ce qui effrayoit le plus Don Roderigo étoit l'exemple de Covillan, qui vivoit encore à la Cour d'Abyssinie, après avoir été envoyé ambassadeur à Iscander par Jean I, roi de Portugal, & qui, au lieu de pouvoir jamais obtenir son congé, avoit été obligé de se marier & de s'établir dans le pays.

Il est bien difficile de deviner quelles étoient alors les intentions de David. Mais comme il résolut d'envoyer un ambassadeur au roi de Portugal, il étoit nécessaire qu'il laissât partir Don Roderigo. Cependant il ne dérogea pas entiérement à la politique Abyssinienne; il retint de force le secrétaire d'ambassade, Maître Juan, & le peintre Lazaratus d'Andreas; & Don Roderigo fut obligé de partir sans eux.

Zaga Zaab, moine Abyssinien, qui avoit appris la langue Portugaise, pendant le séjour de Don Roderigo à la Cour d'Abyssinie, fut choisi pour ambassadeur. Le Portugais & lui partirent, bien pourvus de tout ce qui leur étoit nécessaire pour leur voyage, & ils arriverent heureusement à Masuah, où ils trouverent une flotte commandée par le Gouverneur des Indes Don Hector de Silveyra, qui attendoit Don Roderigo de Lima pour le ramener. Soit que l'Empereur d'Abyssinie eût changé d'avis ou non, le 27 Avril 1526, quatre Messagers arriverent de la Cour, portant des ordres qui enjoignoient à Roderigo de revenir sur ses pas & de mener Don Hector avec lui. Mais les Portugais refuserent d'obéir. Ils se contenterent de laisser Zaga Zaab maître

maître de s'en retourner. Cet Abyssinien déclara que s'il étoit attrapé, il pourroit bien être jetté dans la fosse aux lions; & il s'empressa de se rendre sur la flotte, qui partit de Masuah dès le lendemain.

Les voyages fréquens des Portugais causerent de vives alarmes aux puissances Mahométanes: mais ni le roi d'Abyssinie, ni les Portugais n'avoient pourtant retiré aucun avantage de ces voyages, & il y a beaucoup d'apparence que les différentes flotes qui se rendoient à Masuah, n'y vinrent que pour chercher l'ambassadeur Don Roderigo. Les six années perdues en querelles & en puérilités entre le roi d'Abyssinie & l'ambassadeur Portugais, avoient eu l'air de former des liaisons sérieuses entre les deux Nations; & ce qui inquiétoit encore plus les Maures, c'est que rien n'avoit transpiré. Mais pourquoi n'avoit-il rien transpiré? Parce qu'on ne s'étoit arrêté à aucun plan certain, parce qu'on n'avoit fait que des propositions vaines & oiseuses, qu'on n'avoit ni le pouvoir, ni la volonté d'exécuter. Tel étoit, par exemple, le projet de réunir deux armées pour conquérir l'Arabie jusqu'à Jérusalem. Cependant les Turcs étendoient rapidement leurs progrès au midi. Ils avoient soumis l'Arabie en moins de temps que Don Roderigo n'en avoit passé à disputer avec le Roi pour du poivre & pour des mules; & la tempête étoit prête à éclater dans l'endroit où on s'y attendoit le moins.

Sous le regne doux des Mameluks (1), avant la conquête

(1) Canso el Gauri, & Tomum Bey.

de l'Egypte & de l'Arabie par Selim (1), une caravane avoit coutume de partir d'Abyssinie pour aller directement à Jérusalem. Les Abyssiniens avoient alors un traité avec les Arabes : leur caravane, composée d'un millier de pélerins, tant prêtres, que laïques, prenoit son point de départ d'Hamasem, petit territoire abondant en provisions, & qui n'est éloigné que de deux journées de marche de Dobarwa & de Masuah. Elle ne faisoit faire guère plus de six milles par jour, s'arrêtant souvent dans sa marche pour célébrer le service divin, plantant ses tentes de bonne heure, & ne partant jamais avant neuf heures du matin. Ces voyages continuerent à se faire tranquillement jusqu'à l'invasion des Turcs; la caravane faisoit entendre des tambours, déployoit ses drapeaux, & elle traversoit le désert par la route de Suakem, sans que personne cherchât à l'insulter.

L'ANNÉE après que Selim fut en possession du Caire, l'Abbé Azerata Christos, Moine distingué par sa piété, conduisit quinze cens pélerins à Jérusalem, où ils arriverent sans accident. Mais à leur retour, ayant rencontré un corps de troupes de Selim, la plupart furent massacrés, & les autres dispersés dans le désert, où ils périrent de faim & de soif. En 1525, une autre caravane s'assembla à Hamazem. Elle consistoit en trois cens trente-six Moines ou Prêtres, & quinze Religieuses. Le douzieme jour de leur départ, tandis qu'ils marchoient lentement, chargés de provisions & d'eau, ils furent attaqués par les Maures du district d'Hamazem même. Tous les Chrétiens un peu âgés qui furent pris furent

(1) Selim premier, Empereur des Ottomans.

paſſés au fil de l'épée, & tous les jeunes réduits en captivité. De trois cens trente-ſix perſonnes, il n'en échappa que quinze, dont trois ſeulement purent retourner en Shoa, où ils arriverent pendant que Don Roderigo y étoit. Ce fut là le premier acte d'hoſtilité que commirent les Maures du nord de l'Abyſſinie, pour ſe venger de l'alliance que le Roi venoit de contracter avec les Portugais. Dès ce moment les Chrétiens interrompirent leur communication avec le Caire par le déſert, & les Mahométans ſuivirent ſeuls cette route.

Depuis l'arrivée de Covillan en Abyſſinie les choſes étoient bien changées. Les Portugais avoient d'abord deſiré l'amitié des Abyſſiniens pour pouvoir, par leur moyen, communiquer avec l'Inde. Mais depuis ils pouvoient ſe paſſer d'un tel ſecours, puiſqu'ils avoient trouvé l'utile paſſage du cap de Bonne-Eſpérance. De ſon côté, David affranchi de la crainte des Maures d'Adel, qu'il avoit vaincus, voyant que la puiſſance formidable des Turcs, après avoir conquis l'Egypte, étoit conſtamment repouſſée dans l'Inde par les Portugais, & mécontent enfin de la conduite bruſque de l'Ambaſſadeur Don Roderigo, & des promeſſes exorbitantes que l'Impératrice Helena avoit fait faire à ſon inſçu par l'Arménien Matthew, ne deſira pas de reſſerrer davantage, avec les Portugais, des liaiſons dont il ne prévoyoit point l'utilité.

La conquête de l'Inde étoit le principal objet de l'ambition de Selim; mais il y trouva tant d'obſtacles qu'il y renonça, & ayant déja ſoumis l'Arabie, qui s'étend ſur un côté de la mer Rouge, il réſolut de porter ſa domination

Digitized by Google

ſur le rivage oppoſé. Trois raiſons le déterminoient à ce projet; la premiere, c'eſt que la Ville-Sainte de la Mecque ſeroit alors bien plus en ſûreté, ſi une flotte Portugaiſe venoit joindre ſes forces à une armée Abyſſinienne; la ſeconde, c'eſt que les galeres Turques ne navigueroient point tranquillement à l'extrémité du Golphe d'Arabie, tant que les Abyſſiniens ſeroient maîtres d'accorder aux Portugais une Iſle, où un port pour s'y établir & le fortifier; la troiſieme enfin, c'eſt que l'Empereur d'Abyſſinie étant, à ce qu'on diſoit, un Prince dont le prophete avoit honoré l'un des prédéceſſeurs de ſa correſpondance, Selim croyoit qu'il étoit de ſon devoir de convertir ce Prince & ſon Royaume à l'Iſlamiſme; & il vouloit opérer cette converſion par l'épée, méthode qui ne fut jamais adoptée que par la religion de Mahomet & par celle de Rome.

Les lances & les fleches, armes peu redoutables, portées par des hommes à demi nuds & aſſemblés à la hâte & & momentanément, n'étoient plus en uſage parmi les Turcs. Selim avoit remplacé des troupes mal exercées, par des garniſons de Vétérans qu'il avoit répandus dans toutes les Villes de la côte d'Arabie. Ces garniſons habiles à manier le mouſquet, étoient munies d'une puiſſante artillerie, & ſecondée par une flotte nombreuſe, qui, quoique continuellement vaincue dans l'Inde par les Portugais, contre leſquels elle étoit deſtinée, n'avoit pourtant jamais ceſſé de ſe promener dans la mer Rouge, & de renforcer les poſtes des Turcs, avec de nouveaux ſoldats.

L'Impératrice Hélena mourut en 1525, l'année avant

que Don Roderigo quittât l'Abyssinie. Cette Princesse avoit voulu former entre les Portugais & les Abyssiniens des liaisons qu'il semble que David ne croyoit pas pouvoir tourner à son avantage, si l'on en juge du moins par le désaveu continuel qu'il faisoit de l'ambassade de Matthew. Peu après la mort d'Helena, David se prépara à recommencer la guerre des Maures. Il n'avoit cependant pas su se procurer le moindre secours des Portugais : mais les Adeliens avoient employé bien différemment les momens de la paix. Ils s'étoient étroitement liés avec les Généraux Turcs, qui commandoient en Arabie, & principalement avec le Bacha de Zibit, ville maritime & très-commerçante, située vis-à-vis de Masuah. Une garnison Turque étoit venue avec un grand train d'artillerie, s'emparer de Zeyla, & un Turc avoit pris le commandement de cette isle. Tout étoit donc prêt à la défense, dès que le roi d'Abyssinie menaceroit d'attaquer les Maures; & ce prince marchoit déja contre eux.

Le premier signe de mécontentement que les Mahométans donnerent de la liaison des Portugais & des Abyssiniens, fut, ainsi que je l'ai déja rapporté, le massacre de la caravane partie pour Jerusalem. Le roi voulant punir cet attentat, entra soudain dans la province de Dawaro ; & de-là il envoya un corps de troupes pour observer quel étoit l'état des forces des Maures dans le royaume d'Adel. Ce détachement ne fut pas plutôt sur les terres de ce royaume, qu'il rencontra les troupes ennemies préposées à la garde des frontieres. On en vint aux mains. Les Abyssiniens furent vainqueurs, & ils poursuivirent les Maures jusques dans les endroits les plus deserts de leur pays. Le Roi s'avança

Digitized by Google

alors pour combattre l'armée Mahométane. La bataille se donna à Shimbra Coré. Elle fut sanglante ; & les Abyssiniens la perdirent completement. Le Betwudet, le Hadug Ras, le Gouverneur d'Amhara, Robel, Gouverneur de la montagne de Geshen, la plus grande partie de la noblesse, & quatre mille soldats resterent sur la place.

Mahomet, surnommé Gragné, c'est-à-dire, le Gaucher, commandoit l'armée des Maures. Il étoit gouverneur de Zeyla, & c'est lui à qui son parti devoit la ligue des Bachas Turcs de la côte d'Arabie. Ayant donc remporté cette victoire sur le monarque Abyssinien, il résolut de continuer la guerre d'une maniere décisive. Il commença par demeurer deux ans tranquille. Pendant ce tems-là il envoya à la Mecque & dans les établissemens Turcs tous les prisonniers Abyssiniens qu'il avoit faits ; & il demanda en retour le secours de troupes & d'artillerie spécifié dans son traité avec les Turcs. En conséquence un corps considérable de Janissaires traversa la mer, & vint fortifier l'armée Maure. Soudain Mahomet mena ses troupes dans la province de Fatigar, qu'il soumit facilement, ainsi que les deux autres provinces voisines, l'Ifat & le Dawaro, brûlant, ravageant tout ce qu'il trouvoit sur son passage, & réduisant à l'esclavage, suivant sa coutume, les habitans que le sabre épargnoit.

L'année suivante Mahomet marcha droit en Dawaro, où il commit les mêmes excès. Le roi d'Abyssinie désepéré, voyant qu'une ruine entiere menaçoit son empire, & qu'il n'y avoit d'autre moyen de la prévenir que de combattre les

Maures, marcha contre eux, quoiqu'il eût une armée bien inférieure, à tous égards, à celle qu'il alloit attaquer. La bataille se donna le premier Mai 1528. Le Roi fut encore vaincu. Islam Segued, son premier Ministre, qui commandoit l'armée ce jour là, tomba sous le fer ennemi, ainsi que les autres principaux Officiers; & l'armée Maure s'empara de la province de Shoa. David se retira dans l'Amhara & campa à Hegu, espérant recruter son armée pendant la saison des pluies. Mais Gragné, qui étoit à sa poursuite, ne lui en donna pas le temps. Ce Maure entra en Amhara, exterminant tout ce qu'il rencontroit. Le second jour du mois de Novembre, il brûla l'église de Mecana Selassé (1), & celle d'Atronsa Mariam. Le 8 du même mois il mit le feu à Ganeta Georgis; le 2 de Décembre à Debra Agezia Beher; & le 6 l'église de Saint-Etienne fut aussi réduite en cendres. Ensuite Gragné s'en retourna chargé de butin, dans le royaume d'Adel.

Le mois d'Avril de l'année suivante Mahomet Gragné fit une nouvelle invasion. Il pilla & brûla Warwar, & il y établit son camp. En 1530, il s'empara de la province de Tigré. C'étoit au mois d'Octobre, & le Roi, qui avoit passé l'hiver en Dembea, gagna le Woggora. De-là ce Prince alla, en Décembre, à Tsalamet, & ensuite il retourna en Tigré pour célébrer la fête de l'Epiphanie.

En 1531, le Monarque Abyssinien traversa le Tzegadé, ayant toujours derriere lui Gragné, qui sembloit moins

(1) Du S. Sépulcre.

Digitized by Google

faire la guerre que ſuivre ſa proie à la chaſſe. Le 2 de Janvier le Général Maure brûla l'égliſe d'Abbé Samuel. Enſuite il deſcendit dans la province de Mazaga, ſur les frontieres du royaume de Sennaar, pour conférer avec Muchtar, l'un des Chefs de ſon parti. Là Muchtar & Gragné réſolurent de combattre le Roi, en quelqu'endroit qu'ils puſſent le joindre, & ſur-tout de l'attaquer ſeul, pour tâcher de le prendre. Gragné faiſant alors des marches forcées, atteignit David le 6 Février à Dalakus, ſur les bords du Nil. Il lui offrit ſoudain d'en venir aux mains; car il connoiſſoit le caractere de ce Prince, & il ſavoit bien que ſon orgueil ne lui permettroit pas de refuſer de combattre, quelle que fût l'infériorité de ſon armée.

Ce que le Général Maure eſpéroit, arriva. La fortune ſe déclara encore contre le roi d'Abyſſinie. Negadé Yaſous, Acab Saat, & pluſieurs autres Chefs de la Nobleſſe périrent en combattant ſous les yeux de leur Prince; & le brave Moine Andreas (1), déja très-avancé en âge, chercha la mort au milieu des ennemis, ne voulant point ſurvivre à la ruine de ſa patrie.

Les Maures jugeant alors qu'ils n'avoient plus beſoin de ſe tenir réunis en corps d'armée, ſe diviſerent en pluſieurs petites troupes, afin d'avoir plutôt dévaſté le pays. Une partie de l'armée de Gragné ſe détacha pour aller brûler Axum & l'autre reſta en Amhara, ſous le commandement de Siméon,

(1) C'eſt ce même Andreas qui tua le Maure Maſſudi dans un combat ſingulier, au commencement du regne de David.

pour

pour tenir le Roi en échec & l'empêcher d'aller secourir Axum. En effet Simeon dispersa l'armée de ce Monarque; & la ville d'Axum fut brûlée, ainsi que plusieurs des plus riches églises d'Abyssinie, du nombre desquelles étoient Hallelujah, Banquol, Gazo, Debra Kerbé. Les infortunes se suivoient de près. Le 7 Avril, Saül, fils de Tesfo Yasous, attaqua un détachement de l'armée des Maures, & fut taillé en pieces.

En 1536, la vingt-huitieme année du regne de David; ce Monarque traversa le Tacazzé & eut plusieurs rencontres désastreuses avec les habitans du Siré & du Serawé. Tesfo l'Oul, qui commandoit pour le Roi dans cette derniere province, surprit, il est vrai, un parti Turc qu'il vainquit, & il laissa sur le champ de bataille Adlé, chef de ce parti : mais il éprouva bientôt lui-même un sort pareil, en combattant contre Abbas, Gouverneur Maure du Serawé. Un grand nombre des principaux habitans du pays périrent dans cette rencontre. Galila, grande Isle située dans le lac de Tzana, fut pillée, & on livra aux flammes le Couvent qui y étoit. Les Abyssiniens avoient déposé sur cette Isle une grande partie de leurs trésors. Aussi le butin dont les Maures s'emparerent en cette occasion, fut-il très-considérable.

L'année d'après, Gragné envoya un message au Roi, pour lui dire qu'il devoit bien voir qu'en combattant contre les Mahométans, il combattoit contre Dieu même. Il l'exhortoit à avoir assez de sagesse pour faire la paix pendant qu'il en étoit encore temps, lui offrant de faire retirer son armée, s'il vouloit lui donner sa fille en mariage; & l'assurant

qu'autrement il ne quitteroit l'Abyssinie que lorsqu'il auroit mis tout l'Empire hors d'état de ne produire autre chose que de l'herbe. Mais rien ne pouvoit dompter le superbe David. Il répondit à Gragné, par son message, qu'il étoit un infidele, un blasphêmateur, que Dieu employoit à le punir, lui & son peuple, des péchés qu'ils avoient commis ; que son devoir étoit de supporter ce châtiment avec patience : mais qu'on verroit bientôt les Maures détruits, ainsi que l'étoient toujours les instrumens coupables dont le ciel daignoit se servir dans ses vengeances. Qu'il espéroit cependant que lui & son royaume d'Abyssinie seroient conservés, comme un monument de la miséricorde de Dieu, qui n'abandonnoit jamais son peuple, même quand il le châtioit.

Il est certain que la chute de l'Empire entier sembloit alors inévitable. La famine, & la peste, sa compagne ordinaire, ravageoient l'Abyssinie & emportoient ceux que la guerre avoit épargnés.

GÉDÉON & Judith qui régnoient sur les Juifs dans les montagnes de Samen, après avoir beaucoup souffert des incursions de Gragné, s'étoient révoltés contre le Roi d'Abyssinie & réunis à son ennemi. Pendant ce temps, le Roi en continuant à montrer pour l'Eglise Catholique une inclination qui paroissoit lui avoir été inspirée depuis l'ambassade de Roderigo, écarta de lui beaucoup de monde. Lui & sa Cour observoient le Carême suivant le Calendrier Romain : mais le Clergé, ainsi que le reste de l'Empire, étoit fidele au Calendrier de l'Eglise d'Alexandrie.

Ce fut le 7 de Mars qu'Osman de Dawaro, Jonadab,

Kefla, Youfef, & plufieurs autres Abyffiniens rebelles, qui marchoient fous les enfeignes du Maure Ammer, l'un des Généraux de Gragné, furprirent le Prince Victor, fils aîné du Roi, qui alloit joindre fon pere, & difperferent fon armée, après l'avoir tué. Trois jours après, le Roi combattit en perfonne l'armée d'Ammer, à Zaat, dans la Province de Waag : mais il fut encore vaincu, & le plus jeune de fes fils, le Prince Menas, fut fait prifonnier. Dans cette occafion, le Roi demeura prefque feul, & il alla fe refugier parmi les rochers & les buiffons, dont eft hériffée la haute montagne de Tfalem, dans le diftrict de Tfalamet. Mais à peine y eut-il paffé un jour, que le rebelle Joram, maître de ce diftrict, vint l'y pourfuivre, & l'infortuné Monarque n'échappa au traître qu'en traverfant de nouveau le Tacazzé, feul & à pied. Il fe retira alors fur le Tabor, montagne exceffivement élevée dans la Province de Siré, & il y demeura tout l'hiver.

Le courage invincible, la conftance admirable de David, qui fembloit feul ne pas défefpérer de fa caufe, & qui, refté fans enfans, fans armée, combattoit encore pour défendre la liberté de fon pays, étonnoit à la fois fes amis & fes ennemis. Auffi, tous les braves Soldats qui purent échapper aux partis des Maures répandus autour de la montagne où étoit le Roi, n'héfiterent pas à fe rendre auprès de ce Prince; & quoiqu'on fût à peine en quel lieu de fon Royaume il s'étoit caché, il fe trouva de nouveau à la tête d'une armée bien peu nombreufe, mais d'une valeur à toute épreuve. Dans ce temps-là, Achmet-Eddin, Lieutenant d'Ammer, voulut traverfer la Province de Siré, chargé des dépouilles

des Eglises & des Villes qu'il avoit pillées. Le Roi le voyant à sa portée, fondit tout-à-coup sur lui du haut de la montagne, le surprit, l'immola de sa propre main, & le laissa avec la plupart des Maures, étendu sur le champ de bataille. Après quoi, il distribua le butin à sa petite armée.

Ammer, l'ennemi mortel du Monarque Abyssinien, Ammer, qui avoit juré de détruire lui seul la Famille Royale, parut dans la Province de Siré, & aux environs du Tabor, où il se livra aux plus horribles cruautés, tourmentant, massacrant les Prêtres, brûlant les Eglises & les Villages, & espérant enfin que tous ces excès irriteroient assez le Roi pour lui faire quitter l'asyle inabordable, où il se tenoit dans la montagne. Mais apprenant en même temps qu'une grande quantité de vaisselle d'or, d'argent & d'autres richesses, appartenant à l'Eglise de Debra-Kerbé, avoit été envoyée dans une Isle du lac Tzana, Ammer abandonna le Roi & courut s'emparer de ce butin.

Ce Maure fut attaqué d'une fiévre dangereuse pendant cette expédition : mais à son retour, il étoit déjà si bien rétabli, qu'il recommença à poursuivre le Roi avec la même fureur. Mais le 10 de Février 1538, un Soldat entra la nuit dans sa tente pendant qu'il dormoit, & le tua de plusieurs coups de couteau à deux tranchans, qu'il lui donna dans le ventre. On ignore ce qui avoit pu déterminer ce Soldat à commettre cette action : cependant la mort d'Ammer fut très-utile à David & au repos de l'Abyssinie.

Il y avoit douze ans que Dom Roderigo de Lima étoit

Digitized by Google

parti de Masuah pour s'en retourner en Portugal, emmenant avec lui Zaga Zaab, Ambassadeur du Roi d'Abyssinie. Cet Ambassadeur arriva heureusement à Lisbonne, & fut reçu avec beaucoup de magnificence par le Roi Jean. Mais comme à son départ, Zaga avoit laissé l'Abyssinie dans un état florissant, & que probablement la vie qu'il menoit en Portugal étoit plus agréable pour lui que celle de son pays, il ne s'empressa pas de mettre fin à son ambassade. D'ailleurs, les établissemens des Portugais dans l'Inde étoient parvenus à un point de grandeur & de prospérité, qui ne leur laissoit guere le temps de songer à un allié, tel que le Roi d'Abyssinie.

Le commerce des Maures & leur navigation dans l'Inde avoit reçu un coup fatal, tant par le succès des Portugais, que par la chute des Mamelucs d'Egypte. Sultan Soliman & son Général Sinan Pacha, en remplissant tous les lieux conquis par eux, de Soldats qui n'avoient aucune idée du commerce, & qui ne songeoient qu'au pillage & à la rapine, acheverent ce que la découverte du passage du Cap de Bonne-Espérance avoit commencé. L'introduction des Turcs & des armes à feu en Arabie n'étoit donc plus redoutable que pour David; & tels en furent les effets terribles, dans le cours de douze ans, qu'ils ne lui laisserent en Abyssinie que le seul titre de Roi, & une vie si hasardée, si fort en péril, qu'il ne pouvoit pas un seul jour compter sur le lendemain.

David avoit retenu en Abyssinie deux Portugais que Don Roderigo avoit amenés des Indes, l'un nommé Maître Juan,

& l'autre Lazaratus d'Andrad. L'Abuna Marc, vieux & infirme, & n'ayant plus de rapports avec le Caire depuis la conquête des Turcs, étoit devenu assez indifférent pour l'Eglise Grecque. Quelque temps avant sa mort, il désigna, à la priere du Roi, pour son successeur, le Portugais Juan; & en conséquence, il le sacra Abuna, après lui avoir donné les ordres inférieurs tous à la fois; car Juan n'étoit qu'un Laïc, étudiant en Médecine, fort simple & fort bigot. Nous l'appellerons désormais Juan Bermudes.

Ce Juan consentit volontiers à accepter la prélature, à condition toutefois que le Pape l'approuveroit; & il partit pour Rome, non par la route ordinaire de l'Inde, mais en traversant l'Arabie & l'Egypte. Le nouvel Evêque arriva sans accident en Italie; & Paul III, alors Pape, lui confirma non-seulement le Patriarchat d'Abyssinie, mais il lui donna aussi celui d'Alexandrie, ajoutant même à ses titres, suivant ce que dit Bermudes lui-même, le titre incompréhensible de Patriarche de la Mer. A tant d'emplois, Bermudes en joignoit encore un autre. Il étoit nommé Ambassadeur de David à la Cour de Portugal; & certainement il étoit digne de remplir cette place, quels que fussent d'ailleurs ses talens ecclésiastiques. Il avoit demeuré douze ans en Abyssinie; il connoissoit parfaitement bien le pays, & il avoit été témoin de la foule de désastres qui mirent cet Empire sur le penchant de sa ruine.

Mais tandis que le nord de l'Abyssinie étoit désolé par les Maures, une catastrophe terrible ensanglanta le midi. Le Visir Mudgid, Gouverneur d'Arar, apprenant qu'on por-

toit chaque jour dans la montagne de Geshen les trésors des Eglises & d'autres richesses qu'on vouloit soustraire au pillage, résolut de s'emparer de cette forteresse naturelle, que sa situation rendoit presque imprenable, & qui étoit encore défendue par une armée, obligée de camper sans cesse au pied de la montagne.

Quand Mudgid arriva au lieu où il devoit rencontrer cette armée, il trouva qu'elle avoit abandonné la place; & guidé par un Mahométan, attaché au service des Princes, le Visir gravit la montagne, sans aucune opposition, prit la famille Royale prisonniere, & fit passer au fil de l'épée, sans distinction d'âge, ni de sexe, toutes les autres personnes qui y étoient. Ce fut en 1540 qu'arriva ce terrible événement. Les malheurs de David étoient alors à leur comble, & il mourut cette même année.

Il est nécessaire de rappeller ici qu'Alvarez, Chapelain de l'Ambassadeur Portugais Dôn Roderigo, avoit, à ce qu'il raconte lui-même, été chargé par David de présenter son hommage au Pape. Il laissa donc Zaga Zaab en Portugal, & il se rendit à Bologne où étoit alors Charles-Quint; & en présence de cet Empereur, Alvarez remit au Pape ses Lettres de crédit qui avoient été dictées par Pedro Covillan, & il expliqua dans un long discours les motifs de son ambassade.

Le Pape eut un extrême plaisir à recevoir l'hommage du Roi d'Abyssinie, pendant qu'un grand nombre de Royaumes d'Europe cessoient de méconnoître sa suprématie. Il consi-

déra comme très-avantageux pour lui de jouir aux yeux de Charles-Quint des honneurs que lui rendoit le plus puiſſant Prince d'Afrique. Mais pour Charles-Quint, quoiqu'il ſe préparât à une expédition contre les Mahométans, qu'il avoit ſinguliérement à cœur de combattre, il parut aſſez indifférent ſur cette ambaſſade & ſur le Souverain qui l'envoyoit, preuve certaine qu'il regardoit tout cela comme un menſonge.

PLUSIEURS Ecrivains ont auſſi douté qu'Alvarez & même Juan Bermudes vinſſent de la Cour d'Abyſſinie, parce qu'on ne croyoit pas que le Roi pût abandonner la communion d'Alexandrie, dans laquelle il avoit été élevé par l'Abuna Marc, encore vivant. En outre, il ſembloit que l'Abuna Marc ne pouvoit guère avoir ſecondé des ambaſſades deſtinées à ſapper dans ſes fondemens le trône de ſa religion, ainſi que le pouvoir patriarchal dont il étoit lui-même revêtu.

MAIS on peut répondre à cela que l'Hiſtorien Abyſſinien du regne de David, montre dans tout le cours de ſes annales l'inclination de ce Prince pour l'Egliſe de Rome. Il en donne même un exemple frappant, lorſque pendant la guerre que le Roi d'Abyſſinie ſoutint contre Gragné, il célébra la fête de Pâques à la maniere des Catholiques, quoiqu'il sût bien que cette innovation diviſeroit le Royaume & lui aliéneroit une grande partie de ſes ſujets, dont il avoit le plus preſſant beſoin. Quant à l'Abuna, nous devons obſerver que le Caire étoit alors ſous la puiſſance des Turcs qui en avoient bouleverſé le gouvernement & qui s'acharnoient à perſécuter l'Egliſe Grecque.

LE

Le Roi & l'Abuna lui-même avoient donc également raison de ne pas s'adreſſer au Caire, devenu le ſiége de la puiſſance des Turcs, leurs ennemis. Ainſi, ils n'eurent point de peine à ſe tourner vers une nation, qui ſeule pouvoit leur donner des ſecours, & empêcher la ruine totale du gouvernement civil & de la religion en Abyſſinie.

Les Auteurs Européens qui traitent de l'Hiſtoire d'Abyſſinie, diſent que le regne de David III commença très-heureuſement : mais qu'à la mort de l'Impératrice Helena, le Monarque s'abandonna à toutes ſortes de débauches, & principalement à celle des femmes. M. Ludolf rapporte qu'il ſouffrit que ſes concubines euſſent des idoles juſques dans ſon palais. Mais j'oſe aſſurer que c'eſt une calomnie inventée par les Prêtres Portugais, qui ne purent jamais pardonner à David d'avoir nié la lettre portée par Matthew, & par laquelle il donnoit un tiers de ſon royaume au Roi de Portugal. David monta ſur le trône à l'âge d'onze ans. Il vainquit Maſſudi à ſeize ans; il n'en avoit guère que vingt, lorſque Don Roderigo arriva à ſa Cour ; &, ſi l'on en croit Alvarez, témoin oculaire, David étoit alors plein de prudence & de piété, & Helena vivoit encore.

En 1526, année qui ſuivit le départ des Portugais; David fut vaincu par les Maures ; & depuis ce temps juſqu'à ſa mort, il fut ſans ceſſe pourſuivi dans ſon royaume, comme ſi on eût chaſſé une bête farouche. Contraint de s'enfuir de rocher en rocher, avec très-peu de ſuite, ſouvent ſeul, il mourut en 1540, à l'âge de quarante ſix ans. Je ne

Digitized by Google

vois donc point le temps de ſa vie où l'on peut dire qu'il s'abandonna à la débauche.

QUANT à l'idolâtrie, qu'on l'accuſe d'avoir laiſſé introduire dans ſon palais par ſes maîtreſſes, je ne vois point d'où il eût pu tirer des rites & des maîtreſſes idolâtres. Les peuples voiſins de l'Abyſſinie conſervent un reſte de Sabéïſme mal entendu, adorant les étoiles, la lune & les vents. Mais je ne connois aucun de ces peuples qui rende un culte à des idoles.



CLAUDIUS, ou ATZENAF SEGUED.

De 1540 à 1559.

Commencement proſpere du regne de Claudius. — Chriſtophe de Gama arrive en Abyſſinie. — La ſaiſon des pluies l'empêche de joindre le Roi. — Bataille d'Ainal. — Bataille d'Offalo. — Chriſtophe de Gama eſt tué. — Bataille du Bet d'Iſaac. — Défaite des Maures. — Mort de leur Général. — Conduite remarquable de Nur, Gouverneur de Zeyla, & Général des Maures.

CLAUDIUS encore très-jeune, monta ſur le trône de David ſon pere, dans un tems où l'Empire ſembloit devoir avoir plus que jamais beſoin d'un Prince à qui l'âge eût donné de l'expérience. Mais Claudius poſſédoit des graces & une affa-

bilité, qui, à la premiere vue, lui attachoient le cœur de tous ſes ſujets. L'Impératrice l'avoit fait élever avec le plus grand ſoin. Il étoit inſtruit dans tous les exercices guerriers, & brave à l'excès. C'eſt du moins ce qu'on dit de lui dans les annales d'Abyſſinie. Mais quoique je n'aye pas cru pouvoir m'écarter du texte littéral de ces annales, il eſt de mon devoir d'obſerver qu'elles paroiſſent erronées.

Claudius naquit en 1522, & Helena mourut en 1525. Ainſi il ne put voir l'Impératrice que pendant les trois premieres années de ſa vie; & dans un âge ſi peu avancé, il n'eſt pas poſſible qu'il tirât un grand avantage des inſtructions de cette Princeſſe. Celle à qui Claudius dût ſon éducation eſt Sabel Wenghel, célebre en Abyſſinie par ſa ſageſſe & par ſon courage, & égale peut être à l'Impératrice Helena. Sabel Wenghel étoit veuve de David, & nous verrons que dans une autre occaſion elle eſt encore nommée Helena. Mais on ne doit pas oublier que cette confuſion de perſonnes eſt due à la confuſion de noms qu'offre preſque chaque regne dans l'hiſtoire Abyſſinienne.

L'on dit auſſi dans les annales d'Abyſſinie, qu'à ſon avénement au trône Claudius n'étoit qu'un enfant. Mais né en 1522, & ſuccédant à ſon pere en 1540, il devoit avoir 18 ans; & cet âge ne peut être appellé celui de l'enfance, ſurtout en Abyſſinie, à moins que, comme je l'ai déja remarqué, on ne conſidérât ſon âge relativement à la tâche difficile qu'il avoit à remplir en montant ſur un trône ébranlé de toutes parts, & qui ſembloit prêt à être renverſé.

Les Maures, malgré les ſuccès conſtans qu'ils avoient eus en combattant contre David, craignoient pourtant encore ſa longue expérience, & la conſtance indomptable qu'il oppoſoit aux plus grands revers. Auſſi ſe crurent-ils très-heureux de n'avoir plus affaire qu'à un jeune homme à peine ſorti de la tutelle des femmes, toujours favorables aux ſectateurs de Mahomet.

Tous les chefs Mahométans s'empreſſerent donc de former une ligue contre Claudius, & réſolurent de l'attaquer avant qu'il fût en état de ſe défendre, pour pouvoir d'un ſeul coup mettre un terme à la guerre. Ils leverent des troupes dans tous les pays qui leur étoient ſoumis; mais à la vérité avec un excès d'inattention préſomptueuſe, qui prouvoit combien ils ſe croyoient à l'abri de tout danger. Le jeune Roi étant alors bien informé que le Viſir Aſa Oſman, Debra Yaſous, & Joram, le même qui s'étoit trouvé naguère à la veille de ſe ſaiſir de David dans la montagne de Tſalem, avoient leur camp près de lui, & négligeoient de faire bonne garde, fondit ſur eux, ſans qu'ils ſuſſent quelles étoient ſes forces, & ayant battu & diſperſé leur armée, il répandit la terreur parmi les confédérés, par la maniere dont il profita de ſa victoire. Ce Prince pourſuivit les fuyards pendant deux jours & une nuit; & il ne rentra dans ſon camp qu'après avoir livré à la fureur du glaive tout ce qui étoit tombé ſous ſa main.

Cette action de Claudius ranima le courage des ſoldats; & leur inſpira une confiance qui alloit juſqu'à l'enthouſiaſme. Tous ceux qui avoient combattu ſous ſon pere, ſe hâterent

de se rendre auprès de lui. Les Agows de Lasta sur-tout, descendirent en foule de leurs montagnes escarpées; car le Chef de cette Nation belliqueuse étoit allié de Claudius par sa mere.

CLAUDIUS à la tête de son armée parut dès ce moment assez redoutable aux Mahometans, pour qu'ils cessassent de se retirer pendant l'hiver, suivant leur coutume, dans le royaume d'Adel. Ils se cantonnerent au contraire dans les différents districts qu'ils avoient conquis en Abyssinie, & au lieu de ravager le pays, ils ne s'occuperent plus qu'à se défendre contre leur nouvel assaillant. Bientôt ils convinrent entr'eux de réunir toutes leurs troupes, & de marcher ensemble contre le Roi pour le forcer à une bataille. Osman de Ganzé, le Visir Mudgid, qui s'étoit établi en Amhara, Saber Eddin (1), & tous les Officiers rebelles du Siré & du Serawé, formerent sans obstacle une jonction. Le seul Jonathan, Général très-expérimenté, n'avoit point encore réuni ses troupes à l'armée confédérée. Cependant, quoique l'armée du Roi fût chaque jour en état de combattre, ce Prince ne paroissoit pas trop se soucier d'en venir aux mains; & il s'étoit placé avec tant d'avantage, qu'il sembloit presqu'impossible de le forcer dans son camp.

JONATHAN marchoit alors pour aller joindre ses alliés. Le Roi fut averti de ses desseins; & le Général Maure n'étoit qu'à deux journées de sa destination, quand le Roi laissant ses tentes dressées & ses feux allumés, se déroba la nuit de

(1) Nom qui signifie constant dans la foi.

son camp, & par une marche forcée atteignit Jonathan, qui croyoit alors ce Prince bloqué par les confédérés. Jonathan pris à l'improviste, ne put se défendre. Son armée fut taillée en pieces. Il tomba lui-même sous le fer des Abyssiniens; & aussi-tôt le Roi s'en retourna avec la même rapidité qu'il étoit venu. Il avoit eu soin de laisser dans la route de petits détachemens qui pussent l'avertir, en cas que les ennemis voulussent lui tendre quelque piege, & qu'instruits de sa marche, mais ne pouvant plus en prévenir les effets, ils cherchassent à s'en venger.

Mais désormais les Maures étoient avertis de ce qui se passoit avec moins de zele & de promptitude qu'autrefois. Le Roi possédoit si bien l'affection des gens du pays, que les ennemis n'apprirent sa victoire que le lendemain de son retour. Il la leur fit savoir lui-même par un prisonnier Maure, qu'il avoit gardé exprès, & qui, en leur apportant la tête de Jonathan, leur fit un ample récit de la bataille, dont il avoit été témoin, & du butin que le Roi avoit fait.

Ce prisonnier porta en même tems aux Maures un défi que leur faisoit le Roi, en leur prodiguant toutes les épithetes qu'ils méritoient; & bientôt après ce Prince s'avança vers eux avec son armée qu'il rangea en bataille. Mais quoiqu'il les attendît longtems, quoique les cavaliers Abyssiniens proposassent de se mesurer en combat singulier, ainsi qu'ils ont coutume de le faire toutes les fois qu'ils sont en présence de l'ennemi, les Maures étoient si étonnés de ce qui venoit de se passer depuis trois jours, & de ce qu'ils voyoient en ce moment, qu'aucun Officier n'osa conseiller

de riſquer la bataille, ni aucun ſoldat accepter un cartel. Claudius rentra dans ſon camp, & diſtribua le butin à ſes troupes; après quoi il les fit rafraichir, & il envoya les bleſſés dans un lieu sûr & commode.

Le Roi étoit dans le pays de Samen, voiſin de la province de Laſta. Il quitta ſon camp & traverſa le Tacazzé, afin de ſe rapprocher des diſtricts où les Turcs s'étoient cantonnés. Dans cette marche une foule de gens ſe joignit à ſon armée victorieuſe. Des rebelles, des apoſtats revinrent auprès du Roi, pleins de confiance dans la clémence de ce Prince. Pluſieurs Maures mêmes nés en Abyſſinie n'héſiterent pas à marcher à ſa ſuite, parce qu'ils ſavoient déja la différence qu'il y avoit entre le gouvernement doux des Chrétiens, & celui de leurs nouveaux maîtres, les Turcs & les Maures d'Adel.

Le Roi établit ſon camp à Sard, où il célébra la fête de Pâques; & ſuivant l'uſage de ces contrées, pluſieurs Nobles obtinrent un congé pour aller célebrer des actes religieux au ſein de leur famille. Ammer, Gouverneur de Ganzé, qui connoiſſoit cette coutume, forma le projet de profiter de l'inſtant où le Roi n'auroit que peu de monde auprès de lui pour l'attaquer; & il auroit certainement réuſſi, ſi le Monarque n'avoit pas été inſtruit de ce deſſein preſqu'auſſitôt qu'il eut été conçu. En conſéquence ce Prince ſe mit en embuſcade avec ſes plus braves combattans, dans le chemin où devoit paſſer Ammer; & Ammer qui étoit bien loin de prévoir ce piege, y tomba & perdit ſon armée entiere le 24 Avril 1541. Après ſa victoire Claudius quitta Sard & alla camper à Shume.

TANDIS que les choſes changeoient auſſi favorablement en Abyſſinie, l'Ambaſſadeur Juan Bermudes ſe rendit de Rome à Lisbonne, où le roi de Portugal le reconnut pour Patriarche d'Alexandrie, d'Abyſſinie, & même comme il le deſiroit, pour Patriarche de la mer. La premiere choſe qu'il fit, ce fut de donner un exemple de la diſcipline Abyſſinienne, en mettant aux fers Zaga Zaab, pour avoir perdu autant de tems ſans remplir l'objet de ſa miſſion. Mais le roi de Portugal obtint peu de jours après que Zaga Zaab fût relaché. Bermudes s'occupa alors avec zele du ſujet de ſon ambaſſade. Il fit un tableau ſi frappant des déſaſtres de l'Abyſſinie, il s'intrigua ſi fort auprès du roi de Portugal & des grands, qu'il obtint un ordre du Roi, pour que Don Garcia de Noronha, qui alloit remplir la viceroyauté des Indes, envoyât quatre cens ſoldats Portugais à Maſuah pour ſecourir l'Abyſſinie.

JUAN Bermudes voulant encore mieux s'aſſurer de ce ſecours, réſolut de s'embarquer ſur la flote qui portoit Don Garcia de Noronha : mais il fut tout-à-coup attaqué d'une maladie, qu'il attribua à du poiſon que lui avoit, dit-il, donné Zaga Zaab ; & il différa ſon départ. Etant rétabli au bout d'un an, il s'embarqua & arriva heureuſement dans l'Inde. Mais Don Garcia de Noronha étoit déja mort, & ſon ſucceſſeur Don Etienne de Gama ne ſuivit pas le projet de ſecourir l'Abyſſinie avec autant de chaleur que Bermudes l'auroit ſouhaité.

CEPENDANT, ap quelque délais, Don Etienne de Gama réſolut d'entreprendre lui-même de paſſer le détroit de Babelmandeb,

Digitized by Google

Babelmandeb, & d'aller brûler les Galeres Turques qui étoient à Suez. Mais le Général Portugais ne réussit pas. Son projet ayant été découvert, les Galeres furent toutes mises à terre. De Suez, il se rendit à Masuah, où sa flote avoit besoin de prendre de l'eau; & en conséquence il envoya ses canots & ses chaloupes à Arkéeko, petite ville fortifiée du continent, où l'eau est très-bonne. Mais les Turcs & les Maures de Zeyla & d'Adel, alors maîtres d'Arkéeko, s'emparerent d'un millier de pieces de coton, qu'on avoit envoyées pour troquer contre de l'eau & des provisions, & ils firent dire au Général Portugais : » Que le roi d'Adel, » leur maître, étoit désormais maître de toute l'Ethiopie, » & ne vouloit point permettre qu'on continuât à trafiquer » avec ses sujets ; que cependant si le Commandant de la » flote vouloit faire la paix avec lui, il lui rendroit ses mille » pieces de coton, lui fourniroit des provisions en abon- » dance, & lui feroit les réparations convenables pour les » soixante Portugais qui avoient été tués auprès de Zeyla ». Il faut savoir qu'en effet, quand la flotte étoit entrée dans la mer Rouge, soixante Portugais s'étant embarqués dans une chaloupe, aborderent sur la côte du royaume d'Adel, où ils vouloient se procurer de l'eau, & ayant l'imprudence de céder aux sollicitations qu'on leur fit de quitter leurs armes, ils furent tous massacrés.

Don Etienne vit facilement le piége que lui tendoient les Maures, & voulant les payer de la même monnoie, il leur fit dire par leur message : « Qu'il étoit très-dis- » posé à traiter avec l'Officier Maure ; mais qu'il ne de- » mandoit pas qu'on lui rendît les piéces de coton, parce

» qu'elles étoient de bonne prise; que quant aux soixante » Portugais, ils méritoient la mort, comme traîtres & déserteurs; qu'il envoyoit encore mille piéces d'étoffe pour » qu'on lui donnât en retour de l'eau & des provisions, surtout du bétail en vie; qu'enfin, comme c'étoit un temps » de fêtes, il vouloit célébrer la paix avec les habitans, & » qu'il apporteroit lui-même ses marchandises à terre, dès » que les jours de Pâques seroient passés. »

CES conventions étant acceptées avec une mauvaise foi réciproque & une intention égale de se tromper, & Don Étienne ayant obtenu les provisions dont il avoit besoin, il défendit expressément aux Portugais d'aller à terre. Puis il choisit six cens hommes de bonnes troupes dont il donna le commandement à Martin Correa, qui s'embarqua sur de légers canots, descendit secrétement auprès d'Arkéeko, s'empara de la ville & passa tous les habitans au fil de l'épée. Nur, qui commandoit dans la province pour le Roi d'Adel, n'eut pas plutôt appris que les Portugais étoient débarqués, qu'il prit la fuite. Il avoit même déjà gagné la campagne, quand Martin Correa le tua d'un coup de mousquet & lui coupa la tête, qu'il envoya à la Reine Sabel Wenghel. Cette Princesse étoit alors dans une place fortifiée de la province de Tigré, & elle avoit auprès d'elle le Degdeasmati (1) Robel, le même que l'ancien Ambassadeur Don Roderigo avoit rencontré en allant joindre le Roi, & qui depuis étoit Gouverneur de la province. La Reine reçut avec de grandes marques de joie la tête du Général Maure, la considérant

(1) Vulgairement *Kasmati*.

comme un garant des victoires que les Portugais & les Abyssiniens devoient remporter.

CEPENDANT Don Etienne de Gama, commandant de la flotte, fit choix des Portugais qu'il destinoit à aller joindre Claudius. Le Roi de Portugal n'avoit promis à Juan Bermudes que quatre cens cinquante hommes : mais un ardent desir de gloire s'étoit emparé de tous les esprits, & chacun ambitionnoit de partager les dangers de l'entreprise. Tout ce que put faire Don Etienne de Gama, fut de choisir pour Officiers les hommes les plus distingués ; & ceux-ci emmenant sans nécessité plusieurs domestiques, augmenterent de beaucoup le nombre promis de quatre cens cinquante hommes. Don Etienne confia le commandement de cette petite armée de Héros au plus jeune de ses freres, Don Christophe de Gama, Officier de la plus grande espérance.

CEPENDANT ceux qui ne purent pas avoir l'honneur de marcher, murmurerent beaucoup, & l'autorité de Don Etienne eut peine à les contenir dans les bornes du devoir. C'est d'après cette honorable émulation & le mécontentement des braves soldats qui ne purent pas aller combattre, que la Baye de Masuah, où étoit alors la flotte Portugaise, fut nommée *Bahia dos Agravados*, c'est-à-dire, la Baye des maltraités, la Baye de ceux à qui on a fait une injustice. On s'est trompé, lorsqu'on a rendu ce mot par la Baye des malades.

LES Portugais, commandés par Don Christophe de Gama, marcherent à Arkéeko. Le lendemain, Don Etienne &

les principaux Officiers de l'escadre vinrent prendre congé de leurs compatriotes ; & ayant reçu la bénédiction du *Patriarche de la Mer*, Juan Bermudes, ils se rembarquerent & firent voile pour l'Inde.

Don Christophe marcha soudain, avec intrépidité, du côté de Dobarwa, qui est l'entrée la moins difficile de l'Abyssinie, bien qu'elle soit remplie de montagnes escarpées & presqu'inaccessibles. Le Baharnagash eut ordre de faire accompagner les Portugais & de leur fournir du bétail, tant pour charier leur bagage, que pour leur nourriture, & cet ordre fut ponctuellement exécuté. Mais les voitures qui portoient l'artillerie s'étant brisées dans ces mauvais chemins, & personne n'étant à portée d'en fournir de nouvelles, Don Christophe en fit faire, sur le modele de celles qui venoient de Portugal ; & comme le fer est très-rare en Abyssinie, il fit mettre en bandes les canons des plus mauvais fusils, & on en garnit les roues des voitures.

La Reine se hâta de venir joindre Don Christophe de Gama. Ce Général apprenant qu'elle étoit en route, sortit de Dobarwa & alla environ une lieue au-devant d'elle, faisant marcher son armée au bruit du tambour & enseignes déployées. A son approche, il fit faire une décharge générale de sa mousquetterie, ce qui causa beaucoup de frayeur à la Reine. Cette Princesse avoit avec elle ses deux sœurs & une suite nombreuse de personnes des deux sexes. Don Christophe l'aborda d'un air galant & respectueux. Elle étoit couverte depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais elle leva son voile de maniere que le Général Portugais pût voir aisément son

visage. Il lui donna cent de ses soldats pour la garder, & il rentra avec elle dans la ville, l'un & l'autre également satisfaits de leur premiere entrevue.

En quittant Dobarwa, Don Christophe marcha huit jours de suite dans des chemins très difficiles, desirant de pouvoir joindre son armée à l'armée du Roi. C'est alors qu'il reçut de la part du Général Maure un défi rempli des expressions les plus injurieuses, auxquelles il répondit sur le même ton. Cependant il continua sa route, autant que les pluies le lui permirent; & Gragné, qui vouloit prévenir une jonction, le suivit jusques dans la province de Tigré. Les deux armées ne cherchoient point à s'éviter, & elles marchoient vers le même point. Aussi le 25 Mars 1542, elles arriverent à la vue l'une de l'autre, à Ainal, petit village situé dans le pays du Baharnagash.

L'armée des Maures étoit composée de mille cavaliers, cinq mille fantassins & cinquante fusiliers Turcs, & elle avoit en outre quelques piéces d'artillerie. Don Christophe, indépendamment de ses quatre cens cinquante Portugais armés de mousquets, avoit douze mille Abyssiniens, la plupart à pied, avec quelque mauvaise cavalerie, commandée par le Baharnagash & Robel, Gouverneur du Tigré. Don Christophe avoit bien plus à cœur de joindre le Roi que de livrer une bataille; mais en brave Général, il se hâta de combattre, dès qu'il en vit la nécessité; & comme l'ennemi le surpassoit de beaucoup par le nombre de la cavalerie, il se posta de maniere à pouvoir tirer le meilleur parti possible de ses armes à feu. Aussi fut-il heureux d'avoir pris ce parti;

car les Abyssiniens montrerent la plus grande terreur, quand les mousquetades commencerent des deux côtés.

Gragné montoit un cheval bay, & il s'avançoit jusqu'auprès des rangs des Portugais, pour voir s'il y avoit quelqu'endroit par où sa cavalerie pût pénétrer, lorsqu'étant reconnu à ses habillemens pour un Officier de distinction, il fut ajusté par Pedro de Sa, Portugais très-adroit, & il reçut un coup de fusil qui tua son cheval & le blessa lui-même à la jambe. Ce coup occasionna une grande confusion parmi les Maures, & il auroit peut-être entraîné leur défaite, si au même instant le Général Portugais n'avoit pas été également blessé d'un coup de feu. Don Christophe voulant montrer qu'il comptoit sur la victoire, ordonna à ses soldats de s'avancer, & de planter leurs tentes dans l'endroit même que les Maures venoient de quitter. Mais Gragné monta sur un autre cheval, & se retira sans être poursuivi, les Abyssiniens se contentant d'être spectateurs du combat.

Don Christophe, ayant toujours l'Impératrice dans son armée, établit son quartier d'hyver à Assalo. Gragné ne voulut point le perdre de vue, & il campa à Zabul, espérant encore combattre les Portugais avant qu'ils pussent se réunir avec le Roi. Pendant l'hyver, le Monarque Abyssinien & le Général Portugais ne cesserent de s'envoyer réciproquement des messages & de chercher à s'assurer, par leur correspondance, du meilleur plan à suivre pour soutenir la guerre. Don Christophe & l'Impératrice pensoient tous les deux que, d'après le petit nombre de Portugais qui restoient, il seroit très-dangereux de risquer une action avant la fin de l'hyver.

Digitized by Google

Le Général Maure avoit sans doute deviné leur opinion; car, dès que le Roi commença à descendre du Dembea, Gragné s'approcha du camp de Don Christophe & se plaça entre lui & Claudius, étendant ses troupes devant les Portugais & les défiant de la maniere la plus outrageante de sortir de leur camp & de venir le combattre. Parmi le grand nombre de vertus que possédoit Don Christophe au degré le plus éminent, il ne comptoit point la patience, si nécessaire à ceux qui commandent des armées. Il étoit brave à l'excès, ardent, impétueux, jaloux de ce qu'il croyoit l'honneur militaire, & obstiné à suivre les résolutions intrépides que lui inspiroit cet honneur. Les défis d'un barbare, dont un Général plus tranquille se seroit moqué, firent oublier à Don Christophe les raisons qu'il alléguoit souvent lui-même, & que l'Impératrice lui répéroit sans cesse pour l'empêcher de hasarder la bataille avant l'arrivée de Claudius qui s'avancoit à grands pas à la tête de son armée. Ce Général ne pouvant supporter plus long-temps l'insolence de Gragné, dédaigna tous les conseils & prit le parti de combattre. Ainsi, le 30 Août, à la pointe du jour, il sortit de son camp, & ayant placé son armée de la maniere la plus avantageuse, il offrit la bataille à l'ennemi.

Par le moyen des présens qu'il avoit faits au Bacha de Zibid, Gragné avoit augmenté sa cavalerie jusques au nombre de deux mille hommes. Il avoit aussi cent Turcs armés de mousquets, un nombre infini de fantassins & un train d'artillerie, supérieur à tout ce qui avoit paru jusqu'alors en Abyssinie. La Reine, effrayée des préparatifs de la bataille, s'enfuit & emmena le Patriarche Juan Bermudes, qui sem-

bloit n'avoir pas plus d'envie qu'elle d'être témoin du sort de cette journée. Mais Don Christophe, qui sentoit tout l'effet que pouvoit produire un si dangereux exemple, tant sur les Portugais que sur les Abyssiniens, fit courir après eux vingt cavaliers qui les ramenerent l'un & l'autre; & il reprocha alors au Patriarche de manquer à son devoir, parce qu'il étoit obligé, avant de se retirer, de le confesser & de donner l'absolution à ses soldats, puisqu'ils alloient combattre contre les Infideles.

La bataille se donna le 30 Août; & l'on combattit des deux côtés avec une fureur égale. Les Portugais avoient de grand matin semé de la poudre à canon au-devant de leur premiere ligne; & sitot que les Turcs s'approcherent ils mirent le feu à cette poudre, qui en brûla plusieurs & les mit hors de combat. La fortune sembla d'abord favorable à Don Christophe. Mais Gragné ayant fait pointer quelque artillerie contre les Abyssiniens, & ceux-ci entendant le bruit de l'explosion, & voyant l'effet de quelques balles qui tomberent au milieu d'eux, prirent la fuite, & laisserent les Portugais, au nombre de quatre cens hommes seulement, qui se virent tout-à-coup entourés par toute l'armée des Maures. Gragné ne s'amusa point à poursuivre les fuyards. Il n'en vouloit qu'aux Portugais, dont le petit nombre sembloit lui annoncer une victoire sûre & rapide. Il les attaqua donc de toutes parts, mais sans succès; il avoit même perdu ses meilleurs Officiers, lorsqu'un soldat Turc appercevant Don Christophe, qui combattoit & s'exposoit en tous lieux, le visa avec sa carabine & l'atteignit au bras. Soudain tous les Soldats Portugais s'oublierent eux-mêmes pour ne songer

ger qu'à leur général. Mais il refusoit absolument de quitter le champ de bataille; & on fut obligé de le mettre par force sur une littiere & de l'éloigner avec la Reine & le Patriarche.

Il étoit déjà nuit. Don Christophe avoit été transporté au milieu d'un bois, tout auprès d'une caverne. Il donna ordre qu'on l'y descendît & qu'on pansât ses blessures. En vain la Reine & le Patriarche le presserent ensuite de quitter ce lieu. Sa résolution étoit prise, & sans daigner en expliquer les raisons, il refusa obstinément de s'éloigner d'un pas de plus. La Reine lui observa alors qu'il étoit précisément sur le chemin des cavaliers Maures, qui ne manqueroient pas de l'environner bientôt: mais il répéta d'un ton si ferme, qu'il vouloit demeurer-là, que la Reine & le Patriarche, qui n'ambitionnoient nullement les honneurs du martyre, l'abandonnerent au sort malheureux qui l'attendoit.

Don Christophe avoit ramené d'une de ses expéditions dans les montagnes, la femme d'un Officier Turc qu'il avoit tué. Cette femme extrêmement belle feignit de se convertir au Christianisme. Elle vécut avec le Général Portugais, & elle lui inspira la plus vive tendresse. L'on dit que lorsqu'il fut blessé & obligé de se retirer, cette femme lui dit la route qu'il devoit suivre, & lui promit de le venir joindre avec ses amis, pour le conduire dans un lieu sûr. Quelques domestiques que la Reine avoit laissés pour veiller sur lui, & le secourir, s'il étoit possible, s'étant cachés entre les rochers, virent en effet, dès que le jour commença à poindre, une femme s'approcher de la caverne, & bientôt après s'en re-

tourrer dans le bois, d'où il fortit tout-à-coup une troupe de Maures, qui coururent vers la retraite où Don Chriſtophe étoit étendu à terre, ſouffrant beaucoup de ſes bleſſures. A la premiere queſtion qu'ils lui firent, il dit courageuſement ſon nom; & les Maures furent ſi ſatisfaits de cette capture, qu'ils ne porterent pas plus loin leurs recherches, & s'en retournerent au camp avec leur priſonnier. Don Chriſtophe fut conduit en préſence du Génécal Maure, Gragné, qui l'accabla de reproches; mais le Général Portugais lui répondit d'un ton ſi fier & ſi mépriſant, que le Maure, outré de colere, tira ſon ſabre, & lui trancha la tête. Il envoya enſuite cette tête à Conſtantinople, & le corps fut partagé entre Zibid & quelques autres contrées de l'Arabie.

Les Maures s'emparerent du camp des Portugais, & égorgerent tous les bleſſés qu'ils y trouverent. Les femmes, épouvantées, s'étoient retirées dans la tente de Don Chriſtophe, où les Turcs allerent les chercher, & commencerent à ſe livrer avec elles à toute leur brutalité. Mais une jeune & noble Abyſſinienne, qui avoit épouſé un Portugais, indignée des outrages auxquels elle alloit être expoſée, mit le feu à pluſieurs barrils de poudre, qui étoient dans la tente, & fit périr, à la fois, elle, ſes compagnes, & leurs indignes vainqueurs.

La Reine & le Patriarche, après avoir ſuivi des chemins très-pénibles, & avoir été accueillis par-tout où ils s'arrêterent avec l'hoſpitalité la plus généreuſe, arriverent enfin ſur la montagne des Juifs, rocher inabordable, excepté par un ſeul côté, encore l'entrée en eſt-elle extrêmement difficile.

Défendu par la nature, cet asyle l'est aussi par un grand nombre d'habitans, qui vivent sur le sommet de la montagne dans une plaine spacieuse, bien cultivée, & arrosée par une riviere qui la partage. Là les deux fugitifs demeurerent deux mois, tant pour se reposer, que pour donner au Roi le temps de les secourir; & dès qu'ils surent qu'il étoit en marche pour les joindre, ils quitterent leur retraite, & se hâterent d'aller à sa rencontre.

Claudius témoigna le plus grand chagrin de la mort de Don Christophe, qu'il pleura pendant trois jours; ensuite il envoya trois mille onces d'or pour être partagées entre les Portugais, qui, à la place de Don Christophe, avoient élu pour leur Général Alphonse Caldeyra. Ces braves soldats s'empresserent alors d'aller joindre Claudius, & ils le prierent instamment de les mener au combat, afin qu'ils pussent venger la mort de Don Christophe.

Peu de temps après, Alphonse Caldeyra voulant dompter un cheval fougueux, fut jetté à terre, & mourut de sa chûte. On nomma pour le remplacer Arius Dias, Portugais né à Coïmbre d'une mere negresse. Dias devint un des favoris du Roi, qui commençoit à se faire des partis parmi les Portugais, dans l'intention de les diviser & de leur faire perdre leur attachement pour leur Patriarche, leur religion, & leur pays.

Le Roi se rendit de la province de Samen dans celle de Shawada, où les Maures vinrent pour le combattre avec toutes leurs forces. Ce n'étoit pourtant plus cette formidable armée qui avoit vaincu Don Christophe. Les soldats

Digitized by Google

Turcs, qui faifoient la principale force de l'armée, s'étoient flattés d'avoir chacun une fomme confidérable pour la rançon du Général Portugais, & ils virent avec indignation la maniere dont il fut mis à mort. Auffi s'en retournerent-ils foudain tous enfemble en Arabie, laiffant Gragné combattre feul pour fes intérêts. Claudius n'ignoroit pas cette défection; & fe hâtant de raffembler fon armée, il livra bataille aux Maures le 15 de Novembre, dans la plaine de Woggora, fituée fur le fommet de la montagne de Lamalmon. Là, malgré leur triomphe récent, les Maures ne tarderent pas à reconnoître la fupériorité des troupes du Monarque Abyffinien.

Cette journée fut fatale aux Mahométans. Mahomet, Ofman, Talil, trois chefs Maures, fameux par leurs anciens fuccès contre David, refterent fur le champ de bataille.

Claudius defcendit après fa victoire dans la province de Derfegué, contrée plane & fertile, où les Maures avoient coutume de fe retirer pour réparer leurs pertes, après avoir reçu quelqu'échec. Le Roi ravagea tout le pays, pendant que Gragné commettoit des excès bien plus cruels dans les cantons du Dambea, que le Monarque avoit reconquis. Claudius retourna alors à Shawada, & Gragné à Derfegué. Puis le Roi fe rendit à Wainadega, & Gragné, quittant Derfegué, s'approcha fi près de l'armée abyffinienne, que les poftes avancés étoient prefqu'à la vue l'un de l'autre. Quand deux armées font ainfi placées, la bataille eft inévitable.

DANS la matinée du 10 Février 1543, Claudius, posté au Bet d'Isaac, ayant fait rafraîchir ses troupes, sortit de son camp, & présenta la bataille à l'ennemi. Les Portugais, toujours pleins du desir de venger Don Christophe, combattirent avec la plus grande valeur; & la présence du Roi, retenant les Abyssiniens dans le devoir, l'avant-garde de Gragné fut repoussée sur le centre. Ce choc occasionna un grand désordre parmi les Maures, jusqu'à ce que Gragné s'avançât seul hors des rangs, faisant signe de la main à ses soldats pour qu'ils le suivissent. Il vint même alors si près des Portugais, qu'ils le reconnurent facilement.

UN ancien domestique de Don Christophe, Pedro Leon; homme de petite taille, mais aussi brave qu'agile, s'étant glissé sans être apperçu, le long d'une riviere, afin de mieux ajuster Gragné, lui perça le corps d'une balle, dans le moment que les deux armées se joignoient Le Général Maure, sentant que sa blessure étoit mortelle, poussa son cheval du côté d'un bosquet où Pedro Leon, qui le suivoit, le vit tomber mort. Ce Portugais, voulant combattre encore, ne se chargea point de la tête de Gragné; mais il se contenta de lui couper une oreille, qu'il mit dans sa poche, & il retourna dans la mêlée. Les Maures ne se virent pas plutôt privés de leur Général, que, se regardant comme perdus, ils prirent confusément la fuite; & ils furent poursuivis jusqu'au soir par les Portugais & les Abyssiniens, qui en firent un grand carnage.

LE lendemain au matin, le corps de Gragné fut trouvé par un Officier Abyssinien, qui lui coupa la tête, & la porta

à Claudius. Ce Prince reçut l'Officier avec beaucoup de diſtinction, & lui promit de le récompenſer. Pedro Leon demeuroit alors tranquille ſpectateur de l'impudence de l'Abyſſinien. Mais Arius Dias, qui étoit inſtruit du fait, demanda au Roi un moment d'attention, & lui dit : « Qu'il croyoit » que Sa Majeſté connoiſſoit aſſez bien Gragné pour imaginer que ce Général eût ſouffert qu'on lui coupât une » oreille, ſi on n'avoit pas pu en même-temps lui couper » la tête ; & qu'ainſi cette oreille devoit être au pouvoir d'un » homme plus brave que celui qui venoit d'apporter la tête » dans le camp ». Auſſi-tôt Pedro Leon tira l'oreille de ſa poche, & la mit aux pieds du Roi, aux acclamations de tous ceux qui étoient préſens. On le loua non-ſeulement pour le courage qu'il avoit montré en vengeant la mort de ſon Maître, mais encore pour ſa modeſtie, qui ne lui avoit pas laiſſé demander la moindre récompenſe.

Un fils de Gragné, & pluſieurs autres principaux Officiers, furent faits priſonniers dans cette bataille. Del Wumbaréa, femme de Gragné, Nur, fils de Mudgid, & quelques ſoldats, furent obligés de chercher leur ſalut dans les déſerts & les forêts de l'Atbara, & ils eurent beaucoup de peine à s'échapper.

Claudius venoit donc de tirer une ample vengeance des Chefs Maures qui avoient réduit ſon pere aux plus cruelles extrémités. Il ne lui en reſtoit plus à punir qu'un ſeul, Joram, qui, après avoir jadis chaſſé David de l'endroit où il étoit caché ſur le mont Salem, l'avoit forcé à traverſer à pied le Tacazzé, & lui avoit fait courir à la fois le riſque de

Digitized by Google

ſe noyer & d'être pris. Joram n'avoit pu ſe trouver à la bataille du Bet d'Iſaac : mais eſpérant être encore à temps d'y prendre part, il s'avançoit à grands pas. Le Roi, informé de ſa marche, détacha ſoudain un corps de troupes qui puſſent le ſurprendre avant qu'il eût appris la défaite de ſes alliés. Ces troupes ſe mirent en embuſcade, & au moment que Joram paſſoit, elles fondirent ſur ſon armée & la taillerent en pieces. Ainſi Claudius acheva de ſatisfaire ſa piété filiale, & de s'acquitter de tout ce qu'il devoit aux ennemis de David.

PENDANT tous le temps que Gragné avoit ravagé l'Abyſſinie, les provinces de Siré & de Tigré avoient été le principal théâtre de la guerre. Ces Provinces étoient ſituées préciſément entre le Dembea & les places que les Maures occupoient ſur la mer Rouge. L'ennemi les avoit traverſées dans tous les ſens, & conſéquemment le ravage y étoit porté au comble. Gragné avoit brûlé la ville d'Axum, & détruit toutes les égliſes, tous les couvens du Tigré. Dès que Claudius fut délivré de ce redoutable ennemi, il ſongea ſérieuſement à réparer les excès qu'il avoit commis. Il prit d'abord la route d'Axum avec une petite armée, ſe propoſant enſuite de marcher contre les Gallas.

CE fut pendant que Claudius étoit dans la province de Siré, & dans la treizieme année de ſon regne, qu'il y eut une éclipſe de ſoleil, qui jetta & la Cour & l'armée dans la plus grande conſternation. Les Prophetes, les Devins, Moines ignorans des déſerts, ne laiſſerent point échapper une occaſion ſi favorable d'ajouter à leur conſidération, &

d'augmenter la terreur du peuple, en déclarant que cette éclipse n'annonçoit rien moins que le renouvellement de la guerre des Maures. Cependant l'année s'écoula en paix : mais deux vieilles parentes du Roi moururent ; & les Devins furent obligés de se contenter de cette grande calamité pour l'objet de leurs prophéties. Toutefois cette éclipse m'a servi à comparer & à rectifier les dates des principaux faits de l'histoire d'Abyssinie. Siré, où le Roi résidoit alors, étoit très-favorable pour cela : car dans mon voyage de Masuah à Gondar, j'avois déterminé la latitude & la longitude de cette ville par un grand nombre d'observations.

Dans la nuit du 22 Janvier 1770, j'observai le passage de différentes étoiles au méridien ; & le lendemain je pris la hauteur du soleil à midi, & je trouvai que la latitude de Siré étoit de 14 deg. 4 min. 35 sec. nord. Le 23 au soir, j'observai l'immersion du premier satellite de Jupiter, & je conclus que la longitude étoit de 38 deg. 0 min. 15 sec. à l'est du méridien de Grenwich.

La treizieme année du regne de Claudius tombe en 1553 ; & je pense qu'il a dû y avoir une éclipse de soleil le 24 Janvier de la même année, nouveau style ; ce qui répond précisément au 18 du mois, que les Ethiopiens nomment Teïr. Voici quels furent les différens degrés de l'éclipse.

Le commencement eut lieu à .	7 h.	21 m.	0 s. a. m.
Le milieu à	8	40	0
La fin à	10	1	0

Le disque du soleil fut caché jusqu'à dix heures, de sorte que

que l'éclipſe fut preſque totale, & juſtifia ſuffiſamment les appréhenſions & les alarmes des ſpectateurs.

PENDANT le mois de Janvier le temps eſt extrêmement beau à Siré. On n'y voit pas un nuage. Le ciel eſt d'un azur plus pâle, plus clair qu'un ciel d'Europe, & d'une beauté inexprimable. J'expliquerai par la ſuite la maniere dont je me ſuis ſervi de l'éclipſe dont je viens de parler, pour rectifier quelques dates de l'Hiſtoire Abyſſinienne.

LES éclipſes de lune ne ſont pas, je crois, remarquées en Abyſſinie. Les habitans de ces contrées ne ſortent point de leurs maiſons pendant la nuit. Auſſi n'en vois-je pas une ſeule citée dans toute l'hiſtoire d'Abyſſinie. Le temps permet même plus rarement que dans d'autres climats, de voir les éclipſes de ſoleil; car dans la ſaiſon des pluies, qui dure depuis le mois d'Avril juſqu'en Septembre, le ciel eſt tellement couvert de nuages, que ce n'eſt que par un très-grand haſard qu'on peut le voir un ſeul moment. Mais dans le mois de Teïr, c'eſt-à-dire, en Décembre & en Janvier, le temps eſt extrêmement clair, & c'eſt dans ce mois là qu'eut lieu l'éclipſe de 1553.

CLAUDIUS s'occupa alors de la religion. Il avoit envoyé demander au Caire un Abuna pour ſuccéder à l'Abuna Marcus, & ce ſucceſſeur étoit déjà en chemin, lorſque Juan Bermudes ne pouvant ſupporter ce coup, déclara publiquement au Roi qu'ayant été l'Ambaſſadeur de David à Rome, & ayant fait hommage au Souverain Pontife pour le Roi & pour ſon royaume, il eſpéroit que Claudius rempliroit les

Digitized by Google

engagemens de ſon pere, embraſſeroit la Religion Romaine, & la feroit reconnoître ſans délai pour la Religion dominante en Abyſſinie. Mais le Roi refuſa, & il s'enſuivit une converſation qui eſt rapportée par Juan Bermudes lui même, & qui prouve à la fois, & la modération du jeune Prince, & le zele audacieux & brutal d'un Prêtre bigot, ignorant & groſſier. Juſqu'alors les Abyſſiniens avoient aſſiſté avec attention & avec reſpect à la Meſſe des Portugais; & les Portugais alloient avec complaiſance dans les Egliſes des Abyſſiniens. Ils épouſoient des femmes Abyſſiniennes. Il paroît que les enfans étoient baptiſés indifféremment par les Prêtres des deux Egliſes; & cette bonne intelligence auroit ſans doute duré long-temps, ſans cet impatient eſprit de proſélytiſme qui dominoit Bermudes.

Le Roi voyant combien il étoit dangereux pour lui de ſe rapprocher d'un tel homme, conſerva toutes les apparences d'un véritable attachement pour l'Egliſe Grecque. Cependant, dit l'Hiſtorien d'Abyſſinie, on ſait bien qu'au fond du cœur Claudius étoit partiſan de la Religion Romaine, & qu'il ne fut détourné de l'embraſſer que par la haine particuliere qu'il portoit à Bermudes, par les conſeils de l'Impératrice Sabel Wenghel & par le ſouvenir des infortunes de ſon pere. Quand il fut ſommé publiquement de ſe ſoumettre au Pontiſe de Rome, il répondit qu'il ne l'avoit jamais promis; que Bermudes n'étoit point le véritable Abuna, ou qu'il ne le regardoit du moins que comme l'Abuna des Francs; & que l'Abuna d'Abyſſinie étoit le ſeul chef de l'Egliſe qu'il reconnût. Bermudes lui dit qu'il étoit maudit & excommunié. Claudius ſe contenta de lui obſerver que lui-

même, Juan Bermudes, professoit l'hérésie des Nestoriens & adoroit quatre Dieux; à quoi Bermudes répliqua durement que Claudius mentoit, & qu'il alloit rassembler tous les Portugais & s'en retourner dans l'Inde avec eux. La réponse du Roi fut qu'il desiroit que Bermudes s'en retournât dans l'Inde : mais que quant aux Portugais, ni eux, ni d'autres personnes ne pouvoient sortir de son royaume sans sa permission. Ce Prince avoit déjà gagné Arius Dias, à qui il donna le nom de Marcus avec le commandement des Portugais, & il lui envoya un étendard avec ses armes, pour remplacer le drapeau du Roi de Portugal. Mais le page Abyssynien qui rapportoit ce drapeau, ayant été rencontré par le Portugais Jacques Brito, il le lui arracha des mains, après l'avoir étendu sur la place d'un coup d'épée dont il le frappa à la tête.

D'APRÈS l'entretien de Claudius & de Bermudes, leur querelle théologique occasionna beaucoup de disputes entre les Prêtres des deux communions, disputes auxquelles le Roi assista toujours en personne. Si le parti des Abyssiniens n'étoit pas mieux défendu que celui du Patriarche Bermudes, qui, comme on sait, ne pouvoit être un grand Théologien, nous devons croire que leurs différens raisonnemens n'étoient pas très-édifians. Les Prêtres Portugais (1) disent que le Monarque, frappé de l'ignorance de son Clergé, fut souvent obligé de défendre lui-même sa cause, & qu'il parla alors avec tant de force & d'éloquence, qu'il mit plus d'une fois le Patriarche hors d'état de lui répondre. Mais ces dis-

(1) Tellez, liv. 2. chap. 27.

putes verbales se réduisoient toujours à rien, & Bermudes résolut de présenter ses argumens par écrit. En conséquence, il expliqua dans un petit livre, avec le secours de ses partisans, les opinions qui faisoient l'objet de la dispute, & il présenta ce livre au Roi qui le lut avec tant de plaisir, qu'il le garda toujours avec lui. Ce fut un outrage cruel pour le Clergé Abyssinien. Le nouvel Abuna étoit arrivé d'Alexandrie, & Claudius lui ayant demandé la liberté de lire le livre de Bermudes, l'Abuna la lui refusa; ce qui mit le Prince dans une telle colere, qu'il appella l'Abuna Mahométan & Infidele.

La dure & brutale sévérité de Bermudes fut cause que la querelle des Portugais & des Abyssiniens s'échauffa de jour en jour, & que des injures on en vint aux coups. Cela fut même poussé si loin, qu'une nuit les Portugais assaillirent la tente du Roi, tuerent quelques-uns de ses domestiques & en blesserent plusieurs autres. Le Roi desirant alors d'écarter un peu les Portugais de sa personne, assigna des appointemens considérables à Bermudes & l'envoya dans le pays des Gafats, dans l'espoir que son caractere turbulent & emporté lui susciteroit quelques embarras. Bermudes résida là sept mois consécutifs, opprimant ce peuple simple & ignorant, & l'effrayant par les effets des armes à feu. Pendant ce temps-là, Claudius avoit marché contre les Gallas. Bermudes revint alors à la Cour. Il trouva Arius Dias mort, & la plupart des Portugais extrêmement attachés au Roi. Mais il recommença si bien à vouloir cabaler & désunir les esprits, que Claudius résolut de l'exiler sur une montagne pour le reste de ses jours.

Digitized by Google

Le nouveau Général des Portugais étoit Gaſpard de Souza, homme également aimé de ſa nation & du Roi d'Abyſſinie. Ses ſollicitations & celles du Kaſmati Robel, furent cauſe que l'exil de Bermudes n'eut point lieu; mais on conſeilla ſecrétement au Patriarche de s'embarquer pour l'Inde, pendant qu'il en étoit encore temps. En conſéquence, il ſe rendit à Dobarwa, où il paroît qu'il demeura deux ans tranquille & oublié de la Cour, diſant tous les jours la Meſſe à dix Portugais qui s'étoient établis dans cette ville, après la défaite de Don Chriſtophe. Enſuite il alla à Maſuah, & profitant d'une mouſſon favorable, il s'embarqua dans un vaiſſeau Portugais, emmenant avec lui ſes dix compatriotes qu'il avoit engagés à quitter Dobarwa, & qui arriverent heureuſement à Goa.

Ignace, Fondateur de l'Ordre des Jéſuites, étoit alors à Rome, & venoit de jetter les premiers fondemens de la puiſſance où ſe ſont élevés ſes diſciples. La converſion de l'Abyſſinie parut ſi importante au ſaint Eſpagnol, qu'il réſolut de ſe tranſporter lui-même dans ce royaume & d'en devenir l'Apôtre. Mais le Pape, qui eſpéroit de lui & de ſon Ordre des ſervices plus eſſentiels & plus à ſa portée, ne voulut abſolument point lui permettre d'exécuter ce projet. Il ſe contenta de nommer un Jéſuite Patriarche d'Abyſſinie, ſans faire la moindre mention de Don Juan Bermudes. Le nouveau Patriarche ſe nommoit Nugnez Baretto. Ignace le chargea pour Claudius d'une lettre qu'on trouve dans les collections (1) hiſtoriques. Mais cette piéce ne peut pas, je

(1) Elle eſt datée de Rome le 16 Février 1555. Voyez Tellez, liv. 2. ch. 22.

Digitized by Google

crois, nous donner une juste idée du génie d'un si grand Saint. Elle ne contient presqu'autre chose que les textes de l'écriture relatifs à la différence d'opinion des deux Eglises, & sur lesquels les Missionnaires futurs devoient prêcher & écrire.

MUNI de cette lettre & accompagné d'un assez grand nombre de Prêtres, Baretto se rendit à Goa. Mais étant instruit en y arrivant de l'aversion de Claudius pour l'Eglise Catholique, il crut qu'au lieu de compromettre la dignité d'un Patriarche, il valoit mieux envoyer André Oviedo, Evêque d'Heliopolis, Melchior Carneyro, Evêque de Nicée, & plusieurs autres Prêtres, comme Ambassadeurs du Viceroi des Indes auprès de Claudius, & les faire pourvoir des lettres de créance nécessaires. Ces Envoyés arriverent à Masuah en 1558, cinq jours avant qu'un Bacha vint avec une escadre & beaucoup de troupes, prendre possession de Masuah & d'Arkééko, places qui avoient déjà été occupées par les Turcs, deux ans auparavant.

DÈS que Claudius fut informé de l'arrivée des Portugais; il en parut très-content, parce qu'il les regarda comme un renfort. Mais ouvrant ensuite leur lettre de créance, & voyant que c'étoient des Prêtres, il changea de sentiment. « Il dit qu'il s'étonnoit beaucoup que le Roi de Portugal se » mêlât ainsi de ses affaires; que lui & ses prédécesseurs » n'avoient jamais rendu hommage qu'à la Chaire de Saint » Marc, & reconnu d'autre Patriarche que le Patriarche » d'Alexandrie. Cependant, ajouta-t-il, avec sa bonté, sa » modération ordinaire, puisqu'ils sont venus de si loin par

Digitized by Google

» rapport à moi, je ne manquerai pas d'envoyer des per» sonnes pour les recevoir & les conduire ici. » En effet, les deux Evêques & leur suite furent bientôt après conduits à la Cour. C'est en ce temps qu'eut lieu la dispute sur les deux natures; dispute à laquelle le Roi prit beaucoup de part. Ce Prince avoit une éloquence forte, véhémente dans la discussion : mais quand la querelle fut terminée, il reprit avec les Prêtres Portugais sa modération & sa douceur ordinaire.

NUGNEZ Baretto mourut dans l'Inde, & Oviedo hérita de son titre de Patriarche d'Abyssinie, ainsi que le Pape l'avoit décidé dès le commencement de leur mission.

CLAUDIUS n'avoit point d'enfans; ce qui engagea l'Impératrice Sabel Wenghel à déterminer ce Monarque à proposer une rançon pour le Prince Menas qui avoit été fait prisonnier de guerre sous le regne de David son pere, & qui depuis étoit toujours demeuré en captivité parmi les Maures, sur une haute montagne du royaume d'Adel. Un fils de Gragné avoit éprouvé ensuite le même sort à la bataille de Wainadega, où son pere fut tué, & il étoit resté prisonnier de Claudius.

LES Maures établis en Abyssinie, & tous les Abyssiniens qui durant la derniere guerre avoient abandonné leur religion & leur légitime Souverain, étoient violemment opposés à ce qu'on mît le Prince Menas en liberté. C'étoit le seul frere qu'eût Claudius; & le trône vacant, en son absence, il ne pouvoit manquer d'être disputé par les armes; ce que

Digitized by Google

les Maures desiroient beaucoup. En outre, Menas étoit à la fleur de son âge, excessivement brave, févere, cruel, mortel ennemi des Mahométans, & très propre à commander. Tout justifioit enfin la répugnance que des personnes qui se regardoient comme les objets naturels de la haine de ce Prince, avoient à le donner pour successeur à Claudius.

Del Wumbaréa crut que quoiqu'elle eût perdu Gragné son époux, & qu'elle fût privée de la présence de son fils, elle ne devoit pas moins en prendre part à la cause commune. Ainsi elle s'adressa au Bacha de Masuah qui ne voyoit que l'avantage d'obtenir une rançon, se souciant fort peu, d'ailleurs, que ce fût Menas ou un autre qui régnât en Abyssinie. Le Bacha se chargea donc de traiter cette affaire, & il déclara qu'autrement il enverroit Menas au Grand Seigneur, aussi-tôt qu'il auroit reçu une réponse de Constantinople. Claudius protesta de son côté qu'il livreroit le fils de Gragné aux Portugais, si l'on n'acceptoit pas immédiatement la rançon proposée pour son frere. Cette double résolution leva bientôt toutes les difficultés. On paya quatre mille onces d'or aux Maures & au Bacha, & le Prince Menas fut rendu à Claudius, qui soudain relâcha Ali Gerad, fils de Gragné & de Del Wumbaréa, ainsi que Waraba Guta, frere du Roi d'Adel.

Je dois observer ici que c'est mal-à-propos que Bermudes (1) raconte que Del Wumbaréa fut prise par les Abyssi-

(1) Voyez la relation de Bermudes, imprimée à Lisbonne par François Correa, 1565.

niens,

niens & donnée en mariage à Arius Dias. Tout cela n'est qu'une fable inventée à plaisir, ainsi que le prouvent clairement les Annales d'Abyssinie. Del Wumbaréa ayant obtenu la liberté de son fils, ne tarda pas à montrer qu'elle n'avoit pas encore oublié le pere. Nur, Gouverneur de Zeyla, & fils du Maure Mudgid, qui avoit égorgé les Princes sur la montagne de Geshen, étoit éperduement amoureux de la veuve de Gragné, & lui avoit rendu un service important en l'aidant à s'enfuir en Atbara, le jour que son époux fut tué. Mais cette héroïne ne voulut point alors répondre à la passion de Nur, & elle promit de ne jamais donner sa main qu'à celui qui lui apporteroit la tête du vainqueur de Gragné, du Roi d'Abyssinie, de Claudius enfin. Nur accepta avec ardeur une condition qui lui laissoit peu de rivaux à craindre, & qui sembloit même digne de lui seul, & hors du pouvoir de tout autre.

Avant que Claudius marchât contre les Maures d'Adel, il reçut un message de Nur, qui lui dit que quoique Gragné fût mort, il restoit encore un Gouverneur de Zeyla, dont la famille étoit destinée à répandre le sang des Princes Abyssiniens, & qu'il l'avertissoit de se tenir prêt, parce qu'il alloit le joindre promptement pour le combattre. Claudius venoit de faire différens voyages dans ses Etats, pour faire relever les Eglises, que Gragné & les autres Mahométans avoient brûlées; & il rebâtissoit celle de Debra Werk (1), quand il reçut le défi de Nur. Ce Prince étoit d'un caractere à ne jamais refuser l'offre du combat. S'il ne

(1) La montagne de l'Or.

marcha pas tout de ſuite contre Nur, il ne tarda pas, du moins; & ayant raſſemblé ſon armée à la hâte, il prit la route d'Adel, au grand regret de ſes amis, qui lui conſeilloient, dit-on, le contraire.

Il ſemble peut-être étrange qu'on pût donner de tels conſeils à ce Prince. Juſqu'alors victorieux, il regnoit ſur un peuple entiérement ſoumis; ce qui étoit bien différent du temps où il avoit commencé à prendre les armes. Malgré cela, on avoit prophétiſé dans le camp que le Roi entreprenoit une campagne malheureuſe, & qui lui coûteroit la vie. Ces bruits funeſtes ne ſervoient qu'à décourager l'armée; mais ils produiſoient un effet contraire ſur l'eſprit du Monarque; ils fortifioient la réſolution qu'il avoit priſe de combattre. Ce qui eſt certain, c'eſt que le Clergé, qui l'avoit vu chaſſer du royaume les Mahométans, d'une maniere preſque miraculeuſe, réſiſter courageuſement au Patriarche Romain, réparer les torts que ſon pere avoit voulu faire à la communion grecque, & rebâtir les Egliſes avec zele & avec magnificence; le Clergé l'avoit élevé à un tel degré d'enthouſiaſme, qu'on lui entendoit dire ſouvent, qu'il préféroit de recevoir la mort, en combattant contre les infideles, à la vie la plus longue, au ſein du repos. Il ne falloit donc pas être grand Prophete pour prédire l'iſſue d'une bataille, où le Roi cherchoit moins à défendre ſa vie, qu'à trouver la victoire & la mort, où le nombre des Portugais étoit réduit à ſi peu de choſe, qu'il ne pouvoit plus avoir aucune influence, où même, dans ce nombre, ceux qui reſtoient attachés au Roi étoient regardés comme des traîtres par les partiſans du Patriarche, & où enfin leurs diſputes, leurs

querelles, ſans ceſſe renouvellées, les rendoient tous également odieux aux Abyſſiniens.

Les deux armées étoient déjà rangées en bataille, & l'action alloit s'engager, quand le principal moine des Debra Libanos vint trouver le Roi pour lui faire part d'un rêve ou d'une viſion, qui l'avertiſſoit de ne point combattre. Mais les Maures s'avançoient, & le Roi déjà à cheval, au lieu de répondre au prêtre, marcha promptement à l'ennemi. Au premier feu les Abyſſiniens fuirent lâchement, laiſſant leur Monarque engagé au milieu de l'armée Maure, avec vingt cavaliers & dix-huit fuſiliers Portugais, qui furent tous tués à côté de Claudius. Ce Prince lui-même tomba enfin mort, après avoir combattu en héros, & reçu vingt bleſſures différentes. Sa tête fut coupée & portée par Nur à Del Wumbarcé, qui la fit attacher par les cheveux aux branches d'un arbre qui étoit devant ſa porte, afin de pouvoir repaître ſans ceſſe ſes yeux d'un ſpectacle ſi cher à ſa vengeance. Elle en jouit trois ans de ſuite : mais il eſt probable qu'alors la veuve de Gragné ſentit amortir, dans les bras d'un nouvel époux, la douleur que lui avoit inſpirée la perte du premier, puiſqu'elle conſentit à mettre un terme à ſa vengeance. Un marchand Armenien acheta la tête de Claudius & l'apporta à Antioche, où il l'enſevelit dans le tombeau d'un ſaint du même nom.

Claudius avoit regné dix-neuf ans. Ses grandes qualités & ſes talens le rendirent digne d'occuper une place entre les Rois les plus diſtingués que nous préſente l'hiſtoire. Combattant dès le premier moment qu'il monta ſur le trône, il fut vain-

queur dans toutes les batailles qu'il donna, excepté celle où il perdit la vie. Après qu'il eut été tué, les Maures firent un grand massacre des Abyssiniens qu'ils avoient mis en déroute, & la plus grande partie de la Noblesse fut égorgée en voulant s'échaper. Parmi ceux qui périrent, on compte le songeur des Debra Libanos, dont l'esprit prophétique, en lui faisant prévoir la mort du Roi, ne s'étoit pas étendu jusqu'à lui révéler la sienne.

Les Abyssiniens s'empresserent de placer le nom du Roi qu'ils venoient de perdre, dans le catalogue de leurs Saints, & jusqu'à présent il est appellé dans sa patrie St. Claudius. En effet il fut doué de toutes les vertus qui devoient lui mériter l'honneur d'être admis dans le calendrier, à l'exception d'une seule, celle de mourir en pardonnant à ses ennemis.

La bataille où Claudius perdit la vie se donna le 22 Mars 1559. Nur remporta en cette occasion une victoire complette. Les principaux Officiers Abyssiniens tomberent sous le tranchant du sabre; une grande partie de l'armée resta prisonniere, le reste fut dispersé, & le camp entierement mis au pillage. Aussi jamais aucun Général Maure n'étoit rentré dans son pays avec tant de gloire. Mais ensuite Nur offrit au monde un spectacle plus mémorable, & qui lui fit bien plus d'honneur que sa victoire. Quand il fut près d'Adel, il se revêtit d'un habillement de simple soldat, il monta une mule commune, qui n'avoit qu'une vieille selle & de mauvais harnois, & il défendit les chansons avec lesquelles on a coutume d'accueillir, dans ces contrées, les Généraux qui reviennent victorieux. Il déclara en même têms qu'il n'avoit aucune

Digitized by Google

part au ſuccès de cette journée, & que la gloire en étoit due à Dieu ſeul, dont la main toute puiſſante avoit daigné frapper l'armée chrétienne.

L'IMPRUDENT & malheureux Juan Bermudes, s'étant rendu de l'Inde en Portugal, n'en ſortit plus juſqu'à ſa mort. On mit ſur ſa tombe une épitaphe dans laquelle il eſt appellé *Patriarche d'Alexandrie*. Cependant il paroît certain, d'après l'hiſtoire de ces tems-là, qu'il fut d'abord ſacré par le vieux Patriarche Marcus, & que le Pape Paul III ne fit que confirmer ce qu'avoit fait le Prélat hérétique & ſchiſmatique, quoique j'aie déjà dit, d'après Juan Bermudes, lui-même, que le Pape l'avoit ſacré Patriarche d'Alexandrie, d'Abyſſinie & de la mer. Bermudes vécut pluſieurs années après avoir quitté l'Orient, & jamais il ne réſigna aucune de ſes dignités.

CEPENDANT, à ſon arrivée en Europe, quelques perſonnes qui étoient à Rome, & qui ſe diſoient bien intentionnées, commencerent à ſe demander entre elles, ſi la converſion de l'Abyſſinie n'avoit pas couru de grands riſques en tombant entre les mains d'un homme tel que Bermudes. On fit courir ſur ſon compte pluſieurs hiſtoires ſcandaleuſes. On prétendit qu'il avoit dérobé en Abyſſinie une coupe d'or (1); mais ce fait ne me ſemble nullement probable. Ses mœurs l'éloignoient d'une pareille baſſeſſe. Simple, groſſier, bigot, exceſſivement vain, il ne montra jamais aucun goût pour les richeſſes.

(1) Plurch. vol. 2.

DON Sébastien, roi de Portugal, instruit du mauvais état de la religion catholique en Abyssinie, & du peu d'espoir qu'il y avoit de convertir ce royaume, pria le Pape de charger tous les Missionnaires qui y étoient déjà, d'aller prêcher l'Evangile au Japon. Mais Oviedo fit au Pape une réponse dans laquelle il exposa de si bonnes raisons, que sa mission en Ethiopie fut confirmée.



MENAS, OU ADAMAS SEGUED.

De 1569 à 1563.

Rebellion du Baharnagash. — Il fait proclamer Roi le Prince Tascar. — Il est vaincu par le Roi. — Il cede Dobarwa aux Turcs, & se ligue avec le Bacha de Masuah.

A la mort de Claudius, Menas son frere, monta sur le trône, & trouva le royaume retombé tout-à-coup dans une confusion presqu'aussi grande que celle où il étoit à la mort de David. La premiere campagne de Menas fut contre le Juif Radaĉt. Il alla le chercher & le combattre dans la Province de Samen, où ce rebelle occupoit un poste très-fort. Le succès fut quelquelque tems incertain, & l'expédition n'étoit pas très-avancée, lorsqu'un hermite, vraisemblablemens las du voisinage d'une armée turbulente, vint trouver le Roi, & lui dit, qu'il lui avoit été révélé que la con-

quête des Juifs ne lui étoit pas destinée, & que leur tems n'étoit pas encore venu.

Tandis que Menas sembloit disposé à profiter de l'avis de l'hermite, comme d'un prétexte honorable pour abandonner une entreprise qui ne réussissoit pas à sa fantaisie, il survint un évenement qui le détermina à y renoncer plus promptement encore. Deux Pasteurs d'Ebenaat, dans la province de Belussen, engagerent deux de leurs parens, qui servoient Menas, à les introduire la nuit dans la tente de ce Prince. On ne sait point quel étoit leur grief contre lui : mais ils avoient résolu de l'assassiner pendant qu'il dormiroit. Ils s'avançoient pour commettre ce crime, lorsqu'un d'eux heurta la lampe qui brûloit dans sa tente, & la fit tomber. Le Roi se réveilla au bruit, & parla d'une voix très-forte au meurtrier, qui soudain le frappa avec un couteau, mais en tremblant, & si foiblement qu'il ne le blessa point. Alors ils se hâterent tous les deux de s'enfuir: mais le lendemain ils furent arrêtés à Ebenaat, & ramenés au Roi, qui donna ordre qu'on leur fit leur procès. Ils furent condamnés, l'un à être tué à coups de lances, l'autre à mourir sous le bâton. Après quoi leurs corps furent abandonnés aux chiens & aux bêtes féroces, ainsi qu'il est d'usage pour les crimes de haute trahison.

La seconde année du regne de Menas fut marquée par la révolte des principales personnes de la Cour, à la tête desquelles étoit le Baharnagash, ancien & fidele serviteur de Claudius. Menas, dès le commencement de son regne, avoit maltraité cet Officier; & le Baharnagash connoissant le carac-

Digitized by Google

tere violent & cruel du Roi, ne pouvoit pas ſe croire en ſûreté, tant qu'il dépendroit de ce Prince.

MENAS voulant étouffer cette rebellion dans ſa naiſſance, fit partir Zara Johannès, vieux Officier, à qui il donna toutes les troupes qu'il put raſſembler au premier inſtant. Mais Iſaac informé de la foibleſſe de cette armée, & comptant ſur ſa ſupériorité, ne perdit point de tems pour tomber ſur elle & la diſperſer. Cet échec ne découragea point le Roi. Il avoit déjà raſſemblé des forces plus conſidérables, & voulant les augmenter encore, il s'avançoit lentement, afin de recueillir en chemin les débris de l'armée qui avoit été miſe en déroute. Quoique victorieux, le Baharnagash ne vit pas ſans inquiétude qu'il ne pouvoit point éviter le Roi, dont le courage & les talens, comme ſoldat, & comme général, laiſſoit tout à craindre à ſes ennemis.

DEPUIS le ſort fatal des Princes, qui, ſous le regne de David III, furent maſſacrés ſur la montagne de Geshen par le Viſir Mudgid, aucun enfant de la famille royale n'avoit été envoyé dans cette priſon. Le Prince Taſcar, neveu de Menas, étoit donc alors en liberté, & le Baharnagash cherchant à donner de la conſidération à ſon parti, fit proclamer ce jeune Prince Roi d'Abyſſinie, dès que l'armée de Zara Johannès eut été vaincue. Taſcar étoit un Prince doux, affable, & très-différent, à tous égards, de ſon oncle Menas.

CEPENDANT le 31 Juillet 1561, le Roi attaqua le Baharnagash dans les plaines de Woggora; & ayant mis ſon armée en

en déroute & fait Taïcar prisonnier, il envoya ce malheureux Prince au sommet élevé du Lamalmon, d'où il fut précipité & mis en pieces sur les pointes des rochers. Le Baharnagash Isaac, qui avoit eu beaucoup de peine à s'échaper, s'enfuit jusque sur les frontieres de son gouvernement, dans le voisinage de Masuah. Là voyant tout le danger de la situation où il se trouvoit, il sentit qu'il n'y avoit plus d'autre espoir pour lui que de former une alliance avec le Bacha. Ce projet ne sembloit pas facile à exécuter; car sous le regne de Claudius, le Baharnagash, fidele à son maître, avoit fait la guerre au Bacha, & perdu son frere dans un combat. Mais une nécessité pressante efface aisément le souvenir des injures passées.

Le Bacha Samur étoit un homme de sang-froid & de beaucoup de capacité, qui commandoit l'isle de Masuah depuis 1558. Il vit un très-grand avantage dans l'alliance qu'on lui proposoit, & il ne parut pas moins empressé de la conclure que le Baharnagash lui-même. Le prix de cette alliance fut la cession de Dobarwa, dont Isaac mit soudain le Bacha en possession, ainsi que de tout le pays qui s'étend entre cette ville & Masuah. Par ce moyen les Turcs déjà maîtres du rivage de la mer, le devinrent aussi des campagnes voisines jusqu'au pied des montagnes. Dobarwa est une ville grande & commerçante, située dans une plaine qui produit en abondance toutes les provisions dont manque l'isle de Masuah. C'est en outre la clef de la province de Tigré, & des hautes contrées de l'Abyssinie.

A son avénement au trône, Menas avoit reçu avec com-

plaifance les félicitations du Patriarche Portugais Oviedo. Mais apprenant enfuite qu'il prêchoit, & que fes prédications femoient la divifion & l'animofité parmi fes fujets, il le fit venir en fa préfence, & lui impofa un filence abfolu. Oviedo refufa d'obéir; & alors le roi perdant patience, fe jetta fur lui, le battit indignement, lui arracha la barbe, lui déchira fes habits & lui ôta fon calice, afin de l'empêcher de dire la Meffe. Enfuite il le bannit, ainfi que François Lopez, fur une montagne déferte, où ces deux Prêtres éprouverent toutes fortes de fouffrances, pendant fept mois qu'ils y refterent.

MENAS ne borna point à cela le courroux qui l'animoit. Il fit publier plufieurs ordonnances rigoureufes contre les Portugais. Il ne voulut plus permettre qu'ils époufaffent des femmes Abyffiniennes, & il ordonna aux Abyffiniennes, qui étoient déjà mariées avec eux, d'aller dans les églifes catholiques. Après cela, ayant rappellé le Patriarche du lieu de fon banniffement, il lui défendit de refter dans le royaume, fous peine de mort. Mais Oviedo, qui fembloit n'avoir d'autre ambition que celle du martyre, refufa encore d'obéir au Roi. Il déclara qu'il falloit fuivre les commandemens de Dieu, & non la volonté criminelle de l'homme; & laiffant foudain tomber fa robe à mi corps, il préfenta au Roi fes épaul es nues pour être battu. La réponfe & l'efpece de défi du Patriarche irriterent tellement Menas, que tirant fon épée, il alloit donner tout d'un coup à ce Prélat le martyre qu'il recherchoit tant, s'il n'eût pas été arrêté par les prieres de la Reine & des Officiers qui l'environnoient.

Digitized by Google

Oviedo ayant été encore cruellement battu, fut renvoyé en exil dans la montagne; & cette fois-ci l'ordre de fon banniffement comprenoit tous les autres Portugais qui fe trouvoient en Abyffinie. Mais le Patriarche au lieu de fe foumettre à cet ordre, fe joignit à fes compatriotes, & ils fe rendirent tous enfemble auprès du Baharnagash, qui venoit de conclure fon traité d'alliance avec le Bacha Samur.

Le Baharnagash Ifaac montra aux Portugais le defir de protéger & même d'embraffer leur religion. Les Portugais, à leur tour, l'affurerent qu'il recevroit promptement de l'Inde tous les fecours dont il avoit befoin. Dans cet efpoir, il fe plaça le plus avantageufement qu'il lui fut poffible, évitant la bataille, & attendant les auxiliaires Portugais, dont le Roi redoutoit beaucoup l'arrivée. Mais la faifon qui amenoit les vaiffeaux de l'Inde s'étant écoulée fans qu'aucun Portugais parût, le Roi réfolut d'en venir aux mains, fans attendre ce qu'une autre mouffon pourroit produire. Ifaac renforcé alors par les fecours du Bacha, crut enfin qu'il valoit mieux pour lui rifquer une bataille, que de perdre fa réputation en évitant fans ceffe de combattre.

Les deux armées fe rencontrerent donc, & Menas battit encore le Baharnagash fans beaucoup de réfiftance, & même fans avoir perdu beaucoup de monde. Cette bataille fe donna le 20 avril 1562. Immédiatement après fa victoire le Roi fe rendit en Shoa, & il fit marcher plufieurs détachemens de fon armée contre les brigands Dobas, qui enlevoient les troupeaux des Abyffiniens. Nous ignorons pourquoi

Menas se retira alors si loin du Bacha & du Baharnagash. Ils étoient encore tous les deux vivants & libres : mais vraisemblablement leur défaite les avoit affoiblis au point de ne pas laisser craindre au Roi qu'ils fissent des incursions dans ses états.

MENAS s'étant avancé dans la province d'Ogge fut attaqué de la fievre du kolla, c'est-à-dire de la fievre du plat pays, & au bout de quelques jours de maladie, il mourut le 13 Janvier 1563. Ce Prince laissa trois fils, Seitza Denghel, qui lui succéda, Tascar & Lesana Christos.

QUELQUES historiens Européens (1) ont prétendu que Menas fut vaincu & perdit la vie dans la bataille qu'il livra au Baharnagash. Ce fait est cependant contredit formellement dans les annales d'Abyssinie, qui racontent la mort de Menas comme je viens de la rapporter. Quoique battu, le Baharnagash persista toujours dans sa rebellion ; il fit même proclamer Roi un Prince nommé Jean, frere de Tascar, lorsque Tascar fut précipité du roc Lamalmon.

MENAS étoit d'un caractere sombre, irascible, violent, mais qui sembloit fait pour le temps où il vivoit. Brave, vigilant, attentif à toutes les affaires du gouvernement, sobre, ennemi de tous les plaisirs, il ne différoit, ni dans ses habits, ni dans sa maniere de vivre, des moindres soldats de son armée.

(1) Ludolf, lib. 2, cap. 6.

Mais ces qualités le firent craindre des chefs, sans le rendre cher aux soldats, accoutumés à la libéralité & à la magnificence de Claudius ; & cette défaveur populaire servit de prétexte aux Prêtres catholiques pour le noircir bien plus qu'il ne méritoit. Aussi dirent-ils que pendant la durée de sa prison, il avoit embrassé la Religion Mahométane & pris toute la férocité des Maures. Mais il est aisé de répondre que les mœurs de ses compatriotes, habitans des montagnes & ne connoissant, depuis plusieurs siécles, d'autre métier que la guerre & le carnage, étoient sans doute plus féroces, plus barbares que celles du peuple d'Adel, d'un peuple adonné de tout temps au commerce, soigneux d'acquérir des richesses par des moyens doux & honnêtes, habitué enfin à pratiquer l'hospitalité & toutes les vertus paisibles envers les diverses nations qui trafiquoient avec lui. D'ailleurs, en eût-il été tout autrement, Menas ne forma jamais de liaisons avec les Maures. S'il eut vécu un peu plutôt ou un peu plus tard, l'exil sur le sommet d'une montagne (1) auroit été son partage en Abyssinie. Cependant les montagnes qui servoient de prison aux enfans de la Famille Royale, n'avoient encore inspiré à aucun Prince des sentimens aussi sauvages que ceux de Menas ; & on ne peut pas croire qu'il fût plus étroitement emprisonné dans le royaume d'Adel, qu'il ne l'eût été dans sa patrie.

Quant à ce qui concerne sa religion, nous pouvons assurer que la conduite des Catholiques Romains lui avoit inspiré de l'horreur pour leur croyance ; & pour juger si cette

(1) Sur la montagne de Geshen, ou sur celle de Wechné.

horreur étoit bien fondée ou non, nous en appellons à tout ce que firent les Catholiques ſous le regne précédent, ſuivant ce qu'ils racontent eux-mêmes. Qu'on ſe repréſente un Roi tel que Claudius, aſſis ſur ſon trône, au milieu de ſes courtiſans & de ſes principaux Officiers, maudit, excommunié, appellé en face hérétique & menteur, par un Prêtre ignorant & groſſier comme Juan Bermudes, attaqué la nuit & obligé de fuir pour ſauver ſa vie de la fureur d'une troupe d'étrangers qu'il nourriſſoit de ſon pain. Enſuite, qu'on conſidere Menas demandant, à ſon avénement au trône, au Patriarche Oviedo, de ne plus prêcher une religion fatale au repos de l'Empire, une religion qui répandoit parmi ſes peuples les mêmes diſſenſions qui avoient troublé les deux règnes précédens; & qu'on ſe figure en même-temps ce fanatique Oviedo, qui déclare inſolemment ne pas vouloir obéir aux ordres du Monarque. L'on peut dire alors ce qui ſeroit arrivé en France, en Eſpagne, en Portugal, à des étrangers, qui auroient agi de cette maniere avec le Souverain, ou les Miniſtres. Ajoutons encore à cela, que depuis le premier Portugais juſqu'au dernier, ils combattirent tous dans l'armée du Baharnagash, d'un ſujet rebelle qui vouloit enlever la couronne de ſon Maître, pour la placer ſur la tête d'un prétendant. Si, d'après cet examen, on eſt encore ſurpris que Menas eût de l'averſion pour des étrangers turbulens, j'avoue que je juge mal des ſentimens les plus naturels de l'homme, & de ce qu'un Prince doit à ſon rang, à ſon pays, à la poſtérité, & à lui-même.

Menas avoit ſi peu d'inclination pour la Religion Romaine, qu'il tira l'épée contr'elle pendant tout le temps qu'il

régna, & qu'il ne parut jamais chanceller ni dans fon attachement pour l'Eglife Grecque, ni dans fon amitié & fon refpect pour l'Abuna Youfef: c'eft, du moins, ce que nous apprend l'hiftoire d'Abyffinie. Enfin les Catholiques Romains devoient, moins que perfonne, l'accufer d'être Mahométan, puifqu'il exifte encore une lettre de Paul III (1), à Menas, dans laquelle le Pape appelle ce Prince *fon cher fils en Jéfus-Chrift*, & *le plus faint des Princes*.

SERTZA DENGHEL, OU MELEC SEGUED.

De 1563 à 1595.

Sertza Denghel eft couronné à Axum. — Invafion des Gallas en Abyffinie. — Tableau de ce peuple. — Le Roi défait l'armée d'Adel. — Il eft vainqueur des Falashas, & tue leur Roi. — Bataille du Mareb. — Le Bacha Samur eft tué, & les Turcs font chaffés de Dobarwa. — Empoifonnement de Sertza Denghel. — Il nomme Za Denghel fon fucceffeur.

SERTZA DENGHEL, en fuccédant à Menas fon pere, prit le nom de Melec Segued. Il n'avoit alors que douze ans, & fon couronnement fe fit à Axum, avec toutes les anciennes cérémonies du pays. Le commencement du regne de ce Prince fut marqué par une révolte des Soldats, qui s'étant

(1) Voyez l'Hiftoire d'Abyffinie de le Grand.

d'abord joints aux Mahométans, pillerent la ville, & ensuite se débanderent. Le royaume fut encore menacé d'un plus grand malheur, par la mésintelligence qui survint entre le Roi & Hayto Hamelmal, Prince né de Romana Werk, fille d'Hatzé Naod.

LE Roi manda à Tecla Asfadin, Gouverneur du Tigré, de marcher contre le rebelle. Les deux partis combattirent avec un égal avantage : mais Hamelmal étant mort bientôt après, ils se dispersерent entiérement. Fasil, parent du Roi, fut nommé Gouverneur du Damot; mais peu de temps après il se révolta, & fut vaincu. Le Roi, qui n'avoit alors que seize ans, commanda lui-même son armée pour la premiere fois, &, tout jeune qu'il étoit, il contribua beaucoup par sa valeur au gain de la bataille.

DANS la sixieme année de son regne, Sertza Denghel marcha contre une tribu des Gallas, nommée la tribu des Azés. Il la vainquit en plusieurs rencontres, & il demeura deux ans dans leur pays. A son retour les Baharnagashs Isaac & Harla, ainsi que beaucoup d'autres mécontens, vinrent au-devant de lui. Il s'ensuivit une sorte de pacification. Le Roi reçut des présens considérables des rebelles : il étoit alors à Dobit, petite ville de la province de Dembéa, où il passa l'hiver.

DURANT tout ce temps-là Oviedo & les autres Portugais ne parurent point à la Cour. Le Roi n'empêchoit cependant point les Prêtres Catholiques de baptiser, de prêcher, & de remplir les autres fonctions de leur ministere. Il parloit souvent

ſouvent avec éloge de leur morale, de leur ſobriété, de leur patience, & de la pureté de leurs mœurs : mais il condamnoit hautement tous leurs principes de religion, qu'il diſoit être dangereux, en contradiction avec eux-mêmes, & oppoſés à l'ordre civil & monarchique du Gouvernement.

Cependant les Gallas firent une nouvelle irruption dans la province de Gojam. C'eſt ici le lieu de faire connoître cette nation, qui a fait elle ſeule plus de mal à l'Empire que toutes ſes guerres civiles, & ſes autres ennemis enſemble. En parlant des langages des divers peuples qui habitent l'Abyſſinie, j'ai ſimplement fait mention de l'origine des Gallas, & de leur progrès dans le nord de ce royaume, juſqu'au moment de leurs premieres hoſtilités. Je vais à préſent rapporter ce que j'ai recueilli de leur hiſtoire. Pendant mon ſéjour en Abyſſinie, pluſieurs Gallas ſervoient dans l'armée du Roi ; & d'après une multitude de converſations que j'ai eues avec toutes ſortes d'hommes de cette nation, je me flatte d'avoir appris tout ce qu'il eſt poſſible d'en apprendre.

Les Gallas ſont un peuple très-nombreux de Paſteurs, qui, vraiſemblablement, vivoient ſous l'équateur, ou au-delà de la ligne. L'on ne peut pas ſavoir préciſément la cauſe de leur émigration ; mais, pendant pluſieurs années, ils ſe ſont portés conſtamment vers le nord. Ils n'avoient d'abord parmi eux que de l'infanterie ; & ils diſent que le pays d'où ils venoient ne leur permettoit pas d'élever des chevaux; ce qui eſt en effet impoſſible au 13e degré nord

Digitized by Google

de la ligne, dans les environs de Sennaar : mais en venant vers le nord, en faisant la conquête des Provinces Abyssiniennes, & des petits districts Mahométans qui les avoisinent, ils se sont procuré des chevaux, & ils les ont si bien fait multiplier, qu'ils possedent maintenant une cavalerie formidable, & qu'ils dédaignent eux-mêmes leur infanterie.

Sous la ligne, au midi de l'Abyssinie, les montagnes sont excessivement élevées, & l'on y voit rarement le soleil, à cause des nuages & de la pluie qui chargent continuellement le ciel; ce qui fait que les Gallas ont la peau brune & les cheveux longs. Ce peuple ne connoissoit d'abord pour principale nourriture que le lait & le beurre : mais en s'approchant d'un climat moins pluvieux, il a appris des Abyssiniens à cultiver la terre & à faire du pain.

Les Gallas affectionnent beaucoup le nombre sept, & ils ont divisé leur populeuse nation par trois fois ce nombre de tribus. Ils s'accordent tous à dire qu'en arrivant aux frontieres de l'Abyssinie, ils se trouverent au centre du continent de l'Afrique. Le pays s'élevant à mesure qu'ils avançoient, sept de leurs tribus se tournerent vers l'est, du côté de l'Océan Indien. Elles s'y établirent, s'y mutiplierent prodigieusement & marcherent ensuite droit au midi, dans les provinces de Bali & de Dawaro, qu'elles commencerent à dévaster par de fréquentes incursions, & où elles finirent par s'établir en 1537, sous le regne de David III.

Dans le temps que celles-ci marchoient à l'orient, sept

Digitized by Google

autres tribus gagnoient vers l'occident & s'étendoient en formant un demi-cercle au midi du Nil, tout le long de ses bords, autour de la province de Gojam, par-derriere le pays des Agows, qui sont sur la rive orientale du fleuve, & jusques aux montagnes habitées par les Gongas & les Gafats. Les forêts qui bordent les hauteurs du Nil, ont jusqu'à présent servi au midi de barriere à ce peuple, non qu'il n'ait pourtant souvent combattu pour elles, non qu'il n'ait souvent conquis & plus souvent encore pillé les pays que les Abyssiniens possedent de ce côté-là: mais depuis le regne de Sertza Denghel, le théâtre de la guerre des Gallas avec les Abyssiniens a été constamment sur la rive orientale du fleuve. Je veux donc dire qu'ils n'ont point formé d'établissemens à force ouverte sur la rive qui dépend de l'Abyssinie. Il ne s'y est établi que quelques-unes de ces tribus, qui à la suite de leurs guerres intestines, sont venues trouver le Roi d'Abyssinie & en ont obtenu des terres riveraines du Nil, & vis-à-vis de la nation même qu'elles abandonnoient, & contre laquelle elles sont devenues le rempart le plus redoutable.

Les sept dernieres tribus des Gallas demeurerent au centre du pays, c'est-à-dire, aux frontieres méridionales de la province de Shoa. Ces tribus sont les moins connues, parce qu'elles ont fait moins de progrès que les autres. Elles se sont cependant emparées de Walaka, petite province entre celles d'Amhara & de Shoa. Mais cette invasion a obtenu l'agrément du Prince de Shoa, qui par politique a été bien aise d'avoir une barriere entre lui & le Roi d'Abyssinie, dont il ne reconnoît guere l'autorité que pour la forme, le

gouvernement de Shoa ayant été donné à l'un de ses ayeux en toute propriété, & étant héréditaire dans sa famille.

TOUTES ces tribus de Gallas entourent l'Abyssinie de l'orient au midi, & du midi à l'occident, faisant des incursions continuelles, brûlant & massacrant tout ce qui tombe sous leurs mains; ayant en outre l'affreuse coutume de couper les parties secrettes des hommes, lesquelles ils font sécher & suspendent dans leurs maisons. Leur cruauté s'étend même jusqu'à ne pas épargner les femmes enceintes, qu'ils éventrent toujours, dans l'espoir de détruire un enfant mâle. Les Gallas occidentaux qui entourent la péninsule du Gojam & du Damot sont désignés sous le nom de *Borens Gallas*; & ceux qui sont à l'orient sous celui de *Bertumas Gallas*, quoique pourtant cette épithete se trouve rarement dans les annales d'Abyssinie, où les premiers ont toujours celle de Boren. Pour les autres Gallas, ils n'ont aucun surnom général. Ce peuple, le plus cruel sans doute qui ait jamais habité aucun pays, est pourtant soumis à un gouvernement excessivement vigilant & sévere. Les moindres querelles, les plus petites disputes entre les particuliers, sont soudain jugées & punies.

CHACUNE des trois divisions des Gallas élit un Roi qui regne sur ses sept tribus. Elles ont aussi une espece de noblesse, dans les seules familles desquelles les Rois peuvent être choisis. Mais le mérite militaire éleve quelquefois les familles plébéïennes à la noblesse & au droit d'élection à la royauté. Jamais aucun de ces nobles ne peut être élu Roi qu'il n'ait passé l'âge de quarante ans, à moins qu'il n'ait

tué de sa main autant d'ennemis qu'il lui manque d'années pour avoir l'âge requis.

A l'élection du Roi, le Conseil de chaque tribu se rassemble d'abord séparément dans son district. Il examine combien il est nécessaire de laisser d'hommes dans son territoire, pour le garder, le gouverner, le cultiver; & ensuite, ceux qui obtiennent le plus de suffrages, vont joindre tous les représentans dans l'endroit où le Roi réside, c'est-à-dire, parmi la tribu qui a fourni un Souverain il y a sept ans. Là ils s'asseoient sous un arbre, sacré pour ces nations, & qui semble être leur Dieu. On le nomme Wanzey (1); il porte une fleur blanche, il a un feuillage très-touffu, & il est fort commun en Abyssinie. Après différens scrutins, le nombre des candidats est réduit à quatre, & alors les suffrages de six tribus s'arrêtent : mais la septieme, dont le tour est venu de fournir un Roi, le choisit parmi les quatre candidats, le couronne d'une guirlande de wanzey, & met dans ses mains un sceptre fait aussi de bois de wanzey. Ce Roi porte le titre de Buco.

Le Roi des Gallas occidentaux est désigné sous le nom de Lubo. Celui des autres Gallas sous le nom de Moaty. Ce Roi dicte à l'assemblée qui l'a élu le meurtre & le pillage qu'elle doit entreprendre : mais il a soin de lui prescrire un prompt retour, en cas que la nation ait besoin de son secours. Les Gallas passent pour être très-propres à surprendre & à attaquer, mais ils manquent de persévérance. Ils sont

(1) Voyez l'article du Wanzey dans l'Appendix.

des marches incroyables ; ils traversent les rivieres, en tenant leurs chevaux par la queue, exercice auquel eux & leurs chevaux sont accoutumés de bonne heure. Ils sont, en très-peu de temps, le plus grand mal possible aux nations qu'ils combattent, & rarement ils suivent pour s'en retourner le chemin par lequel ils sont venus. Ils forment enfin une cavalerie légere, excellente pour une armée qui est en pays ennemi.

Le fer est très-rare chez les Gallas ; de sorte que leurs principales armes sont de longs bâtons, appointis & durcis au feu, dont ils se servent comme de lances. Leurs boucliers sont de peau de bœuf, sans être doublés ; aussi ces boucliers sont-ils sujets à se racornir dans les temps secs, & à devenir trop mous quand il pleut. Mais, malgré ces désavantages, la cruauté des Gallas avoit fait une telle impression sur les Abyssiniens, qu'ils soutenoient autrefois rarement leur premier choc. En outre le bruit qu'ils font, les cris barbares qu'ils poussent en chargeant l'ennemi, épouvantoient tellement les chevaux & les cavaliers, que ceux-ci ne pouvoient s'empêcher de prendre la fuite.

J'ai eu souvent occasion d'entendre ces hurlemens tristes & cruels, dans les combats qui ont eu lieu pendant mon séjour en Abyssinie. Les Edjows, troupe de Gallas, qui avoient été au service du Roi Joas, & qui lui étoient alliés par sa mere, sortie d'une de leurs tribus méridionales, les Edjows, dis-je, se tenoient constamment dans l'armée rebelle, & se montroient toujours les plus mal intentionnés. Ils se joignirent aux troupes des provinces de Begember &

de Lasta, pour attaquer la maison du Roi, pendant que ce Prince la commandoit en personne. Ils combattirent alors avec une intrépidité qui alloit jusqu'à la rage; mais ce fut sans aucun succès, & la plupart perdirent la vie contre les longues piques de la cavalerie noire du Roi, dont les chevaux étoient trop bien exercés pour être effrayés des cris des Gallas. Cependant, il faut l'avouer, la bravoure de cette troupe méritoit un sort plus heureux.

Les femmes des Gallas sont, dit-on, très-fécondes. Mais elles ne se renferment pas une seule journée chez elles après leurs couches. Elles font également leurs travaux de ménage, & elles retournent dans les champs. Les femmes labourent, sement & recueillent la moisson. Les bœufs servent à emporter le bled; & alors les hommes les conduisent. Ce sont aussi les hommes qui gardent le bétail dans les champs.

Les Gallas sont, dans les deux sexes, au-dessous d'une taille médiocre, mais extrêmement légers & agiles. Les hommes & les femmes, sur-tout les premiers, tressent leurs cheveux avec des boyaux de bœuf, dont ils se font aussi des ceintures; & comme ces boyaux se putréfient, cela leur donne une odeur épouvantable. Ils se frottent la tête & tout le corps avec du beurre ou de la graisse fondue, qui découle continuellement. Cette coutume prouve qu'ils sortent d'un pays plus chaud que celui qu'ils habitent aujourd'hui; & elle a beaucoup de rapport avec celle des Hottentots. Les Gallas n'ont aucun vêtement sur le corps, à l'exception d'un petit morceau de peau qu'ils portent pour cacher leurs parties naturelles, & d'une peau de chevre dont ils se cou-

vrent les épaules, comme nos femmes se couvrent d'un mouchoir.

L'on a assuré (1) qu'ils n'avoient aucune espece de religion. Mais je crois qu'on n'a pas établi ce fait sur des recherches assez profondes. L'arbre qu'ils appellent Wanzey, sous lequel ils couronnent leurs rois, est adoré comme un Dieu par leurs différentes tribus. Il y a aussi de certaines pierres auxquelles ils rendent une espece de culte que je n'ai jamais assez bien compris pour pouvoir en rendre compte. Mais certainement ils adorent la lune, & sur-tout quand elle est nouvelle : j'en ai été fréquemment témoin. Ils adorent aussi quelques étoiles, quand elles sont dans certaines positions, & en différens tems de l'année. Enfin je pense qu'ils conservent en grande partie l'ancien Sabeïsme. Tous, tant qu'ils sont, croient ressusciter après leur mort. Ils croient qu'ils reviendront sur la terre avec le même corps qu'ils ont, mais dans un état plus parfait, & qu'ils recommenceront une nouvelle vie dans un endroit qu'ils ne connoissent pas, & où ils ne pourront ni mourir, ni souffrir d'aucune maniere. Ils n'ont qu'une idée fort obscure, ou plutôt ils n'ont aucune idée des châtimens futurs; mais ils se flattent que leur récompense sera une existence douce & tranquille au sein de la même famille, des mêmes amis avec lesquels ils vivent sur la terre. Cette persuasion est à-peu-près semblable à celle de toutes les autres nations payennes que j'ai vues en Afrique, & avec lesquelles j'ai intimément conversé; c'est enfin ce qu'en général on appelle croire à l'immortalité de l'ame. Je ne me

(1) Jérôme Lobo, Histoire d'Abyssinie de le Grand.

suis

ſuis jamais apperçu qu'un ſauvage s'en formât une idée plus diſtincte, ni qu'il ſéparât l'immortalité de l'ame de l'immortalité du corps.

Les Gallas qui habitent au midi ſont, pour la plupart, convertis au mahometiſme. Mais ceux de l'Orient & de l'Occident reſtent payens. Ils ſe marient entr'eux, & ne ſouffrent jamais que des étrangers s'établiſſent dans leur pays. Cependant, à force de courage & de patience, les Maures ont trouvé le ſecret de trafiquer chez eux avec aſſez de ſûreté. Ils leur portent de la myrrhe, du ſel & de groſſes étoffes bleues, qu'ils tirent de Surate, & qu'on appelle *Marowti*. Mais le ſel eſt le principal article de leur commerce.

Les Gallas épouſent quelquefois des femmes Abyſſiniennes : mais les enfants qui proviennent de ces mariages ne peuvent occuper aucun emploi chez eux. Voici la maniere dont ce peuple ſe marie. L'époux ſe préſente devant les parens de l'épouſe, tenant dans ſa main droite une poignée d'herbe, & dans ſa main gauche une bouſe de vache, & il dit : » Puiſſe » ceci ne jamais entrer, & ceci ne jamais ſortir, ſi je ne tiens » pas ce que je promets ». C'eſt-à-dire, puiſſe la vache ne jamais mettre de l'herbe dans ſa bouche pour ſe nourir, ou puiſſe-t-elle mourir avant d'avoir rendu l'herbe qu'elle aura mangé. Enſuite les obligations matrimoniales ſont très-ſimples. L'époux jure à la jeune épouſe de lui donner à manger & à boire pendant qu'elle vivra, & de l'enterrer quand elle ſera morte.

La poligamie eſt permiſe aux Gallas : mais ils ſe contentent ordinairement d'une ſeule femme. Ils ſont même ſi mo-

dérés à cet égard, que ce sont les femmes qui sollicitent les hommes d'augmenter le nombre de leurs épouses. L'amour de leurs enfans semble l'emporter de beaucoup sur le goût des plaisirs & de la volupté ; & ce sentiment si noble fait trop d'honneur à ces sauvages, pour qu'on puisse l'oublier. Une jeune femme, qui a un ou deux enfans de son mari, le prie de prendre une autre épouse, & pour mieux l'y engager, elle lui indique les plus belles filles qu'elle connoît, principalement celles qu'elle croit les plus propres à devenir meres. Après que le mari a fait son choix, elle va à la tente de la jeune fille & s'assied devant la porte dans une posture suppliante, jusqu'à ce qu'elle ait été apperçue par les personnes qui sont dedans. Alors elle se nomme à haute voix. Elle crie : » Qu'elle est fille d'un tel ; que son mari possede » tout ce qui peut rendre une femme heureuse ; qu'elle n'a » que deux enfans ; & que sa famille étant si bornée, elle » prie la jeune fille qui est dans sa tente de venir épouser son » mari, afin que leur famille devienne puissante, & que dans » un jour de bataille, ses enfans ne deviennent pas la proie » de leurs ennemis ». Il faut observer qu'en effet les familles des Gallas se réunissent toujours pour combattre, soit dans leur guerres intestines, soit dans les guerres étrangeres.

QUAND la premiere femme a obtenu une seconde épouse pour son mari, elle la conduit elle-même chez elle. Elle la fait coucher avec son mari, & les ayant laissés ensemble, elle donne un festin aux parens de sa nouvelle compagne. Là elle fait venir ses enfans, & chaque homme porte les mains sur la tête de ces enfans, & s'engage par

un ferment à vivre & à mourir avec eux comme avec les fiens propres. Après cette efpece d'adoption, les enfans font menés chez tous leurs parens, & paffent fept jours à les vifiter. Pendant ce tems-là le mari refte chez lui avec fa jeune époufe; & quand les fept jours fe font écoulés, il donne un banquet, où la premiere femme s'affied à côté de lui, & la feconde fert à table. Dès ce moment la premiere femme reprend fes droits, & l'autre eft traitée par elle comme une fille aimée. Je me permettrai d'obferver en paffant qu'il faudroit, je crois, beaucoup de tems pour qu'une pareille coutume pût s'introduire parmi nos jeunes femmes angloifes.

Quand un Galla meurt, & laiffe plufieurs enfans, l'aîné lui fuccede, & hérite de tout fans aucun partage; il n'eft même obligé, dans aucun temps, d'en faire part à fes freres. Si le pere vit quand un fils commence à fe rafer la tête, ce qui eft une preuve de virilité, il lui fait préfent de deux ou trois vaches en rapport, & même davantage, fuivant fon rang & fa fortune. Ces vaches, ainfi que tout ce qui en provient, demeurent à celui à qui elles ont été données, & à la mort de fon pere, le frere aîné eft obligé de lui en tenir compte. Le frere aîné eft auffi obligé de donner à fes fœurs, lorfqu'elles fe marient, tout ce que leur pere leur avoit affuré de fon vivant, avec ce qui en eft provenu.

Quand un Galla devient vieux, & n'eft plus en état de foutenir les fatigues de la guerre, il eft obligé de céder ce qu'il poffede à fon fils aîné, qui, en revanche, n'a befoin

que de le nourrir; & quand le fils aîné meurt, & qu'il laisse plusieurs freres, le plus jeune d'entr'eux est obligé d'épouser sa veuve, si elle est en âge de faire des enfans : mais les enfans de ce mariage sont toujours regardés comme appartenans au frere aîné. Il y a plus, le mariage du plus jeune frere avec la veuve de son aîné ne lui donne aucun droit à la succession de cet aîné.

Les Gallas qui habitent au midi ont leurs sept tribus distinguées par les noms d'Elma Kileloo, Elma Gooderoo, Elma Robali, Elma Doolo, Elma Bodena, Elma Horreta, & Elma Michaëli. C'est au milieu de ces sept nations que les Marchands Mahométans passent pour se rendre à Naréa, la contrée la plus méridionale que les Abyssiniens aient conquis.

Les principales tribus des Gallas qui vivent à l'Occident, sont les Djawis, les Edjows ou Ayzos, & les Tolumas. Ces Gallas sont ceux qui combattoient lorsque j'étois en Abyssinie. Ils sont pour la plupart payens : mais quelques-uns de leurs enfans, qui furent laissés jeunes à la Cour lorsque les peres s'enfuirent après le meurtre du dernier Roi, sont devenus les meilleurs Chrétiens, & les meilleurs guerriers qu'aient les Abyssiniens.

Il est sans doute très-curieux de connoître leur maniere de se nourrir, de savoir quel est ce genre de provisions assez faciles à charrier, pour leur permettre de traverser d'immenses déserts, & de tomber à l'improviste sur les villes, les villages, & les moissons des Abyssiniens. Eh bien, ces pro-

visions ne sont que du café rôti & pulvérisé, qu'ils mêlent avec du beurre, & dont ils font des boules assez consistantes pour pouvoir être portées sans s'écraser dans des sacs de cuir. Une de ces boules, de la grosseur d'une petite bille de billard, entretient, disent-ils, leur force & leur courage pendant toute une journée de fatigue, bien mieux que du pain & de la viande. En Arabie & en Abyssinie, on appelle la graine qui fournit cette sorte de nourriture Bun : mais je pense que son vrai nom est café, d'après Caffa, la Province méridionale de Narea, d'où elle tire son origine. La feve du café est, comme on sait, d'un blanc grisâtre, & se partage en deux grains dans la cosse ronde qui l'enveloppe. Le cafier est l'arbre le plus commun du pays, & il croît spontanément depuis Caffa jusqu'aux bords du Nil.

CE qui est encore très-remarquable parmi les Gallas, c'est que leur langage differe absolument de tous les idiomes usités en Abyssinie, & qu'il est le même, à très peu de chose près, dans toutes leurs tribus. Nous aurons, par la suite, occasion de parler fréquemment des ravages exercés par cette nation, qui a conquis quelques-unes des plus belles provinces d'Abyssinie, & qui, peut-être domineroit maintenant sur toute l'étendue de ce vaste Empire, si la Providence n'avoit pas interposé son pouvoir d'une maniere inattendue, mais plus efficace que les plus formidables armées, & toutes les forces humaines.

AVANT leur entrée en Abyssinie, les Gallas n'avoient jamais entendu parler de la petite-vérole. Cette maladie les attaqua dans une de leurs invasions; & elle fit tant de ravages

parmi eux, que les Provinces dont ils s'étoient emparés devinrent à moitié désertes, & qu'ils furent obligés de se reconnoître, dans plusieurs des cantons qu'ils occupoient, tributaires du même peuple qu'ils avoient fait trembler. Cependant leur soumission ne date que du commencement de ce siecle, & du regne de Yasous le Grand. Nous en parlerons en écrivant l'histoire de ce Prince. Reprenons maintenant la suite de Sertza Denghel, que nous avons laissé à la neuvieme année de son regne; séjournant avec son armée à Dobit, petite ville de la province de Dembea, où il étoit à portée de veiller sur le rebelle Baharnagash Isaac, & sur ses confédérés.

L'ANNÉE suivante, le Roi profita du premier temps favorable pour aller dans la province de Gojam s'opposer aux incursions des Djawis, l'une des tribus occidentales des Gallas. Les Djawis avoient en ce moment l'honneur d'avoir parmi eux le Buco, c'est-à-dire le chef, qui régnoit sur les sept tribus dont ils faisoient partie. Cependant, aux premieres nouvelles de la marche du Roi, ils repasserent le Nil, sans avoir eu le temps de ravager le pays. Le Roi se rendit alors, pour passer l'hiver, dans le Bisamo, pays situé au sud du Nil, & contrée des Djawis.

SI les Gallas ont mérité la haine des Abyssiniens par les ravages fréquens qu'ils ont commis en Abyssinie, il faut pourtant convenir qu'ils leur ont une grande obligation, puisque ce sont ces Gallas qui ont fini par ruiner leur ancien ennemi, le Roi d'Adel, désormais réduit à un état d'impuissance absolue.

Digitized by Google

Sertza Denghel retourna ensuite dans le Dembea. Il trouva la milice de cette Province très-mécontente, d'après les liaisons que les soldats avoient formées avec les soldats Maures, qui s'étoient établis parmi eux depuis les guerres de Gragné. Il trouva que les Abyssiniens avoient abandonné, en secret, le Christianisme, & étoient prêts à se révolter. Alors il les fit assembler tous désarmés, & les enveloppant avec son armée, il les fit tailler en pieces : trois mille hommes tomberent ce jour-là sous le tranchant du sabre.

La treizieme année du regne de Sertza Denghel, Mahomet, Roi d'Adel, se mit en marche avec son armée, dans l'intention de se joindre au Baharnagash & au Bacha de Masuah. Mais le Roi, attentif à tous les mouvemens de ses ennemis, prévint leur réunion, surprit le Baharnagash seul, le battit & dispersa son armée. Le Baharnagash courut le plus grand danger dans cette occasion, & fut obligé de s'enfuir déguisé, & de se cacher près du Bacha à Dobarwa. Le Roi nomma alors au gouvernement du Tigré, Darguta, vieux Général plein de courage & d'expérience. Il lui laissa non-seulement le soin de régir la Province, mais de veiller sur le Bacha. Ensuite laissant ses blessés, qu'il remplaça par des soldats frais de l'armée de Darguta, il essaya, par des marches forcées, de joindre Mahomet, qui n'avoit pas entendu parler de sa victoire ; & apprenant que le Roi Maure étoit campé en-deça de la riviere de Wali, Sertza Denghel traversa cette riviere, & parut tout-à-coup en présence de Mahomet, qui abattoit ses tentes, venant en ce moment d'apprendre la défaite du Baharnagash. Le Prince

Maure, ainsi que toute son armée, fut frappé de terreur à l'aspect imprévu du Monarque Abyssinien, qui, s'étant placé de l'autre côté de la riviere, lui avoit coupé toute retraite vers le royaume d'Adel.

CEPENDANT Mahomet craignant d'avoir encore un autre ennemi derriere lui, craignant de se trouver pressé entre deux armées, se décida à passer la riviere; mais il le fit avec tant de précipitation & de désordre, que les Abyssiniens n'eurent d'autre peine que d'égorger les Maures, à mesure qu'ils arrivoient de leur côté. Une partie des gens de cheval voyant le sort de ceux qui traversoient la riviere dans l'endroit où elle étoit guéable, tenterent de la passer à la nage, au-dessus & au-dessous du gué: mais quoique le courant fût peu rapide, les équorres étoient élevées & presqu'à pic, & la plupart des cavaliers ne pouvant faire grimper leurs chevaux à terre, se noyerent. D'autres furent écrasés à coups de pierre, ou percés à coups de lance. Quelques-uns d'entr'eux eurent pourtant le bonheur de passer très-loin du gué avec leur Roi Mahomet, qui laissant le reste de l'armée derriere lui, s'échappa, sans être poursuivi, & alla porter lui-même la nouvelle de sa défaite à Adel.

TOUTE l'armée Maure, à l'exception d'une partie de la cavalerie, périt ce jour-là par le fer ou par l'eau. Depuis la défaite de Gragné par Claudius, les Mahométans n'avoient pas reçu un coup si terrible. Le victorieux Sertza Denghel quitta alors son camp & se posta à Zarrodeo, sur les frontieres du royaume d'Adel, avec l'intention d'y passer l'hiver, & d'entrer, dès que le temps le permettroit, sur les terres

Digitized by Google

terres de l'ennemi, pour les ravager entiérement. Mais pour le malheur de ce Prince, ses deux ennemis les plus terribles étoient situés aux deux extrémités de son Empire. Car, dans le même moment qu'il se proposoit de faire à l'orient une excursion contre les Adéliens, les Gallas attaquoient à l'occident la province de Gojam. Sans perdre un instant, Sertza Denghel traversa toute l'Abyssinie & vint assaillir les Borens Gallas, sur les bords de la riviere de Madge. Cependant, il n'y eut point d'action considérable. Les Gallas essayerent d'attaquer le camp du Roi pendant la nuit : mais voyant qu'ils étoient trop foibles pour obtenir la victoire, ils se retirerent dans leur pays. Le Roi se rendit alors dans la province de Dembea ; & pendant qu'il étoit en chemin, rencontrant à Mainadega un parti de Falashas, appellés *les Abatis*, il tomba sur eux avec tant de fureur, que pas un seul ne réchappa.

SERTZA Denghel s'étoit rendu si redoutable à ses ennemis, qu'aucun d'eux n'osoit l'attendre de pied ferme. Il obligea les Falashas d'abandonner leur Roi Radaët, qu'il exila à Wadge. Il passa ensuite quatre années consécutives à dévaster le pays des Gallas, c'est-à-dire, les provinces de Shat & de Bed, ainsi que les contrées de Samen & de Serké ; qu'habitent les Falashas, & il vainquit leur nouveau Roi Caliph, successeur de Radaët.

EN s'avançant vers les provinces de Gojam & de Damot, les Gallas avoient conquis tout les pays bas qui sont entre les montagnes de Narea & le Nil. Le Roi desirant alors de s'ouvrir la communication d'un pays où il se faisoit un grand commerce, & d'où il sortoit beaucoup d'or, traversa le

Nil & marcha droit à ce pays, faisant fuir devant lui des multitudes de Gallas. Il fut accueilli avec beaucoup de joie par le Souverain de ces contrées qui le regardoit comme son libérateur, & qui lui fit plusieurs présens considérables. Il lui offrit sur-tout une grande quantité d'or. Sertza Denghel passa la saison des pluies dans ces contrées, & fixa sa résidence à Cutheny, où son frere Abba Hedar mourut par un accident terrible. Le feu ayant pris à de la poudre, il fut tué, avec sa femme & ses enfans. Cette même année les Nareans demanderent à se convertir au christianisme; & le Roi leur envoya des Prêtres qui les baptiserent tous.

TANDIS que Sertza Denghel délivroit le royaume de Narea de ses ennemis, le Bacha Cadward, jeune officier distingué par son mérite & sa réputation, & nommé Bacha de Masuah, venoit d'arriver de Constantinople, & commençoit à se signaler en faisant des incursions dans la province de Tigré, & en réduisant un grand nombre d'Abyssiniens à l'esclavage. Le Roi très-éloigné de cette partie de ses états, supportoit cet outrage avec impatience. Ayant donc pris des sûretés pour maintenir en paix diverses contrées limitrophes de l'Abyssinie, il conduisit son armée dans le Woggora, commettant beaucoup de cruautés dans sa marche, afin d'engager les Falashas à descendre de leurs montagnes & à lui livrer bataille.

UN peuple aussi économe & aussi attaché à ses intérêts que le sont les Juifs, ne put pas voir impunément détruire ses troupeaux & ses moissons. Une multitude immense de Falashas vint donc attaquer Sertza Denghel, l'un des meil-

leurs Généraux qu'ait vu l'Abyssinie, & commandant une armée très peu nombreuse, mais composée de guerriers éprouvés. Geshen, frere du fameux Gédeon, étoit alors roi des Juifs, & se mit à la tête de ses troupes. La bataille se donna dans la plaine de Woggora, le 19 Janvier 1594, avec le succès qu'on devoit en attendre. Il resta sur la place quatre mille Juifs, parmi lesquels on comptoit le malheureux Geshen.

FIER de sa nouvelle victoire, Sertza Denghel entra dans le pays de Kouara, où les Juifs avoient plusieurs places fortes. Partout il fut reçu en vainqueur & en maître. Tournant ensuite à gauche, il gagna la province de Woombarea, habitée par la nation des Shangallas, & ensuite les montagnes des Agows. Là il fut averti qu'il se préparoit de nouveaux troubles dans le Damot : mais les habitans de cette province n'étoient pas encore en état de se révolter ouvertement.

CEPENDANT, pour ne pas avoir deux ennemis à-la-fois à une distance si éloignée l'un de l'autre, le Roi se décida, dès que les pluies eurent cessé, à marcher contre le Bacha Cadward. Le Bacha fut promptement instruit du dessein du Monarque Abyssinien, & tout aussi-tôt prêt à le recevoir; de sorte que Serza Denghel le trouva déjà campé sur la rive du Mareb, qui lui appartenoit, mais n'ayant encore commis aucun acte d'hostilité. A l'aspect de l'armée royale, le Bacha sortit de son camp, & laissa un terrein suffisant entre lui & le Mareb, pour que le Roi pût ranger ses troupes, s'il avoit envie de passer la riviere & de l'attaquer.

Digitized by Google

CETTE conduite plus préfomptueufe que prudente de la part du Bacha, n'intimida point Serzza Denghel, qui accoutumé à profiter de tous les moyens, de sang froid & fans bravade, faifit l'occafion que lui préfentoit fon ennemi. Il rangea d'abord fon armée du côté du Mareb où il étoit. Enfuite il paffa la riviere en auffi bon ordre qu'il le pouvoit dans une faifon de l'année, où le courant eft toujours rapide & profond. Pendant que fes troupes étoient dans l'eau, il fit halte plufieurs fois pour les remettre en ordre, comme s'il avoit dû être attaqué en mettant le pied fur le rivage. Le Bacha étoit un Général habile; & l'on dit qu'en voyant la prudence foupçonneufe du Roi, il s'écria : » Oh ! combien il eft » différent de fon pere ! » Le Bacha faifoit alors allufion à la fouguefe intrépidité qui emportoit Menas lorfqu'il étoit à la tête de fes armées.

SERTZA Denghel avoit laiffé tous fes équipages de l'autre côté de la riviere qu'il venoit de traverfer, & il mit fes troupes en bataille vis-à-vis du Bacha, avec la plus grande tranquillité. Il fembloit être fous le commandement du Bacha, & obéir à fes ordres : mais il profitoit avec foin des moindres avantages que le terrein pouvoit lui offrir. Cependant le Bacha ne doutant point de la fupériorité de fes troupes, fe flatta de tenir alors le Roi entre lui & la riviere ; & il crut que ce jour alloit être le dernier du regne & de la vie de Sertza Denghel.

LE combat commença des deux côtés avec une égale valeur. L'infanterie Abyffinienne repouffa l'infanterie Turque. Le Roi defcendant alors de cheval, la lance & le bouclier

à la main, se mit à la tête de ses troupes pour qu'elles conservassent leur premier avantage, tandis que le Bacha, qui avoit déjà mis en fuite la cavalerie qu'il avoit attaquée, vint tomber tout-à-coup sur les fantassins que commandoit le Roi. Les Turcs en firent un grand carnage avec leurs sabres. La victoire devenoit douteuse, quand Robel, Chambellan de Sertza Denghel, & commandant les cavaliers armés de piques, qui font partie de la maison du Roi, voyant son maître en danger, fondit sur la cavalerie Turque, où étoit le Bacha, & s'ouvrant un chemin frappa d'un coup de pique l'officier qui portoit l'étendard du Bacha, & l'étendit roide mort. Puis il courut au Bacha, & n'ayant plus d'autre arme que le poignard que les Abyssiniens portent toujours à leur ceinture, il le tira & le plongea dans la gorge du Général Turc, qui expira dans l'instant. A cet aspect la terreur s'empara de l'ennemi. La cavalerie Turque prit la fuite; & il s'ensuivit une déroute générale.

Le corps du Bacha fut emporté sur une mule, & répandit la consternation dans tous les lieux où il passa. Il ne fut pas plutôt arrivé à Dobarwa qu'il fallut le faire sortir par l'autre bout de la ville. Sertza Denghel n'étoit point accoutumé à s'endormir sur ses victoires. Il entra dans Dobarwa l'épée à la main, exterminant tout ce qu'il rencontroit devant lui, payens & mahométans, & les poursuivant de cette maniere jusqu'aux frontieres de Masuah, où il en périt un très-grand nombre de faim & de soif dans le désert.

Le Roi voulant immortaliser l'action intrépide de Robel, ordonna qu'on écrivît ces mots en lettres d'or dans les an-

nales de l'empire : » Robel, serviteur de Sertza Denghel, » fils de Manetchali, tua avec un couteau ordinaire, un Bacha » Turc qui étoit à cheval ».

Ainsi délivré du plus redoutable de ses ennemis, Sertza Denghel traversa la province de Gojam, & retourna dans le royaume de Narea, passant au fil de l'épée tous les Gallas qu'il trouvoit sur son passage. Il avoit laissé dans ce pays un nombre suffisant de Prêtres & de Moines pour instruire les habitans dans la Religion Chrétienne. Cependant quelques Historiens du regne de ce Prince prétendent que ce ne fut qu'à ce second voyage que les peuples de Narea commencerent à se convertir.

Quoi qu'il en soit, la victoire fut fidele à suivre tous les pas de Sertza Denghel. Il se préparoit à punir les mécontens de Damot, quand un Prêtre, fameux par sa piété & son esprit prophétique, vint l'aborder & l'avertir de ne point entreprendre cette guerre. Le Roi, méprisant le message & le messager, déclara qu'il étoit résolu à entrer sans délai dans le pays de Damot : le Prêtre se restreignit alors dans ses conseils ; on assure qu'il pria le Roi de se ressouvenir de ne pas manger du poisson d'une certaine riviere, qui arrose le territoire de Giba dans la province de Shat : mais Sertza Denghel, fier de la victoire qu'il remporta sur les Borens Gallas, oublia le nom de la riviere, & les avis du Prêtre, & ayant mangé du poisson de cette riviere, il tomba soudain malade, & mourut à son retour.

L'Auteur Abyssinien dit que le funeste accident qui mit

Sertza Denghel au tombeau, se renouvella sous Yasous le Grand, époque où cet Historien écrivoit. L'armée du Roi étoit alors campée sur les bords de la riviere de Giba, & tous ceux qui mangerent du poisson pêché dans cette riviere furent malades, & moururent. Je ne prendrai pas sur moi de décider si ce fait est vrai ou non; mais je doute que du poisson, ou tout autre animal se tenant dans l'eau impreignée d'un poison minéralogique, puisse vivre, & cependant prendre une assez grande quantité de ce poison pour faire périr les personnes qui mangent de sa chair (1). On dit quelque chose d'approchant des huitres pêchées dans des endroits où il y a du cuivre, ou sur lesquelles on répand de la couperose, afin de les verdir. Toutefois, je ne crois point que ces huitres puissent vivre, ou du moins avoir un goût agréable, avec des préparations qui les rendroient capables de servir de poison à l'homme.

SERTZA DENGHEL étoit d'un caractere humain, affable, & très-différent de son pere Menas. Fortement attaché à l'Eglise d'Alexandrie, il sembloit ne pas se soucier beaucoup des Prêtres Romains, & de leur religion. Quand il en parloit, il blâmoit toujours leurs préceptes; mais il louoit leur sobriété & la sainteté de leur vie. Ce Prince ne laissa point de fils légitime, mais bien plusieurs filles qu'il avoit eues de

(1) Il me semble que M. Bruce a tort de douter de cela. J'ai vu plusieurs fois à Saint-Domingue des personnes empoisonnées pour avoir mangé du poisson pris sur des fonds cuivrés. Dans le temps où le vent fait tomber dans la mer les pommes de manchenilier, les poissons & les crabes qui touchent à ce fruit n'en meurent point; mais ces poissons & ces crabes empoisonnent les hommes qui les mangent. (Note du Traducteur).

Digitized by Google

la Reine Mariam Sena. Il laiſſa auſſi deux fils naturels, Za Mariam, & Jacob.

Il eſt abſolument faux que les enfans naturels n'aient point droit d'hériter de la Couronne d'Abyſſinie. Tellez, & quelques autres Ecrivains, ſe ſont trompés ſur cela. Il n'y a aucune différence à cet égard entre les fils naturels & les fils légitimes.

Sertza Denghel ſembloit avoir deſtiné dès long-tems ſa ſucceſſion à Za Denghel, fils de ſon frere Leſana Chriſtos. Za Denghel doué des plus excellentes qualités, & déja en âge de régner, s'étoit diſtingué dans la plupart des guerres où il avoit accompagné ſon oncle. Malgré cela le Roi étant tombé malade changea de ſentiment, & céda, ſans doute, aux ſollicitations de la Reine & de quelques grands ambitieux, qui deſiroient de s'emparer du gouvernement pendant une longue minorité. On fit alors venir à la cour le Prince Jacob, enfant de ſept ans, & il fut traité en héritier du trône, ce que tout le monde pardonna facilement à l'affection d'un pere.

Mais enfin, dès que Sertza Denghel ſentit les approches de ſa mort, l'amour de ſon pays l'emporta ſur les liens du ſang; & convoquant ſon Conſeil autour de ſon lit de mort, il tint un diſcours dans lequel il déſigna ſon ſucceſſeur. « Comme je ſens, dit-il, que je ſuis ſur le point de mourir, » ce qui m'intéreſſe le plus, après le ſalut de mon ame, c'eſt » le bonheur de mon royaume. Mon intention étoit de choi- » ſir mon fils Jacob pour mon ſucceſſeur; je l'aurois même » nommé, ſans ſa grande jeuneſſe, & peut-être, ni vous,

» ni

» ni moi, n'aurions eu à nous en repentir. Toutefois, en
» confidérant l'état actuel de l'Empire, je préfere son avan-
» tage à l'affection que je porte à mon fils. Je choisis donc
» Za Denghel, mon neveu, pour me succéder & être votre
» Roi. Je vous le recommande, comme étant propre à la
» guerre, d'un âge mûr, d'une vertu exemplaire, & digne
» de la couronne par ses grandes qualités, comme par sa
» naissance. » Après avoir prononcé ces paroles, le Roi mourut à la fin du mois d'Août 1595. On enterra son corps dans l'Isle Roma.

CEPENDANT, aussi-tôt que Sertza Denghel ne fut plus, les Grands de l'Etat reprirent leurs premieres résolutions. Les raisons mêmes que le Roi leur avoit données en mourant pour leur montrer que Za Denghel étoit digne du trône, les faisoient pencher à l'en exclure. Le long regne qui venoit de s'écouler, les avoit obligés de se tenir dans les bornes du devoir; & fatigués de cette gêne, ils vouloient un Roi enfant & une minorité telle que le leur offroit Jacob.



ZA DENGHEL.

De 1595 à 1604.

Za Denghel est détrôné. — Jacob est mis à sa place. Rétablissement de Za Denghel. — Il exile Jacob dans le Narea. Il embrasse la Religion Romaine. — Bataille de Bartcho. — Mort du Roi.

DANS le nombre des filles que laissa Sertza Denghel, il y en eut une de mariée à Kefla Wahad, Gouverneur de la province de Tigré, & une autre à Athanasius, Gouverneur d'Amhara. Ces deux hommes, sans contredit, les plus puissans du royaume, virent, ainsi que Mariam Sara, leur bellemere, que Za Denghel étant d'un âge mûr, & ayant toutes les qualités propres à régner, il ne leur laisseroit d'autre part dans le gouvernement que les emplois auxquels leur mérite leur donneroit droit de prétendre comme les autres sujets.

EN conséquence, dès que Sertza Denghel fut mort, peut-être même avant qu'il eût fermé les yeux, il se forma une conspiration contre le successeur de ce Roi; & le Triumvirat envoya un corps de troupes qui se saisit de Za Denghel & le mena prisonnier à Dek, grande Isle, appartenant à la Reine, & située dans le lac Tzana. Za Denghel fut retenu là pendant quelque temps : mais enfin, il trouva le moyen de s'é-

échapper, & il se retira dans les montagnes sauvages & inaccessibles du Gojam, qui forment, en cet endroit, les bords du Nil. Les conjurés avoient porté leurs précautions encore plus loin, & les événemens qui arriverent depuis, prouverent que ces précautions étoient bien fondées. Ils avoient envoyé un parti de soldats pour surprendre Socinios : mais ce Prince, qui se tenoit sur ses gardes, ne vit pas plutôt le sort de son cousin Za Denghel, qu'il s'éloigna de maniere à prouver qu'il sentoit toute l'importance de ses prétentions, & qu'il n'étoit point spectateur indifférent de la révolution.

Pour bien connoître les droits des Princes qui monterent tour-à-tour sur le trône, dans le cours de la guerre sanglante qui s'alluma alors, il est nécessaire de se rappeller que l'Empereur David III eut trois fils. L'aîné étoitClaudius, qui lui succéda, & dont nous avons déjà donné l'histoire. Le second se nommoit Jacob. Il mourut avant le Roi son frere ; mais il laissa deux fils, Tascar & Facilidas. Le troisieme enfin étoit ce Menas, qui fut le successeur de Claudius, & dont l'histoire a été également écrite.

Menas eut quatre fils, le premier étoit Sertza Denghel, surnommé Melec Segued, qui monta sur le trône après son pere, & dont je viens de peindre le regne glorieux ; le second Aquieter, le troisieme Abaté, & le quatrieme Lezara Christos, pere de ce même Za Denghel, choisi par son oncle Sertza Denghel, pour monter après lui sur le trône.

Tascar, fils de Jacob, mourut avant d'être majeur.

Digitized by Google

Couronné, ainſi que nous l'avons dit, par le Baharnagash, qui le fit révolter contre Menas, il fut vaincu & précipité par ordre du Roi, du ſommet du roc Lamalmon. Facilidas, ſecond fils de Jacob, vécut long-temps. Il avoit de grandes poſſeſſions en Gojam, & il fut tué en combattant pour repouſſer les invaſions des Gallas.

Ce Facilidas eut un fils naturel nommé Socinios, à qui il laiſſa ſes biens. Socinios étoit neveu de Sertza Denghel, & couſin germain de Za Denghel, déſigné pour ſucceſſeur à la couronne. Ainſi Za Denghel étant empriſonné, & Jacob rejetté, il n'y avoit point de doute que Socinios ne réclamât le trône, comme le plus proche héritier de David III, communément appellé Wanag Segued.

Dès ſon enfance Socinios avoit été accoutumé aux armes, & endurci à la fatigue. Une partie de ſes poſſeſſions avoient été uſurpées, à la mort de ſon pere, par des favoris de Sertza Denghel; & il eſpéroit qu'en parvenant à la couronne, Za Denghel lui feroit rendre tout ce qui lui appartenoit; car ces deux Princes étoient non moins liés par l'amitié que par le ſang. Jamais Socinios, dit l'Hiſtorien d'Abyſſinie, n'auroit fait un ſeul pas pour monter ſur le trône, ſi Za Denghel, ſon couſin, avoit obtenu le ſuccès qu'il méritoit.

Il étoit alors à la tête d'un corps de troupes aſſez conſidérable. Il venoit d'aider Raſa Chriſtos, Gouverneur de Gojam, à repouſſer les Gallas qui avoient fait une irruption dans cette Province; & le courage & la prudence qu'il

montra ce jour là, imprimerent fortement dans l'esprit des soldats, qu'il seroit bientôt le plus vaillant guerrier de son tems.

La Reine & ses deux gendres ayant échoué dans leur entreprise contre Socinios, furent obligés de suivre le seul parti qu'il leur restoit à prendre. Ils firent couronner Roi (1) enfant, Jacob, âgé de sept ans, qu'ils mirent sous la tutelle du Ras Athanasius.

Ces trois ambitieux s'associerent en même tems Za Selassé, homme de basse naissance, & d'une nation obscure de payens appellés les Guzagués, distingué d'ailleurs par son courage & son sang froid, qui l'avoient rendu cher aux soldats : mais turbulent, séditieux, sans délicatesse, sans reconnoissance, sans foi, & se souciant aussi peu de son Prince que de sa patrie.

Le jeune Roi Jacob souffrit patiemment le joug de ceux qui le gouvernoient, pendant tout le tems que sa minorité put lui servir d'excuse. Mais parvenu à l'âge de majorité, il commença à prendre peu-à-peu part aux affaires ; & s'appercevant de quelques mesures, qui tendoient à prolonger le gouvernement de ses tuteurs, il bannit, de son propre mouvement, Za Selassé, auteur de ces mesures, & il l'envoya jusque dans le royaume de Narea.

(1) Ce titre de Roi enfant semble avoir été employé comme un surnom en Abyssinie, & on le conserve jusqu'à ce jour.

Digitized by Google

Ce coup d'autorité allarma la Reine & son parti. Ils prévirent que dès ce moment tous les hommes vertueux, tous ceux qui aimoient la patrie, se rapprocheroient du jeune Roi, & s'efforceroient d'anéantir le pouvoir des tyrans. Ainsi, au lieu d'attendre cette catastrophe, ils résolurent de rappeller au trône Za Denghel, qui étoit resté dans les montagnes situées entre la province de Gojam & celle de Damot. Afin d'écarter de l'esprit de Za Denghel toute crainte de trahison, le Ras Athanasius se rendit au Palais, & tandis que Jacob étoit sur son trône, il l'accabla publiquement des reproches les plus injurieux & les plus méprisans; il le traita d'enfant têtu, opiniâtre, extravagant; il le déclara indigne de régner, & il lui annonça que Za Denghel alloit venir reprendre sa place. La conduite de Jacob en cette occasion ne fut point telle que les propos insolents d'Athanasius sembloient le faire craindre. Il répondit tranquillement & avec douceur à ces invectives : mais voyant qu'il étoit entierement au pouvoir de ses ennemis, il abandonna son palais pendant la nuit, & il prit la route du Samen, ne doutant point de trouver sûreté & protection, s'il pouvoit une fois gagner les rochers escarpés qu'habitoient les parens de sa mere.

La fortune sembla d'abord favoriser les desseins de ce jeune Prince. Il arriva dans un petit village, situé sur les confins du pays où il alloit : mais c'est-là qu'il fut découvert & arrêté; & on le ramena à Za Denghel, qu'il trouva déjà placé sur son trône.

Dans ces occasions la coutume barbare des Abyssi-

Digitized by Google

niens eſt de mutiler les prétendans à la couronne, de leur couper le nez, une oreille, une main ou un pied, afin que s'ils vivent après cette cruelle opération, ils ne ſoient du moins plus à craindre; parce que, ſuivant les loix du pays, perſonne ne peut parvenir ni à la royauté ni à la prêtriſe, ſans avoir tous ſes membres bien entiers. Cependant Za Denghel ne pouvant pas uſer d'une telle inhumanité envers ſon jeune & malheureux rival, ſe contenta de l'exiler dans le royaume de Narea.

DEPUIS l'inſtant où le Bacha Semur avoit été mis en poſſeſſion de Dobarwa par le Baharnagash Iſaac, révolté contre Menas, la religion Romaine ſe trouvoit ſans ſoutien. Tous les Prêtres de cette religion reſtés en Abyſſinie y étoient morts, & l'entrée du royaume demeuroit fermée aux autres, par la violente animoſité des Turcs, & les cruautés qu'ils exerçoient ſur les miſſionnaires qui tomboient entre leurs mains. Cependant Melchior Sylvanus, Indien, Vicaire de l'égliſe de Sainte-Anne à Goa, fut jugé propre à aller porter quelques ſecours au petit nombre de catholiques que l'Abyſſinie comptoit encore. Son langage, la couleur de ſon teint, ſon air & ſes manieres orientales, tout ſembloit promettre qu'il réuſſiroit à tromper la vigilance des ennemis de la foi.

En effet, il ſe rendit à Maſuah en 1597, & il pénétra en Abyſſinie, ſans qu'on ſoupçonnât ce qu'il étoit. Il eſt vrai que la puiſſance des Turcs avoit été conſidérablement diminuée par la victoire de Sertza Denghel, qui, comme nous l'avons déjà rapporté, tua le Bacha Cadward, & ſe remit en

possession de la ville de Dobarwa & de toutes ses dépendances. Les missionnaires pouvoient espérer d'éviter les premiers dangers. Mais il en restoit d'autres qui leur fermoient le passage des Indes, & il falloit pour leur échaper non moins de prudence que de courage.

En l'année 1600, Pierre Paez, le plus estimable de tous les missionnaires qui ont paru en Abyssinie, & celui qui y a eu les plus grands succès, arriva à Masuah. Il avoit éprouvé un long emprisonnement & beaucoup de souffrance, avant de pouvoir atteindre cette isle : mais enfin il fut à même de se charger du petit troupeau catholique, & de relever Melchior Sylvanus, qui retourna dans l'Inde.

Paez ne s'empressa point de paroître à la cour, comme l'avoient fait ses prédécesseurs, & comme ses successeurs le firent toujours : mais se tenant renfermé dans le couvent de Fremona, dans la province de Tigré, il se mit à apprendre sans relâche à écrire le Géez, & il acquit une connoissance si profonde de cette langue, qu'il l'emportoit sur les naturels même du pays. Il s'adonna alors à l'instruction de la jeunesse, & il recevoit dans son école les enfans des Abyssiniens comme ceux des Portugais. Les grands progrès des disciples portèrent bientôt au loin la réputation du maître. Juan Gabriel, un des Officiers Portugais les plus distingués, fut le premier qui parla de lui à Jacob, qui régnoit alors, & ce Prince fit donner ordre à Paez de venir le joindre dès que la saison des pluies seroit passée.

Au mois d'Avril 1604, Paez, accompagné de deux de ses

ſes jeunes éleves, ſe préſenta au Monarque qui tenoit alors ſa Cour à Dancas, & qui le reçut avec les mêmes honneurs qu'on accorde aux perſonnes du premier rang. Une telle diſtinction ne manqua pas de déplaire aux moines Abyſſiniens qui prévirent ſoudain que leur abaiſſement ſuivroit l'élévation de Paez : ils ne ſe tromperent point. Dans une diſpute qui eut lieu en préſence du Roi, le lendemain de l'arrivée de Paez, ce Portugais voulut que ſes deux jeunes diſciples ſoutinſſent ſa cauſe contre tous les Théologiens Abyſſiniens. Quiconque connoît l'ignorance groſſiere des Prêtres de cette nation, ne peut nullement douter que dans de pareilles querelles, la victoire la plus aiſée & la plus complette ne dût reſter du côté des enfans.

Alors on dit la Meſſe ſuivant l'uſage de l'Egliſe Romaine, & Paez prononça enſuite un ſermon, qui bien que le premier prêché en Abyſſinie, ſurpaſſa de ſi loin, par l'élégance & la pureté de la diction tout ce qu'on connoiſſoit dans la langue ſavante, dans le Géez, que les auditeurs le regarderent comme un premier miracle du Prédicateur.

Za Denghel fut ſi frappé de la beauté de ce ſermon, que dès cet inſtant, non-ſeulement il prit la réſolution d'embraſſer la religion catholique, mais il en fit part, bientôt après, à Paez lui-même, le faiſant cependant jurer de tenir la choſe ſecrette pendant un certain temps. Toutefois ce ſerment exigé de Paez avec tant de prudence, fut imprudemment rendu inutile par le Roi lui-même, qui étant d'un caractere trop ardent pour ſe contraindre, après avoir été convaincu, fit proclamer une défenſe de fêter dorénavant

le Samedi ou le Sabbat des Juifs. Il fit en même temps écrire au Pape Clément VIII, & à Philippe III, Roi d'Espagne & de Portugal, pour leur offrir son amitié, & leur demander des gens de métier pour apprendre à travailler à ses sujets, & des Jésuites pour prêcher la Religion Catholique.

Ces mesures trop promptes furent bientôt divulguées; & chaque mécontent, qui portoit dans son cœur des principes de révolte, ne manqua pas d'assurer que son mécontement étoit l'effet de son zele pour la vraie Religion.

La plupart des gens de la Cour suivirent l'exemple du Roi. Quelques-uns agissoient en courtisans pour mériter la faveur du Prince, & ne se proposoient de suivre la Religion Romaine que tant qu'elle seroit à la mode, qu'elle serviroit leurs intérêts, qu'elle ne les exposeroit à aucun danger. D'autres se conformoient au sentiment du Roi, par un véritable attachement pour lui, pour lui obéir comme à leur légitime Souverain, parce qu'ils avoient une confiance entiere en sa raison supérieure, parce qu'il connoissoit mieux que personne l'avantage de son royaume, dans l'état malheureux où il se trouvoit, & les moyens de maintenir sa puissance, si intimement liée avec le bonheur de son peuple. Mais peu, très-peu de personnes, à ce qu'on croit, adopterent la foi catholique, d'après le sermon de Paez, quelque pur qu'en fût le langage, & quelqu'éloquent que fût le Prédicateur. Il s'étoit déja écoulé plus de cent ans sans que les Abyssiniens en général fussent convaincus, sans même que rien prouvât qu'ils étoient prêts à l'être.

Cependant les Jéſuites ont cité un exemple de la converſion ſoudaine qu'occaſionna le ſermon de Paez, exemple que je ne veux point omettre par rapport à eux, quoiqu'il n'en ſoit point parlé dans les annales abyſſiniennes. Il eſt vrai que ce n'eſt pas là qu'on doit le chercher; &, s'il n'y eſt pas, je ne prétends pas dire qu'il en ſoit moins authentique.

Un Moine Abyſſinien, très-avancé en âge, aborda Paez, & lui dit à haute voix devant le Monarque : » Quoique j'aie » long-temps vécu ſans douter de l'orthodoxie de l'Egliſe » Grecque, je rends graces à Dieu de ce qu'il m'a laiſſé » ſur la terre juſqu'à ce jour, & procuré, par ce moyen, » l'occaſion de connoître la vérité. Vous avez expliqué les » choſes que nous ſavions déja, de maniere qu'elles nous » ſont rendues plus intelligibles, & que nous ſommes con- » firmés dans notre croyance; & vous avez rendu ſi claires » les choſes difficiles à comprendre, que nous nous éton- » nons déſormais de l'aveuglement qui nous empêchoit de » les voir. Ainſi, pour prix des lumieres que je viens de » recevoir de vous, je déclare ici que j'ai fermement réſolu, » avec l'aide du Tout-Puiſſant, de vivre & de mourir » dans la foi que vous profeſſez, & que vous venez de » prêcher «.

Parmi les perſonnes de la Cour les plus attachées au Roi, on diſtinguoit Laéca Mariam, le compagnon inſéparable de ſa bonne & mauvaiſe fortune. Il avoit ſuivi ce Prince autant par affection que par devoir, ſans chercher jamais à éviter les conſéquences qui ſembloient devoir réſulter de ſa con-

Digitized by Google

duite. Sa réputation de valeur & de talens guerriers égaloit au moins celle de Za Selaffé : mais, dans tout le refte, il différoit de ce Général. Il étoit modéré dans fa conduite, prudent dans fes difcours, plus prompt à rendre de bons offices qu'à en promettre, affable, poli, & fi modefte, fi humble même, qu'on croyoit prefqu'impoffible que ces qualités fuffent naturelles à un homme qui avoit fi fouvent donné des preuves de fa fupériorité dans les occafions difficiles.

Cet homme, le véritable ami du Roi, fut un de ceux qui embrafferent la Religion Catholique le même jour que ce Prince, parce qu'il voulut fans doute fuivre fon exemple. Mais cette converfion devint bientôt le prétexte dont leurs ennemis fe fervirent pour pouvoir les affaffiner l'un & l'autre. Za Selaffé, irrité d'avoir un rival en aucun genre, & fur-tout dans l'art de la guerre, commença à tenir des affemblées avec les Moines, à qui il apprit à croire ce que la conduite du Roi annonçoit journellement, c'eft que l'Eglife d'Alexandrie alloit être totalement réprouvée, & qu'il n'y auroit plus d'autre Religion tolérée en Abyffinie que la Religion Romaine.

La province de Gojam, toujours oppofée à ce qui portoit la moindre apparence d'inclination pour l'Eglife Romaine, fe déclara contre le Roi. Avant d'aller joindre fes complices, le traitre Za Selaffé eut une conférence avec l'Abuna Petros, & lui propofa de délier les foldats, & tous les fujets de Za Denghel, de leur ferment de fidélité. L'Abuna, homme lâche & corrompu, violent ennemi du

Roi, & ardent à soutenir la cause des rebelles, balança pourtant quelques instans, non qu'il répugnât à nuire à son Maître, mais il ne comprenoit pas que cette démarche pût avoir l'effet qu'en espéroit Za Selassé; & il lui demanda quel avantage il se promettoit d'une pareille nouveauté? Le traître l'assura que c'étoit précisément parce que la chose étoit nouvelle qu'elle auroit plus de succès; & alors l'Abuna délia tous les Abyssiniens de la fidélité qu'ils avoient jurée à Za Denghel, déclarant le Roi maudit & excommunié, ainsi que tous ceux qui défendroient & favoriseroient sa cause.

Je dois observer, que quoique j'écrive ici l'histoire du dix-septieme siecle, il n'y avoit point encore eu d'exemple en Abyssinie qu'un Prêtre eût osé excommunier son souverain, excepté celui d'Honorius, qui excommunia Amda Sion à cause de son double inceste. Le doute que les Jésuites eux-mêmes disent qu'eut le fanatique Petros, sur l'effet de l'excommunication, qu'il regardoit comme une nouveauté, prouve que cette pratique n'avoit point pris racine dans l'église d'Alexandrie. Les malédictions de l'Abuna ne servirent effectivement de rien jusqu'à ce que Za Selassé se fût mis à la tête de l'armée des rebelles rassemblés en Gojam. Le Roi étoit déjà prêt à partir de Dancaz pour marcher à la rencontre du traître.

Za Denghel s'avança soudain dans la plaine de Bartcho. Pendant qu'il étoit en route, il fut d'abord abandonné par le Ras Athanasius, & ensuite par une grande partie de ses troupes. Cette désertion lui montra les premiers effets de

l'excommunication lancée par l'Abuna; & les choſes allerent au point que Juan Gabriel, Officier Portugais de la premiere diſtinction, conſeilla au Roi d'éviter une bataille, & de ſe retirer pendant qu'il en étoit encore tems, dans quelqu'endroit fortifié pour paſſer le reſte de l'année, & attendre que l'erreur de ſes ſujets fût diſſipée. Mais ce Prince ſe croyant deshonoré s'il avoit l'air de fuir devant un rebelle, réſolut de combattre Za Sélaſſé, qui, habile Général lui-même, connoiſſoit bien tout le danger auquel l'expoſoient des délais.

Ce fut le 13 Octobre 1604, que le Roi ayant rangé ſon armée en bataille, ayant placé 200 Portugais avec un grand nombre d'Abyſſiniens à la droite, & s'étant chargé lui-même de la gauche, demanda Pierre Paez pour qu'il vînt donner l'abſolution : mais ce Jeſuite étoit alors fort loin dans la province de Tigré, où il détruiſoit par ſes exorciſmes les chenilles, les papillons, les ſouris, & divers autres ennemis, occupation bien plus précieuſe pour lui que la vie d'un Roi, qui s'étoit laiſſé aveuglément conduire au carnage par ſes prédications fanatiques.

Dès le commencement de la bataille le ſuccès parut être tout entier pour Za Denghel. A la droite de ſon armée, les Portugais, commandés par un vieil Officier expérimenté, renverſerent avec leurs armes à feu tout ce qui étoit devant eux : mais à la gauche où étoit Za Denghel, les choſes tournerent différemment. Toute ſa diviſion s'enfuit, excepté un corps de Nobleſſe, ſes Officiers, ſes amis, qui reſterent autour de lui & combattirent vaillamment pour ſa défenſe. Le Roi lui-même exceſſivement adroit à manier les

armes, vigoureux, agile, excellent cavalier, & encore à la fleur de son âge, déploya une valeur qui sembloit être au-dessus d'un mortel : mais enfin ce Prince & ses amis se trouvant enveloppés par l'armée entiere de Za Selassé, & leur nombre diminuant à chaque instant, ils ne purent plus longtems résister.

Laéca Mariam n'étant occupé qu'à défendre la vie du Roi, & frappant avec fureur tous ceux qui sembloient menacer ce Prince, fut percé avec une lance par un soldat, qui s'étoit approché de lui sans qu'il le vît. A cet aspect le Roi emporté par l'ardeur de venger la mort de son ami, se précipita comme la foudre sur l'escadron opposé, & il reçut dans la poitrine un coup de lance qui le renversa de son cheval. Quelque terrible que fût ce coup, Za Denghel se releva sans tarder, & mettant l'épée à la main, il continua à combattre avec la même intrépidité. Il étoit alors assailli par une troupe de soldats, qui formoient un cercle autour de lui, & dont la plupart se tenoient, par crainte, à une certaine distance, lui lançoient des coups mal dirigés, & le combattoient, pour ainsi dire, comme ils auroient pû combattre quelque animal féroce. D'autres desirant qu'il se rendît prisonnier, s'abstenoient de le frapper, par un reste de respect pour son rang & son caractere. Mais le traître Za Selassé parut en cet instant, & voyant le roi prêt à tomber de fatigue & couvert de blessures, il dirigea sa lance, enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, & fondit sur le prince, qu'il frappa au front. Ce coup renversa le Roi sans sentiment; & bientôt on acheva de le tuer.

Avec Za Denghel finit la bataille. Plusieurs de ses guer-

riers le virent tomber; un plus grand nombre encore apperçut son corps après l'action : mais aucun n'osa se charger de le prendre, ni même faire semblant de le reconnoître. Il resta ainsi délaissé pendant trois jours : mais enfin trois paysans allerent l'enlever & l'enterrerent au bout d'une plaine dans un petit bâtiment qui ressemble à une chapelle, & qui n'a pas plus de six pieds de haut. J'ai vu ce bâtiment. Il est ombragé par un très-bel arbre, de l'espece qu'on nomme en Abyssinie *Saffa*. Le corps du Roi demeura là dix ans. Au bout de ce tems Socinios le fit porter de cet humble mausolée dans le monastere de Daga, au milieu du lac de Dembea, où on lui fit alors des obséques magnifiques.

La mort de Za Denghel causa une douleur si grande, & l'horreur que ce crime répandit sur ceux qui l'avoient commis fut telle, que Za Selassé & le Ras Athanasius furent longtems sans oser nommer un nouveau Monarque. Ils y avoient pourtant songé avant la bataille : mais la crainte de Za Denghel, l'incertitude de cette journée les avoient empêché de le faire d'un commun accord. Il n'y avoit point de doute que le choix ne tombât sur Jacob : mais Jacob étoit exilé au loin sur la montagne de Caffa, dans le royaume de Narea. D'ailleurs le lieu de sa résidence étoit incertain, & pour aller l'y chercher il falloit traverser des déserts immenses, que les excursions des Gallas rendoient dangereux & souvent impraticables.



JACOB.

JACOB.

De 1604 à 1605.

Jacob fait des propositions à Socinios. —Ses propositions sont rejettées. — Il entre en campagne. — Imprudence & défaite de Za Selassé. — Bataille de Debra Tzeït. — Jacob est vaincu & tué.

PENDANT l'interregne Socinios parut en Amhara, non comme un candidat qui vient se présenter, parce qu'il compte sur un pouvoir & des secours étrangers, mais comme un conquérant à la tête d'une armée qui quoique peu nombreuse, est bien disciplinée, & prête à réduire par la force ceux qui refuseroient de reconnoître ses droits.

LA premiere chose qu'il fit fut de charger Bela Christos, homme d'un mérite reconnu, d'aller trouver le Ras Athanasius, qui étoit alors en Gojam, de lui représenter les droits qu'il avoit de succéder à Za Denghel, de lui demander le secours de ses troupes, & de lui déclarer qu'il reconnoîtroit cet important service aussi-tôt qu'il en auroit le pouvoir. Cependant, sans attendre la réponse d'Athanasius, il traversa le Nil & entra en Gojam à la tête de sa petite armée; & soudain il envoya un second message au Ras, pour le prévenir de sa marche, & lui ordonner de se tenir prêt à le recevoir comme son souverain.

CETTE démarche prompte & hardie de Socinios confondit le Ras Athanaſius. Il n'avoit pas encore eu le tems de ſe concilier avec Za Selaſſé, ſon ami; & il étoit alors trop tard. De tous ceux qui ſe trouvoient en ce moment en Abyſſinie, Socinios étoit le ſeul qui ſollicitât la couronne. De plus, il étoit tout prêt à la recevoir, & tous les ſoldats l'aimoient beaucoup. Ainſi ces diverſes raiſons furent cauſe que le Ras Athanaſius crut devoir ſe prêter de bonne grace aux circonſtances. Il alla, avec tous ſes ſoldats, au-devant de Socinios, comme ſi c'eût été de bonne volonté; & il le ſalua Roi, au milieu des acclamations des deux armées réunies.

AYANT ſi bien réuſſi avec Athanaſius, Socinios ne perdit point de tems pour eſſayer s'il ſeroit auſſi heureux auprès de Za Selaſſé, qui étoit alors dans ſon gouvernement de Dembea. Il lui fit dire : » Que Dieu, par ſa grace, l'ayant » appellé au trône de ſes ancêtres, il alloit dans la province » de Dembea, où il lui ordonnoit de préparer ſes troupes à » le recevoir & à mériter les bienfaits qu'il ſe diſpoſoit à lui » accorder ». A cette nouvelle Za Selaſſé parut comme frappé d'un coup de tonnerre. Le ſouverain qu'il vouloit choiſir étoit Jacob, parce qu'il ſavoit par expérience qu'il pourroit le gouverner plus facilement qu'un autre; & celui qu'il craignoit le plus étoit Socinios, parce qu'il connoiſſoit ſes grandes qualités, & qu'il ne doutoit pas que ce prince ne regnât par lui-même. Après s'être concerté avec ſes partiſans, Za Selaſſé fit répondre à Socinios : » Que n'ayant » point été inſtruit de ſes réclamations juſqu'à ce moment, » il avoit déjà envoyé un meſſage dans le royaume de Narea,

» pour inviter Jacob à venir, & qu'il attendoit la réponse » de ce Prince : mais que si Jacob ne paroissoit point, il re- » cevroit Socinios avec tout le respect & l'affection due à un » Souverain; & qu'il esperoit qu'il daigneroit lui accorder le » court délai dont il s'étoit mis dans le cas d'avoir besoin, » par inadvertance & très-innocemment.

Cette réponse ne pouvoit en aucune maniere être agréable à Socinios, qui renvoya soudain son émissaire à Za Selassé pour lui signifier : » Qu'il étoit déjà Roi; qu'il ne céderoit » jamais son droit à Jacob, dès longtems déposé & déclaré » indigne de regner; & qu'il ne le céderoit pas même à » son pere Melec Segued, quand il sortiroit de la tombe » & qu'il redemanderoit le trône sur lequel il s'étoit assis » si long-tems ».

Za Selassé voyant qu'il n'y avoit point d'accommodement à attendre de Socinios, commença par emprisonner l'envoyé, & au lieu de faire au Prince une nouvelle réponse, il se mit tout de suite en marche avec son armée, pour tâcher de le surprendre avant qu'il eût eu le tems de prendre ses mesures. Ce projet lui réussit; car Socinios qui étoit tout-à-coup tombé malade, & qui ne savoit pas trop quelle confiance il pouvoit avoir en l'armée d'Athanasius, se retira à la hâte dans les montagnes d'Amhara. Athanasius se retira aussi de son côté, jusqu'à ce qu'il pût savoir le parti qu'il devoit prendre avec Za Selassé & le Roi.

L'on n'avoit encore aucune nouvelle de Jacob. L'hiver étoit presque passé; & non-seulement les troupes, mais tou-

Digitized by Google

tes les classes du peuple paroissoient fatiguées de ce long interregne, & soupiroient après leur ancienne forme de gouvernement. Chacun disoit, que puisque Jacob ne paroissoit point, il n'y avoit aucune raison d'exclure Socinios, dont les droits n'étoient pas douteux, & qui avoit toutes les qualités propres à faire un bon Roi.

Za Selassé voyant que cette opinion faisoit tous les jours des progrès parmi ses soldats, & craignant qu'ils ne se mutinassent & ne le laissassent seul, se fit une vertu de la nécessité. Il fit partir un envoyé pour reconnoître Socinios pour Souverain, & déclarer qu'il étoit prêt à lui jurer obéissance & fidéli é. Socinios reçut ce message avec une apparente satisfaction; & il chargea un Moine, homme de mérite, en qui il avoit beaucoup de confiance, d'être son représentant, & d'aller recevoir l'hommage de Za Selassé, & de son armée. A l'approche de ce Moine, Za Selassé envoya dix de ses principaux Officiers pour le recevoir & le conduire dans son camp; & quand il fut arrivé, le Général & toute l'armée jurerent fidélité à Socinios. On donna des présens, on célébra des fêtes, ainsi qu'il est d'usage à l'avénement d'un nouveau Souverain, & tout le camp s'abandonna à la joie.

Ces bonnes nouvelles parvinrent immédiatement à Socinios & au Ras Athanasius. Mais tandis que l'armée de Za Selassé célébroit des réjouissances, un émissaire vint, de la part de Jacob, annoncer au Général que ce Prince étoit en Dembéa, & qu'il lui accordoit le double titre de Betwudet & de Ras, avec la lieutenance générale du Royaume. Za

Selaſſé, au comble de ſes vœux, diſtribua beaucoup de préſens à ſes ſoldats, & prit, ſans tarder, le parti d'aller joindre Jacob : mais auparavant il écrivit en ſecret aux dix Officiers qui avoient accompagné le repréſentant de Socinios, de venir le rejoindre auſſi promptement qu'il leur ſeroit poſſible, & avant que l'arrivée de Jacob fût connue. Huit d'entr'eux furent aſſez heureux pour s'en revenir; mais les deux autres furent pris dans leur fuite, & on les ramena à Socinios, qui leur fit ſoudain donner la mort.

Le Ras Athanaſius, voyant que les affaires de Jacob tournoient ſi heureuſement, renonça à Socinios, & ſe rendit à Coga, auprès du nouveau Monarque, pendant que Socinios ſe retiroit en Amhara. Ce Prince étoit alors à la tête d'une armée très-reſpectable, & il attendoit avec impatience le moment de punir l'ambition de Jacob, & la double perfidie d'Athanaſius & de Za Selaſſé.

Quoique Jacob fût alors aſſis ſur ſon trône, & environné d'une puiſſante armée, & des grands Officiers de l'Empire, la crainte que lui inſpiroit Socinios le troubloit inceſſamment. Pour ſe délivrer de cette inquiétude, il s'adreſſa à la mere de ſon rival, & la chargea pour lui d'une offre de paix & d'amitié, lui promettant en outre de lui donner les royaumes d'Amhara, de Walaka & de Shoa, avec toutes les terres que ſon pere avoit poſſédées dans les autres parties de l'Abyſſinie. Mais Socinios répondit briévement : » Qu'aucun homme ne pouvoit lui ôter ce qu'il » tenoit de Dieu; que tout l'Empire lui appartenoit, & que » tant qu'il reſpireroit il n'en abandonneroit pas la moindre

» partie ; qu'il avertiſſoit Jacob d'y faire bien attention ;
» de réſigner paiſiblement une couronne qui ne lui appar-
» tenoit pas, & dont l'uſurpation l'entraîneroit, lui & ſa
» patrie, à une perte inévitable ».

UNE replique ſi fiere démontrant aſſez la réſolution de Socinios, Jacob entra en campagne, & fut bientôt ſuivi par Za Selaſſé. Mais ce traître inſolent, ne pouvant jamais ſe contenir dans les bornes du devoir, même ſous un Roi de ſon choix, ne voulut point joindre ſes forces à celles de ce Prince, & ſe mit à la tête d'une armée particuliere, & ſoumiſe à ſes ſeuls ordres. Ainſi ayant leurs camps ſéparés, choiſiſſant un terrein différent, & ſe trouvant ſouvent à une grande diſtance l'un de l'autre, ils arriverent dans la province de Begember, en préſence de Socinios. Jacob s'avança même ſi près, que de la tente de Socinios on pouvoit diſtinguer la ſienne, & le lendemain le Roi & Za Selaſſé, ayant rangé leurs armées en bataille, offrirent le combat à Socinios.

MAIS ce Prince vit trop bien que la partie n'étoit pas égale ; & quoiqu'il ne deſirât pas moins que Jacob d'en venir aux mains, il ne le pouvoit pas en ce moment. Il refuſa donc : mais il ſe tint le plus près qu'il lui fut poſſible de ſes ennemis, plaçant ſes troupes ſur des terreins élevés & inégaux, où il demeuroit maître de n'engager une action que quand il y verroit ſon avantage.

CEPENDANT le refus de Socinios accrut encore l'orgueil de Za Selaſſé. Il dédaignoit Jacob comme Général, & il

ſe flattoit que ſi Socinios évitoit de combattre, c'étoit ſeulement parce que ce Prince craignoit ſon courage & ſes talens. Ainſi il continua à faire le fanfaron avec ſon armée particuliere, & il devint ſi préſomptueux, ſi vain de ſa ſupériorité imaginaire, qu'il négligeoit toutes les regles, toutes les précautions auxquelles les plus grands Généraux ſe conforment pour le maintien du bon ordre & de la diſcipline, quelqu'éloignés qu'ils ſoient de l'ennemi.

Socinios ne tarda pas à être inſtruit de cette conduite. Il vit tout l'avantage qu'il pouvoit en retirer; & dès-lors réſolu à combattre Za Selaſſé ſeul, il veilla l'inſtant de le ſurprendre le plus loin de Jacob qu'il lui ſeroit poſſible. L'occaſion s'offrit bientôt. Za Selaſſé étoit à une grande diſtance du Roi, & conduiſoit ſon armée dans un chemin pierreux & inégal, appellé le *paſſage du Mont-de-Fer*, lorſque Socinios fondit ſur lui avec tant de précipitation, que ſes troupes engagées dans un terrein haché qu'elles ne connoiſſoient pas, furent preſque toutes enveloppées & taillées en pieces. Za Selaſſé & quelques-uns de ſes compagnons dûrent leur ſalut à la viteſſe de leur chevaux, & ils rejoignirent Jacob, à qui ils porterent la premiere nouvelle de leur défaite.

Jacob apprit ce malheur ſans paroître très-affligé: mais il reprocha vivement à Za Selaſſé d'avoir perdu ſon armée par ſa mauvaiſe conduite; & dès ce moment il le traita avec une froideur, qui ne pouvoit que produire un effet funeſte ſur un homme du caractere de ſon perfide Général. En effet, ce traître s'adreſſa ſoudain à Socinios, pour lui propoſer

d'aller le joindre, s'il agréoit ses services. Socinios ne pouvoit avoir aucune confiance en un homme qui avoit si souvent changé de parti; mais voulant priver son rival d'un Officier estimé des soldats, il lui promit un accueil favorable. Ce traité conclu, Socinios entra en Gojam où il fut suivi par Jacob, & où Za Selassé, Gouverneur de cette province, se joignit à lui.

Le Roi ne prévoyant pas jusqu'où cette désertion pouvoit s'étendre, & voulant montrer à Socinios le peu de cas qu'il faisoit de sa nouvelle acquisition, marcha soudain droit à lui, & lui offrit le combat. C'étoit tout ce que Socinios desiroit : mais son armée étant très-inférieure à celle de Jacob, il feignit de l'éviter, par des motifs de crainte, jusqu'à ce qu'il pût se placer de maniere à être sûr de la victoire.

Jacob savoit combien son armée étoit plus nombreuse que celle de son rival; car il avoit trente hommes contre un, disent les historiens. Il lui tardoit d'en venir aux mains, pour l'empêcher de faire retraite & de prolonger la guerre; certain d'ailleurs que la premiere action y mettroit un terme. Il n'étoit attentif qu'à se tenir à sa portée, sans considérer le désavantage du terrein où son impatience le conduisoit; & pendant plusieurs jours de suite les deux armées marcherent ainsi à la vue l'une de l'autre. Mais enfin elles arriverent à Debra Tzeït, c'est-à-dire, à la *Montagne des Olives*. Là Jacob fit halte. Puis il avança un peu plus loin; & voyant Socinios campé, il campa aussi dans un endroit profond

profond & désavantageux, sur les bords de la riviere de Lebart.

Socinios étoit au comble de ses vœux. Aussi le lendemain, 10 Mai 1607, il attaqua de grand matin l'armée du Roi, laquelle se trouvant renfermée dans un terrein creux & très-étroit, ne put point se développer & profiter de l'avantage du nombre. Jacob vit tout de suite que l'habileté de son rival l'emportoit. Les troupes de ce rival étoient si bien postées, que les soldats du Roi se trouvoient pris dans des embuches qu'ils étoient loin de prévoir. Fuir ou combattre étoit également dangereux pour eux; de sorte que presque toute cette armée périt sur le champ de bataille, ou en voulant se sauver. Socinios combattit & poursuivit les fuyards jusqu'à la nuit, & eut très-peu de peite de son côté.

Cette bataille, décisive par la déroute générale de l'armée du roi, le fut encore bien davantage par deux circonstances particulieres. La premiere est la mort de Jacob, qui périt dès le commencement de l'action, au milieu d'une troupe de soldats, sans avoir rien fait qui fût digne du caractere qu'il avoit à soutenir, ou qui fit remarquer aux spectateurs la place où il tomboit : aussi crut-on qu'il vivoit encore plusieurs années après. La seconde chose, qui rendit la bataille plus importante, est la mort de l'Abuna Petros, qui, sous le regne de Za Denghel, avoit délié tous les Abyssiniens de la fidélité jurée à leur Roi; entreprise audacieuse, qui avoit été suivie du meurtre de ce Monarque dans la plaine de Bartcho. Fier de l'importance que lui avoit

acquis sa trahison, l'Abuna traita Socinios comme Za Denghel, il suivit Jacob au combat, & se fiant à son rang & à son habit pour la sûreté de sa personne, il négligea le danger qu'il couroit au milieu d'une armée en déroute. Tandis qu'il s'occupoit, le crucifix dans les mains, à maudire, excommunier les vainqueurs, il fut reconnu par un soldat Maure, qui le perça d'un coup de lance & lui coupa la tête, qu'il porta à Socinios.

Les annales d'Abyssinie rapportent, qu'aussitôt que Socinios vit la tête de l'Abuna, il donna ordre qu'on songeât à la retraite, &.qu'on cessât le carnage. Mais les Jesuites, au contraire, disent que la poursuite fut continuée si avant dans la nuit, qu'un corps de cavalerie, dans lequel étoient plusieurs Portugais, & qui fuyoit devant les vainqueurs, tomba dans un précipice très-profond, que l'obscurité l'avoit empêché d'appercevoir. Ils ajoutent, qu'alors le Portugais Manuel Gonzalez sentant que son cheval manquoit sous lui, s'accrocha heureusement à un arbre, où il passa la nuit dans la plus grande crainte, & sans savoir où il se trouvoit: mais le jour augmenta bien plus sa frayeur en lui découvrant ses compagnons écrasés ainsi que leurs chevaux dans la vallée profonde qui étoit au-dessous de lui.

Le Ras Athanasius, qui avoit suivi le parti de Jacob, fut sauvé par la vîtesse de son cheval, & se cacha dans le monastere de Dima, non loin du champ de bataille. Le Jesuite Paez se souvenant des services qu'il lui avoit autrefois rendus, intercéda pour lui auprès de Sela Christos, beau-frere de Socinios, & à sa considération le Ras obtint sa grace. Mais

il n'en perdit pas moins ſon crédit. Ses biens lui furent ôtés peu-à-peu ; & il mourut enfin de miſere, juſtement mépriſé de toute l'Abyſſinie, par rapport à ſon infidélité envers ſes Souverains, infidélité qui occaſionna la mort de deux excellens Princes, mit fréquemment le troiſieme en danger de périr, & fit égorger pluſieurs milliers d'hommes plus eſtimables que le Ras, puiſqu'ils moururent conſtans dans leur devoir. Avant la fin de ſes jours, Athanaſius expoſé aux plus grandes humiliations, eut encore la honte de voir ſa femme, fille de Sertza Denghel, abandonner ſon lit, & vivre dans un célibat volontaire.

SOCINIOS, OU MELEC SEGUED.

De 1605 à 1632.

Socinios embraſſe la Religion Romaine. — Guerre du Sennaar. — Guerre des Paſteurs. — Violente conduite du Patriarche Catholique. — Révolte du Laſta. — Les peuples du Laſta ſont vaincus à Wainadega. — Socinios retablit dans ſes Etats la Communion Grecque. — Il réſigne ſa couronne à ſon fils aîné.

SOCINIOS, reſtant déſormais ſans compétiteur à l'Empire, & étant univerſellement reconnu par ſes peuples, commença ſon regne avec une douceur & une modération à laquelle on ne devoit guère s'attendre. Quoiqu'il eût été ſouvent trahi, & que ſes ennemis les plus puiſſans fuſſent

tombés en sa puissance, il ne chercha point à s'en venger; mais il leur pardonna avec la plus grande franchise; & quand ils se présenterent devant lui, il les reçut tous d'un air gracieux, sans leur faire aucun reproche, aucune réflexion; sans même les priver de leurs emplois.

CEPENDANT ayant appris que le Maure Mahardîn avoit donné l'exemple de manquer au respect dû à un Roi, en portant la main sur Za Denghel, que ce Maure blessa le premier à la bataille de Bartcho, il donna ordre qu'on le lui amenât à midi précis devant la porte de son palais, & là il lui fit trancher la tête d'un coup de hache, pour venger la majesté violée.

RETIRÉ à Coga, Socinios s'occupa avec le plus grand soin à corriger les abus, à réparer les pertes qu'avoit occasionné une guerre longue & sanglante. Il avoit deux freres utérins du plus grand mérite, Sela Christos & Emana Christos, qui jouissoient tous deux de sa plus intime confiance.

BELA CHRISTOS, homme distingué par sa naissance & par l'attachement & la fidélité qu'il avoit montrés à Socinios, dès le premier instânt que ce Prince s'étoit armé pour disputer la couronne, Bela Christos fut appellé à la Cour pour prendre part à la gloire & aux dangers d'un regne qu'on jugeoit aisément ne pas devoir être oisif. Toutes les Provinces tributaires étoient remplies de mécontens, qui avoient secoué le joug, qui ne payoient plus de taxes, qui ne montroient même aucun respect, aucun égard pour leur

Roi; qu'autant que cela convenoit à leur intérêt ou à leur fantaisie.

Les Portugais, qui étoient restés de l'armée venue en Abyssinie, sous Christophe de Gama, s'étoient excessivement multipliés, & ils avoient toujours accoutumé leurs enfans à l'usage des armes à feu. Ils formoient alors un corps particulier commandé par Juan Gabriel, ancien Officier, qui, suivant ce qu'on voit dans l'Histoire, demeura toujours auprès du Roi, quoique depuis le regne de Claudius ses soldats suivissent, pour la plupart, la fortune qui leur convenoit le mieux.

Menas n'estimoit pas assez les Portugais pour les garder dans son armée, au risque des discours séditieux de leurs Prêtres, toujours disposés à décrier sa religion & son gouvernement. Il les bannit donc tous de son royaume : mais, au lieu d'obéir, ils se réunirent au Baharnagash Isaac, alors ligué avec les Turcs, & révolté contre son Maître. Il ne paroît pas que Sertza Denghel fit plus de cas des Portugais que Menas, ni qu'il les employa beaucoup durant son long regne. Mais quand le Roi enfant, Jacob, monta sur le trône, ils s'attacherent tous à lui; & après l'exil de Jacob, plusieurs d'entr'eux suivirent le parti de Za Denghel, & combattirent avec le plus grand courage à la bataille de Bartcho.

Lorsque Jacob reprit sa couronne, les Portugais revinrent vers lui, & furent vaincus avec ce Prince, à la bataille de Lebart, où ils s'étoient tous réunis contre Socinios. On

Digitized by Google

voit donc que; de quelque côté qu'ils se déclaraſſent, ils étoient conſtamment battus, à cauſe de la lâcheté des Abyſſiniens, avec leſquels ils ſe trouvoient liés. Cependant, malgré les revers multipliés des partis qu'ils embraſſoient, perdant toujours peu de monde, quel que fût le ſort du reſte de l'armée, les troupes du pays n'oſoient jamais leur tenir tête; & ils faiſoient leur retraite avec la même ſécurité que s'ils avoient remporté la victoire, parce que les vainqueurs avoient intérêt à ne pas les attaquer, étant preſque sûrs de ne pas réſiſter à leurs armes.

SOCINIOS ſuivit une conduite toute oppoſée à celle de Menas. Il réſolut de s'attacher les Portugais, & de les mettre à même de compter entiérement ſur lui. En conſéquence il commença par faire de grandes avances à leurs Prêtres. Il appella le Jéſuite Paez à la Cour, où, après les diſputes accoutumées ſur la ſuprématie du Pape, & ſur les deux natures du Chriſt, une Meſſe fut célébrée, & un ſermon prêché avec le même ſuccès que du temps de Za Denghel, & avec non moins de déplaiſir pour le Clergé Abyſſinien.

LA province de Dembea, s'étendant autour du lac Tzana, eſt la plus fertile & la mieux cultivée de toute l'Abyſſinie. Très-plane, elle ſemble n'avoir été formée que par les décroiſſemens du lac, qui, ſi l'on en juge par des marques très-diſtinctes, a eu jadis quatre fois autant d'étendue qu'il en a à préſent. Mais, avec ſa fertilité, le Dembea a un inconvénient auquel ſont ſujets dans ces contrées tous les autres terreins qui manquent de pente : il y regne des fievres très-dangereuſes, depuis le mois de Mars,

jusqu'à Heder Michael, c'est-à-dire, au huit de Novembre, où la pluie commence à tomber. La pluie fait cesser aussi promptement ces terribles fievres, que la premiere rosée qui tombe en Egypte fait cesser la peste.

Sur le côté méridional du lac de Dembea s'éleve, mais non pas très-haut, un rocher formant une espece de promontoire, & s'avannçant fort loin dans le lac. Il n'y a peut-être rien au monde de plus beau, de plus pittoresque que ce site que les eaux environnent de toutes parts, excepté du côté du Sud. Le climat y est délicieux; la fievre n'y fait jamais sentir sa rage. La perspective qu'offre le lac, ainsi que les montagnes qui bornent au loin la plaine, est d'une magnificence que ne peut concevoir l'imagination européenne; & la nature semble avoir créé ce séjour pour la santé, la solitude & le bonheur. Paez demanda ce promontoire; & le Roi, dit-on, lui en accorda la jouissance à perpétuité. Voici comment il rapporte lui-même les formalités qu'on remplit alors: « Un » Officier civil se rend sur les lieux de la part du Roi. Il » fait venir tous ceux qui ont des terres dans le voisinage, » & il visite avec eux les limites de l'endroit. En parcou- » rant ces limites ils tuent, de distance en distance, une » chevre, dont ils enterrent la tête dans la ligne de dé- » marcation, & c'est là la preuve que la terre est donnée » à perpétuité. Mais si l'on déterre ces têtes de chevres, » ou qu'on les change de place, ajoute Paez, on se rend » coupable de félonie ».

Je ne cherche point à contredire cet usage d'enterrer des têtes de chevres; mais je puis assurer que je ne l'ai jamais

Google

vu pratiquer, ni n'en ai entendu parler; j'attefte même que les conceffions à perpétuité font inconnues en Abyffinie. Toutes les terres de l'Empire appartiennent au Roi. Il les donne à qui bon lui femble, pour le temps qu'il veut, & il les reprend de même. A fa mort toutes les terres, excepté feulement celles de l'Abuna, reviennent à la couronne, & fon fucceffeur en difpofe de nouveau. Il y a plus. Toutes les fois qu'il meurt quelqu'un de ceux qui jouiffent de ces terres, elles retournent de même au Roi, & le fils aîné de celui qui les poffédoit n'en hérite point de droit. Il faut une nouvelle proclamation qui annonce qu'elles lui font accordées. Alors il en devient le maître pour tout le temps de fa vie, ou plutôt pour le temps qu'il plaira au Roi de les lui laiffer; à la charge cependant de fuivre le Roi à la guerre, & de faire les autres fervices qui lui feront commandés. L'exception des terres de l'Abuna n'eft l'effet d'aucun refpect pour la fainteté de fa perfonne; mais elle eft fondée fur un traité (1), & fait partie de la Conftitution du Royaume.

Les Abyffiniens furent frappés du plus grand étonnement à la vue d'un couvent bâti avec des pierres & de la chaux, dont jufqu'à ce moment ils n'avoient pas eu la moindre idée. Mais ils furent encore bien plus furpris, lorfque Paez entreprit de conftruire de la même maniere un palais que le Roi lui avoit demandé. Ce palais eft à l'extrémité la plus méridionale de la péninfule, dans un endroit nommé *Gorgora*. Les Abyffiniens éprouvoient une admiration mêlée de

(1) Nous avons parlé de ce traité en écrivant l'hiftoire d'Ikon Amlac.

terreur

terreur en voyant une maiſon s'élever ſur une maiſon ; car c'eſt ainſi qu'ils appellent une maiſon qui a plus d'un étage.

PAEZ déploya en cette occaſion toute ſon induſtrie & l'étendue de ſes talens. Il fut à la fois Architecte, Mâçon, Charpentier, Serrurier, & il ſe ſervit avec beaucoup d'adreſſe des divers outils qui ſervent dans ces divers métiers. Le palais fut lambriſſé en cedre, diviſé en appartemens de cérémonie & en chambres particulieres pour le Roi, la Reine & les perſonnes de qualité, attachées à la Cour. On y mit, en outre, des logemens pour les gardes & pour les domeſtiques.

COMME Socinios ſe propoſoit alors d'attaquer les Agows du Damot, qui s'étoient révoltés, & de réprimer les incurſions que faiſoient les Gallas dans la province de Gojam, il vit avec une extrême ſatisfaction un édifice commode, placé dans la partie de ſes Etats, où il comptoit faire ſa principale réſidence. Ses vœux les plus ardens étoient de faire venir dans ſon royaume un certain nombre de Portugais, qui joints à ceux qui y étoient déjà, & aux Néophites qu'il ſe flattoit d'avoir, quand il auroit embraſſé la religion catholique, puſſent l'aider à extirper cet eſprit de rébellion, qui ſembloit s'être emparé généralement du cœur de ſes ſujets, & ſur-tout du clergé, nouvellement inſtruit, ſans qu'il ſût comment, à uſer du dangereux privilege de maudire & d'excommunier les Rois. Ce Prince n'avoit vu dans le Jéſuite Paez & ſes compagnons, rien que de la ſoumiſſion & un grand amour pour la Monarchie. Leur conduite,

leurs mœurs étoient vraiment apostoliques ; & il n'auroit jamais pensé, si l'expérience ne le lui eût pas appris par la suite, que le Patriarche venu de Rome & l'Abuna du Caire, quoique différens d'opinion sur les deux natures du Christ, avoient également le vif desir d'élever la puissance & la tyrannie ecclésiastique sur les ruines de l'autorité civile, & de réduire le Prince à un état de soumission absolue devant la Chaire de Saint Pierre ou devant celle de Saint Marc.

L'HIVER est en Abyssinie la saison du repos; & Socinios en profita pour faire venir Paez à Coga. Il augmenta d'abord le territoire que les Jésuites possédoient déjà à Fremona. Puis il déclara à Paez qu'il avoit résolu d'embrasser la religion catholique ; & , suivant ce que Paez raconte, il lui présenta deux lettres, l'une pour le Roi de Portugal, l'autre pour le Pape ; la premiere, datée du 10 Décembre 1607, l'autre du 14 Octobre de la même année. Ces lettres ne disent pas un mot de cette conversion prétendue, ni d'aucune espece de soumission au Siége de Rome : mais le Roi s'y plaint seulement des troubles de son royaume, des invasions des Gallas, & il demande avec instance un certain nombre de soldats Portugais pour affranchir l'Abyssinie du joug de ses nouveaux oppresseurs, comme les guerriers venus avec Christophe de Gama l'avoient délivrée du joug des Maures.

TANDIS que ces choses se passoient à Coga, Socinios reçut deux nouvelles, qui bien qu'également importantes, l'affecterent différemment. La premiere lui apprenoit que le traître Za Selassé faisant une incursion dans la province de

Gojam, étoit tombé dans une embuscade des Tolumas-Gallas, voisins de cette province, sur les bords du Nil, & que ces payens lui avoient coupé la tête. Ils firent plus, ils vinrent la présenter au Roi qui ordonna qu'elle fût exposée devant son palais, au bout de la lance sur laquelle elle étoit portée.

TELLE fut la fin tragique du Ras Za Selassé, dont le nom est encore en horreur dans toute l'Abyssinie. Quoique sa mort fût telle qu'il la méritoit, l'exemple de sa vie n'en fut pas moins dangereux. Il étoit déjà très-avancé en âge quand il eut la tête tranchée, & il prouva qu'il étoit possible de parvenir à la vieillesse, en vivant continuellement dans la pratique du meurtre & de la trahison.

ZA Selassé étoit, ainsi que je l'ai observé plus haut, né dans l'obscurité, parmi des payens Troglodytes, très-méprisés en Abyssinie, & chargés des emplois les plus bas & les plus serviles. Il passa ses premieres années dans la domesticité. Mais son activité & la vivacité de son esprit l'ayant bientôt fait remarquer, on le fit entrer au service de Melec-Segued; & il avoit déjà acquis tant de réputation à la mort de ce Roi, que son fils Jacob lui accorda de grandes possessions, l'éleva par degrés aux premiers grades militaires, & récompensa ses succès dans tous les rangs où il avoit passé par la place de Général. Se croyant alors assez puissant pour perdre son bienfaiteur, Za Selassé se ligua avec le Ras Athanasius, révolté contre Jacob, qui, le faisant prisonnier, se contenta généreusement de l'exiler dans le royaume de Narea. Za Denghel le rappella de son exil, & lui

accorda les emplois les plus lucratifs & les plus importans de l'Etat. Mais pour prix de ces bienfaits, le traître se révolta contre ce Monarque, & il lui arracha la couronne & la vie dans les plaines de Bartcho. Dès que Jacob remonta sur le trône, Za Selassé fut élevé au rang de Betwudet & de Ras, qui, en Ethiopie, est la premiere place après celle de Roi; & il obtint en outre le gouvernement du Gojam, la plus grande & la plus riche des provinces d'Abyssinie. Tout cela ne le retint point dans le devoir. Bientôt après, il abandonna encore Jacob, jura fidélité à Socinios & se joignit à son armée.

Non content de tant de changemens & de perfidies, Za Selassé commença à former de nouveaux projets, pendant que la Cour résidoit à Coga; & un jour qu'il étoit pris de vin, il s'oublia jusqu'à dire devant des Officiers de Socinios qu'on lui avoit prédit qu'il tueroit trois Rois; qu'il en étoit déjà tombé deux sous ses coups, & qu'il attendoit le troisieme. Ce discours fut rapporté à Socinios, qui soudain le fit arrêter; & quoique le traître méritât sans doute de perdre la tête, le Roi lui fit grace de la vie & le bannit sur le sommet d'Ourée Amba, c'est-à-dire, de la grande montagne. Ce sommet couronne la haute chaîne des monts de *Gusman*, situés près des bords du Nil. Là, quoiqu'étroitement renfermé dans une caverne, Za Selassé s'échappa au bout d'un an. Il descendit dans le pays de Walaka, & se fit Capitaine d'une bande de voleurs, avec lesquels il désoloit la province de Gojam, quand il fut tué par un paysan Galla. Sa tête fut soudain portée à Socinios.

La seconde nouvelle que reçut l'Empereur, c'est qu'il y

avoit dans les montagnes d'Habab, situées auprès de Masuah, & où l'on voit le Monastere de Bisan, une personne qui prétendoit être Jacob, fils de Sertza Denghel, & qui assuroit être échappée de la bataille de Lebart. Profitant du hasard qui avoit empêché de trouver le corps du dernier Roi parmi les morts restés sur le champ de bataille, le faux Jacob disoit qu'il avoit été si cruellement frappé, & à la mâchoire & sur le visage, que la difformité occasionnée par ces blessures, ne lui permettoit pas de se montrer entierement. Aussi, avertissoit-il que c'étoit pour cette raison qu'il enveloppoit sa tête avec le pan de sa robe, de maniere qu'il ne laissoit paroître qu'un côté de son visage; mais on sut par la suite que sa seule intention étoit de cacher le peu de ressemblance qu'il avoit avec Jacob.

Toute la province de Tigré s'empressa d'aller joindre cet imposteur comme son légitime Souverain; & dès qu'il se vit à la tête d'une armée, il descendit des montagnes de Bisan, & vint camper sur les bords de la riviere de Mareb, où il eut encore un renfort de troupes.

La forme de la couronne que portent les Rois d'Abyssinie est celle d'un capuchon, pareil à celui dont les Prêtres se couvrent la tête en disant la Messe. Elle est composée, tantôt d'argent, tantôt d'or, & quelquefois de ces deux métaux ensemble, tissus avec de la soie bleue. Elle peut couvrir une partie du front, les joues & tout le derriere du cou jusqu'aux épaules. Une telle couronne devoit donc favoriser beaucoup le besoin que le faux Jacob prétendoit avoir de cacher les cicatrices qui défiguroient son visage. Aussi en

Digitized by Google

fit-il faire une à Masuah, avec quelques onces d'or provenant d'une caravane qu'il avoit pillée ; & il la laissoit sans cesse sur sa tête pour prouver qu'il n'étoit point un simple prétendant à cette couronne, mais un véritable Souverain, accoutumé dès l'enfance à la porter.

L'on rapporta bientôt à Sela Christos, Gouverneur du Tigré, les prétentions de l'imposteur, avec toutes les exagérations qu'on ne manque pas de débiter en pareil cas ; & comme il vit que l'affaire devenoit de jour en jour plus sérieuse, il résolut d'y mettre un terme. Toutefois il sentit qu'il devoit avoir peu de confiance dans les troupes de sa province, qui sembloient toutes disposées à se joindre au rebelle : mais sa seule espérance fut dans les Portugais & dans les soldats de sa propre maison, composée de militaires bien payés, bien vêtus, & sincérement attachés à sa personne. Etant d'ailleurs, lui-même, homme d'un courage éprouvé & d'une prudence consommée, il ne jugea point du pouvoir de son ennemi par la foule nombreuse qui le suivoit, & qui n'étoit véritablement qu'une vile populace.

Dès que les deux armées furent en présence, le faux Jacob offrit la bataille au Gouverneur : mais les troupes de l'imposteur ne virent pas plutôt l'ardeur avec laquelle leurs assaillans fondoient sur elles, qu'elles prirent la fuite & se disperserent ; & bien que Sela Christos eût pris beaucoup de précautions pour empêcher le faux Jacob de gagner les lieux où il avoit coutume de se cacher, il ne fut pas possible de se saisir de lui. Il se sauva donc sur une des montagnes les plus inaccessibles de cette province ; &

delà il put contempler ſans crainte Sela Chriſtos & ſon armée, parce qu'il avoit encore derriere lui les montagnes d'Hamaſen, plus éloignées & bien plus inconnues, où il auroit pu ſe retirer, ſi l'on eût continué à le pourſuivre.

TANT que Sela Chriſtos fut campé dans ces cantons, l'impoſteur ſe tint ſur les hauteurs les plus inabordables, accompagné ſeulement de deux ou trois de ſes intimes amis, qui ayant leurs familles établies dans la plaine au-deſſous, lui donnoient continuellement des nouvelles de ce qui s'y paſſoit.

SELA Chriſtos deſirant vivement d'engager l'ennemi à combattre, marcha dans la vaſte plaine de *Mai-Aquel:* mais voyant de chaque côté le ſommet des montagnes gardé par des ſoldats, il craignit de s'être avancé trop loin; & ne voulant pas donner à une multitude de troupes le tems de l'envelopper, il ſongea à la retraite. Mais les rebelles reconnurent ſon intention; & laiſſant leur chef tranquille ſpectateur au haut de la montagne, où il s'étoit poſté, ils fondirent de tous côtés ſur les ſoldats de Sela Chriſtos, leſquels n'ayant d'autre eſpoir qu'en leurs armes, commencerent à attaquer la montagne la plus près d'eux, & l'emporterent d'aſſaut, comme ils auroient emporté un château. Le peu de réſiſtance que firent les divers poſtes, fut cauſe que Sela Chriſtos diviſa ſa petite armée en pluſieurs détachemens, laiſſant ſa cavalerie en bas, où ſans avoir beſoin de combattre, elle n'eut qu'à maſſacrer les fuyards, à meſure qu'ils étoient délogés de leurs montagnes.

Digitized by Google

Le lendemain, le faux Jacob rassemblant ses troupes dispersées, se retira vers la mer, dans le territoire d'Hamazen, entre le pays du Baharnagash & les montagnes des Hababs.

Cependant Sela Christos s'appercevant que tandis qu'il poursuivoit au loin la victoire, l'esprit de rébellion faisoit de nouveaux progrès au centre de son gouvernement, prit le parti d'instruire son frere de ce qui se passoit en Tigré, & de lui mander que sa présence y devenoit très-nécessaire. A cette nouvelle, Socinios ne perdit pas un instant pour se rendre dans cette Province, quoiqu'à certains égards il se trouvât fort mal préparé pour une telle entreprise. Le fait est qu'en cet instant il avoit envoyé toute sa cavalerie contre les Shangallas & les Gongas, nations voisines des frontieres nord-ouest de l'Empire. Aussi quand il partit de Coga, sa cavalerie ne montoit qu'à cinq cens trente hommes, indépendamment d'un petit renfort que lui amena de son gouvernement d'Amhara, son second frere Emana Christos.

Ce fut à Aïbo que Socinios quitta la route du Tigré; pour prendre celle du Begemder, & le même jour il campa à Wainadega. De Wainadega il se rendit à Davada; & traversant le Reb, il suivit le chemin de Zang, & fit halte à Kattamé. Puis il s'avança à Tzamé, & il arriva à Hader. Là quelques espions vinrent l'avertir qu'un parti de Gallas Marawas s'étoit avantageusement posté sur une montagne peu éloignée. Soudain Socinios fit rafraichir son armée & donnant ordre d'éteindre toutes les lumieres, il marcha

cha droit aux Gallas, en faisant le moins de bruit possible.

A peine étoit-il jour qu'un nombreux détachement de l'armée du Roi environna la montagne où les ennemis s'étoient retranché, & il trouva que ces sauvages avoient placé des sentinelles pour donner l'alarme & prévenir toute surprise. Onze Gallas tomberent sous les coups des Abyssiniens; & leurs têtes portées au Roi, furent les premiers fruits de cette expédition.

Ardent à profiter de cet avantage, Socinios redoubla de vitesse, & arriva avec toute son armée auprès des ennemis, qui n'avoient pas encore eu le tems d'être avertis de sa marche. Ces barbares étoient tranquillement étendus dans les hutes qu'ils avoient construites. Un large ravin rempli de branchages & de troncs d'arbres entassés au hasard, séparoit les deux armées, & les déroboit en partie à la vue l'une de l'autre. Le Roi ordonna à son frere Emana Christos & à Abeton Welleta Christos, de traverser le ravin avec la Cavalerie, de fondre rapidement sur les Gallas, & de leur jetter les têtes qu'on avoit déjà coupées.

Mais avant que la cavalerie Abyssinienne eût passé le ravin; les Gallas prirent l'alarme & furent à cheval. Comme ils ne combattent jamais en bataille rangée, ils n'eurent pas besoin de beaucoup de tems pour se mettre en ordre; & ils reçurent si rudement leurs assaillans, que quoiqu'Emana Christos & le jeune Prince Abeton combattissent avec le plus grand courage, ils

furent repouſſés & obligés de fuir en perdant beaucoup de monde dans le ravin, où les arbres renverſés gênoient leur retraite. Socinios ne vit pas plutôt l'embarras où étoit ſa cavalerie, que deſirant d'en venir à une action générale, il donna ordre au reſte de l'armée de paſſer le ravin; mais la terreur s'étoit emparée de ſes ſoldats. Ils ne remuerent ſeulement pas; & comme s'ils étoient engourdis, glacés par le froid du matin, ils reſterent immobiles ſpectateurs de la déroute de la cavalerie.

EMANA Chriſtos & tous le cavaliers Abyſſiniens échapés du maſſacre ſe diſperſerent ſur le front de l'infanterie, tandis que les Marawas, en ſauvages ignorans, pourſuivirent leur victoire juſques au premier rang des troupes du Roi. Alors Socinios donnant ordre qu'on battît des tambours & qu'on ſonnât des trompetes, pour tâcher de ranimer le courage des ſiens, s'avança lui-même à leur tête & tua de ſa main le premier Galla qu'il put atteindre. L'exemple du Roi, & le danger auquel ce Prince s'expoſoit, enflamerent ſoudain les ſoldats; & ſans garder aucun ordre, emportés par leur fureur, ils ſe précipiterent ſur les Gallas, & ils taillerent en pieces tous ceux qui avoient paſſé le ravin.

LES Gallas hors d'état de ſoutenir cette perte, quitterent le champ de bataille, & abandonnerent immédiatement le Begemder. Ils furent heureux que le Roi manquât de cavalerie. Sans cela leur armée entiere eût infailliblement péri, pourſuivie à travers des contrées où ils trouvoient un ennemi dans chaque habitant. Après cette victoire le Roi revint dans

Digitized by Google

ſon Palais de Coga, pour terminer les affaires qui l'occupoient alors.

Cependant le bruit ſe répandit dans la province de Tigré que le Roi avoit été défait par les Gallas, & que d'après ce déſaſtre, le Ras Sela Chriſtos s'étoit retiré à Gondar. Le faux Jacob ne perdit pas un moment pour profiter de cet avantage. Il deſcendit de ſa montagne eſcarpée, & ſe joignant au gouverneur d'Axum, qui avoit embraſſé ſa cauſe, il tua beaucoup de monde & commit de grands ravages dans la province de Siré. Alors le Ras apprenant que l'impoſteur étoit en raſe campagne, vint tout de ſuite ſe préſenter devant lui avec ſa petite armée; & quoiqu'il y eût une différence conſidérable de ſon peu de ſoldats, à la multitude qui ſuivoit l'ennemi, quoique les rebelles montraſſent dix fois plus d'opiniâtreté que jamais, ſa prudence l'emporta; il les vainquit, & en tua un grand nombre, & le faux Jacob fut contraint de regagner ſa montagne.

A peine Socinios venoit de mettre fin aux affaires qui l'avoient retenu à Coga, qu'il apprit que les Gallas méridionaux, ſenſibles à la défaite des Marawas, s'étoient ligués avec eux contre l'Abyſſinie, & qu'avec leurs forces combinées ils devoient brûler & ravager tout le pays qui s'étend entre le Tacazzé & le lac Tzana, attaquer l'Empereur à Coga, & détruire cette capitale. Soudain il donna ordre au Kasmati Julius, ſon gendre, & à Kefla Chriſtos, de venir le joindre, avec toutes leurs troupes; & ſitôt que ces deux généraux, furent arrivés il marcha à Ebanaat, dans le diſ-

Pp 2

trict de Belessen, où il s'empara d'un poste par lequel les Gallas devoient passer pour se rendre à la capitale; & là il résolut de les attendre.

CEPENDANT les Gallas s'avançoient à leur maniere accoutumée, brûlant, détruisant églises & villages, & massacrant sans pitié tous ceux qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains. Le Roi souffroit ces cruautés des ennemis en général habile, qui voyoit bien que leurs triomphes passagers tourneroient à son avantage. Il ne chercha donc point à s'opposer à leurs excès : au contraire, il espéra que n'éprouvant aucune résistance, ils se sentiroient plus encouragés. Ce Prince avoit une armée plus nombreuse que celle des Gallas, ce qui étoit fort rare. En outre cinq de ses soldats en valoient vingt de l'ennemi; & c'étoit ordinairement dans la proportion inverse que les Gallas combattoient. Il choisit l'endroit le plus propre à leur livrer bataille, & il accrut encore l'avantage de sa situation, par les embûches que la nature du terrein lui permettoit.

CE fut dans la matinée du 7 Janvier 1608, que les Gallas se présenterent en bataille à Ebanaat, dans une plaine environnée de montagnes couvertes de bois. Ces barbares remplissoient toute la plaine, comme s'ils s'étoient livrés à une destruction volontaire. Aussi du haut des montagnes & de derriere les arbres étoient-ils tués par les armes à feu des combattans qu'ils ne pouvoient pas voir, pendant qu'un redoutable corps de troupes s'emparoit des défilés par où ils étoient entrés, & par où ils ne devoient plus repasser.

Digitized by Google

On ne sait pas précisément ce qui engageoit ce jour-là Socinios à s'exposer plus que de coutume : mais il combattit au milieu des ennemis comme un simple soldat. Les historiens rapportent qu'il avoit été averti à Coga, que son gendre Julius formoit un projet de rébellion ; & que le Roi voulut le décourager en lui donnant un exemple de la supériorité de son courage. Toutefois ce motif n'est guere probable. Le caractere de Socinios étoit trop bien établi pour qu'il eût besoin de se faire mieux connoître. Mais quoi qu'il en soit, tout cela tourna au désavantage des Gallas. Nul Officier, nul Général ne crut devoir s'épargner en voyant combien le Roi s'exposoit lui-même. Tous combattirent en braves soldats, & comme ils avoient les meilleurs chevaux & les meilleures armes, ils contribuerent en proportion au succès de cette journée. Environ douze mille Gallas resterent sur la place, & le peu qui s'enfuit fut tué par les habitans des campagnes. Le Roi ne perdit que quatre cents hommes. Aussi peut-on dire que ce fut plutôt un massacre qu'une bataille.

Socinios résolut alors d'essayer sa fortune contre le faux Jacob. En conséquence il franchit le roc Lamalmon, & descendit le long du Tacazzé, pour se rendre dans la province de Siré. En arrivant sur les frontieres du Tigré, il fut joint par son frere Sela Christos, qui amenoit avec lui le Jesuite Paez. Le Roi les reçut très-amicalement l'un & l'autre ; & ce Prince établit son camp dans une vaste plaine auprès de la ville d'Axum, parce qu'il avoit résolu depuis long-tems de se faire couronner dans cette antique capitale, avec toutes les cérémonies usitées au couronnement des premiers

Rois d'Abyssinie, quand ils habitoient la Province de Tigré.

CETTE Pompe commença le 18 de Mars, qui, suivant les Abyssiniens, est le jour que Jesus-Christ fit son entrée dans Jérusalem. L'armée étoit composée de trente mille hommes. Tous les grands Officiers de l'Etat, tous les Courtisans se parerent de la maniere la plus riche & la plus brillante; & on sent bien que le beau sexe ne négligea point de se montrer avec magnificence. Le Roi habillé de damas pourpre, portoit une chaîne d'or autour du cou, & ayant la tête nue, il parut monté sur un cheval richement caparaçonné, & accompagné de toute sa noblesse; il passa la premiere cour, & suivit le pavé qui conduit devant l'église. Là il rencontra les jeunes filles des Umbares, ou Juges suprêmes, & un grand nombre d'autres vierges de familles nobles, qui l'attendoient à droite & à gauche de la cour.

DEUX des plus nobles de ces jeunes filles tenoient dans leurs mains & à la hauteur de leur sein, un petit cordon de soie cramoisie, d'une texture peu serrée, & qui traversoit la cour, comme si elles avoient voulu barrer le chemin par où le Roi devoit entrer dans l'église. Le Roi s'avançoit d'un pas très-modéré, retenant tant qu'il pouvoit les mouvemens de son cheval. Mais quand la corde tendue l'arrêta; les vierges qui étoient de chaque côté lui demanderent qui il étoit. A quoi il répondit; » Je suis votre Roi, le Roi » d'Ethiopie ». Et soudain elles répliquerent toutes d'une voix : » Vous ne passerez point, vous n'êtes point notre » Roi ».

Le Roi se recule alors de quelques pas. Puis il se présente encore pour passer; & la corde est tendue de nouveau, & les jeunes filles lui redemandent : » Qui êtes-vous? » Le Roi répond ; » Je suis votre Roi, le Roi d'Israel ». Mais les vierges résolues de ne pas céder à cette seconde attaque, répliquent toujours: » Vous ne passerez point. Vous n'êtes » point notre Roi ».

Le Roi se retire encore: mais il revient pour la troisieme fois, d'un air plus décidé; & les vierges inflexibles tendant leur corde répetent leur premiere question: » Je suis votre Roi, le Roi de Sion, répond le Roi, & tirant son épée il coupe la corde en deux. Aussi-tôt toutes les vierges s'écrient: » Cela est vrai, vous êtes notre Roi, le vrai Roi de » Sion ». Ensuite elles entonnent un Alleluya, & leur chant est accompagné par la Cour & par toute l'armée campée dans la plaine. On fait des salves de mousqueterie. Les tambours & les trompettes retentissent; & au milieu des réjouissances & des acclamations, le Roi s'avance jusques au pied du grand escalier de l'église, où il descend de cheval, & s'assied sur une certaine pierre, qui semble avoir été jadis un autel d'Anubis. A ses pieds est un grand morceau de pierre sur lequel on voit l'inscription citée par Poncet, & que j'aurai soin de rapporter quand je parlerai des ruines d'Axum.

Après le Roi vient le Nebrit, ou Gardien du livre de la Loi à Axum, lequel représente Azarias, fils de Zadock. Ensuite paroissent les douze Umbares, ou Juges suprêmes, successeurs des anciens des douze Tribus, lesquels avec

Azarias accompagnerent Menilek, fils de Salomon, quand il porta de Jerusalem le livre de la Loi. Puis vient l'Abuna à la tête du Clergé séculier; puis l'Itchegué à la tête des Moines, & enfin toute la Cour, qui passe entre les deux bouts du cordon de soie que le Roi a coupé, & qui est resté sur le pavé.

Le Roi est oint & couronné. Après quoi il monte les marches de l'église, accompagné par les Prêtres nommés Depteras, qui chantent des hymnes & des pseaumes. Il s'arrête vis à-vis d'un creux qu'on a fait exprès dans l'une des marches, & là on le parfume avec de l'encens, de la myrrhe, de la casse, & de l'aloès. On célebre le service divin; & après avoir communié le Roi retourne au camp, où l'on consacre quatorze jours entiers aux festins, aux exercices militaires, & aux réjouissances de toute espece.

Suivant l'ancienne coutume, le Roi est obligé, à son couronnement, de donner divers présens; & dans le Deftar, ou livre du Trésor d'Axum, on a spécifié la valeur de ces dons, le nom des personnes à qui ils sont dus, & le tems où il faut les faire. Mais depuis que la Cour ne réside plus en Tigré, la plupart de ces usages sont tombés en désuétude, plusieurs emplois sont supprimés, & avec eux les présens qui les accompagnoient.

Les Grands de la Cour doivent aussi, en cette occasion, faire des présens au Roi. Le présent qu'offre le gouverneur d'Axum, consiste en deux lions & un bandeau de soie, sur lequel est écrit ; » *Mo anbasa am nizilet Solomon am*
» *negadé*

» *negade Judé* »; c'eſt-à-dire, le lion de la Tribu de Juda & de la race de Salomon a vaincu. Quand le Roi accorde des terres, cette même deviſe ſert de titre pour l'inveſtiture. On noue autour de la tête de la perſonne qui les reçoit un ruban ſur lequel la deviſe eſt écrite.

Au couronnement de Socinios le gouverneur d'Axum avoit embraſſé le parti des rébelles, de ſorte qu'il n'aſſiſta point à la cérémonie. Indépendamment de la ſuppreſſion de beaucoup de places & de préſens, le Roi Tecla Haimanout me dit à Gondar, que lorſque la rébellion de ſes ſujets l'avoit conduit dans la province de Tigré, le Ras Michael avoit eu quelqu'intention de le faire couronner, pour narguer ſes ennemis : mais d'après les calculs les plus modérés, ſans montrer une parcimonie ridicule, on trouva qu'il en coûteroit vingt mille onces d'or, qui valent 50,000 livres ſterling. Sur quoi le Ras renonça à ſon projet, en diſant au Prince : » Croyez-moi, Sire, vingt mille onces de fer du Tigré vous » couronneront mieux; & s'il en faut davantage, je l'accor- » derai avec plaiſir à vos ennemis, juſqu'à ce qu'ils ſoient » ſatisfaits ». Michael faiſoit alluſion aux balles de fer avec leſquelles les ſoldats chargeoient leurs fuſils.

Après ſon couronnement, Socinios paſſa le Mareb, dans l'intention de terminer la campagne par la mort du faux Jacob. Mais cet impoſteur connoiſſant trop bien la ſupériorité de ſon rival, ſe cacha dans les montagnes les plus eſcarpées, où il n'avoit d'autre ſuite que quelques chevres qui le nourriſſoient de leur lait.

Socinios abandonna alors le ſoin de cette affaire à Amſala Chriſtos, Officier d'une prudence conſommée. Il lui donna le gouvernement du Tigré, & il ramena avec lui, à Coga, ſon frere Sela Chriſtos (1). Amſala tomba dangereuſement malade ; & voyant combien il feroit inutile de pourſuivre à force ouverte des rebelles dirigés par un homme comme le faux Jacob, il voulut employer d'autres moyens. Il s'adreſſa donc à deux jeunes gens nommés *Zara Johannès* & *Amha Georgis*, l'un & l'autre fils du Shum Welled Georgis. Ils avoient tous deux enſemble commis un meurtre ; & pourſuivis par les loix, ils s'étoient refugiés dans les montagnes & avoient lié amitié avec l'impoſteur.

Amsala Chriſtos les gagna donc par l'eſpoir de leur grace. Alors profitant de la connoiſſance qu'ils avoient de la retraite du faux Jacob, ils tomberent ſur lui au moment qu'il s'y attendoit le moins, & ils lui couperent la tête qu'ils firent porter au Roi à Coga. Socinios la reçut avec reconnoiſſance, & ſoudain, il la renvoya à Amſala Chriſtos, pour qu'elle fût expoſée publiquement & qu'elle pût deſſiller les yeux de toute la province de Tigré ; car on voyoit bien alors que l'impoſteur n'avoit ni les dents briſées, ni aucune cicatrice ſur le viſage. S'il avoit eu ſoin de ſe couvrir le viſage, ce n'étoit que pour cacher ſon peu de reſſemblance avec le Roi Jacob, tué, comme on l'a vu plus haut, à la bataille de Lebart. On ſut enfin que le faux Monarque avoit été ſimple gardeur de troupeaux dans ces mêmes montagnes de Biſan qui lui avoient ſi ſouvent ſervi de retraite pendant le temps de ſa rébellion.

---

(1) Coga, ſituée ſur le lac Tzana, étoit alors la capitale.

A ſon retour du Tigré, Socinios paſſant par Fremona, envoya aux Jéſuites un préſent de trente onces d'or, & il leur fit dire, de la maniere la plus gracieuſe, combien il avoit de regret que ſes affaires l'empêchaſſent d'entendre une Meſſe dans leur couvent, comme il le deſiroit: mais qu'il leur laiſſoit l'Abuna Simon, à qui il avoit recommandé d'étudier leur religion & de l'aimer.

Socinios montra en cela qu'il ne connoiſſoit pas tout-à-fait les hommes. Il avoit vu des guerriers combattre les uns contre les autres, & après une inimitié ſanglante, ſe réunir & mourir amis : mais il ne ſe doutoit pas de la haine qu'inſpire aux Prêtres la différence de religion, ou plutôt d'opinion. Cependant, il ne tarda pas à le ſavoir. L'Abuna Simon, ſon ami, lui en donna une preuve cruelle.

Sanuda, Tzef Leham (1) du Dembea, ſe trouvant malade au départ de Socinios pour la province de Tigré, ne put accompagner ce Monarque, qui lui confia alors le gouvernement de ſa capitale. Peu de temps après, ce Gouverneur reçut de Woggora la nouvelle de la révolte de Melchiſedec, un des moindres domeſtiques du dernier Roi Melec Segued. On lui apprit en même temps qu'ayant raſſemblé beaucoup de ſoldats & de domeſtiques de ſon maître, le rebelle avoit maſſacré quelques perſonnes attachées au ſervice de Socinios. Sanuda étoit ſans doute un brave Officier ; mais ſe trouvant dépourvu de troupes, parce que le Roi les avoit toutes menées avec lui, il partit promptement de Maishta

(1) Greffier du bétail. C'eſt le titre qu'on donne au Gouverneur du Dembea.

& se rendit sur les frontieres de l'Abyssinie, à Tchelga, ville possédée par Web Ageed, Prince Arabe.

Il est nécessaire d'observer que quoique le territoire de Tchelga appartienne à l'Empire d'Abyssinie, la possession en fut cédée à Web Ageed, sous la protection de qui on avoit mis les caravanes qui se rendoient dans le royaume de Sennaar & en Egypte, ou qui en revenoient, depuis qu'elles avoient été interceptées par le Pacha de Suakem; & qu'en conséquence, on établit une Douane où les droits furent partagés par moitié entre les deux Souverains. Il en est de même à Serké, ville appartenante au Sennaar, & cédée au Roi d'Abyssinie.

A l'époque dont je parle, Abd-el-Cader (1), fils & successeur d'Ounsa, Roi de Sennaar, ou Roi des Funges, comme on l'appelle dans les annales Abyssiniennes, avoit été déposé par ses sujets, dès la quatrieme année de son regne, & demeuroit à Tchelga, sous la protection mutuelle de Web Ageed & de l'Empereur d'Abyssinie, & pourtant comme une espece d'ôtage de l'un & de l'autre. Abd-el-Cader avoit mené avec lui un grand nombre de soldats & de compagnons de sa premiere fortune, qui se trouvant en sûreté & bien traités à Tchelga, s'étoient naturellement attachés aux Abyssiniens. Tous ces gens-là s'armerent & monterent à cheval, dès que Sanuda demanda leur secours; & soudain,

(1) Voyez ce que je dis de cette Monarchie dans le journal de mon retour par le Sennaar.

Digitized by Google

Sanuda prit avec eux la route de Coga, afin de défendre le palais qu'il connoiſſoit parfaitement bien.

MELCHISEDEC, qui avoit en effet réſolu d'attaquer la capitale, n'eut pas plutôt appris l'arrivée de Sanuda, qu'il accourut pour le ſurprendre, & il y eut entr'eux un engagement ſanglant. Les Funges, jaloux de ſervir leur protecteur, combattirent avec tant d'opiniâtreté, qu'ils furent tous tués ſur la place; & Sanuda, monté ce jour-là ſur un cheval très-léger à la courſe, appartenant à Socinios, ne s'échappa qu'avec beaucoup de peine & fut dangereuſement bleſſé.

AUSSI-TÔT que l'Empereur fut inſtruit de ce malheur, il fit partir le Ras Emana Chriſtos ſon frere, qui ſe rendit dans le diſtrict de Voggora, dont il donna le gouvernement à Zenobius, fils d'Iſmael; & il prit avec lui, dans un lieu nommé *Debaraſſo*, Sanuba Zenobius & Ligaba Za Denghel.

QUAND le rebelle Melchiſedec ſut la venue du Ras & des deux autres Officiers, il ſe hâta de faire tout ce qui étoit en ſon pouvoir pour ramaſſer des forces de toute eſpece & de tous les endroits où il avoit quelque crédit; & ſon armée s'accrut tellement, que malgré la préſence d'Emana Chriſtos, elle répandit la terreur dans toutes les villes & les campagnes du Dembea. Il ne manquoit aux rebelles qu'un Prince de la race de Salomon, pour lequel ils puſſent combattre. Autrement, quelque ſuccès qu'eût leur armée, il étoit aiſé de prévoir qu'elle finiroit par ſe diſperſer. C'eſt ce qu'ils ſentirent; & ils s'empreſſerent d'y remédier, en allant chercher dans le Begemder un Prince du Sang royal qui portoit le

nom d'*Arzo*. Pour prix du trône, Arzo donna à Melchisedec la place de Ras, & le commandement de l'armée en second à Za Christos, fils d'Hatzir Abib. Puis, avec une bien meilleure contenance que des rebelles ne l'ont en général, ils marcherent tous ensemble au-devant d'Emana Christos.

Le 9 Mars 1611, à neuf heures du matin, les deux armées furent en présence; & l'action ne tarda pas à s'engager. On combattit long-temps avec fureur. Melchisedec déploya un grand caractere, du moins comme Guerrier, & son Lieutenant Za Christos ne lui céda en rien. Quant au prétendant Arzo, l'histoire n'en fait aucune mention. Il ne voulut point sans doute courir risque de répandre un sang aussi précieux que le sien, puisqu'il le tiroit du Roi Salomon. Après une résistance opiniâtre, la partie de l'armée commandée par Za Christos fut mise en déroute & prit la fuite: mais cet Officier la rallia si souvent, & vendit le terrein si cher aux troupes du Roi, qu'Emana Christos eut le temps de venir à leur secours.

Emana Christos, non moins brave soldat que prudent Général, vit l'instant où il falloit tout risquer, & soudain il se précipita lui-même au milieu des ennemis. Il étoit déjà arrivé près de l'endroit où combattoit Melchisedec, quand ce rebelle l'appercevant au milieu du carnage, & devinant son intention, tourna la bride de son cheval, & s'enfuit dans le moment même où tout lui sembloit favorable. Cette terreur du Général eut l'effet qu'elle devoit avoir sur une armée de Barbares. Personne ne considéra quel pouvoit être le sort du combat. Tous les rebelles fuirent avec Melchi-

ſedec ; & de cette maniere , ils perdirent plus de monde qu'il ne leur en auroit fallu pour s'aſſurer la victoire en ſe tenant fermes dans leurs rangs.

UN corps de troupes, auquel ſe joignirent quelques Pâtres du Begemder, pourſuivit Melchiſedec de ſi près, qu'il l'atteignit & le fit priſonnier, ainſi que Tenſa Chriſtos, eſpece de partiſan très-actif & très-redoutable & l'ennemi particulier d'Emana Chriſtos. Dès qu'on les mena au camp, le Ras leur fit faire leur procès. Ils furent condamnés à la mort, comme traîtres & rebelles ; leur ſentence fut ſoudain exécutée, & on envoya leurs têtes au Roi. Peu de temps après, Arzo & ſon Général Za Chriſtos furent auſſi arrêtés & menés au Roi. Ce Prince les livra à la Juſtice, & ils eurent le même ſort.

PENDANT la ſaiſon de l'hyver que Socinios paſſa à Coga, il s'occupa à bâtir une nouvelle Egliſe, qui fut nommée l'Egliſe de Saint-Gabriel; puis, au retour du printemps, il rentra en campagne, & établit ſon camp à Gogora, d'où il envoya ſes deux freres, Emana Chriſtos, & Sela Chriſtos, contre les rebelles. On n'avoit point alors à ſoumettre une ſeule tribu, une province particuliere; car tout le pays étoit révolté depuis les ſources du Nil, juſqu'aux frontieres du Tigré. Quelques cantons n'avoient point pris les armes: mais ils refuſoient de payer les tributs. Quelques autres s'étoient armés pour ne point payer ; & d'autres enfin ne vouloient ni payer, ni reconnoître le Gouverneur que leur avoit donné le Roi.

SELA CHRISTOS fondit ſur les habitans du territoire

montueux de Gufman, aux bords du Nil, dont il furprit Ourée Amba, la principale place. Il y égorgea beaucoup de monde, & il prit les enfans pour les réduire à l'efclavage; mais, d'après l'interceffion de Paez, il les donna enfuite aux Jéfuites pour les élever dans le Catholicifme.

Après cette expédition, Sela Chriftos attaqua les Gongas, nègres payens, fur lefquels il remporta le même avantage. Il reftoit à combattre les Agows, nations très-populeufes, & toutes confédérées, qui ne voulurent entendre à aucun accommodement. Le Roi donna ordre qu'une de leurs tribus, nommée la tribu des Zalabaffas, fût exterminée le plus promptement poffible, & que fon territoire fût entiérement dévafté. Malgré cet exemple, qui dura affez long-temps, par les difficultés qu'on éprouva, les Agows perfifterent dans leur rebellion pendant plufieurs années; mais toutes les victoires qu'on obtint fur eux les appauvrirent, & diminuerent confidérablement leur nombre.

Deux années confécutives fe pafferent à efcarmoucher avec les Agows du Damot & les Gallas, ufurpateurs de la province de Gojam. L'année d'après, c'eft-à-dire en 1615, Tecla Georgis, Gouverneur du Samen, & Welled Hawaryat Shum de Tfalamat (1), furent envoyés l'un & l'autre contre un rebelle nommé Amda, qui s'étoit déclaré prétendant à la couronne. Ce nouvel impofteur difoit être auffi Jacob, fils de Melec Segued; & il prit effrontément ce nom, fans avoir la moindre communication, ni avec les parens, ni

(1) Vallée au pied du roc Lamalmon.

avec

avec les amis de ce Prince. Aussi-tôt qu'Assera Christos & Tecla Garima, serviteurs de Welled Hawaryat, entendirent parler de cet aventutier, ils le surprirent dans la vallée de Tsalemat, le chargerent de chaînes, & le garderent dans la maison d'Assera Christos.

MAIS Gédéon, Roi des Juifs, apprenant l'emprisonnement d'Amda, fit descendre du haut de la montagne de Samen, lieu de sa résidence, un corps de troupes, qui assaillit Assera Christos dans sa propre maison, l'égorgea, & emmena Amdo sur le Samen. Alors Gédéon non seulement prit l'imposteur sous sa protection, mais il fit tout ce qu'il put pour lui fournir des troupes. Cela n'étoit pas très-difficile. Il ne manquoit pas de gens oisifs, de vagabonds; & ils coururent se ranger sous les étendards d'un Prince qui sembloit n'avoir d'autre vue que de piller, de massacrer, & de commettre toutes sortes d'excès. Amdo se trouva donc bientôt à la tête d'une armée assez considérable pour quitter la montagne, & aller tenter fortune dans la plaine, où il ravagea le territoire de Shawada, de Tsalemat, & tous les pays d'alentour, restés fideles à leur Roi.

SOCINIOS nomma alors Julius, son gendre; au gouvernement du Woggora, du Samen, de Waag & d'Albergalé; c'est-à-dire de tous les pays bas qui s'étendent des bords du Tacazzé jusqu'aux frontieres du Dembea. Abram, ancien officier du Roi, desirant arrêter les progrès de la révolte, marcha contre Amdo & lui offrit la bataille : mais le courageux Abram n'eut point le succès que son intention méritoit; & il perdit la victoire & la vie; ce qui en imposa tellement à

Julius, que sans vouloir hasarder davantage, il envoya dire au Roi de venir lui-même, avec toute la promptitude possible, défendre cette partie de ses états, où les affaires étoient presque désespérées.

Aussitôt le Roi prit la route du Woggora, & joignit Julius à Shimbra Zuggan. De-là il descendit du pays de Samen, & campa sur les bords du Tocur Ohha, c'est-à-dire la riviere Noire. Puis il s'avança à Debil & ensuite à Sobra, d'où il envoya un détachement de son armée pour attaquer Messiraba, l'une de ces montagnes que la nature a façonnées en forteresses, & où les sujets de Gédéon se retranchoient. Messiraba fut emportée, & tout ce qui y étoit fut passé au fil de l'épée, ainsi que le Roi l'avoit prescrit.

Ce premier échec découragea beaucoup les rébelles; car Messiraba sembloit devoir être imprenable. L'art avoit, pour la fortifier, ajouté à la nature; & l'on y avoit mis beaucoup de provisions & de troupes. Socinios attaqua ensuite la montagne d'Hochi, & celle d'Amba Za Hancaffé, dont les défenseurs furent traités comme les premiers. De là le Roi conduisit son armée à Seganat : mais il y éprouva beaucoup de résistance. Malgré cela cette montagne eut le sort des autres. Gédéon lui-même s'enfuit très-difficilement; & il ne dut son salut qu'à la bravoure de son premier général, qui en combattant avec opiniâtreté, fut tué d'un coup de mousquet.

Cependant les succès continuels de Socinios, & la maniere dont il poursuivoit sa victoire, commença à faire

craindre à Gédéon que le Monarque Abyssinien ne détruisît la Nation entiere des Juifs. En conséquence, il fit dire au Roi, que s'il vouloit lui pardonner & lui accorder la paix, il lui remettroit entre les mains le rebelle Amdo.

Le Roi accepta la proposition. Amdo fut livré; & convaincu de rébellion & de meurtre, il fut condamné à être cloué sur une croix jusqu'à ce qu'il expirât : mais les cris terribles, les lamentations douloureuses qu'il faisoit entendre pendant qu'on le clouoit, choquerent si fort les oreilles du Roi, qu'il ordonna qu'on lui tranchât la tête, ce qui fut exécuté au milieu du camp.

L'Empereur se retira alors à Dancaz; & il donna ordre à Kefla, gouverneur du Gojam, & à Jonael, Grand-Maître de sa maison, d'aller soudain surprendre Belaya, contrée appartenante aux Gongàs & aux Gubas, nations payennes auxquelles il faisoit tous les ans la guerre, afin de leur enlever des esclaves pour le service de son palais. Ces deux Généraux s'étant mis à la tête d'un fort détachement, tomberent à l'improviste sur les sauvages de Belaya, & après en avoir égorgé un grand nombre, ils emmenerent leurs enfans. Ensuite, non contens de ce succès, ils attaquerent les Agows de Dengui & de Sankara, qui étoient alors en paix avec le Roi, & ils leur enleverent une immense quantité de bétail; mais le Roi n'en fut pas plutôt informé qu'il fit faire une exacte recherche, & tout le bétail des Agows fut rendu; exemple de justice qui fit plus d'impression sur le cœur de ce peuple que toute la sévérité dont on avoit usé jusqu'alors. Les Agows ne tarderent pas à donner la

preuve du bon effet qu'il avoit eu ſur eux : mais il en fut tout autrement de Jonael.

L'AN 1616, le Roi quitta ſa capitale au mois de Novembre, ſuivant ſa coutume, & ſe fit accompagner par toute ſa maiſon. Son intention étoit de marcher contre les Gallas qui ſont à l'occident du Gojam, & ſpécialement contre ceux de la Tribu de Libo. Mais cette campagne fut interrompue par la mort du fils aîné du Roi, Kenaffer Chriſtos, jeune Prince de la plus grande eſpérance, & également cher au Monarque & à ſon peuple. Kenaffer avoit un eſprit très-diſtingué. Il traitoit avec douceur, affabilité, même les perſonnes pour leſquelles il ſe ſentoit peu d'inclination. Aimant beaucoup les ſoldats, ſenſible, clément, libéral, il ne pouvoit que plaire à ſon pere. Auſſi Socinios le regreta beaucoup, & lui fit faire des obſeques magnifiques dans l'égliſe de Debra Roma, bâtie par le Roi Iſaac, au milieu du lac Tzana.

TANDIS que le Roi étoit plongé dans le deuil, il émana de lui un ordre ſanglant (1). L'hiſtoire rapporte ſimplement le fait, & n'en donne d'autre motif que la maniere odieuſe dont Gédéon, roi des Juifs, s'y étoit pris pour troubler le royaume, & qui parut ſuffiſamment excuſer la cruauté de Socinios. Quoi qu'il en ſoit, ce Monarque donna ordre au Kaſmati Julius, au Kaſmati Welled Hawaryat, au Billetana Gueta Jonael, & au Fit Auraris Hoſannah, d'exter-

(1) C'étoit là ſans doute un des fruits de la religion qu'il avoit embraſſée, & des avis de ſes Convertiſſeurs.

miner tous les Falashas qui habitoient depuis Foggora, Janfakara & Bagenarwé jusques auprès du Samen, ainsique tous ceux qui étoient dans le canton de Bagla, & dans les autres districts où ils commandoient. Aussi n'échapa-t-il que quelques-uns de ces malheureux qui s'enfuirent avec Phineas.

DANS ce massacre horrible & soudain, périt le roi Gédéon, Prince très-estimé non-seulement de ses sujets, mais de tous les Abyssiniens, & qui passoit pour immensement riche. Les trésors qu'il avoit, dit-on, cachés dans les montagnes, sont encore aujourd'hui l'objet de la recherche des habitans de ces contrées.

SOCINIOS fit vendre, à son profit, les enfans qu'on avoit dérobés au glaive; & il fit enjoindre à tous les Falashas de la Province de Dembea & des autres pays soumis à sa domination, de renoncer à leur religion & de se faire baptiser, sans quoi ils seroient mis à mort. Ces malheureux voyant qu'il n'y avoit aucun moyen de se soustraire à cet ordre, prirent le parti d'obéir; & le Roi s'imagina follement, que l'affreuse boucherie d'un nombre immense de gens surpris au sein de la paix & de la confiance, avoit éteint d'un seul coup une religion établie en Abyssinie longtems avant le christianisme. Dès ce jour-là les Juifs, si cruellement christianisés, furent contraints de labourer leurs terres le jour du sabbat.

APRÈS cette terrible exécution, le Roi envoya ordre à Sela Christos, & à Kesla, Gouverneur du Gojam, d'assembler leurs troupes & de porter la guerre en Bizamo,

Province située sur les bords du Nil, & que les annales Abyssiniennes appellent royaume. La route que suivent les marchands qui vont en Narea, traverse le Bizamo; & ce pays est habité par plusieurs tribus payennes, qui séparent les Borens Gallas des Bertumas Gallas (1).

L'ARMÉE traversa le Nil, ravageant toutes les contrées où elle passoit, emmenant le bétail, réduisant les femmes & les enfans à l'esclavage, & donnant la mort à tous les hommes, sans que ces nations, qui avoient fait de si fréquentes incursions en Gojam, parussent une seule fois prendre les armes, pour repousser les dévastateurs de leur patrie. La vaste étendue de pays qui est entre le royaume de Narea & le Nil, resta alors sans ennemis, & on y envoya un certain nombre de Prêtres pour tâcher de ranimer le christianisme languissant.

EN 1517, les Borens Gallas se liguerent entr'eux pour que quelques-unes de leurs tribus fissent une invasion dans la Province de Gojam, tandis que les autres, principalement les Marawas entreroient dans le Begemder. Le Roi ne fut pas plutôt informé de ce projet, qu'il se hâta de se rendre dans cette derniere Province, afin d'être prêt en cas de besoin, à secourir la Province de Tigré. Il établit d'abord son camp à Shima : mais il n'y resta pas long-tems; & passant par Emfras, il alla à Dobit, jadis le séjour favori de l'Empereur Jacob. Là

(1) Les mots de Boren & de Bertuma Galla n'ont aucune signification en langue Ethiopienne.

Digitized by Google

Socinios tint conseil pour décider laquelle des deux Provinces il secourroit la premiere.

Les Officiers pensoient en général, que de traverser le Begember dans cette saison de l'année, pour se rendre en Tigré, c'étoit détruire l'armée & désoler les deux Provinces; qu'une armée forte en cavalerie, telle qu'étoit alors l'armée royale, étoit nécessaire pour agir avec succès contre les Gallas, mais qu'il n'y avoit dans toute la route, ni assez de fourage, ni assez d'eau, & que les Gallas eux-mêmes sentiroient les premiers cet inconvénient, s'ils osoient tenter une invasion. On observa en même tems au Roi, que s'il traversoit les pays de Woggora & de Lamalmon, il trouveroit plus d'eau & plus d'herbe : mais qu'alors il s'éloigneroit des contrées menacées par les Gallas, & qu'il seroit forcé de revenir dans le chemin qu'il craignoit. Enfin, le résultat de ces délibérations fut que, pour le bien général, on étoit obligé, quoiqu'avec beaucoup de regret, d'abandonner pour quelque tems la Province de Tigré aux soins de la Providence, & de se hâter de marcher à l'ennemi, qui dévastoit déjà celle de Gojam.

D'après cela le Roi partit de Dobit, & vint camper sur la riviere de Gomara, dans le pays de Foggora. Il traversa ensuite le Nil, où il fut averti que les Djawis sortant du Bizamo avoient aussi passé le Nil, & étoient entrés dans la Province de Gojam; de sorte que le fleuve se trouvoit entre eux & lui. Soudain il laissa là tout son bagage, & forçant assez sa marche pour faire en un seul jour le chemin de trois journées, il arriva à Bed, sur les bords de la riviere Sadi. Mais

au lieu de trouver l'ennemi dans cet endroit, il apprit que Sela Chriſtos, ſon frere, avoit joint les Gallas à l'inſtant où ils venoient de paſſer le Nil, & qu'il avoit taillé leur armée en pieces, avant qu'ils euſſent le tems de commettre le moindre dégât.

CONTENT de cette heureuſe nouvelle, Socinios prit la route de Tchelga & de Wainadeſſa; il commanda en même-tems à Emana Chriſtos d'aſſembler autant de troupes qu'il le pourroit pour combattre les Djawis & les Gallas, dans les Provinces de Walaka & de Shoa; & il fit dire au Ras Sela Chriſtos de traverſer le Nil & de venir le joindre.

CE Général ne perdit pas un inſtant. Il marcha droit à Amca Ohha, c'eſt-à-dire, à la riviere d'Amca, où il trouva les Edjows, qui, à ſon arrivée, prirent la fuite ſans lui donner le tems d'engager une action, abandonnant leurs femmes, leurs enfans, leurs proviſions, tout enfin à la merci de leur ennemi. Sela Chriſtos ayant terminé cette expédition comme il ſe l'étoit propoſé, revint joindre le Roi qu'il trouva campé ſur les bords du Suqua, près de Debra Werk, où il gardoit ces Provinces en l'abſence de ſon frere. Alors Socinios voulant regagner le Dembéa, paſſa le Nil près de Dara, & campa à Zinzenam, d'où faiſant le tour du lac il ſe rendit à ſon palais de Gorgora.

LE village de Zinzenam, dont le nom ſignifie *pluie ſur pluie*, nous fournit une nouvelle preuve de ce que j'ai dit en parlant de la cauſe des débordemens du Nil contre l'inſcription adulitique, c'eſt qu'il ne tombe point de neige en Abyſſinie,

finie, ou plutôt que, quoi qu'il puisse en être tombé dans le cours des siecles, c'est un phénomene si rare, qu'il n'y a point de mots qui l'expriment dans le langage du pays, & qu'il est absolument inconnu aux habitans, du moins à ceux qui vivent à l'Orient du Tacazzé.

L'AUTEUR Abyssinien dont je tire l'histoire que j'écris ici, raconte que le village de Zinzenam a dû son nom à un événement très-singulier, qui arriva dans ces contrées, il y a très-long-tems. Il tomba, dit-il, une ondée de pluie, qui n'étoit pas une pluie ordinaire, puisqu'elle ne ruisseloit point sur la terre, mais qu'elle y demeuroit légere comme une plume, & ayant une belle couleur de farine. Elle tomba en abondance, & elle obscurcit l'air plus que la pluie, & presqu'autant que le brouillard; puis elle couvrit la terre pendant plusieurs jours, conservant sa blancheur jusqu'à ce qu'elle s'en alla en rosée, sans exhaler aucune odeur, ni produire aucun mauvais effet.

CERTES ce fut un phénomène unique, puisque, malgré l'excessive hauteur des montagnes de Tarenta & de Lamalmon, on n'y a jamais vu de neige, du moins depuis plusieurs siecles. On n'en a pas apperçu sur les monts mêmes du Lasta, où des armées entieres ont pourtant péri de froid. Toutes les recherches que j'ai faites à cet égard me le prouvent. Zinzenam n'est point dans ces montagnes. Sa situation n'est même pas très-haute; au contraire, il est attenant à la plaine de Foggora, dans le voisinage du Begemder, à vingt milles de la seconde cataracte, ou à quarante milles de Gondar; de sorte que la neige qui y tomba fut l'effet d'un changement

accidentel & rapide dans l'atmosphère, chose dont l'histoire de tous les pays nous offre divers exemples.

Dès que le temps permit à Socinios de quitter son palais de Gorgora, il prit le chemin de Tocussa, & y demeura quelques jours. Puis il en passa quatre à Tenkel, & il se rendit à Gunké, où il fit halte. Là, ce Monarque méditant une expédition contre l'Atbara, envoya un émissaire à Nile Wed Ageeb, Prince des Arabes, pour l'inviter à venir le joindre, avant qu'il attaquât les Funges; car c'est ainsi qu'on nommoit les sujets de la nouvelle Monarchie établie à Sennaar, par les victoires remportées sur les Arabes. Les Funges s'étoient d'abord emparés par force d'une grande partie du pays, & depuis ils s'étoient mis en possession du reste, & en jouissoient impunément.

ABD-EL-CADER, fils d'Ounsa, étoit le neuvieme Prince de la race des Funges. C'étoit un homme foible & ayant d'assez mauvaises inclinations: mais Socinios avoit jusqu'alors vécu amicalement avec lui, & d'après un dernier traité, conclu entr'eux, il lui avoit envoyé en présent un Nagareet (1), garni en or, & dont la chaîne étoit aussi en or. Abd-el-Cader, de son côté, donna à Socinios un Faucon dressé, d'une espece excellente & très-estimée parmi les Arabes.

PEU de temps après, Abd-el-Cader fut détrôné par son frere Adelan, fils d'Ounsa, & il se retira à Tchelga, sous la protection du Roi d'Abyssinie, qui lui accorda un revenu honorable pour sa dépense, ainsi que les Princes de l'Orient ont coutume de le pratiquer envers leurs voisins malheureux.

(1) Le Nagareet est une espece de tymballe.

Baady, fils d'Abd-el-Cader, Prince jeune & violent, qui détrôna à ſon tour ſon oncle Adelan, étoit mécontent de la protection accordée à ſon pere. On lui avoit ſuggéré que le Nagareet envoyé par Socinios, donnoit à entendre que le Monarque Abyſſinien conſidéroit ſon pere comme un vaſſal; puiſque ce Prince envoyoit toujours un tambour à celui de ſes ſujets qu'il nommoit au gouvernement d'une province. En outre, on avoit obſervé que le Faucon donné en retour par Abd-el-Cader, pouvoit paſſer pour une preuve qu'il reconnoiſſoit ſon vaſſelage. D'après cela, Baady réſolut en montant ſur le trône, de réparer la prétendue faute de ſon pere, & de faire un affront à Socinios : en conſéquence il lui envoya deux vieux chevaux, aveugles & boiteux.

Socinios ſentit cette injure comme il le devoit. Baady avoit déjà fait marcher ſes troupes ſous le commandement de Wed Ageeb, pour qu'elles fiſſent une incurſion en Abyſſinie, qu'elles ravageaſſent le pays & qu'elles en enlevaſſent les habitans pour les vendre comme eſclaves.

Parmi ceux qui ſe montroient les plus ardens dans cette expédition, on diſtinguoit le peuple de la ville de Serké. Quand Baady s'étoit plaint que ſon pere & ſon rival étoit protégé dans ſa propre ville de Tchelga, on lui avoit répondu que Tchelga étoit cédé depuis long-temps au royaume de Sennaar, par rapport aux droits qu'on y percevoit; mais qu'on n'avoit jamais entendu aliéner la ſouveraineté de cette place, & qu'elle appartenoit, comme elle avoit toujours appartenu au Roi d'Abyſſinie. Serké étoit, par rapport aux Abyſſiniens, préciſément dans le même cas que Tchelga,

par rapport aux Funges ; & lorſque Socinios demanda ſatisfaction des violences commiſes contre lui par les habitans de ſa ville de Serké, on lui répondit exactement ce qu'il avoit dit pour Tchelga ; on lui obſerva que Seiké étoit à lui pour tout ce qui concernoit le fiſc, mais qu'il n'y avoit point d'autres droits ; & que cette ville faiſant partie du royaume de Sennaar, elle étoit obligée de ſeconder ſon Souverain légitime, lorſqu'il faiſoit la guerre à ſes ennemis.

Socinios, occupé de toutes les inſurrections qui troublerent le commencement de ſon regne, diſſimula quelque temps ſon reſſentiment contre Baady : mais il envoya en Atbara propoſer à Nile Wed Ageeb un traité indépendant du Roi de Sennaar.

Trois peuples différens habitoient alors les vaſtes contrées qui s'étendent depuis le 13°. de latitude juſqu'au tropique du cancer, c'eſt-à-dire, depuis les montagnes d'Abyſſinie, juſqu'aux frontieres de l'Egypte. Le premier étoit celui des Funges, ou negres, conquérans de l'Atbara depuis l'an 1504 ; le ſecond, celui des habitans Indigenes, connus dès les premiers âges du monde, comme à préſent, ſous le nom de *Paſteurs*, & gouvernés par une Reine ; le troiſieme enfin, celui des Arabes, qui, après la conquête de l'Égypte, ſous le califat d'Omar, y entrerent avec une armée deſtinée à ſoumettre la Nubie, & commandée par Caleb Ibn el Waalid, ſurnommé *Saïf Ullah*, *l'épée de Dieu*. Les Arabes firent encore de nouvelles invaſions dans ces pays, du temps de Saladin & de ſon frere.

La maniere de vivre des Arabes, leurs mœurs, qui reſ-

ſembloient parfaitement à celles des Paſteurs, furent cauſe que ces deux peuples ſe réunirent ; & d'après un traité, ils convinrent l'un & l'autre de payer un tribut aux Funges, qui dès ce moment les laiſſerent tranquillement jouir de leurs poſſeſſions.

NILE Wed Ageeb, Prince des Arabes, ſe hâta d'accepter les offres du Roi d'Abyſſinie ; & en conſéquence, il y eut un accord fait entr'eux, par lequel Socinios lui accorda un territoire ſur les frontieres d'Abyſſinie, où il pourroit ſe retirer toutes les fois qu'il ſeroit en méſintelligence avec le Roi de Sennaar.

PEU de temps après Alico, Mahométan, à qui Socinios avoit confié le gouvernement de Mazaga, c'eſt-à-dire de Nara & de Ras el Feel, pays bas & ſol noir, comme ſon nom l'exprime, trahit ſon Maître, & s'enfuit dans le royaume de Sennaar, emmenant avec lui un grand nombre des chevaux de Socinios. Le Roi d'Abyſſinie s'adreſſa ſoudain au Roi de Sennaar, qui parut n'y pas faire la moindre attention, & qui ne répondit même pas à Socinios ; ce qui irrita tellement ce Monarque que dès ce moment il commença une guerre qui a fait répandre des torrens de ſang, & qui dure encore, du moins dans le cœur des deux nations.

TANDIS que Socinios étoit dans ſon camp à Gunké, Wed Ageeb vint ſe réunir à lui, avec beaucoup de troupes, & la meilleure cavalerie de l'Atbara. En entrant dans la tente du Roi, il ſe proſterna, ſuivant la coutume d'Abyſſinie,

Digitized by Google

il ſe reconnut pous vaſſal de ce Monarque, & il lui offrit des préſens d'une immenſe valeur. Socinios l'accueillit avec de grandes marques de diſtinction, & lui témoigna beaucoup d'amitié. Il lui donna une chaîne & des braſſelets d'or, avec un poignard d'un travail précieux, dont le manche étoit auſſi d'or. Il le fit revêtir d'une étoffe de damas, à la maniere des Abyſſiniens, & il confirma le traité déja conclu entr'eux. L'effet de cette réunion ne tarda pas à ſe faire ſentir. Le Roi & Wed Ageeb fondirent enſemble ſur Serké. Ils pillerent, ils brûlerent la ville. Tous les hommes qu'ils y trouverent furent livrés au glaive, & toutes les femmes, tous les enfans, à l'eſclavage. Ces deux Princes renouvellerent ces exécutions terribles dans tous les lieux habités de la frontiere depuis Serké juſqu'à Fazuelo. Après quoi, Socinios ayant fait faire un compliment ironique à Baady, ſe retira à Dancaz, où il amena ſon nouvel allié.

LE Roi d'Abyſſinie n'avoit pourtant ravagé les frontieres du Sennaar qu'à l'oueſt de Serké; & ce n'étoit là qu'une partie des vengeances qu'il méditoit contre le Roi des Fungas : mais il commit le ſoin du reſte à ſes deux fils, & au Gouverneur du Tigré.

WELLED Hawaryat, à la tête des Koccobs (1), & d'un autre corps de cavalerie non moins brave, lequel porte le nom de Maïa, & de la plus grande partie de la maiſon du Roi, eut ordre de tomber ſur les frontieres qui étoient à l'orient de Serké. Melca Chriſtos fut chargé d'attaquer les

(1) C'eſt un corps de cavalerie déſigné ſous ce nom-là.

frontieres encore plus loin dans l'est, vis-à-vis de la province de Siré; & enfin Tecla Georgis, Gouverneur du Tigré, reçut le commandement de ravager tout le pays de Sennaar, contigu à sa Province.

CETTE terrible expédition réussit au gré du Monarque Abyssinien. Elle n'éprouva qu'un seul obstacle. En traversant le pays des Shangallas, Melca Christos fut obligé d'en venir aux mains avec une armée de cette nation, qui pensoit que l'intention des Abyssiniens étoit de les attaquer. Melca Christos eut d'abord quelque désavantage : mais par son courage, & par l'ardeur des soldats, alarmés du danger de leur Prince, non-seulement il parvint à rétablir les choses, mais il porta un si terrible coup aux Shangallas, qu'une de leurs tribus fut massacrée presque toute entiere, & que beaucoup de femmes & d'enfans, réduits à l'esclavage, furent envoyés au Roi.

LE retard qu'occasionna cette action n'eut aucun effet dangereux. Les troupes victorieuses fondirent soudain sur l'Atbara, & Melca Christos acheva la dévastation commencée par Welled Hawaryat, & par le Gouverneur du Tigré. Tout le Sennaar fut rempli de peuple fuyant devant les vainqueurs, qui ramenerent une immense quantité de bétail. Baady sembloit alors rester spectateur oisif des malheurs de son royaume; & les armées abyssiniennes s'en retournerent à Damas chargées de butin, & sans avoir fait la moindre perte.

CEPENDANT Socinios ne fut pas encore satisfait. Le Bahar-

Digitized by Google

nagash Guebra Mariam eut ordre de marcher contre Fatima, Reine des Pasteurs, à laquelle on donnoit en ce temps-là le nom de Negusta Errum, Reine des Grecs. Cette Princesse gouvernoit le reste des habitans indigenes de l'Atbara, de ces anciens Pasteurs qui jadis furent les Souverains de tout le pays, enfin qui, pendant plusieurs dynasties, regnerent sur l'Egypte, & qui, parmi leurs anciennes coutumes, conservent celle de placer toujours une femme sur le trône. Fatima résidoit à Mendera (1), ville située dans le nord-est de l'Atbara, & l'une des plus grandes : mais bâtie à la vérité d'argile, de paille & de roseaux, comme toutes les autres, elle n'en étoit ni moins peuplée, ni moins florissante; elle avoit l'avantage d'être placée sur le chemin des deux caravanes qui partent de Suakem, l'une pour aller en Abyssinie, & l'autre dans le royaume de Sennaar, ainsi que des grandes caravanes qui viennent de Sudan, pays situé sur le Niger, & qui se rendent à la Meque. Aussi la Reine des Pasteurs étoit-elle considérée comme la protectrice de cette route, & des caravanes qui y passent.

Socinios recommanda au Baharnagash de poursuivre cette Princesse jusqu'à ce qu'il l'eût faite prisonniere, & de la lui amener. L'entreprise n'étoit pas aisée. Une grande partie des endroits où il falloit passer manquoit d'eau : mais Guebra Mariam étoit un Général actif, prudent, & qui connoissoit parfaitement bien le pays. Il n'avoit qu'une petite armée, mais composée de soldats éprouvés. Il marcha d'abord le long du Mareb, entre cette riviere & les montagnes, dé-

(1) Voyez la carte.

truisant

Digitized by Google

truisant les villes & les villages qu'il rencontroit, passant les habitans au fil de l'épée, afin que personne ne pût s'approcher impunément, & rendre compte du véritable nombre de ses troupes, qui par ce moyen étoit considérablement augmenté dans les rapports qu'on en faisoit, & d'après les ravages affreux qu'elles commettoient.

Le troisieme jour de sa marche, Guebra Mariam arriva devant Mendera, & soudain il envoya sommer la Reine Fatima de se rendre. On lui rapporta qu'elle venoit de s'enfuir : mais il répondit que cela lui étoit égal, & qu'à moins qu'elle ne se remît entre ses mains, avant qu'il entrât dans Mendera, il mettroit le feu à la ville, & éteindroit les flammes avec le sang des habitans.

Quoique Fatima fût d'un âge avancé, & déja infirme ; elle aimoit trop son peuple pour l'exposer à voir exécuter les menaces du Baharnagash, & elle voulut en prévenir l'effet, quelles que pussent en être les conséquences pour elle. Elle vint donc trouver Guebra Mariam, accompagnée seulement de deux suivantes. Guebra Mariam reprit soudain le chemin de l'Abyssinie, & ne commit plus la moindre violence dans sa route, par respect pour sa prisonniere, qu'il mena en triomphe à Socinios, à qui il porta le premier la nouvelle de sa victoire.

Socinios étoit sur son trône quand on lui présenta Fatima : mais, par égard pour ses infirmités, il la dispensa de se prosterner, usage constamment observé en Abyssinie, quand on se présente devant le Roi. Socinios voyant même que cette

Princeſſe ne pouvoit pas ſe tenir debout durant tout le tems qu'il avoit à l'interroger, ordonna qu'on la fît aſſeoir ſur un tabouret, marque de conſidération très-extraordinaire. Quelque rang, quelque dignité qu'aient les étrangers qui vont en Abyſſinie, ils ne s'aſſeient point devant le Monarque.

SOCINIOS demanda d'un ton ſévere à Fatima : » Pourquoi » ſachant que ſa ſouveraineté devoit hommage à la cou- » ronne d'Abyſſinie, elle s'étoit exemptée non-ſeulement de » payer le tribut, mais d'envoyer à ſon avénement au trône » les préſens accoutumés ?

LA Reine répondit avec beaucoup de franchiſe : » Qu'il » étoit vrai qu'on devoit ces préſens, & qu'ils avoient été » payés jadis par ſes ancêtres, auſſi long-tems que les Rois » d'Abyſſinie leur avoient accordé la protection & les ſecours » dont ces tributs étoient le prix. Mais que les Abyſſiniens » ayant laiſſé envahir ſon pays par les Arabes, & puis par » les Funges, ſans daigner s'en mêler, elle avoit conclu un » traité avec le Roi de Sennaar, à qui elle payoit un tribut, » pour lequel il la défendoit contre les Arabes. Elle dit en- » ſuite qu'elle n'avoit d'autres ſoldats que ceux qui veilloient » ſans ceſſe ſur le déſert qu'il falloit traverſer pour aller à » Suakem, route qui lui étoit dès long-tems confiée ; & que » le reſte de ſes ſujets étoit employé à nourrir de grands » troupeaux de bétail pour les marchés de Sennaar & des » autres contrées voiſines, ainſi que des chameaux pour les » caravannes de la Meque, du Caire, de Sudan, objets éga- » lement utiles à tous les Orientaux ; & qu'enfin n'ayant jamais » fait de mal à perſonne, elle avoit raiſon de s'étonner du

» motif qui avoit déterminé l'Empereur à l'envoyer chercher » si loin dans son désert, & à répandre tant de sang in- » nocent? »

Cette réponse pleine d'esprit & de raison, & beaucoup d'autres pareilles, que la Reine adressa à Socinios, lui plurent extrêmement. Cependant il assura Fatima, » qu'il vou- » loit maintenir les anciens droits qu'il avoit, tant sur les » pasteurs, que sur les Arabes du Prince Wed Ageeb, qui » venoit de se reconnoître son vassal pour tout le pays qui » s'étend depuis Fazuelo jusqu'à Suakem; qu'il considéroit » les Funges comme des usurpateurs, & qu'il les traiteroit » comme tels». Ensuite le Roi traitant cette Princesse comme sa vassale, la fit revêtir d'une robe de damas, à la maniere des femmes des Pasteurs, & il la congédia.

Mais cette suite de succès ne tarda pas à être interrompue. Socinios visitoit ses Provinces, lorsqu'un message lui parvint de la part des principaux habitans du royaume de Narea, & lui apprit sans déguisement : » Que le Benero (1) » s'étoit rendu avare & cruel; qu'il avoit fait mourir beau- » coup de gens, les uns pour leur ôter leur argent, les » autres par caprice; qu'il leur avoit enlevé leurs » femmes & leurs filles, pour satisfaire sa brutalité, ou » pour les vendre aux Gallas; & qu'enfin les Naréens » révoltés contre l'oppresseur, l'avoient massacré, & venoient » de mettre à sa place un homme distingué par ses vertus & » par sa douceur ».

(1) C'est le titre qu'on donne au Viceroi du Narea.

A cette nouvelle le Roi fut très-irrité. Il dit aux envoyés que quoique le Benero pût être coupable, il regardoit le meurtre de ce gouverneur comme un outrage fait à la majesté du trône; & qu'il avoit déjà fait partir Mustapha Bacha, à la tête de quelques troupes, & ordonné à tous les Mahométans du Royaume de Narea de l'aider, pour prendre connoissanee de la mort du Benero & du mérite de son successeur.

DANS ce tems là même les Gallas firent une invasion dans le Begemder. Welled Hawaryat assembla des troupes à la hâte pour s'opposer au ravage, & s'étant présenté à l'ennemi, fut lâchement abandonné par son armée, & périt en combattant, ainsi que Cantiba de Dembea, Amdo & Nile Wed Ageeb, Prince des Arabes. Socinios apprenant ce malheur, s'abandonna à la douleur la plus vive, non par rapport à la perte de son armée, mais par rapport à la mort de Welled Hawaryat, son fils chéri, & d'Amdo & de Nile, ses deux meilleurs généraux.

IL est à présent nécessaire de revenir un peu sur nos pas, pour ce qui concerne l'état de la religion, qui, à cette époque, commençoit à influer sur tout le reste des affaires & à occasionner beaucoup de troubles dans l'Empire, quoique la religion ne fût pourtant pas la cause unique de ces troubles, ainsi que l'ont dit des personnes qui en vouloient jetter tout l'odieux sur les Jésuites. Certes les Jesuites ont assez de tort dans cette affaire, sans qu'on ait besoin de leur en imputer davantage.

EN bâtissant le palais de Gorgora, Paez déploya un génie

Digitized by Google

& des talens univerſels, qui lui mériterent l'admiration de tout l'empire d'Abyſſinie. Mais s'il mit du zele & de l'activité à cet ouvrage, il n'en négligea pas davantage un autre plus important à ſes yeux, celui de la converſion de l'Abyſſinie à la communion de Rome.

Le Ras Sela Chriſtos, ſi nous en croyons le rapport des Jéſuites, s'étoit converti lui-même en liſant avec attention les livres Abyſſiniens. Etant prêt à ſe rendre en Gojam pour aller combattre les Gallas, il deſira beaucoup de faire une abjuration authentique en préſence de Paez : mais comme Paez travailloit alors au palais & au monaſtere de Gorgora, Sela Chriſtos fut obligé de ſe contenter d'un autre Jeſuite, nommé Franciſco-Antonio d'Angelis. Puis étant revenu vainqueur des Gallas, il donna à la Société un terrein & de l'argent pour bâtir, à Collela, un couvent, qui fut le troiſieme que les Jeſuites eurent en Abyſſinie.

Cependant, quoique déja converti au fond de ſon cœur, Socinios n'avoit pas encore fait une démarche qui pût entraîner la converſion des autres. Il aſſiſtoit ſouvent aux diſputes théologiques qui avoient lieu entre les Miſſionnaires & les Moines Abyſſiniens, diſputes qui portoient preſque toutes ſur la queſtion, long-tems agitée, des deux natures du Chriſt : mais quoiqu'alors la victoire demeurât toujours aux Jeſuites, du moins à ce qu'ils diſent, ils ne parvinrent pourtant jamais à convaincre leurs adverſaires. L'Abuna Simon finit même par ſe plaindre au Roi qu'on eût permis beaucoup de choſes concernant la religion, à l'inſu de celui qui en étoit le chef, & qu'on eût diſputé ſur des articles

de foi sans l'inviter, sans même qu'il eût pu aider son Clergé dans ses controverses.

Le Roi qui ne pensoit pas que le savoir & l'éloquence de l'Abuna, pussent être d'un grand poids dans ces disputes, ordonna qu'elles fussent renouvellées en présence de ce Pontife. Mais l'ignorance de l'Abuna nuisit encore bien plus à son Eglise; & le Roi regardant, dès ce moment, la chose comme décidée, déclara publiquement, pour la premiere fois, qu'il y avoit deux natures, l'une divine & l'autre humaine, absolument distinctes entre elles, mais réunies dans une seule personne, qui est le Christ.

En ce tems-là le Roi reçut par la voie des Indes, des lettres de Philippe II, roi d'Espagne (1), & du Pape Paul V. (2) Mais ces lettres ne contenoient rien que des exhortations ampoulées, pour engager Socinios à persévérer dans la religion catholique, & pour l'assurer des secours du Saint-Esprit, au lieu des secours des Portugais, qu'il avoit demandés. Cependant comme la conversion de Socinios étoit toute arrangée entre ce Roi & Paez, il fut décidé qu'il feroit d'abord une abjuration publique, & qu'ensuite on compteroit sur le roi d'Espagne & sur le Pape, pour qu'ils envoyassent des soldats si leurs prieres ne suffisoient pas.

Il falloit que le Monarque Abyssinien écrivît au Pape, pour lui faire part de sa soumission au siege de Rome. Mais on

(1) Celle du Roi d'Espagne, datée de Madrid, le 15 Mars 1609.
(2) Celle du Pape, datée de Rome l'an 1611.

penſa que des lettres ſur un tel ſujet étoient trop importantes pour qu'il les envoyât comme ſes premieres dépêches pour l'Europe, ſans les faire accompagner par des gens qui puſſent dans l'occaſion, prendre le caractere d'ambaſſadeur, & donner les explications & les aſſurances néceſſaires.

L'ON conſidéra en même tems que la voie de Maſuah étoit ſujette à trop d'accidents, puiſque la province de Tigré, qu'il falloit traverſer, ſe trouvant dans un état de rébellion, il ſeroit aiſé aux ennemis de la foi & de la religion catholique d'intercepter les lettres de Socinios, & de les divulguer en Abyſſinie, ſans qu'elles puſſent jamais être connues en Europe. Quelques perſonnes propoſerent la route la plus longue, mais qu'elles croyoient la plus ſûre. Elles conſeillerent aux envoyés du Roi de paſſer par le Naréa & les Provinces méridionales de ce royaume, habitées tant par des payens que par des Mahométans, & de ſe rendre à Melinde, ſur les bords de l'Océan Indien, où elles pourroient s'embarquer pour Goa.

LES Miſſionnaires tirerent au ſort à qui d'entre eux entreprendroit ce long & dangereux voyage; le ſort tomba ſur Antonio Fernandez, homme de beaucoup de prudence, très-eſtimé du Roi, & de l'aveu de tout le monde, le plus propre à exécuter une pareille entrepriſe. Enſuite Fernandez choiſit lui-même pour ſon compagnon & pour ambaſſadeur auprès du Pape & du Roi d'Eſpagne, Fecur Egzié, dont le nom ſignifie le bien aimé du Seigneur. Cet homme avoit été un des premiers Abyſſiniens convertis à la religion catholique, dans laquelle il perſiſta juſqu'à ſa mort. Il étoit en outre

distingué par son courage & par sa prudence, & d'une conversation gaie & très-agréable.

Ce fut au commencement de Mars 1613, qu'Antonio Fernandez partit pour la province de Gojam, où il trouva le Ras Sela Christos. (1) Fecur Egzié étoit parti auparavant afin de pouvoir arranger ses affaires domestiques, & il avoit pris avec lui dix Portugais, dont six ne devoient l'accompagner que jusqu'à Narea, & les quatre autres devoient s'embarquer avec lui pour l'Inde.

Le Gouverneur Sela Christos ne voulut point laisser partir les voyageurs, qu'il ne leur eût procuré des guides parmi les Shats & les Gallas, nations barbares qui vivent dans le voisinage & à l'orient du Naréa. Il eut soin en même tems de se faire donner des otages, pour s'assurer que la petite caravanne seroit protégée dans sa route, & il paya bien les guides afin qu'ils se conduisissent honnêtement.

Le 15 d'Avril les voyageurs quitterent Umbarma, où campoit Sela Christos, qui, indépendamment des guides qu'il leur avoit donné, les fit accompagner par quarante hommes armés de boucliers & de javelots. Malgré cela ils ne tarderent pas à trouver des embarras. Ils dirigerent leur route à l'occident; & au bout de deux jours ils arriverent à Senaffé, le principal village des Gongas, nation payenne récemment soulevée, presque détruite & non soumise. A la premiere demande de sauve-garde que les voyageurs firent

(1) Voyez les lettres des Jésuites dans Tellez, liv. 4. chap. 5.

à

Digitized by Google

à ces barbares, ils leur répondirent de maniere à leur faire entendre qu'au lieu de les défendre, ils étoient disposés à tomber sur eux en chemin, à les piller & à les assassiner. Fernandez retourna alors avec un des Portugais auprès de Sela Christos, qui soudain fit partir avec eux trois Officiers & un corps de troupes pour châtier les Gongas & conduire la caravane hors de leur territoire & de leur portée.

CEPENDANT les Gongas étant instruits des plaintes qu'on portoit à Sela Christos, & prévoyant qu'il arriveroit infailliblement des troupes Abyssiniennes, s'empresserent de donner à l'ambassadeur une garde, qui le conduisit en trois jours à Miné (1). Miné est le nom de quelques misérables villages, souvent détruits & souvent rebâtis, auprès d'un gué du Nil, où passent ordinairement les marchands Mahométans en se rendant par le Bizamo dans les contrées montagneuses du Narea & de Caffa. Les pluies avoient commencé à tomber avec violence, quand Fernandez & ses compagnons arriverent à Miné; de sorte qu'ils furent obligés de passer le fleuve sur des peaux remplies de vent.

DE Miné aux frontieres du Narea, il y a cinquante lieues en droite ligne, en tirant droit au sud, avec une légere inclinaison à l'occident. Ce chemin & les villages qu'il traverse sont distinctement marqués sur ma carte, & j'ose croire, sans aucune erreur capitale. Je suis d'ailleurs, jusqu'à présent, le seul qui ai fait connoître cette route.

(1) Ce mot signifie le passage.

Le jour après que les voyageurs eurent passé le Nil, ils entrerent dans le royaume de Bizamo, habité par les Gallas. Ces barbares accoururent en foule les armes à la main, insistant pour qu'on leur payât le droit de traverser leur pays; mais voyant que la suite de l'ambassadeur prenoit aussi les armes, ils composerent pour un peu de sel & quelque pieces d'étoffes grossieres de coton, qu'on leur donna. Le lendemain, le guide qui avoit été envoyé du Narea pour les conduire par des chemins détournés & que les Gallas ne fréquentassent point, les fit entrer dans un bois touffu, dont ils eurent beaucoup de peine à se débarrasser; & il étoit presque nuit quand ils arriverent au bord de la riviere de Maleg. Ils coucherent là, & quand le jour leur permit d'examiner la riviere, ils ne trouverent point de gué. Ils soupçonnerent alors leur guide Naréen de trahison. Ils crurent qu'il avoit intention de les égarer dans ces forêts, pour que les Gallas pussent les y égorger.

Cependant le jour suivant, ils trouverent le gué & passerent sans difficulté; & une fois arrivés de l'autre côté de la riviere, ils furent un peu plus tranquilles, parce qu'ils se virent déjà loin des payens, & prêts à entrer sur les terres de Narea. Ils franchirent une haute montagne, & ils vinrent à Gonéa, où ils trouverent des troupes commandées par un des principaux Officiers de ce royaume, qui les accueillit avec de grandes marques d'honneur. Il est vrai que les voyageurs étoient fortement recommandés à cet Officier par Sela Christos, & qu'en outre, ils lui apportoient un présent considérable.

Le royaume de Narea forme la province la plus méri-

Digitized by Google

dionale de l'Empire d'Abyssinie, & est toujours gouverné par ses Princes naturels qui portent le titre de Beneros. Son territoire s'étendoit jadis jusques aux frontieres du Bizamo.

Les Gallas ont presqu'entiérement conquis ces pays, surtout au sud-est & au nord. Ce qui est à l'occident est, sans contredit, la partie de l'Afrique la moins connue. Les Naréens font un peu de commerce avec Melinde, sur les rives de l'océan Indien, ainsi qu'avec Angola, sur celles de la mer atlantique, par le moyen de quelques nations intermédiaires. Le Narea reçoit de l'or du pays negre qui l'avoisine. Quelques Auteurs ont dit que le Narea produisoit ce métal : mais après les recherches les plus exactes, j'ai trouvé qu'il le tiroit principalement de l'occident.

Le royaume de Narea paroît s'élever comme une forteresse au milieu d'une plaine immense. Plusieurs rivieres qui naissent jusqu'au quatrieme & cinquieme degré de latitude, s'étendent de tous côtés, par manque de pente, sur ces terreins unis, & leurs eaux croupissantes y forment de vastes marais depuis le sud quart d'est jusqu'à la pointe du nord & du nord-ouest.

Le pied des montagnes que bordent ces marais est couvert de caffiers, espece d'arbres qui, si elle n'est pas la seule, est du moins la plus grande qui croisse là. Ensuite vient la partie montueuse du Narea propre, entremêlé de quelques vallées mal-saines, mais très-fertiles ; & immédiatement après le pays de Caffa, bien plus haut & plus escarpé, où il n'y a le moindre terrein de niveau. Le Caffa est, dit-

Digitized by Google

on, gouverné par un Prince particulier. Ses habitans se rendirent chrétiens sous le regne de Melec Segued, peu de temps après la conversion du Narea. Les Gallas s'étant établis dans toute la plaine, jusques au bord des marais, ont interrompu en grande partie, & sans doute pour long-temps, la communication entre l'Abyssinie & le Narea; de sorte que les Naréens & les Caffaens, n'ayant ni livres, ni Prêtres pour les instruire, ne peuvent vraisemblablement point persévérer dans le Christianisme.

Les Naréens, qui habitent les montagnes, sont les moins bruns de tous les peuples qu'on trouve en Abyssinie; ils n'ont pas même, non plus que les Caffaens, la couleur aussi foncée que les Siciliens & les habitans des environs de Naples. Mais ceux qui vivent le long des marais sont extrêmement noirs, & ont les cheveux laineux, & les traits des negres. Quoiqu'on ait prétendu qu'on avoit vu de la neige sur les montagnes de Caffa, ainsi que sur cette chaîne de monts élevés, qu'on nomme Dyre & Tegla, je ne le crois point. Il y est tombé vraisemblablement de la grêle: mais pour aucune autre substance météorologique aussi légere, aussi déliée que la neige, j'en doute.

Le Narea, tant dans ses montagnes que dans ses vallées, abonde en bétail, en grains, en provisions de toute espece. L'or s'y vend au poids & y est le grand mobile du commerce intérieur: mais les grosses étoffes de coton, le stibium, les verroteries, l'encens, sont les articles dont les Naréens trafiquent avec les peuples d'Angola & les autres nations atlantiques.

Digitized by Google

Les Naréens font excessivement braves. S'ils ont été subjugués, s'ils ont été chassés des plaines, c'est qu'il leur a fallu céder à la force & à la multitude des nations tombant sur eux les unes après les autres, & les attaquant avec une cavalerrie absolument nouvelle pour eux. Mais à présent qu'ils sont retirés dans leurs montagnes, & environnés de lacs & de forêts, ils méprisent tous les efforts des Gallas, & ils les repoussent loin de leurs frontieres, toutes les fois qu'ils veulent en approcher.

Dans ces escarmouches, dans ces hostilités perpétuelles, on enleve des Naréens que les Marchands Mahométans vendent à Gondar. A Constantinople, dans l'Inde, au Caire, les femmes Naréennes sont les esclaves les plus estimées du monde entier; & on y regarde les hommes comme laborieux, intelligens & fideles. Les uns & les autres sont en général d'un caractere très-gai; & quand on les traite bien, ils s'attachent bientôt inviolablement à leurs maîtres. Le langage du Narea & du Caffa est particulier à ces royaumes, & n'a nul rapport avec les différens idiomes des nations voisines.

Dans le chemin que suivit Antonio Fernandez pour se rendre d'Abyssinie à Melinde, avec l'Ambassadeur Fecur Egzié, il traversa le Narea : mais jamais aucun Jésuite ne s'est présenté dans ce royaume avec l'intention de le convertir; de quoi je me suis souvent étonné. Il y avoit dans le Narea assez d'or & d'ignorance pour fixer l'attention des Jésuites. La douceur, la simplicité de mœurs qui distingue les Naréens, & leur respect & leur affection pour leurs maîtres & pour

Digitized by Google

leurs supérieurs, auroient singuliérement favorisé le zele de ces Peres. Chaque Abyssinien les eût encouragés au commencement de leur mission ; & si une fois ils s'étoient vus solidement établis dans un pays d'un accès si difficile, ils auroient pu braver le Prince Facilidas & la persécution qui s'opposa sous son regne aux progrès de la religion catholique.

Six jours après avoir quitté Gonea, les Envoyés de Socinios arriverent à la Cour du Benero, que les Abyssiniens appellent le *Shum*, depuis la conquête de Melec Segued. Ce Souverain du Narea reçut Fernandez & l'Ambassadeur avec civilité, mais d'un air de contrainte & de froideur ; & les voyageurs apprirent ensuite que cela ne provenoit que des insinuations d'un moine Abyssinien qui étoit alors auprès du Benero. Ce moine lui avoit persuadé que le motif du voyage de l'Ambassadeur & du Jésuite étoit de conduire en Abyssinie, par le même chemin qu'ils suivoient alors, des troupes Portugaises qui finiroient tôt ou tard par exterminer le Narea.

Frappé d'un danger si prochain, le Benero tint un Conseil, dans lequel il fut décidé que l'Ambassadeur seroit détourné de son chemin direct, & qu'on le feroit passer dans le royaume de Bali par une route plus longue & plus dangereuse. L'Ambassadeur hésita, lorsqu'on lui fit cette proposition : mais alors le Benero lui dit clairement qu'il ne souffriroit pas qu'il pasśât par un autre chemin que celui de Bali.

Le Royaume de Bali appartenoit autrefois à l'Empire d'Abyssinie ; & ce fut la premiere conquête des Gallas. Il

Digitized by Google

eſt au nord-eſt du Narea & à l'occident du Royaume d'Adel qui le ſépare de la mer, & dont nous avons ſouvent parlé au commencement de cette hiſtoire.

FAIRE prendre à l'Ambaſſadeur de Socinios la voie de Bali, c'étoit l'envoyer du côté du Cap Gardefan, & lui faire faire le chemin le plus long poſſible, & toujours en pays ennemi, tandis que la direction de la côte de l'océan Indien, en tirant à l'oueſt, & vers Melinde, étoit au contraire le plus court. Il y'avoit en outre à Melinde beaucoup de riches Marchands, qui, quoique Maures, trafiquoient dans les établiſſemens Portugais de la côte du Malabar, & qui prenoient fort peu d'intérêt aux diſputes théologiques qui déſoloient l'Abyſſinie.

CEPENDANT je doute beaucoup que même par cette voie la plus courte, ſans contredit, des voyageurs, tels que Fecur Egzié, Fernandez & leurs compagnons, puſſent arriver à Melinde. Ils ignoroient le langage du pays, & conſéquemment, ils étoient ſans ceſſe à la diſcrétion des interprêtes, & expoſés à la malice & aux vues particulieres des différentes perſonnes, entre les mains de qui ils pouvoient tomber.

LE Benero s'étant ainſi mis à l'abri du prétendu danger qui auroit menacé ſes Etats, ſi les Envoyés de Socinios avoient paſſé par Melinde, leur fit un préſent de cinquante cruſades d'or, pour les défrayer de leur route ; & comme ils devoient traverſer le Gingiro, & qu'un Ambaſſadeur du Souverain de ce petit Etat étoit alors à la Cour de Narea, le Benero ſe

hâta de dépêcher ce Miniſtre & de recommander les Portugais à ſa bienveillance, auſſi long-temps qu'ils ſeroient dans ſon territoire.

Fécur Egzié & ſa troupe partirent donc de la Cour de Narea, avec l'Ambaſſadeur de Gingiro, & ils marcherent directement à l'orient. Le cinquieme jour, ils arriverent à un poſte des Naréens, où l'Officier étoit chargé de leur donner une garde juſqu'aux frontieres. Il fit pourtant quelques difficultés, dans l'eſpoir de leur extorquer quelque choſe; mais enfin, il leur fournit quatre-vingt hommes qui les conduiſirent au lieu convenu.

Ayant marché quatre jours de ſuite dans un pays entiérement dévaſté par les Gallas, tenant ſans ceſſe des coureurs en avant pour être avertis des approches de l'ennemi & pouvoir ſe cacher dans les bois, nos voyageurs commençoient à midi à deſcendre une montagne hériſſée de rochers & preſque perpendiculaire, quand l'Ambaſſadeur de Gingiro, devenu leur conducteur, les avertit qu'avant d'être au bas de la deſcente, il falloit ſe cacher dans un bois épais juſques à la nuit, afin de ne pas être découverts par les Gallas qui gardoient leurs troupeaux dans la plaine, parce que ce n'étoit que pendant la nuit, lorſque les Gallas ſeroient retirés, qu'on pourroit traverſer ce pays en ſûreté.

A quatre heures de l'après-midi, ils entrerent dans le bois, & bientôt après, ils eurent le plaiſir de voir tomber une forte ondée de pluie qui renvoya les Gallas & leur bétail dans leurs hutes, de meilleure heure que de coutume: mais en

en même temps cette pluie eut un inconvénient pour les voyageurs ; elle étoit excessivement froide. Le lendemain au soir, après avoir descendu une autre montagne, non moins escarpée que la premiere, ils arriverent sur les bords d'une grande riviere, que les Portugais appellent *Zebée*, mais dont le véritable nom est *Kibbée*. Les Marchands Mahométans, les seuls voyageurs qui fréquentent ce pays, ont donné le nom de *Kibbée* à la riviere qui l'arrose, à cause de sa blancheur qui approche de la couleur du beurre fondu, ainsi que ce mot l'exprime.

La riviere de Zebée, ou plutôt Kibbée, entoure en grande partie le royaume de Gingiro. On s'est mépris quand on a cru que c'étoit la riviere El Aice, dont le cours parallele à celui du Nil, traverse l'Egypte à l'occident du fleuve.

Le Narea est, je crois, la terre la plus élevée de la péninsule d'Afrique. Aussi les rivieres qui y prennent leur source, coulent les unes vers le cap de Bonne Espérance, les autres vers la Méditerranée : mais elles trouvent d'abord très-peu de pente des deux bords. Dans les latitudes voisines ; c'est-à-dire par le 4e degré de chaque côté de la ligne, il pleut continuellement ; de sorte que ces rivieres, qui ont peu de rapidité, sont continuellement pleines.

Les marchands qui parcourent ces contrées, reconnoissent universellement la riviere de Kibbée pour être la source de celle de Quilimancy, qui traversant tout le pays, depuis le royaume de Narea jusqu'à Melinde, doit avoir ouvert

au commerce une grande communication dans l'intérieur des terres.

Le territoire du royaume de Gingiro ou Zindero, eſt fort borné. Fernandez & Fecur Egzié ſe repoſerent le ſixieme jour après leur départ de Narea. Suivant la deſcription de Fernandez, la riviere de Kibbée ſemble avoir plus d'inclinaiſon qu'aucune autre riviere au Nord de ce pays. Ce Jeſuite dit, qu'elle eſt plus conſidérable que le Nil, & ſur-tout infiniment plus rapide; de ſorte qu'elle ne ſeroit pas guéable dans la ſaiſon des pluies, ſans de grands quartiers de rochers ſemés en abondance dans ſon canal.

Le paſſage en parut effrayant à nos voyageurs. On avoit attaché des arbres du rivage au premier rocher; enſuite de ce rocher à un autre, & ainſi du reſte juſqu'à l'autre bord. Ces arbres étoient ſi élaſtiques, que le poids d'une ſeule perſonne les faiſoit plier. Le courant rapide & écumeux de la riviere étoit beaucoup au-deſſous, & il formoit un abîme ſi profond, qu'il faiſoit tourner la tête de ceux qui paſſoient ſur ce pont chancelant attaché à la pointe des rochers.

C'est pourtant à cet inconvénient apparent que le pays au-delà doit ſa conſervation. Les Gallas, qui l'environnent, l'auroient ſubjugué en un mois de tems, ſans la riviere toujours rapide & toujours pleine, dont le pont peut être détruit à tout inſtant. Il y a bien un paſſage; mais il n'eſt dû qu'au ſecours que les habitans employent de chaque côté : ainſi il eſt inutile à l'ennemi.

Digitized by Google

La vue du frêle pont arrêta quelque tems l'ambassadeur & le missionnaire. Ils crurent que s'aventurer sur ces longues & tremblantes pieces de bois, c'étoit se livrer à sa perte. Mais les dangers qui étoient derriere eux, triompherent de la peur que leur causoient ceux qui étoient devant; & ils aimerent mieux courir le risque de se noyer dans la Kibbée, que de passer la nuit dans l'attente de se voir massacrer par les Gallas. Il n'y eut pourtant que les hommes qui purent passer la riviere; & nos voyageurs furent obligés de laisser leurs mulets de l'autre côté, en recommandant bien à leurs gens de les abandonner à la premiere apparence des Gallas, de se sauver du côté du pont, & de jetter un des arbres dans l'eau, après qu'ils auroient passé. Le lendemain matin deux Gingiriens leur indiquerent un gué, où ils firent passer leurs animaux avec beaucoup de difficultés, mais pourtant sans aucun accident.

Il fut alors nécessaire d'instruire le roi de Gingiro de l'arrivée de la caravane, & de lui demander l'honneur d'une audience. Mais il se trouvoit occupé en ce moment d'une importante affaire de conjuration & de sorcellerie, sans laquelle ce Souverain n'ose jamais rien entreprendre.

Le royaume de Gingiro peut être regardé comme le premier de ce côté de l'Afrique où l'on trouve établie l'étrange pratique de prédire l'avenir par l'évocation des esprits & par une communication directe avec le diable. Mais la même superstition regne tout le long de la côte de l'océan Atlantique, dans les royaumes de Congo, d'Angola & de Benin. En dépit de la vraie philosophie, un voyageur qui

ne juge que d'après les faits & les recherches les plus exactes ; a beaucoup de peine à traiter ces sortileges, comme n'étant absolument qu'une illusion, ou l'effet de l'adresse qu'un homme a pour tromper les autres. Pour moi j'avoue que je ne serois pas moins embarrassé de démontrer que leurs prétentions à une connoissance surnaturelle, n'est absolument qu'une fiction, que d'attribuer cette connoissance à des causes ordinaires. Le roi de Gingiro trouva qu'il devoit laisser écouler huit jours avant d'admettre l'ambassadeur & Fernandez en sa présence. En conséquence, le neuvieme jour ils reçurent la permission de se rendre à la Cour, où ils arriverent le soir même.

Quand ils furent menés devant le Roi, ils le trouverent assis dans une grande gallerie, ouverte sur le devant seulement, semblable à ce que nous appellons un balcon, & ayant des dégrés en dehors par lesquels il pouvoit descendre & monter à son plaisir. Aussi tôt que l'ambassadeur parla à ce Prince de la lettre qu'il avoit pour lui, il descendit les dégrés pour venir la recevoir lui-même, afin de prouver son respect pour l'empereur d'Abyssinie, dont il n'étoit pourtant ni le sujet ni le vassal ; il demanda avec beaucoup d'intérêt des nouvelles de la santé de l'Empereur ; & il causa quelque tems debout, par le moyen d'un truchement, avec l'ambassadeur & Fernandez ; après quoi il alla se rasseoir sur son balcon, où il lut la lettre, & d'où il ne conversa plus que par le moyen de messagers, qui descendoient & remontoient.

Il est impossible de juger par tout ce que Fernandez

Digitized by Google

rapporte, si le langage de Gingiro est particulier ou non à ce pays. Le roi de Gingiro lut la lettre que Socinios avoit sûrement écrite ou en Arabe ou dans la langue de Tigré. Fernandez entendoit l'Arabe; Fecur Egzié le langage de Tigré & l'Amharic. Ainsi on ne peut pas deviner quel étoit l'idiome du roi de Gingiro, qui lisoit & comprenoit la lettre de Socinios, mais qui parloit à Fecur Egzié par le moyen d'un interprête (1).

Enfin le roi de Gingiro dit aux voyageurs que tout ce que Socinios lui demandoit dans sa lettre, c'étoit de les bien traiter, de les protéger, de leur donner une bonne garde pendant qu'ils seroient dans ses Etats, & de les faire accompagner plus loin : ce qu'il feroit, ajouta-t-il, avec le plus grand plaisir.

Le lendemain l'Ambassadeur & le Missionnaire offrirent au Roi, suivant l'usage, un présent de toiles des Indes & d'autres choses, dont ce Prince parut faire le plus grand cas. En revanche, il envoya à Fernandez une jeune fille, que le Jesuite ne voulut point accepter, parce que ce n'est point, dit-il, la coutume d'un prêtre chrétien de garder de jeunes filles auprès de lui. Alors en reprenant la jeune fille, le bon roi de Gingiro donna au Missionnaire un esclave du sexe masculin & un très-beau mulet. Malgré tout le respect

(1) Pour moi, il me semble que cela est facile à comprendre, si on suppose que Socinios avoit fait écrire sa lettre au Roi de Gingiro, dans la langue de Gingiro même. L'Empereur d'Abyssinie devoit sûrement avoir à sa cour des personnes qui entendoient cette langue. *Note du Traducteur.*

que j'ai pour les scrupules du Jesuite, je crois qu'il valoit mieux se contenter du mulet & donner la jeune Gingirienne à son compagnon de voyage, Fecur Egzié, qui n'auroit pas tant fait le difficile.

FERNANDEZ dit qu'il reçut le jeune Gingirien, dans le seul espoir de sauver son ame par le baptême. D'après cela je suis surpris que la providence lui ayant d'abord présenté une fille, il la livrât à la perdition en la repoussant; d'autant qu'il n'étoit pas sûr qu'on ne lui donnât pas à la place de cette fille ou une mule ou un chameau; & alors, d'après ces principes, il étoit certain de la perte d'une ame que la providence sembloit avoir conduite par des voies extraordinaires à jouir de tous les avantages du christianisme. Assurément le soin des néophytes femelles n'étoit pas nouveau pour les Jesuites qui prêchoient en Abyssinie.

IL semble ridicule que Fernandez ait imaginé que le Souverain de ce petit Etat se soit appellé lui-même Gingiro, sachant bien que ce mot signifie un singe. Ses ennemis pouvoient bien le lui donner : mais il n'est nullement probable qu'il l'eût adopté. La cause que le voyageur Jesuite attribue à ce nom est plus ridicule encore; c'est, dit-il, parce que la galerie où se tient le Roi ressemble à une cage de singe. Mais tous les Princes du Congo & de la côte d'Angola donnent leurs audiences dans des galleries pareilles. Certes je crois que c'est dans le Gingiro que commencent les coutumes qui regnent dans les royaumes dont je viens de parler, quoique ce petit Etat soit bien plus près de l'Océan Indien que de la mer Atlantique. Les Gingiriens ont la

peau noire, mais pas autant que les Negres. Leurs traits font délicats & aussi réguliers que ceux des Abyssiniens & des Européens.

RIEN ne se fait dans ce pays-là sans le secours de la magie; & nous voyons par là combien la raison humaine se trouve dégradée à quelques lieues de distance. Qu'on ne vienne plus nous dire qu'on doit attribuer cette foiblesse à l'ignorance ou à la chaleur du climat. Car, pourquoi un climat chaud induiroit-il les hommes à devenir magiciens plutôt qu'un climat froid? Pourquoi l'ignorance étendroit-elle le pouvoir de l'homme, au point de lui faire franchir les bornes de l'intelligence ordinaire, & de lui donner la faculté de s'entretenir dans un autre monde avec un nouvel ordre d'êtres? Les Ethiopiens, qui entourent presque toute l'Abyssinie, sont plus noirs que les Gingiriens, leur pays est plus chaud; & ils sont, comme eux, indigenes dans les lieux qu'ils habitent depuis le commencement des siecles: cependant ils n'adorent point le diable, ni ne prétendent avoir aucune communication avec lui. Ils ne sacrifient point des hommes sur leurs autels, & enfin on ne trouve chez eux aucune trace de ces révoltantes atrocités.

DANS les parties de l'Afrique, qui ont une communication ouverte avec la mer, le commerce des esclaves est en usage depuis les siecles les plus reculés: mais le roi de Gingiro, qui se trouve renfermé presque dans le centre du continent, sacrifie au diable les esclaves qu'il ne peut pas vendre à l'homme. C'est là que commence cette horrible coutume de répandre du sang humain dans toutes les solemnités. J'ignore jusqu'où elle

s'étend au midi de l'Afrique : mais je regarde le Gingiro, comme la borne géographique du regne du diable, du côté ſeptentrional de la péninſule.

La couronne de Gingiro eſt héréditaire dans une même famille : mais elle n'appartient point au fils aîné. Elle ſe donne par élection à l'un des Princes, & à cet égard, les Gingiriens ont la même coutume que les Abyſſiniens.

QUAND le roi de Gingiro meurt, ſon corps eſt enveloppé dans de la toile fine, & on tue une vache, dans la peau de laquelle on met ce corps avec ſes langes. Puis tous les Princes de la famille royale prennent la fuite & ſe cachent dans les halliers; & ceux qui ſont chargés de l'élection entrent dans ces halliers & les battent, comme s'ils faiſoient la chaſſe. Enfin paroît un oiſeau de proie, appellé en langage du pays Liber, qui vient planer ſur le Prince deſtiné à être Roi ; & qui crie & fait longtems beaucoup de bruit ſans quitter ſa place. Par ce moyen le Roi eſt trouvé environné, dit-on, de tigres, de lions, de pantheres & d'autres bêtes féroces. On s'imagine que tout cela n'eſt qu'un effet de la magie & de la puiſſance du diable. Mais il y a aſſez de ces ſortes d'animaux dans tout ce pays-là, pour donner matiere à un pareil conte, ſans qu'on ait beſoin de ſortileges pour les raſſembler.

ILS trouvent leur Roi comme une bête farouche ; & quand il eſt trouvé, il continue à agir de même. Il fond ſur eux avec rage. Il bleſſe, il tue, ſans pitié, tous ceux qui ſont à ſa portée, juſqu'à ce qu'enfin cédant à la force,

il eſt entraîné ſur un trône, qu'il remplit d'une maniere parfaitement analogue aux moyens qui l'y ont conduit.

Quoique pluſieurs Gingiriens puiſſent chercher leur Roi dans les buiſſons, il ne s'enſuit pas que la même perſonne qui l'a découvert le conduiſe au lieu de ſon couronnement; car il exiſte une famille qui a le droit de diſputer cet honneur aux premiers poſſeſſeurs. Pendant qu'on eſt encore dans le bois, les membres de cette famille attaquent ceux qui menent le Roi. On combat; pluſieurs perſonnes ſont tuées ou bleſſées; & ſi les aſſaillans peuvent enlever le Roi des mains de ceux qui l'ont trouvé, ils jouiſſent de tous les honneurs dus à ceux qui font le Roi.

Avant qu'il entre dans ſa demeure royale, il faut qu'on ſacrifie deux hommes, l'un au pied d'un arbre qui ſert de principal appui à la maiſon, & l'autre ſur le ſeuil de la porte qu'on arroſe du ſang de la victime. J'ai ſouvent, en Abyſſinie, oui dire à des perſonnes venant de Gingiro, que les gens de la famille qui a particulierement le privilege de fournir des victimes en cette occaſion, s'en glorifient beaucoup, en s'offrant volontairement eux-mêmes. Mais revenons aux voyageurs.

L'Ambassadeur & le Jeſuite, en laiſſant le royaume de Gingiro marcherent directement à l'Orient, & entrerent dans le royaume de Cambat, indépendant de l'empire d'Abyſſinie. Ils firent halte à Sangara, chef-lieu du pays, & où réſidoit un Maure, nommé Amelmal, qui en étoit gouverneur.

A la gauche de Cambat font les Guragués, tribu vivant dans quelques miférables villages, & fur-tout dans les cavernes des montagnes. Les voyageurs s'arrêterent deux jours à Sangara, à l'inftigation des habitans, qui leur dirent qu'il y avoit une foire dans le voifinage, & qu'il pafferoit des gens en foule, avec lefquels ils pourroient faire route, & conféquemment éviter tout danger. Mais au bout de ces deux jours ils découvrirent qu'on ne leur avoit dit cela que pour donner le tems aux cavaliers Guragués de s'affembler pour attaquer la caravane dans le chemin. En effet, les Guragués arriverent bientôt, & quoique ces barbares fuffent repouffés, ils furent caufe de la perte d'un des voyageurs, parent de Socinios, jeune homme très-intéreffant, qui ayant été bleffé par une fleche empoifonnée, mourut peu de jours après.

A Sangara un Abyffinien, nommé *Manquer*, atteignit la caravane. C'étoit un fchifmatique, & on favoit qu'il avoit intention d'interrompre le voyage. Il réuffit fi bien auprès d'Amelmal, qu'il parvint à lui perfuader que l'ambaffadeur lui avoit porté de fauffes recommandations. D'après cela Amelmal infifta pour que les voyageurs reftaffent jufqu'à ce qu'il eût des nouvelles de la cour. Amelmal, Manquer & l'ambaffadeur dépêcherent chacun un meffage qui demeura trois mois en chemin. Mais enfin il arriva des ordres de laiffer immédiatement partir la caravane.

AMELMAL voyant alors les mauvais deffeins de Manquer, le retint auprès de lui, afin qu'il ne pût pas occafionner de nouvelles difficultés. Il donna à l'ambaffadeur fept chevaux,

Digitized by Google

pour faire des préſens aux Princes & aux Gouverneurs ſur les terres deſquels il devoit paſſer; & il fit partir avec lui un nouveau compagnon de voyage, Baharo, ce même Abyſſinien qui avoit porté les lettres du Roi.

En ſortant du royaume de Cambat, les voyageurs entrerent dans le petit territoire d'Alaba, indépendant du roi d'Abyſſinie. Le gouverneur étoit Maure, & ſe nommoit *Aliko.* Déjà prévenu contre l'ambaſſadeur & le miſſionnaire, cet homme héſitoit à les laiſſer pourſuivre leur route, quand on vit paroître Manquer, qui s'étoit ſauvé des mains d'Amelmal. Aliko croyant, d'après ce fourbe, que l'objet du voyage du Jéſuite étoit de faire venir par cette route des Portugais de l'Inde, pour travailler à détruire la religion Mahométane, ainſi qu'ils l'avoient fait jadis, entra dans une telle colere, qu'il alla juſqu'à menacer le Jeſuite de le faire mourir, ainſi que tous ceux qui l'accompagnoient; & il eût ſans doute accompli ſa menace ſans l'aſſurance que Baharo lui donna de l'authenticité des lettres du Roi, & ſans quelque reſpect pour le droit des gens, que lui inſpiroit le titre d'Ambaſſadeur dont Fecur Egzié étoit revêtu. Cependant il fit renfermer toute la caravane dans une étroite priſon, où quelques Portugais moururent. Enſuite il tint un conſeil, dans lequel Manquer opina à la mort: mais un homme d'un caractere diſtingué dit, qu'il falloit ſe contenter de renvoyer les étrangers à Amelmal, de chez qui ils venoient; & cet avis prévalut.

Il revinrent donc dans le royaume de Cambat, & de là à la Cour de Socinios, ſans aucune eſpece d'avantage pour

Digitized by Google

eux, ni pour nous, excepté en ce qui concerne la géographie des contrées où ils passerent, qu'ils nous ont mis à même de rectifier, encore ne nous ont-ils fourni que bien peu de matériaux, en comparaison de ce qu'on auroit pu raisonnablement attendre d'eux, sans que cela leur coûtât plus de fatigue.

Nous avons déjà dit, que quoique Socinios n'eût pas ouvertement déclaré la résolution qu'il avoit formée d'embrasser la religion catholique; il avoit été jusqu'à dire, à l'occasion des disputes théologiques qui avoient eu lieu en sa présence & en celle de l'Abuna, que le Clergé abyssinien étoit vaincu. Il dit en même tems, que ce Clergé devroit être convaincu, d'après l'autorité de ses propres livres, & spécialement de l'Haimanout Abou, & d'après les principes que les anciens Peres & les Docteurs de leur Eglise leur avoient transmis, que la doctrine des catholiques n'étoit que que ce qu'enseignoit l'Haimanout Abou concernant les deux natures du Christ; & que ce point restoit entierement décidé. Il signifia donc que sa volonté étoit, que dorénavant personne ne niât qu'il y avoit deux natures dans le Christ, distinctes par elles-mêmes, mais divinement unies en une seule & même personne, qui étoit le Christ; & il déclara enfin que si désormais quelqu'un osoit le nier ou le révoquer en doute, il le banniroit pour sept ans.

Mais l'Abuna, fier de l'appui d'Emana Christos, l'un des freres utérins du Roi, prononça une sentence d'excommunication, qu'il fit afficher à la porte d'une des Eglises du Palais; & par cette sentence, il déclara maudits tous

Digitized by Google

ceux qui foutiendroient qu'il y avoit deux natures dans le Chrift, où qui embrafferoient aucune des erreurs de l'Eglife Romaine.

CEPENDANT le Roi ayant reçu beaucoup de plaintes contre les Agows, qui avoient infulté fes Officiers & refufé de payer le tribut, s'étoit mis en marche réfolu à paffer l'hiver dans leur pays. Mais apprenant l'audace de l'Abuna & les infurrections qu'elle occafionnoit de toutes parts, il revint promptement à Gorgora, & fit dire à l'Abuna, qu'à moins qu'il ne retirât fans délai fon excommunication, il la payeroit de fa tête. Ce langage étoit trop clair & trop fignificatif pour admettre aucun fubterfuge; auffi l'Abûna fe conformant au tems, retira fon excommunication.

PEU de tems après, Emana Chriftos, l'Eunuque Kefla Wahab, Grand-Maître de la maifon du Roi, & Julius Gouverneur du Tigré, confpirerent enfemble pour affaffiner Socinios dans fon Palais. En conféquence, ils demanderent une audience particuliere, fous prétexte d'avoir à communiquer au Roi des affaires importantes, & ils furent admis en fa préfence.

LES trois confpirateurs avoient concerté entre eux que Julius feroit une demande de nature à éprouver un refus; & que dans le moment de l'altercation qui s'enfuivroit, & où le Roi ne fe tiendroit point fur fes gardes, les deux autres le poignarderoient.

AU moment où l'audience commençoit, un page vint

Digitized by Google

tout doucement avertir Socinios du complot qui menaçoit sa vie; & Julius ayant fait sa demande, le Roi la lui accorda sans difficulté, avant qu'Emana Christos pût venir au secours de son complice, pour profiter de la dispute à laquelle ils s'attendoient. Cependant ce conspirateur paroissant au même instant, le Roi qui s'étoit levé, invita les assassins à aller se promener sur sa terrasse. L'occasion leur sembla alors plus favorable qu'ils ne s'y étoient attendus. Aussi différerent-ils à le poignarder jusqu'à ce qu'ils fussent sur la terrasse. Mais le Roi passant le premier par la porte de l'escalier dérobé, la ferma soudain sur lui. Il y avoit une serrure à ressort, faite par Paez, laquelle étoit posée en dedans; de sorte que le Roi se trouva en sûreté sur la terrasse. Les conspirateurs se doutant bien que leur projet étoit découvert, se retirerent, & résolurent, dès ce moment, de se soustraire au pouvoir du Roi.

DANS ce tems-là Socinios forma le projet d'une expédition contre les Funges, c'est-à-dire contre les conquérans negres du royaume de Sennaar, qui venoient de faire une invasion dans ses états, massacrant les Abyssiniens, & les réduisant en esclavage. Les trois conspirateurs informés de ce dessein, se concerterent de nouveau, & prirent la résolution de saisir l'instant où le Roi seroit éloigné, pour attaquer Sela Christos, qui étoit celui à qui ils en vouloient le plus, après le Monarque, parce que Socinios avoit ôté la place de Ras & le gouvernement du Gojam à Emana Christos, violent défenseur du schisme grec, pour les donner à Sela Christos, son jeune frere, zélé catholique.

JULIUS commença par faire proclamer dans la province de

Digitized by Google

Woggora, où il commandoit, que tous ceux qui croyoient aux deux natures du Christ, n'avoient qu'à sortir immédiatement du pays, & que tous les amis de l'église d'Alexandrie pouvoient venir se rallier à lui & combattre pour la défense de leur foi. Il fit plus; il fit confisquer les biens de tous les catholiques qui se trouvoient dans la province de Tigré, & il marcha soudain en Gojam, pour surprendre Sela Christos. Mais le Roi fut informé des desseins de ce rebelle, & il rentra dans le Dembea au moment même qu'on apprenoit qu'il en étoit sorti. Ce retour déconcerta d'abord Julius, d'autant qu'Emana Christos & Kefla Wahad se tenoient au loin sans s'être déclarés ouvertement, & paroissoient même disposés à ne pas se déclarer que leur complice n'eût essayé sa fortune contre le Roi.

Cependant le rebelle, devenu plus présomptueux, s'avança à la tête d'une armée, dans l'endroit où le Nil sort du grand lac Tzana. Il y trouva l'Abuna Simon, qui venoit de passer quelques semaines dans une des îles du lac, sous prétexte de dévotion. Simon ayant confirmé Julius dans la résolution de tuer le Roi, son beau-pere, & de mourir pour la défense de la Communion grecque, si cela étoit nécessaire, lui persuada en même-temps de ne point marcher contre Sela Christos, mais de retourner plutôt sur ses pas, & de surprendre Socinios, avant que les deux freres se fussent joints.

Julius s'empressa de suivre le conseil de l'Abuna; & ce Prêtre, voulant lui prouver sa sincérité, lui offrit de l'accompagner & de partager sa fortune; ce que Julius accepta

avec plaisir. En conséquence, le lendemain matin l'Abuna bénit solemnellement l'armée, & prononça une excommunication contre le Roi, Sela Christos, les Jésuites, & tous les Catholiques, qui étoient à la Cour.

Le Roi, à la nouvelle du premier dessein de Julius, avoit jugé nécessaire d'envoyer quelques troupes au secours de Sela Christos, en le prévenant du danger qui le menaçoit: mais apprenant ensuite que le rebelle avoit pris d'autres mesures, & qu'il vouloit d'abord l'attaquer lui-même, se hâta de marcher à la rencontre de ce traître, & de mander à Sela Christos de venir le joindre le plus promptement possible. Ce Monarque étoit un excellent Général; il établit si bien son camp, qu'il ne pouvoit pas être forcé de combattre contre sa volonté, & jusqu'à ce qu'il eût reçu des secours, à moins que l'ennemi ne voulût s'exposer à beaucoup de désavantage.

Julius, craignant la jonction de l'armée du Roi, & de celle de Sela Christos, essaya de les combattre séparément. Dans ce dessein, il vint se camper à la vue de Socinios, décidé à le forcer à un engagement. Ce projet étoit pourtant très-dangereux, & contraire à l'avis de tous les amis du rebelle, qui voyoient combien le terrein que Socinios avoit choisi lui donnoit de l'avantage. D'ailleurs, il n'y avoit pas un seul soldat, dans les deux armées, qui ne fût combien ce Monarque étoit expérimenté dans l'art de la guerre.

Mais l'Abuna ayant fait croire à Julius, qu'aussi-tôt que les soldats de l'armée de Socinios le verroient, ils abandonneroient

donneroient ce Prince, le rebelle mit dès le matin sa cotte de maille, & monta un superbe cheval, pour aller droit au camp du Roi. A peine il se mettoit en marche, que Malacotawit, sa femme, & fille de Socinios, lui représenta de prendre au moins quelque nourriture, pour pouvoir supporter les fatigues de cette journée : mais, méprisant ce conseil, il répondit avec fureur, » qu'il avoit juré de ne » pas toucher au moindre aliment, jusqu'à ce qu'il lui eût » apporté la tête de son pere »; &, sans même attendre le reste de ses troupes, il franchit les premieres lignes du camp du Roi, d'un côté où l'Abuna l'avoit assuré qu'il seroit bien reçu.

En effet, personne ne s'opposa d'abord à son passage : au contraire, on sembloit incliné à l'accueillir, comme l'Abuna le lui avoit promis. De cette maniere, s'étant avancé jusqu'auprès d'un corps de troupes de la province de Tigré, qui formoit la garde de la tente de Socinios, il s'écria à haute voix : » Où est votre Empereur »? Mais, pour toute réponse, un de ces soldats lui lança une pierre, qui le frappa si rudement au front, qu'il fut renversé de son cheval. Alors on le reconnut. Un autre soldat nommé Amda le perça de son épée, & lui en donna soudain plusieurs coups qui le tuerent; après quoi on lui coupa la tête, qu'on porta à Socinios.

Quelques personnes qui suivoient Julius périrent comme lui au milieu des soldats; & le reste de son armée, loin de chercher à combattre, chercha sa sûreté dans la fuite. Les troupes du Roi, qui n'avoient pas éprouvé ce jour-là la

Digitized by Google

moindre fatigue ; pourſuivirent avec beaucoup de vigueur les rebelles diſperſés, & ils en tuerent un grand nombre, ſans qu'il y eût aucune perte de leur côté.

PENDANT aſſez long-temps l'Abuna Simon fut reſpecté comme un Prêtre au milieu des fuyards, ſans qu'on cherchât à le bleſſer, ſans même qu'on le pourſuivît. Mais enfin, ſe faiſant diſtinguer par les diſcours outrageans & les imprécations qu'il vomiſſoit contre les vainqueurs & contre le Roi, il fut tué par un ſoldat, qui lui coupa la tête & la porta à l'Empereur. Ce Prince la reçut; & après avoir fait chercher le corps de l'Abuna, il fit enterrer tout enſemble dans un cimetiere.

SOCINIOS donna à ſes ſoldats la dépouille des vaincus. On dit que depuis la défaite des Turcs, ſous Mahomet Gragné, il n'avoit jamais été trouvé autant de tréſors dans un camp. L'orgueil de Julius l'engagea à porter avec lui toutes ſes richeſſes, fruit de ſon avarice, de l'oppreſſion qu'il avoit exercée dans ſes différens emplois, & de la confiſcation des biens des Catholiques. On prit auſſi une immenſe quantité de bétail, que l'Empereur partagea entre les Prêtres de pluſieurs Egliſes, les Juges & d'autres Officiers civils. Mais tandis qu'on célébroit de tout côté des réjouiſſances à l'occaſion de ce triomphe, Sela Chriſtos arriva du Gojam avec ſon armée, & fut frappé d'étonnement, en voyant avec quel petit nombre de troupes le Roi avoit été expoſé à combattre Julius, & combien ſa victoire étoit complette.

CEPENDANT Emana Chriſtos s'étoit retiré en Gojam, ſur-

la montagne de Melca Amba, & il excitoit le peuple de cette Province à se soulever & à se joindre à Julius, dont il attendoit de jour en jour l'arrivée, afin de pouvoir combattre avec lui, son frere & son rival Sela Christos. Mais l'imprudence de Julius, & la marche de Sela Christos, déconcerterent entiérement ses projets.

Af Christos, qui commandoit dans la province de Gojam en l'absence du Ras, envoya un message à Emana Christos, pour lui reprocher : « Qu'il pratiquoit des menées séditieuses, & qu'il se conduisoit d'une maniere dénaturée, » étant le propre frere de Sela Christos, & né de la même » mere que Socinios, dont Julius avoit épousé la fille. Il lui » rappella qu'ils avoient joui l'un & l'autre des plus hautes » dignités de l'Empire; & il lui demanda ce qu'ils prétendoient. Ni lui, ni Julius, dit-il, ne pouvoient être Rois. » Après cette place, celle de Ras étoit la premiere; & ils » en avoient été tous les deux revêtus. Si le Roi l'avoit récemment ôtée à Emana Christos, ce n'étoit pas pour la » donner à un étranger, mais bien à son frere Sela Christos, » qui devoit naturellement avoir son tour. Ainsi la famille » de celui qu'on dépossédoit conservoit le même crédit. » Enfin il observa à Emana Christos que si Julius faisoit sa » paix, il couroit risque d'être sacrifié lui seul, comme » l'instigateur de la rebellion ».

Emana Christos répondit : « Que quoiqu'il se fût révolté » dans le même temps que Julius, & de concert avec lui, » il n'étoit point son imitateur, & qu'il ne combattoit point

» contre le Roi; mais qu'il avoit pris les armes pour la
» défense de la religion de son pays, qui étoit, sans au-
» cune raison, foulée aux pieds, par rapport à une autre
» religion, fausse quand on la comprenoit, & inutile
» quand on ne la comprenoit pas. Il ajouta qu'il con-
» noissoit son danger; mais que les liens du sang, qui l'at-
» tachoient au Roi & à Sela Christos, ne pouvoient balancer
» ce qu'il devoit à Dieu & à son pays; que l'Empereur &
» le Ras, son frere, pouvoient avoir raison d'embrasser la
» Religion Romaine, puisqu'ils étoient convaincus qu'elle
» étoit la vraie; que cependant il avoit usé des mêmes
» moyens qu'eux pour la connoître; qu'il avoit entendu les
» argumens des Jésuites, qui, malheureusement pour lui,
» l'avoient convaincu que cette religion n'étoit pas la vraie;
» & qu'ainsi les mêmes raisons que son frere alléguoit,
» pour professer le Catholicisme, le déterminoient à per-
» sévérer dans la Communion grecque. Il pria Af Christos
» de considérer, d'après tout ce qui s'étoit passé depuis le
» regne de David III, combien coûteroit de sang un nou-
» veau changement de religion en Abyssinie, soit que ce
» changement réussît ou non; & il finit en lui demandant
» s'il ne croyoit pas que, pour cette seule raison, il valoit
» mieux ne pas en tenter l'expérience ».

Cette réponse adroite, artificieuse, faite par un homme d'esprit & d'une expérience consommée, convainquit aisément Af Christos que ce n'étoit point par des raisonnemens qu'on pourroit ramener Emana Christos à son devoir : mais, en bon Officier, il continua sa correspondance avec lui, afin de savoir en quel endroit il se retiroit.

Bientôt après que Sela Chriſtos eut quitté le Gojam pour aller joindre le Roi, Af Chriſtos vint, par des marches forcées, aſſiéger la montagne de Melca Amba, où Emana Chriſtos avoit raſſemblé beaucoup de troupes, qu'il ſe propoſoit de conduire dans la plaine pour faire une diverſion en faveur de Julius. Melca Amba n'avoit ni aſſez d'eau, ni aſſez de proviſions pour faire ſubſiſter autant d'hommes; & ces hommes ne formoient pourtant pas des forces ſuffiſantes pour qu'Emana Chriſtos riſquât une bataille contre un Général tel qu'Af Chriſtos, qui avoit choiſi le terrein à ſon aiſe, & d'après la connoiſſance parfaite qu'il en avoit.

Trois jours s'écoulerent ſans qu'on entendît aucune plainte. Mais dans la ſoirée du troiſieme jour, quelques moines, quelques hermites, les *ſaints* inſtigateurs de la rébellion, vinrent trouver Af Chriſtos pour lui repréſenter qu'il y avoit dans la montagne pluſieurs couvens & villages, ainſi que de petites ſources & aſſez d'orge pour nourrir les habitans; mais que cela ne ſuffiſoit pas aux beſoins des troupes qui s'étoient emparées par force des puits & en buvoient toute l'eau, au riſque de faire périr de ſoif tous les habitans.

Af Chriſtos répondit que le Roi l'avoit chargé de réduire la montagne & de prendre Emana Chriſtos; & qu'il emploieroit tous les moyens qui étoient en ſon pouvoir pour y réuſſir; qu'il étoit bien fâché du malheur des couvens: mais qu'il n'étoit pas le maître de les en préſerver; qu'il ne ſouffriroit même pas qu'un ſeul moine changeât de réſidence pour deſcendre dans la plaine, & qu'il ne diſcontinueroit

point de bloquer la montagne pendant qu'Emana Chriſtos ſeroit en vie. Il n'y avoit donc d'autre moyen que de livrer Emana Chriſtos. Son armée auroit volontiers combattu pour lui contre un ennemi ordinaire : mais contre la ſoif, les épées & les boucliers étoient inutiles.

Af Chriſtos conduiſant avec lui ſon priſonnier, ſe mit incontinent en marche pour aller joindre le Roi, & traverſa le Nil dans la Province de Begember. En paſſant la riviere de Bashilo, il apprit la défaite & la mort de Julius & de l'Abuna. L'émiſſaire qui lui porta cette nouvelle, avoit auſſi des lettres pour Emana Chriſtos, que le Roi ne ſavoit pas encore être pris. Parmi ces lettres, il y en avoit une de Sela Chriſtos, qui reprochoit à ſon frere ſa trahiſon dénaturée, & qui l'aſſuroit qu'il auroit inceſſamment le ſort de Julius. A cette nouvelle, Emana Chriſtos demeura frappé de terreur; car jamais prophétie ne ſembla avoir beſoin de moins de temps pour s'accomplir.

Arrivé à Dancaz, Af Chriſtos préſenta ſon priſonnier à l'Empereur, qui fit aſſembler immédiatement un grand nombre de Juges. Emana Chriſtos, interrogé ſur l'accuſation qu'on lui faiſoit, concernant la révolte de Julius, & ſur ſa conſpiration contre la vie du Roi, ſuivit le conſeil qu'on lui avoit donné, en eſſayant de pallier ſes torts, ſans en nier aucun, & s'abandonnant entiérement à la clémence du Roi. D'après ſes réponſes, les Juges le condamnerent unanimement à la mort : mais le Roi qui prononce le dernier dans ces tribunaux, & dont l'avis l'emporte ſur tous les autres, ſurſit à ce jugement, & envoya le coupable en priſon en Amhara.

Jusques-la, Socinios s'étoit contenté de décider deux choses en faveur de l'Église Romaine contre l'Eglise d'Alexandrie. La premiere fois, il avoit déclaré qu'il puniroit quiconque ne croiroit pas qu'il y avoit deux natures dans le Christ, la nature divine & la nature humaine réunies & pourtant distinctes entre elles. La seconde décision étoit plutôt un point de discipline qu'un article de foi. Cependant, c'est comme article de foi que la chose fut traitée, puisque le Roi prononça qu'il étoit contre la loi d'observer le Samedi, l'ancien Sabbat des Juifs. L'une de ces décisions fut, sinon la cause, au moins le prétexte de la rébellion de Julius; & l'autre produisit la révolte de Jonael, Gouverneur du Begember, dont nous allons maintenant parler. Mais quoique le Roi fût allé fort loin, il n'avoit pas ouvertement embrassé la communion romaine, & quitté celle d'Alexandrie, ni il n'avoit forcé personne à le faire.

Le prélude de la rébellion de Jonael fut une lettre anonyme adressée au Roi, dans laquelle tous les anciens & mauvais argumens des sectateurs de l'Eglise Grecque furent rassemblés avec une présomption analogue à l'ignorance & à l'opiniâtreté de ceux qui s'en servoient. Quoique fort ridicule & peu digne d'attention par rapport au raisonnement, cette lettre offensa beaucoup le Roi & les Jésuites, à cause de la malignité des expressions & des injures personnelles qu'elle contenoit. Socinios y étoit traité comme un nouveau Dioclétien, altéré du sang des chrétiens, & conséquemment, dévoué aux tourmens de l'enfer. Pour les Jésuites, on ne les avoit pas plus ménagés; & on les appelloit les descendans de Pilate, par allusion à ce qu'ils venoient de Rome.

Digitized by Google

LE Roi vivement irrité de cette lettre, ajouta à sa premiere proclamation contre le Sabbat: «Que tout travail hors » des maisons, comme de labourer & d'ensemencer la terre » fût publiquement fait le Samedi, sous peine de payer une » piece de coton, c'est-à-dire, la valeur de cinq schellings, » la premiere fois qu'on y manqueroit; & d'avoir son mo- » bilier confisqué la seconde fois, sans obtenir de pardon » pendant sept ans »; ce qui est une des plus grandes punitions en Abyssinie. A cet arrêt, Socinios ajouta verbalement, du haut de son trône, « qu'il n'abolissoit point la » religion d'Abyssinie; mais qu'il l'expliquoit & l'établissoit, » parce qu'elle avoit toujours enseigné, ainsi que tous les » livres l'attestoient, que le Christ étoit à-la-fois Homme & » Dieu, & que ces deux natures étoient réunies dans l'hy- » postase du Verbe éternel. Le Roi dit encore que ce n'étoit » point par complaisance pour les Jésuites qu'il avoit aboli » l'observation du Sabbat; mais bien pour obéir au Concile » de Chalcédoine qui décidoit cette abolition, d'après l'Ecri- » ture-Sainte, pour laquelle il étoit toujours prêt à perdre » la vie, quoiqu'il essayât plutôt de sacrifier celle de ses » ennemis »

VOULANT montrer qu'il n'avoit point envie de plaisanter, le Roi fit couper la langue à un moine, appellé *l'Abba Af Christos*, pour avoir nié les deux natures du Christ; & il fit battre de verges & dépouiller de ses emplois, Buco, l'un de ses principaux Généraux, parce qu'il observoit le jour du Sabbat. Ce Buco changea ensuite de religion & mourut zélé catholique.

SOCINIOS

SOCINIOS ayant donné ces témoignages certains de ses sentimens, se mit à la tête de son armée & marcha contre Jonael. Mais le rebelle n'osant pas se présenter devant son Souverain irrité, se retira dans les montagnes, & le Roi dévasta le pays des Gallas qui l'avoient protégé. Cette querelle occasionna une division entre les Gallas eux-mêmes. Ceux d'entr'eux qui s'étoient déclarés pour le Roi, saisirent Jonael & s'apprêtoient à le mener à son maître, quand il fut délivré de leurs mains par un autre parti ennemi de Socinios. Les protecteurs du traître étant une fois bien connus, il ne fut pas difficile de trouver le moyen de les corrompre. Le Roi envoya des présens à ce peuple sans foi, le seul des peuples barbares qui ne respecte pas les droits de l'hospitalité; & pour prix des dons du Monarque Abyssinien, Jonael fut massacré, & sa tête envoyée à ce Prince.

MAIS la révolte du Damot ne fut pas aussi aisée à étouffer. Le Ras Sela Christos, catholique ardent, marcha contre les rebelles pour faire exécuter l'ordonnance concernant le Sabbat. Comme il avoit beaucoup de relations dans cette province, il essaya d'abord d'employer la douceur pour engager un peuple ignorant & sauvage à se soumettre à la raison & à obéir au Prince. Il envoya des personnes pour s'expliquer avec les habitans & pour leur demander de souffrir que quant aux articles de foi, ils se laissassent instruire & guider par des hommes savans & d'une vie exemplaire, & non par des moines ignorans comme eux, qui ne pouvoient leur apprendre que le vice, la révolte & le blasphême. Mais les rebelles lui répondirent tout simplement: « Que si son ami-

» tié & ſes bonnes intentions pour eux étoient réelles, il
» leur en donneroit la preuve en brûlant ſoudain tous les
» livres latins qui avoient été traduits en langue Ethiopienne,
» & qu'il feroit brancher à un arbre très-élévé tous les Jé-
» ſuites qui l'accompagnoient. »

Nous ne devons cependant pas conſidérer cette réponſe comme l'effet de la conviction ou de la perſuaſion des habitans du Damot qui vivent dans un pays limitrophe avec celui des Agows & des Gongas, & dont le chriſtianiſme approche beaucoup de celui de ces deux nations. Mais les fanatiques, les zélés ſectateurs de l'Egliſe d'Alexandrie s'étoient retirés, en grand nombre, dans le Damot, parce que cette province paroiſſoit moins attachée au Roi que les autres, depuis les violences de Julius, qui dans une expédition contre les Shangallas, avoit enlevé par ordre de Socinios le bétail du Damot, ſans que les habitans ſe fuſſent rendus coupables de la moindre offenſe. Mais ces habitans ſe trouvant alors diſpoſés à ſe révolter, il fut aiſé aux moines ſchiſmatiques d'ajouter le motif de la religion à la ſomme des injuſtices dont on avoit déjà à ſe plaindre.

Sela Chriſtos avoit une armée de ſept mille hommes, la plupart catholiques & ſoldats vétérans, parmi leſquels ſe trouvoient quarante Portugais, les uns à pied & armés de mouſquets, les autres à cheval & revêtus de cottes de maille. L'armée du Damot étoit bien différente. Il y avoit au moins douze mille hommes, dans le nombre deſquels étoient quatre cens moines, bien armés d'épées, de lances & de boucliers, & jaloux de mériter la couronne du martyre pour défendre

Digitized by Google

leur religion contre les innovations de Socinios. A la tête de ces moines on voyoit un nommé *Batacu* qui leur promettoit des troupes d'Anges, armés d'épées flamboyantes; lesquels non-seulement tueroient leurs ennemis, mais les rendroient invulnérables, comme il déclaroit l'être lui-même à l'épée & à la lance.

Le 6 Octobre 1620, la bataille se donna au pied des montagnes d'Amid-Amid. Sela Christos, sûr de la victoire, & ne voulant point massacrer un peuple qu'il étoit accoutumé à protéger, commença d'abord par montrer sa supériorité, en se bornant à escarmoucher légérement. Après quoi, il envoya des émissaires aux rebelles pour les avertir du danger qu'ils couroient, & leur offrir une amnistie générale, s'ils vouloient se soumettre. Mais il ne fut pas possible à ces émissaires d'approcher. Des nuées de fleches les menaçoient; & la bataille commença alors avec une fureur égale des deux côtés. Les rebelles furent bientôt mis en déroute & contraints de céder aux vétérans de Sela Christos: mais les quatre cens moines résisterent en désespérés; & malgré le nombre qui les accabloit, ils ne chercherent point leur salut dans la fuite. Aussi, cent quatre-vingt d'entr'eux furent tués sur la place, où ils avoient combattu vaillamment; exemple rare sans doute: car l'histoire qui nous offre tant de fanatiques, excitant les peuples à la révolte, ne nous en cite guère qui aient le courage de sacrifier leur propre vie pour défendre les folies qu'ils prêchent.

Quant aux auxiliaires célestes, dont ces moines s'étoient

promis l'assistance, autant qu'on a pu le savoir, ils ne firent ni bien, ni mal; & nous pouvons croire qu'ils resterent neutres. Mais pour l'hermite Batacu, chef de cette expédition, dont le corps étoit si miraculeusement cuirassé, à ce qu'il assuroit, que ni les épées, ni les lances ne devoient faire aucune impression sur lui, il fut pourtant percé d'un coup de lance, dès le commencement de l'action; ce qui servit beaucoup à décréditer les secours surnaturels.

Ce fut cette même année 1620, où Socinios marcha dans le Begember contre Jonael, que Paez fut employé à bâtir l'Eglise de Gorgora. En retournant à Dancaz, l'Empereur rencontra Paez à Gorgora, pour la premiere fois; & il y resta jusqu'au trois d'Octobre, qu'on lui apporta en présence du Missionnaire, la nouvelle de la victoire de Sela Christos sur les rebelles du Damot. Les récits des Jésuites & les annales d'Abyssinie sont parfaitement d'accord sur cela. Or, il n'est pas possible que Pierre Paez fût avec Socinios à Sacala ou à Geesh, dans le pays des Agows, le 21 Mars 1621 (1), puisque le Roi & le Jésuite étoient dans ce même temps-là à Gorgora.

A l'époque dont nous parlons, les annales du regne de Socinios, interrompent leurs longs récits de rebellion & de carnage, pour rapporter une anecdote très-frivole, que j'insererai ici, parce qu'elle servira à donner quelqu'idée de la simplicité & de l'ignorance de ces tems-là.

---

(1) Ceci sera expliqué par la suite.

Digitized by Google

L'AUTEUR Ethiopien raconte, qu'on porta en Abyssinie un oiseau appellé Para, qui étoit de la grosseur d'une poule, & qui parloit l'Indien, le Portugais & l'Arabe. Il prononça le nom du Roi. Quoique sa voix fût exactement comme celle d'un homme, il pouvoit hennir comme un cheval, miauler comme un chat; mains non pas chanter comme les oiseaux. On le présenta devant l'assemblée des Juges, des Prêtres & des Azages de la Cour, & il y parla avec beaucoup de gravité. Après l'avoir bien examiné, l'assemblée décida unanimement, que le mauvais esprit ne l'avoit point doué de ces talens : mais pour plus de sûreté, on crut devoir prendre l'avis de Sela Christos, qui étoit alors en Gojam, & qui pouvoit, s'il le jugeoit nécessaire, consulter le supérieur de Mahebar Selassé. En conséquence, on lui envoya l'oiseau : mais il mourut en route; & l'Historien conclut son récit par cette sage réflexion sur la mort du Perroquet : » Tel est le sort de » tout ce qui est chair ! »

APRÈS la défaite & la mort de Jonael, le Roi avoit résolu de jetter le masque, & de professer ouvertement la religion catholique; & les succès de Sela Christos le confirmerent encore dans cette opinion. Il avoit, ainsi que je l'ai déjà observé, passé la saison des pluies entre Gorgora & Dancaz; &, suivant l'usage, il se mit en marche au mois de Novembre, & il entra dans le Foggora, valée étroite, qui s'étend d'Emfas à Dara, & qui est bornée, d'un côté, par le lac de Dembea, & de l'autre, par les montagnes du Begemder.

DANS le dessein de faire une profession publique de catho-

Digitized by Google

licisme il fit venir Paez, son confesseur ordinaire, & lui ayant communiqué ses idées, il déclara, que pour preuve de la sincérité de sa conversion, il ne gardoit auprès de lui que sa premiere femme, mere de ses fils aînés destinés à succéder à l'Empire; & qu'il venoit d'éloigner de lui toutes les autres; car il en avoit épousé plusieurs à la fois toutes d'un sang illustre, & il en avoit eu un grand nombre d'enfans.

PAEZ ayant reçu la confession de l'Empereur & l'abjuration publique de la religion grecque, s'en retourna à Gorgora en chantant le cantique de Siméon (1), comme si dès ce moment sa mission étoit achevée. En effet, il ne se trompa point; car son zele l'ayant beaucoup trop échauffé dans son voyage, il fut attaqué d'une fievre violente, & malgré tous les remedes que lui fit prendre Antonio Fernandez, il mourut le 13 Mai 1623, avec de grandes marques de piété & de résignation, & une ferme conviction d'avoir rempli son devoir dans le cours d'une vie pure, active, & bien employée.

PAEZ avoit été sept ans captif chez les Maures d'Arabie; & dix-neuf ans Missionnaire en Abyssinie, dans les tems les plus difficiles: mais il s'étoit toujours tiré des situations les plus périlleuses, à son honneur, & à l'avantage de sa religion. Il étoit d'une haute taille, & d'une forte constitution; mais extrêmement maigre à cause de son abstinence & de ses travaux continuels. Il avoit le teint fort animé; & Tellez

(1) *Nunc dimittis*, &c.

obſerve que cela provenoit du zele pieux qui embrâſoit ſon cœur. Paez étoit doué ſur-tout d'un bon eſprit, qu'il avoit ſans ceſſe perfectionné par l'étude & par la pratique.

Indépendamment de ce qu'il connoiſſoit parfaitement la théologie ſcholaſtique, & tous les livres qui avoient rapport à ſa profeſſion, Paez entendoit très-bien le latin, le grec, l'arabe; il étoit bon géometre, excellent méchanicien; il travailloit toujours de ſes mains, & en bâtiſſant, il ſe montroit auſſi bon ouvrier qu'architecte plein de jugement & de goût. Il s'étoit rendu de lui-même, peintre, ſculpteur, maçon, charpentier, ſerrurier, maréchal, carrier; & il étoit en état d'élever des couvents & des palais, de les orner, de les meubler, ſans avoir beſoin d'appeller un ſeul homme à ſon ſecours. C'eſt ainſi qu'il fit le monaſtere de Collela, ainſi que le couvent & le palais de Gorgora.

A tant de talens Paez joignoit une affabilité, une douceur, une ſenſibilité, qui ne lui permit jamais de converſer, même avec des hérétiques, ſans s'en faire des amis. Il étoit toujours de bonne humeur, & diſpoſé à exciter le premier la joie, par ces propos innocens & puériles, que nous appellons des *attrapes*, & qu'aiment beaucoup les jeunes Abyſſiniens, qui y employent la plus grande partie de leur tems, ſoit dans les camps, ſoit dans les cités. Mais le trait le plus diſtinctif du caractere de Paez, c'étoit la patience & le zele qu'il avoit pour l'inſtruction de la jeuneſſe. Auſſi la plupart de ſes diſciples moururent dans la perſécution qui ſuivit bientôt, ardens à maintenir la vérité de cette religion que leur Précepteur leur avoit enſeignée. En un mot, il étoit en Abyſ-

finie le grand pivot du catholicifme. A fon arrivé, il y avoit cent ans que les femences en étoient répandues dans le pays; mais elles n'avoient encore produit que bien peu de fruit qui commençoit même à diminuer. Dix-neuf ans de travail de ce vigilant Miffionnaire & la mort de trois Rois, changerent tellement les chofes, que la religion romaine fut embraffée publiquement par le Monarque. Mais fix ans après que Paez ne fut plus, cette religion tomba, quoique vigoureufement défendue par un Prince, qui, dans cette caufe, fe montra toujours prodigue du fang de fes fujets, par un Patriarche envoyé de Rome, & par plus de vingt Miffionnaires très-zelés. Enfin, fi je ne me trompe pas, le catholicifme eft maintenant dans un tel état de délaiffement & d'oubli en Abyffinie, qu'à moins d'un miracle fpécial de la providence, il ne fe relevera jamais.

L'Abjuration que fit Socinios de la religion grecque, fut fuivie par un violent manifefte; & il n'eft pas difficile de deviner quelle eft la main, qui le traça. Il commence par établir la fuprématie de l'Eglife de Rome & de la chaire de Saint Pierre. Il fait mention des trois premiers conciles œcumeniques, qui condamnerent Arius, Macedonius & Neftorius. Enfuite il parle du Concile de Chalcedoine, comme du quatrieme concile général, & comme ayant condamné juftement Diofcurus: mais il ne dit pas un mot du concile d'Ephefe, que les Abyffiniens reçoivent à la place du Concile de Chalcedoine. Il infifte beaucoup fur les deux natures du Chrift. Alors laiffant de coté les Patriarches d'Alexandie, il n'attaquoit point la doctrine, mais la morale des Abunas, envoyés d'Alexandrie en Abyffinie; & il accufoit

accuſoit en général les Eccléſiaſtiques de ſimonie, c'eſt-à-dire, de donner de l'argent à l'Abuna pour leur ordination, crime juſtement reproché, mais qui, je crois, dure juſqu'à ce jour.

L'Abuna Marcus fut, dit-on, convaincu par Socinios, ou Melec Segued, d'un crime ſi honteux, que le nom n'en doit pas ſouiller le papier. Il fut en conſéquence dégradé & exilé dans l'île de Dek. Son ſucceſſeur Chriſtodulus avoit pluſieurs concubines. L'Abuna Petros, qui vint enſuite, enleva la femme d'un pauvre Egyptien, & vécut avec elle. Pendant ce temps-là il excommunia ſon Souverain Jacob, & il fut tué dans une bataille, en ſujet traître & rebelle, combattant contre ce Prince.

Enfin Simon, alors le dernier Abuna, vivoit en adultere avec la femme d'un Egyptien appellé Matti, & avoit en outre pluſieurs jeunes concubines. Il eut une fille d'une d'entr'elles. La choſe fut ſue; & pour n'en être pas convaincu publiquement, Simon expoſa l'enfant à être dévoré par les hyenes. Après avoir tranſgreſſé continuellement les loix divines, cet Abuna joignit le crime de rebellion contre ſon Prince, au mépris du Décalogue. Il parut dans une bataille. Il excommunia le Roi. « Auſſi, dit le manifeſte, » Dieu le fit tomber entre nos mains victorieuſes; &, dans » le temps même de ſon crime, il fut tué par un ſoldat ».

Il faut convenir qu'on ne peut voir un tableau d'aucune autre Egliſe chrétienne, plus affreux que celui qu'on donne ici de l'Egliſe d'Abyſſinie. La charité devroit nous porter

à croire qu'il y a quelqu'exagération. Cependant, si nous considérons que les faits qu'on y cite s'étoient tous passés dans l'espace de quarante ans, & que non-seulement ils étoient connus de Socinios, mais de toutes les personnes qui vivoient alors à la Cour, nous ne pouvons, avec l'impartialité qu'on doit avoir en écrivant l'histoire, nier que ces imputations nous paroissent trop bien fondées.

MAIS, qoi qu'il en puisse être, ni l'exemple du Roi, ni son manifeste n'eut l'effet qu'il desiroit. Un rebelle, que les annales abyssiniennes appellent le fils de Gabriel, se déclara contre le Roi dans la province d'Amhara, précisément dans le moment où ce Prince, abusé par les ennemis de Sela Christos, & soupçonnant la loyauté du Ras, lui avoit ôté le gouvernement de la province de Gojam & du pays des Agows. Cependant Socinios jugeant, après un mûr examen, que personne n'étoit plus propre à terminer heureusement cette affaire que Sela Christos, il lui rendit son gouvernement de Gojam, & lui donna ordre en même-temps de marcher en Amhara contre le fils de Gabriel.

SELA CHRISTOS ne tarda pas d'obéir au commandement du Roi son frere. Mais à peine il entra en Amhara que le rebelle se retira sur une haute montagne, dont il avoit fait sa citadelle, le sommet fournissant assez d'eau & de provisions pour nourrir une garnison considérable.

LE Ras voyant bien que la force ne serviroit de rien, eut recours au piége ordinaire dans lequel tombent les rebelles. Le fils de Gabriel, las de rester confiné dans sa

montagne, mais ſentant qu'il étoit trop foible par lui-même pour l'abandonner, tandis qu'un ennemi l'attendroit dans la plaine, accepta l'amitié des Gallas voiſins, qui lui offroient de ſe joindre à lui en aſſez grand nombre pour le mettre à même de ſortir de ſa retraite, & d'éprouver ſa fortune dans une bataille. Le traité fut conclu, & la jonction ſe fit : mais auſſi-tôt les perfides Gallas, qui avoient été d'avance gagnés par Sela Chriſtos, fondirent ſur le fils de Gabriel, le tuerent à coups de piques ſur la place, & hacherent tellement ſon corps, qu'il en reſta à peine un morceau pour être envoyé au Ras.

La joie que cette victoire occaſionna à la Cour fut encore bien augmentée par l'arrivée d'un Patriarche. Nous avons dit plus haut que l'Empereur avoit écrit des lettres au Pape & au Roi d'Eſpagne, pour leur faire part de l'intention où il étoit d'embraſſer la Religion Catholique. Paez, Fernandez, & les autres Jéſuites, avoient rendu compte des affaires religieuſes de l'Abyſſinie d'une maniere bien plus favorable, qu'on n'en avoit jamais entendu parler à Rome. Malgré cela la plus ſage partie du Conclave doutoit encore quand le Roi fit volontairement abjuration. Dès-lors il ne fut plus temps de différer ; & en conſéquence le Jéſuite Alphonſe Mendez, Portugais, & homme d'un grand ſavoir, fut ſacré à Liſbonne le 25 Mai 1624.

Du Portugal il ſe rendit dans l'Inde, accompagné par pluſieurs nouveaux Miſſionnaires ; & trouvant là des lettres de Socinios, & un paſſeport du Roi de Dancali, Prince Mahométan, allié des Abyſſiniens, il arriva le 2 Mai 1625 à

Digitized by Google

Bilur, qui eſt une baie à découvert du ſtérile & petit Etat de Dancali. Là le frere du Roi l'accueillit avec toutes les marques d'amitié qu'un pays ſi pauvre pût permettre. Le Roi de Dancali étoit lui-même à ſix journées de la baie de Bilur, dans un endroit où il y avoit un peu plus d'eau & de proviſions; & dès que ce Prince ſut l'arrivée des Miſſionnaires, il leur envoya quatre mules pour les chercher. Ils allerent en effet à ſa Cour; & il les reçut dans une eſpece de chambre toute lambriſſée, & couverte avec des paquets de paille ſi peu élevés, qu'après avoir ſalué le Roi, les voyageurs eurent peine à ſe tenir debout.

Dans ce miſérable royaume, que je ne décrirai pas ici, parce qu'il a été depuis conquis par les Gallas, le Patriarche & ſes compagnons reſterent ſeize jours, manquant preſque des choſes les plus néceſſaires à la vie. Mais enfin ils en partirent après s'être procuré, avec beaucoup de peine, aſſez d'animaux pour charrier leur bagage. Le chemin traverſe un pays où il y a des mines de ſel, mais brûlant, ſtérile, abſolument dépourvu d'eau, & très-expoſé alors aux incurſions des Gallas. Le troiſieme jour de leur marche, les Jéſuites arriverent dès le matin au pied du Senaffé, où ils trouverent de l'eau. Le Senaffé eſt, ainſi que l'exprime ſon nom, la frontiere de la province d'Enderta, maintenant réunie au gouvernement du Tigré; & il forme une partie de ces montagnes qui ſéparent les ſaiſons, & où l'été brille d'un côté, pendant que le froid & la pluie attriſtent l'autre.

Dans la nuit qui précéda l'arrivée des Miſſionnaires au pied de la montagne, & qu'ils étoient incertains de leur route,

Digitized by Google

une étoile d'une grandeur plus qu'ordinaire, & extrêmement lumineuse, parut à leurs yeux, & éclaira toute la voûte du firmament. Elle n'étoit point placée comme les autres étoiles; mais elle se tint pendant six minutes dans le chemin du Senaffé, après quoi elle disparut (1). Cette étoile, dit modestement le Patriarche, étoit sans doute celle qui avoit conduit les Mages au berceau du Christ, & qui fut envoyée de nouveau pour montrer aux Jésuites le chemin de l'Abyssinie.

Tandis que les Missionnaires étoient au pied du Senaffé, les muletiers, tous Mahométans, crurent l'occasion favorable pour les voler, en les obligeant à payer un surcroît de prix pour leurs animaux, qu'ils prétendoient n'être pas en état d'escalader une montagne si escarpée. Il est vrai que les chameaux ne peuvent y passer : mais on y a pratiqué un chemin pour les ânes & les mulets qui charrient le sel. Les conducteurs insisterent donc pour laisser là les voyageurs, & aller chercher de nouveaux mulets. La caravane n'étoit composée que du Patriarche, de six autres Prêtres ou Moines, & de treize laïques, parmi lesquels il y avoit trois Musiciens. Aussi paroît-il certain que l'intention des muletiers étoit d'envoyer des gens qui auroient bientôt mis un terme fatal à la mission portugaise, sans Emanuel Baradas, & un grand nombre d'Officiers & de soldats Abyssiniens, qui arriverent (2) avec toutes les choses nécessaires pour conduire le Patriarche & sa troupe. Alors les premiers conducteurs

(1) Tellez, liv. 4, ch. 38.
(2) Le 16 Juin 1625.

voyant combien ils étoient dans leur tort, s'enfuirent sans demander le louage de leurs animaux.

CINQ jours après, le Patriarche arriva à Fremona, où il resta jusqu'en Novembre; & il se rendit en Décembre à Gorgora, où il fut présenté à l'Empereur. Ce Prince le fit placer à sa droite, sur un siége non moins élevé que le sien; & dans cette audience qui eut lieu le 11 Février 1626, il fut décidé que Socinios prêteroit serment d'obéissance à la Chaire de Rome.

CETTE inutile, vaine & ridicule cérémonie se fit donc avec toute la pompe & le faste d'un triomphe payen. Le palais fut orné avec la magnificence & la vanité mondaine à laquelle l'Eglise de Rome, & sur-tout les Jésuites, avoient solemnellement renoncé. Le Patriarche, pour montrer sa supériorité sur les Abunas, prêcha un sermon en langue portugaise rempli de citations latines. Ce sermon prouvoit la suprématie de la Chaire de Saint Pierre; & on assure qu'il fit un merveilleux effet sur l'Empereur & sur Sela Christos, qui, l'un ni l'autre n'entendoient un seul mot de latin, ni de portugais.

MELCA Christos, Gouverneur du Samen, & schismatique, répondit dans le langage d'Amhara, que ne comprenoient ni le Patriarche, ni ses compagnons, à l'endroit du sermon qui avoit rapport à la conversion de Socinios; & voici comment conclut l'Abyssinien: « Que comme l'Empereur se » croyoit obligé de remplir la promesse qu'avoient faite ses » prédécesseurs, de se soumettre au Siége de Rome, le tems

» étoit maintenant venu où il le feroit, si tel étoit son plai-
» sir. » Mais ces dernieres paroles semblerent déplaire à Socinios qui interrompit Melca Christos, en disant : « Que ce
» n'étoit pas maintenant, mais depuis long-tems qu'il s'étoit
» soumis au Pontife de Rome, comme au vrai successeur de
» Saint Pierre; & qu'en cette occasion, il ne faisoit que con-
» firmer ce qu'il avoit professé anciennement. »

Le Patriarche repliqua avec beaucoup d'esprit & de prudence & en peu de mots, pour ne pas perdre du temps, j'imagine, & parce qu'il voyoit bien que quelqu'étendue qu'eût son discours, il n'en feroit pas mieux compris. Mais allant droit au fait, il ouvrit le Nouveau Testament, & l'Empereur à genoux, prononça ce serment : « Nous, Sul-
» tan Segued, Empereur d'Ethiopie, nous croyons & con-
» fessons que Saint Pierre, Prince des Apôtres, fut institué
» Chef de toute l'Eglise chrétienne par le Christ Notre Sei-
» gneur, qui lui donna la Principauté & l'Empire du
» monde entier, en lui disant : *Tu es Pierre, & sur cette*
» *pierre, j'établirai mon Eglise, & je te donnerai les clefs*
» *du Royaume des Cieux.* Nous croyons & confessons aussi
» que le Pape de Rome, légitimement élu, est le vrai suc-
» cesseur de l'Apôtre Saint Pierre dans son gouvernement,
» & qu'il a le même pouvoir, la même dignité, la même
» primatie sur toute l'Eglise chrétienne. Nous promet-
» tons, nous offrons & nous jurons une véritable obéissance
» & sujétion au Saint Pere Urbain VIIIe. du nom, par la
» grace de Dieu, Pape, notre Souverain, & successeur de
» Saint Pierre dans le gouvernement de l'Eglise; & nous
» mettons avec humilité à ses pieds notre personne & notre

» Empire. Ainsi, puissent nous aider Dieu & les saints Evan-» giles qui sont devant nous » ! Après ce discours, Officiers, Prêtres, Moines, tous jurerent en particulier, suivant leur rang & leur condition.

Le Prince Royal, Facilidas, prononça le serment dans la forme prescrite, purement & simplement, sans addition, ni altération. Mais le Ras Sela Christos, enflammé de zele, après avoir répété la formule, tira son épée avec une sorte de fureur, & ajouta ces mots: « Que ce qui est passé soit » passé: mais dès ce moment, ceci sera juge de quiconque » oubliera son devoir (1). »

Quelques personnes crurent que ce discours emporté, qu'on n'entendoit pas trop bien, en général, s'adressoit à ceux que Sela Christos avoit su être d'intelligence avec le fils de Gabriel. La Cour étoit remplie de mécontens. Chacun d'eux soupçonna que les menaces qu'il venoit d'entendre le regardoient, & tous se réunirent pour perdre Sela Christos, qui s'étoit si mal-à-propos déclaré le champion & le chef de la persécution.

Au serment d'obéissance qu'il venoit de faire au Pape, Sela Christos ajouta une clause pour le Roi & pour le Prince Facilidas son successeur; clause qui rendit le serment encore plus condamnable. « Je jure également, dit-il, d'être fidele

(1) Ce discours étoit apparemment dicté par la colere; car Sela Christos étoit un des Abyssiniens les plus instruits; & si on traduisoit littéralement les mots qu'on lui attribue, ils ne feroient pas intelligibles.

» au

» au Prince, comme héritier de la couronne de son pere, » aussi long-temps qu'il favorisera & défendra la foi catho» lique : mais s'il en est autrement, je jure de devenir son » plus grand ennemi. » L'ardent Sela Christos fit plus. Il insista pour que tous les grands Officiers de l'Etat & les Généraux qui étoient alors à la Cour, missent à leur serment cette extravagante addition ; & par ce moyen, il prépara la punition qui fut long-temps après le prix de son zele égaré.

Enfin, ces violences furent suivies de violences encore plus grandes. On prononça une excommunication solemnelle contre les personnes qui trahiroient leur serment ; & on proclama incontinent : « Que ceux qui étoient sur le point de » recevoir la prêtrise, devoient d'abord embrasser la reli» gion catholique, sous peine de mort, en cas de désobéis» sance ; que tous les Abyssiniens en général devoient célé» brer la Pâque & observer le Carême, suivant les rits de » l'Eglise de Rome, au risque d'être également mis à mort, » s'ils y manquoient. » Ainsi finirent les cérémonies extraordinaires de ce jour.

Tempus erit cum magno optaverit emptum,
Intactum Pallanta.

Ce jour devoit être à jamais marqué au rang des jours malheureux, non-seulement dans les annales de l'Ethiopie, mais dans celles de Rome.

Quoique le Patriarche fût heureusement arrivé dans la

Baye de Bilur, ainsi que ceux qui l'accompagnoient, il n'en étoit pas de même de tous ceux qui devoient l'aider dans sa mission. Le Roi donna ordre qu'on envoyât des lettres de protection à Francisco Machado & à Bernard Pereyra, deux Jesuites qui étoient dans l'Inde, pour qu'ils se rendissent en sûreté à Bilur, dans le royaume de Dancali : mais le Secrétaire du Monarque mit, par malice ou par inadvertance, Zeyla au lieu de Bilur.

L'Isle de Zeyla appartenant au Roi d'Adel, étoit de tous les coins du monde, celui dont les habitans avoient le plus en haine la religion catholique. Le Sheik de Zeyla ne sut pas plutôt l'état & les intentions des Missionnaires, qu'il les fit renfermer dans une étroite prison, où, après beaucoup de souffrances, ils furent tous deux mis à mort. De plus, on écrivit une lettre à Socinios, dans laquelle on le traitoit d'apostat, & on l'accabloit d'autres noms odieux pour avoir abandonné la religion de ses peres.

Dans un autre tems cette lettre eût été payée du châtiment qu'elle méritoit. Mais le royaume d'Adel, jadis florissant par son grand commerce, étoit maintenant tombé & réduit à n'être plus que le receptacle de bandits. Le commerce l'avoit délaissé. Depuis le regne du Sultan Selim, une garnison de prétendus Janissaires s'étoit emparée de l'isle de Zeyla, sous prétexte d'y établir une douane : mais ce n'étoit en effet qu'un poste de voleurs, qui y restoient pour avoir la facilité de piller les marchands qui venoient par mer. D'un autre côté, des multitudes de Gallas tombant du fond du continent sur l'ancien royaume d'Adel, n'avoient laissé

au Souverain que sa capitale d'Aussa, située sur un rocher au bord de la riviere d'Hawash, avec Azab, Raheċta & quelques autres misérables villages qu'on trouve sur le rivage de la mer; encore ces endroits étoient ils souvent sous la main de ces ennemis, destinés à conquérir bientôt le royaume entier. L'état d'abjection où étoit alors ce pays, fut sans doute, ce qui le déroba à la vengeance d'un prince aussi fier, aussi irascible que Socinios.

La conduite que l'Empereur avoit tenue dans le tems de son abjuration, fut imitée par celle du Patriarche Alphonse Mendez, non moins févere, non moins violent que le Prince. Tout le Clergé fut appellé à une seconde ordination. Toutes les églises furent consacrées de nouveau; tous les Abyssiniens, vieux & jeunes, rebatisés, & toutes les fêtes réduites aux formes & aux jours fixés par l'église romaine. La circoncision, la polygamie, le divorce furent abolis. Et les difficultés qui en dérivoient, & qui étoient ordinairement portées devant les juges civils, furent soumises exclusivement, par le Patriarche, à son tribunal particulier.

Tous les principes de l'Eglise d'Alexandrie furent rejettés, tant pour ce qui concernoit la foi, que pour ce qui avoit rapport à la discipline; & on ne fut pas trop jusqu'à quel point le Patriarche Jesuite prétendoit soumettre la jurisdiction civile au pouvoir ecclésiastique. Deux démarches qu'il fit presqu'à la fois, inspirerent beaucoup de craintes à cet égard.

Digitized by Google

POUR bien comprendre la premiere de ces démarches, il est nécessaire de se rappeller, que par une des loix fondamentales de l'empire d'Ethiopie, toutes les terres appartiennent au Roi; & qu'il n'y a point de propriété terrienne dépendante des églises. Celles que le Roi accorde pour l'entretien des églises & des monasteres sont reprises chaque jour, à la sollicitation & pour la convenance des particuliers, & alors on en rend d'autres, tantôt d'une valeur égale, tantôt d'une moindre valeur. Mais les Prêtres ni les Moines n'en ont point la propriété. Un Officier civil, nommé par le Roi, distribue à chacun d'eux la portion de revenu qui lui revient, & réserve le reste pour d'autres usages, c'est-à-dire comme nous pouvons le supposer, qu'il le met souvent dans sa poche.

IL y avoit à la Cour un homme distingué par son rang, par sa famille & par les services qu'il avoit rendus à l'Etat, & d'ailleurs respectable par son âge. Cet homme fut mis en possession de quelques terres appartenantes à un moine catholique. Si le moine eût été de la communion grecque, il n'eût pas pu avoir recours à son Abuna, & il se feroit adressé à un Juge civil. Mais Mendez avoit une autre opinion. Il donna ordre au courtisan de répondre de sa conduite devant le tribunal ecclésiastique; & sur son refus, qu'il regarda comme une nouveauté audacieuse, il le condamna à restituer immédiatement les terres au moine. Le possesseur refusa également d'obéir à la sentence; & un jour qu'il accompagnoit le Roi à l'église, le Patriarche prononça inopinément contre lui une excommunication, par laquelle il dévouoit au diable le corps & l'ame de ce malheureux.

Un tel procédé avoit été jusqu'alors inconnu en Abyssinie. L'excommunié étoit un brave Officier; mais il fut si affecté des termes de cette sentence, que s'imaginant être déja dans les griffes de Satan, il s'évanouit, & ne revint qu'avec beaucoup de peine. Le Roi intercéda alors auprès du Patriarche, pour qu'il révoquât sa censure ou plutôt sa malédiction.

Cependant, quoique prononcée d'une maniere soudaine & aisément levée, cette excommunication fit une impression sérieuse & durable sur les diverses classes des citoyens; impression très-désavantageuse sans doute au Patriarche & aux autres ministres de la nouvelle religion, dans laquelle on ne reconnoissoit pas ces principes de charité, de douceur, de clémence, de compassion, qu'il avoit dit en être l'essence.

Quant au second exemple de sévérité que donna le Patriarche, le voici. L'ordre des moines de Debra Libanos a été institué par l'abbé Tecla Haimanout, le dernier Abuna d'origine Abyssinienne, & non moins célebre dans l'Etat que dans l'Eglise, pour avoir été l'auteur du rétablissement de la lignée de Salomon, long-tems bannie en Shoa. Un Itchegué ou supérieur de cet ordre, qui avoit été remarquable par sa douceur, sa piété, & la sainteté de sa vie, étoit enterré sous l'autel d'une église où un Prêtre catholique disoit la Messe. Le Patriarche instruit de cela, déclara l'église dégradée par la sépulture d'un schismatique, & il y défendit la célébration du service divin, jusqu'à ce que le corps eût été déterré & jetté dehors de la maniere la plus indécente. Une indignation universelle s'empara des esprits.

Dès ce momet tous les amis de l'ancienne religion recommencerent à prendre courage; on regarda les catholiques, sinon avec haine, au moins avec terreur; & les moindres circonstances servirent à fortifier ces préventions.

Les Jesuites jugerent à propos de faire représenter, suivant leur coutume, des comédies ou plutôt des farces pieuses. Le diable joue toujours dans ces pieces le rôle de bouffon. Il est l'arlequin, il fait des tours de gibecieres, il tire des pétards, & agit enfin d'une maniere fort peu analogue à la décence des autres personnages qui composent le drame. Tout cela a été pratiqué dans plusieurs contrées de l'Europe (1), pendant que cette compagnie a existé; & il fut donc nécessaire en Abyssinie de faire paroître des gens masqués, tout noirs & avec des pieds fourchus. Mais ces figures surprirent, épouvanterent tellement les Abyssiniens, qu'ils s'enfuirent soudain, en criant: » Hélas! hélas! ces francs ont » amené des diables dans notre pays »!

La grande extension de la jurisdiction ecclésiastique, les usurpations qu'elle fit pour anéantir l'autorité civile, & pour restreindre le pouvoir du Roi, jusqu'alors absolu dans toutes les causes civiles & ecclésiastiques, l'orgueil du Patriarche, orgueil plus que royal, plus que papal, s'il est possible; tout enfin contribua à soulever les Abyssiniens, & à leur faire sentir que l'intention des nouveaux ministres de la religion étoit de diminuer les droits de tous les chefs du gouvernement, depuis le Roi jusqu'au moindre Officier des

(1) Je l'ai vu souvent à Madrid.

Digitized by Google

provinces. Auſſi eſt-ce dès ce tems-là que date la décadence de la religion catholique en Abyſſinie. Le premier coup lui fut porté par le Roi lui-même, non pas dans le deſſein de lui nuire, car il étoit zélé catholique par principe, mais pour pouvoir la contenir dans de juſtes bornes, parce qu'il ſavoit que ſans cela il ne maintiendroit jamais aucun ordre dans l'empire.

Il pria le Patriarche de permettre l'uſage de l'ancienne liturgie Ethiopienne, corrigée par lui, dans tout ce qui n'étoit pas d'accord avec l'égliſe de Rome; & le Patriarche fut obligé d'y conſentir, parce qu'il ſembloit raiſonnable que les hommes priaſſent Dieu dans une langue qu'ils entendoient, & qui étoit leur langue naturelle, plutôt que dans une langue étrangere, dont ils ne comprenoient pas un mot. On n'avoit aucun doute à cet égard en Ethiopie. Mais la coutume de l'égliſe de Rome y étoit tout-à-fait contraire; & le changement de langage fut pour elle une bleſſure mortelle; car la permiſſion n'en eut pas été plutôt accordée, que tous les Abyſſiniens en profiterent, réciterent leurs anciennes prieres, & célébrerent le ſervice divin ſans les corrections du Patriarche.

A ces événemens, peu importants par eux-mêmes, mais beaucoup par l'effet qu'ils eurent ſur l'eſprit du peuple, ſuccéderent des choſes plus ſérieuſes. J'ai déja obſervé que les Gallas formoient trois grandes diviſions, celle de l'orient de l'Abyſſinie déſignée ſous le nom des Bertumas Gallas, celle du midi ſous le nom des Tolumas, & celle de l'occident des Borçns Gallas. Chacune de ces diviſions

font fous-divifées en fept tribus principales, partagées enfuite en un nombre infini d'autres tribus. Chacune de ces nations choifit tous les fept ans un Roi, auquel on donne le titre de Lubo; & il eft d'ufage que le premier effai que le Lubo fait de fa puiffance, eft d'entrer dans quelques Provinces d'Abyffinie, & d'y mettre tout à feu & à fang. Il n'eft pas néceffaire pour cela que les deux nations foient en guerre, ni que le Lubo foit provoqué. La nouveauté de fon acceffion au trône lui fuffit.

Cependant les Abyffiniens ignorerent long-tems la caufe de ces invafions; & n'y étant jamais préparés, ils ne pouvoient guere réfifter aux premiers efforts des Gallas. Mais quand les coutumes de ce peuple furent mieux connues, & qu'en prévoyant fes attaques périodiques, on put fe tenir en garde contre lui, l'agreffeur fut prefque toujours repouffé avec perte.

L'an 1627, fut pour les Gallas le tems de l'élection d'un nouveau Lubo, & conféquemment d'une nouvelle incurfion en Abyffinie. Mais quoique l'époque en fût connue, on ne favoit rien de la maniere dont elle devoit être exécutée. Dans les premiers tems que les Gallas vinrent s'établir fur les confins de l'Abyffinie, chacune de leurs tribus attaquoit la Province vis-à-vis de laquelle elle fe trouvoit: mais cette derniere fois ce peuple réfolut de réunir toutes fes forces pour fondre fur le Gojam, & de le dévafter entierement, s'il ne pouvoit pas en conferver la poffeffion.

Buco étoit alors gouverneur du Gojam. Le Roi envoya d'abord

d'abord Sela Chriſtos à ſon ſecours, & ſe détermina à y marcher enſuite lui-même avec une autre armée. En même tems on garnit de troupes tous les paſſages par où les Gallas avoient coutume de venir, & on fit tous les préparatifs néceſſaires pour les recevoir.

Ces barbares, en bien plus grand nombre qu'ils ne s'étoient jamais montrés, s'avancerent juſqu'au Nil & trouvant la Province de Gojam bien gardée, ils feignirent une eſpece de terreur panique & de méſintelligence entre eux; ils ſe retirerent confuſément, & ſe ſéparerent, les uns, diſoit-on, pour rentrer dans leurs foyers, les autres pour attaquer le royaume de Narea. Ils avoient ſouvent pris, en effet, un tel parti : mais cette fois-ci ce n'étoit qu'un ſtratageme; & ils ſe raſſemblerent tous dans leur pays de Bizamo, ſans que les Abyſſiniens le ſoupçonnaſſent. Buco penſant alors qu'il n'avoit plus rien à craindre cette année, congédia ſes troupes, ou les ôta de leurs poſtes pour les envoyer ailleurs. Sela Chriſtos en fit de même; & Socinios ne crut plus devoir s'avancer.

Tout-a-coup le gouverneur Buco fut informé que l'ennemi venoit de paſſer le Nil. Mais croyant que ce n'étoit qu'un reſte de la grande armée diſperſée, il s'avança avec mille hommes de pied & deux cents hommes de cavalerie. Après avoir aſſiſté à une Meſſe & communié avec beaucoup de dévotion, il traverſa un bois épais, dans lequel il fut attaqué par un détachement des Gallas. Buco étoit brave, & il combattit ſi vaillament, il encouragea ſi bien ſes ſoldats, qu'ils taillerent en pieces leurs aſſaillans. Après quoi

Digitized by Google

le gouverneur s'imaginant que tout étoit fini, donna ordre aux tambours & aux trompettes de célébrer sa victoire.

Mais à ce bruit toutes les troupes des Gallas, qui, après avoir laissé dans le bois le détachement destiné à assurer leur retraite, s'étoient dispersées pour piller & ravager le pays, retournerent soudain autour de leurs drapeaux. Les Barbares ne savoient point que le Kasmati Buco fût si près; & aussi-tôt qu'ils le découvrirent, dédaignant sa petite armée, ils l'environnerent de tous côtés. Buco vit bien qu'il étoit perdu. Mais voyant la multitude d'ennemis qui l'attaquoient, & songeant que la province de Gojam étoit sans défense, il crut que sa vie & celle de ses compagnons ne pouvoit être mieux employée qu'à combattre opiniâtrement, pour mettre les Gallas hors d'état de poursuivre plus loin le cours de leurs ravages. Aussi-tôt il se précipita du côté où il y avoit le plus d'ennemis; il en tua quatre des principaux, & il se fit jour au milieu des autres. Ses Officiers le voyant hors de l'enceinte des Gallas, lui crierent soudain de se sauver, & de ne pas ajouter par sa mort aux infortunes de cette journée.

Buco s'arrêta, & réfléchit un instant. Mais ne voulant point survivre à la perte de son armée, il se rejetta au milieu des Gallas, où combattoient ses compagnons, & la victoire le suivit d'abord par-tout où il se porta. Cependant comme il montoit un cheval jeune & fougueux, qu'il ne lui étoit plus possible de gouverner, parce qu'il venoit de recevoir une blessure, Buco mit pied à terre. Alors tirant son épée, il continua à combattre, avec la même vaillance, jusqu'à ce qu'en-

fin les Gallas, qui n'osoient pas l'approcher, le tuerent à force de lui lancer des javelines.

Sela Chriftos apprit la nouvelle de la défaite & de la mort de Buco, au moment qu'il étoit en marche pour se joindre à lui. Mais le défaftre de ce gouverneur, ni celui dont il étoit lui-même menacé, ne changerent point le deffein qu'il avoit d'attaquer les Gallas. Cependant il écrivit d'abord au Roi fon frere, pour l'inftruire de fa fituation & des conféquences funeftes que ne pouvoient pas manquer de produire la ferme réfolution où il étoit de remplir fon devoir; & il en rejetta juftement le blâme fur la malice de fes ennemis, qui, pour fatisfaire leur vengeance particuliere, le laiffoient fans fecours, & occafionnoient des infortunes fi fatales à la patrie.

Sela Chriftos campa cette nuit fur un terrein affez élevé; & le lendemain il defcendit de bonne heure dans la plaine, dans l'intention de combattre les Gallas. Mais à fon grand étonnement, cette nation barbare contente du maffacre du Kafmati Buco & de fon armée, & ne voulant point rifquer de perdre tout le butin qu'elle avoit enlevé, venoit de repaffer le Nil pour s'en retourner chez elle.

Tecla Georgis, gendre de Socinios, étoit alors gouverneur de la province de Tigré: mais il vivoit en méfintelligence avec fon beau-pere, par rapport à quelque querelle de ménage. D'après cela réfolu de fe révolter, il fe ligua avec les hommes les plus diftingués & les plus puiffans de la province, & particulierement avec Guebra Mariam &

Jean Akayo, à qui il déclara qu'il ne pouvoit supporter plus long-tems la religion romaine, & qu'il vouloit défendre l'ancienne église d'Alexandrie de tout son pouvoir. Pour mieux convaincre les Abyssiniens de sa sincérité & rendre impossible sa réconciliation avec le Roi, il prit tous les crucifix, toutes les images des Saints, tous les ornemens d'église, qui étoient en relief, & il les brûla publiquement. Il fit plus encore; il fit venir l'abbé Jacob, son chapelain catholique, & l'ayant dépouillé de ses habits pontificaux, il le tua de sa propre main. Certes, il n'y avoit pas de moyen plus propre à exciter la vengeance du Roi : mais Tecla Georgis sembloit n'avoir pas pris autant de peine à pourvoir à sa défense, comme à provoquer l'attaque.

A la premiere nouvelle de la trahison de son gendre & du meurtre qu'il venoit de commettre, Socinios donna ordre à Keba Christos de marcher contre les rébelles avec les troupes qu'il avoit avec lui. Ce général, non moins brave guerrier que sujet fidele & zelé catholique, convaincu de la néceffité de punir promptement les crimes énormes de Tecla Georgis, se rendit, par des marches forcées, d'abord à Siré, puis à Axum, & de là à Fremona, & ayant mandé à Gaspard Paez de se trouver dans cette derniere ville, il se confessa & il communia des mains de ce Jesuite. Puis il continua sa route avec la même rapidité, faisant en un jour la marche de trois journées ordinaires, parce qu'il ne vouloit pas laisser à Tecla Georgis le tems de rassembler des troupes, & de se retirer dans la montagne de Masha, ainsi qu'il avoit appris que ce traître en avoit le dessein.

Digitized by Google

Le 12 Décembre 1628, il reçut des nouvelles certaines de la situation de l'ennemi. Aussi-tôt il fit poser toute espece de bagage, & donnant ordre à chaque soldat de prendre deux pains, il marcha, sans se reposer, jusqu'à ce qu'il fût en présence de Tecla Georgis.

Au second jour de marche, deux cavaliers qui le précédoient rencontrerent dès le matin cinq soldats rebelles, envoyés comme eux à la découverte. Ceux-ci à la vue des deux cavaliers se hâterent de retourner auprès de leur général, & de lui dire qu'ils avoient apperçus des hommes armés, qu'ils croyoient être des gens de Keba Christos. Mais Tecla Georgis leur répondit, que Keba Christos étoit dans le palais du Roi à Dancas, le 15 Novembre, & qu'il seroit impossible qu'il fût déjà arrivé si près de lui avec une armée, quand bien même il auroit des aîles : mais que les cavaliers qu'ils avoient vu étoient probablement des renforts qu'il attendoit.

Cependant Keba Christos apprenant que l'ennemi étoit près de lui, partagea son armée en trois. La premiere division étoit composée des troupes de sa maison; la seconde, d'un corps de cavalerie de la maison du Roi, désigné sous le nom de cavalerie *Koccob*, c'est-à-dire, de cavalerie de l'Etoile, d'après une étoile d'argent que chaque cavalier porte sur le cimier de son casque; & enfin la troisieme division comprenoit tous les habitans de la province de Tigré, qui s'étoient venus joindre à lui. C'est ainsi qu'il arriva à la vue de l'ennemi, qu'il trouva campé sur une petite éminence, dont il n'étoit séparé que par une vallée étroite. Alors Tecla

Georgis, bien convaincu que c'étoit Keba Chriftos, divifa auffi fon armée. Il mit d'un côté un corps de troupes appellé les *Teheraguas*, & de l'autre celles qui portoient le nom de *Sultan Ba Chriftos*, auxque's il joignit un corps confidérable de Gallas, qui étoient venus le joindre recemment.

Keba Chriftos fe retournant alors vers fes troupes, leur dit en peu de mots : » Mes enfans, je ne veux pas perdre » mon tems ni le vôtre à vous dire ce que vous devez faire. » Vous avez les armes à la main. Vous êtes bons chrétiens; » & je puis vous affurer pofitivement qu'il n'eft pas devant » vous un feul de vos ennemis qui ne foit auffi l'ennemi du Chrift ». Alors fe mettant à la tête de la cavalerie Koccob, il ôta fon cafque, qu'il donna à fon écuyer, en difant aux fodats: » A mon vifage découvert vous connoitrez aujour- » d'hui que je ne marche point avec vous feulement comme » un général, comme un chef, mais d'un pas égal au vôtre, » & comme un foldat ordinaire ».

Keba Chriftos ayant la tête nue fut facilement reconnu par Tecla Georgis, dont les troupes dirigerent foudain leurs moufquets fur le général de Socinios : mais ce brave officier en fut fi peu alarmé, qu'il changea foudain de place pour fe mettre plus près de l'ennemi; & quittant la feconde divifion, il fe mit à la tête de la premiere, compofée des troupes de fa maifon. Dans ce même inftant les Gallas chargerent; & Keba Chriftos tua leur général de fa propre main. En voyant tomber leur chef, ces barbares s'enfuirent, fuivant leur coutume : mais au lieu de s'amufer à les pourfuivre, Keba Chriftos effaya de s'ouvrir un paffage jufqu'à l'endroit où

Tecla Georgis faisoit tous ses efforts pour empêcher ses soldats d'imiter la lâcheté de ses sauvages auxiliaires. Mais aussitôt que le rebelle vit approcher son adversaire, il donna lui-même à son armée l'exemple de la fuite. Il fut sauvé par la vîtesse de son cheval; mais au moment qu'il s'échapoit une petite javeline que lui lança Keba Christos, l'atteignit par derriere, & le toucha pourtant si légerement, à cause de la distance, qu'elle ne perça pas sa cuirasse.

Les vainqueurs poursuivirent rapidement les fuyards, & bientôt après ils ramenerent à leur général la mule de Tecla Georgis, & ils lui rapporterent son épée & son casque, avec les têtes de trois cents soldats, la plupart Gallas, & de douze Moines des plus turbulents de la province de Tigré. Ils conduisirent en même tems à Keba Christos, Adera sœur de Tecla Georgis. Elle étoit blessée à la gorge; & c'est elle qui avoit en partie excité son frere à commettre des violences contre les catholiques. Tafa, grand maître de la maison du rebelle, fut aussi fait prisonnier; & comme cet homme avoit participé au meurtre du Prêtre Jacob, Keba Christos ordonna qu'il fût soudain mis à mort.

Tecla Georgis montant un cheval très-vigoureux, & connoissant parfaitement le pays, se déroba pendant quatre jours à ceux qui le poursuivoient. Mais le samedi qui suivit sa défaite, il fut trouvé dans une caverne avec ses plus intimes confidents, Woldo Mariam & un Moine schismatique, nommé Sebo Amlac. On n'attenta point à sa vie. On le mena à Keba Christos, qui soudain l'envoya au Roi. Ses

Digitized by Google

deux compagnons furent tués à l'inftant où on les trouva. Malgré cela leurs têtes furent auffi envoyées à Dancas, où Socinios les fit attacher à un arbre.

L'ON inftruifit le procès de Tecla Georgis : le rebelle fut convaincu de meurtre & de facrilege pour avoir brûlé des crucifix & des images de faints. On le condamna à être brûlé vif, & en conféquence on prépara une foffe avec de la chaux vive pour le faire fouffrir. En apprenant le fupplice qui lui étoit deftiné, il defira de fe réconcilier avec l'églife catholique, & en conféquence il fit prier le Patriarche de venir. Mais le Patriarche qui étoit à trois lieues de Dancas, envoya à fa place Antonio Fernandez, à qui il donna le pouvoir d'abfoudre le coupable de tous fes péchés, & dont il le chargea en même-tems de folliciter vivement le pardon auprès du Roi. Tecla Georgis fe confeffa publiquement à la porte de l'églife, & abjura les erreurs de l'églife grecque.

ENSUITE Fernandez s'adreffa au Roi, & demanda avec inftance la grace du rebelle. Le Monarque lui répondit : » Plufieurs raifons me preffent de pardonner à Tecla Georgis. » Pour ne rien dire de plus, il a été marié à deux de mes » filles, & il en a eu deux fils, l'un & l'autre bons foldats, » bons cavaliers, & m'accompagnant toujours dans les batail- » les. J'oublie donc toutes les offenfes, tous les outrages » qu'il m'a faits. Mais fi je prenois fur moi de lui pardonner » les crimes dont il s'eft rendu coupable envers la divinité, » la punition en retomberoit fur moi, fur ma famille, fur » mon royaume. Ainfi je fuis obligé de vous refufer, & je

» vous

» vous ordonne de vous en retourner incontinent à Gor-
» gora ».

Après le départ du Jesuite, le Roi croyant que Tecla Georgis étoit rentré dans le sein de l'église romaine, changea l'arrêt qui le condamnoit à être brûlé, & il donna ordre qu'on le pendît secrettement dans la maison où il étoit alors en prison. En conséquence l'Exécuteur s'y rendit, & porta la même corde dont Tecla Georgis avoit fait garroter les pieds de l'abbé Jacob. Tecla voyant alors qu'il n'y avoit plus d'espoir de pardon, & qu'on commençoit à lui lier les mains, renonça à haute voix à sa confession, déclarant qu'il mouroit chrétien grec, & qu'il n'y avoit qu'une nature dans le Christ. L'exécuteur essaya de faire cesser ses blasphêmes, en le hissant à une solive : mais il se défendit si violemment, que Socinios eut le temps d'être informé de sa rétractation. Soudain ce Prince ordonna qu'on le pendît publiquement à un pin. Il fut ôté à demi étranglé de la solive où on le pendoit, & on l'accrocha à l'arbre qui étoit devant le palais.

Adera, sœur de Tecla Georgis, fut ensuite examinée; & comme il parut certain qu'elle avoit été l'instigatrice du meurtre de Jacob, elle fut condamnée à être pendue, quinze jours après, au même arbre où son frere avoit été attaché.

Pendant tout cet intervalle, la Reine & les Dames de la Cour firent les plus grands efforts pour obtenir la grace d'Adera. Elles regardoient comme déshonorant pour leur

fexe & pour leur rang qu'une femme de leur famille fût ainfi publiquement livrée au fupplice. S'étant donc toutes réunies, elles allerent fe jetter aux pieds du Roi, pendant qu'il étoit fur fon trône; & ce Prince leur répondit par la parabole que je vais rapporter.

« Il y avoit autrefois une vieille femme qui apprenant la » mort d'un enfant, dit avec beaucoup d'indifférence : les » enfans font délicats; il n'eft pas étonnant qu'ils meurent, » car un rien peut les tuer. Entendant enfuite parler de la » mort d'un jeune homme, elle obferva que les jeunes gens » étoient toujours fougueux, imprudens; qu'ils s'expofoient » fans ceffe aux dangers; qu'il n'étoit donc pas furprenant » qu'ils mouruffent, & que cela ne pouvoit pas être autre- » ment. Mais apprenant alors qu'une vieille femme étoit mor- » te, elle craignit que fon tour n'arrivât; elle pleuroit, elle » s'arrachoit les cheveux, elle fe lamentoit, en difant : main- » tenant, c'en eft fait, le monde eft vers fa fin, fi les vieilles » femmes meurent. C'eft ainfi que vous avez toutes vu mou- » rir Tecla Georgis & plufieurs de fes compagnons, fans que » vous ayez pris la peine de dire un feul mot; & parce qu'on » va pendre une femme, vous êtes toutes alarmées, & le » monde eft à fa fin. Mais, ne vous abufez pas; foyez sûres » que la même corde qui a fervi à attacher les pieds de l'Ab- » bé Jacob, fuffira pour pendre cette infâme (1) Adera & » toutes celles qui feront affez perverfes pour fe con-

(1) Le Traducteur eft en général très-littéral; mais il n'a pas cru devoir l'être ici. Il y a dans l'original, & probablement auffi dans les annales éthiopiennes : cette truie d'Adera. *Note du Traducteur.*

» duire comme elle, à la honte de leur sexe & de leur » rang. »

La joie que produisirent tous ces actes d'une sévérité ostentueuse, ne tarda pas à être troublée. Les Agows du Lasta, désignés sous le nom de *Tcheratz Agows*, & vivant aux sources du Tacazzé, se révolterent. Le canton qu'ils occupent, peu étendu, mais extrêmement peuplé, pouvoit alors, à ce qu'on croyoit, envoyer à la guerre plus de cinquante mille combattans, indépendamment de ceux qui resteroient pour défendre les passages & les forteresses naturelles du pays, qui, sans contredit, est le plus difficile, le plus inaccessible de l'Abyssinie. Les Tcheratz Agows sont divisés en cinq tribus, nommées *Waag*, *Tettera*, *Dehaanah*, *Gouliou* & *Louta*; & chacune de ces tribus a un chef indépendant. Ces Agows sont extrêmement belliqueux & reconnus pour les meilleurs soldats de l'Abyssinie; & quoique la contrée qu'ils habitent soit pierreuse & très-escarpée, ils ont une immense quantité d'excellens chevaux. Leur pays abonde en denrées de toute espece : mais il est rare qu'on puisse les forcer à payer au Gouvernement rien qui porte le nom de taxe ou de tribut.

Tecla Georgis étoit mort : mais la cause de la rébellion subsistoit toujours. Tandis qu'il étoit chargé du gouvernement du Begemder, il avoit favorisé les injustices des Commandans subalternes des postes les plus voisins du Lasta. Ces Officiers étoient des jeunes gens, qui, étourdiment & sans aucune provocation, faisoient des incursions chez les Agows, emmenoient leur bétail, & se livroient à toute

ſorte d'excès. Les Agows porterent leurs plaintes au Gouverneur, qui loin de les ſatisfaire, approuva la conduite de ſes Officiers, en imitant ſoudain leur exemple : mais enſuite, en venant aux mains avec les Agows, il fut honteuſement vaincu, & la plus grande partie de ſon armée demeura ſur le champ de bataille.

Ce déſaſtre affecta vivement Socinios ; & les Agows ne douterent pas qu'un prompt châtiment ne ſuivît la victoire qu'ils avoient remportée ſur Tecla Georgis.

Melca Christos, jeune Prince de la Famille Royale, voulant conſerver ſa liberté, vivoit parmi les Gallas, dans l'attente d'un meilleur ſort. Les Agows s'adreſſerent à lui ; & ayant à leur tête ce deſcendant de Salomon, ils ſembloient ſe mettre à l'abri d'une accuſation de révolte, & combattre ſous un Souverain légitime, pour obtenir la réforme des abus. L'abjuration de la religion grecque, à laquelle Socinios vouloit les forcer, devint l'objet de leurs plaintes. Les Auteurs catholiques qui ont parlé de cette guerre, diſent que la religion n'étoit qu'un prétexte, & je conçois facilement qu'ils ont raiſon. J'ai vécu parmi les Agows du Laſta. J'ai été intimement lié avec pluſieurs d'entr'eux ; & je puis aſſurer que juſqu'à préſent, le chriſtianiſme ne les intéreſſe pas aſſez pour qu'ils vouluſſent franchir une de leurs montagnes pour être plutôt chrétiens que payens. Bien plus, j'ai tout lieu de croire que depuis trois cens ans, il n'y a peut-être pas eu un laïque dans le Laſta, qui ait connu la différence qui exiſte entre l'Egliſe Romaine & l'Egliſe Grecque.

Au commencement de Février 1629, le roi partit de Dancaz, & prit la route du Gojam, où il rassembla trente mille combattans, qui, avec les gens qui conduisoient le bagage, & avec les autres domestiques, très-nombreux en ce temps-là, formoient une armée de plus de quatre-vingt mille hommes.

Socinios fit partir plusieurs petits détachemens pour entrer dans le Lasta par différens côtés; mais Melca Christos plaça ses soldats sur les monts, sur les rochers les plus inaccessibles, d'où, épiant les occasions les plus favorables, il fondoit sur l'ennemi toutefois qu'il pouvoit le surprendre. Parmi toutes les hautes montagnes dont ce pays est couvert, il en est une qui porte spécialement le nom de Lasta. Elle est dans le territoire des Waags. Environnée des précipices les plus affreux, qui en rendent l'abord presqu'impossible, elle a sur son sommet une plaine belle, fertile, arrosée par un ruisseau qui ne tarit jamais.

Les Agows se tenoient tranquilles dans ce poste, parce qu'ils y étoient en sûreté: mais l'armée du Roi, attribuant leur cantonnement à la peur, se partagea en deux divisions, qui s'avancerent pour attaquer la montagne. Celle de la droite commença par escalader avec beaucoup de difficulté, quoique sans opposition: mais quand elle fut dans l'endroit le plus à pic, on fit rouler d'en haut tant de grosses pierres, que cette division fut presqu'entiérement écrasée. La quantité de pierres qui bordoient les précipices étoit inépuisable, & une fois mises en mouvement, ces pierres suivoient les soldats avec une vélocité étonnante jusques dans la plaine,

Digitized by Google

Dans le nombre de ceux qui furent tués, on comptoit Guebra Christos, gendre du Roi, qui fut mis en pieces par un fragment de rocher.

La division de la gauche étoit sur le point d'éprouver le même malheur, si Keba Christos ne fut pas venu rappeller les assaillans, avant que l'ennemi eût commencé à se servir contr'eux de ses armes singulieres & terribles.

Le roi, humilié de sa défaite, se retira à Dancaz, laissant les passages du Lasta bien garnis de troupes, de peur que les Agows ne cherchassent à entrer dans le Begemder. Mais le dernier désastre avoit découragé les soldats, & étoit cause qu'ils mettoient beaucoup d'indifférence à remplir leur devoir, & que l'insubordination se faisoit sentir dans toute l'armée. Aussi tous les détachemens quitterent l'un après l'autre, sous divers prétextes, les postes qui leur étoient confiés, & s'en retournerent chez eux; & on ne tarda pas à éprouver les funestes effets de cet abandon. Les Agows entrerent dans le Begemder, semant de toutes parts la désolation; & Melca Christos, cessant de se cacher parmi les rocs du Lasta, vint planter son étendard dans la plaine, à cinq journées de marche de la capitale, où Socinios tenoit sa cour.

La jalousie qui régnoit entre l'Empereur & son frere Sela Christos, s'étoit tellement accrue depuis les sermens exigés par le Patriarche, que ce dernier s'étoit vu, pour la seconde fois, dépouillé du gouvernement du Gojam, & avoit été obligé d'aller vivre obscurément dans la province

de Damot parmi les Agows. Là il s'occupoit, disent les Jésuites, à convertir ces nations payennes; il détruisoit leurs idoles, qu'on représente comme une espece de canne ou de bambou (1); & il s'opposoit aux cérémonies religieuses, par lesquelles ils honorent le fleuve à certaines époques.

CEPENDANT le seul moyen de délivrer le Begemder de ses dévastateurs étoit d'y envoyer Sela Christos. Au premier signal il fut auprès de l'Empereur, & soudain volant contre les rebelles du Lasta, qui désoloient le pays, il les battit de maniere à compenser en une seule fois tout le mal qu'ils avoient fait, & il les contraignit de se réfugier de nouveau dans leurs inaccessibles rochers.

L'INFORTUNE suivit le triomphe. Laéca Mariam, proche parent du roi, fut choisi pour gouverner le Begemder : mais il ne se vit pas plutôt revêtu de cette importante place, qu'il résolut de se soustraire à la dépendance de Socinios.

LE roi, après sa derniere bataille contre les Agows, avoit nommé le prince Facilidas son fils, commandant en chef de ses armées; & pour lui assurer un aide en état de le seconder, il avoit d'abord rendu à Sela Christos son gouvernement du Gojam, & ensuite il l'avoit envoyé, à la tête d'une seconde armée, joindre Facilidas & commander sous lui.

(1) Les Agows la nomment krihaha,

LE succès répondit à la prudence de ces mesures. Presqu'au moment de leur arrivée, les deux généraux forcerent Laéca Mariam de chercher une retraite dans les montagnes d'Amhara; &, sans lui donner le temps de s'y reconnoître, ils allerent assaillir le rocher sur lequel il s'étoit retiré, & d'où lui & ses compagnons n'avoient d'autre moyen de se sauver qu'en descendant par un affreux précipice. Laéca Mariam osa le tenter; &, victime de son audace, il tomba écrasé sur les rochers, ainsi que plusieurs guerriers qui avoient voulu le suivre. Ceux qui par hasard ne périrent pas en descendant, furent égorgés dans la plaine.

EN ce temps-là le prince Facilidas commença à fixer les regards de tous les Abyssiniens. Il avoit montré, dans sa premiere campagne du Lasta, non-seulement une valeur intrépide, mais les talens d'un général. Quoique jeune encore, il égaloit le génie & la fermeté de son pere, & il joignoit à cela l'avantage d'être moins emporté, & d'un caractere plus plus doux. On le jugeoit ennemi de la religion catholique, parce qu'il ne la favorisoit pas beaucoup; &, à cet égard, il n'outrepassoit ni ne négligeoit ce que lui commandoit son pere. Néanmoins il vivoit avec les Jésuites, de maniere qu'ils ne savoient point, à ce qu'ils disent, s'il étoit leur ami ou leur ennemi : mais il gardoit l'un d'eux nommé le pere Angelis dans sa maison, où il étoit traité fort bien, & toujours de la société du prince. Facilidas étoit aussi jugé l'ennemi de Sela Christos, quoiqu'il n'en eût jamais rien fait paroître.

CE prince reçut du pape Urbain VIII un message très-flatteur,

flatteur, auquel il ne répondit point. Il ne paroît pas même que son pere desirât qu'il y répondît; car les ennemis de Facilidas avouent que pendant tout le temps que Socinios vécut, le fils eut pour les volontés du pere la plus soigneuse déférence. Cependant la tyrannie ecclésiastique des Jésuites commença à se démasquer; & il est probable que le Roi, bien que résolu à mourir catholique, pour satisfaire sa conscience, ne se soucioit pas de charger son fils des chaînes qu'il avoit portées lui-même avec peine.

Quoi qu'il en puisse être, en mettant le prince Facilidas à la tête de ses armées, l'Empereur sembla porter un nouveau coup à la religion romaine, d'autant que ce coup fut bientôt suivi de l'éloignement du grand support de cette religion, Keba Christos, qui sortit de la cour, dont il étoit Billetana Gueta. Il est pourtant vrai qu'en toute autre circonstance la maniere dont il fut écarté auroit été appellée un avancement. Mais les choses avoient changé de face. Les emplois n'étoient plus estimés, comme autrefois, par le rang auquel ils élevoient dans l'empire, mais par l'accès constant qu'ils donnoient auprès du Roi, par le moyen qu'ils fournissoient de participer à ses conseils, & de pouvoir rendre nuls les efforts d'un rival.

Keba Christos, nommé au gouvernement du Tigré, fut chargé de faire une incursion dans le Lasta par le côté du nord-est. Il reçut, dit-on, cet ordre avec beaucoup de peine, & il dit à ses amis qu'il prévoyoit ne devoir jamais revenir de cette expédition, de quoi il ajouta qu'il n'avoit pourtant aucun regret, parce qu'il étoit convaincu qu'en vivant plus long-

Digitized by Google

temps, il feroit témoin de la chûte de la religion catholique.

Après avoir communié à Fremona, ce général traversa le territoire de Gouliou, pays habité en grande partie par les Gallas, & dépourvu de toute espece de provisions; ensuite il prit possession des montagnes du Lasta, afin de couvrir la marche du jeune prince Facilidas, qu'il attendoit à chaque instant. Mais ce prince n'arrivant pas au temps marqué, & les provisions manquant, Keba Christos fut obligé de se retirer dans le Tigré; & quoiqu'il prît pour cela toutes les précautions nécessaires, les habitans du Lasta observant son intention, saisirent le moment où il descendoit la montagne, fondirent sur son arrière-garde, & la mirent en fuite. Alors maîtres des hauteurs, ils purent facilement commander aux soldats intimidés, qui étoient au-dessous d'eux, & qui n'avoient pas de moyen plus prompt d'assurer leur perte qu'en fuyant aussi lâchement.

Keba Christos, abandonné de tout le monde, excepté d'un petit nombre de fideles serviteurs, continua à combattre vaillamment; & quoiqu'il lui fût sans doute aisé de s'échapper, il dédaigna de vivre après la honte de son armée. Une javeline lui traversa le corps. Il sentit que sa blessure étoit mortelle. Ne songeant plus à résister, il tomba à genoux dans le dessein d'adresser ses prieres au ciel; & soudain un coup de pierre acheva de le renverser. Deux soldats ennemis accoururent alors vers lui. Le premier ne le connoissant point, se contentoit de s'emparer de sa dépouille; mais l'autre, qui se rappella ses traits, lui coupa la tête, & la porta à Melca Christos.

Digitized by Google

Ce malheur fut suivi par un malheur nouveau, qui arriva dans la province de Gojam, & qui, terrible pour la nation en général, le fut encore bien plus pour les Catholiques en particulier. Dans le temps que Sela Christos étoit dans le Begemder avec le Prince Facilidas, les Gallas du Bizamo jugeant la province de Damot sans défense, traverserent le Nil, & ravagerent tout le pays où ils passerent. Fecur Egzié, lieutenant de Sela Christos, n'avoit que fort peu de troupes; mais il ne balança pas à marcher contre ces barbares, afin d'arrêter, s'il étoit possible, l'excès de leurs violences. Les Gallas, surpris, crurent que c'étoit Sela Christos, & soudain ils prirent la fuite. Fecur Egzié s'étant laissé emporter par l'ardeur de les poursuivre, quoiqu'il fût presque seul, s'arrêta dans une prairie pour laisser paître son cheval : mais bientôt il fut environné & tué sur la place par un grand nombre d'ennemis, qui étoient restés cachés parmi les buissons, & qui avoient vu combien il étoit mal accompagné.

Fecur Egzié avoit beaucoup d'esprit, & passoit pour l'un des hommes les plus généreux de toute l'Ethiopie. Il étoit grand orateur, & aussi distingué par la grace avec laquelle il parloit, que par la force & la pureté de son langage. La religion catholique avoit trouvé en lui un de ses premiers soutiens en Abyssinie. Il l'avoit embrassée même avant le Roi & Sela Christos, & il fut le principal auteur de la version des livres Portugais en Ethiopien, version dans laquelle l'aida beaucoup le Jesuite Antonio d'Angelis. Nous avons déjà vu quels efforts fit en 1613, Fecur Egzié pour se rendre dans l'Inde par la côte de Melinde. Enfin, il étoit très-habile à manier un cheval : mais plus impétueux, plus

Digitized by Google

téméraire dans un jour de combat, qu'on n'auroit dû l'attendre d'un homme de mœurs aussi douces.

Il se passa, à peu-près dans le même tems, une chose étrange. Le Roi fit venir de Gorgora à Dancas le Patriarche pour célébrer la Pâque à la maniere des Ethiopiens, mais corrigée, ainsi que nous l'avons déjà expliqué assez au long. Cet appui si inutilement donné à une innovation qui avoit chaque jour des effets dangereux pour la religion catholique, joint à plusieurs autres circonstances, sembla clairement prouver un changement dans l'esprit du Monarque.

Le Patriarche n'ayant fait que peu de séjour à Dancas, on s'empressa de dire qu'il y avoit eu un différend entre lui & Socinios, & que le Roi l'avoit envoyé prisonnier à Gorgora; & ce rapport, tout faux qu'il étoit, ne laissa pas que de diminuer beaucoup la prépondérance que les catholiques passoient pour avoir à la Cour. Mais un autre événement, qui suivit celui-ci, étoit de nature à avoir des conséquences bien plus funestes.

Socinios avoit une fille, nommée *Ozoro Wengelawit*; c'est-à-dire l'Evangélique, nom que ses mœurs ne lui méritoient certainement pas. Cette Princesse avoit d'abord été mariée à Bela Christos, homme d'un rang élevé à la Cour, avec qui elle avoit fait divorce. Ensuite elle épousa un autre homme de qualité; & puis, tandis que ces deux premiers maris vivoient encore, elle donna la main à un troisieme, à Tecla Georgis, qui lui-même avoit déjà épousé une autre fille du Roi. Pendant son dernier mariage Ozoro avoit publi-

quement vécu avec Za Christos, mari d'une troisieme fille de Socinios. Za Christos avoit eu l'avantage de conserver l'amitié d'Ozoro, plus que n'avoit pu le faire aucun de ses époux; aussi voulut-elle consacrer son union avec son amant par un mariage public & solemnel; & elle s'adressa au Patriarche, pour en obtenir la dispense que nécessitoit le premier mariage de Za Christos, avec une des sœurs de cette Princesse.

Il y a apparence que le Patriarche eût refusé des dispenses; quand il n'y auroit eu d'autre obstacle que la parenté qu'alléguoit Ozoro. Mais il s'en offroit d'autres plus difficiles à vaincre. Car le premier mariage de la Princesse étoit valide ou il ne l'étoit pas. S'il étoit valide, elle ne pouvoit épouser ni Za Christos, ni aucun autre homme, parce que son premier mari étoit vivant; non plus qu'elle n'avoit pu convoler en secondes noces, & puis en troisiemes avec Tecla Georgis. Mais si le premier mariage n'étoit pas valide, le second devoit l'être: l'homme étoit encore vivant; & une dispense accordée à Ozoro pour se marier de nouveau, étoit lui donner la permission d'avoir trois maris à la fois. Le Patriarche refusa donc de consentir à ce mariage adultere & incestueux; & l'intercession de toute la Cour ne fut pas capable de le fléchir. Mais sa fermeté, louable sans doute, ne fit qu'accroître beaucoup l'aversion qu'on avoit déjà pour lui & pour la religion romaine.

Un jour que l'Empereur étoit tranquillement assis dans son appartement, un Moine entra en s'écriant: « Ecoutez » l'envoyé de Dieu & de la Vierge Marie! » Au premier

Digitized by Google

aſpect de cet homme, le Monarque craignant qu'il ne s'oubliât, ordonna qu'on le mît dehors; & lorſqu'il fut éloigné, il lui fit demander ce qu'il avoit à lui dire. Le Moine tint ce diſcours : » — Il y a trois jours que je me ſuis relevé du ſein » des morts. J'étois dans le paradis quand Dieu m'appella & » me chargea de vous dire : — O Empereur! il y déjà plu- » ſieurs années, que j'eſpérois que vous vous repentiriez du » grand péché que vous avez commis en abandonnant la foi » de vos ancêtres.—Pendant tout ce tems-là la Vierge Marie » étoit à genoux devant ſon fils, pour le prier de vous par- » donner; & enfin il fut décidé, qu'à moins que vous ne vous » repentiez avant quinze jours, vous ſerez puni d'une ma- » niere que vous n'oublierez jamais ».

Socinios fit alors demander au Moine : » Comment il étoit » poſſible qu'ayant quitté ſi récemment la tombe, ſon corps » pût avoir ſi peu l'air d'un homme enterré depuis ſi long- » tems, & être au contraire en bon état, gras & plein de » fraîcheur ? » — Le Moine répliqua : » Qu'en paradis il y avoit de tout en abondance; que l'on y étoit fort bien traité; » & qu'il y avoit été nourri de bon pain, de bon vin, de biſ- » cuits & de confitures ». — » Hé bien, dit l'Empereur, » puiſque ce Moine a pris la peine de venir vers moi, ce » ſeroit une injuſtice de le retenir loin d'un auſſi heureux » ſéjour que le paradis. Qu'il aille donc dire à celui qui l'a » envoyé, que je veux vivre & mourir dans la religion » catholique. Mais pour qu'il puiſſe rapporter promptement » cette réponſe dans l'autre monde, il faut à l'inſtant le mettre » hors de celui-ci, & le pendre à l'arbre qui eſt devant la » porte du palais ».

Digitized by Google

L'amour du vin, des confitures & des autres alimens céleſtes, ſembla avoir abandonné l'envoyé de Dieu. La réponſe du Roi le fit retracter, & il obtint ſon pardon, à la ſollicitation de tous ceux qui étoient à la Cour, & qui penſoient comme lui, que le meſſage de l'Empereur étoit trop peu poli pour être délivré; qu'avoir joui une fois des biens du paradis, c'étoit tout ce que pouvoit eſpérer un mortel, & qu'ainſi il devoit demeurer ſur la terre. Ce ſingulier envoyé fut donc exempt de la récompenſe que Socinios avoit voulu lui accorder: mais ſa miſſion n'en fut pas crue moins vraie par la populace, & elle fit naître beaucoup de ſcrupule dans tous les eſprits foibles.

Les revers qu'avoient eſſuyés les troupes de l'Empereur augmenterent beaucoup le pouvoir du rébelle Melca Chriſtos, qui étant en correſpondance avec les chefs de l'égliſe d'Alexandrie, & encouragé par eux, commença par s'arroger les droits d'un véritable ſouverain. Le premier eſſai qu'il fit de ſa royauté fut de nommer au gouvernement du Tigré un fils du fameux Za Selaſſé, dont les trahiſons avoient occaſionné, ainſi qu'on l'a déjà vu, la mort des deux Rois Za Denghel & Jacob.

Asca Georgis commandoit alors pour Socinios dans la Province de Tigré. C'étoit un homme brave & plein de mérite, mais pauvre, & quoique parent du Monarque, il avoit peu de ſoldats ſur leſquels il pût compter, excepté les gens de ſa maiſon & deux corps de troupes que Socinios lui avoit envoyés pour maintenir ſon autorité, & le bon ordre dans la Province.

Digitized by Google

Mais il en étoit tout autrement du nouveau gouverneur choisi par Melca Christos. Il avoit une armée considérable; & sachant le peu de monde qui accompagnoit Asca Georgis, il parcouroit la province avec non moins d'ostentation que de sécurité.

Un jour de samedi, qu'au mépris de l'édit de l'Empereur il célebroit comme le Dimanche, il avoit résolu de donner un grand festin à ses troupes, à ses amis, à tous ceux qui viendroient lui rendre hommage; & pour être plus à son aise il avoit choisi une vallée. Trois Shums, commandans de petits districts furent prévenus de cette fête. Deux de ces Shums étoient gendres de l'Empereur, & le troisieme étoit sujet fidele. Ils se réunirent & ils envoyerent proposer à Asca Georgis de tomber tous, au même instant, & chacun de son côté, sur le fils de Za Selassé, pour interrompre ses plaisirs.

Ce plan fut exécuté avec fidélité. Au milieu de leur festin les rebelles furent environnés à l'improviste. Il étoit trop tard pour songer à se défendre, & il étoit trop tard pour fuir. La plus grande partie de leur armée fut taillée en pieces sans aucune résistance. Cependant le nouveau gouverneur se sauva à toute bride, laissant le Billetana Gueta ou Grand-Maître de la maison de Melca Christos, étendu sur la place, avec quatre mille hommes de ses troupes. Dans le butin on trouva trente-deux tymbales, qui seules prouvoient suffisamment combien le massacre avoit été considérable.

Quoiqu'un heureux changement dans les affaires eût permis

permis à Socinios de passer cet hiver dans sa capitale, & avec plus de tranquillité qu'il n'avoit fait depuis long-tems, le calme ne fut pas de longue durée. Les habitans du Lasta voyant que des soldats de l'Empereur s'occupoient à détruire leur moisson, au moment où elle étoit prête à recueillir, fondirent sur eux du haut de leurs montagnes, en massacrerent plusieurs & mirent le reste en fuite. Le blâme en fut rejetté sur Sela Christos, qui auroit pu, disoit-on, prévenir un pareil désastre; & Lesana Christos l'accusa devant l'Empereur, & de ce tort, & de beaucoup d'autres.

Quelque tems auparavant ce même Lesana Christos avoit été condamné à mort par le Ras Sela Christos : mais s'étant enfui auprès de l'Empereur, ce Prince examina lui-même sa cause, & la sentence de mort fut révoquée. Par la suite Lesana retombant dans les mains du Ras, celui-ci fit exécuter sa premiere sentence, sans avoir aucun égard au pardon accordé par l'Empereur. Mais cet acte de violence devint le fondement sur lequel les ennemis du Ras établirent beaucoup d'accusations, qui pour la plupart étoient fausses.

L'Empereur lui ôta soudain le gouvernement du Gojam; & le donna à un jeune homme, nommé Serca Christos, qui passoit pour le protégé & l'ami du Prince Facilidas. Serca Christos ne fut pas plutôt arrivé en Gojam qu'il prit le parti de se révolter, & il sollicita en secret le jeune Prince Facilidas, pour l'engager à prendre les armes contre le Roi son pere en faveur de l'église d'Alexandrie. Toutefois à l'instant que Serca Christos étoit parti pour son gouvernement,

Socinios lui avoit fortement recommandé de protéger la religion catholique dans sa province; & Serca l'avoit solemnellement promis, enmenant avec lui, pour avoir l'air plus zélé, le Jesuite Francisco de Carvalho.

Le Roi chargea aussi le gouverneur du Gojam de prendre soin de la caravane qui vient une fois chaque année du royaume de Naréa. Indépendamment de plusieurs marchandises précieuses dont elle est chargée pour les particuliers, cette caravane porte en tribut au Roi 1000 wakeas d'or (1). Elle ne passe pour arriver sur les bords du Nil que dans des pays habités par les Gallas, nations barbares & sans loix; & quand elle a passé le Nil, elle est encore obligée de traverser les contrées des Gafats & des Gongas.

En se rendant dans son gouvernement, Serca Christos étoit arrivé dans un endroit où les Gafats, les Agows & les Damots vivoient en paix, & faisoient paître leurs immenses troupeaux. Il n'y a peut-être pas au monde un pays où l'on trouve d'aussi beau bétail & en aussi grand nombre que dans la contrée des Gafats. On y voyage pendant plusieurs jours de suite dans de vastes plaines, si remplies de bétail, qu'on croiroit que ce n'est qu'une immense foire.

Serca Christos s'arrêta pour faire donner à manger à ses chevaux; & pendant ce tems-là il entra dans sa jeune tête, qu'il valoit bien autant enlever du bétail que de protéger la caravane du Naréa. Aussi-tôt assemblant sa cavalerie, il

(1) 10,000 dollars anglois, ou à peu près 20,000 écus de France.

Digitized by Google

tomba sur les pauvres Gafats & Damots, qui ne s'y attendoient pas; & les ayant tous mis en fuite, il leur enleva tant de bétail, qu'on assure que dans le seul marché de Dancas, il en fut mené plus de 100,000 têtes.

Le Roi indigné de ce vol, donna ordre à Serca Christos de restituer le bétail, & de se rendre lui-même prisonnier. Serca Christos répondit à ce message en homme disposé à obéir; mais en même tems il vint s'adresser au Prince pour qu'il se déclarât Roi & défenseur de l'église grecque. Facilidas lui fit des reproches amers, & Serca Christos s'en retourna fort mécontent. Mais comme il avoit déjà embrassé le parti de la révolte, il voulut faire la meilleure contenance possible; & pour faire croire que lui & Facilidas étoient d'intelligence, il envoya dire publiquement à ce Prince: » J'ai fait ce que votre Hautesse m'a commandé. Venez, & » prenez possession de votre royaume». Mais le Prince fit arrêter le messager, & l'envoya chargé de fers au Roi son pere.

Néanmoins Serca Christos étant dans le palais du gouverneur du Gojam, bâti par Sela Christos auprès du couvent de Collela, fit faire une proclamation, par laquelle il déclara Roi le prince Facilidas. Comme un des articles portoit l'abolition de la religion catholique, les Jésuites s'enfuirent précipitamment dans leur couvent, & fermerent les portes, de peur d'être insultés par une armée de Schismatiques: mais comme un grand nombre de Portugais étoient entrés avec eux, qu'ils avoient beaucoup d'armes à feu, qu'y avoit déposées Sela Christos, & que le mur étoit rempli de barba-

canes, par où on pouvoit tirer en dehors, le rebelle gouverneur n'osa rien tenter contr'eux; au contraire, il leur fit dire, que quoiqu'obligé de feindre, il étoit au fond du cœur fidele catholique, & qu'il les protégeroit de tout son pouvoir : mais qu'il les prioit de leur envoyer les armes à feu de Sela Christos. On sent bien que les Jésuites ne manquerent pas de le refuser.

SERCA Christos, craignant que si son armée n'avoit pas quelque chef de la famille royale, elle ne l'abandonnât dès que Facilidas paroîtroit, eut recours à un enfant de la race de Salomon, vivant alors dans l'obscurité parmi ses parens maternels; & c'est cet enfant que le traître fit Roi, dans l'espoir de gouverner durant la minorité, si ses projets réussissoient. Beaucoup de personnes pensoient que le Prince obtiendroit du Roi la grace du rebelle, d'autant que Serca Christos avoit conservé jusqu'alors une ombre de respect pour les Jésuites. D'un autre côté il s'imaginoit lui-même que c'étoit là ce qui empêchoit que les Schismatiques ne vinssent se réunir à lui en plus grand nombre. Voulant donc montrer qu'il n'avoit aucun dessein de se réconcilier avec le Roi, & cherchant même à rendre cette réconciliation impossible, il imita le sacrilege & malheureux exemple de Tecla Georgis.

QUAND Serca Christos avoit été nommé au gouvernement du Gojam, on avoit entendu dire à Za Selassé : » Voilà la fin » de la religion catholique dans cette province ». — Mandé devant le Gouverneur, il lui fut défendu de dire la Messe, suivant les rites de l'Eglise Romaine. Ce Prêtre s'y soumit. Mais quand on lui ordonna de nier les deux natures du

Chrift, il déclara que c'étoit un article de foi auquel il ne renonceroit jamais; mais qu'il confefferoit toujours que le Chrift étoit à la fois Dieu & homme. Auffi-tôt Serca Chriftos ordonna qu'il fût mis à mort : on le tua à coups de lance; & fes dernieres paroles furent encore : » Homme & Dieu ! » Dieu & Homme !

SERCA CHRISTOS avoit donc tiré l'épée & jetté loin de lui le fourreau. A cette nouvelle, le Roi fit dire au Prince de marcher contre le rebelle. Facilidas n'attendoit que cet ordre. Le meurtrier de Za Selaffé avoit à fa fuite un grand nombre de moines fanatiques, mais peu de foldats. Auffi, dès qu'il fut avec quelle rapidité le Prince s'avançoit, il abandonna tous fes bagages & s'enfuit fur les montagnes efcarpées qui bordent le Nil dans la province de Damot.

FACILIDAS le fuivit de près, malgré toutes les difficultés que lui oppofoit le terrein: de forte que le rebelle ne vit plus d'autre sûreté pour lui que dans le paffage du fleuve & dans fa retraite parmi les Gallas. Mais il fe trompa. Il avoit affaire à Facilidas, à un Général des plus actifs, qui traverfa le Nil après lui, & lui livra bataille, trois jours après, avec une armée fupérieure en nombre, & dans un terrein qu'il avoit choifi lui-même. N'ayant aucun moyen d'éviter d'en venir aux mains, Serca Chriftos fit tout ce qu'il put pour fe défendre. Il combattit avec une extrême opiniâtreté, jufqu'à ce que fes foldats étant prefque tous tués, il fe refugia avec le petit nombre qui lui reftoit, fur une haute montagne, où le Prince le força de fe livrer à fa clémence fans aucune condition.

AUSSI-TÔT, Facilidas envoya à la Cour la nouvelle de ſa victoire, & quinze jours après, il y arriva lui-même, traînant à ſa ſuite Serca Chriſtos & ſix de ſes principaux inſtigateurs, tous chargés de chaînes. Interrogé par ſes Juges, Serca Chriſtos dit qu'il n'avoit rien à répondre, parce qu'il avoit déjà reçu ſa grace du Prince. Mais cette excuſe ne fut point admiſe, parce que le Prince nia formellement de l'avoir pardonné. On le condamna à perdre la vie. Il en appella au Roi, & la ſentence fut confirmée.

IL étoit trop tard pour l'exécuter ce ſoir-là : mais le lendemain matin, Serca Chriſtos & ſes ſix complices furent mis à mort. Un des principaux Officiers du rebelle étant exhorté à ſe confeſſer & à embraſſer la religion catholique, s'abandonna aux tranſports de la rage & prononça beaucoup de malédictions contre le Roi qui ordonna qu'on l'attachât à un croc de fer, où il continua à blaſphêmer juſqu'à ce qu'il eut été tué à coups de lance.

SERCA CHRISTOS, parent de l'Empereur, fut traité avec plus d'égards. Il dit, avec une feinte candeur, qu'il vouloit mourir catholique; & le Roi, qui deſiroit beaucoup cette converſion, chargea un Prêtre, nommé Diego Mattos, de reſter continuellement auprès de lui dans ſa priſon. Après quoi, il envoya la nuit cinq de ſes domeſtiques de confiance qui firent mourir le coupable en ſecret, pour prévenir ſa rétractation.

QUAND Socinios eut ôté, pour la troiſieme fois, le gouvernement du Gojam à Sela Chriſtos, ſon frere, celui-ci fut

ſi touché de cette diſgrace, qu'il deſira de ſe retirer & de vivre en ſimple particulier dans cette province.

Il ne reſtoit plus d'ennemi à combattre que Melca Chriſtos, retiré dans les montagnes du Laſta, & contre lequel l'Empereur mit toute ſon attention à préparer une campagne. Mais comme l'armée étoit remplie de mécontens, on propoſa à ce Prince de commencer par contenter les amis de la religion grecque, en rétabliſſant quelques rites de leur Egliſe; & en conſéquence, Socinios fit proclamer: « Que » ceux qui voudroient obſerver comme un jour de fête le » Mercredi, au lieu du Samedi, en ſeroient les maîtres. » Il permit auſſi quelques autres pratiques que les catholiques regarderent comme un manque de foi.

Aussi-tôt le Patriarche écrivit à l'Empereur une lettre très-vive, dans laquelle il lui reprocha ſa proclamation, en diſant que c'étoit une uſurpation du droit pontifical, que de vouloir faire des regles ſur des matieres purement eccléſiaſtiques. Il avertit en même temps Socinios que Dieu lui demanderoit compte de ſa préſomption; il lui rappella les paroles du Grand-Prêtre Azarias au Roi Uzziah; la lepre dont Dieu punit ce Prince pour avoir voulu ſe mêler des fonctions lévitiques; & enfin, il inſiſta pour que l'Empereur contredît ſa proclamation par une proclamation nouvelle.

Socinios adhéra ſi bien à ce que le Patriarche vouloit, que les changemens, déjà annoncés dans le rite, furent réduits à trois articles. Le premier portoit qu'aucune liturgie, excepté la liturgie corrigée par le Patriarche, ne pourroit

être employée dans le Service divin. Le second, que toutes les fêtes, excepté la Pâque & celles qui en dépendoient, feroient célébrées suivant l'ancien usage; & enfin, le troisieme, que ceux qui voudroient pourroient fêter le Mercredi, au lieu du Samedi.

CEPENDANT l'Empereur se sentit blessé de la liberté qu'on avoit pris de lui appliquer l'histoire d'Azarias & d'Uzziah. Il dit au Patriarche que ce n'étoit ni par les sermons, ni par les miracles des Jésuites, ni par les vœux du peuple, mais par ses édits seuls que la religion romaine avoit été introduite en Ethiopie; & qu'ainsi, on n'avoit point à se plaindre que les choses fussent corrigées par la même autorité qui les avoit instituées. Il paroît même certain que dès ce moment Socinios commença, au moins pour ce qui concerne la discipline & le gouvernement de l'Eglise, à nourrir des idées très-différentes de celles qu'il avoit eues en embrassant la religion catholique.

L'EMPEREUR partit alors à la tête d'une grande armée pour la guerre du Lasta. Le Prince Facilidas, son fils, étoit son premier Lieutenant. En arrivant au pied des montagnes, Socinios fit de son armée trois corps séparés. Le premier, commandé en chef par le jeune Prince, & en second, par Za Mariam Adebo, Grand Maître de sa maison, eut ordre d'attaquer, d'escalader la plus haute des montagnes & de s'y établir. Le second fut confié à Guébra Christos, Gouverneur du Begemder, & c'est dans ce corps qu'étoient compris les soldats vétérans de Sela Christos, désignés sous le nom *d'Inaches*, corps de troupes peu nombreux, mais très-

Digitized by Google

très brave & formé en partie des enfans des Portugais. Guebra Chriſtos fut chargé d'occuper les vallées & les gorges des montagnes. Enfin, le Roi commanda en perſonne le reſte de l'armée.

CEPENDANT Melca Chriſtos & ſes rebelles défenſeurs étoient reſtés dans la ſécurité. Ils ne croyoient pas que Socinios vînt les attaquer ſi promptement, ni qu'il pût raſſembler une ſi puiſſante armée. Mais aux approches du Roi, ils ſe hâterent d'abandonner les vallées & de ſe retirer dans leurs poſtes élevés. Le Prince Facilidas s'avança juſqu'à la premiere entrée & donna ordre à Damo, ſon Billetana Gueta, de la forcer avec quatre compagnies de vaillans ſoldats. Ils eſcaladerent la montagne avec intrépidité; & malgré la défenſe opiniâtre des rebelles, Damo s'en rendit maître, après avoir tué Billene & Tecla Mariam, deux des plus braves Officiers de Melca Chriſtos. Tecla Mariam étoit ſurnommé *le défenſeur de la foi*, parce que c'eſt lui qui le premier avoit déterminé les Gallas à venir au ſecours de Melca Chriſtos.

QUATRE Prêtres & cinq Moines perdirent auſſi la vie en cette occaſion, après avoir combattu vaillamment. L'un d'entr'eux, tenant un livre dans ſa main & donnant aux vainqueurs le nom *de Maures*, leur défendit de l'approcher, de peur qu'ils ne le ſouillaſſent; & ſoudain, il s'élança du haut des rochers & fut écraſé en tombant dans la plaine. Mais bientôt le Prince rencontra un ennemi, auquel il ne s'étoit point attendu. Le froid fut ſi exceſſif, qu'il fit périr cinquante perſonnes.

Digitized by Google

Le sommet de la montagne qui formoit le second poste du Lasta, étoit occupé par un corps de rebelles bien plus considérable que le premier; & il falloit l'emporter rapidement d'assaut, ou bien les troupes qui étoient en bas, couroient risque d'être écrasées par les grosses pierres qu'on faisoit rouler sur elles. Le Prince forma de son armée deux divisions qu'il exhorta à attaquer ce poste, sans perdre un moment. Mais les rebelles voyant la bonne contenance des assaillans, prirent la fuite; de sorte que cette seconde montagne fut conquise avec bien plus de facilité que la premiere.

Au-delà de ces deux montagnes, il y en avoit une troisieme si excessivement élevée, d'un accès si difficile, que les assaillans, frappés de terreur, désespérerent d'abord de l'emporter. Cependant le Prince y perdit beaucoup moins de monde, parce qu'il fut aidé par les Portugais & les Inaches, qui coupant en bas toute communication, empêcherent la garnison d'une montagne de secourir l'autre. Facilidas trouva dans ce dernier poste une grande provision d'armes offensives & défensives, des cottes de maille, des tymbales & même beaucoup de mulets. Les vainqueurs pénétrerent enfin jusqu'au quartier général de Melca Christos. C'étoit une petite montagne, mais très-forte par sa situation. Un Capitaine Portugais prit le siége qui servoit de trône au rebelle; & si les assaillans ne s'étoient pas amusés au pillage, ils auroient pris Melca Christos lui-même, qui se sauva avec dix cavaliers.

L'Empereur vint trouver le Prince dans cette derniere montagne, & ils y furent bientôt joints par le Gouverneur

Digitized by Google

du Tigré & celui d'Amhara qui s'étoient ouvert un chemin par le côté opposé.

JUSQUES-LA, Socinios n'avoit eu que des succès. Mais ayant détaché le Gouverneur du Begemder, Guebra Christos, à la tête des soldats de sa province, des Inaches & des Portugais, pour détruire les moissons qui étoient à quelque distance, les Tcherats-Agows, de nouveau rassemblés sur une haute montagne, virent une occasion favorable pour eux; & tombant tout-à-coup sur ces troupes, taillerent les soldats du Begemder en pieces. Une partie des Inaches resta aussi sur la place; mais les autres s'étant réunis aux Portugais, se firent jour & regagnerent le camp du Roi.

LA destruction de toute la récolte de ce canton, & l'impossibilité de faire venir des provisions au milieu des ennemis, furent cause que l'Empereur songea à se retirer avant que les rebelles pussent se rassembler & empêcher sa retraite. Mais ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés & beaucoup de pertes qu'il regagna sa capitale de Dancaz, abandonnant le Lasta aussi-tôt qu'il l'eut conquis, & laissant le Begemder en proie aux rebelles qui s'en étoient emparé, tandis qu'il étoit dans leurs montagnes.

SOCINIOS se détermina alors à entreprendre une nouvelle campagne dans le Lasta; & voulant d'abord secourir le Begemder, il donna ordre à ses troupes de se tenir prêtes à se mettre en marche, aussi-tôt que le temps le permettroit. Mais un mécontentement général s'étoit emparé de l'armée. « On

» ne prévoyoit point la fin d'une guerre où la victoire coû-
» toit beaucoup de ſang, & n'obtenoit ni des richeſſes, ni
» du repos ; le Roi lui-même n'y gagnoit ni un aggrandiſſe-
» ment de territoire, ni de nouveaux ſujets ; & quand l'ar-
» mée n'étoit point en campagne, les meurtres continuels,
» les diſcordes civiles rendoient ces intervalles plus terribles
» que la guerre même. » Les troupes refuſerent donc de marcher contre le Laſta ; & elles chargerent, d'un commun accord, le Prince de dire à l'Empereur ſon pere : « Qu'elles
» ne pouvoient pas dire que la religion romaine fût mauvaiſe,
» parce qu'elles ne la connoiſſoient, ni ne deſiroient de la
» connoître ; que c'étoit une choſe qui ne regardoit qu'eux-
» mêmes ; que perſonne ne pouvoit prétendre qu'il y eût
» quelque mérite à profeſſer une religion qu'on ne pouvoit
» ni comprendre, ni croire ; qu'enfin, elles étoient prêtes à
» combattre & à perdre la vie pour l'Empereur & pour la
» Patrie ; mais à condition qu'il leur rendroit leur ancienne
» religion ; ſans quoi, elles ne pouvoient point ſe mêler de
» ſa querelle, ni ſouhaiter d'être victorieuſes. » Il m'eſt impoſſible de dire ſi Socinios étoit dans le ſecret ou non : mais il eſt expreſſément rapporté dans les annales du regne de ce Monarque qu'il fit répondre à l'armée, par l'organe de ſon fils, qu'il rétabliroit la religion grecque, s'il revenoit vainqueur du Laſta ; & la promptitude avec laquelle cela ſe fit, prouve que l'Empereur étoit prévenu.

SOCINIOS partit de Dancaz, auſſi-tôt qu'il fut informé que les rebelles du Laſta avoient abandonné leurs montagnes & marchoient vers la capitale pour le combattre. Le 26 Juillet 1631, les coureurs de ce Prince lui rapporterent que

Melca Chriſtos étoit déjà près de lui, à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes. Auſſi-tôt, il ordonna de faire halte. L'armée entendit la Meſſe, dite par Diego de Mattos. Après quoi, Socinios ayant choiſi ſon terrein, s'arrêta encore pendant une demi-journée, ſe confeſſa ſuivant le rite de l'Egliſe Romaine, & enfin, forma ſes troupes en ordre de bataille.

Les ennemis ne tarderent pas à ſe montrer : mais ils n'avoient point cette joie, cette ardeur d'engager le combat qui les animoit toujours dans leurs montagnes. Le Roi, à la tête de ſa cavalerie, tomba ſi inopinément & ſi violemment ſur eux, qu'il rompit l'avant-garde, commandée par Melca Chriſtos, & la mit en fuite, avant même que l'infanterie eût pu commencer à combattre. Toute l'armée des rebelles ſuivit bientôt l'exemple de ſes chefs; & les malheureux fuyards furent foulés ſous les pieds des chevaux & exterminés par les cavaliers, juſqu'à ce que la nuit vint mettre un terme à leur pourſuite.

Melca Christos ſe ſauva dès le commencement de l'action. Mais il y eut huit mille montagnards tués, parmi leſquels on comptoit Bicané, Général de Melca Chriſtos, & non moins utile aux conſeils qu'aux combats. Il reſta auſſi ſur le champ de bataille pluſieurs autres perſonnages diſtingués, tant des habitans du Laſta que des habitans des autres provinces, leſquels avoient embraſſé le parti du rebelle par dépit contre le Roi.

Le lendemain matin, le Roi alla, avec ſon fils, viſiter le champ de bataille; & là, le Prince Facilidas lui parla,

dit on, en ces termes : « Ces hommes que vous voyez éten-
» dus dans la poussiere, n'étoient ni des payens, ni des Ma-
» hométans, dont la mort pourroit nous faire plaisir. Ils
» étoient chrétiens, vos sujets, vos compatriotes, quelques-
» uns même vos parens. Ce n'est plus une victoire, quand
» elle est gagnée sur nous-mêmes. En tuant ces malheureux,
» vous enfoncez l'épée dans nos propres entrailles. Combien
» d'hommes avez-vous déja égorgé ? Combien en devez-vous
» égorger encore ? Nous sommes cités par les payens mêmes
» & par les Maures, pour avoir entrepris cette guerre & re-
» noncé, comme ils disent, à la foi de nos ancêtres. » Le Roi entendit ce discours sans répondre une seule parole ; & bien loin de faire les réjouissances qu'il célébroit presque toujours pour la moindre victoire, il reprit d'un air très-affligé la route de Dancaz.

ARRIVÉ dans sa capitale, il eut une conférence avec le Patriarche Alphonso Mendez, qui lui reprocha beaucoup d'avoir abandonné la foi catholique, dans le temps même où la victoire obtenue par les prieres des Prêtres de cette religion, lui fournissoit une occasion de la mieux établir. Le Roi répondit avec un air assez indifférent : « Qu'il avoit fait tous les
» efforts possibles pour la défendre ; qu'il avoit été déja versé
» des torrens de sang, qu'il lui en faudroit verser encore autant
» & que néanmoins, il étoit incertain si cela pourroit pro-
» duire aucun effet ; mais qu'il y réfléchiroit, & que le len-
» main, il lui feroit part de ses résolutions. »

EN effet, le jour suivant Socinios envoya une déclaration au Patriarche, par l'organe de Za Mariam. En voici le con-

tenu : » Quand nous avons embrassé la religion romaine, » nous l'avons soutenue avec zele : mais le peuple n'a » montré aucune affection pour elle. Julius se révolta » par la haine qu'il portoit à Sela Christos, mais en se ser- » vant du prétexte de défendre la foi de ses peres, & il périt » avec un grand nombre de ses partisans. Gabriel l'imita » depuis, & il eût le même sort. Tecla Georgis forma aussi » une ligue en faveur de l'église d'Alexandrie, & il entraîna » la ruine d'une foule immense de braves guerriers. Tel fut, » il n'y a qu'un an, le motif de la rebellion de Serca Chris- » tos; & à présent même c'est encore ce qui met les armes » à la main des montagnards du Lasta. La religion romaine » n'a rien de mauvais en soi : mais les habitans de ce pays- » ci ne la comprennent pas. Que ceux qui sont attachés à » cette religion continuent à la suivre, comme firent les » Portugais du tems d'Azenaf Segued; qu'ils mangent & » boivent avec les Abyssiniens, & qu'ils se marient avec » leurs filles. Mais aussi que ceux qui n'aiment pas la religion » de Rome, suivent celle qu'ils ont anciennement reçue de » l'église d'Alexandrie ».

Le Patriarche demanda à Za Mariam si cette déclaration venoit du Roi lui-même. Za Mariam lui répondit qu'oui. Et le Patriarche ayant réfléchi un moment, chargea Emanuel Almeyda de porter au Monarque cette réponse : » — Que » le Patriarche venoit d'être informé que l'exercice des deux » religions seroit libre dans le royaume, & que les sectateurs » de l'église d'Alexandrie obtiendroient tout ce qu'on pour- » roit leur accorder, sans violer la pureté de la foi catho- » lique; qu'en effet il n'y avoit point de difficulté d'accorder

» aux habitans du Lasta la permission de suivre la religion de
» leurs ancêtres, telle qu'elle étoit, puisque jamais ils n'en
» avoient embrassé d'autre. Mais que pour ceux qui avoient
» promis d'être fideles à l'église catholique, & qui avoient
» communié dans cette église, on ne pouvoit, sans com-
» mettre un grand péché, leur permettre de renoncer à une
» religion dans laquelle ils s'étoient engagés, par serment,
» de vivre & de mourir ».

Le Roi entendit fort bien cette réponse, à laquelle il s'attendoit; & il répliqua seulement par ces mots: » Que puis-» je faire? Il ne m'est pas possible de gouverner plus long-» tems mon royaume ». — Et soudain il donna ordre de faire la proclamation que je vais transcrire.

» Oyez! oyez! oyez! Nous vous avons donné le premier
» de tous la religion romaine, comme la croyant bonne:
» mais plusieurs personnes ont péri en combattant contre
» cette religion, entr'autres Julius, Gabriel, Tecla Georgis,
» Serca Christos, & dernierement encore les sauvages pay-
» sans du Lasta. Nous vous rendons donc la foi de vos an-
» cêtres. Que les Prêtres disent donc leurs messes dans leurs
» propres églises. Que le peuple retourne à ses premiers
» autels, à sa premiere liturgie, & qu'il soit heureux. Pour
» moi, maintenant vieilli par l'âge & par la guerre, &
» accablé d'infirmités, je ne me sens plus la force de gou-
» verner; & je nomme mon fils Facilidas pour regner à ma
» place ».

Ainsi fut détruite en un jour l'église catholique & la hié-
rarchie

rarchie de Rome en Abyssinie. Ses premiers progrès furent l'ouvrage de Pierre Paez. Etablie alors par la modération, la charité, la constance, la compassion & la paix, étendue ensuite par bien plus de violence & de carnage qu'on n'auroit pu en attendre des payens même, elle fut renversée par les efforts que le pouvoir civil fitpour se défendre des usurpations des Prêtres & de la tyrannie ecclésiastique, qui n'avoient sans doute d'autre but que d'anéantir la constitution de l'Abyssinie & de soumettre cet empire à un gouvernement Portugais, ainsi que l'avoient déjà éprouvé plusieurs royaumes de l'Inde.

CETTE proclamation fut faite le 14 Juin 1632. Dès ce moment Socinios ne se mêla plus des affaires publiques. Sa santé avoit souffert beaucoup d'altération, & sur-tout depuis la derniere campagne du Lasta. Quoique le Prince Facilidas n'eût point pris le nom de Roi, il tenoit seul dans ses mains les rênes du gouvernement. Emana Christos, frere de Sela Christos, & né de la même mere que l'Empereur, le même que nous avons vu condamné à mort, & dérobé au supplice pour être envoyé en exil, l'un des plus zelés sectateurs de l'église d'Alexandrie enfin, fut, avec Guebra Christos, nommé au gouvernement du Lasta & du Begemder: mais on ne prit pourtant encore aucune mesure contre les Jesuites,

L'EMPEREUR moutut le 7 Septembre de la même année; & ses cendres furent déposées avec pompe dans l'église de Ganeta Jesus, qu'il avoit bâtie. Il professa la religion romaine jusqu'au dernier moment de sa vie. Cependant les Portu-

gais, je ne sais par quels motifs particuliers, nient que ce Prince ait persévéré dans le catholicisme & abdiqué la couronne.

SOCINIOS fut un Prince remarquable par sa force de corps, comme par son grand courage & l'élévation de son ame. Instruit de bonne heure dans le métier des armes, il eut en partage la patience, la fermeté, toutes les vertus militaires qu'un général peut acquérir; & il passa sa jeunesse en simple particulier, & presque tout le reste de sa vie au milieu des fatigues & des dangers.

SOCINIOS est encore cité en Abyssinie pour un talent rare, & qui semble n'être que le don de la nature, c'est l'art de choisir, au premier coup-d'œil, la place convenable pour un champ de bataille, & de saisir en un moment tous les avantages & les désavantages qui peuvent en résulter. Aussi avoit-on fait pour l'Empereur plusieurs proverbes ou adages militaires, tel par exemple, que celui-ci : » Rendez le d'abord » aveugle, ou vous ne l'abattrez jamais ». Ce talent si essentiel, dont fut doué Socinios, sembloit avoir été transmis au Ras Michael, l'un des descendants de ce Prince par sa mere, & le plus grand général de mon tems; & c'est à cette qualité particuliere, qu'il a dû le gain de quarante-trois batailles.

LA seule conviction détermina Socinios à embrasser la religion catholique, qu'il avoit étudiée avec tout le soin que pouvoit lui permettre le peu de moyens qu'il avoit de s'instruire. Sous la direction d'un homme aussi modéré que Paez,

il auroit été sans doute jusqu'à devenir martyr de cette religion : mais il paroît également certain, que s'il eût été encore jeune quand il rétablit la communion grecque, il auroit aussi abjuré personnellement le catholicisme, & pour le bien de son pays, & pour se soustraire à la tyrannie du Patriarche Alphonso Mendez, qui vouloit sans cesse empiéter sur l'autorité civile. Déjà au terme de sa cariere, & n'ayant plus un soldat qui voulût tirer l'épée en faveur du catholicisme, il conserva sa religion & abandonna sa couronne; & étant bien convaincu que le gouvernement de l'église romaine étoit, dans les mains qui la dirigeoient alors, incompatible avec la constitution de son empire, il ne chercha ni à changer les sentimens déjà connus du Prince Facilidas, ni à laisser son trône à quelqu'autre de ses fils, plus favorable que le premier à la foi catholique.

LES Jesuites ne considérant que leur catastrophe en Abyssinie, sans songer à tous les efforts que Socinios avoit faits en faveur du catholicisme durant tout le cours de son regne, ont représenté ce Prince comme un apostat, parce qu'étant déjà accablé par l'âge & abandonné de son armée, il s'étoit rendu au vœu universel du peuple, qui lui redemandoit la religion de ses peres. Mais tout homme impartial avouera que le parti que prit Socinios de renoncer à régner sur un peuple qui ne vouloit point de la religion que son Roi lui avoit donnée, fut la plus belle action de ce Monarque, & précisément le contraire de l'apostasie.

L'ABDICATION de l'Empereur, sa persévérance dans la foi

catholique, & la modération du prince Facilidas, qui créa une régence pour gouverner l'Empire, au lieu de monter ſur le trône pendant la vie de ſon pere, ſont trois faits dont les annales d'Abyſſinie nous atteſtent l'authenticité, & que les Jéſuites ont voulu nous dérober, afin de pouvoir noircir plus facilement le caractere de l'Empereur & de ſon fils.

Ils ont prétendu que la Reine, & les autres femmes de la cour, avoient engagé Socinios à abjurer la religion catholique : mais Socinios étoit alors âgé de plus de ſoixante-dix ans ; la Reine en avoit près de ſoixante ; & depuis long-temps ce Monarque avoit renoncé à toutes ſes autres femmes & à ſes maîtreſſes. D'ailleurs, pour mieux juger de l'imputation des Jéſuites, il faut ſe rappeller d'Adera, ſœur de Tecla Georgis, & l'on verra que la voix des femmes de la Cour n'avoit que bien peu de pouvoir ſur Socinios. En un mot, dès l'inſtant qu'il eut embraſſé la religion romaine, il ne changea plus de culte, & il ſoutint ſeul le catholiciſme, auquel l'orgueil & la conduite imprudente des Jéſuites avoient fait perdre tous ſes autres partiſans. L'accuſation d'apoſtaſie, par laquelle on a cherché à dégrader Socinios, n'eſt donc qu'un menſonge inexcuſable.

Il paroît certain que dès le moment que les Portugais mirent le pied dans l'Orient, ils crurent que leur religion ne pouvoit s'y établir que par la force. Perſuadés de la juſtice d'un tel moyen, ils répandirent des torrens de ſang pendant pluſieurs années. Mais, quelle qu'eût été leur conduite, elle changea ſous Philippe II, par rapport à l'Abyſſinie. Ce Monarque, ſatisfait de la conquête de l'Inde,

Digitized by Google

ſemble n'avoir pas partagé le zele du Patriarche pour convertir les Abyſſiniens. Il ne ſongea jamais à envoyer un corps de ſoldats & de prêtres au ſecours de Socinios, qu'il abandonna totalement aux prieres d'Urbain VIII, au mérite d'Ignace de Loyola, & aux efforts de ſes fougueux & fanatiques diſciples.

Fin du Livre troiſieme.



Digitized by Google

VOYAGE AUX SOURCES DU NIL.

LIVRE QUATRIEME.

ANNALES D'ABYSSINIE, TRADUITES SUR L'ORIGINAL.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE D'ABYSSINIE, DEPUIS LA MORT DE SOCINIOS, JUSQU'A MON ARRIVÉE DANS CET EMPIRE.

FACILIDAS, OU SULTAN SEGUED.

Depuis 1632, jusqu'en 1665.

Bannissement du Patriarche & des Missionnaires. — Ils se réfugient auprès des rebelles — Ils sont livrés au Roi, & envoyés à Masuah. — Révolte du Prince Claudius. — Facilidas l'exile à Wechné. — Mort & caractere du Monarque.

DÈS que le Prince Facilidas eut achevé de rendre les derniers devoirs à la mémoire de son pere, il s'occupa à calmer les troubles que la différence de religion excitoit

depuis ſi long-temps dans le Royaume. En conſéquence, il écrivit au Patriarche Catholique que la Communion grecque étant rétablie, il devenoit indiſpenſable que tous les Prêtres Catholiques quittaſſent l'Abyſſinie; qu'il venoit d'apprendre qu'un Abuna, demandé au Caire par l'Empereur ſon pere, & par lui-même, étoit en route, & n'attendoit, pour entrer dans l'Empire, que d'en voir ſortir tous les Miſſionnaires Romains; & qu'enfin il leur enjoignoit de quitter leurs différens couvens, de s'aſſembler à Fremona, & d'y attendre ſes ordres ultérieurs.

Le Patriarche eſſaya de parer ce coup, en offrant de nouvelles facilités, de nouvelles indulgences : mais le Roi lui fit ſavoir qu'il étoit trop tard, & qu'il feroit bien de ſe retirer, pour éviter un plus grand mal.

Cependant le Patriarche ne tarda pas long-temps à ſe voir vengé de l'envie qu'avoit eu Facilidas de le voir remplacé par un Abuna Grec. Pendant le carême, il arriva effectivement un homme, nommé Sela Chriſtos, qui, ſe diſant Abuna, remplit toutes les fonctions de cette place, fit la dédicace de quelques Egliſes, ordonna des Prêtres, adminiſtra tous les Sacremens. Mais au bout de quelques mois il fut décelé par un de ſes anciens camarades, & il ſe trouva que c'étoit un fort mauvais ſujet, du pays de Nara ſur les frontieres de l'Abyſſinie, où il avoit long-temps fait le métier de Maquignon.

Facilidas fit venir devant lui ſon oncle Sela Chriſtos, qu'il reçut avec amitié, & à qui il offrit de rendre ſes emplois

& fes richeffes, à condition qu'il retourneroit à la communion grecque. Mais ce brave guerrier, ce digne Chrétien, qui n'avoit d'autre défaut que de haïr fon Souverain & fon neveu, refufa de troquer fa religion contre la plus éclatante fortune, & ne chercha pas même à éviter les difgraces auxquelles il s'expofoit. Auffi, après plufieurs tentatives inutiles, le Roi cédant aux inftigations des ennemis de fon oncle, l'envoya en exil à Anabra, dans la province de Shawada, pays mal-fain, fitué entre les montagnes du Samen. Peu de temps après, le Roi apprit que Sela Chriftos entretenoit encore une correfpondance avec les Jéfuites, & qu'ils avoient enfemble réfolu de faire venir des troupes portugaifes; & ce Monarque fe rappellant fon premier ferment, envoya ordre de donner la mort à fon oncle, qu'on pendit foudain à un cedre.

L'Historien Portugais Tellez, dans la lifte des Catholiques qui ont obtenu le martyre en Abyffinie, rapporte, avec raifon, le nom de Sela Chriftos; mais il déclare qu'il ignore le tems de fa mort & le genre de tourment qu'on lui fit fouffrir. Pour moi, je ne puis en dire guere plus que ce qu'on vient de lire. Ce fut au commencement de 1632 qu'on le traîna chargé de fers en Shawada : mais les annales Ethiopiennes ne font mention que de fes fers, & il eft d'ufage de ne pas faire fubir d'autre peine aux bannis. Vers la fin de la même année, il reçut la mort, d'abord pour avoir été foupçonné de correfpondre avec les Jéfuites, & enfuite d'exciter fon neveu Claudius à la révolte. Claudius méditoit effectivement depuis long-tems une rébellion; & on verra bientôt qu'il ne tarda pas à l'exécuter.

Dès

Dès le 9 Mars 1633, Facilidas donna ordre au Patriarche & à tous les autres Missionnaires de sortir de Dancaz & de se rendre à Fremona, sous la conduite de quatre personnes de considération, Tecla Georgis, frere de Keba Christos, Tecla Saluce, l'un des principaux habitans du Tigré, & deux des premiers Azages de la Cour. Ces Officiers furent accompagnés par un détachement des soldats de Claudius. Ce Prince avoit été soupçonné de s'être ligué avec son oncle Sela Christos & les Jésuites, pour faire venir des troupes Portugaises & enlever la couronne à son frere Facilidas. Mais dès que le Patriarche fut tombé dans la disgrace, & que Sela Christos eut perdu la vie, Claudius retourna à la religion grecque, ainsi que tous les autres enfans de Socinios. Peu après, il s'empara des terres & des effets qui vaquoient en Gojam, & le Roi le nomma Gouverneur du Begemder.

Le Patriarche & ses compagnons arriverent à Fremona, à la fin d'Avril 1633; mais son escorte ne l'empêcha pas d'être maltraité & volé en route. Il y a même apparence que ceux qui étoient chargés de le garder, s'entendirent avec les bandits qui le dépouillerent.

Cependant, si les Missionnaires furent souvent fideles aux préceptes de Jésus-Christ, il faut convenir que dans cette occasion ils s'en écarterent beaucoup. « Et si quelqu'un ne » veut pas vous recevoir ou entendre vos paroles, sortez de » chez lui & secouez la poussiere de vos pieds. » Voilà ce que recommande le Sauveur du monde. Mais les Jésuites n'étoient point de ces agneaux qui se laissent mener tranquillement à la boucherie; & si leurs cœurs étoient, comme

ils le disoient, remplis d'amour & de charité pour les Abyssiniens, les effets de cette charité doivent paroître bien étranges ; car ces bons peres résolurent de faire partir Jérôme Lobo, le plus fameux, c'est-à-dire, le plus fanatique de leur bande, pour aller solliciter dans l'Inde & en Espagne l'envoi d'une armée qui pût dévaster & soumettre l'Abyssinie.

Mais Facilidas étoit instruit de tout. Comme il vit que le Patriarche ne cherchoit qu'à gagner du temps, & qu'il sut que lui & ses Missionnaires avoient un amas considérable d'armes à feu, il donna ordre à un de ses Officiers d'aller à Fremona leur demander ces armes & toutes les munitions de guerre qu'ils avoient, & il les fit prévenir en même temps de se tenir prêts à partir pour Masuah. Le Patriarche refusa d'abord d'obéir, & Facilidas, au lieu de le punir, se contenta de lui faire représenter avec douceur l'imprudence, l'inutilité de son refus & les conséquences fâcheuses qu'il pouvoit avoir pour lui. Alors le Patriarche rendit les armes. Mais au lieu de conduire ses Missionnaires à Masuah, il avoit des intentions bien différentes de celles du Roi d'Abyssinie. Il conçut le projet de laisser ses Prêtres & de les faire disperser dans toutes les provinces de l'Empire, s'il étoit forcé lui-même de s'embarquer pour Masuah, bien résolu pourtant de ne partir qu'à la derniere extrémité.

Dans ce dessein, il songea à se mettre sous la protection du Baharnagash, Jean Akay, qui s'étoit alors révolté contre son Souverain ; & il se procura un parti d'hommes armés pour venir prendre les Missionnaires auprès de Fremona & les mettre hors de la portée du Gouverneur du Tigré. Ce

Digitized by Google

projet audacieux réussit merveilleusement bien. Akay promit sa protection ; & le Patriarche & ses compagnons ayant échappé pendant la nuit à la vigilance des gardes, à qui le Roi les avoit confiés, joignirent les soldats du Baharnagash, commandés par Tecla Emanuel, & se réfugierent à Addicota. Leurs gardes, à la vérité, s'apperçurent bientôt de leur fuite ; mais comme il étoit nuit, & qu'ils ne connoissoient pas le nombre de ceux qui favorisoient les fuyards, ils n'oserent pas se hasarder à les poursuivre.

Il faut remarquer ici que le Baharnagash, Jean Akay, étoit le même qui avoit aidé Tecla Georgis à assassiner l'Abbé Jacob. Cet homme, naturellement fort intriguant, avoit acquis beaucoup de pouvoir en vivant dans le voisinage du royaume de Sennaar, où il étoit maître de se retirer au besoin. Il reçut d'une maniere très-affectueuse le Patriarche & ses Missionnaires.

Addicota est un rocher très-élevé, qui n'a d'accès que par un seul côté, où l'on a pratiqué un sentier très-étroit. Le Patriarche, arrivé dans cette forteresse, se flatta de pouvoir y demeurer en dépit de Facilidas, jusqu'à ce qu'on lui amenât des secours de l'Inde.

Il ne tarda pourtant point à voir combien il devoit peu compter sur son nouveau protecteur ; car, tandis qu'il se repaissoit le plus de ses projets, il reçut ordre de sortir d'Addicota, à cause, dit-on, qu'il n'y étoit pas assez en sûreté ; & Akay continua à transférer les malheureux Jésuites d'un endroit mal sain dans un autre, & toujours sous le même pré-

texte, jusqu'à ce qu'il eût ruiné leur santé & épuisé leur patience.

Il n'y a qu'un seul moyen d'obtenir des graces dans ce pays-là ; & il est vraiment étonnant que le Patriarche ne s'en fût pas avisé plutôt. Le Jésuite Lobo se rendit avec un petit présent en or auprès du Baharnagash Akay, & il lui demanda de le laisser retourner avec ses compagnons dans leur premiere habitation d'Addicota. Akay étoit alors très-occupé d'une idée que quelques Moines ignorans lui avoient mis dans la tête. Il croyoit qu'un trésor étoit caché sous une montagne qu'on lui avoit indiquée; mais qu'un diable la gardoit, & avoit toujours empêché ses prédécesseurs de le déterrer. Les fanatiques ajoutoient qu'enfin ce diable, devenu aveugle & boiteux, avoit été faire un voyage loin de la montagne, & qu'en outre étant très-affligé de la mort de son fils, digne espoir de sa famille, & n'ayant plus qu'une fille laide, boiteuse, louche & fort valétudinaire, il ne devoit guere plus se soucier de garder son trésor; mais qu'en supposant même qu'il y songeât encore, il seroit exorcisé par un Moine fort vieux & renommé pour son savoir & sa piété.

Enfin ils firent venir ce Moine âgé de plus de cent ans, qu'ils attacherent sur un cheval, & qu'ils habillerent d'une robe de laine noire; ce qui étoit vraisemblablement le costume propre à la cérémonie. Il étoit en outre suivi d'une vache noire, & de plusieurs Moines portant du bled rôti, de la bierre, & de l'hydromel, pour faire rafraîchir le diable, & tâcher de le mettre de bonne humeur s'il paroissoit.

Digitized by Google

Le vieux moine ne cessa pas un instant de chanter. Les ouvriers qui creusoient la montagne, travailloient vigoureusement; & enfin après avoir ôté beaucoup de terre & de pierres, ils découvrirent quelques trous de taupes ou de souris, ce qui fit pousser un cri de joie à toute la bande.

Le vieux moine continua de chanter. La vache noire est à l'instant sacrifiée, & on en jette des morceaux aux souris & aux rats. L'ouvrage recommence avec plus d'ardeur. Toute la terre molle est fouillée & on ne trouve plus qu'un roc vif. Ceci paroît le dernier obstacle. On s'efforce de briser le roc. Le vieux moine chante jusqu'à ce qu'enfin il a une extinction de voix. Le soleil darde ses rayons, la chaleur est excessive; mais rien ne paroît. Akay perd patience & demande quand est-ce qu'on trouvera enfin le trésor? Les moines rejettent tout le blâme sur lui, parce que, disent-ils, il manque de foi. Alors on abandonne l'ouvrage; puis, d'un commun accord, on mange la vache noire, & on se disperse.

Jerôme Lobo ne manqua pas de profiter de cette occasion pour dire du mal des moines Abyssiniens. Le Baharnagash fut obligé de se contenter de deux onces d'or & de quelques autres bagatelles, au lieu du trésor qu'il avoit cru trouver dans la montagne; & il permit aux Missionnaires de s'en retourner à Addicota.

Cependant Facilidas étant informé de la retraite de ces Prêtres, fit dire au Baharnagash qu'il lui pardonneroit tout

tout ce qui s'étoit paffé, à condition qu'il lui livreroit le Patriarche & fes compagnons : mais Jean Akay objecta fon honnêteté. Pour ne pas manquer à fa parole, il ne voulut point livrer les Jefuites au Roi ; mais par un étrange rafinement de délicateffe, il confentit à les vendre aux Turcs. Ainfi ces Prêtres furent remis pour une fomme d'argent au Bacha de Mafuah, qui les accueillit beaucoup mieux qu'on n'avoit fait dans les pays chrétiens, où ils avoient été chercher un afyle.

DEUX Jefuites demeurerent pourtant à Addicota, d'accord avec Jean Akay, & à l'infu de Facilidas. Ils efperoient avec ferveur qu'il s'offriroit bientôt pour eux quelqu'occafion de fouffrir le martyre ; & ils ne fe tromperent pas. Tous ceux qui refterent en Abyffinie moururent de mort violente, par l'ordre du Monarque, la plupart furent même pendus ; & Bernard Nogeyra eut le dernier ce malheureux fort.

FACILIDAS irrité de l'opiniâtreté des Miffionnaires, & fur-tout du bruit qu'ils répandoient que le viceroi des Indes ne tarderoit pas à envoyer une armée en Abyffinie, conclut un traité avec les Bachas de Mafuah & de Suakem, pour qu'ils fermaffent leurs ports aux Portugais, & qu'ils empêchaffent qu'aucun d'entr'eux pénétrât en Abyffinie. Il n'y avoit guere que huit ans (1) que Socinios, fon pere, avoit envoyé en préfent un zebre & plufieurs autres chofes curieufes au Bacha de Suakem, en le priant de ne pas fermer

(1) En 1624.

l'entrée de son isle aux Portugais, ainsi que le faisoient tous les autres Turcs. Mais les choses avoient tellement changé de face, que les Abyssiniens, comme les Turcs, croyoient que la sûreté & le repos de leur pays dépendoient de l'exclusion de ces Européens.

C'EST ce traité que Facilidas conclut avec les Turcs, qui peut être a engagé les Jesuites à dire méchamment, que de peur de voir revenir les Portugais, ce Prince avoit embrassé l'islamisme, & envoyé des personnes à Moka pour s'instruire dans cette religion. Si cette imputation n'étoit pas fondée sur le traité dont je viens de parler, elle étoit assurément dénuée de toute ombre de vraisemblance : mais quoi qu'il en soit, pareille à toutes les autres calomnies qui se propageoient alors en grand nombre, elle fut le fruit de l'envie, du désespoir & de la rage des fanatiques.

Au milieu des regrets que cette révolution de l'église Ethiopienne occasionna à Rome, quelques personnes penserent que l'orgueil, la dureté, la violence qu'avoient montré les Jesuites, en portant Socinios à répandre continuellement le sang de ses sujets, la résistance qu'ils avoient employée contre le pouvoir civil, dont ils avoient sans cesse voulu usurper les droits, étoient des défauts inhérens à cette Société, & avoient seuls occasionné tant de malheurs; parce que l'aversion qu'on avoit pour les prédicateurs s'étoit étendue jusqu'à la religion, & qu'enfin eux seuls étoient cause que l'Abyssinie avoit abandonné la religion catholique pour retourner à sa premiere communion. D'après cette persuasion, six capucins François furent envoyés de Rome par la Con-

grégation de la Propagande (1); & obtinrent la protection du Grand Seigneur pour se rendre en Abyssinie.

Deux de ces Missionnaires tenterent d'entrer dans cet Empire, par le côté de l'Océan Indien, c'est-à-dire, par Magadoxa, & après s'être avancés un peu dans le pays, ils furent massacrés par les Gallas. Deux autres pénétrerent jusqu'en Abyssinie, & on les y lapida. Les deux derniers étoient encore à Masuah, & ayant appris le sort de leurs compagnons, & n'ambitionnant pas la couronne du martyre autant que les Jesuites Portugais, ils reprirent sagement le chemin de l'Europe, où ils porterent la nouvelle de leur mauvais succès.

Néanmoins la Propagande fit partir encore trois autres Capucins. Il est impossible de juger par leur conduite, de l'idée qu'ils avoient conçue; car ils furent les premiers à instruire Facilidas du dessein qu'ils avoient d'aller vers lui. En conséquence ce Prince recommanda au Bacha de Suakem de les recevoir comme ils méritoient; & à peine furent-ils arrivés qu'on leur trancha la tête. Puis on leva la peau de ces têtes, & on l'envoya au Roi, afin qu'il pût juger par leur couleur, que les malheureux à qui elles avoient appartenu étoient Francs, & par leur tonsure, qu'ils étoient Prêtres. Dès ce moment il ne fut plus possible d'introduire des Missionnaires en Abyssinie, ni sous le regne de ce Prince, ni sous celui de son successeur.

---

(1) *De Propagandâ fide.*

FACILIDAS



FACILIDAS s'étant ainsi mis à l'abri des troubles que pouvoient lui occasionner les Prêtres catholiques, & ayant forcé tous ses sujets de rentrer dans le sein de l'église grecque, fit partir des envoyés pour aller chercher un Abuna au Caire. En même tems il marcha contre son rival Melca Christos, qui, quoique la communion d'Alexandrie ne lui fournît plus de prétexte, restoit toujours armé à la tête des paysans du Lasta. Les deux armées se trouverent en présence dans le Libo, pays habité par les Gallas, & la terreur s'empara des troupes du Roi, au point qu'au premier choc toute sa cavalerie prit la fuite, & le reste de l'armée se dispersa. Melca Christos se hâtant de profiter de son avantage, entra dans le palais du Roi, prit possession du trône, & se fit couronner. Puis il nomma à tous les premiers emplois du gouvernement, & fit de grandes largesses à ses soldats.

LES historiens Portugais prétendent que cette action eut lieu à Dancas, & non dans le pays de Libo. Mais ils auroient dû se ressouvenir qu'une fievre épidémique ravageoit alors tout le Dembea ; de sorte que le Roi ne se tint pas cette année à Dancas. Il passa l'hiver qui précéda la bataille à Dobit, sur les confins du Begemder.

LES Mémoires de ces Missionnaires doivent être lus avec beaucoup de précaution. Ils ont fort mal peint les mœurs & le caractere des Abyssiniens. Ils relevent beaucoup certains faits ; ils en rabaissent d'autres ; ils attribuent sans cesse à leurs favoris les choses utiles qu'ont pu faire leurs adversaires. Aussi depuis l'arrivée d'Alphonso Mendez en Abyss.

finie, jusqu'à l'expulsion des Jesuites, ce qu'ils ont raconté est, en grande partie, faux & le reste très-douteux. Quand ils se furent retirés dans l'Inde, c'est-à dire, à l'époque dont nous parlons à présent, toutes leurs relations ne furent plus qu'un mensonge continuel, & des calomnies fondées sur des oui-dire, qui leur étoient rapportés par quelques Abyssiniens bigots, ou qu'ils inventoient eux mêmes au besoin. J'aurai occasion, dans le cours de cet ouvrage, de relever quelqu'une de leurs erreurs. Mais quoique pour l'exactitude des faits, je m'en rapporte entierement aux annales Abyssiniennes, je n'écris pas aussi sans quelque défiance, ce qu'elles disent de la doctrine & de la conduite des Jesuites.

Facilidas ne fut point découragé par l'heureuse audace de son rival. Sans perdre un instant, il envoya ordre au Kasmati Dimmo, gouverneur du Samen, au Ras Sela Christos, qui commandoit en Damot, & à son frere Claudius, gouverneur du Begemder, de marcher contre Melca Christos, établi & agissant en souverain dans le palais royal de Libo.

Ces trois généraux se hâterent d'obéir aux ordres du Roi. Ils entourerent Melca Christos, au moment qu'il s'y attendoit le moins, & lui livrerent une bataille qui détruisit son armée entiere. Melca Christos lui-même, combattant en héros, fut tué par Cosmas, l'un des soldats du Kasmati Claudius, frere du Roi.

Le Jesuite Lobo rapporte les mauvais succès de Facilidas contre les Gallas & les Agows, comme un effet de la

vengeance divine qui poursuivoit ce Prince. Mais si la faveur céleste doit être regardée comme une preuve de la justice des entreprises de ce regne, il faut convenir que la cause des Jesuites ne paroît pas avoir été la cause du ciel. A l'exception des désavantages peu durables qu'éprouva Facilidas de la défaite de son armée dans le pays de Lasta, sa vie entiere ne fut qu'une suite de victoires. Pendant cette même campagne entreprise contre les Agows, bien loin d'être malheureux, il passa de Libo en Gojam, & le 9 Février 1635, il battit complétement les deux grandes tribus des Azenas & des Zeegams. Ensuite il donna son armée à commander au Kasmati Melca Bahar, qui attaquant les Gallas, dont un corps nombreux avoit fait une incursion en Gojam, les vainquit, passa le Nil à leur suite, dévasta leur pays, & en ramena de grands troupeaux de bœufs & une multitude de femmes & d'enfans, qu'il réduisit en captivité.

Le Roi, étant entré dans le Begemder, établit son camp à Gonsala. Mais apprenant bientôt que l'Abuna Marcus étoit arrivé, il se rendit à Gondar pour le recevoir.

L'année suivante, qui étoit la cinquieme de son regne, & la premiere de l'Abuna, il combattit de nouveau les Agows, & fut vainqueur des tribus de Denguis, d'Hancasha, & de Zéegam. Il passa cet hyver dans le pays des Gasats; & il n'y eut pas le moindre échec ni de la part des Agows, ni de celle des Gallas. Mais la sixieme année de son regne fut moins heureuse. Tout le royaume se ressentit de la fureur des habitans du Lasta, qui, désolés de leur défaite, & de la mort

de Melca Christos, mirent à leur tête son fils, jeune homme d'une grande espérance.

FACILIDAS, fier de la réputation qu'il avoit acquise dans ces montagnes, lorsqu'il combattoit sous son pere Socinios, s'avança, le 3 Mars 1638, pour présenter la bataille aux rebelles. Mais, devenus sages à leurs dépens, ces rustres ne voulurent point se hasarder dans la plaine; & se retirant dans leurs postes escarpés, ils s'y fortifierent si bien que, sans courir le moindre risque, ils empêcherent que l'armée du Roi pût recevoir des provisions.

LE froid devint alors excessif; & presque toute l'armée de Facilidas périt, tant par la famine que par le froid. Un grand froid est très-extraordinaire dans cette latitude. Le Lasta est à peine à douze degrés de la ligne, & c'étoit alors l'équinoxe de Mars; de sorte que le soleil ne passoit là qu'à douze degrés du zenith, & il paroissoit douze heures de suite. Voilà pourtant une armée, non d'un peuple étranger, mais indigène, qui meurt de froid, quand il ne s'en faut que de douze degrés que le soleil ne darde ses rayons verticalement sur sa tête; preuve de ce que j'ai déja souvent remarqué, c'est qu'on ne doit point juger, par les degrés de chaleur marqués dans le thermometre, de l'effet que le chaud ou le froid peut avoir sur le corps humain.

EN 1640, Claudius, gouverneur du Begemder, & frere du Roi, se réunit aux rebelles du Lasta. Il paroît que ce prince avoit été dès long-temps encouragé par les Jésuites, & par Sela Christos, à monter sur le trône de Socinios son

Digitized by Google

pere, & à en chasser son aîné. Mais, après la mort de Sela Christos, & l'éloignement des Jésuites, Facilidas, pensant que Claudius, désormais privé de leurs dangereux conseils, stable dans son devoir, & d'ailleurs ajoutant peu de foi à tout ce qu'on lui avoit dit de ses desseins, le nomma au gouvernement du Begemder.

CEPENDANT la même année deux Abunas vinrent d'Egypte; l'un par le Sennaar, l'autre par le Dancali. Quand on en demanda les raisons, on sut que l'Abba Michaël, le dernier de ces Abunas, avoit été appellé par Claudius, qui espéroit sans doute être en possession du trône au moment que ce Prêtre arriveroit. Cette combinaison prouva clairement qu'on avoit résolu la mort du Roi. Claudius, sans chercher à se disculper, s'enfuit soudain en Lasta, & se joignit à Laeca, fils de Melca Christos, qui quoique très-jeune, étoit à la tête des rebelles.

FACILIDAS exila l'Abba Michaël à Serké, ville mahométane sur les frontieres du Sennaar, & il établit dans la chaire d'Abuna l'Abba Johannès, qu'il avoit lui-même fait venir du Caire.

BIENTÔT Claudius fut pris & mené au Roi. Il s'étoit indignement rendu coupable d'ingratitude & de trahison; il avoit même projetté un fratricide. Malgré cela le Roi ne voulut point le faire mourir; mais, en prince sage & clément, se rappellant combien de sang avoit été épargné par l'antique usage d'emprisonner les descendans de la famille royale sur une montagne, il choisit celle de Wechné, dans le Beleffen; & dès ce moment c'est là qu'ont été exilés les Princes.

Digitized by Google

L'HISTOIRE abyssinienne a déja fait mention de trois montagnes choisies pour servir de prison aux enfans mâles du sang royal, mais qui depuis ont été abandonnées.

CETTE coutume d'emprisonner les Princes, tantôt tombée en désuétude, tantôt remise en vigueur, a beaucoup embarrassé les écrivains portugais, qui connoissoient fort peu l'histoire & la constitution de cet Empire. J'aurai soin d'éclaircir leurs difficultés à mesure que l'occasion s'en présentera. Il suffit d'observer à présent que Claudius renfermé à Wechné, où il a vécu plusieurs années, fut le premier Prince qu'on envoya sur cette montagne.

LE Roi voyant alors que tout étoit tranquille au-dedans de ses états, s'avança jusqu'à Enzagedem dans la province de Gojam; & de-là il fit marcher le Ras Bela Christos contre les Shangallas, au nord-ouest du pays des Agows. Mais les Shangallas, avertis par leurs voisins, ennemis secrets de leur Maître, se mirent en embuscade avec tant d'adresse & de bonheur, qu'ils surprirent Bela Christos au moment qu'il les croyoit encore fort éloignés. La plus grande partie de ses troupes tomba donc sous les coups des Shangallas, qui, du haut de leurs montagnes, du bord de leurs cavernes, faisoient voler des fleches & des pierres, qui toutes portoient la mort, tandis que les lances & les épées des Abyssiniens restoient inutiles. En même temps des troupes nombreuses d'ennemis, sortant tout-à-coup des bois les plus épais, fondoient sur les flancs de l'armée, & combattoient vigoureusement. Plusieurs officiers périrent en cette rencontre, entr'autres Petros & Alzagué, deux des principaux personnages

de la cour. Mais, quoique très-affligé de la perte de ses soldats, le Roi savoit bien que cette défaite ne pouvoit pas avoir d'autre suite ; & il rentra dans sa capitale, résolu de faire bientôt une expédition plus vigoureuse contre le Lasta.

Mais ce qui prévint l'effet de cette résolution ne peut que nous donner une très-haute idée du caractere de Facilidas. Le jeune Laéca, à la tête d'une armée de vétérans, dont il n'avoit jamais eu le moindre motif de soupçonner l'affection, crut qu'il étoit plus sûr pour lui de se confier à la générosité du Roi, qui avoit tué son pere en combattant contre lui, que de persévérer plus long-temps dans sa rebellion pour acquérir une couronne. Il vint donc se remettre entre les mains de Facilidas, qui le fit soudain emprisonner. Mais la sévérité du Roi n'étoit qu'apparente ; il vouloit montrer que la douceur, qui suivit de près, étoit l'effet de son caractere, & n'avoit pas pu lui être suggérée. A peine fut-il de retour à Gondar qu'il envoya chercher Laeca, & l'accueillit non-seulement avec bonté, mais avec les plus grandes marques de distinction. Au lieu de l'exiler à Wechné, où il avoit exilé Claudius, & où Laeca devoit s'attendre à être envoyé, comme issu de la race de Salomon, le Roi fit avec lui une sorte de traité, par lequel il lui concéda de vastes domaines dans le Begemder. Il fit encore plus pour lui. Il le maria à sa fille Theoclée. Laeca n'eut point d'enfans de cette Princesse ; mais cela n'empêcha point qu'il ne restât l'ami de Facilidas.

Les événemens que je viens de rapporter semblent être

Digitized by Google

les ſeuls de ce long regne, dignes de remarque. Les invaſions des Gallas, les ſéditions des Agows, leurs révoltes contre des Gouverneurs tyranniques, reſſemblent à ce qu'on voit ſous tous les autres regnes; & dans ces guerres inteſtines Facilidas demeura toujours vainqueur, & les tribus des Hancashas & des Zeegams furent extrêmement affoiblies.

VERS la fin d'octobre 1664, Facilidas fut attaqué d'une maladie qu'il jugea lui-même mortelle dès le commencement. Il fit ſoudain venir Hannès ſon fils aîné, qu'il avoit toujours tenu auprès de lui, & qui étoit déjà en âge de gouverner. Il lui recommanda le bonheur de ſes peuples & le maintien de la religion grecque; & il mourut le 30 Septembre 1665, avec beaucoup de courage & de tranquillité. Son corps fut enterré à Azazo.

SI nous ſommes obligés de placer Socinios au-deſſus de ſon fils, par rapport aux épreuves multipliées, dont il ſortit triomphant, il eſt pourtant juſte de dire qu'après Socinios, Facilidas eſt le plus grand des Princes qui ſe ſoient aſſis ſur le trône d'Abyſſinie. Il fut doué des plus heureuſes qualités; & exempt des défauts que les circonſtances l'auroient peut-être rendu excuſable d'avoir. Calme & naturellement doux, il ſut toujours ſe maîtriſer; & c'eſt dans les circonſtances difficiles où il ſe trouva entre ſon pere & la nation, qu'il contracta une habitude de diſcrétion, qui lui devint très-utile. Facilidas fut en outre l'un des plus braves & des plus vaillans guerriers de ſon tems, & il s'expoſa toujours ſuivant l'importance du beſoin.

Digitized by Google

A tant de grandes qualités, on doit ajouter que Facilidas ſut toujours conduire habilement ſes armées, & qu'en cela il égala au moins Socinios ſon pere, reconnu pour l'un des meilleurs généraux de ſon tems. Terrible, impétueux dans une bataille, il n'aimoit point à enſanglanter ſa victoire. Quoiqu'oppoſé à la religion catholique, il ſe montra aſſez attaché à ce qu'il devoit à ſon pere, pour vivre avec le Patriarche & les autres Jeſuites, de maniere qu'ils convinrent eux-mêmes depuis, que ſa conduite n'auroit jamais pu les porter à croire qu'il fût leur ennemi. Les volontés de ſon pere étoient ſacrées pour lui. On le vit combattre en faveur du catholiciſme, contre ſes amis, contre ſa propre inclination, tant étoit grand ſon reſpect pour les ordres de ſon ſouverain! J'ai déjà dit qu'il étoit d'un caractere doux: il en donna des preuves par ſa conduite envers Melcha Chriſtos, Sela Chriſtos & le Patriarche des Jeſuites.

Il eſt pourtant vrai que Sela Chriſtos & pluſieurs Jeſuites reçurent la mort: mais ce ne fut que lors qu'ils eurent été pardonnés à diverſes repriſes, & que perſiſtant dans leur rebellion, conſpirant contre le gouvernement, contre la vie même du Roi, ils le forcerent à les punir juſtement comme des traîtres.

Tellez a publié une lettre du Patriarche Alphonſo Mendez, datée de Maſuah, quoiqu'elle ſoit véritablement écrite de Goa. Cependant ſi, comme le Patriarche l'a prétendu, ſa lettre étoit écrite de Maſuah, ce ne ſeroit qu'une preuve de plus de la clémence du Roi, qui auroit

laiſſé retourner tranquillement dans l'Inde l'auteur d'un auſſi inſolent libelle. On ſait fort bien qu'au moindre ſigne de Facilidas, les Turcs lui auroient livré le Patriarche; & tous ceux qui ont lu cette lettre conviennent que les injures qu'elle renferme, adreſſées à un Monarque par un Prêtre groſſier, méritoient un châtiment exemplaire. Si un étranger avoit eu le malheur de parler de cette maniere au roi de Portugal, il n'eût ſurement pas été traité avec douceur.

LE Patriarche reproche à Facilidas de s'être rendu coupable du même crime qu'Abſalon; ce qui ſignifie, j'imagine, d'avoir débauché les femmes & les concubines de ſon pere. Mais malheureuſement pour la vérité de cette hiſtoire, nous avons le témoignage des Jeſuites même, qui racontent, qu'avant d'embraſſer la religion catholique, Socinios renvoya toutes ſes femmes & ſes concubines; de ſorte qu'à la mort de ſon pere, Facilidas n'auroit pu commettre un inceſte qu'avec ſa mere, âgée alors de près de ſoixante ans. Mais ſuppoſons que les autres femmes de Socinios exiſtaſſent encore ſans s'être remariées, & qu'à l'époque de leur éloignement, elles n'euſſent eu qu'envîron dix-huit ans, l'Empereur les renvoya en 1621 : ainſi en 1634, elles auroient dû être âgées de trente ans. Or, quiconque connoît les effet que ce nombre d'années a ſur une beauté Abyſſinienne, doit convenir qu'alors elle n'eſt guere plus propre à tenter un Prince.

LA ſeconde atrocité que la lettre du Patriarche impute à Facilidas, c'eſt d'avoir fait mourir ſon frere Claudius, & même tous ſes autres freres. L'on vient de voir dans cette

histoire, que Claudius avoit mérité la mort, en projettant un fratricide & en se révoltant contre son souverain : malgré cela ce Souverain, qui le prit les armes à la main, eut assez de clémence pour le laisser vivre, & se contenta de l'exiler sur la montagne de Wechné, renouvellant alors l'anciene coutume d'emprisonner les Princes du sang royal, au lieu de les faire périr suivant l'usage de son tems, usage barbare, qui depuis environ un siecle avoit coûté la vie à plus de soixante Princes.

Facilidas envoya aussi à Wechné son propre fils David, ainsi que tous ses freres : mais bien loin d'être égorgés, nous voyons que la plupart d'entr'eux étoient encore en vie longtems après, & assisterent à un grand festin que leur donna le petit-fils de Facilidas. Un pareil événement est fort rare dans l'histoire Abyssinienne : mais il semble que le ciel ait permis celui-ci en faveur de l'innocence, & pour confondre le mensonge, dont toute la honte retombe sur le Jesuite calomniateur.

Enfin, la troisieme fausseté consignée dans le libelle du Patriarche, c'est que Facilidas embrassa la religion mahométane, & fit venir des docteurs de Moka pour l'instruire dans les principes du Koran. Nous avons déjà vu ce qui servit à fonder cette accusation, si toutefois elle peut avoir quelque fondement. Mais il est bien reconnu que quoique sous le regne de Facilidas, l'Eglise fût gouvernée avec équité, avec douceur, & sans aucune espece de bigoterie, il n'y a jamais eu de Prince plus attaché à la communion Grecque que lui & son fils; & jamais deux Rois ne se conduisirent plus sage-

Digitized by Google

ment qu'eux, d'après les troubles & les désordres qu'ils avoient vus occasionnés par des religions étrangeres.

L'ON distingue aisément dans toute la lettre du Patriarche un esprit orgueilleux, qui s'abandonne avec plaisir à sa colere, à sa méchanceté. Si, comme il le paroît, Alponso Mendez n'avoit aucun égard, aucune considération pour les puissances que sa religion lui recommandoit pourtant de respecter, s'il étoit trop éclairé, ou plutôt trop vain pour suivre les préceptes de Jesus-Christ, & secouant de ses pieds la poussiere de l'Abyssinie, remettre le soin de sa cause à un Juge qui auroit, avec le tems, séparé le bon du mauvais, il eût dû au moins avoir un peu d'amour & de charité pour les infortunés chrétiens qui devoient tomber entre les mains de Facilidas. Oui, nous pouvons raisonnablement supposer que tous les meurtres commis depuis par les Turcs dans la personne de ces malheureux Prêtres, assez insensés pour entrer à Masuah & à Suakem, furent les fruits du libelle calomnieux du Patriarche.

APRÈS la mort du dernier Missionnaire, Bernard Nogeyra, on ne sut plus d'autres nouvelles de ce qui se passoit en Abyssinie, que par le moyen de quelques marchands Ethiopiens qui alloient faire le commerce chez les Hollandois de Batavia. C'est là que l'ingénieux Ludoff, très-occupé de l'histoire Abyssinienne, & n'épargnant aucune peine pour entretenir une correspondance dans ces contrées, apprit qu'après avoir eu un regne long & prospere, Facilidas venoit de mourir paisiblement & de laisser la couronne à son fils.

Digitized by Google

Cette nouvelle alarma le zele de deux grands champions des Jefuites, le Grand, fecrétaire de l'ambaffade de France en Portugal, & M. Piques, Docteur de Sorbonne, & l'un des plus ennuyeux controverfiftes qui aient jamais écrit.

Soudain ces deux Meffieurs, fans avoir aucun preuve à fournir, & fans autre motif que leur ardent bigotifme, fondirent fur le pauvre Ludoff, qu'ils accuferent de partialité, de menfonge & de dol. Ils foutinrent même à tort & à travers, que Facilidas avoit vécu continuellement dans les troubles & dans le malheur des confpirations & des défaites, & qu'il étoit mort ou près de mourir d'une maniere horrible, pour fatisfaire la vengeance du ciel qui le pourfuivoit. Ces contes abfurdes ne manquerent pas de fe répandre au loin, par le foin charitable des dévots. — *Fata obftant!..* La vérité perce enfin. Les annales Ethiopiennes, exemptes de tout efprit de parti, rapportent que malgré l'état de trouble où Socinios laiffa l'empire à fon fils, Facilidas durant fon long regne, n'éprouva que peu d'infortunes, & qu'il fut prefque toujours victorieux, tant par lui que par fes lieutenants.



HANNÈS Ier. OU ŒLAFE SEGUED.

De 1665 à 1680.

Dévotion du Roi. — Il mécontente son fils Yasous, qui s'enfuit de Gondar.

CE Prince reçut l'Empire dans un état de paix, & il eut la sagesse de l'y maintenir. Il ne haïssoit pourtant point la guerre : mais excepté deux campagnes qu'il entreprit contre les habitans du Lasta, & une contre les Shangallas & qui ne furent que de très-peu de conséquence, il n'y eut point de son tems d'expéditions militaires ; & les rebelles, les concurrens au trône, si communs sous d'autres regnes, ne troublerent point le sien.

HANNÈS fut d'un caractere naturellement porté à la bigoterie. Dès le commencement de son regne il défendit que ses sujets mahométans mangeassent d'autre viande que celle qui avoit été tuée par les chrétiens ; & ayant fait rassembler en tas tous les livres catholiques, que les Jesuites avoient traduits en langue Ethiopienne, il les fit brûler. L'Église étoit l'objet de ses soins ; & il paroît que les matieres de religion employerent presque tout son tems. Il déposa l'Abuna Christodulus, nommé par son pere, & il le remplaça par l'Abuna Sanuda.

CE coup d'autorité déplut sans doute au Prince Yasous ;

Digitized by Google

qui, profitant de la nuit, s'enfuit du palais de son pere, & passa le Nil. Le Kasmati Aferata Christos le poursuivit sans pouvoir le prendre. Yasous se réfugia quelque tems dans la maison de sa sœur; mais enfin il rentra dans Gondar à la la sollicitation de son pere.

Il y eut, pour la seconde fois sous le regne d'Hannès, une assemblée du Clergé, où les moines de Debra Libanos, & ceux d'Eusthathius firent éclater leurs divisions. Le Roi fut, ce semble, présent à tous leurs débats, & tint sagement la balance, sans se déclarer pour aucun parti. Mais toutes ces disputes religieuses ne suffisoient point à l'esprit actif de Yasous, qui s'enfuit pour la seconde fois de Gondar. Pris alors au bord du Bashilo, ce Prince fut ramené au palais où il trouva son pere très-malade.

Hannès mourut le 19 de Juillet 1680, après avoir occupé le trône pendant quinze ans, & il fut enterré à Tedda. A en juger par la briéveté des annales de son regne, il semble n'avoir été qu'un Roi foible : mais, peut-être, si les circonstances où il s'est trouvé nous étoient mieux connues pourrions-nous le placer au rang des Rois sages.



Digitized by Google

YASOUS Ier.

De 1680 à 1704.

Brillante expédition du Roi à Wechné. — Guerre des Gallas & des Agows. — Apparution d'une Comete. — Campagne contre les Zéegams & les Shangallas orientaux. — Voyage de Poncet. — Ambassade de Murat. — Ambassade de du Roule. — Du Roule assassiné à Senaar. --- Yasous assassiné dans son Palais.

Yasous monta sur le trône de son pere Hannès, à la satisfaction de tout l'Empire. Il s'étoit, ainsi que nous l'avons dit, dérobé deux fois du palais de Gondar; & ces évasions furent attribuées à l'impatience qu'il avoit de regner. Mais je les crois plutôt l'effet d'un caractere noble & généreux, qui ne pouvoit s'accorder avec le caractere dévot, avare & soupçonneux de son pere. Yasous fuyoit son pere & son roi; mais il ne tenta jamais de former un parti contre lui, ni de lui aliéner l'affection du peuple & de l'armée. Ce qui pressoit encore Yasous de ne pas se tenir trop près du Roi, c'est qu'il y avoit une différence dans leurs opinions religieuses. Le Prince avoit une grande prédilection pour les moines de Debra Libanos, c'est-à-dire de la haute Eglise; & son pere avoit fait tous ses efforts pour lui inspirer des sentimens contraires & le disposer en faveur des moines de l'Abba Eustathius.

C'est

C'EST donc à cette façon de penser si différente, tant pour ce qui concerne la religion, que pour les choses ordinaires, que j'attribue la répugnance qu'avoit Yasous pour la société de son pere. La premiere démarche qu'il fit en arrivant au trône, acheve même de confirmer cette idée; car il changea totalement le gouvernement qu'il trouva établi dans l'Eglise.

IL fut proclamé Roi le 7 juillet 1680; & dès le lendemain il déposa l'Acab Saat Constantius, & il conféra cette dignité à Asera Christos. Ensuite convoquant une partie du Clergé, il fit élire Itchegué le moine Cyriacus, à la place de Tzaga Christos.

C'ÉTOIT alors l'instant où, suivant l'usage, le Roi devoit faire sa profession de foi, par rapport à la différence d'opinion sur l'Incarnation du Christ, différence dont j'ai déjà parlé, & qui partageoit l'église Abyssinienne. Mais Yasous refusa de s'expliquer, sous prétexte qu'il n'y avoit point en ce moment de véritable Abuna en Abyssinie: car Hannès avoit, peu de tems avant de mourir, écrit au Patriarche d'Alexandrie pour déposer l'Abuna Christodulus, & même l'Abuna Marcus, désigné pour succéder au premier. Hannès se plaignoit que leur foi avoit été flotantte entre les deux partis.

NON content de l'exclusion de ces Prélats, Hannès avoit encore demandé au Patriarche d'élever au rang d'Abuna, Sanuda, homme connu par son dévouement aux moines de Saint Eustathius & à leurs principes, tandis que les

deux autres sembloient pencher pour les moines de Debra Libanos. Yasous annonça à son Clergé, qu'il ne souffriroit point l'élection de Sanuda, & toute l'assemblée se conforma volontiers aux sentimens de son Roi, qui soudain envoya au Caire pour que Marcus fût nommé, déclarant positivement qu'il n'en recevroit pas d'autre. Il fit faire alors une dédicace pompeuse de l'église de Tecla Haimanout, qu'il orna avec la plus grande magnificence, & à laquelle il accorda des terres qui en accrurent considérablement les revenus.

Ces deux circonstances, & principalement la derniere, montrerent à tout l'empire l'affection du Roi pour la haute Eglise, aussi clairement qu'auroit pu faire la proclamation la plus solemnelle. Mais il se borna là. Il ne voulut jamais faire connoître ses sentimens d'une autre maniere, quelques sollicitations que lui en fit la tourbe importune des moines.

Après avoir arrangé les affaires de l'Eglise, Yasous s'occupa de celles du trône. Il éleva Anastasius à la place de Ras, ou de Lieutenant-général du royaume, & il lui laissa le gouvernement dont il étoit déjà pourvu. Ce choix décela une sagesse & une pénétration qui donna à tout l'empire la plus haute opinion de son maître. Anastasius étoit déjà avancé en âge, mais rempli de capacité, d'une vertu éprouvée, & l'idole de tous ses voisins, qui avoient recours à lui dans tous leurs différends, & ne se conduisoient que par ses conseils.

Le Roi fit alors un voyage fort extraordinaire, & tel que l'Abyssinie n'en avoit jamais vu. Suivi de la plus grande partie de la noblesse, il se rendit au pied de la montagne de

Wechné, & il donna ordre qu'on lui amenât tous les Princes de la race de Salomon, exilés sur la montagne.

PENDANT le dernier regne, Wechné & les Princes malheureux qu'on y tenoit en prison, avoient été oubliés totalement. Hannès ayant des enfans en âge de gouverner, & Yasous, qui étoit l'aîné, vivant auprès de lui, il n'y avoit point eu lieu de craindre qu'aucun prétendant à la couronne s'échappât de la montagne pour faire une révolution. Mais le triste oubli dans lequel languissoient ces Princes, sembloit sans doute ce qu'ils avoient de mieux à desirer: car il étoit toujours dangereux pour eux d'être trop connus, soit en bien, soit en mal. Le châtiment suivoit toujours de près l'attention que pouvoit exciter un de ces infortunés; & tous les messages, les informations, les visites de la part du roi, n'étoient pour celui à qui on les adressoit, que les avant-coureurs de la perte de sa vie ou de sa mutilation. Etre oublié, étoit donc le plus sûr : mais cette sûreté étoit encore une infortune. Les revenus fixés pour la subsistance des prisonniers étoient mal payés par le Roi, ou retenus par les Officiers chargés de les leur remettre ; & l'avarice d'Hannès avoit souvent exposé tous ces pauvres Princes à périr de froid & de faim.

YASOUS, parfaitement instruit de leurs malheurs, se sentit pressé par son caractere généreux de les réparer à jamais; & rien ne contribua peut être autant à lui attacher le cœur de ses sujets, que la conduite magnanime qu'il tint en cette occasion.

Au milieu de cette noble famille, parut, comme s'il s'étoit relevé de la tombe, Claudius, fils de Socinios, le premier qui avoit été emprisonné sur la montagne de Wechné par son frere Facilidas, grand-pere de Yasous. C'est ce même Prince Claudius, que les Jésuites avoient voulu, comme nous l'avons déja rapporté, placer sur le trône de son pere, pour convertir l'Abyssinie à la religion romaine par leurs intrigues, & la soumettre par les armes Portugaises; c'est ce même Prince, que pour rendre leurs ennemis plus odieux, les Jésuites ont dit avoir été égorgé par son frere Facilidas. Mais on peut juger, par cet exemple, des autres calomnies qu'ils ont eu l'indignité de répandre sur un Monarque sage, vertueux, bienfaisant, dont les seuls crimes étoient un attachement inviolable à la religion & aux loix de son pays, & une juste répugnance à soumettre les droits de sa couronne & ceux de son peuple à l'aveugle autorité d'un Prélat étranger.

On vit descendre aussi de la montagne les fils de Facilidas & leurs enfans, ainsi que les deux freres du Roi, Ayto Théophile & Ayto Claudius, nés comme lui d'Hatzé Hannès. La vue de tous ces Princes, dont quelques-uns étoient très-avancés en âge, d'autres dans la fleur de leur jeunesse, & d'autres encore enfans, mais tous couverts de haillons, ou plutôt à moitié nuds, fit une telle impression sur le jeune Roi, qu'il fondit en larmes. Il les accueillit tous de la maniere la plus tendre, montrant beaucoup de respect aux vieillards, une familiarité aimable à ceux de son âge, & un vif intérêt aux plus petits, à qui ses caresses & ses discours promettoient un meilleur sort.

Digitized by Google

L'UN de ses premiers soins fut de les pourvoir de tout ce qui leur étoit nécessaire. Il fit habiller ses freres comme lui, & ses oncles furent vêtus encore plus richement. Ensuite il leur distribua à tous une somme d'argent considérable.

L'ON étoit alors dans le mois de Décembre, qui en Abyssinie est le temps le plus agréable de l'année, parce que le soleil est modérément chaud & le ciel toujours exempt de nuages. Toute la Cour avoit planté ses tentes au pied de la montagne, & une foule de peuple, accourue en cet endroit, n'avoit pour lit que l'herbe des prairies. Yasous traita tout le monde; & les jours & les nuits ne furent qu'un festin continuel. Il est trop juste, disoit le Roi, que je paie un plaisir dont aucun de mes prédécesseurs n'a jamais osé jouir. Aussi, personne n'y parut prendre plus de part que ce Monarque. Toutes les graces qu'on sollicita furent accordées, tous les coupables pardonnés. Enfin, après avoir resté là un mois, le Roi se préparant à partir, se fit apporter le Deftar, c'est-à-dire, le livre du trésor, dans lequel sont écrites les sommes qu'on paie pour l'entretien des prisonniers; & après s'être bien éclairci des paiemens qu'on avoit faits, après avoir effacé les retenues qui avoient été accordées à d'autres que ceux à qui les pensions étoient dûes, & pourvu à ce que tout fût à l'avenir exactement soldé, il donna au Gouverneur de Wechné une augmentation de territoire, pour le dédommager de la perte qu'il alloit faire. Puis il embrassa tous les Princes, en les assurant de sa constante amitié; & montant à cheval, il amena le Gouverneur avec lui, & laissa tous les prisonniers libres au pied de la montagne.

Digitized by Google

Cette derniere marque de confiance fit encore plus d'impreſſion que les autres bontés de Yaſous ſur toute cette troupe de Princes, qui s'empreſſerent de regagner volontairement leur priſon, conſidérant chaque inſtant de délai comme une trahiſon envers leur ſenſible & magnanime bienfaiteur. Leur chemin fut arroſé de larmes de reconnoiſſance, & les échos de la montagne retentirent des vœux qu'on adreſſoit au ciel pour que le regne de Yaſous fût long & proſpere, & que la couronne fût à jamais portée par ſes deſcendans. Il faut remarquer que pendant la durée du regne de Yaſous, regne très-long, & rempli de troubles & de guerres, aucun prétendant au trône ne quitta la montagne, ni ne parut contraire aux vœux qu'ils avoient tous ſi volontairement formés.

Le Roi retira encore un autre avantage de ſa généroſité. Toute ſa Cour, tous les Grands de l'Empire eurent occaſion de voir les Princes qui pouvoient prétendre à la couronne, & en les comparant à Yaſous, ils convinrent unanimement que s'ils étoient dans le cas de s'aſſembler pour élire un Monarque, le choix ne pourroit tomber que ſur celui qu'ils avoient.

Quoique le pays des Agows & des Damots ſoit en général plane & couvert de pâturages, chacune de leurs Tribus a quelque montagne, où aux premieres alarmes des ennemis, elle ſe retire avec ſes troupeaux. Les Gallas, voiſins de ces peuples au midi, n'en ſont ſéparés que par le Nil; & les Shangallas habitent les contrées baſſes, ſituées à l'occident. C'eſt donc principalement contre ces nations des

Gallas & des Shangallas que les Agows & les Damots ont besoin de leurs forteresses naturelles.

CEPENDANT, ils sont les seuls habitans de l'Abyssinie qui cultivent à certains égards l'amitié des Shangallas. Ils ont même des endroits marqués où les deux nations se rendent pour trafiquer ensemble. Les Agows y portent du cuivre, du fer, de la verroterie, des peaux de bêtes, & ils y reçoivent en échange de l'or; car c'est au sud & à l'ouest de ces peuples qu'est le pays qui produit l'or, le plus près de l'Abyssinie. Ce métal ne se trouve jamais dans l'Abyssinie même.

YASOUS traversant le pays des Agows, entra dans celui des Shangallas, où, suivant l'antique usage des Abyssiniens, il fit la chasse aux éléphans & aux rhinocéros. Il est vrai que ce fut toujours la premiere expédition du regne de ses prédécesseurs; mais lui n'en fit que la seconde du sien. Il avoit commencé l'exercice de son pouvoir d'une maniere bien plus noble. Il s'étoit signalé au pied de la montagne de Wechné, par des actes de générosité & de bienfaisance.

CE Prince étoit, dit-on, l'homme de son siécle qui avoit le plus de grace & d'habileté à manier un cheval. Aussi, se distingua-t-il autant à la chasse des bêtes féroces, par son adresse & par son courage, qu'il s'étoit distingué, peu de tems auparavant, par les vertus aimables qui l'avoient rendu si cher aux Princes de son sang. Par-tout où ce jeune Roi se présentoit, il excitoit l'enthousiasme. Les moines, les hermites, prophetes de malheur, n'avoient encore osé lui

Digitized by Google

prédire rien de ſiniſtre : mais tout le monde ouvroit la bouche pour annoncer que ſon regne ſeroit glorieux & brillant ; & on n'avoit pas beſoin pour cela de prétendre au don de prophétie.

La ſeconde année de ſon regne, Yaſous entra en campagne avec une armée peu nombreuſe, mais bien choiſie. Les Edjows & les Wollos, deux des plus puiſſantes Tribus des Gallas méridionaux, profitant de l'abſence du Ras Anaſtaſius, étoient entrés en Amhara par un défilé des montagnes, à côté duquel eſt Melec Shimſa, l'une des principales villes de cette province.

Le Roi laiſſant au vieux Ras le ſoin de commander dans Gondar, ſe chargea d'aller lui-même ſecourir l'Amhara ; & prenant avec lui toutes les troupes qu'il trouva ſur ſon paſſage, il arriva à Melec Shimſa, avant que les Gallas euſſent aucune connoiſſance de ſa marche. Les Gallas choiſiſſent toujours pour camper les terreins les plus unis, parce qu'ils n'ont que de la cavalerie. Mais la province d'Amhara eſt remplie de hautes montagnes, & on ne peut y entrer que par des défilés très-étroits. Le Roi, au lieu de s'amuſer à marcher droit aux ennemis, gagna les hauteurs, & les laiſſa s'avancer dans les vallées, pillant & brûlant tous les villages & les égliſes qu'ils trouvoient ; & lui s'empara du paſſage par lequel il ſavoit qu'ils feroient leur retraite. Il mit en embuſcade avec lui un corps de troupes redoutables, & il plaça en outre, à l'entrée de la gorge où le terrein étoit très-eſcarpé, ſa meilleure infanterie, armée de lances & de carabines. Non content de cela, il diviſa ſa cavalerie, dont il donna

donna la moitié à conduire au Kafmati Demetrius, & il prit le refte fous fon commandement. Puis il fe cacha avec fes troupes dans un bois, à environ un demi-mille de l'entrée du défilé, & il ordonna à Demetrius de fondre tout-à-coup fur les Gallas & de reculer foudain, comme s'il étoit effrayé de leur nombre, & s'il vouloit fe fauver dans les montagnes.

DEMETRIUS trouvant plufieurs partis de Gallas difperfés dans la plaine & occupés à ravager le pays, tomba fur eux, en maffacra beaucoup, & arriva ainfi au milieu de leur armée. Les Gallas fortirent alors de toutes parts & couperent la retraite au Général Abyffinien qui fut tué fur la place, après avoir combattu avec la plus grande valeur. Son parti, très-diminué, s'enfuit, mais d'une maniere qu'on ne pouvoit prendre pour un ftratagême. Les Gallas les pourfuivirent de très-près, & entrerent avec eux dans le défilé, croyant alors leur avoir coupé toute retraite dans leur province. Mais ils furent bientôt accueillis par les coups de fufils qui partoient du milieu des bois & par les lances qui fortirent de tous les côtés de la montagne.

AU premier bruit de la moufquetterie, le Roi s'avança promptement & trouva les Gallas dans la plus grande confufion, & fongeant à regagner la plaine. Il ne leur en donna pas le temps; & ces barbares furent aifément exterminés par les troupes fraîches de Yafous & par les habitans de la province qui s'étoient joints au Roi, & que la vengeance rempliffoit de fureur. Environ fix mille Gallas refterent ce jour-là fur le champ de bataille; & on en conduifit quelques-uns à Gondar, qui furent vendus avec mépris, comme de vils efclaves. Le Roi ne perdit que fort peu de monde, à l'ex-

Digitized by Google

ception des ſoldats qui furent tués avec Demetrius, & dont il entendit raconter la perte ſans témoigner aucun regret: « J'ai averti cet homme, dit Yaſous, de ſe faire voir & de » ſe retirer. Si j'avois cherché là une victoire, j'y aurois » moi-même conduit mon armée. Je marche contre les Gal- » las, non en Roi, mais en exterminateur, parce que je ne » veux que les exterminer. »

QUOIQUE Yaſous fût fermement attaché à ſon opinion ſur la religion, ou pour mieux dire, ſur les diſputes inintelligibles des moines, il laiſſoit chaque ſecte penſer à ſa fantaiſie, & vraiſemblablement il les dédaignoit en ſecret toutes les deux.

MAIS les moines de S. Euſtathius étoient bien éloignés de cet eſprit de tolérance. Ils regarderent comme une marque de mépris que le Roi leur donnoit, la maniere dont il venoit de dépoſer l'Acab Saat Conſtance & l'Itchegué Tzaga Chriſtos. Ils reſſentirent non moins d'indignation en voyant l'Abuna Sanuda, l'un de leurs plus zélés partiſans, ſous le règne d'Hannès, changer tout-à-coup de ſentiment, ſe déclarer implicitement pour l'opinion de Yaſous, & augmenter, par ce moyen, le nombre & le crédit de leurs adverſaires. Ils dirent qu'ils ſouffriroient toute choſe au monde, plutôt que de vivre ſous un Roi qui ſe montroit ſi favorable à l'ordre de Debra Libanos. C'étoit pourtant le tour de ces derniers d'avoir l'avantage; car Hannès avoit eu plus d'attachement & de partialité pour les Euſtathiens, que jamais Yaſous n'en montra pour aucun ordre de moines.

Digitized by Google

Les principaux auteurs de ces murmures féditieux étoient l'Abbé Tebedin, Supérieur du monaftere de Gondga, & le Kafmati Wali, Gouverneur du Damot, & Galla de naiffance. Ces deux fanatiques turbulens ayant mis dans leur parti les Agows & toute la province de Damot, pafferentle Nil, l'un à Goodero, & l'autre à Baffo, fe réunirent & proclamerent Roi un petit-fils de Socinios, nommé *Ifaac*. Ce Prince n'avoit jamais été envoyé dans la montagne, parce que fon pere fe trouvant libre, quand Facilidas exila fes freres à Wechné, il s'enfuit chez les Gallas, où il vécut dans l'obfcurité, attendant une conjoncture favorable pour déclarer fa naiffance & réclamer la couronne.

Les Gallas qui ne cherchoient qu'un prétexte pour faire des incurfions en Abyffinie, faifirent promptement cette occafion, & parurent en foule de tous côtés. L'armée d'Ifaac fut donc bientôt très-confidérable, & les Agows & les Damots n'attendoient qu'à le voir paffer le Nil pour fe joindre à lui. La rébellion alloit enfin devenir générale, fi la vigilance du Roi ne s'y étoit oppofée. A la premiere nouvelle, il courut aux armes ; & il étoit déja fur les bords du Nil, que les Gallas n'avoient pas encore eu le temps de le traverfer pour fe réunir à leurs confédérés.

La préfence de Yafous en impofa tellement aux Agows & aux rebelles du Damot, qu'ils n'oferent pas faire le moindre mouvement, quand ce Prince paffa le fleuve pour entrer dans le pays des Gallas. Il eft vrai que ne le croyant point inftruit de leurs deffeins, ils fe flatterent que s'il triomphoit des Gallas, il repafferoit au milieu d'eux fans leur faire le

moindre mal; & que si au contraire il étoit vaincu, ils pourroient lui couper la retraite.

Mais les Gallas qui s'étoient attendus à combattre une armée fatiguée & à demi-ruinée par les Agows, vivant sur la rive opposée du fleuve, ne la virent pas plutôt venir vers eux, dans toute sa force, qu'ils songerent combien il y avoit de danger & peu d'avantage pour eux à faire de leur pays le théâtre de la guerre. Aussi-tôt, plusieurs d'entr'eux déserterent & allerent faire leur paix avec Yasous. Ceux qui demeurerent fideles à Isaac, étoient en petit nombre, & furent aisément dispersés. Pour Isaac, lui-même, pris & mené au Roi, il fut livré aux soldats qui lui donnerent soudain la mort à coups de sabre. L'ennemi ne put perdre en cette occasion que peu de monde; & le Kasmati Maziré fut le seul Officier tué du côté du Roi.

L'année 1685, qui fut la cinquieme du regne de Yasous, se passa sans qu'il y eût aucune expédition militaire. Yasous avoit pardonné à l'Abbé Tebedin & au Kasmati Wali; & les moines lui ayant demandé une convocation du clergé, il la leur accorda. Mais à peine l'assemblée eut-elle commencé, que le Roi voyant qu'elle ne produiroit que de vaines disputes & des invectives, prononça ce discours d'un ton calme & plein de fermeté: « Vos disputes sont si » embrouillées & si peu édifiantes, que je doute qu'elles » soient fondées sur l'Ecriture-Sainte. Ce qui augmente même » mes soupçons, c'est que le Patriarche d'Alexandrie ne » s'en inquiéte nullement, & semble même ne pas les » connoître, non plus que l'Abuna ne les connoissoit en arri-

» vant en Abyssinie. Toutefois, si vos opinions diverses sont » fondées sur l'Ecriture, l'une d'entr'elles doit être fausse; » & si l'une est fausse, elles peuvent également l'être toutes » les deux. Ainsi, j'ai résolu de choisir plusieurs moines des » plus distingués dans les deux partis, pour qu'en présence de » l'Itchegué & de l'Abuna, ils examinent les livres saints, » & qu'ils reglent les principes qui pourront désormais être » admis par les partis opposés. »

CETTE proposition fut très-applaudie; & dès le lendemain, le Roi donna ordre à deux moines de Debra Libanos, qui étoient alors à Gondar, à l'Abbé Tebedin, à Cosmas d'Aruana, à l'Abuna Sanuda & à l'Itchegué, de se rendre immédiatement à Debra Mariam, île du lac Tzana, où ils pouvoient discuter tranquillement leurs opinions & fixer les points propres à être admis par les partis rivaux. Puis, sans laisser à ces Prêtres le temps de répliquer, il congédia l'assemblée & se mit à la tête de ses troupes.

QUOIQUE parfaitement instruit de la part qu'avoient pris à la rébellion d'Isaac les habitans du Damot, une grande partie des Agows, & sur-tout la Tribu désignée sous le nom de *Zeegam*, Yasous sut si bien dissimuler, qu'ils crurent, presque tous, qu'il ignoroit leurs torts, ou que du moins, il ne se soucioit pas de les punir, puisqu'à son retour du pays des Gallas, il avoit traversé le Damot, sans témoigner aucune animadversion, sans souffrir que ses troupes commissent la moindre hostilité. Il passa de même cette fois-ci dans le canton des Zeegams, & il marcha contre les Shangallas Geesas & Wumbaréas.

Ces deux Tribus ſont peu connues. Payèns comme le reſte des Shangallas, les Geeſas & les Wumbaréas, elles adorent le Nil & un certain arbre, & elles ont un langage particulier. Leurs cheveux ſont laineux, leur peau eſt extrêmement noire. D'une haute ſtature & très vigoureux, ils ont le front reſſerré, os des joues élevés, le nez plat, la bouche grande & les yeux fort petits. Avec tous ces traits, un air plein de vivacité & de gaieté les rend plus agréables que le reſte des noirs. Leurs femmes ſont très-paſſionnées, & ſe vendent beaucoup plus cher que les autres négreſſes.

Le pays qu'habitent ces Tribus eſt borné au midi par le Metchakel; à l'occident, par le Nil; à l'orient, par le Sérakò & par une partie du Gueſgué & du Kuara; & au nord, par le Belay, le Guba & par le territoire des Hamidgés (1) du Sennaar. Les Geeſas & les Wumbaréas ſont des invaſions fréquentes en Abyſſinie, & enlevent les enfans des Agows, qu'ils vont vendre à Guba, aux Mahométans; car les Mahométans portent à Guba du fer & des étoffes groſſieres de coton, & ils en tirent de l'or & des eſclaves.

Les Geeſas habitent les rives du Nil & l'appellent de leur nom *Geeſa*, nom qui lui eſt également donné par les Agows du petit diſtrict de Geesh, où le fleuve prend ſa ſource. Les Geeſas n'ont jamais été en paix avec l'Abyſſinie. Ils ſont gouvernés par les chefs de leurs familles, & ils vivent ſéparément, par rapport à la chaſſe; auſſi n'a-t-on point de peine

(1) C'eſt le nom des Negres payens qui vivent près des frontieres ſud-oueſt du Sennaar.

Digitized by Google

à les vaincre. Les hommes portent un petit morceau de toile de coton autour des reins, & ont le reſte du corps tout nud. Les nuits ſont très-froides dans leur pays, & ils les paſſent autour de grands feux. Comme la mouche Zimb n'eſt pas ſi dangereuſe là que du côté du Levant, ils ont quelques chevres. Leurs armes ſont l'arc & la fleche, la lance & une grande pique de bois, ayant au bout un pommeau auſſi gros qu'une tête d'homme. Ils adorent, ainſi que je l'ai déja dit, le Nil, mais non pas d'autre riviere. Leur nom de Geeſa qu'ils lui donnent, ſignifie le premier fabricateur ou le Créateur. Ils attribuent à l'eau de ce fleuve la vertu de guérir la plupart des maladies.

A l'orient des Geeſas ſont les Wumbarcas, dont le pays s'étend juſques au Belay.

Yasous attaqua d'abord les Gallas. Il en prit une partie & diſperſa le reſte. Enſuite tournant à droite, il marcha contre les Wambaréas, & trouva quelque réſiſtance dans les gorges étroites des montagnes. Il y perdit même le Kaſmati Koſté, homme d'une naiſſance obſcure, mais que ſon mérite avoit élevé aux premiers emplois. Cet Officier fut tué d'un coup de fleche.

Le Roi repaſſa le Nil, traverſa le pays des Agows Zeegams d'une maniere auſſi paiſible que la premiere fois; & ſans donner la moindre occaſion de ſoupçonner ſes deſſeins, il alla camper à Ibaba. C'eſt là qu'il avoit convoqué une aſſemblée du Clergé pour que les prêtres chargés d'examiner les points de controverſe, & de chercher les moyens d'opérer une conciliation, fiſſent leur rapport. L'Abuna, l'Itchegué

Digitized by Google

& tous ceux qui avoient été à Debra Mariam, parurent devant le Roi : mais quoique tout se fût passé paisiblement dans l'isle, dès que ces prêtres furent devant l'assemblée, leur zele ardent se déploya avec toute sa violence. D'un côté Ayto Christos & l'abbé Welled Christos de Debra Libanos; de l'autre Tebedin & Cosmas commencerent une dispute sur l'incarnation; & d'argument en argument la chose dégénera en véritable sédition.

Le turbulent Tebedin, laissant la religion à part, parla avec véhémence de leur retraite à Debra Mariam & s'en plaignit comme d'un exil cruel. Le Ras Anastasius, l'Abuna Sanuda, & les hommes les plus sages des deux partis répondirent à Tebedin, & blâmerent la maniere dont il osoit parler du Roi; & à l'issue de l'assemblée Yasous fit charger de fers le fanatique qui l'avoit insulté & l'envoya prisonnier dans une montagne. Il retourna ensuite à Gondar.

Il y avoit neuf ans que Yasous regnoit lorsqu'il parut une comete (1), remarquable par sa grandeur, par sa clarté resplendissante, & par la longueur prodigieuse de sa queue. C'étoit la premiere qu'on eût observée à Gondar; & elle fut vue deux jours avant la fête de St. Michel, jour où l'armée Abyssinienne a coutume d'entrer en campagne. Ce phénomene répandit une alarme générale. Les prophetes, qui jusqu'alors avoient été très-discrets, crurent qu'il seroit honteux pour eux de garder plus long-tems le silence. Ils prédirent donc

(1) En 1689.

comme

comme une vérité infaillible & décidée de toute éternité, que la campagne qui alloit commencer offriroit une ſcene de carnage plus longue & plus terrible que toutes les guerres qui avoient déjà enſanglanté l'Abyſſinie. Mais que les torrents de ſang qui alloient couler ſous les pas du Roi ſeroient arrêtés par ſa mort; & que ce Prince ne reverroit jamais Gondar.

L'EXPÉDITION de Yaſous étoit encore un ſecret; & les ſiniſtres préſages des moines acquirent un grand crédit parmi le peuple. Mais le Roi penſoit différemment. Toutes les ſollicitations qu'on lui fit pour l'engager à différer ſon départ de quelques jours, furent inutiles. Il répondit avec ironie: » Fi donc! vous avez tort. Il faut donner beau jeu à la » comete. Uſons-en bien avec elle, ſans quoi elle ne paroî- » troit plus; & alors les gens oiſifs & les vieilles femmes » n'auroient plus de quoi s'amuſer ».

IL partit donc de Gondar le jour qu'il avoit déjà fixé. A peine étoit-il à Amdaber, à peu de journées de diſtance de ſa capitale, qu'un courier lui apporta la nouvelle de la mort de ſa mere. Auſſi-tôt il reprit le chemin de Gondar, & après avoir payé à ſa mere le tribut de douleur que lui devoit ſa tendreſſe, il la fit enterrer avec la plus grande pompe dans l'iſle de Mitraha.

QUOIQUE les prophetes ſe fuſſent un peu trompés dans leurs prédictions, ils ne perdirent point courage. Il n'y avoit point, à la vérité, eu du ſang répandu. Le Roi n'étoit pas mort avant de retourner à Gondar. Mais ſa mere venoit de

Digitized by Google

mourir, & c'étoit presque la même chose. La méprise ne devoit pas sembler bien grande, lorsque d'après l'autorité d'une comete, on ne se trompoit que sur le sexe de la personne dont on annonçoit la mort; & une Reine au lieu d'un Roi, ne pouvoit pas non plus être regardée comme une erreur de calcul. Quant au sang versé, & au trépas du Roi, ils avouoient qu'ils en avoient fixé le terme trop près : mais que cela arriveroit quand il plairoit à Dieu, dans un tems ou dans un autre.

Tout le monde convenoit que ces explications étoient les meilleures qu'on pût donner. Le Roi étoit le seul qui ne les approuvoit pas, parce qu'il voyoit clairement de la malice dans la prédiction de sa mort & de la perte certaine de son armée, au moment où il alloit entrer en campagne. Néanmoins il déguisa son ressentiment sous l'air de dérision avec lequel il attaquoit sans cesse les prétendus devins. Après s'être informé exactement du jour de la mort de sa mere, il dit à son Kéés Hatzé, ou Chapelain : » Comment est-il » possible que la comete ait prédit la mort de ma mere, puis- » que ma mere est morte quatre jours avant que la comete » ait paru ? » — Une autre fois, parlant au même Prêtre : » Je crains bien, dit-il, que vous ne fassiez trop d'honneur » à ma mere aux dépens de la religion. Convient-il de croire » que la même étoile qui se montra avec tant d'éclat à la » naissance du Christ, ait reparu tout exprès pour annoncer » la mort de la fille de Guebra Mascal ? » — Ces discours railleurs & plusieurs autres semblables, que les visionnaires regardoient comme des impiétés, humilierent tellement le Chapelain Kosté, grand protecteur des rêveurs & des devins,

qu'il abandonna sa place pour aller vivre parmi les hermites du désert de Werk-Leva, près des frontieres du Sennaar, & étudier l'aspect des étoiles plus à son aise.

Bien que nous n'ayons pas pour la comete vue à Gondar, le respect superstitieux des fanatiques Abyssiniens, nous ne la traiterons pourtant point avec le mépris que Yasous fut trop prompt à lui témoigner. Nous nous servirons même d'elle, en rendant grace à l'historien qui a cité son apparution. Nous essayerons, par son moyen, d'établir notre chronologie en opposition à celle des Écrivains catholiques, qui sont obligés de s'en rapporter à des dates incertaines, & à des oui-dire, pour tout ce qui s'est passé avant l'arrivée des Missionnaires en Abyssinie.

Yasous le Grand, dont nous écrivons maintenant l'histoire, monta sur le trône après la mort de son pere Hannès, en 1680. La neuvieme année de son regne étoit donc l'année 1689.

Hedar est le troisieme mois des Abyssiniens, & répond à notre mois de Novembre. Or le douzieme jour d'Hedar est la fête de Saint Michel Archange, & ce douzieme jour d'Hedar est précisément notre huitieme jour de Novembre.

Gondar est par les 12 degrés 34 minutes 30 secondes nord de latitude, & par les 37 degrés 33 minutes 0 secondes de longitude du méridien de Greenwich. La maniere dont la comete étoit embrasée, prouve certainement qu'elle

Digitized by Google

étoit très-près du soleil, & qu'elle alloit vers son perihelie, ou revenoit vers son aphelie. Toutefois par la grandeur de sa queue, toujours croissante, nous pouvons aussi conjecturer qu'elle s'avançoit vers le soleil, & étoit bien près de se trouver en conjonction avec lui.

Nous devons donc conclure que, malgré la rapidité de sa course, la comete a été vue un peu avant le 6 de Novembre, c'est-à-dire deux jours avant la fête de Saint Michel. Mais ceci dépend de la température. Quoique les pluies du tropique cessent le premier de septembre, le ciel est encore couvert de nuages en Octobre; ce n'est même qu'à la fin de ce mois, & principalement pendant la nuit, que tombent les dernieres ondées qui chassent les fievres du Dembea, purifient l'air & permettent aux armées d'entrer en campagne. Il est probable que la comete n'ayant d'abord que peu de clarté & point de queue, parce qu'elle étoit encore loin du soleil, ne pût être visible à l'œil nud : elle ne le devint que lorsque s'approchant de son perihelie, elle remplit le ciel de sa queue & de sa splendeur.

L'on trouve en effet dans les Auteurs Européens (1), qu'il parut en 1689, une comete, dont l'orbite a été calculé par M. Pingré, & qui arriva à son perihelie le 1er. Décembre; de sorte qu'elle devoit s'avancer très-enflammée & avec une violente rapidité vers le soleil, quand elle fut observée à Gondar le 6 Novembre.

(1) Astronomie de M. de la Lande, liv. 19, pag. 366.

Digitized by Google

Ces divers rapports font plus que suffisans pour constater l'identité de cette comete. C'est un phénomene trop rare, pour qu'on puisse s'y méprendre. Or, nous en concluons, que la neuvieme année du regne d'Yasous Ier. fut l'an 1689 de l'ere chrétienne, ainsi que nous l'avons établi dans notre chronologie, d'après les annales Abyssiniennes. S'il y a quelqu'erreur, du moins, elle ne peut être d'aucune conséquence pour les lecteurs, ni influer sur le récit des événemens.

L'ANNÉE suivante fut signalée par une alarme soudaine, qui se répandit d'un bout à l'autre du royaume, sans qu'elle eût pourtant un fondement réel. Les Gallas, disoit-on, étoient entrés en Gojam par plusieurs endroits à-la-fois avec une armée innombrable, & ravageoient toute la province; & ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'est que le Nil étoit alors débordé. Le Roi se mit en marche : mais il apprit bientôt que toute cette histoire étoit l'effet d'une terreur panique. L'armée innombrable de Gallas se bornoit à une petite bande de voleurs de cette nation, qui avoient effectivement passé le Nil suivant leur coutume, les cavaliers sur leurs chevaux, & les fantassins en s'accrochant aux queues des chevaux, ou portés sur des peaux de boucs remplies de vent. Ces barbares surprirent quelques petits villages, dont ils massacrerent les habitans, & soudain ils regagnerent l'autre bord du fleuve. Mais l'alarme se répandit au loin; & il y avoit des gens à Gondar qui auroient volontiers juré qu'ils avoient vu les églises & les cités en feu, & une nombreuse armée de Gallas marchant vers Ibaba, lors même qu'il n'y avoit pas un seul Galla en Gojam.

Digitized by Google

CEPENDANT, soit que Yasous considérât l'incursion de ce petit détachement de Gallas, dans une saison défavorable, & la terreur qu'ils avoient répandue, comme un artifice pour détourner son attention de quelqu'entreprise plus dangereuse, soit qu'il voulût profiter de cette circonstance pour mieux cacher ses desseins, il enjoignit à tous les habitans de la province de Gojam, en état de porter les armes, de venir le joindre à Ibaba le 7 Janvier, tems le plus favorable pour entreprendre une expédition dans le pays des Gallas; & en attendant que son armée fût assemblée, il se retira dans l'isle de Dek, au milieu du lac Tzana.

TANDIS que le Roi étoit dans cette isle, plusieurs moines mécontens, qui avoient été bannis pour s'être ligués avec le séditieux Tebedin, vinrent trouver ce Prince & le prierent de convoquer une nouvelle assemblée du Clergé pour les entendre. Ils avoient amené pour appuyer leur demande, Arca Denghel de Debra Samayat. Le Roi répondit, qu'il consentoit à convoquer l'assemblée, mais à condition que l'Abuna promettroit de s'y rendre; & comme ce Prélat étoit alors à Debra Mariam, il les envoya vers lui, pour savoir quelles étoient ses intentions.

MAIS l'Abuna, qui n'attendoit rien de bon de ces sortes d'assemblées, & qui savoit combien elles étoient désagréables au Roi, refusa absolument d'y assister. Alors les moines revinrent auprès du Roi, le conjurant d'user de ses droits pour assembler le clergé, sans s'inquiéter davantage de l'Abuna. Mais il leur répondit séverement, qu'il savoit bien

Digitized by Google

qu'il avoit le droit d'aſſembler ſes ſujets ſans autre raiſon que ſa ſeule volonté; que cependant, quand il s'agiſſoit de ſtatuer ſur des matieres de religion, il s'étoit fait une regle de ne point convoquer d'aſſemblée ſans que l'Abuna y fût préſent, ou du moins y conſentît. En achevant ces mots, il leur donna ordre de ſe retirer.

LES Grands qui étoient alors auprès de Yaſous, lui conſeillerent de faire charger de fers ces moines tracaſſiers, pour avoir oſé paroître en ſa préſence ſans ſon conſentement : mais le Monarque ſe contenta de les renvoyer dans les divers lieux de leur banniſſement. Le 10 Janvier il quitta l'iſle de Dek & ſe rendit à Ibaba, qui n'en eſt qu'à deux journées de chemin. Cependant, ſoit que les Gallas n'euſſent point projetté d'invaſion, ſoit qu'ils fuſſent épouvantés des préparatifs & de la préſence de Yaſous, & qu'ils ne ſe cruſſent pas même en ſûreté dans leur propre pays aucun d'eux ne paſſa le Nil, aucun ne cauſa le moindre trouble, ni dans le Gojam, ni dans le Damot.

L'EMPIRE entier croyoit l'attention du Roi captivée par lesGallas & les Shangallas, contre leſquels il avoit déjà fait pluſieurs campagnes avec tant de diligence & de bonheur : mais ſes expéditions avoient un motif plus important à ſes yeux, & dont le ſecret étoit encore au fond de ſon cœur, lors même que ceux qui en étoient l'objet l'avoient oublié. Toutes ſes marches contre les Shangallas n'étoient qu'un moyen pour endormir ceux qu'il regardoit comme ſes principaux ennemis, & pour pouvoir mieux leur porter le coup qu'il leur deſtinoit.

Digitized by Google

Six ans s'étoient déjà écoulés depuis que les Agows, & fur-tout la plus puiffante de leurs tribus, celle des Zeegams, s'étoient joints aux habitans du Damot & aux Gallas, pour mettre la couronne de Yafous fur la tête du Prince Ifaac, qui, comme on l'a vu, perdit la vie à la fuite d'une bataille qu'il livra au Roi fur les rives du Nil. Il faut fe reffouvenir que le pays des Agows eft en général ouvert, rempli de plaines fertiles, & arrofé par un grand nombre de belles rivieres. Il y a quelques collines, mais l'inclinaifon en eft douce; & l'on ne voit dans le territoire de chaque tribu qu'une feule montagne efcarpée, que la naturefemble y avoir placée exprès pour leur fervir de réfuge contre leurs ennemis mortels, les Gallas & les Shangallas. Cette defcription exacte du pays des Agows convient fur-tout au canton habité par la tribu des Zéegams, la plus puiffante, la plus riche & la plus commerçante de toute la nation.

Ce n'eft point une feule montagne, mais une chaîne confidérable de montagnes, qui coupe le pays en deux. Le pied de ces montagnes, jufqu'à moitié de leur hauteur, eft couvert de buiffons, de bambous, de rofeaux, de nopals, d'aloës, d'acacias, hériffés d'épines, & de plufieurs arbuftes entremêlés de Kantuffas (1), chardons d'une extrême beauté, qui feuls, lorfqu'ils croiffent en abondance, fuffifent pour arrêter la marche d'une armée. Au milieu de tous ces végétaux font des fentiers connus des habitans feuls, & qui conduifent fur les montagnes, où l'on trouve de profondes

(1) Voyez l'article du Kantuffas, dans l'Appendix.

cavernes;

cavernes, commencées probablement par la nature, & achevées par l'induſtrie humaine. L'entrée de ces cavernes eſt cachée par des buiſſons, des roſeaux, du liere ſauvage. Les chevaux & les cavaliers y ſont en ſûreté; & le ſommet des montagnes, plane & traverſé par des ruiſſeaux, eſt bien cultivé & hors de la portée de l'ennemi. A la premiere alarme les Agows conduiſent leurs troupeaux ſur leurs ſommets, & cachent leurs femmes & leurs enfans dans les cavernes, où le bétail eſt mis également, ſi l'ennemi s'approche de trop près; car il y a de ces cavernes qui peuvent contenir cinq cents bœufs, ainſi que les gens à qui ces troupeaux appartiennent. Enſuite les hommes deſcendent vers le pied des montagnes, & ſe tiennent cachés parmi les arbuſtes & les halliers, d'où ils font des ſorties ſur l'ennemi toutes les fois que l'occaſion leur ſemble favorable.

Le Roi avoit ſouvent aſſemblé ſon armée à Ibaba, qui n'eſt qu'à quatre journées de marche du canton des Zéegams. Il avoit plus fait, il avoit paſſé près de leur montagne, & étoit revenu par l'autre côté, dans ſa campagne contre les Géeſas & les Wambaréas; mais il s'étoit bien gardé d'y commettre le moindre acte d'hoſtilité, ni de témoigner qu'il fût fâché contre les habitans. Pour mieux les tromper encore, il donna rendez-vous à ſon armée à Eſté, dans le Begemder; & il fit dire au Kaſmati Claudius, gouverneur du Tigré, de venir le joindre avec toutes ſes forces, lorſqu'il apprendroit qu'il étoit arrivé à Lama, grande plaine qui s'étend au pied de la haute montagne du Lamalmon, non loin des bords du Tacazzé. Il envoya auſſi en ſecret, ordre au Kaſmati Claudius, au Kaſmati Dinnuo Chriſtos, à Adera & à Qua-

quera Za Menfus Kedus, de s'informer de quel côté on trouvoit de l'eau dans le Betcoom, & s'il y en auroit affez pour fon armée. Le Betcoom eft le nom que les Abyffiniens donnent au territoire des Shangallas orientaux, territoire adjacent aux provinces de Siré & de Tigré. Par cette manœuvre les Zéegams furent pleinement déçus. Les perfonnes les plus clairvoyantes prévirent que le Roi vouloit attaquer le Lafta; d'autres, qui favoient le fecret de l'eau, étoient fûres qu'il ne marchoit que contre les Shangallas.

YASOUS étant parti d'Ibaba, traverfa le Nil à la feconde cataracte, au-deffous de Dara, où il y a un pont. Puis entrant dans le Begemder, il joignit fon armée à Efté pendant qu'elle fuivoit le chemin qui conduit directement du pays des Agows & des Damots, dans le Lafta. Mais il ne fut pas plutôt arrivé à Efté, qu'il changea de route pendant la nuit & revint fur fes pas, traverfant le pays de Maitsha, & paffant le Nil, pour la feconde fois, à Goutto, au-deffus de la premiere cataracte.

DANS la matinée du 3 Mai, après fix jours d'une marche forcée, pendant lefquels il n'avoit pas campé une feule fois, Yafous entra, avec toute fon armée, dans le canton des Zéegams. Il y trouva tout dans la plus parfaite fécurité. Les habitans étoient avec leurs troupeaux dans la plaine & dans les villages. Les premiers qui fe préfenterent furent tous paffés au fil de l'épée. On prit les principaux confpirateurs, dont on vendit publiquement les femmes & les enfans, pour fervir à jamais comme efclaves. Le Roi retenant alors auprès de lui les plus riches Zéegams, pour lui répondre

de ſix années de tributs qui lui étoient dûes, les condamna à une amende de ſix mille bœufs, qu'on lui fournit ſoudain. Puis raſſemblant ſon armée, il envoya avertir les chefs du Damot de venir au-devant de lui, avant qu'il entrât dans leur territoire, & de lui amener des ôtages pour la contribution qu'il avoit réſolu de leur faire payer, ſans quoi il mettroit tout à feu & à ſang chez eux. Le même jour il alla camper à Aſſoa, lieu ſitué au midi des ſources du Nil, & ſéparé du Damot par la chaîne de montagnes d'Amid-Amid.

Les peuples du Damot, habitant un pays découvert, uni & ſans défenſe, n'eurent d'autre parti à prendre que d'implorer la clémence de Yaſous, qui les ayant condamnés à lui payer 500 onces d'or & 100 bœufs, emmena avec lui, les principaux d'entr'eux, pour lui ſervir d'ôtages.

S'éloignant enſuite des ſources du Nil, qui étoient à ſa droite, Yaſous paſſa par Dengui, par Fagita, par Arooſi. Il traverſa la riviere de Kelti, & laiſſant ſur ſa gauche le pays des Agows & des Atchefers, il retourna à Gondar par le Dingleber. Là il donna deux mille têtes de bétail aux Egliſes de Tecla Haimanout & de Yaſous, qui étoient les plus près du palais; & il diſtribua le reſte à l'Itchegué Hannès, aux Juges, aux Officiers de ſa maiſon, à tout le monde enfin, ſans réſerver rien pour lui-même. Comme on étoit alors au 25 de Juin, & que la pluie tomboit continuellement, le Roi réſolut de paſſer le reſte de l'hiver dans ſa capitale, pour régler les affaires de l'Egliſe.

CETTE année là Yasous renonça à son expédition contre les Shangallas, à laquelle il s'étoit préparé tandis qu'il projettoit de surprendre les Zéegams. Ces Shangallas que vouloit attaquer Yasous, sont les Troglodytes de la partie orientale de l'Abyssinie, qui s'étend du côté de la mer Rouge, au midi du Walkayt, du Siré, du Tigré & du pays du Baharnagash, jusqu'aux montagnes des Hababs. La plus puissante de toutes les Tribus des Shangallas orientaux est comprise sous le nom général de Dobenah. La tribu de Baasas, que nous avons déjà dit habiter les rives du Tacazzé, est la seule qui partage avec les Dobenahs, la péninsule formée par le Tacazzé & par le fleuve Mareb. J'ai suffisamment décrit la maniere de vivre de ces nations, & la nature de leur pays. Ce pays est appellé le Kolla, par opposition au Daga, qui est le nom qu'on donne en général à la partie montueuse de l'Abyssinie.

YASOUS informé par le Kasmati Claudius, qu'il y avoit de l'eau en abondance dans le Betcoom, partit de Gondar le 29 Octobre, & passant par Deba & par Kosogué, se rendit à Tamama. Là, tournant à gauche, il alla camper près du village de Sidré, dans le voisinage des Shangallas. Puis donnant ordre d'allumer tous les feux dans son camp, pour mieux tromper l'ennemi, il suivit le chemin qui conduit vers le Mareb; & gagnant bientôt sur la gauche, il surprit le premier Décembre le village de Kunya. Yasous fut le premier qui attaqua l'ennemi, & il courut de grands dangers, car Mazmur, Capitaine de ses gardes, fut tué à ses côtés d'un coup de lance. Les soldats de Yasous voyant leur Roi en

Digitized by Google

péril, s'élancerent autour de lui pour le défendre. Ce Prince avoit déjà fait mordre la poussiere à deux Shangallas. Leur village fut emporté, & tous les habitans furent passés au fil de l'épée, parce qu'ils refuserent tous de fuir, & qu'ils combattirent jusques au dernier soupir.

De Kunya, Yasous marcha rapidement à Tzaada Amba (1), l'établissement le plus considérable de ces sauvages. Là ils n'ont d'autre eau que celle qu'ils tirent du fleuve Mareb, qui, comme je l'ai observé ailleurs, prend naissance au-dessus de Dobarwa, forme un cercle autour de cette ville, se perd tout entier dans le sable, reparoît ensuite, & va un peu plus loin se perdre, pour la seconde fois, au nord-est près de Taka, dont il entretient l'eau des puits. Cependant, dans la saison des pluies, c'est-à-dire six mois de l'année, le Mareb remplit un lit large & profond, & se réunissant au Tacazzé, forme avec lui la pointe méridionale de l'ancienne isle de Meroë.

Yasous ne fut pas moins heureux à Tzaada Amba, qu'il ne l'avoit été à Kunya. C'est dans ce dernier village qu'il célébra la fête de l'Epiphanie & celle de la bénédiction des Eaux, cérémonie constamment observée par l'Eglise Grecque & par l'Eglise Abyssinienne, & au sujet de laquelle on s'est jusqu'à présent étrangement mépris.

De Kunya, où il avoit établi son camp, Yasous attaqua

(1) La Montagne Blanche.

Digitized by Google

tour-à-tour les différentes tribus, dont ce lieu étoit la capitale. Il poursuivit les Zacobas, les Fadès, les Qualquous, les Sahalès; & il retourna ensuite à Tzaada Amba, résolu d'anéantir ces malheureux sauvages. Ceux qui avoient échappé au glaive, voyant que la résistance étoit vaine, se cacherent dans les inaccessibles cavernes de leurs montagnes, & dans l'épaisseur des bois, dont ils ne sortoient que la nuit, lorsqu'ils y étoient forcés par la soif. Mais le Roi, qui connoissoit leur besoin, & qui savoit qu'ils ne pouvoient tirer de l'eau que du Mareb, fit un cordon de ses troupes le long des bords du fleuve; de sorte que la plupart de ces infortunés moururent de soif, ou furent pris ou massacrés par les soldats Abyssiniens.

YASOUS voulut ensuite tenter de s'emparer du Betcoom, où étoient établies d'autres tribus de Shangallas, dont le nombre, la force & le courage étoient tellement redoutés, que jamais les armées Abyssiniennes n'avoient osé leur faire du mal, & s'étoient toujours arrêtées à leurs frontieres. Les tribus du Betcoom sont celles de Baïgada, de Dadé, de Ketfé, de Kiklada, de Moleraga, de Megaezbé, de Gana, de Selé, d'Hamta, de Shalada, d'Elmsi & de Lexté. La petite riviere de Lidda se précipitant du haut des rochers, quand elle est grossie par les pluies de l'hiver, s'est creusé de larges réservoirs dans la vallée, & les laisse remplis d'eau à la cessation des pluies. De sorte que les tribus voisines ne manquent pas plus d'eau que celles qui habitent les rives du Mareb & celles du Tacazzé. Ces choses avoient été entierement ignorées des Abyssiniens jusqu'au moment où le vigilant Yasous eut ordonné au

Digitized by Google

Kasmati Claudius de bien reconnoître le pays. Il partit donc de Kunya, & alla camper sur les bords du Lidda, qui après une course très-rapide tombe bientôt dans le Mareb.

Les Shangallas du Betcoom ne soutinrent point leur réputation. Epouvantés du sort des tribus vaincuës, ils se dispersèrent dans les endroits les plus secrets & les plus deserts. Malgré cela, le Roi en prit un grand nombre, qu'il fit massacrer, réservant seulement les jeunes pour en faire des esclaves.

En quittant le Betcoom, l'armée royale s'avança encore vers l'orient; & franchissant les montagnes d'Habab, elle descendit dans l'immense plaine qui se prolonge entre ces montagnes & la mer rouge. Yasous s'arrêta là quelques jours pour chasser, & tua quelques élephants de sa propre main. Ensuite tournant à gauche, il dirigea sa marche vers Amba Tchou (1), la contrée des Takas.

Les Takas sont une tribu de Pasteurs, qui vivent près des limites des pluies du tropique. Ils ne sont point Arabes; ils ont des villages, & ils faisoient autrefois partie des Baglas ou des Hababs. Leur langue est celle du Tigré; & enfin on les regarde maintenant comme dépendants du Senaar.

Tandis que Yasous étoit dans le pays des Takas, il reçut

(1) La Montagne de Sel.

Digitized by Google

une nouvelle fâcheuse. On vint lui apprendre qu'après qu'il avoit eu quitté les bords du Mareb, Mustapha Gibberti, soldat Mahometan, au service du Kasmati Fœsa Christos de Dedgin, s'étoit hasardé avec un petit nombre d'hommes à attaquer les Shangallas de Tzaada Amba, pendant qu'ils étoient encore accablés de leurs désastres; que Mustapha avoit d'abord tué deux ou trois de ces malheureux avec des armes à feu; ce qui leur avoit fait croire que c'étoit l'armée du Roi qui marchoit encore contr'eux : mais que se ravisant bientôt, & voyant que ce n'étoit qu'une petite troupe d'aventuriers, les Shangallas s'étoient rassemblés, & n'en avoient pas laissé échaper un seul; qu'enfin profitant de leur avantage, ils avoient pris la ville de Dedgin, blessé le Kasmati Christos, & égorgé tous les habitans.

CEPENDANT le Kasmati Claudius, gouverneur du Tigré, fut bientôt informé de cet événement. Cassem, mahometan, étoit à la tête des Gibbertis, c'est-à-dire des mahométans de cette province, & il ne tarda pas à en venir aux mains avec les Shangallas. Il les tenoit serrés de près, & il avoit beaucoup d'espoir d'en triompher, quand Claudius parut avec une armée qui sembloit par le nombre, être en état de mettre bientôt fin à la querelle. Mais à peine cette armée eut-elle commencé à combattre, qu'une terreur panique s'empara d'elle & lui fit prendre honteusement la fuite. Cassem & ses Gibbertis continuerent à se battre, & furent tous tués jusques au dernier. Les Shangallas poursuivirent alors les fuyards, & massacrerent une grande partie de l'armée Abyssinienne. Le Kasmati Claudius s'échapa : mais il abondonna son étendard,

ses

ſes tymbales ; & enfin toute la province reſta au pouvoir de l'ennemi.

SOUDAIN Yaſous ſe hâta de prendre la route du Siré. Sa préſence eut bientôt ramené l'ordre & la tranquillité dans cette province, que la terreur, excitée par l'approche des Shangallas, avoit déja fait à moitié abandonner. De Siré le Roi ſe rendit à Axum ; & il célébra dans cette ville ſes victoires ſur les Shangallas par des actions de grace qu'il rendit à Dieu, & par des fêtes magnifiques, qui durerent pluſieurs jours.

AU milieu de ces fêtes, Yaſous fut informé que Murat, l'un de ſes ſerviteurs, qu'il avoit envoyé dans l'Inde pour des opérations de commerce, venoit d'arriver à Maſuah ; & que le Turc Muſa, Naïb ou Gouverneur de l'iſle de Maſuah, le retenoit & avoit ſaiſi ſes marchandiſes, ſous quelques prétextes vexatoires. Il n'y a peut-être pas au monde une race de mécréans plus voleurs, plus impitoyables que ceux qui ſont à la tête du gouvernement de Maſuah. Mais Yaſous ſavoit trop bien le peu de reſſources de cette iſle, pour ne pas la mettre bientôt à la raiſon, ſans prendre la peine de marcher lui-même contr'elle. Après s'être bien fait rendre compte de toutes les circonſtances de la détention de Murat, il envoya ordre à l'abbé Saluce, à Guebra Chriſtos, & à Zarabrook d'Hamazen, gouverneur des diſtricts voiſins de Maſuah, de défendre, ſous peine de mort, qu'on portât aucune eſpece de proviſions dans l'iſle.

BIENTÔT la famine ſe fit ſentir, & les habitans de Maſuah



Digitized by Google

devoient s'attendre à mourir, à moins que les Abyssiniens ne les secourussent. Le Nayb Musa vit dans quel terrible embarras il s'étoit mis : mais la faim ne lui laissoit pas le tems de délibérer. Il n'y avoit que deux partis à prendre. Il falloit voir le Roi ou mourir ; & sans hésiter, Musa choisit le premier. Il partit donc pour Axum, avec Murat & toutes les marchandises qu'il avoit saisies. Il porta en outre des présens considérables qu'il offrit au Roi. Ce Prince les accepta, & sensible à la soumission du Nayb, il ordonna qu'on rouvrit soudain les communications entre l'Abyssinie & Masuah. Après quoi, il renvoya le Naïb en paix dans son île.

YASOUS eut à juger ensuite une affaire non moins importante. Le Kasmati Claudius, Gouverneur du Tigré, fut accusé & reconnu coupable d'avoir fui devant les Shangallas, & d'avoir abandonné son étendard & ses tymballes, avant que le sort de la bataille fût décidé. Indépendamment de cette lâcheté, Claudius avoit déja donné une très-mauvaise opinion de son caractere ; car, dans un moment où il avoit cru entrevoir une légere apparence de sédition, il avoit donné ordre à ses soldats de faire feu sur des Prêtres d'Axum qui furent tués. De plus, sous le regne d'Hatzé Hannès, pere de Yasous, Claudius s'étoit rendu coupable de divers crimes à Emfras ; & ayant été condamné à mort, on le pendoit à un arbre, lorsqu'au moment même sa grace arriva, on coupa la corde & il vécut. Tous ces faits étant bien avérés, Yasous laissa vivre Claudius : mais il le priva de ses emplois & il le condamna à un bannissement perpétuel.

UNE nouvelle cause fut encore plaidée devant Yasous.

Digitized by Google

Adera & ses fils, qui se trouvoient proches parens du Roi, puisqu'ils étoient nés d'Ozoro Keduset Christos, fille de Facilidas, furent accusés, ainsi que Za Woldo, d'avoir abandonné leur pays aux bêtes féroces & aux Shangallas, qui depuis en avoient fait un lieu de rendez-vous, d'où ils faisoient des incursions jusques à Waldubba. Les preuves étoient certaines, & les coupables furent condamnés à mourir; mais le Roi commua leur peine & les fit renfermer pour le reste de leurs jours dans une caverne de l'île de Dek.

YASOUS déclara en même temps tous les habitans nobles de la province de Siré, dégradés de leur rang. Il leur ôta les terres, les domaines qu'ils tenoient du Roi, ou qu'ils possédoient par quelqu'autre moyen, & il les confisqua au profit de la couronne. Il réduisit le gouvernement royal de la province en un gouvernement particulier, & il le réunit à celui du Tigré, dont le Gouverneur eut le pouvoir d'y placer un Shum ou Lieutenant, sans aucune marque de dignité. Puis il donna le gouvernement du Tigré au Ras Ferès ou Commandant de la cavalerie.

LES divers exemples que le Roi venoit de donner successivement de son courage, de son inflexible équité, du secret qu'il savoit garder dans ses projets, & de la vengeance qu'il ne manquoit jamais de tirer de ceux qui l'offensoient, le châtiment des Zeegams, les campagnes contre les Shangallas, la soumission du Nayb de Masuah, la punition du lâche Claudius & de l'indigne noblesse de Siré, tout enfin servit à convaincre l'Empire d'Abyssinie que ni les alliances avec la famille royale, ni la force du pays qu'on habitoit, ni l'an-

cienneté des fautes qu'on avoit commises, ne suffisoient pas sous un Prince tel que Yasous; & que pour vivre en sûreté, il falloit demeurer fidèle à son devoir. Ainsi se termina la campagne de Yasous contre les Dobenahs, campagne dont parlent jusqu'à ce jour les Abyssiniens, comme d'une des guerres les plus glorieuses de leurs Rois. Vingt-six mille hommes, dit on, moururent de soif, quand Yasous s'empara des eaux à Tzaada Amba. Mais malgré ce désastre, malgré la petite-vérole qui fait quelquefois périr des Tribus entieres, les Dobenahs n'ont pas perdu un pouce de terrein. Au contraire, ils semblent chaque jour empiéter sur le Siré.

Yasous étant rentré dans Gondar, congédia son armée, & se rendit à Dancaz le 8 Mars 1692. De Dancaz, il visita le Lasta; & après y avoir séjourné peu de temps, il alla à Arringo, dans le Begemder. Là, ce Prince reçut des nouvelles qui surpassoient de beaucoup ses espérances, & qui étoient l'objet de ses vœux les plus ardens; car il s'occupoit sans relâche, depuis long-temps, à semer la division parmi les Gallas, & jusqu'alors, tous ses efforts avoient semblé presqu'inutiles.

Mais enfin, en arrivant à Arringo, Yasous fut joint par Kal Kend, l'un des chefs des Gallas méridionaux, lequel vint lui dire que tandis qu'il combattoit les Shangallas, les Tribus des Gallas de Liban & les Tolumas avoient fait une irruption en Amhara. Mais que lui, Kal-Kend, & les autres Gallas, amis du Roi, avoient couru sur les aggresseurs à Halka, les avoient vaincus & mis l'Amhara à l'abri de leurs ravages. Le Roi, extrêmement flatté de voir ses ennemis

les plus invétérés, devenir les défenseurs de ses provinces, donna ordre au Gouverneur d'Amhara de livrer à Kal-Kend 500 pieces de toile de coton & 500 charges de bled, & de faire escorter ces présens jusqu'à ce que Kal-Kend fut arrivé en sûreté dans son pays.

Le 30 Juin, Yasous revint d'Arringo à Gondar, où il convoqua une assemblée du clergé pour entendre la lecture d'une lettre du Patriarche d'Alexandrie, venue par l'Abba Masmur d'Agde, & par l'Abba Dioscuros de Maguena. Yasous avoit envoyé depuis long-temps ces deux Prêtres en Égypte, pour demander au Patriarche par quelle raison il avoit déplacé l'Abuna Christodulus, & mis l'Abba Sanuda à sa place, & pour le prier de nommer Abuna l'Abba Marcus & de déposer Sanuda.

Le clergé s'assembla promptement. La lettre fut présentée. On en examina le sceau; & l'ayant reconnu pour celui du Patriarche. on le rompit. Puis, la lettre ayant été ouverte & lue par ordre du Roi, on trouva qu'elle contenoit l'injonction du Patriarche de déposer Sanuda, & de reconnoître Marcus pour Abuna; ce qui fut soudain exécuté.

Mais tandis que Yasous gouvernoit ses Etats avec non moins de sagesse que de bonheur, on s'occupoit au loin & à son insçu d'un projet qui pouvoit replonger l'Abyssinie dans le trouble & le désordre.

Vers la fin du dernier siécle, il s'établit au Caire un assez grand nombre de Missionnaires Italiens, de l'Ordre des Fran-

ciscains réformés. Ils vivoient aux dépens des Moines de la Terre-Sainte, & dans le même couvent qu'eux : mais, malgré cela, ils prétendoient être indépendans du Gardien de Jérusalem, Supérieur de ce couvent.

La dépense pour l'entretien de ces Missionnaires, ainsi que leur esprit d'insubordination, déplut beaucoup aux religieux de la Terre-Sainte, qui en porterent des plaintes à Rome, offrant de se charger seuls de la mission d'Egypte & de fournir des sujets de leur Ordre, capables d'étendre au loin le christianisme. Cette offre fut accueillie favorablement. La mission d'Egypte fut, à l'exclusion de tout autre Ordre, donnée à celui de Jérusalem ou de la Terre-Sainte, que nous appellerons par la suite *Frères Capucins*. Ces Capucins ne perdirent pas un instant pour congédier leurs rivaux, que nous ne désignerons plus que sous le nom de *Franciscains*, pour les distinguer des premiers. Il en resta cependant deux au Caire, du consentement des Capucins.

Tous les autres expulsés s'en retournerent à Rome, & plaiderent leur cause pendant plusieurs années, insistant sur la justice qu'on leur devoit, & demandant à être rétablis dans leurs fonctions. Cependant ils n'obtinrent rien. Leur Ordre est pauvre, & le crédit des Capucins leur avoit fermé toutes les avenues du Sacré Collége. Voyant alors que les moyens honnêtes leur étoient inutiles, ils s'y prirent d'une autre maniere, & ils réussirent comme ils le desiroient. Ils prétendirent que lorsque les Jésuites avoient été chassés d'Abyssinie, beaucoup de catholiques s'étoient retirés dans les contrées voisines du Sennaar ou de la Nubie, où ils conservoient

encore glorieusement leur foi au milieu de toutes les persécutions que leur faisoient souffrir les Infideles : mais que ces persécutions les obligeroient bientôt à se rendre Mahométans, si l'on ne se hâtoit pas de leur envoyer des secours spirituels.

Ce récit, tout fabuleux qu'il étoit, fut confirmé par les deux Franciscains, à qui les Capucins avoient permis de demeurer au Caire, & il excita le zèle de tous les bigots d'Italie. On s'intéressa à l'envi pour ces chrétiens imaginaires de Nubie; & le Pape Clément XII fut si bien convaincu de leur existence, qu'il fixa un revenu considérable pour l'entretien d'une mission qui fut établie sous le nom de *mission d'Ethiopie*, & qui est encore confiée aux Franciscains réformés.

L'obligation de prendre soin des prétendus chrétiens de Nubie, étoit le principal objet de la mission de ces moines, mais il n'en étoit pas le seul. On les avoit aussi chargés de pénétrer en Abyssinie & de cultiver les semences de la religion romaine qui y subsistoient encore, jusqu'à ce qu'il se présentât un moment favorable pour achever de convertir le royaume.

On fit acheter une maison considérable à Achmim, la Panapolis des anciens, dans la Haute Egypte, & on y établit leur couvent, afin qu'ils pussent accueillir ceux de leurs freres, qui, épuisés de fatigues, reviendroient de prêcher en Nubie. On leur permit, en outre, malgré leur ancienne

exclusion, de laisser au Caire deux de leurs moines, indépendans des Capucins.

Cette mission est encore aujourd'hui dans son premier état. Il n'existoit pas un seul chrétien en Nubie, au temps de son établissement, & il n'y en a pas davantage. Les Franciscains ont des couvens à Achmim, à Furshout, à Badjoura, à Negadè : mais je n'ai jamais entendu dire que dans aucun de ces endroits, ni Hérétique, ni Payen, ni Mahométan, eût embrassé la foi catholique. Les moines n'y ont pas eu plus de peine à secourir leurs freres revenant de prêcher en Abyssinie ; car jamais aucun d'eux n'a fait un pas vers ces pays-là. J'ajouterai que les amateurs des lettres ne doivent pas beaucoup regretter que ces bons Peres ne voyagent point ; car, bornés à quelque Théologie scholastique, ils sont hors d'état, à en juger par ce que j'ai vu, de rendre aucun service, ni à la religion, ni aux découvertes.

C'étoit alors l'instant le plus brillant du siécle de Louis XIV, que les Etrangers, ainsi que les François, comparent au siécle d'Auguste. Le mérite en tout genre, & dans tous les pays, éprouva les effets de la libéralité de ce grand protecteur des Lettres & des Arts. Pour honorer ce Monarque, de grands ouvrages furent entrepris & exécutés d'une maniere supérieure à celle dont Rome & la Grece peuvent se vanter, & on voulut éterniser l'histoire de son regne par une suite de médailles qui en retraçassent les principaux événemens. La religion seule n'avoit point fourni un sujet glorieux pour ces médailles. La conduite de Louis XIV, en matiere de foi, loin d'être celle d'un héros, étoit celle d'un tyran

tyran aveugle & ſanguinaire, qui en un ſeul inſtant détruiſit follement d'une main ce qu'il avoit été cent ans à bâtir de l'autre, avec le ſecours de ſes Miniſtres les plus ſages. Mais les Jéſuites, zélés pour la réputation du Roi qui les protégeoit, penſerent que l'occaſion étoit favorable pour effacer la honte de ſa bigotterie. Ils conçurent donc un projet, dont le ſuccès pouvoit leur fournir une médaille qui auroit été ſupérieure à toutes les autres, ſi on y eût lu: « Les » Rois d'Arabie & de Saba viennent offrir des préſens ».

Le Pere Fleuriau, ami du Pere de la Chaiſe, Confeſſeur du Roi, fut employé à gagner le Conſul du Caire, pour que, ſecrettement d'accord avec les Jéſuites, il fit paſſer en Abyſſinie un homme qui fût propre à inſpirer au Monarque Ethiopien, le deſir d'envoyer une ambaſſade en France. Les Jéſuites eſpéroient, en outre, pouvoir par ce moyen reprendre leur premiere miſſion en Abyſſinie & l'emporter ſur les Franciſcains, en dirigeant à l'avenir les meſures convenables pour la converſion de cet Empire. Mais l'exécution de ce projet exigeoit la plus grande adreſſe; car on n'ignoroit pas que la Cour de Rome étoit très-indiſpoſée contre les Jéſuites, & qu'elle attribuoit la perte de l'Abyſſinie à leur imprudence, à leur orgueil, à leur dureté. On commençoit auſſi à connoître, au grand ſcandale de l'Egliſe, la maniere dont ils ſe conduiſoient à la Chine, où ils ſouffroient que les nouveaux convertis mêlaſſent aux pratiques du chriſtianiſme une foule de rites idolâtres. Enfin, il falloit d'abord faire déclarer le Roi de France en leur faveur, avant de chercher à les réconcilier avec le Pape.

Louis se chargea de protéger cette mission avec toute l'ardeur que les Jésuites desiroient; & le Pere Verseau fut tout de suite envoyé à Rome, avec des lettres très-fortes pour le Cardinal de Janson, Protecteur des affaires de France, qui se présenta au Pape.

Le Pere Verseau connoissoit très-bien tout le crédit du Monarque qui le protégeoit. La premiere fois qu'il eut audience du Pape, il lui déclara d'un ton ferme que le Roi avoit résolu de pourvoir lui-même aux missions Ethiopiennes, & qu'il avoit jetté les yeux sur les Jésuites, comme sur les religieux les plus propres à en être chargés, *par des raisons à lui connues.* Le Pape dissimula. Il vanta, dans les termes les plus pompeux, le zele du Roi pour l'avancement de la religion; il approuva le choix que ce Prince avoit fait des Jésuites, assurant que ce choix lui étoit infiniment agréable à lui-même, & il donna soudain son consentement pour que Verseau & cinq autres Jésuites passassent sans délai en Abyssinie.

Cependant il parut bientôt après, que quel que pût être le langage du Pape, son cœur étoit bien loin d'approuver la mission des Jésuites; car sans les consulter, & même à leur insçu, il nomma le Supérieur des Franciscains, son Légat *à latere* auprès du Roi d'Abyssinie, & il lui donna des présens pour ce Monarque & pour les Grands de sa Cour.

Lorsque quelque temps après, les Jésuites voulant prévenir le danger d'une concurrence, s'adresserent au Pape pour lui demander lesquels devoient entrer les premiers en

Abyſſinie, de leurs Miſſionnaires ou des Franciſcains, il ſe contenta de leur répondre briévement que ce devoit être les plus habiles. L'on ne ſait pas ſi ce fut les mauvaiſes diſpoſitions du Pape qui intimiderent Verſeau : mais au lieu d'aller droit au Caire, il s'embarqua pour Conſtantinople, & delà il ſe rendit en Syrie, dans un couvent dont il étoit le Supérieur, & où il reſta. Ainſi la miſſion Ethiopienne demeura dans les mains des deux religieux d'Ordres différens, l'un nommé Paſcal, Franciſcain Italien, & l'autre Brevedent, Jéſuite François.

Le Pere Brevedent étoit un homme diſtingué par ſa probité & ſa piété. Zélé pour l'avancement de ſa religion, il ne ſe montroit, en la prêchant, ni imprudent, ni téméraire, & il étoit toujours affable dans ſes manieres, d'une humeur gaie, d'une humilité profonde & d'une patience exemplaire. D'ailleurs, ſon goût & ſes connoiſſances en littérature lui avoient acquis beaucoup de réputation; & ce qui ajoutoit encore à ſon mérite, c'eſt qu'il étoit excellent mathématicien. Il me ſemble, en vérité, retrouver en Brevedent ce fameux Pierre Paez, qui le premier donna une apparence de ſtabilité à la converſion de l'Abyſſinie. Comme lui, Brevedent étoit Jéſuite, mais d'une nation plus illuſtre, & né dans un ſiécle plus éclairé.

Il faut que j'explique ici une choſe dont j'ai déja parlé, c'eſt qu'en Abyſſinie, on ne connoît point le caractere d'Ambaſſadeur. Les Abyſſiniens n'ont ni traité de paix, ni traité de commerce avec aucune autre nation du monde. Quand ils ont beſoin de quelque choſe chez les étrangers,

ils emploient des facteurs, qui sont presque toujours Mahométans; & comme ces Mahométans portent des lettres de ceux qui les envoient pour les Souverains, chez lesquels ils sont obligés de passer, & que la coutume de l'Orient exige que ces lettres soient accompagnées de présens, on leur donne souvent le titre d'Ambassadeur dans les Cours où ils s'arrêtent. Tel étoit Musa, facteur de Yasous, que nous avons vu détenu, & ensuite délivré par le Nayb de Masuah. Tel étoit encore Hagi Ali, envoyé au Caire par le même Yasous, quand M. Maillet, qui y remplissoit la place de Consul de France, reçut du Jésuite Fleuriau des instructions pour faire ensorte que le Roi d'Abyssinie envoyât une ambassade à Paris.

Indépendant des affaires de commerce dont Hagi Ali étoit chargé au Caire, il avoit ordre de mener, s'il lui étoit possible, un Médecin, parce que Yasous & son fils aîné étoient attaqués d'une espece de scorbut, qui menaçoit de dégénérer en lepre. Hagi Ali avoit connu, dans ses premiers voyages, un capucin nommé Pascal, qui se mêloit de médecine, & qui lui avoit donné des remedes; & il s'adressa à ce capucin pour l'engager à le suivre en Abyssinie, & à entreprendre de guérir le Roi. Pascal accepta la proposition, mais à condition qu'il lui seroit permis d'emmener avec lui un autre moine de son ordre, nommé frere Antoine; à quoi Hagi Ali consentit volontiers, charmé de pouvoir amener à son maître deux médecins au lieu d'un.

Le Consul de France fut bientôt instruit de ce traité; & comme il lui étoit aisé d'attirer Hagi Ali dans sa maison, il ne

Digitized by Google

manqua pas de lui dire, que ni le frere Pascal, ni le frere Antoine, n'étoient médecins, mais qu'il vouloit lui procurer lui-même un médecin véritable, un homme de sa nation, qu'il lui vanta plus qu'on n'a jamais vanté Hyppocrate ni Gallien. Hagi Ali se laissa facilement gagner; & comme le Jésuite Verseau n'avoit point paru, on convint que le Pere Brevedent accompagneroit le médecin sous le nom de son domestique.

Ce médecin étoit Charles Poncet, François résidant au Caire. M. Maillet dit qu'il avoit étudié la pharmacie & la chymie; &, si cela est, il faut convenir qu'il devoit mieux connoître la nature des remedes, & leurs effets, que ceux qui pratiquent ordinairement la médecine en Orient, & qui s'intitulent eux-mêmes médecins. Le Consul ne l'accusa alors d'aucun défaut; mais, malgré tout le respect que j'ai pour son jugement, je ne puis m'empêcher de croire que si Poncet méritoit les épithetes d'ivrogne, de menteur, de babillard, de voleur, que Maillet lui prodigua depuis, on ne pouvoit pas choisir un homme moins digne de représenter son maitre, ni plus capable de faire manquer l'entreprise dont on le chargeoit. Bien plus, Maillet ne peut, en ce cas, être justifié d'avoir empêché le voyage du capucin Pascal, qui convenoit mieux à tous égards que Poncet, s'il est vrai, comme je l'ai déja observé, que Poncet méritât la moitié du mal que le Consul en a dit.

Cependant Maillet ayant réussi à supplanter le capucin; fit écrire en langue arabe, par un syrien nommé Ibrahim Hanna, cinq lettres dont il lui fournit les idées, l'une pour

le roi d'Abyssinie, & les autres pour les quatre principaux officiers de sa cour. Toutefois, doutant encore que les expressions d'Ibrahim fussent analogues à la sublimité de ses pensées, il l'engagea à soumettre ses lettres à un moine capucin, nommé frere François : mais Ibrahim étoit intimement lié avec un autre frere François, de l'ordre des Francifcains réformés ; & c'est à celui-ci qu'il porta ses lettres.

LES Francifcains étoient précisément ceux à qui le Consul Maillet desiroit le plus de cacher qu'il envoyoit en Abyssinie Poncet & le Jésuite Brevedent. Mais, le secret étant révélé, Ibrahim Hanna fut renvoyé du service de France; & Hagi Ali, partant presque immédiatement avec les deux François, les Francifcains n'eurent pas le temps de prendre les mesures qu'ils prirent depuis, & ils ne purent exécuter dans la personne de Poncet le crime atroce dont M. le Noir du Roule devint la victime.

MUNIS d'une caisse de remedes, fournis par la factorerie françoise, & accompagnés par le Pere Brevedent, qui, passant pour le domestique du médecin, prit le nom de Joseph, Poncet & Hagi Ali songerent à joindre la caravane destinée pour Sennaar, capitale de la Nubie.

ILS partirent du Caire le 10 Juin 1698, & quinze jours après ils arriverent à Monfalout, grande ville située sur les bords du Nil. Le rendez-vous de la caravane étant à Ibna, à demi-lieue au-dessus de Monfalout, ils furent obligés d'at-

tendre là plus de trois mois les marchands des villes voisines.

Dans l'après-midi du 24 Septembre, la caravane se mit enfin en marche, fit environ une lieue & demie, & s'arrêta à Elcantara, c'est-à-dire au Pont, sur la rive orientale du Nil. Là ils virent un de ces canaux qui partent du fleuve & qu'il remplit dans le temps de ses inondations. Il étoit alors bord à bord, & avoit son cours à l'est.

Poncet dit qu'ils étoient sur la rive orientale du Nil; mais il se trompe. Siout & Monfalout, dont il parle, sont l'un & l'antre sur la rive occidentale. La caravane n'avoit nul besoin de passer de l'autre bord, puisque sa route étoit pendant plusieurs jours droit à l'ouest, & ensuite au sud-ouest. Le pont où la caravane passa n'étoit point non plus sur le Nil; car on n'en voit pas un seul sur ce fleuve, depuis la Méditerranée jusqu'à la seconde cataracte, près du lac Tzana en Abyssinie. Enfin l'amphithéatre & les ruines, que remarqua Poncet, sont les restes de l'ancienne cité d'Isiu; & ce qu'il prit pour le Nil n'étoit qu'un canal, qui servoit anciennement à porter de l'eau dans cette ville.

Le 2 Octobre, la caravane se mit en marche rapidement, & traversa, dit Poncet, un affreux désert de sable, ayant d'abord passé par un défilé fort étroit, dont il ne fait point mention, au milieu de ces montagnes pierreuses & stériles, qui bordent la vallée d'Egypte à l'occident.

Le 6 Octobre, les voyageurs arriverent à El-Vah, grand

village ou ville entremêlée de palmiers. C'est l'Oasis Parva des anciens, ou le dernier endroit habité à l'occident, qui dépend de l'Egypte. Pour adoucir le nom de ce village, Poncet l'appelle Halaoué, mot qui, comme il le dit, signifie douceur: mais assurément un tel nom n'a pas été donné à cet endroit, d'après les productions qu'il dit y être abondantes, le séné & la coloquinte. Les Arabes appellent El-Vah une espece de buisson ou d'arbuste, qui ressemble assez à notre hou, pour la feuille & pour la fleur. C'est, à ce qu'ils prétendent, de ce bois là qu'étoit faite la verge de Moïse, lorsqu'en frappant les eaux de Marah il les adoucit. Avec une baguette du même bois, Kaleb Ibn-El-Waalid, l'exterminateur des Chrétiens, adoucit aussi les eaux d'El-Vah, autrefois très-ameres; & c'est depuis ce miracle que le nom d'El-Vah est donné au village. Plusieurs belles sources jaillissent en cet endroit, & y entretiennent une verdure d'autant plus agréable, qu'elle est environnée de déserts horribles : c'est comme une isle délicieuse au milieu d'un vaste Océan.

La caravane que suivoit Poncet resta quatre jours à El-Vah, occupée à se procurer de l'eau & d'autres provisions, pour continuer son voyage à travers le desert. Ce que dit le Voyageur François du désagrément de ces retards est parfaitement vrai & sans aucune exagération. Partis d'El-Vah, on arriva en deux jours de marche à Cheb, lieu où il y a de l'eau, mais très-impregnée d'alun, ainsi que son nom le témoigne. Trois jours après, la caravane atteignit Selima, où elle trouva de l'eau excellente, sortant d'une belle source, d'où tire son nom le grand desert, qu'on ne peut traverser qu'en quarante-cinq jours de marche, & qui s'étend de cette source

ſource juſqu'aux territoires de Darfowr, de Darſelè & de Bargima, petites principautés negres, en-dedans des limites des pluies du Tropique.

A Selima la caravane prit de l'eau pour cinq jours, puis elle ſe remit en marche; & le 26 Octobre, ayant dirigé ſa route vers l'Orient, elle vint à Moſcho ou Machou, grand village ſitué ſur la rive occidentale du Nil, que Poncet croit toujours être la rive orientale. Moſcho, le ſeul endroit habité qu'on trouve depuis El-Vah, eſt ſur les frontieres du royaume de Dongola, dépendant de celui de Sennaar. Le Nil commence là à faire un grand détour à l'oueſt; détour qui eſt tracé avec beaucoup d'exactitude ſur les cartes françoiſes.

Poncet obſerve fort bien que c'eſt à Moſcho que commence le pays des Barabras ou des Berberiens. J'imagine que c'eſt par une faute d'impreſſion qu'on lit dans l'ouvrage françois Barauras (1) pour Barabras. La vraie ſignification de ce mot eſt la terre des Paſteurs, nom plus commun & bien mieux connu dans la premiere dynaſtie d'Egypte, que dans l'hiſtoire moderne. L'Erbab, ou Gouverneur de cette province, exerça envers Poncet les loix de l'hoſpitalité; & apprenant que Poncet étoit appellé par le roi d'Abyſſinie; il l'invita très-amicalement à venir à Argos, lieu de ſa réſidence, ſur la rive oppoſée du fleuve. Poncet s'y rendit, & l'Erbab le traita magnifiquement.

(1) Voyez le voyage de Poncet.

Après avoir demeuré huit jours à Moſcho, la caravane ſe réunit le 4 Novembre 1698, & elle arriva à Dongola le 13 du même mois. Le chemin qu'elle ſuivit pour ſe rendre de Moſcho à Dongola, eſt le long du Nil, & dans un pays charmant, que Poncet a fort bien décrit. Là, le ſol ne doit point ſa fertilité aux inondations naturelles du fleuve, qui, coulant dans un lit très-profond, ne peut jamais déborder : mais les champs ſont arroſés par l'induſtrie des habitans, qui, par le moyen de diverſes machines, élevent les eaux ſur la terre.

Nous ne devons point attribuer à Poncet, mais bien à ceux qui ont publié ſon ouvrage, l'hiſtoire qu'on met dans la bouche de Brevedent, ſur les prétendus Chrétiens refugiés en Nubie, dont la fable donna naiſſance à la miſſion Ethiopienne. » Il coula des larmes des yeux de ſon cher compagnon » de voyage, le Pere Brevedent, dit-il, quand il réfléchit » qu'il n'y avoit pas long-temps encore que tout ce pays » étoit chrétien ; & que la foi ne s'y étoit perdue que parce » qu'il n'y avoit point eu quelque perſonne qui eût aſſez » de zele pour ſe conſacrer à l'inſtruction de cette nation » abandonnée ».

Dongola fut pris, & apoſtaſia de bonne heure ; & les pierres des hermitages & des égliſes avoient été employées à bâtir des moſquées long-temps avant le voyage de Poncet. Or, ſi le Pere Brevedent pleura à Dongola pour quelques ſociétés de Chrétiens, ce ne put être que pour ceux qui étoient morts depuis cinq cens ans.

Poncet fut très-fêté à Dongola, à cauſe des ſuccès qu'il

y eut, comme Médecin. Le Mek, ou Roi, le pressa d'abord vivement de s'établir dans sa capitale : mais il se désista ensuite, quand il sut que Poncet se rendoit auprès de l'Empereur d'Ethiopie. Ce voyageur a placé Dongola, avec la plus grande exactitude, sur la rive orientale du Nil, & par les 28 degrés 22 secondes de latitude.

La caravane partit de Dongola le 6 Janvier 1699. Quatre jours après elle entra dans le royaume de Sennaar, où Poncet & ses compagnons furent accueillis très-gracieusement par l'Erbab Ibrahim, frere du premier Ministre. Ce gouverneur les défraya jusques à Korti, où ils arriverent le 13 Janvier.

En sortant de Korti, les voyageurs entrerent dans le grand désert de Bahiouda, & pour le traverser ils dirigerent leur route au sud-ouest jusques à Derreira, où ils s'arrêterent deux jours. Cette pause n'étoit que pour éviter les Arabes, connus sous le nom de Chaigiés. Ces Arabes habitent les bords du Nil au nord-est de Korti; & ce n'est que lorsqu'ils y sont contraints par la force, qu'ils payent quelque tribut au roi de Sennaar.

La campagne des environs de Derreira est appellée Belled Ullah, plutôt par rapport à la cause de sa fertilité que pour sa fertilité même. Elle est précisément sur les limites des pluies du Tropique, dont elle jouit en partie. Aussi est-elle plus productive que les terres arrosées par l'industrie humaine. Les Arabes de ces déserts appellent métaphoriquement la pluie Rahamet Ullah,

la miséricorde de Dieu, & Belled Ullah signifie le pays qui jouit de la miséricorde.

Au bout de quelques jours la caravane atteignit Gerri. Poncet dit qu'il y a un établissement en cet endroit, destiné à visiter les caravanes qui viennent du nord, & qui peuvent porter la petite vérole. Mais cette institution est abolie depuis que le commerce est tombé en décadence. D'ailleurs elle étoit assez inutile, parce que la maladie étoit plus souvent dans les balles de marchandises, que sur le visage des voyageurs. Le voyage que faisoit Poncet en Ethiopie, lui attira beaucoup de respect à Gerri.

Je ne puis concevoir pourquoi ce voyageur dit, que pour éviter les grands détours du Nil, la caravane avoit été obligée de diriger sa route au nord-est. Cette route l'auroit certainement ramené dans le désert de Bahiouda & du côté des Arabes, qu'elle vouloit éviter. Pour éviter les détours du Nil, la caravane marcha plutôt droit au sud-ouest, puisqu'elle se rendit à Herbagi, que Poncet représente, avec raison, comme un endroit délicieux. Le lendemain elle arriva à Sennaar.

L'on s'appercevra bien, j'espere, que mon intention n'est point de critiquer le voyage de Poncet. On l'a déjà critiqué d'une maniere si dure & si injuste, qu'on a fini par le faire tomber dans le mépris & dans l'oubli. Mais je veux essayer de l'en retirer. Je veux examiner les faits, les lieux, les distances dont il parle, corriger les erreurs, s'il y en a, & lui rendre enfin la place qu'il mérite dans l'histoire des dé-

couvertes & de la géographie. On trouve dans cette relation le premier itinéraire de ces déserts; & je conçois que nous serons long-tems avant d'en avoir un autre. Ainsi il me semble qu'il vaut tout autant faire connoître celui-ci, & le rétablir tel qu'il doit être, que d'en entreprendre un second.

Il y a sûrement une erreur dans le voyage de Poncet, quand il dit que la ville de Sennaar est sur une éminence. Elle est, au contraire, dans une plaine, près des bords, & à l'occident du Nil. Il y a aussi une petite erreur dans la latitude qu'il donne à cette ville. D'après une observation faite par le Pere Brevedent, le 21 Mars 1699, il détermina la latitude de Sennaar par les 13 degrés 14 minutes nord. Les cartes Françoises, qui sont les plus correctes que nous ayions pour tout ce qui concerne l'orient, place cette capitale de la Nubie par les 15 degrés & quelques minutes. Mais d'après cinquante observations, dans lesquelles j'ai eu très-peu de différence, & faites avec un quart de cercle de cuivre de trois pieds, dans le cours de plusieurs mois que j'ai passés à Sennaar, j'ai trouvé sa latitude de 13 degrés 34 minutes 36 secondes nord.

Ce que j'ai à dire de plus sur cette ville se trouvera dans la relation de mon voyage. Je me contenterai d'examiner ici la suite de la route que fit Poncet, afin de relever les erreurs dans lesquelles il peut être tombé. Sennaar est le seul point où se réunissent les chemins que ce voyageur & moi avons suivi.

Digitized by Google

Je prie mes lecteurs d'obferver que depuis que Poncet partit d'Egypte, jufqu'à fon arrivée à Sennaar, on fut fi éloigné d'avoir mauvaife opinion de lui & de fe méfier de fa miffion, quil reçut, au contraire, partout les plus grands témoignages de bienveillance & de refpect, parce qu'il fe rendoit auprès du Roi d'Abyffinie. Perfonne ne s'étoit encore imaginé qu'il allât deffecher le Nil, ni qu'il fût un forcier qui devoit changer le cours du fleuve, ni qu'il apprendroit aux Abyffiniens à fondre des canons & à faire la guerre, ni enfin qu'il fût chargé d'or & d'argent. Tous ces beaux contes propagés depuis furent des fraudes pieufes, des menfonges inventés par les moines Francifcains, pour exciter des ignorants & des barbares à commettre un crime, qui, quoique demeuré fans vengeance, doit rendre ces *freres en iniquités*, l'horreur des hommes de toutes les religions & de tous les âges.

Poncet partit de Sennaar le 12 Mai *1699*, & traverfa le Nil à environ quatre milles au-deffus de cette ville, dans un endroit appellé Basboch, où il s'arrêta trois jours. Il appelle Basboch un beau village : mais ce n'eft véritablement qu'un miférable amas d'une centaine de hutes conftruites avec de la boue & des rofeaux.

Le 15, il quitta Basboch, & voyagea toute la nuit jufqu'à Bacras. Le lendemain il paffa à Abec; de là à Baha, après avoir marché dix heures de fuite. Poncet fe trompe en difant que Baha eft fur le bord du Nil. Il eft fur le bord d'une petite riviere qui tombe dans le fleuve. Mais dans la faifon où

ce voyageur passa à Baha, la plupart des rivieres sont à sec.

Le 19, il passa à Dodar, lieu à peu-près semblable à Baha. De Dodar il alla à Abra, grand village, puis à Débarké, & ensuite à Enbulbul. Le 25 il arriva à Giesim. Giesim est un village considérable, situé sur les bords du Nil, & au milieu d'une forêt de palmiers d'une grosseur & d'une hauteur prodigieuse, tous couverts de fleurs ou de fruits, & remplie de perroquets, & d'un nombre immense d'autres oiseaux de mille couleurs différentes. Poncet & ses compagnons se reposerent long-tems en cet endroit; ils y furent environ dix-neuf jours.

Le Pere Brevedent fit, dit-on, alors une observation pour déterminer la latitude de Giesim, qu'il plaça par les 10 dégrés nord. Mais si cette observation étoit reçue, elle répandroit la plus grande confusion daus toute la géographie de ce voyage. Poncet dit que Giesim se trouve précisément au milieu de la distance qui sépare la ville de Sennaar des frontieres de l'Ethiopie, & qu'un petit ruisseau qui coule un peu au-delà de Serké sert de limites à ces deux Etats. Entre Sennaar & Giesim il y a neuf courses (1), l'une desquelles est au moins double; & entre Giesim & Serké, il n'y en a que quatre : Giesim ne peut donc pas être à moitié chemin de Sennaar à Serké. De plus la latitude de Sennaar est de 13 dégrés 14 minutes nord, suivant le Pere Brevedent, ou plutôt de 13 dégrés 34 minutes 36 secondes,

(1) C'est le chemin que les caravanes font ordinairement dans une journée.

Digitized by Google

ſuivant moi. Or, ſi la latitude de Gieſim eſt de 10 dégrés, comme le dit Poncet, il y auroit environ 250 milles, & ſa caravane auroit fait en huit jours tout ce chemin, c'eſt-à-dire plus de trente milles par jour, ce qui eſt abſolument impoſſible dans ces contrées.

Mais ce qui doit rendre mon raiſonnement plus évident, c'eſt que nous ſavons que Gondar, capitale de l'Abyſſinie, eſt par les 12 dégrés 34 minutes de latitude nord. Suivant l'eſtimation de Brevedent, Gieſim ſeroit donc au ſud de Gondar, & la caravane, qui alloit dans cette derniere ville, l'auroit paſſée quand elle étoit à Gieſim. Mais point du tout, elle n'étoit pas même arrivée ſur les confins du Sennaar, encore moins dans la capitale de l'Abyſſinie, où elle ſe rendoit, & au nord de laquelle elle étoit encore fort loin. Il y a donc une erreur dans l'obſervation de Brevedent qui eſt aſſurément très-excuſable ; car cet homme eſtimable étoit alors malade d'une dyſſenterie mortelle, qui l'emporta bientôt. Nous corrigerons donc cette erreur en plaçant Gieſim, comme il doit être, par les 14 degrés 1 ſeconde de latitude nord, à environ 110 milles anglois de Sennaar, & à 203 milles de Gondar.

Le 11 Juin, nos voyageurs partirent de Gieſim pour ſe rendre à Daleb, puis à Chow, & puis à Abotkna. Ils ſe repoſerent toute la nuit du 14 dans la délicieuſe vallée de Sonnoné; & deux jours après ils arriverent à Serké, ville grande & commerçante, où l'on fabrique beaucoup de toiles de coton. Là ſont les frontieres du royaume de Sennaar; & le ruiſſeau

ruiſſeau qui baigne Serkè ſert de limite à cet Etat, & à l'empire d'Abyſſinie.

ENTRÉE ſur les terres de l'Abyſſinie, la caravane fit halte à Tambiſſo, village compris dans les domaines de l'Abuna; enſuite elle ſe rendit à Abiad, autre village ſitué ſur une montagne. Le 23, les voyageurs paſſerent dans une vallée remplie de cannes & d'ébèniers; &, tandis qu'ils étoient arrêtés, un lion leur enleva un de leurs chameaux. Le 24, ils traverſerent le Gandova, fleuve large, rapide & très-dangereux. Comme le pays étoit extrêmement boiſé, un de leurs animaux de charge, qui reſtoit un peu en arrière, fut mordu à la cuiſſe par un ours, à ce que prétend Poncet: mais il faut obſerver qu'ils traverſoient alors un pays à-peu-près comme celui qui eſt habité par les Shangallas, c'eſt-à-dire le plus chaud du monde entier, & où le thermomètre s'éleve, à l'ombre, juſqu'à 100 degrés. L'on ne trouve point d'ours dans de pareils climats. Il n'y en a même pas dans les montagnes les plus froides, qui ſont au-deſſus. Poncet ne dit pas qu'il ait vu l'ours; il n'en juge que par la morſure, qui pouvoit fort bien être celle d'un lion, d'un léopard, & plus vraiſemblablement encore celle d'une hyene.

LE 27, les voyageurs arriverent à Girana, village ſitué ſur le ſommet d'une montagne. Ils laiſſerent là leurs chameaux; &, ſortant du Kolla, ils trouverent une région plus tempérée. De Girana, ils allerent coucher à Barangoa; & le lendemain ils gagnerent Tchelga, où étoit la douane du Sennaar, lorſque la paix regnoit & que le commerce fleuriſſoit entre les deux royaumes.

Le 3 Juillet, la caravane arriva à Barcos, ou à Bartcho, à environ une demi-journée de Gondar. C'est dans ce village de Barcos que le Pere Brevedent mourut le 9 Août suivant. Poncet y fut lui-même retenu par une indisposition, jusqu'au 21 Juillet. Mais parti ce jour-là, & arrivé le même soir à Gondar, il eut le bonheur de guérir le Roi en fort peu de temps : aussi remplit-il cette partie de sa mission aussi parfaitement que le plus habile Médecin eût pu le faire.

Quant à l'autre objet dont on l'avoit chargé, je doute qu'un autre eût pu s'en acquitter autrement que lui. Il falloit avoir autant de prévention & d'ignorance des usages de la cour d'Abyssinie, que le consul Maillet & les Missionnaires, à la tête desquels il étoit, pour croire qu'un homme privé tel que Poncet, qui ne parloit point la langue du pays, qui n'avoit ni argent, ni présens à offrir, pût engager vingt-six ou vingt-huit Abyssiniens à partir sur la foi d'un aventurier, hors d'état de leur offrir aucune espece de protection en route, & à tenter de traverser beaucoup de contrées où ils auroient couru grand risque de tomber dans l'esclavage. Et pourquoi encore? —Pourquoi? pour aller en France, parmi une nation de francs, dont le nom est abhorré d'eux, & pour se faire instruire dans une religion abhorrée également, & qui leur auroit valu une mort certaine s'ils avoient remis le pied dans leur patrie; & cependant, à moins de s'en retourner, ils n'eussent été d'aucune utilité à cette religion.

M. Maillet auroit bien dû s'informer d'abord, s'il étoit possible que les Grands de la cour d'Abyssinie fussent assez insensés pour permettre que douze de leurs enfans s'en allassent

dans des contrées inconnues, ſur la ſeule parole d'un étranger, & ſur-tout d'un perſonnage auſſi douteux que Poncet ; je dis douteux, parce que s'il étoit, comme M. Maillet le repréſente, un ivrogne, un menteur, un voleur, un homme ſans religion, un babillard éternel, ignorant juſqu'à la pratique de ſon art, aſſurément les Abyſſiniens auroient dû avoir une furieuſe démangeaiſon de voyager, pour quitter leurs toits domeſtiques & aller courir le monde ſous les auſpices d'un tel patron. Quand eſt-ce que M. Maillet a entendu parler d'un ſeul Abyſſinien, qui ſortît de ſon pays & allât ſeulement juſqu'au Caire, ſi ce n'eſt quelque Prêtre, qui, pour remplir ſon devoir, & accomplir quelque vœu, ſe rend à Jéruſalem? Quand eſt-ce qu'il a vu un Abyſſinien laïque, de quelque rang que ce ſoit, accompagner l'Abuna, qui eſt pourtant revêtu de la premiere dignité de l'Egliſe? Nous verrons bientôt un pauvre eſclave, un enfant abyſſinien, ſous la protection de M. Maillet même, & envoyé par lui au roi de France, arraché par force des mains du Chancelier (1) de la nation, & rendu Mahométan à ſes yeux.

Ainsi donc le projet d'une ambaſſade abyſſinienne demandée par les Jéſuites, & tant ſollicitée par M. Maillet, étoit une chimere impraticable, qui auroit pu finir d'une maniere funeſte, mais qui heureuſement n'eut aucune ſuite.

Je paſſerai ſur tout ce qui arriva à Poncet pendant ſon

(1) Par le Chancellier de la nation, on entend l'Officier qui eſt après le Conſul, qui garde les regiſtres, & dont le département eſt abſolument indépendant du Conſul.

féjour à Gondar. Il ignoroit la langue abyffinienne ; ainfi, il n'eft point étonnant qu'il ait pu fe tromper fur beaucoup de chofes. Quant à ce qu'on trouve dans fon livre des armées de 300 mille hommes, de la maniere dont le Roi s'habilloit pour donner audience, du deuil qu'il portoit en rouge, de la quantité de joyaux qu'il avoit & dont il fe paroit, de la coutume de ce Prince de n'avoir qu'une feule femme ; & enfin, des grandes croix de pierre érigées aux quatre coins du palais de Gondar; je crois que tout cela a été ajouté. Et ces contes, & celui des Eglifes & des Chrétiens du royaume de Dongola, & l'hiftoire ridicule de la baguette d'or, fe tenant en l'air, fans être attachée à rien, dans le monaftere de Bifan (1), toutes ces abfurdités, enfin, ne font point l'ouvrage de Poncet, mais de quelque moine menteur & fanatique, qui aura eu en fa poffeffion le manufcrit de ce voyageur. La relation de Poncet, dégagée des erreurs que j'ai relevées, eft certainement intéreffante ; & comme je crois qu'elle décrit la route la plus sûre & la plus commode pour entrer en Abyffinie, je la recommande & aux voyageurs qui voudront vifiter ces contrées, ainfi qu'au public.

IL faut obferver qu'en louant le voyage de Poncet pour entrer en Abyffinie, je ne parle point de la partie qui concerne fon retour ; car elle eft bien moins exacte, bien moins complette, par la raifon qu'il nous en donne lui-même. « Je » n'ai point, dit-il, marqué exactement les endroits par où » j'ai paffé, attendu que l'état de foibleffe où j'étois ne me » permettoit pas d'écrire comme je l'aurois defiré. » J'aurai

(1) Voyez Poncet.

donc peu à dire du retour de ce voyageur. D'ailleurs, cette omiſſion ſera ſuppléée par la relation du voyage que je fis, moi-même en me rendant de Maſuah à Gondar. Le chemin, que ſuivit Poncet en ſortant de l'Abyſſinie, eſt preſque le même par lequel j'y entrai.

CE fut le 2 Mai de l'année 1700 que Poncet partit de Gondar pour ſe rendre à Emfras. Il y a ici une erreur dès le commencement (1). Emfras, où j'ai ſéjourné pluſieurs ſemaines de ſuite, eſt par les 12° 12 minutes 38 ſecondes de latitude, & par les 37° 38 minutes 30 ſecondes de longitude; conſéquemment à 22 milles de Gondar, & preſque ſous le même méridien, c'eſt-à-dire, au midi de cette ville. Or, comme Poncet alloit au levant, & même au nord du levant, en paſſant par Emfras, il ſe ſeroit détourné de pluſieurs milles de ſa route. Il alloit à Maſuah; ainſi, ſa premiere ſtation doit avoir été ſur les bords de la riviere d'Angrab.

L'ON en peut dire autant de Coga, le ſecond endroit dont il parle. C'eſt bien, comme il le dit, une réſidence royale, mais elle étoit fort éloignée de ſa route. Il s'eſt également mépris en diſant que pour aller de Gondar à Emfras, il faut franchir une haute montagne. Le chemin de Gondar à Emfras eſt le grand chemin qui conduit dans le Begemder, dans le Foggora, dans le Dara, & juſques à la ſeconde cataracte du Nil. C'eſt dans cette même plaine que campa depuis l'armée royale, ainſi que celle du rebelle Faſil, avant la

(1) Ce voyageur n'avoit point d'inſtrumens aſtronomiques, & il eſt probable qu'il n'en connoiſſoit pas l'uſage.

Digitized by Google

bataille de Serbraxos (1). Delà, le chemin paſſe par Corava qui eſt à la vérité un terrein un peu élevé, & s'inclinant doucement vers le lac Tzana, mais non pas une montagne, pas même une colline.

Il ne faut que ſept ou huit jours de marche pour traverſer le Woggora. Poncet remarque avec raiſon que les chaleurs ſont auſſi fortes dans cette province qu'à Gondar. Il ne dit rien du Lamalmon, dont la hauteur perpendiculaire devoit pourtant être fort gênante pour un homme malade comme il l'étoit, quoiqu'il n'eût alors beſoin que de deſcendre. Tout ce qu'il raconte du paſſage du Tacazzé eſt plein de juſteſſe. Il ne ſe trompe que ſur le nom ſeul du fleuve qu'il appelle le *Tekeſel*, au lieu de Tacazzé. C'eſt le fleuve Siris des anciens. Poncet a également raiſon de comparer la province de Siré aux cantons les plus délicieux de la France. C'eſt probablement dans cette province que ce voyageur reçut le jeune éléphant qu'on lui donna pour en faire préſent au Roi de France, & qui mourut peu de jours après.

Poncet ſe rendit à Adowa, capitale du Tigré. Le Gouverneur de la province y réſide; & quand j'étois en Abyſſinie, c'eſt là que ſe tenoit le Ras Michael. Tout ce que dit Poncet de la campagne des environs & de ſes productions, prouve qu'il a écrit avec franchiſe & qu'il a vu les choſes par ſes yeux.

En ſortant de la province de Tigré, ce voyageur entra

(1) Comme on le verra par la ſuite.

dans le pays dépendant du Baharnagash, & il se rendit à Dobarwa, qu'il appelle mal-à-propos *Duvarna*, & qu'il dit être la capitale du Tigré, tandis que c'est celle du gouvernement du Baharnagash. C'est cette même ville de Dobarwa que le Baharnagash Isaac, révolté contre son Souverain, rendit aux Turcs en 1558. J'ai déja rapporté assez au long l'histoire de cette révolte.

COMME beaucoup de fanatiques, non moins ignorans que vains, ont, non pas par amour pour la vérité, mais seulement par malice, affecté de douter de l'authenticité du livre de Poncet, même de la réalité de son voyage, je l'ai examiné scrupuleusement; j'ai comparé ce qu'il dit avec ce que j'ai vu; & je puis assurer qu'il est très-véridique. J'en ai encore une nouvelle preuve dans une chose qu'a observé Poncet, qui a échappé à tous les Missionnaires, & qui étoit encore toute entiere à mon passage en Siré.

PARMI les ruines d'Axum (1), il y a un très-grand obélisque, applati des deux côtés, & faisant face au midi. Il n'est point chargé d'hiéroglyphes, mais de décorations, d'ornemens de fantaisie. Sur un grand bloc de granit, où le pied de l'obélisque est fixé, & qui s'éleve pardevant, comme une table, on voit la figure d'une coupe grecque, & sur un des côtés de l'obélisque, faisant face au midi, on a représenté une porte de bois avec sa serrure & un loquet parfaitement semblable aux serrures dont on se sert encore en Egypte. Poncet remarque fort bien qu'il n'y a point de pareilles serrures en

(1) Voyez la gravure qui le représente.

Digitized by Google

Abyssinie ; & il s'étonne qu'on y ait représenté une chose dont on n'avoit point vu le modele, & qu'ensuite, l'ayant représentée, on n'ait pas su en faire usage. Mais ce voyageur n'étoit point Homme de Lettres, & il étoit même bien loin de prétendre à cet honneur. Il rapporte tout simplement ce qu'il a vu, comme tous les autres voyageurs, & il laisse aux autres le soin d'en donner l'explication. Il appelle enfin *Heleni* l'endroit où il a vu l'obélisque, parce que c'est le nom d'un petit village voisin de là. Mais s'il avoit été un peu instruit, il auroit su que les ruines qu'il voyoit alors étoient celles d'Axum, ancienne capitale de cette partie de l'Ethiopie.

PTOLÉMÉE EVERGETES, le troisiéme Roi Grec, qui régna en Egypte, conquit Axum & y séjourna quelque temps. Il ignoroit absolument la langue hiéroglyphique, dont l'usage s'étoit perdu depuis long-temps : mais il laissa l'obélisque qu'il avoit fait ériger pour déterminer la latitude du lieu, orné de figures de son choix & de l'invention des Egyptiens qui l'accompagnoient. Il fit sur-tout représenter la serrure comme un objet d'utilité particuliere, afin qu'elle pût être imitée par ses nouveaux sujets Ethiopiens qui en ignoroient l'usage.

DE Dobarwa, Poncet se rendit à Arcouva, que les Géographes appellent, dit-il, mal-à-propos, *Arequiès*. Cependant, il auroit dû ne pas tant se presser de critiquer les Géographes & s'informer mieux du nom de cette ville qui n'est ni Arequiès, ni Arcouva. Le nom seul, sous lequel les Mahométans & les Chrétiens la connoissent, est Arkéeko ; & l'île où alla ensuite Poncet, en passant un bras de mer, se nomme *Masuah*, & non pas *Messoua*, comme il le dit,

Ce

Ce voyageur s'embarqua ſur la mer Rouge à Maſuah, & arriva à Jidda, après avoir paſſé l'île de Dahalac & celle de Kotumbal, rocher très-élevé & dont le nom n'eſt connu que de peu de navigateurs.

Si le vieux Murat, Muſa, ou Hagi Ali avoient été en ce moment appellés au Caire par leurs affaires de commerce, il n'eſt pas douteux qu'ils n'euſſent été engagés à ſe rendre en France, comme Ambaſſadeurs. Ils auroient été accabler les Miniſtres d'une infinité de menſonges, dont jamais les François n'auroient pu découvrir la fauſſeté. Ils auroient promis tout ce qu'on auroit voulu ; puis ayant obtenu du Roi de France beaucoup d'argent, & aſſurant d'après cela qu'ils enverroient une ambaſſade, telle qu'on la leur auroit demandée, ils s'en ſeroient retournés & on n'auroit plus entendu parler d'eux. Mais vraiſemblablement, ces honnêtes-gens-là étoient employés ailleurs, & tout ce que Poncet put faire, fut de préſenter un nouveau Murat, puiſque quelque choſe qu'il en fût, il falloit un Ambaſſadeur.

Ce Murat là, ancien cuiſinier d'un marchand François d'Alep, diſtilloit de l'eau-de-vie à Maſuah, quand Poncet le prit; & probablement il avoit été autrefois au ſervice du vieux Murat, ſon oncle : mais il n'en étoit pas moins bon Ambaſſadeur. Le vieux Murat, Hagi Ali & Muſa, avoient peut-être auſſi été cuiſiniers & domeſtiques dans leur jeuneſſe. Leur prudence, leur diſcrétion, leur conduite ſage, la connoiſſance des langues & des pays, leur méritèrent la confiance des Rois. Le vieux Murat voulut, ſans doute, que ſon neveu commençât ſon apprentiſſage par cette ambaſ-

fade en France ; & M. Poncet voulant lui donner plus d'importance, & montrer qu'il avoit fu remplir la commiffion du Conful, permit à fon Ambaffadeur d'inventer tout ce qu'il lui plut.

De Jidda Poncet fe rendit à Tor ; puis au Mont Sinaï, où, après avoir attendu quelques jours, il fut joint par Murat, avec lequel il fit fon entrée au Caire.

Le Conful Maillet étoit un vieux Gentilhomme Normand, exceffivement jaloux de fa nobleffe, & conféquemment hautain, & méprifant ceux qu'il croyoit fes inférieurs. Il regardoit fur-tout comme tels les autres François établis au Caire, qui font pourtant en général de très-honnêtes & très aimables gens. M. Maillet étoit d'ailleurs têtu, opiniâtre, colere, & ambitieux, & affez intelligent pour tout ce qui avoit rapport à fes intérêts. Fort attaché à fon cabinet, il ne mettoit guère le pied hors de fa maifon, & jamais hors de de la ville, à ce qu'on m'a affuré. Malgré cela il a publié une defcription de l'Egypte, qui jouit encore d'une grande réputation (1).

M. Maillet avoit reçu avis de Jidda du miférable état de l'ambaffade. Il avoit fu que le Sherif de la Mecque avoit enlevé à Poncet deux Abyffiniennes efclaves, & que l'éléphant étoit mort. Il fit paffer foudain ces nouvelles en France ;

(1) C'eft au Caire qu'il écrivit auffi fon Tel'iamed, où il prétendit que les hommes avoient d'abord été des poiffons ; ce qui le fit excommunier. Cette opinion étoit en effet bien digne d'alarmer la Sorbonne.

Digitized by Google

& le Pere Fleuriau lui manda de se bien garder d'envoyer Murat à Paris; que Rome étoit le lieu le plus convenable pour une pareille ambassade; parce qu'en France on la regarderoit comme si elle venoit d'Alger ou de Tunis, & comme si elle ne pouvoit faire honneur ni à ceux qui l'envoyoient, ni à ceux qui la recevoient. C'étoit pourtant là une nouvelle maniere de parler.

M. Maillet se voyant alors maître du sort de l'Ambassadeur, commença à lui chercher querelle à propos de l'étiquette. Il prétendit que Murat devoit le premier lui rendre visite; après beaucoup de mauvais procédés, il insista pour que Murat lui montrât ses dépêches. Murat refusa. Mais le Consul s'adressa secrettement au Bacha, & lui fit même un présent considérable pour qu'il se saisît des lettres de l'Ambassadeur.

Le Bacha ainsi gagné employa les menaces, & extorqua une lettre de Murat, qu'il ouvrit promptement. Mais cette lettre en Arabe, que Murat avoit probablement fait écrire par quelque Maure de Masuah, ne contenoit que des choses indifférentes. Aussi fut-ce un bonheur pour lui; car si la lettre fût venue d'Abyssinie, & eût ressemblé à celle que l'Impératrice Helena & David III, adresserent au Roi de Portugal, pour le prier d'anéantir la Mecque, Médine & les flottes Turques qui croisoient dans la mer Rouge, il est certain qu'on auroit massacré tous les François qui étoient au Caire, & empalé le Consul & l'Ambassadeur.

Les Jésuites ignorant les manœuvres de M Maillet, &

alarmés, indignés de voir que le Bacha osât trahir les loix les plus sacrées des Nations, en ouvrant une lettre adressée au roi de France, s'adresserent à M. de Feriol, Ambassadeur de France à Constantinople. M. de Feriol en porta des plaintes; & soudain la Porte envoya au Caire un Capigi, demander au Bacha pourquoi il violoit ainsi le droit des gens, & pourquoi il osoit insulter une puissance alliée & aussi respectable que la France?

CES Capigis sont des personnes fort désagréables pour les gens à qui la Porte les envoie, & ceux-ci ne manquent jamais de les payer pour se les rendre favorables. Malgré cela leur rapport coûte souvent la vie à ces gens-là. Le Bacha accusé par le Capigi, à l'instigation de M. de Feriol, répondit simplement, qu'il n'avoit rien fait que d'après les avis du Consul, qui l'avoit assuré que c'étoit rendre service non-seulement à lui, mais à la nation; & il ajouta, qu'autrement il ne se feroit jamais mêlé de cette affaire. Le résultat fut donc qu'on obligeât M. Maillet à payer au Bacha la dépense du Capigi; & quelque tems après il osa porter cette dépense en compte aux marchands François du Caire, qui, par une délibération du 6 Juillet 1702, refuserent de le rembourser de 1505 livres qu'il demandoit pour le Bacha, & de 518 livres pour les Officiers de ce Commandant.

CEPENDANT le Consul avoit remporté une victoire complette sur Murat; & d'après cela il se détermina à envoyer à Paris Monhenaut, Chancelier du Consulat de France au Caire, chargé de lettres, quoiqu'inventées par lui, qu'il prétendoit être traduites d'après les originaux Ethiopiens.

Mais le Jésuite Verseau qui étoit revenu au Caire, & qui se méfioit beaucoup du Consul, depuis la découverte de son intrigue avec le Bacha, résolut de se mettre de la partie. Poncet, qui étoit également assez mal avec M. Maillet, ne se soucioit point de perdre le fruit de son voyage en Abyssinie, & ne vouloit ni en confier le récit à Monhenaut, ni sur-tout s'en rapporter à la maniere dont le Consul en parleroit dans ses lettres. Ainsi Monhenaut, Poncet & Verseau partirent tous les trois ensemble pour Paris, avec des intentions fort différentes. Ils s'embarquerent à Bulac (1) & ils emporterent avec eux les oreilles de l'élephant que Poncet avoit reçu pour le roi de France en Abyssinie, & qui étoit mort en route.

Le reste des présens destinés à ce Monarque, & dont étoit chargée cette illustre ambassade, étoit un jeune Abyssinien esclave, que Murat avoit acheté & soustrait aux recherches du Sherif de la Mecque, quand cet Arabe s'empara par force des deux filles Abyssiniennes, qui faisoient partie du même présent. Mais on ne mit pas plutôt cet Abyssinien à bord du vaisseau où s'embarquoient les trois François, qu'il y eut un grand tumulte dans la ville. Les Janissaires vinrent le prendre, & le livrerent à Mustapha Cazdagli, leur Kaya. Tout le crédit de M. Maillet, toutes les manœuvres des Jésuites ne purent le leur faire rendre.

Monhenaut, Poncet & Verseau furent obligés de se

(1) Bulac est le nom de l'endroit où les vaisseaux mouillent au Caire. Il est sur les bords du Nil.

Digitized by Google

cacher, pour se dérober à la fureur de la populace, & ils se garderent bien de paroître jusqu'à ce que le vaisseau mît à la voile ; heureux encore que cette rumeur eut lieu au Caire ; car si par hasard ils avoient voulu embarquer l'Abyssinien à Alexandrie, il est probable que cette démarche leur eût coûté la vie à tous trois.

Je me permettrai d'observer encore ici combien le projet de cette ambassade étoit absurde & dangereux. On vouloit qu'elle fût composée de vingt-huit Abyssiniens, douze desquels devoient être des enfans choisis dans les plus nobles familles ; & on prétendoit que tous les vingt-huit s'embarquassent pour France. Quel jour pour le Consul que celui de cet embarquement ! quel honneur pour son Roi, aux yeux des autres Princes Chrétiens, de voir vingt huit Africains réclamant sa protection, & dont douze auroient été réputés Princes chrétiens ; car il n'y a d'autres nobles d'Abyssinie que ceux qui sont de la famille royale ; de les voir, dis-je, par la vanité & l'orgueil des Jésuites, & par l'ignorance du Consul, tomber tous à-la-fois dans l'esclavage, & contraints d'apostasier ! Quelque chose que M. Maillet ait pu penser de la conduite de Poncet, certainement quand ce voyageur amena Murat, & Murat lui seul, tout cuisinier qu'il étoit, ce fut la meilleure chose qu'il pût faire.

Je sais bien qu'il y aura des flatteurs qui diront que l'accident dont je parle ne seroit point arrivé, ou que s'il avoit eu lieu, il s'en seroit suivi bientôt une vengeance proportionnée à l'outrage & au Monarque offensé, & qui à l'avenir auroit prévenu de semblables désastres. Mais je répondrai que

Digitized by Google

le mal auroit été irréparable, & que la vengeance du Roi de France n'eût pas rendu les Abyssiniens à leur religion, sans laquelle ils n'eussent pas pu retourner dans leur pays. Ils seroient donc demeurés victimes de l'orgueil & de l'imprudence des Jésuites.

Mais où est donc la vengeance qu'on a tirée de l'assassinat de l'Ambassadeur du Roi de France, de M. du Roule, dont je vais bientôt parler? Le droit des gens n'a-t-il pas été violé en sa personne de la maniere la plus horrible, & sans la moindre provocation? Qu'en est il donc résulté? —Précisément ce qui auroit eu lieu pour l'enlévement des Abyssiniens : car les Jésuites & le Consul n'auroient pas manqué de cacher cet outrage comme on cacha l'autre, de peur de découvrir l'abominable méchanceté des Freres Franciscains. Si la Cour de France ne l'avoit pas su, son Consul, du moins, n'auroit pas tardé à savoir de quelle conséquence il eût été d'attirer vingt-huit Abyssiniens hors de leur pays, pour les exposer à trahir leur religion, & à languir dans l'esclavage chez les Mahométans; & cela n'auroit sûrement pas manqué de nuire à toutes les nations européennes, qui font le commerce dans ces contrées.

Le Triumvirat ne fut pas plutôt à Paris, que Monhenaut courut chez le Ministre; Verseau fut présenté au Roi, & Poncet jouit peu de tems après du même honneur. Il se fit voir alors dans Paris comme une espece de curiosité, vêtu à l'abyssinienne, & portant une chaîne d'or. Mais pendant qu'il s'amusoit à se donner ainsi en spectacle, les lettres du Consul & des récits de Monhenaut firent violemment soupçonner

la réalité de son voyage en Abyssinie, & l'ambassade de Murat.

LES Freres Franciscains, auteurs du meurtre de du Roule; & ennemis jurés de la mission des Jésuites, M. Piques, Docteur de Sorbonne, de ce corps si renommé pour l'encouragement des sciences, & les services qu'il a rendus à l'esprit humain, l'Abbé Renaudot, M. le Grand, & quelques autres savans qui, grace à l'industrieux Ludolf, avoient acquis, quoiqu'avec beaucoup de peine, quelque connoissance de la langue éthiopienne, tomberent tous à la fois sur la relation du voyage de Poncet. Les uns blâmerent ce qu'il disoit de la religion des Abyssiniens, parce qu'elle n'étoit point conforme aux rites de l'Eglise de Rome, à laquelle ils s'étoient follement imaginés qu'elle devoit ressembler; les autres attaquerent le voyage, d'après l'improbabilité reconnue ou supposée des descriptions du pays, où Poncet avoit passé; d'autres enfin reconnurent la fausseté de ses lettres abyssiniennes par les fautes d'orthographe qu'il y avoit, disoient-ils, quoique jusqu'alors on n'eût pas vu un seul livre écrit dans la même langue.

TOUTES ces critiques oiseuses ont pourtant acquis quelque consistance, grace au mérite seul de l'ouvrage qu'elles attaquoient, & elles lui doivent l'honneur d'être parvenues à la postérité; & quant à l'ouvrage même, quoiqu'incomplet, il sera toujours précieux aux yeux de tous les Lecteurs sensés, par les services qu'il a rendus à la géographie des contrées inconnues dont il parle.

Je crois devoir à la mémoire d'un voyageur utile, à tous les amis de la vérité & au Public enfin, de faire connoître les principales objections qui firent jetter un cri général contre Poncet; & avant qu'elles tombent dans l'oubli, on pourra juger du degré de leur mérite & de leur candeur.

La premiere de ces objections est celle du savant Docteur de Sorbonne, l'Abbé Renaudot, qui dit qu'il ne peut concevoir comment un Ethiopien s'appelle *Murat*. Il est aisé de répondre à cela que Poncet, Maillet & le Bacha Turc avoient dit cent fois que Murat étoit Arménien. Mais de son autorité privée, l'Abbé Renaudot en fait un Ethiopien, & ensuite, il jette le blâme sur ceux qui ne sont pas aussi ignorans que lui.

En second lieu, Poncet assure que Gondar est la capitale de l'Ethiopie; & les Jésuites n'ont fait nulle mention de Gondar: donc c'est une preuve que Poncet ment. Mais les Jésuites furent chassés de l'Abyssinie à la fin du regne de Socinios & au commencement de celui de son fils Facilidas, c'est-à-dire, en 1632; & il n'y en restoit plus en 1666, Facilidas ayant fait pendre publiquement Bernard Nogueyra, qui étoit le dernier; & Gondar ne fut bâti qu'en 1680, vers la fin du regne d'Hannès premier, petit-fils de Facilidas. Je ne vois donc pas comment les Jésuites auroient pu parler d'une chose qui n'exista que cinquante ans après eux, à moins toutefois que ces saints Jésuites qui, si nous en croyons les Missionnaires, lisoient tous dans l'avenir, au moment du

martyre, n'eussent, d'après leur derniere révélation, représenté Gondar comme la capitale de l'Abyssinie.

TROISIÉMEMENT, Poncet parle des villes & des villages d'Ethiopie; & il est bien reconnu par l'Abbé Renaudot, qu'il n'y a dans ce pays-là d'autre ville, village ou cité qu'Axum. — Pour moi, je crois que si les Abyssiniens qui bâtirent la grande & magnifique cité d'Axum, s'étoient bornés là, & n'avoient jamais bâti d'autre ville, d'autre village, ils seroient le plus singulier peuple de la terre. Et si des endroits où il y a six mille habitans, vivant dans des maisons contiguës, mais par-tout séparées de distance en distance par de larges rues, & où l'on voit des églises, des places, des marchés, ne sont point des villes ou des villages, je ne sais pas quel nom on doit leur donner. Mais si ce sont des villes, Poncet a dit la vérité; & il existe aujourd'hui en Abyssinie plusieurs autres de ces villes que ce voyageur n'a pu ni voir, ni décrire.

QUATRIÉMEMENT, les Abyssiniens, disent encore les critiques, vivent sous des tentes, & non pas dans des maisons. Il seroit bien étrange qu'un peuple vivant sous des tentes, eût bâti une ville telle qu'Axum, dont les ruines sont aussi considérables que celles d'Alexandrie; & il seroit plus extraordinaire encore que ce peuple, connoissant l'art de bâtir des villes, préférât de vivre sous des tentes, dans un climat où le soleil est brûlant pendant six mois de l'année, & où les autres six mois la pluie tombe en torrens & la foudre, les éclairs, les tempêtes, les ouragans, tels qu'on ne peut s'en former d'idée en Europe, désolent le pays. Je m'étonne, en vérité,

que la raison de ceux qui avancent de pareilles choses, ne se révolte pas, au moment qu'ils les écrivent.

Tandis que les Abyssiniens sont en guerre, ils campent sous des tentes pour pouvoir changer de place à leur gré & se mettre à l'abri des chaleurs, quand leurs armées s'arrêtent. Mais je ne sache pas qu'on ait encore inventé chez eux une espece de tente qui pût rester placée depuis le mois de Juin jusqu'au mois de Septembre; ils n'en ont même sûrement pas eu l'idée.

Je crois que c'est l'*ignorance* du langage qui a induit en erreur ces *savans* critiques. Les Abyssiniens appellent *Bet* une maison isolée, quelle que soit sa destination. Ainsi, Bet-Negus est le palais ou la maison qu'habite le Roi; Bet-Chrétien est une Eglise, ou une maison où l'on célebre le Service divin; & Bet-Moka est un cachot, ou une maison souterraine. Mais les maisons qui sont contiguës dans les villes & dans les villages, s'appellent *Taintes*, d'après le mot abyssinien *Tain*, qui veut dire *dormir*, *se coucher*, *se reposer*. J'imagine donc que la ressemblance de ces mots avec celui de *tentes*, a pu faire penser aux critiques, qu'au lieu de villes, les Abyssiniens n'avoient que des tentes. Malgré cela, je ne puis concevoir encore comment ces critiques, soit qu'ils connussent la langue éthiopienne, soit qu'ils ne la connussent pas, ont pu être assez dépourvus de sens pour supposer qu'un peuple qui avoit bâti Axum, pût ensuite, pendant plusieurs siécles, se contenter de simples tentes pour résister aux pluies du tropique.

La cinquiéme chose qui a fait accuser Poncet de mensonge, c'est qu'il parle de vallées délicieuses dont les Européens ne peuvent se former d'idée, de plaines magnifiques, couvertes d'arbres & d'arbustes embaumés, qu'il vit en entrant en Ethiopie ; & que les livres Arabes rapportent que quand le frere de Saladin conquit ce pays, il le trouva absolument stérile. Mais malgré tout le respect que j'ai pour les livres Arabes & pour la littérature de l'Abbé Renaudot, je maintiens que jamais le frere de Saladin, ni aucun autre guerrier de sa tribu, n'a conquis le pays décrit par Poncet, & qu'il ne l'a même pas vu.

Ce pays délicieux est entre les 12°. & 13°. de latitude. Le sol en est riche, & de couleur noire. Les pluies du tropique y tombent six mois de suite chaque année ; le soleil y étant deux fois vertical, y demeure quelques jours à 10°. seulement, & à beaucoup moins de distance encore plusieurs mois. Cependant, alors si proche, cet astre n'est jamais intercepté ; un voile de nuages épais ne le dérobe point aux habitans de ces contrées, où la chaleur est si excessive, que le thermometre de Farenheit s'éleve jusqu'à 100°. Comment peut-on donc être assez ignorant en histoire naturelle, pour douter qu'une végétation vigoureuse & brillante ne soit l'effet nécessaire de cette active réunion de la chaleur & de l'humidité ? Ne le voit-on pas de même dans toutes les autres parties du globe, où les mêmes causes se font sentir ?

Mais, dit-on, Poncet contredit les livres Arabes & tous les voyageurs anciens & modernes, qui s'accordent à dire que ce pays est un désert horrible, qui ne peut produire que

du Dora (1) & quelques autres végétaux de fort peu de conséquence. Je voudrois beaucoup qu'en attaquant un homme estimable, l'abbé Renaudot eût eu la bonté de nommer les Ecrivains sur lesquels il fonde l'autorité de sa critique. J'oserai prendre sur moi de nier qu'il y ait un seul Auteur Arabe qui décrive le pays dont parle Poncet; & quant à ses citations d'anciens & de modernes voyageurs, elles sont absurdes & imaginaires. Les seuls voyageurs anciens qui aient vu cette partie de l'Ethiopie, sont, je crois, les Ambassadeurs de Cambyses, qui probablement la traverserent en se rendant auprès des Macrobes; & les plus modernes, si tant est qu'on puisse les appeller modernes, sont les hommes qu'envoya Néron (2), pour faire des découvertes, mais dont le voyage est fort incertain. Ces voyageurs rapportent qu'en approchant du pays dont parle Poncet, la campagne commençoit à être belle & verdoyante. Or, je le répete, je voudrois que M. Renaudot eût nommé les voyageurs plus modernes que les envoyés de Néron, ou plus anciens que ceux de Cambyses, qui ont vu & décrit la contrée des Shangallas.

Pour moi, qui seul puis dire avoir demeuré plusieurs mois dans cette partie de l'Ethiopie, j'atteste que tout ce que Poncet en a dit est vrai. Mais les campagnes aromatiques & les sites pittoresques conviennent mieux au pinceau d'un poëte, qu'à la plume d'un historien; & certes ce pays mériteroit d'être décrit par des hommes d'un talent plus distingué que celui de Poncet & que le mien.

(1) Du millet.
(2) Plin. vol. 1, lib. 6, cap. 30, pag. 376.

L'ON ne doit pas oublier que ce pays dont je vante la fertilité, eſt celui des Shangallas ſitué entre les 12e & 13e deg. de lat. nord, de ces Shangallas qui habitent une plaine couverte de bois, appellée le Kolla, d'environ 40 à 50 mille de large du nord au ſud, & s'étendant des montagnes de l'Abyſſinie juſques au Nil à Fazuclo, du côté de l'occident.

J'AI déjà obſervé que, par rapport au commerce, ces Shangallas avoient été exterminés en deux endroits différens, qui forment aujourd'hui une grande ſéparation entre eux, & où l'on a bâti des villes & des villages, parce que c'eſt là que paſſent les caravanes qui vont de l'Abyſſinie dans le Sennaar, ou qui en reviennent. Tout le reſte du pays eſt inabordable, à moins qu'on ne ſoit en force. Pluſieurs armées y ont péri. Auſſi eſt-il abſolument inconnu, & je ſuis le ſeul qui ait entrepris de le décrire.

IL faut auſſi que je releve le critique Renaudot, ſur ce qu'il dit des productions de ces contrées. Il ne connoît aucune eſpece de grain, ſous le nom de dara. S'il vouloit parler du millet, il devoit l'appeller dora. Mais le dora n'annonce point l'infertilité du ſol où il croît. Les meilleures terres d'Egypte ſont couvertes de dora. En Ethiopie, les rives du Nil où on le cultive produiroient également du bled. Mais le peuple du déſert préfere le dora. Il croît plus promptement, & il n'exige point qu'on laboure la terre, travail pénible que redoutent ſingulierement les habitans d'un climat exceſſivement chaud.

Ce que je viens de dire, relativement à la culture du dora, peut également s'appliquer à ce que dit l'abbé Renaudot de celle du coton. Les plus belles vallées de la Syrie, qu'arrosent les rivieres qui tombent du Mont Liban, sont couvertes de cotoniers. Dans les mêmes champs on voit alternativement le cotonier & l'arbre qui nourrit les vers à soie; & cette double production fait la richesse du pays. Le coton sert à vêtir toute l'Ethiopie. Le coton est la base de son commerce avec l'Inde, ainsi que du commerce entre l'Angleterre, la France & le Levant; & sans quelques raisonneurs ignorans & superficiels, comme l'abbé Renaudot, le coton seroit après la laine, la manufacture la plus précieuse de la grande Bretagne. Certes le tems viendra où le coton remplacera la culture ingrate du lin. Il emploiera plus de mains, & il offrira un champ plus vaste à l'industrie de nos Tisserans.

L'on voit combien il est aisé de combattre les objections mal fondées, par lesquelles les absurdes ennemis de Poncet s'efforcerent de le décréditer, & de lui faire perdre le mérite de son voyage. Ils firent plus; ils oserent lever tout-à-fait le masque, en produisant une lettre qu'ils supposoient écrite de Nubie, par un moine Italien, & dans laquelle on assuroit que Poncet n'étoit jamais allé dans la capitale de l'Ethiopie, ni qu'il n'avoit jamais eu audience de Yasous: mais qu'ayant volé les habits & l'argent du Pere Brevedent, il s'étoit marié, & que bientôt après il avoit abandonné pour jamais sa femme & l'Ethiopie.

Si M. Maillet avoit voulu se conduire honnêtement, il lui eût été facile de détruire cette calomnie, puisque Hagi

Ali ne tarda pas à lui porter une lettre du Monarque Abyssinien, par laquelle il le remercioit de lui avoir envoyé Poncet, à qui il devoit sa guérison. Mais sans avoir besoin d'en appeller à M. Maillet, je crois que personne ne peut douter qu'Hagi Ali n'eût eu ordre de son maître de lui amener un Médecin du Caire, & que Poncet ne fût proposé par le Consul pour être ce Médecin. Or, après avoir conduit Poncet jusqu'à Bartcho, où l'on convient que le Jésuite Brevedent mourut, & où l'on avoit supposé que son compagnon de voyage l'avoit volé, quelle auroit pu être la raison d'Hagi Aly, pour ne pas permettre au Médecin de faire une demi-journée de chemin de plus pour se rendre dans la capitale, & se présenter au Roi, qui l'avoit fait venir à grands frais d'Egypte? Quelle excuse auroit eu à donner Hagi Ali de ne pas l'avoir conduit à la Cour, quand Poncet, remettant lui-même sa lettre au Monarque, lui eût appris qu'il étoit venu avec la caravane pour le guérir?

M. Maillet vit depuis Hagi Ali au Caire, où il lui reprocha sa conduite envers Poncet & le Frere Jakin, Moine qui étoit revenu avec lui d'Ethiopie. Le Consul pouvoit donc alors s'informer amplement de la vie qu'avoit menée Poncet en Ethiopie; & il n'avoit pas besoin du témoignage supposé de l'Italien pour cela. Mais ce qui est bien certain, c'est que M. Maillet se servit de Poncet comme de l'avant-coureur d'une autre ambassade qu'il se proposoit d'envoyer à Gondar auprès du même Yasous, que ce dernier avoit guéri. Or, s'il avoit douté de la réalité de son voyage, cette nouvelle expédition eût en vérité été bien étrange.

MAIS

Mais supposons que toutes ces promesses ne suffisent pas, nous savons que Poncet retourna par Jidda, & que M. Maillet fut en correspondance avec lui pendant qu'il étoit dans ce port. Or, comment put-il revenir de Bartcho à la mer Rouge, sans traverser la capitale de l'Abyssinie, sans les ordres du Roi, & même à son insçu? Qui est-ce qui put lui faire franchir un grand nombre de barrieres dangereuses dans le Woggaro, sur le Lamalmon, au Tacazzé, à Kella, à Adowa, où moi, qui avois l'agrément du Roi, je ne pus passer qu'en demandant du secours & employant la force? Qui est-ce qui pût le soustraire à la vigilante avarice du Baharnagash, & à la rapacité, plus redoutable encore de cet assassin de Naïb; que l'on avoit vu dérober les marchandises de Musa, le facteur même du Roi, quoique ce Prince fût alors à trois journées seulement de distance, & à la tête d'une armée qui, en peu d'heures, auroit pu effacer jusqu'à la trace de Masuah? Tout ce qu'on a dit pour faire douter du voyage de Poncet n'est donc qu'un tissu de mensonges ridicules; & ces mensonges sont, comme je l'ai déja observé, l'ouvrage de ceux qui firent massacrer l'infortuné du Roule.

Poncet, ayant perdu toute sa considération, se retira disgracié de Paris, & n'obtint aucune autre espece de récompense que ce qu'il avoit reçu dès le commencement. On le chargea cependant de porter à M. Maillet une montre d'or & un miroir, pour en faire présent à Murat, dont on cessa en même-temps de payer l'entretien, & à qui on laissa la liberté de s'en retourner en Ethiopie.

Mais l'inconséquence du Consul ne s'arrêta pas là. Après

avoir fait essuyer à ce pauvre Murat tous les mauvais traitemens possibles, il lui confia un Jésuite (1), afin qu'il le fît entrer en Abyssinie, où ce Prêtre auroit certainement perdu la vie, si la maniere, dont on commença à agir avec lui en chemin, ne l'avoit pas engagé à s'en retourner avant d'arriver à Masuah.

Ces premiers contre-temps semblerent n'avoir fait que ranimer l'ardeur des Jésuites pour une nouvelle ambassade; mais ils changerent de méthode. Des politiques, des hommes d'état s'en mêlerent, sans pourtant avoir songé à se mettre en garde contre les ennemis de leur projet, & à rendre leurs efforts inutiles, en cherchant à mieux tirer parti qu'eux des mœurs & des coutumes des pays où l'ambassade devoit passer.

Ce ne fut point un aventurier, un médecin errant comme Poncet, à qui on voulut confier cette seconde ambassade; mais un homme versé dans l'étude des langues, habitué aux négociations, aux traités, & accompagné de Drogmans, & de tous les Officiers convenables à sa dignité. On l'envoya en Abyssinie pour cimenter une amitié perpétuelle, & pour conclure un traité de commerce entre deux nations, qui n'avoient ni un seul article à échanger l'une avec l'autre, ni le moindre moyen de communiquer ensemble, par terre ou par mer. Le Ministre qui eut sans doute assez de sagesse pour voir tout cela, en donnant son consentement, jetta les yeux sur M. Maillet lui-même pour être Ambassadeur; attendu que ce Consul, connoissant les raisons qui avoient empêché Poncet de réussir, & s'y prenant conséquemment

(1) C'étoit un François nommé le P. Bernat.

d'une autre maniere, pouvoit mieux que tout autre terminer cette négociation d'une maniere agréable aux deux nations.

Mais M. Maillet étoit bien loin d'accepter cette mission: Il se considéroit comme un Général, dont le seul emploi est de diriger & non d'exécuter. Un voyage ennuyeux & fatiguant, à travers des déserts dangereux, étoit hors de la sphere de son cabinet, dont il ne passoit jamais les limites; & au-delà de ces limites, tout étoit désert pour lui. Il s'excusa donc de ne pas se charger de l'ambassade : mais il rédigea un long mémoire pour servir de regle de conduite dans un pays qu'il n'avoit jamais vu ; & comme ses instructions furent malheureusement suivies par celui qui le suppléa, elles devinrent une des principales causes de la fatale catastrophe qui ensanglanta la capitale de la Nubie.

M. Le Noir du Roule, Vice-Consul à Damiette, fut celui qu'on choisit, à défaut de M. Maillet, pour être Ambassadeur en Abyssinie. C'étoit un jeune homme de mérite, & plein du desir de se distinguer. Il connoissoit un peu les langues qu'on parle communément en Orient : mais il ignoroit absolument celle du pays où il alloit ; & ce qui étoit encore plus malheureux, il ignoroit les coutumes & les préjugés des nations chez lesquelles il devoit passer. Semblable à la plupart de ses compatriotes, il avoit une singuliere prédilection pour l'habillement, les goûts & les mœurs des François, & il méprisoit souverainement les usages des autres nations; aussi, comme il ne dissimuloit pas assez ce mépris, il contribua sans doute à mettre sa vie en péril. Tous

les François établis au Caire étoient indisposés contre lui, par rapport à je ne sais quel dédain qu'il avoit eu l'imprudence de leur témoigner, & parce qu'il étoit chargé de renouveller un projet qui pouvoit les exposer à perdre leur commerce & leur vie, comme ils en avoient déja couru le risque.

CES François étoient donc contraires à l'ambassade. Mais les Jésuites & le Consul la vouloient beaucoup, & ils disposoient de l'autorité de leur Souverain. Ils desiroient en même temps, chacun de leur côté, de paroître les promoteurs de cette mission, & il régnoit fort peu de confiance & d'intimité entr'eux.

QUANT aux Capucins & aux Franciscains, ils étoient excessivement irrités contre M. Maillet, pour avoir favorisé les Jésuites à leur préjudice & avoir fait servir le crédit du Roi de France à leur enlever à eux, Franciscains & Moines de la Terre-Sainte, la mission éthiopienne que le Pape leur avoit accordée, & que le Sacré-Collége leur avoit confirmée. Aussi, ces Moines, qui communiquoient continuellement avec les Cophtes, c'est à dire, les Chrétiens d'Egypte, les avoient tous si bien mis dans leur parti, qu'il n'y en avoit aucun qui ne crût devoir par honneur & par intérêt, faire échouer l'ambassade françoise.

LES choses en étoient là, quand du Roule arriva au Caire. Il se chargea de l'ambassade, & dès ce moment, les intrigues commencerent.

Digitized by Google

Le Conſul avoit perſuadé à l'Ambaſſadeur que les préſens les plus agréables qu'il pût offrir à Sennaar, étoient des portraits du Roi & de la Reine de France, ayant la couronne en tête, & de ces miroirs qui groſſiſſent, multiplient ou défigurent les objets, tandis qu'au contraire, du brocard, du ſatin, des bijoux d'or, d'argent, d'acier, auroient infiniment mieux convenu.

L'Arménien Elias, attaché au ſervice de la nation françoiſe, fut d'abord envoyé en Abyſſinie par la voie de Maſuah, pour préparer Yaſous à la réception de l'Ambaſſadeur, auquel ce même Elias devoit ſervir d'interprète. Tout cela réuſſit fort bien. Mais en s'occupant du but, on négligea le milieu de la carriere. Il y avoit déja beaucoup de Moines Européens à Sennaar; & ils n'avoient pas manqué d'empoiſonner l'eſprit d'un peuple naturellement jaloux, cruel & barbare. L'argent avoit gagné les Grands; & pour inſpirer enſuite l'épouvante & la rage à la populace, on avoit débité une foule de menſonges qui acquirent tant de crédit, & dont les auteurs chercherent ſi peu à ſe déguiſer, que quand l'Ambaſſadeur entra en Nubie, il crut néceſſaire de dreſſer, dans le premier village, un procès-verbal, où tous ces rapports étoient mentionnés, & il en donna avis au Conſul. Mais comme il garda cette piece, elle fut perdue à ſa mort, & le nom des coupables reſta inconnu.

Ce ne fut que le 9 Juillet 1704, que M. du Roule partit du Caire. Il s'embarqua ſur le Nil, & il fut accompagné juſqu'à bord du vaiſſeau par une foule de gens qui, les larmes aux yeux, voyoient le précipice où l'infortuné voya-

geur alloit tomber. Il se rendit jusqu'à Siout ; mais à chaque endroit où il s'arrêta dans cette route, il trouva qu'on avoit semé quelque mensonge dangereux, qui ne pouvoit avoir d'autre motif que sa perte.

BELAC, Maure, & l'un des facteurs du Roi de Sennaar, étoit le chef de la caravane que du Roule joignit à Siout. Au Caire, du Roule n'avoit négligé aucun des moyens ordinaires de se faire bien venir de ce Maure ; & il avoit lieu de croire qu'il y avoit réussi : mais en arrivant à Siout, il le trouva tellement changé, qu'il lui en coûta cinq cens écus pour empêcher que cet homme ne se déclarât le partisan de ses ennemis ; encore cela n'eût-il pas suffi, sans l'arrivée de Fornetti, Dragoman de la factorerie françoise, & d'un Capigi & d'un Chiaoux, envoyés par le Bacha du Caire & par Ismael Bey, Aga des Janissaires, pour recommander expressément au Gouverneur de Siout & au chef de la caravane, de prendre bien garde qu'il n'arrivât rien de fâcheux à du Roule, parce que leur vie dépendoit de sa sûreté.

LES parties intéressées furent alors assemblées, & on récita solemnellement & de bon accord le Fedtah, c'est-à-dire, la priere de paix qu'on prononce au commencement d'un long & périlleux voyage. Par cette priere, chacun des voyageurs s'engage à défendre ses compagnons jusqu'à la mort ; & à ne pas s'en séparer, à ne pas souffrir qu'on leur nuise, quelqu'avantage qu'il pût en résulter pour lui-même.

CETTE cérémonie dévoila tout le mystere. Car aussi-tôt Ali Chelebi, Gouverneur de Siout, apprit à l'Ambassadeur

que les marchands chrétiens & les moines Franciſcains avoient conſpiré contre lui, & juré de faire manquer ſon ambaſſade, au péril de leur propre vie; & il avoua que lui-même avoit reçu des préſens pour entrer dans la conſpiration.

Belac lui dit en outre, que le Patriarche des Cophtes l'avoit aſſuré que les principaux perſonnages de la caravane, les Francs qui voyageoient avec lui, n'étoient point des marchands, mais des ſorciers allant en Éthiopie pour arrêter le cours du Nil, & empêcher ce fleuve ds continuer à arroſer l'Egypte; qu'ainſi on étoit généralement réſolu de ſéparer les Francs de la caravane, dans quelqu'endroit des déſerts, où ils ſeroient réduits à périr de faim & de ſoif, ou à être aſſaſſinés, de maniere qu'on ne puſſe plus en entendre parler.

La caravane partit de Siout le 12 de Septembre. En douze jours elle traverſa le petit déſert, & ſe rendit à Khargué, où elle fut retenue ſix jours par le Gouverneur, qui étoit un jeune homme, & qui obligea M. du Roule de lui payer 120 piaſtres pour pouvoir continuer ſa route, & en même tems à lui ſigner un certificat par lequel ce voyageur reconnoiſſoit que le Gouverneur l'avoit laiſſé paſſer ſans lui rien prendre. Ce fut là le premier exemple du traitement qu'il avoit à attendre dans le reſte du voyage.

Le 3 Octobre la caravane entra dans le grand déſert de Selima, & le 18 du même mois elle arriva à Machou ou Moscho, ſur les bords du Nil, où elle s'arrêta pluſieurs jours pour laiſſer aux marchands le tems de terminer leurs affaires. Ce fut là que l'Ambaſſadeur apprit que pluſieurs

moines Franciscains avoient devancé la caravane, tandis qu'elle étoit à Siout, & s'étoient rendus à Sennaar, où ils avoient séjourné quelque tems, & dont ils s'étoient éloignés aux premieres nouvelles de l'approche de la caravane, sans qu'on sût le lieu de leur retraite.

Bientôt après le bruit se répandit au Caire, sans qu'on pût savoir comment, que l'Ambassadeur avoit été assassiné en arrivant à Dongola; & cette nouvelle, quoique fausse, fut un triste présage de la déplorable catastrophe qui ne tarda pas à arriver.

M. du Roule arriva à Sennaar vers la fin de Mai; & c'est alors qu'il écrivit: mais depuis on remit au Consul du Caire un paquet de lettres datées du 18 Juin. L'Ambassadeur dit dans ses lettres, qu'il a été parfaitement bien reçu par le Roi de Sennaar, jeune homme qui aime beaucoup les étrangers, & qu'il a sur-tout beaucoup à se louer de Sid Achmet-el-Coom, ou comme il eut dû l'appeller, Achmet Sid-el-Coom; c'est Achmet, le Grand-Maître de la Maison du Roi. Cet Officier envoyé par le Roi pour visiter les équipages de l'Ambassadeur, ne put s'empêcher de témoigner sa surprise en les voyant si peu considérables & d'une si médiocre valeur.

Achmet dit que le Roi avoit reçu des lettres qui lui annonçoient que M. du Roule faisoit porter avec lui vingt caisses remplies d'argent; & il ajouta qu'il lui avoit été écrit à lui-même, par une des personnes les plus respectables du Caire, pour l'avertir de ne pas le laisser passer, parce que le but de son

ſon voyage en Abyſſinie étoit d'engager Yaſous à enlever aux Turcs Maſuah & Suakem. Cependant cet Officier ne voulut point permettre qu'on ouvrît les ballots deſtinés pour le Roi d'Abyſſinie, & il les laiſſa dans les mains de l'Ambaſſadeur.

M. du Roule rendit compte de tout cela au Conſul du Caire : mais il lui donna à entendre en même tems, qu'il couroit beaucoup de riſques, & il lui avoua franchement, qu'il ne croyoit pas qu'il y eût ſur la terre un peuple auſſi barbare, auſſi brutal, auſſi traître que les Nubiens.

Les troupes du Roi de Sennaar venoient de remporter alors quelques avantages ſur les Arabes révoltés. Il y eut des réjouiſſances à la Cour, & M. du Roule croyant devoir faire de ſon mieux pour témoigner ſa joie en cette occaſion, ſe fit raſer, s'habilla à l'Européenne, & reçut ainſi la viſite du Miniſtre Achmet. Mais cela déplut généralement, à ce que dit M. Macé dans une lettre qu'il adreſſa, à la même époque, au Conſul; & il ajoute que les miroirs qui multiplioient les objets, étoient cauſe que le peuple regardoit l'Ambaſſadeur & ſes gens comme des ſorciers.

Lorsqu'on donne de grandes fêtes dans la plupart des royaumes Mahometans, les femmes des Rois ont le privilege de ſortir de leurs appartemens & de voir tout ce qu'il y a de curieux & de nouveau. Celles du Roi de Sennaar ſont très-ignorantes, très-fantaſques, & s'offenſent aiſément : mais ſi M. du Roule avoit connu les mœurs du pays, il eût régalé leurs noires Majeſtés avec des liqueurs fortes, des

confitures, des eaux de fenteur, & il eût pû leur montrer impunément tout ce qu'il auroit voulu.

Mais effrayées par ces miroirs (1), & piquées de fon inattention, elles fe joignirent à la foule, qui accufoit l'Ambaffadeur d'être un magicien, & elles firent tout ce qu'elles purent pour le perdre auprès du Roi. Cependant elles éprouverent beaucoup de difficultés & de répugnances de la part du Monarque. Tout ce qu'elles purent obtenir de ce Prince fut de demander à l'Ambaffadeur 3000 piaftres, que celui-ci refufa avec fermeté, ce qui mécontenta fingulierement le Roi.

M. du Roule craignant pour fa fûreté, infifta pour obtenir la liberté de pourfuivre fon voyage. On la lui accorda : mais à l'inftant que fes équipages furent prêts & qu'il alloit partir, il reçut l'ordre de rentrer dans fa maifon. Peu de jours après il obtint de nouveau fon congé, & il fut contremandé pour la feconde fois. Mais le 10 de Novembre un meffager du Roi vint lui porter la permiffion définitive de partir; & comme il étoit tout prêt, il fe mit foudain en route.

L'Ambassadeur étoit à pied, ayant d'un côté deux chrétiens habitans de la campagne, & de l'autre Gentil, fon domeftique François. N'ayant pas voulu monter fon cheval, il l'avoit donné à un Nubien pour le conduire. Mais M. Macé & M. Lipi, les deux Dragomans étoient à cheval. A peine

(1) Nous avons vu ces miroirs recommandés par le Conful Maillet.

cette petite troupe fut-elle arrivée au milieu d'une grande place, qui est devant le palais du Roi & qui sert à l'exécution des criminels, que quatre negres attaquerent l'Ambassadeur & le tuerent à coups de sabre. Gentil fut aussi massacré à côté de son maître. M. Lipi & les deux chrétiens subirent le même sort, bien que ceux-ci protestassent qu'ils n'étoient point de la suite de l'Ambassadeur.

M. du Roule reçut la mort avec la plus grande magnanimité. Sachant que les loix des Nations rendoient sa personne sacrée, il dédaigna de se défendre, remettant sa vengeance aux gardiens de ces loix, & exhortant ses compagnons à en faire de même. Mais un des Dragomans, M. Macé, jeune homme plein de courage & habile cavalier, ne voulut pas se résoudre si facilement à mourir. De deux coups de pistolet il tua deux des assassins, & il continuoit à se défendre avec son épée, quand un des cavaliers venant derriere lui, le frappa d'un coup de lance & l'étendit roide mort.

Tel fut le sort de cette seconde ambassade envoyée pour convertir l'Abyssinie, & qui, si l'on en croit M. Maillet, a coûté au gouvernement une somme considérable; car dans un mémoire du premier Octobre 1706, sur la mort de M. du Roule, il évalue l'argent & les effets que l'ambassadeur avoit quand il fut massacré, à 200 bourses, c'est-à-dire à 25000 livres sterling (1). Cependant cela n'est guere probable, puisque le même M. Maillet dit dans un autre endroit, que pendant

(1) Environ 580 mille livres tournois.

que M. du Roule étoit à Sennaar, il demanda quelque secours d'argent, que le capucin Joseph refusa de lui prêter. Ce secours eût été inutile à l'ambassadeur s'il avoit eu vingt-cinq mille livres sterling; & j'imagine que M. Maillet n'a exagéré ce rapport que pour fomenter une querelle entre le Bacha de Suakem & le Roi de Sennaar.

Les moines qui étoient en très-grand nombre à Sennaar, quitterent cette capitale, dès qu'ils apprirent que M. du Roule y arrivoit. Ils pouvoient, sans doute, faire cela sans aucune mauvaise intention pour lui : mais on remarque qu'ils y revinrent dès qu'il eut été assassiné; & c'est, suivant moi, une preuve qu'ils furent les instigateurs du meurtre. Autrement ils se seroient empressés de fuir loin d'un lieu où six de leurs freres, indignement massacrés, restoient sans sépulture, & abandonnés aux oiseaux de proie & aux bêtes des forêts, & où eux-mêmes n'auroient pu avoir la moindre sûreté.

Cependant ces moines commencerent par vouloir imputer cette mort au roi d'Abyssinie, puis au roi de Sennaar, & ensuite à tous les deux à la fois. Mais Elias arrivé à Gondar justifia ce Prince, comme on le verra bientôt par la liste des noms pris à Sennaar. La correspondance, publiée par la suite, prouve incontestablement que le roi de Sennaar ne fut que l'agent involontaire d'un assassinat dont auparavant il se repentit deux fois; c'est pourquoi il obligea à deux reprises différentes M. du Roule de retourner chez lui, afin de pouvoir le dérober aux desseins exécrables qu'on avoit contre lui.

Le sang de ce brave & malheureux François est donc retombé sur la tête des moines Franciscains réformés & de leurs freres les moines de la Terre-Sainte. L'intérêt de ces deux corps nombreux, & la superstition d'un Prince tel que Louis XIV, étoient plus qu'il ne falloit pour arrêter toute recherche, & empêcher qu'on ne tirât vengeance de ces dévots assassins : mais celui qui, sans être apperçu a suivi le crime sous le voile dont il s'étoit couvert, & à travers ses sentiers ténébreux, a trouvé en peu d'années le moyen de venger le meurtre de du Roule, dans un tems & dans un lieu où l'on étoit loin de le prévoir.

Mais il est tems de revenir à Gondar auprès du Roi Yasous, qui guéri de sa maladie, & ayant congédié son Médecin, se prépara à entrer en campagne contre les Gallas.

La premiere femme de Yasous se nommoit *Ozoro Malacotawit*, & appartenoit à une famille considérable de la province de Gojam. Il en avoit eu pour fils Tecla Haimanout, qui déja sorti de l'enfance, montroit le plus grand respect & la plus tendre affection pour son pere, dont il étoit extrêmement chéri. Le Monarque donna même alors une preuve de la confiance qu'il avoit en son fils, telle que les annales de l'Abyssinie nous en offrent rarement l'exemple. Il le laissa dans sa capitale, & il lui conféra la charge de Betwudet, avec un pouvoir absolu pour gouverner en son absence. Yasous avoit pour maitresse Ozoro Kedusté, qu'il aimoit passionnément; & cette femme, remplie de grandes qualités & sœur du Fit Auraris Agné, Officier d'un mérite distingué, avoit eu trois enfans de son amant, David, Hannès & Jonathan.

TANDIS que Yasous suivoit les mouvemens des Gallas, on vint lui dire qu'Ozoro Kedusté étoit malade de la fievre. Soudain il prit des mesures pour son retour : mais malgré toute sa promptitude, il apprit en arrivant à Bercanté, maison qu'habitoit sa maitresse, que la mort la lui avoit enlevée, & qu'elle étoit enterrée depuis plusieurs jours. Soudain sa raison sembla l'abandonner. Se livrant à tous les transports du désespoir, il fit ouvrir la tombe de Kedusté, où il descendit avec ses trois enfans; & il tomba dans un tel excès de délire à la vue des tristes restes de son amante, qu'on eut beaucoup de peine à l'en éloigner. Alors il retourna à Gondar, puis il se retira dans une isle, située au milieu du lac Tzana, pour pouvoir s'abandonner tout entier à sa douleur.

QUELQUE tems avant cet événement, Elias ignorant ce qui s'étoit passé à Sennaar, présenta à Yasous la lettre de M. Maillet, & lui demanda pour M. du Roule la permission d'entrer en Abyssinie & de paroître en sa présence; ce qu'il obtint aisément. Yasous aimoit beaucoup les étrangers; & non content d'accueillir la demande d'Elias, il envoya un messager à Sennaar pour prier le Roi de protéger & de défrayer l'Ambassadeur François jusqu'à Gondar. Mais ce messager négligea un peu sa commission pour ses affaires particulieres; de sorte qu'Elias apprenant l'arrivée de M. du Roule à Sennaar, partit pour aller l'y joindre. Dans ce tems-là, le deuil du Roi étant achevé, ce Prince dépêcha Badjerund Orestas à son fils le Betwudet à Gondar, pour qu'il envoyât un corps de troupes de sa maison sur les bords du lac, vis-à-vis de l'isle Tchekla Wanze, où il faisoit sa résidence.

Les voyageurs, qui ont parlé de l'Abyssinie, ont dit que les enfans nés en légitime mariage avoient la même préférence pour les droits à la succession de leur pere, que dans les autres pays; mais c'est sans aucun fondement, car il n'y a jamais de mariage régulier en Abyssinie. Le simple consentement des Parties suffit pour former leur union : mais quand on regarderoit cela comme régulier, il n'en seroit pas moins vrai que les enfans naturels, c'est-à-dire ceux qui naissent par des liaisons sans mariage, & les enfans adultérins, c'est-à-dire ceux qui proviennent d'une concubine & d'un homme marié, peuvent succéder à la couronne comme à un héritage particulier. Les enfans d'Yasous en offrent un exemple bien remarquable. Ce Monarque avoit eu Tecla Haimanout de la reine Malacotawit; & cependant il voulut exclure ce fils de la couronne, & elle fut portée ensuite par trois bâtards, freres de ce jeune Prince, dont deux étoient nés, David & Hannès, d'Ozoro Keduſté, & le troisieme Bacuffa, d'une autre concubine.

La reine Malacotawit avoit supporté avec une indifférence apparente la préférence que le Roi avoit donnée à sa maîtresse Ozoro Keduſté : mais, à la mort de cette maîtresse, elle ne put voir sans jalousie les regrets violens de son époux, & les honneurs qu'il payoit à la mémoire d'une rivale. Pleine de ressentiment, elle persuada à son fils Tecla Haimanout qu'Yasous avoit résolu de le priver de sa succession, de l'envoyer avec elle en prison à Wechné, & de placer sur le trône David, l'aîné des enfans d'Ozoro Keduſté.

Malacotawit avoit eu soin de se lier avec les principales

personnes de la Cour; &, par le secours de ses amis & des Moines mécontens & exilés, elle rassembla une grande armée en Gojam, sous le commandement de ses deux freres Dermin & Paulus. D'ailleurs, Tecla Haimanout avoit déja donné de grandes preuves de sagesse & de talent pour gouverner, & la plupart des anciens & des meilleurs Officiers de son pere s'étoient attachés à lui.

Il fut donc résolu de répondre au message d'Yasous, « qu'après un si long regne, & tant de sang versé, le Roi » feroit bien de se retirer dans quelque couvent pour le reste » de ses jours, & se repentir des grands péchés qu'il avoit » commis, & résigner la couronne à son fils Tecla Haimanout, ainsi que l'ancien roi Kaleb l'avoit résignée dans les » mains de Saint Pantaléon, en faveur de son fils Guebra » Mascal ». Mais comme il n'y avoit pas de sûreté à s'acquitter d'une pareille commission auprès d'un roi tel qu'Yasous, on en chargea un simple soldat, qui ne pouvoit pas devenir l'objet du ressentiment du Monarque.

Le Roi reçut donc cette réponse au milieu du lac de Tzana, dans l'isle de Tchekla Wanze, où il résidoit encore; & il repliqua soudain par le même messager : « qu'il savoit » depuis long-temps quels étoient ceux qui séduisoient » son fils Tecla Haimanout, & qui lui faisoient trahir » ses devoirs envers son pere & son Souverain ; mais » que, quoiqu'ils ne fussent pas égaux à Saint Pantaléon, il » vouloit pourtant, tels qu'ils étoient, les aller joindre soudain à Gondar, & y couronner son fils ».

Ce discours ironique fut fort bien entendu. Les gens de la Cour & les habitans de la capitale, qui étoient auprès de Tecla Haimanout, jurerent solemnellement de vivre & de mourir avec ce Prince. On n'ignoroit point la sévérité d'Yasous, sa colere étoit juste ; & d'après cela, jugeant de sa vengeance, tous ceux qui craignoient d'en être l'objet, virent bien qu'il n'y avoit pour eux d'autre alternative que la victoire ou la mort.

Aucun parti ne mit de la lenteur dans ses préparatifs de guerre. Le Kasmati Honorius, Gouverneur du Damot, ancien & brave Officier de Yasous, rassembla beaucoup de troupes & s'avança du côté de la rive occidentale du lac. Le Roi le joignit bientôt ; & s'étant mis à la tête de son armée, il côtoya le lac jusques à la pointe méridionale qui est vis-à-vis de Dingleber.

Tecla Haimanout sachant que son pere étoit en marche, ne perdit pas un seul moment. Il sortit de Gondar, & accompagné de tous les signes de la royauté, il campa à Bartcho, dans le même endroit où Za Denghel fut vaincu & massacré par ses rebelles sujets ; & croyant ce poste fatal aux Rois, il résolut d'y attendre son pere & de lui livrer bataille.

Yasous traversant le pays bas de Dembea, fut attaqué d'une fievre putride, très-commune dans ces contrées, & qui fit tant de progrès, qu'on fut obligé de reporter le Roi dans son isle de Tchekla Wunze. Cet accident découragea son parti ; & Honorius se retira en Gojam, où,

ſans congédier ſon armée, il attendit la convaleſcence de ſon maître.

CEPENDANT la Reine Malacotawit ne fut pas plutôt informée de la maladie de ſon époux, qu'elle envoya un meſſage à ſon fils Tecla Haimanout, pour qu'il quittât le lieu inſalubre où il étoit campé, & qu'il rentrât dans Gondar. Dès que ce Prince fut de retour, la Reine fit partir ſes deux freres, Paulus & Dermin, qui, ſuivis de pluſieurs ſoldats abyſſiniens & de deux fuſiliers mahométans, ſe rendirent dans l'iſle de Tchekla Wunze, où ils ſurprirent le Roi dans ſon lit. Après qu'on lui eut tiré un coup de fuſil, Dermin lui paſſa ſon épée au travers du corps. Les meurtriers voulurent enſuite brûler le corps pour éviter l'horreur que la vue en pourroit inſpirer: mais ils en furent empêchés par les Prêtres & les principaux habitans de l'iſle qui s'emparerent des reſtes de leur Roi, les laverent; & les ayant enveloppés ſuivant tous leurs rites, les porterent en triomphe & avec toute la magnificence dûe aux funérailles d'un Roi, dans la petite iſle de Mitraha. Là, ils dépoſerent le corps d'Yaſous parmi tous ſes ancêtres, & je l'y ai vu encore bien conſervé.

TECLA Haimanout, devenu Roi, ſe garda bien de s'oppoſer aux honneurs qu'on rendoit volontairement à la mémoire de ſon pere. Au contraire, ce parricide s'empreſſa de remplir des devoirs auxquels ſon cœur étoit dès longtems étranger.

PONCET qui vit Yaſous, en trace le portrait. Il dit que ce Prince étoit très-belliqueux, mais qu'il n'aimoit point à

répandre du sang ; & quoique cela paroisse un peu contradictoire & semble être dit par antithèse, il n'en est pas moins vrai que tel étoit le caractere d'Yasous. Très-souvent en guerre & suivi de la victoire, il fut obligé sans doute de faire verser du sang : mais dans l'intervalle de ses campagnes, il eut occasion de découvrir beaucoup de conspirations, tant de la part des Prêtres que de ses autres sujets, dont la vie étoit dès-lors condamnée par les loix; & cependant, soit qu'il cédât à sa propre impulsion ou à des sollicitations étrangeres, il laissa infliger rarement la peine de mort à ceux qui l'avoient méritée.

Dès qu'Yasous ne fut plus, on lui donna unanimement le nom de *Tallac*, c'est-à-dire, de Grand, nom qui a depuis été consacré dans les annales abyssiniennes, d'où j'ai tiré l'histoire de son regne.

TECLA HAIMANOUT I.

De 1704 à 1706.

Il écrit en faveur de du Roule. — Il défait les rebelles. — Il est assassiné dans une partie de chasse.

L'ARMÉNIEN Elias, dont nous avons déja parlé, & qui, chargé de lettres de protection de la part d'Yasous, alloit joindre M. du Roule à Sennaar, n'étoit plus qu'à trois journées de cette capitale, lorsqu'il apprit l'assassinat du Mo-

narque abyssinien. A cette nouvelle, frappé de terreur, il se hâta de reprendre le chemin de Gondar, où il demanda que les lettres d'Yasous fussent remplacées par des lettres de son successeur. Tecla Haimanout lut les lettres de son pere, & en étant satisfait, il ordonna qu'on les copiât en son nom. Muni de ces nouvelles dépêches, Elias reprit son voyage. J'ai traduit ici la lettre de Tecla Haimanout, dont l'original est écrit en arabe, parce que je la crois du petit nombre de celles qui sont authentiques parmi toutes celles qu'on a publiées comme venant d'Abyssinie.

» LE Roi Tecla Haimanout, fils du Roi de l'Église d'E-
» thiopie, Roi de Mille-Eglises.



» DE la part du Roi puissant & auguste, l'arbitre des » nations, l'image de Dieu sur la terre, le guide des Rois » qui professent la religion du Messie, le plus puissant des » Rois Chrétiens, celui qui maintient l'ordre entre les Chré» tiens & les Mahométans, le protecteur de l'Eglise d'A» lexandrie, l'observateur des commandemens de l'Evan» gile, descendu des lignées des prophetes David & Salo-

(1) Ce n'est point le sceau du Roi, c'est l'invention de quelque Mahométan employé à écrire ces lettres.

» mon. — Puisse la bénédiction d'Israël être sur notre Prophete & sur eux. — Au Roi Baady, fils du Roi Ounsa, » dont le regne puisse être rempli de bonheur, ainsi que le » méritent les rares qualités dont il est doué, & le talent » distingué qu'il a pour gouverner son royaume avec sagesse, avec ordre, avec équité. — Le roi de France, qui » est un Prince Chrétien, m'a écrit, il y a sept ans, une » lettre par laquelle il me mande qu'il desire former avec moi » des liaisons de commerce utiles à ses sujets & aux miens; à » quoi je consens. Nous venons en ce moment d'apprendre » que ce Monarque nous a envoyé des présens par un homme » dont le nom est du Roule, & qui est accompagné de quelques autres personnes, toutes retenues, ainsi que lui, dans » votre ville de Sennaar. Ainsi nous requérons de vous, de » les mettre immédiatement en liberté, & de les laisser venir » auprès de nous avec toutes les marques d'honneur qui » leur sont dues, en considération de l'ancienne amitié qui » a sans cesse subsisté entre nos prédécesseurs, depuis le » temps du *roi de Sedgid*, & du *roi de Kim*, jusqu'à ce » jour. Nous vous demandons aussi de laisser passer librement tous les sujets du roi de France, & tous ceux qui » seront porteurs de lettres du Consul du Caire, ainsi que » tous les François qui viendront seulement pour faire le » commerce, parce qu'ils sont de la même religion que » nous. Nous vous demandons aussi le passage pour tous les » Chrétiens françois, cophtes & syriens, qui suivent nos » rites & observent notre religion, & qui desirent de venir » dans nos Etats : mais nous vous prions de ne pas laisser » passer ceux qui sont contraires à notre religion, tels que » le moine Joseph & ses compagnons, que vous pouvez

» retenir à Sennaar, parce que notre intention n'eſt pas qu'ils » pénetrent en aucune maniere dans notre royaume, où ils » ne pourroient qu'occaſionner des troubles, comme étant » ennemis de notre foi. Que Dieu exauce tous vos deſirs ». — Ecrit le 10 de Zulkadé, l'an 1118, c'eſt-à-dire le 21 Janvier 1706.

☞ L'ADRESSE de cette lettre eſt : — « Au roi Baady, fils » du roi Ounſa, que Dieu puiſſe favoriſer par ſa grace ».

LA premiere choſe que je remarque dans cette lettre, c'eſt qu'on y fait mention de l'ancienne paix & amitié qui ſubſiſtoit entre les prédéceſſeurs de ces deux Princes; amitié qui, dit-on, commence au regne du roi de *Sedgid* & du roi de *Kim*.

LE royaume de Sennaar a été, comme nous l'avons vu; très-récemment établi par les victoires remportées ſur les Arabes : ainſi c'eſt des pays de *Sedgid* & de *Kim* que ſont venus les negres, dont les conquêtes ont fondé ce nouveau trône; & il paroît en outre qu'il n'y a jamais eu ni guerre, ni conquête, ni tribut entre l'Abyſſinie & le Sennaar.

LES Arabes Paſteurs, qui ſont paître leurs troupeaux près des frontieres de ces deux Etats, ont été ſouvent pillés par les rois d'Abyſſinie, qui ont fait des invaſions dans l'Atbara : mais cela n'a jamais été regardé comme une violation de la paix entre les deux Souverains; au contraire, comme le principal motif qui attire les Arabes du côté des frontieres méridionales de l'Abyſſinie eſt de vivre indépendans, & loin

des dominations du Sennaar, le roi d'Abyssinie est supposé rendre service à ces derniers, quand il repousse les autres. Le Baharnagash a toujours été en guerre avec les Arabes; il les regarde comme ses tributaires, parce qu'ils consomment son herbe, & boivent son eau; & tous les maux qu'il peut leur faire ne causent pas la moindre inquiétude à la cour de Sennaar. On s'imagine qu'il ne cherche qu'à maintenir son ancienne domination sur les Pasteurs; & on sait bien que celle des peuples du Sennaar est nouvelle & usurpée.

Ni M. Maillet, ni l'historien le Grand, n'ont jugé à propos de nous expliquer quel étoit ce moine Joseph désigné dans la lettre du roi d'Abyssinie. Il est cependant certain qu'au retour de Murat & de Poncet, il étoit arrivé en Ethiopie un Missionnaire de l'ordre des Freres Mineurs, qui eut une audience du Roi, & qui écrivit, sous le nom de ce Prince, une lettre au Pape, dans laquelle il inséra une foule de mensonges & d'absurdités, en déclarant qu'Yasous se soumettoit au Siége de Rome, de la même maniere que ses prédécesseurs s'y étoient soumis. Il fait parler Yasous en latin: mais quoique le moine ait fabriqué lui-même cette lettre (1) à sa fantaisie, il n'a pu s'empêcher de laisser appercevoir clairement que sa présence gênoit beaucoup le Monarque Abyssinien, qui auroit voulu le voir fort loin de Gondar. J'ignore qui étoit ce moine; mais je ne doute pas que ce ne fût un des auteurs du meurtre de M. du Roule, un de ces assassins qui, sans la participation du Consul, intriguoient

(1) Voyez la lettre même. Elle est dans le dernier livre de Le Grand, & en latin, si je ne me trompe.

Digitized by Google

dans ces contrées, & dont quelques-uns furent découverts peu de temps après dans le Walkayt, sous le regne de David IV.

QUANT à Elias, d'abord précurseur, & ensuite le seul qui fût resté de l'ambassade françoise, il vécut très-pauvre en Abyssinie, ainsi que nous l'apprend sa lettre, jusqu'en l'an 1718; après quoi il se rendit dans l'Arabie heureuse, & il écrivit de la Mecque à M. Maillet, qui étoit toujours Consul de France au Caire. David IV occupoit alors le trône; & on trouvera dans l'histoire de son regne la lettre d'Elias. Quant à celle qui fut adressée à M. du Roule sous le nom d'Yasous, & à celle de Tecla Haimanout au Bacha & au Divan du Caire, je vais les insérer ici, parce que j'ai avancé plusieurs faits fondés sur l'autorité de ces lettres.

TRADUCTION D'UNE LETTRE ARABE DU ROI D'ABYSSINIE A M. DU ROULE.

« LE roi Tecla Haimanout, roi de l'Eglise dominante; » fils du roi de Mille-Eglises ».

» CETTE lettre de l'auguste & vénérable Roi, qui est » l'image de Dieu, le guide des Princes Chrétiens qui sont » sur la terre, le plus puissant des Rois Nazaréens, l'ob- » servateur des commandemens de l'Evangile, le protecteur » de l'Eglise d'Alexandrie dans toute son étendue, celui » qui maintient l'ordre entre les Mahométans & les Chré- » tiens, descendu de la famille des Prophetes David & Sa- » lomon, & sur lequel Dieu puisse-t-il verser les bénédictions » d'Israël,

» d'Israël & un éternel bonheur, en protégeant ses armes &
» en perpétuant sa puissance. — Ainsi soit-il. — A son
» Excellence le très-vertueux & très prudent du Roule,
» François, qui est envoyé vers nous, & que Dieu daigne
» conserver & conduire à la plus haute prospérité. — Ainsi
» soit-il. — Votre interprete Elias, que vous avez envoyé
» ici, est arrivé & a été bien accueilli. Nous avons appris que
» vous veniez vers nous de la part de notre frere le roi de
» France; & nous sommes surpris que vous ayiez été détenu
» à Sennaar. Nous vous adressons une lettre pour le roi
» Baady, afin qu'il vous laisse libre, & qu'il ne vous fasse
» aucune insulte, ni à vous, ni aux personnes de votre suite;
» mais qu'il vous traite au contraire, ainsi qu'il convient &
» à vous, & à nous, conformément à la religion du syrien
» Elias, votre envoyé; & que tous ceux qui peuvent venir
» après vous, de la part de notre frere le roi de France, &
» de son Consul, reçoivent un accueil favorable, soit qu'ils
» viennent comme Ambassadeurs, soit qu'ils viennent comme
» simples Marchands, parce que nous aimons tous ceux de
» notre religion. Nous traitons bien ceux qui ne s'opposent
» point à nos loix; mais nous éloignons de nous les autres:
» aussi n'avons-nous pas voulu recevoir tout de suite Jo-
» seph (1) & tous ses compagnons, ni permettre qu'ils pa-
» russent en notre présence. Nous ne voulons même pas que
» ces sortes de gens passent de Sennaar dans nos Etats, parce
» que nous desirons d'éviter des troubles qui pourroient oc-

(1) Voyez la lettre citée plus haut.

» casionner la mort de beaucoup de monde. Mais, quant à » vous, nous savons que nous n'avons rien à craindre; vous » pouvez venir en toute sûreté, & vous serez reçu avec » honneur ». —Ecrit le 10 du mois de Zulkadé, l'an 1118, c'est-à-dire le 21 de Janvier 1706.

☞ L'ADRESSE est : — « Que cette lettre soit remise à » M. du Roule, dans la ville de Sennaar ».

J'OBSERVERAI de nouveau, à l'occasion de cette lettre, que les Prêtres, qui étoient en foule à Sennaar avant l'arrivée de M. duRoule, disparurent à son approche, après avoir ourdi la trame du complot funeste dont il fut la victime; & qu'aussitôt que le meurtre eut été commis, ils revinrent tous comme pour jouir de leur triomphe. M. Maillet parle de plusieurs d'entr'eux dans sa lettre où il déplore le meurtre de M. du Roule; & il dit qu'ils étoient alors près de se rendre en Abyssinie. L'un d'eux étoit probablement ce Joseph, à qui Tecla Haimanout interdit séverement l'entrée de ses Etats, après avoir vu ce que son pere disoit de ce moine, dans la lettre dont Elias étoit porteur.

ELIAS, en écrivant au Consul, cite quelques autres de ces moines qui avoient été en Abyssinie; & il les appelle ceux de la ligue de Michaël & de Samuel, dont nous aurons occasion de parler par la suite. Quoique le Consul de France enjoignît à tous ses compatriotes d'écarter de leurs maisons, & de leur service, tous les sujets du roi de Sennaar, aucun des Missionnaires n'hésita à retourner dans ces contrées, parce qu'ils savoient bien que le meurtre de l'Ambassadeur

étoit leur propre ouvrage, & que fans eux il n'auroit jamais é.é commis.

Le malheureux Elias étoit près de rentrer à Sennaar, lorfqu'il apprit l'affaffinat de du Roule. Il s'étoit, comme on fait, hâté de fuir cette ville inhofpitaliere, en apprenant le meurtre d'Yafous; & cette fois-ci il fut encore bien plus empreffé de s'en éloigner, parce qu'il fe regarda comme expofé néceffairement aux mêmes infortunes qui avoient enveloppé tous les compagnons de M. du Roule.

De retour en Abyffinie, Elias rendit compte à Tecla Haimanout du trifte fort de l'Ambaffadeur François; & ce Monarque en fut fi indigné, qu'il donna foudain l'ordre de rappeller auprès de lui toutes celles de fes troupes qui étoient à quelque diftance. Dans un confeil tenu à ce fujet, il déclara qu'il confidéroit la mort de du Roule comme un affront fait à fa couronne & à fa dignité; qu'ainfi, loin de vouloir la pardonner, il étoit réfolu à faire fentir au roi de Sennaar qu'il connoiffoit, comme tous les autres Souverains du monde, la néceffité de refpecter le droit des nations, & les conféquences funeftes que pouvoit entraîner la violation de ce droit. S'imaginant en même-temps que le Bacha du Caire étoit l'inftigateur de l'affaffinat, il lui écrivit la lettre que je vais tranfcrire.

Traduction d'une Lettre arabe du Roi d'Abyssinie au Pacha et au Divan du Caire.

» Au Pacha & aux autres Chefs des troupes du Caire.

» De la part du roi d'Abyssinie, le roi Tecla Haimanout, » fils du roi de l'Eglise d'Abyssinie.

» De la part du Monarque auguste, le puissant arbitre » des nations, l'image de Dieu sur la terre, le guide des » Rois qui professent la religion du Messie, le plus puissant » des Rois Chrétiens, celui qui maintient l'ordre entre les » Mahométans & les Chrétiens, le protecteur des confins » d'Alexandrie, l'observateur des commandemens de l'E- » vangile, l'héritier, de pere en fils, du plus puissant royaume » du monde, le descendant de la famille de David & de Sa- » lomon. — Puisse la bénédiction d'Israël être sur notre » Prophete & sur eux! Puisse son bonheur être durable, » & sa grandeur éternelle! & puissent ses armes être tou- » jours redoutées! — Au très-puissant Seigneur, élevé par » sa dignité, vénérable par son mérite, distingué par sa force » & ses richesses parmi tous les Mahométans, le protecteur » de tous ceux qui l'implorent, celui qui, par sa prudence, » gouverne & dirige les armées d'un noble Empire, & com- » mande sur ses frontieres, victorieux viceroi d'Egypte, » dont les quatre coins seront toujours respectés & défendus. » — Ainsi soit-il. — Et à tous les autres Princes distingués, » Juges, hommes savans, & autres Officiers dont le soin » est de maintenir l'ordre dans le gouvernement, & à tous » les Commandans en général, que Dieu daigne conserver » dans toutes leurs dignités & dans toute la noblesse de leur » Etat. — Nous vous apprendrons que nos ancêtres n'ont » jamais porté envie aux autres Rois, ni ne leur ont causé » aucun embarras, ni ne leur ont montré aucune marque » de haine; au contraire ils leur ont donné, dans toutes les

» occasions, des preuves de leur amitié, les aidant généreu-
» sement, leur prêtant des secours, tant pour la caravane
» des pélerins de la Mecque, dans l'Arabie heureuse, que
» dans les Indes, en Perse, dans les autres lieux les plus
» éloignés, ainsi qu'en protégeant des personnes distinguées,
» lorsqu'elles en ont eu besoin.

» CEPENDANT le roi de France notre frere, qui professe
» notre religion & notre loi, ayant été excité par des
» avances d'amitié convenables de notre part, nous a en-
» voyé un Ambassadeur. Mais nous avons appris que vous
» l'aviez fait arrêter à Sennaar, ainsi qu'un syrien nommé
» Murat, que vous avez mis en prison, quoique nous l'eus-
» sions envoyé nous-mêmes au-devant de cet Ambassadeur.
» Vous avez par ce moyen violé la loi des nations, qui
» veut que les Ambassadeurs des Rois soient toujours libres
» d'aller où ils veulent. Il faut même les traiter avec hon-
» neur; & c'est une obligation généralement reconnue. Ils
» ne doivent être ni molestés, ni détenus, ni assujettis à
» payer des droits, ou à donner des présens d'aucune es-
» pece. Nous pourrions bientôt vous payer de la même
» maniere, si nous étions enclins à venger les insultes que
» vous avez fait à Murat, notre envoyé. Le Nil serviroit
» à vous punir suffisamment, puisque Dieu a mis en notre
» pouvoir ses sources & ses inondations, & que nous som-
» mes les maîtres d'en disposer pour vous faire du mal:
» mais, quant à présent, nous ne vous demandons que de
» ne plus vexer nos envoyés, & de ne pas nous inquiéter
» en retenant ceux que nous vous adresserons; & nous vous
» prions de les laisser passer & continuer leur route sans

» délai, & aller & venir librement où ils voudront pour » leur propre avantage, soit nos sujets, soit les François; » & tout ce que vous ferez à leur égard, nous le regarde-» rons comme fait à nous-mêmes ».

☞ L'ADRESSE est : — « Au Pacha, Prince & Seigneur, » gouvernant la ville du Grand-Caire, que Dieu puisse fa-» voriser par sa bonté. »

IL y a plusieurs choses dans cette lettre, très-dignes d'être remarquées. Le Roi d'Abyssinie dit que ni lui, ni ses prédécesseurs, n'ont jamais molesté, ni inquiété les Rois leurs voisins, & qu'ils ne leur ont porté aucune envie. D'après cela, nous ne devons pas croire ce que nous voyons fréquemment dans l'histoire, c'est-à-dire, que le Sennaar étoit jadis tributaire de l'Abyssinie; qu'il y a eu beaucoup de guerres entre ces deux royaumes, & que le pays habité par les Shangallas, a été d'abord conquis. Non, il est plus probable que la grande différence entre les climats des deux Empires, la privation absolue d'eau des frontieres qui les séparent, sont les moyens dont la nature s'étoit servi pour les empêcher d'avoir rien à démêler ensemble; & une nouvelle preuve de cette vérité, c'est que les annales abyssiniennes ne font mention d'aucune guerre avec le Sennaar, jusques au commencement du regne de Socinios.

JE pense qu'en parlant de personnes distinguées, protégées dans de grandes occasions, Tecla Haimanout fait allusion aux enfans (1) du Roi de Sennaar, qui se retirerent souvent en

(1) Tels qu'Abd-el-Cader, fils d'Ounsa.

Abyssinie, après la mort de leur pere, parce que, suivant la coutume de ce royaume, on met à mort tous les freres du Prince qui monte sur le trône, au lieu de les reléguer dans une montagne, comme on le fait en Abyssinie.

Ce qu'on doit observer ensuite, est la protection accordée aux pélerins de la Mecque & aux marchands qui trafiquoient aux Indes. Plusieurs caravanes des uns & des autres, tous Mahométans, partent chaque année d'Abyssinie, & vont à la Mecque par dévotion & dans l'Inde pour commercer : mais il n'est pas possible de comprendre comment Tecla Haimanout protégeoit ceux qui trafiquoient dans la Perse, pays avec lequel l'Abyssinie n'a eu aucun rapport depuis huit cens ans ; & certainement, le Monarque Ethiopien n'étoit dans le cas de molester, ni de protéger un seul Persan. Je m'imagine donc que ce Prince s'est servi de la phrase commune dont on se sert dans ces contrées, soit en écrivant, soit en parlant, & par laquelle on désigne la côte occidentale de la mer Rouge, sous le nom de *Ber el Ajam*, & la côte orientale, sous le nom de *Ber el Arab*. Ber el Ajam, dans le langage du pays, est la côte où il y a de l'eau ou de la pluie, & qui est opposée au Tehama, c'est-à-dire, à la côte d'Arabie, où il n'y a point d'eau. Les Grecs & les Latins ont traduit cette expression dans leurs langues, mais ils ne l'ont point comprise. Ils ont seulement fait d'Ajam le mot Azamia, dont le son a quelque rapport au premier. Mais Ajam, ou Ber el Ajam, est aussi le nom de la Perse, & l'interprète françois a dit que le Roi d'Abyssinie protégeoit les caravanes de Perse, quand il auroit dû dire les caravanes allant par le

Ber el Ajam, ou l'Azamia des anciens; pour s'embarquer à Suakem ou à Masuah.

Il faut remarquer encore que le Roi d'Abyssinie reconnoît Murat pour son Ambassadeur; & ce Prince appelle une violation du droit des nations, l'arrestation de Murat, dont le Consul Maillet avoit été le perfide instigateur. C'est de l'insulte faite à Murat dont se plaint beaucoup le Monarque abyssinien, & non de ce qu'on a fait à du Roule, dont il laisse la vengeance au Roi de France. Il dit expressément que s'il vouloit affamer & détruire les habitans du Caire, en arrêtant le cours du Nil, ce seroit à cause des outrages qu'a reçus Murat, l'homme qu'il envoyoit en France. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que M. Maillet persécuta bien injustement ce pauvre Syrien, & qu'il fut continuellement dans son tort, dans tout ce qu'il fit relativement à cette ambassade.

Les premieres démarches de Tecla Haimanout étoient dictées par la justice & ne furent point sans récompense. Ce Prince, que le meurtre de du Roule avoit engagé à rassembler promptement une armée, fut informé très-peu de temps après, qu'un rival, un Prince rebelle, Amda Sion, avoit été excité par les amis de son pere, Yasous, & qu'il levoit secrettement des troupes pour le surprendre : mais Tecla étoit déja prêt à combattre, à la tête de ses soldats.

La premiere chose que fit ce Monarque, fut d'envoyer un détachement considérable au secours de Dermin, Gouverneur du Gojam, à qui il donna l'ordre positif de forcer Amda

Amda Sion au combat, par-tout où il pourroit le joindre, tandis que lui s'avanceroit avec son armée pour contenir ses peuples dans le devoir & empêcher les mécontens de se joindre à son rival.

CEPENDANT Amda Sion ne perdit point de tems. D'Ibaba, il prit le chemin du Maitsha, & il s'avança droit à Gondar. Arrivé dans le palais du Roi à Dingleber, il s'assit sur le trône, se revêtit de toutes les marques de la royauté, & nomma plusieurs Officiers, tant pour le commandement de l'armée, que pour celui des provinces, & pour demeurer autour de sa personne. Mais pendant qu'il étoit encore là, il apprit que Dermin avoit marché sur ses traces & dévasté tous les cantons qui avoient témoigné la moindre envie de favoriser le rebelle. A cette nouvelle, Amda Sion parut manquer totalement de courage; car il s'enfuit soudain de Dingleber, passa le Nil à Delakus, & essaya d'éviter Dermin en suivant la rive occidentale du fleuve pour s'en retourner à Ibaba.

DERMIN, bien instruit de tous ces mouvemens, & connoissant parfaitement le pays, au lieu de laisser passer Amda Sion, tourna droit à lui, traversa le Nil à Fagitta, & força le rebelle à combattre dans la plaine de Maitsha. La bataille fut sanglante; & la victoire remportée par les troupes du Roi leur fut cherement vendue. Ceux qui se signalerent le plus du côté des rebelles, étoient des moines bannis qui périrent presque tous sur le champ de bataille, après avoir combattu en désespérés. On distingua sur-tout l'Abba Wellota Christos, Tobias & son frere l'Abba Nicolaüs, qui

avoient été les chefs des troubles religieux, sous le regne d'Yasous, & qui devinrent les chefs de la révolte contre son fils.

La plupart des soldats qui perdirent la vie en cette occasion, étoient de la province de Gojam & des tribus d'Elmana & de Densa : mais il ne périt parmi eux aucun homme remarquable, excepté Amda Sion lui-même, qui fut tué à leur tête, dès le commencement de la bataille, combattant avec toute la bravoure qu'on pouvoit attendre de lui en pareille circonstance. L'armée des rebelles fut entiérement dispersée. Le seul Officier de marque, tué dans le parti du Roi, fut Anasté, fils d'Ozoro Sabel Wenghel.

Dès que Tecla Haimanout eut fait partir les troupes qui devoient renforcer l'armée que commandoit Dermin, il envoya trois de ses freres, David, Hannès & Jonathan en prison dans la montagne de Wechné. Ensuite, il partit de Gondar avec son armée; & ignorant encore les succès de son Général, il donna ordre au Grand-Maître de sa cavalerie de prendre le chemin de Dingleber & d'aller porter de nouveaux secours au Kasmati Dermin, qu'il pensoit n'être peut-être pas assez fort pour combattre les rebelles.

Tecla Haimanout prit la route de Tedda, à la tête de sa principale armée, dans l'intention de se rendre en Gojam : mais il fut bientôt informé que Dermin avoit vaincu & tué son rival; & à peine eut-il traversé le Nil à Dara, qu'il apprit par un nouveau messager que Dermin avoit encore combattu à Goutto, sur les bords du Nil, le Kasmati Honorius

qui étoit resté mort sur le champ de bataille avec ses principaux Officiers, & dont l'armée avoit été entiérement dispersée. Alors le Roi marcha vers Ibaba, où il fut joint par Dermin; & le double triomphe du Général occasionna des réjouissances & des fêtes qui durerent pendant plusieurs jours.

C'EST alors que Tecla Haimanout couronna sa mere Malacotawit, à qui il donna le titre & le rang d'Iteghé, dont j'ai déja expliqué plusieurs fois tous les droits. N'ayant plus en apparence d'ennemis à craindre, il se laissa persuader par quelques-uns de ses favoris, de renvoyer Dermin & son armée, ainsi que le reste des troupes qui étoient venues le joindre, & d'aller avec ses courtisans seulement, à la chasse des buffles, dans le pays d'Idi, dont il se trouvoit alors assez près; & ce jeune Monarque ne soupçonnant aucune trahison, se livra trop imprudemment à ces conseils.

A peine Tecla Haimanout étoit-il parti pour la chasse, qu'une conspiration fut tramée entre Gueber Mo, ses deux freres, le Palambaras, Hannès & plusieurs autres anciens Officiers d'Yasous, qui voyoient bien que l'intention du Roi étoit de les écarter l'un après l'autre, dès qu'il pourroit le faire sans danger, & de mettre tout le pouvoir & les honneurs entre les mains de l'Iteghé Malacotawit & des deux freres de cette Princesse, Paulus & Dermin. Les conjurés ayant donc environné le Roi, un matin qu'il étoit monté sur un mulet & qu'il se croyoit à l'abri de toute surprise, l'un d'entr'eux le perça d'un coup d'épée & le fit tomber par terre. Ensuite ils le prirent, le mirent en travers sur un cheval & se hâterent de le transporter dans la maison d'Azena Michael,

l'un de leurs complices. Le malheureux Prince étoit encore en vie : mais il expira au moment qu'on le retiroit de dessus le cheval. Le Badjerund Oustas & quelques autres vieux Officiers qui s'étoient attachés à lui depuis la mort de son pere, lui rendirent les honneurs funebres & l'enterrerent dans Quebran.

AUSSI-TÔT que l'on fut informé de la mort de Tecla Haimanoût, le Général de la cavalerie rassemblant le peu de troupes qu'il put trouver, marcha droit au palais, où il proclama Roi un fils de Tecla Haimanout, âgé de quatre ans seulement, & l'Iteghé Malacotawit, Régente du royaume. Mais le Badjerund Oustas & ceux qui n'avoient eu aucune part au meurtre des deux derniers Rois, se rendirent à la montagne de Wechné, & en tirerent Tifilis, c'est-à-dire, Téophile. Ce Prince, fils d'Hannès & frere du Roi Yasous, fut mené à Emfras, où on le couronna, en le surnommant Atserar Segued.

TIFILIS.

De 1706 à 1709.

Il dissimule avec les assassins de son frere. — Supplice des Régicides. — Rebellion & mort de Tigi.

PEU de tems après être monté sur le trône, Tifilis convoqua tous les Grands de sa Cour & son Clergé, & il leur déclara que sa foi sur l'incarnation du Christ, objet d'une dispute

interminable, différoit de la foi de son frere Yasous, & de son neveu Tecla Haimanout; mais qu'elle étoit en tout conforme à celle des moines du Gojam, disciples de l'abba Eustathius, & à celle de l'Itegué Malacotawit, de Dermin & de Paulus. Soudain il s'éleva beaucoup de murmures, & les moines de Debra Libanos reprocherent au Roi d'avoir abandonné les principes religieux de ses prédécesseurs. Mais le Monarque demeura inflexible; & cette conduite lui attacha davantage les habitans du Gojam.

Tifilis ne tarda guere à faire arrêter & mettre en prison le Général de la cavalerie, Johannès Palambarars, le Betwudet Tigi, & divers autres Officiers, tous accusés d'être les auteurs de la mort du dernier Roi.

Cette démarche rassura tous les amis de Tecla Haimanout, qui avoient craint beaucoup de se voir recherchés pour le meurtre d'Yasous; & alors la reine Malacotawit, avec ses deux freres Dermin & Paulus, & tous les complices, vinrent pendant l'hiver à Gondar rendre hommage à Tifilis, qu'ils regardoient comme leur plus grand protecteur.

Mais ce prudent Monarque avoit gardé son secret dans le fond de son cœur, & toute sa conduite n'étoit que feinte pour engager les assassins de son frere à ne pas se défier de lui. Mais, les ayant en sa puissance, il chargea un Officier d'arrêter la Reine & ses deux freres la premiere fois qu'ils se présenteroient devant lui. Les mêmes ordres furent donnés à l'égard des autres conspirateurs, qui, répandus aux envi-

rons de Gondar, se réjouissoient dans les festins de voir enfin luire les heureux jours qu'ils s'étoient promis. Mais ils furent bientôt détrompés; & ils reçurent la mort dans la même matinée, étant au nombre de trente-sept personnes, dont plusieurs distinguées par leur naissance & par leur rang.

La premiere qu'on exécuta fut la Reine. Tifilis la fit pendre en sa présence à un arbre devant la porte du palais; & c'est jusqu'à présent la seule Reine que l'histoire nous représente morte d'une mort aussi infâme. Dermin & Paulus furent traînés devant l'arbre où on pendit leur sœur, pour être témoins de son supplice; après quoi ils furent percés d'une épée, arme dont ils s'étoient servis contre le roi Yasous. Leurs deux complices, Mahométans, périrent à coups de fusil, parce que c'est de cette maniere qu'ils avoient achevé d'assassiner le Monarque. Coupable de haute trahison, aucun des meurtriers ne fut enterré. On hacha leur corps avec des coutelas, & on en parsema les rues, pour que les chiens & les hyenes les dévorassent; coutume barbare qu'on suit encore rigoureusement en Abyssinie.

Après avoir ainsi vengé la mort de son frere Yasous, le Monarque ne fut point encore satisfait. Tecla Haimanout s'étoit, à la vérité, rendu coupable d'un parricide: mais il étoit Roi, il étoit neveu de Tifilis; & celui-ci ne croyoit pas qu'il fût permis à des hommes, qui avoient reconnu Tecla Haimanout pour leur Souverain, de le punir d'un crime qui ne les avoit pas empêché d'entrer à son service à l'instant même où ce crime venoit d'être commis. Il fit donc

Digitized by Google

punir de mort tous les régicides, qui étoient en prison; & il écrivit une lettre circulaire aux divers Gouverneurs de ses provinces, pour qu'ils sévissent de la même maniere contre tous ceux qui avoient eu part à l'assassinat de Tecla Haimanout.

TIGI, autrefois Betwudet, avoit été arrêté dans le pays d'Hamazen, petit district situé près de la mer Rouge, où commandoit l'Abba Saluce. Mais il trouva le moyen de s'échapper, & cet homme, né Galla, rassembla une armée considérable parmi différentes tribus de sa nation, telles que celles de Liban, de Kalkend, de Basso; puis ayant trouvé un homme qui se disoit du sang royal, il le proclama Roi, & fit marcher ses soldats.

A la premiere nouvelle de cette révolte, le Roi s'empressa de sortir de Gondar, suivi de peu de troupes; & il donna ordre à tous ceux que le devoir appelloit auprès de lui, de le joindre à Ibaba. Ce Prince conduisit d'abord sa petite armée dans le pays des Bassos, où il mit tout à feu & à sang, tandis que Tigi, forçant sa marche, s'étoit rendu à Ibaba, & sans respecter ni l'âge, ni le sexe, y avoit commis toute sorte de cruautés. Les plaintes des infortunés habitans d'Ibaba parvinrent bientôt aux oreilles du Roi; qui rétrograda pour voler à leur secours. Dédaignant la supériorité du nombre, il se hâta de présenter le combat à son ennemi. Celui ci étoit loin de vouloir le refuser; & le 28 Mars 1709, ils se livrerent une sanglante bataille, où le Roi déployant la plus grande valeur, & dignement secondé par

ses troupes, extermina presqu'entiérement les deux tribus de Basso & de Liban.

Il y avoit sur le champ de bataille une Eglise que le Roi Yasous avoit fait bâtir en mémoire d'une victoire remportée sur les payens, & qui portoit le nom de *Debra Mawea*, c'est-à-dire, la montagne de la Victoire. Un grand nombre de Gallas, poursuivis par les vainqueurs, se sauverent dans cette Eglise, se croyant dès-lors protégés par la sainteté du lieu. En effet, ils ne se tromperent point. Les troupes du Roi environnerent l'Eglise : mais n'essayerent point d'y entrer, ni d'inquiéter ceux qui y avoient cherché un réfuge. Cependant, Tisilis apprenant les scrupules de ses soldats, courut vers eux en s'écriant : « Que l'Eglise étoit souillée » par tant de prosanes, & cessoit d'être digne de la véné» ration des chrétiens. Qu'ainsi, il falloit la brûler, parce » qu'il en bâtiroit une bien plus belle à la place de celle-là. » Les soldats obéirent; & en bourrant les balles de leurs fusils avec du coton, ils mirent le feu à la couverture de l'Eglise qui étoit de chaume, ainsi que celle des autres Eglises d'Abyssinie. L'Eglise fut consumée en un instant, & tous ceux & qui y étoient renfermés périrent.

Le Roi perdit ce jour-là plusieurs de ses principaux Officiers qui resterent sur le champ de bataille, tels que le Billetana Gueta, Sana Denghel & le Billetana Gueta Kirubel, & Ayto Stephanous, fils d'Ozoro Salla de Nara.

L'on n'a jamais su ce qu'étoit devenu le Prince rebelle couronné

couronné par Tigi. Tigi lui-même s'enfuit avec ses deux fils : mais ils furent pris par un paysan, qui se contenta d'abord de les retenir prisonniers, & qui, après qu'ils lui eurent découvert leur nom, les tua tous trois & porta leurs têtes au Roi.

Après un tel revers, les Gallas habitans des deux rives du Nil semblerent disposés à la tranquillité ; & le Roi reprit le chemin de Gondar, au milieu des acclamations de ses soldats & de ses peuples. Mais, à peine arrivé dans sa capitale, il fut attaqué d'une fievre, qui l'emporta le 2 de Septembre, après un regne de trois ans & trois mois. On l'enterra à Tedda.

OUSTAS.

De 1709 à 1714.

Il usurpe la Couronne. — Il s'adonne à la chasse. — Details sur les Shangallas. — Oustas signale son regne par son activité & sa cruauté. — Il a des entretiens particuliers avec les Prêtres Catholiques. — Il tombe malade & meurt, mais sans qu'on sache comment.

L'on a souvent remarqué, dans le cours de cette histoire, que les Abyssiniens, d'après une tradition fort ancienne, attribuent la fondation de leur Monarchie à Menilek, fils de Salomon & de la reine de Saba, ou d'Azab, que la Vulgate

appelle la reine du Midi. Les annales de ces contrées ne font mention que de deux interruptions dans la succession des héritiers mâles de la lignée de Salomon. La premiere eut lieu l'an 960, sous le regne de Del Naad, quand Judith, reine des Falashas, s'empara du trône; & l'on place la seconde à l'époque de cette histoire, où nous sommes maintenant arrivés. Cette nouvelle interruption ne fut l'effet d'aucun grand malheur éprouvé par la famille royale, comme au tems de Judith : mais elle dut son origine à des circonstances particulieres, & au besoin d'assurer la tranquillité de l'Empire.

Après un regne long & glorieux, Yasous-le-Grand fut assassiné par son fils Tecla Haimanout. Deux ans après ce parricide éprouva le même sort; & ces deux meurtres, rapprochés, furent cause que les premieres familles d'Abyssinie eurent part au crime, ou du moins en furent soupçonnées.

A la mort de Tecla Haimanout, Tifilis, ou Théophile, frere d'Yasous, avoit été tiré de son exil, & choisi pour successeur de son neveu. Le premier effet de sa puissance fut l'exemple terrible qu'il fit des meurtriers de son frere; & il sembloit avoir pris des renseignemens secrets, qui auroient étendu sa vengeance sur tous les coupables, si la mort n'avoit pas mis un terme à ses recherches.

Les enfans d'Yasous, exilés dans la montagne de Wechné, étoient en très-grand nombre; & c'étoit là que tous les soldats & les citoyens aimoient à aller prendre leurs Rois. Parmi ces Princes il y en avoit plusieurs en âge de régner, & qui

Digitized by Google

donnoient les plus grandes espérances. Il étoit donc très-vraisemblable que le Roi qu'on choisiroit seroit de cette famille, & intéressé à suivre les projets de Tisilis contre les assassins d'un pere & d'un frere; & enfin on ne pouvoit prévoir jusqu'où s'étendroit alors la vengeance du Monarque.

Il n'étoit plus ce tems où les grands de l'Empire alloient à l'envi l'un de l'autre, en secret, ou à force ouverte, chercher le nouveau Roi dans la montagne, pour le conduire à Gondar sa capitale. Une extrême froideur étoit visible dans la conduite de chacun d'eux, parce que la même crainte existoit dans le cœur de tous.

Dans ces conjonctures extraordinaires, dans cette disposition des esprits, un simple particulier eut l'audace de s'offrir lui-même pour Roi; & soudain il fut élu. Cet homme étoit Oustas (1), fils de Delba Yasous, & d'une fille du dernier Roi de ce nom. Ainsi l'Abyssinie vit, pour la seconde fois, un étranger assis sur le trône de Salomon. Le mérite d'Oustas étoit généralement reconnu. Oustas avoit occupé les premieres places de l'Empire; car il fut d'abord Badjerund, ou Grand Maître de la maison d'Yasous-le-Grand; & ensuite Tecla Haimanout le fit gouverneur du Samen. Au commencement du regne de Tisilis, Oustas tomba dans la disgrace: mais ce revers ne servit qu'à le faire paroître plus grand; car bientôt après, ce même Prince le rappella, lui donna le gouvernement des provinces de Samen & de Tigré, &

(1) Ce nom signifie juste.

lui conféra la dignité de Ras, la premiere après celle de Roi. A la mort de Tifilis, Ouſtas ſe trouvoit donc l'homme le plus puiſſant de l'Abyſſinie ; il ne lui falloit qu'un pas pour monter ſur le trône, & les circonſtances l'exciterent à le faire. Doué de tous les avantages du corps & de toutes les qualités de l'eſprit, propres à faire un Roi, Ouſtas n'avoit contre lui que les loix de ſon pays, qui rendoient ſon ambition criminelle. A ſon avénement, il prit le nom de Tzaï Segued.

QUOIQU'USURPATEUR, Ouſtas ſe conforma aux coutumes des anciens rois d'Abyſſinie, & ne voulût point ajouter une nouveauté à la nouveauté qui l'avoit porté au trône. D'après un uſage conſtant, ces Princes ont fait d'une partie de chaſſe la premiere expédition de leur regne. Alors le Roi, accompagné de tous les grands Officiers de l'Empire, dont le mérite & les talens ſont reconnus, paſſe en revue ſa jeune Nobleſſe, qui s'empreſſe de ſe montrer, avec tous ſes avantages, armée de la maniere la plus brillante, montée ſur les plus beaux chevaux, & ſuivie de beaucoup d'équipages, & d'un grand nombre de domeſtiques. Le rendez-vous de chaſſe eſt ordinairement dans le Kolla (1), où abondent les animaux les plus grands & les plus redoutables, tels que les éléphans, les rhinoceros, les lions, les léopards, les pantheres, les buffles, encore plus féroces, les ſangliers, les ânes ſauvages, & pluſieurs eſpeces de bêtes fauves.

---

(1) Le Pays-Bas.

Digitized by Google

AUSSI-TÔT que les animaux qu'on pourfuit font forcés hors du bois par les gens de pied qui guident les chiens, chacun des chaffeurs en particulier, ou plufieurs enfemble, fuivant la grandeur de l'animal & fuivant leur force & leur adreffe, l'attaquent, armés ordinairement de longues piques, ou de deux javelines. Le Roi, lorfqu'il n'eft pas extrêmement jeune, fe tient à cheval fur une éminence & eft entouré de fes vieux Officiers qui lui nomment les chaffeurs affez heureux pour fe diftinguer fous fes yeux. La renommée fait connoître le mérite des autres.

CHAQUE jeune chaffeur porte en trophée devant la tente du Roi une partie de l'animal qu'il a tué, comme la hure & la peau d'un lion ou d'un léopard, le bois d'un daim, quelque partie d'un éléphant, la queue d'un buffle, la corne d'un rhinocéros. Les foins, la force, le temps néceffaires pour arracher les dents d'éléphant, opération pour laquelle il faut employer le feu, ne permettent guere que ces dents paroiffent parmi les autres dépouilles. Les têtes des fangliers font préfentées au bout d'une lance : mais on ne les touche point, parce qu'elles ne font pas affez propres.

LES dents d'éléphant font recherchées par le Roi qui les fait tourner en braffelets, & porte toujours une affez grande quantité de ces ornemens pour les diftribuer à ceux qui fe diftinguent le plus fur le champ de bataille ; & ceux-ci ont foin de les conferver comme des preuves de leur bravoure. L'honneur n'eft pas le feul avantage attaché à ces braffelets. Celui à qui le Roi, la Reine Régente, ou quelque Gouverneur de province en a donné affez pour couvrir fon bras jufques au poi-

Digitized by Google

gnet, se présente, à un jour marqué, devant les douze Juges. Là, il étend son bras chargé de brasselets que le cuisinier du Roi coupe l'un après l'autre avec un couteau de cuisine, & les Juges délivrent au possesseur un certificat par lequel il a droit à une terre dont le revenu doit valoir plus de vingt onces d'or, terre dont on ne lui refuse jamais l'investiture. Cependant, toute espece de proie n'est pas payée le même prix. Deux brasselets sont dûs à celui qui tue un Galla ou un Shangalla, corps à corps. Un éléphant, un rhinocéros, une giraffe, qui à cause de sa rapidité ne peut être attrapée que par un habile cavalier, un buffle, un lion, méritent au vainqueur la même récompense de deux brasselets : mais il n'en obtient qu'un pour un léopard, pour deux sangliers dont les défenses ont achevé de croître, ou pour quatre bêtes fauves.

Il s'éleve communément de grandes difficultés dans ces chasses. Mais pour prévenir les discordes, les querelles, il se tient tous les soirs un Conseil auquel préside un Officier, appellé *le Dimshasha* ou le *Bonnet rouge*, d'après une piece d'étoffe de soie rouge qui lui garnit le front & qui laisse le sommet de la tête à découvert; car personne ne peut se couvrir entiérement la tête, à l'exception du Roi, des douze Umbares & des principaux Prêtres. Cet Officier, parfaitement instruit de l'histoire de toutes les familles, regle la préséance des concurrens, dont ceux que leur naissance rapproche le plus du Roi régnant, sont toujours considérés comme les plus nobles.

Chacun plaide lui-même sa cause devant le Conseil, &

reçoit ſoudain ſon jugement. Il eſt établi que celui qui porte le premier coup à l'animal, & dont l'arme reſte dans la bleſſure, de la même maniere qu'elle a été lancée, eſt réputé vainqueur, quelque nombre d'aſſaillans qui viennent après lui. Il n'y a qu'une ſeule exception à cette regle : c'eſt lorſque l'animal bleſſé attaque un homme ou un cheval, & eſt encore en état de les tuer, comme par exemple, lorſqu'un buffle frappe les chaſſeurs à coups de cornes, ou un éléphant à coups de trompe. Celui qui alors prévient ou venge la mort de l'homme ou du cheval attaqué, & qui tue la bête, a droit à la récompenſe.

Les conteſtations des chaſſeurs étoient jadis la ſeule choſe dont s'occupoit ce tribunal. Mais pendant mon ſéjour en Abyſſinie, il avoit étendu plus loin ſa juriſdiction. Les affaires les plus ſérieuſes y étoient portées ; & ſous prétexte d'y régler les prix d'un jeu, on y décidoit de l'exil, de la mort, de l'honneur même des premiers hommes de l'Empire. Les parties de chaſſe dont je viens de parler ne durent guere plus de quinze jours.

Le Roi ayant vu toute la jeune nobleſſe s'exercer à l'envi, eſt dès-lors ſuppoſé pouvoir juger des perſonnes les plus dignes d'occuper des emplois dans l'armée ; & c'eſt ordinairement d'après ce jugement que les Prêtres annoncent ſi ſon regne ſera heureux ou malheureux.

Oustas paſſa ſa nobleſſe en revue, & ayant attaché à ſa perſonne les hommes qu'il crut lui être le plus néceſſaires, il fit faire de grands préparatifs pour la chaſſe royale & par-

Digitized by Google

tit. Les hauteurs de l'Abyssinie sont dépourvues de bois. Le pied des montagnes est cultivé ; on y seme toutes sortes de grains, & leur sommet est toujours couvert d'herbe & d'une verdure très-variée. Il n'y a que très peu de plaines entre les montagnes. Ainsi, ce pays n'est nullement propre à la chasse, & ne peut ni nourrir, ni abriter un grand nombre d'animaux sauvages.

MAIS le pays-bas, désigné sous le nom de *Kolla*, est chargé de bois, & presque désert. Les montagnes n'y forment point de chaîne. Elles sont isolées, environnées d'assez vastes plaines & accessibles de tous les côtés. De grandes rivieres qui se précipitent avec une violence prodigieuse pendant les pluies du tropique, ont entraîné les terres, mis le roc solide à découvert, & formé ensuite de vastes bassins où l'eau demeure stagnante, quand le cours des torrens est interrompu. Trop profonds pour que l'évaporation les diminue sensiblement, ils sont en outre couverts de grands arbres qui ne se dépouillent jamais de leurs feuilles. Ces arbres dont la hauteur & l'étendue immense des branches surpasse tout ce que l'imagination peut concevoir, sont la pâture des monstrueux habitans de ces forêts, comme l'eau des étangs est leur boisson. La nature les leur a rendus nécessaires; & sans cela, l'éléphant & le rhinocéros périroient de faim & de soif.

LE sol de ce pays, aussi plane que les déserts qu'il borne, est composé d'une terre grasse & noire. Il a dans sa longueur environ quarante milles de large : mais il s'élargit en divers endroits & se rétrécit en d'autres. Il commence aux montagnes

montagnes d'Habab ou de Bagla, lesquelles, ainsi que je l'ai déja dit, font une chaîne, divisant la saison des pluies du midi de l'Abyssinie (1) au nord, jusques en Egypte, parallelement avec la mer Rouge, & il s'étend comme une ceinture de l'orient à l'occident, jusques aux bords du Nil, entourant toute la partie la plus haute de l'Abyssinie. L'air, dans cette partie haute, est ordinairement tempéré & souvent froid. Mais dans le Kolla, il est pesant, stagnant, malsain & d'une chaleur insupportable.

Plusieurs nations negres vivent dans le Kolla & sont toutes payennes & mortelles ennemies des loix & du gouvernement des Abyssiniens. La seconde partie de chasse d'un nouveau Roi d'Abyssinie est toujours dirigée contre ces malheureux negres; & on choisit pour cela la saison qui précéde les pluies, c'est-à-dire, le moment où le pauvre sauvage prépare, à l'abri d'un arbre, ses chétives provisions pour se retirer dans les cavernes, où il passe l'hiver dans une retraite continuelle, il est vrai, mais aussi, dans une continuelle sécurité. Toutes ces nations sont Troglodytes, & on les appelle *Shangallas*.

Oustas connut fort bien ceux qui lui convenoient pour l'accompagner à la chasse : mais il ne fut pas aussi heureux dans le choix qu'il fit de ceux qu'il laissoit dans sa capitale. Il s'étoit formé, même avant son départ, une conspiration terrible contre lui ; & les chefs du complot étoient préci-

(1) Voyez la carte générale.

fément ceux qui l'avoient engagé à monter fur le trône, & à qui il confioit d'autant plus volontiers le foin de gouverner en fon abfence, qu'il les croyoit intéreffés à le défendre.

A la premiere nouvelle de leur trahifon, le Roi s'étant fait accompagner par un corps de troupes choifies, entra la nuit dans Gondar, & furprit les confpirateurs au moment même qu'ils tenoient confeil. Il fit foudain couper le nez & les oreilles au Ras Hezekias, fon premier Miniftre, à Héraclidès, Grand-Maître de fa maifon, & à cinq autres des principaux auteurs du complot, qui enfuite furent mis en prifon, de maniere à ne pouvoir vivre. Benaïa Bafilé, l'un des traîtres, & le plus coupable aux yeux du Roi, ayant été inftruit du retour de ce Prince, trouva le moyen de s'évader pour quelque tems.

OUSTAS eut bientôt rétabli la tranquillité dans Gondar; & comme il fe trouvoit en paix avec tous fes voifins, & qu'il vouloit amufer & occuper fes troupes, il alla rejoindre fa jeune Nobleffe, qu'il avoit laiffée dans le Kolla, à la chaffe des negres Shangallas.

LES Shangallas étoient autrefois un peuple très-nombreux, divifé en diverfes tribus, ou, comme on dit, en diverfes nations, dont chacune habitoit un territoire féparé, chaque famille fous le gouvernement d'un chef de fon nom, & toutes réunies fous le chef commun de la nation.

PENDANT la belle faifon, ces Shangallas n'ont d'autre abri

que les arbres. Ils taillent les branches les plus baſſes juſqu'auprès du tronc, & juſqu'au haut de l'arbre; enſuite ils les plient, ou ils les caſſent pour en planter le bout dans la terre; puis ils recouvrent ces branches avec des peaux de bêtes ſauvages, & ils ôtent bien tous les petits branchages qui ſont en-dedans; de ſorte que cela forme un pavillon ſpacieux, qui, de loin, a l'air d'une tente. L'arbre élagué ſert de poteau du milieu, & ſon large ſommet l'ombrage d'une maniere très-pittoreſque.

Ainsi chaque arbre eſt une maiſon où vit un grand nombre de noirs habitans, juſqu'à ce que commencent les pluies du Tropique; & c'eſt pendant qu'ils demeurent ſous ces arbres qu'ils ſont, avec une adreſſe ſinguliere, la chaſſe aux éléphans, aux rhinoceros, & aux autres monſtrueux animaux de ces forêts. Les Shangallas, voiſins des lieux où il y a beaucoup d'eau, exercent leur courage & leur induſtrie contre les Hippopotames, très-nombreux dans les lacs & les rivieres ſtagnantes.

Dans les endroits où le Kolla a le plus de largeur, où les arbres ſont plus épais, les étangs plus vaſtes, on trouve auſſi les nations les plus puiſſantes, celles qui ont vaincu quelquefois les armées Abyſſiniennes, & qui dévaſtent conſtamment le Tigré & le Siré, les deux provinces d'Abyſſinie les plus peuplées & les plus belliqueuſes.

L'Établissement le plus conſidérable des Shangallas eſt à Amba Tzaada, entre le Mareb & le Tacazzé; mais plus près du Mareb d'un tiers de chemin, & preſqu'au nord-oueſt

de Dobarwa. Là ils trouvent une immense quantité de gibier de toute espece. Pendant le beau tems ils en tuent pour leur provision d'hiver. Ils coupent la viande en aiguillettes de l'épaisseur de la langue d'un homme, & ils la suspendent aux arbres qui les environnent. Le soleil a bientôt desséché cette viande, qui devient aussi dure que du cuir, ou au moins que la morue la plus seche; & quand ils veulent la manger, ils commencent par la bien battre avec un maillet de bois; puis ils la font bouillir, puis encore ils la font rôtir sur des cendres chaudes; & après toutes ces opérations elle n'en est pas moins fort coriace.

Les Dobenahs, les plus puissans de tous les Shangallas, ont une sorte de suprématie & d'autorité sur le reste de ces nations, & se nourrissent de la chair des éléphans & des rhinoceros. Dans les cantons où il y a le moins d'eau, le moins d'arbres, & le plus d'herbe, ces peuples mangent indifféremment diverses especes d'animaux, tels que des buffles, des daims, des sangliers, des lions & des serpens. Ainsi vivent les tribus les plus près du Tacazzé, de Ras el Feel, & des plaines du Siré, tribus dont la principale est celle de Baasa. Plus loin encore, à l'occident du Tacazzé, dans la vallée de Waldubba, est une nation qui se nourrit l'hiver de crocodiles, d'hippopotames, & de toute espece de poisson; & l'été de sauterelles, bouillies d'abord, & ensuite sechées au soleil, dans des paniers très-curieux, & si artistement tissus, qu'ils peuvent contenir l'eau aussi bien que nos vases.

Ce dernier peuple habite près des lieux que les rois

Digitized by Google

d'Abyssinie choisissent ordinairement pour leur chasse : mais n'osant point se hasarder à poursuivre les monstres des forêts, il se tient le long du Tacazzé & des rivieres qui se jettent dans ce fleuve, & là il peut pêcher en liberté. Les bords du Tacazzé sont élevés, remplis de précipices inaccessibles à la cavalerie, & couverts de bois, & sur-tout d'arbres épineux de diverses especes, qui les rendent presqu'impraticables aux gens de pied. Aussi les Baasas, seuls maîtres du fleuve, y trouvent abondamment d'excellent poisson.

Dans la partie de ces contrées qui s'étend vers l'est, & presque au nord nord-est d'Amba Tzaada, à l'extrémité septentrionale des bois, où le fleuve Mareb, quittant Dobarwa, coule à travers d'épais buissons, jusqu'à l'endroit où il se perd dans le sable, est une autre peuplade de ces negres, voisins des provinces où commande le Baharnagash, & où il y a beaucoup de cavalerie. Ces malheureux se gardent de poursuivre les bêtes sauvages qui abondent dans leurs forêts, de peur de se voir surprendre par un ennemi qui les veille sans cesse, & qui est obligé de payer une portion de son tribut en esclaves negres. Aussi se tiennent-ils confinés dans le midi de leur territoire, près des Barabras.

Le cours extraordinaire que suit le Mareb, sous le sable, est cause qu'on voit là une quantité immense d'autruches, dont les Shangallas se nourrissent, ainsi que d'une magnifique espece de lésards, qui, je crois, n'a pas encore été décrite. Ce sont les Shangallas les plus près de l'orient, qui vivent de ces animaux ; & je dois observer ici que ces peuples étoient mieux connus des anciens que de nous. Les

Digitized by Google

Égyptiens trafiquoient avec eux, & il y en avoit continuellement des caravanes à Alexandrie, du tems des Ptolémées. La plupart des productions de ces contrées, & les Shangallas eux-mêmes, sont cités dans la description de la fameuse fête que donna Ptolémée Philadelphe à son avénement au trône d'Egypte, fête dont j'ai déja fait mention : mais le nom général d'Inde, dont on s'est servi pour désigner tous ces pays, répand quelque confusion dans l'histoire.

PTOLEMÉE, le géographe, classe ces peuples avec assez d'exactitude, & les distingue savamment par leur nourriture particuliere, ou leur régime diètetique, quoiqu'il se trompe un peu dans l'indication des lieux où il place les différentes nations. Ses Rhizophages, Eléphantophages, Acridophages, Struthiophages & Agriophages, sont les mêmes tribus dont je viens de parler; & elles conservent leurs habitudes & leur maniere de vivre jusqu'à ce jour.

CE sol, que les Abyssiniens appellent *Mazaga*, étant détrempé par les pluies du Tropique, devient bourbeux, & force les Shangallas à chercher une retraite pour l'hiver. Leurs tentes, de branches d'arbres, cessent alors d'être habitables; & ils se retirent, avec leurs provisions séchées au soleil, dans des cavernes creusées au sein des montagnes, où l'on ne trouve point, comme dans les montagnes d'Egypte, qui bordent la mer Rouge, du marbre, du basalte, & de l'albâtre, mais une pierre molle, sabloneuse, facile à couper, & où l'on fait comme on veut des logemens; c'est enfin là, c'est dans ces cavernes, situées en général dans la partie la plus inaccessible des montagnes, que ces sauvages

ſe tiennent durant toute la ſaiſon des pluies, ſe nourriſſant de la viande qu'ils ont préparée dans le beau tems.

Je ne puis terminer ces détails ſur les Shangallas, ſans les repréſenter ſortant de leurs cavernes ; car cette ſortie montre une choſe dont on n'a peut-être encore jamais parlé en Europe, & qui répand un grand jour ſur l'hiſtoire de l'antiquité. Le ſoleil n'a pas plutôt paſſé le zenith, en s'avançant vers le ſud, que les pluies ceſſent ; & ce voile épais, qui a obſcurci le ciel, s'éclairciſſant, le ſoleil brille dans un ciel d'un beau bleu, parſemé de nuages diaphanes, qui diſparoiſſent bientôt, & laiſſent au firmament tout l'éclat de ſon azur. Peu de jours ſuffiſent alors pour ſécher ſi bien la terre, qu'elle ſe fend par-tout ; & l'herbe, frappée juſqu'à la racine par les rayons du ſoleil, ſe flétrit & ſe deſſeche entiérement. Alors les Shangallas y mettent le feu ; & ce feu parcourt avec une violence incroyable toute la largeur de l'Afrique, paſſant ſous les arbres avec tant de vélocité, qu'il brûle l'herbe ſeche & fait tomber les feuilles, ſans que les arbres périſſent.

On prend des précautions pour empêcher le feu d'approcher trop près des habitations, ainſi que des endroits où il y a de l'eau ; & les Shangallas y plantent leurs tentes de la maniere que je l'ai dit plus haut. Rien n'eſt plus agréable à la vue que ces habitations ombragées : mais elles ont un inconvénient funeſte. Trop faciles à diſtinguer des endroits élevés, elles ſervent à diriger les ennemis qui veulent attaquer les Shangallas.

Dès que le pays est à découvert la chasse commence, & avec la chasse le danger des Shangallas. Tous les Gouverneurs voisins de ces malheureux negres, depuis le Baharnagash jusqu'à celui qui commande sur les bords du Nil à l'occident, sont obligés de fournir en tribut au roi d'Abyssinie, un certain nombre d'esclaves. La province de Ras el Feel, dont j'ai eu le gouvernement, étoit seule affranchie de ce tribut; & si j'avois resté plus long-tems en Abyssinie, cette exemption seroit vraisemblablement devenue plus avantageuse à l'Empire que tous les esclaves Shangallas qu'on peut se procurer, en versant, sans pitié, le sang de ces infortunés sauvages. Dès qu'on surprend un de leurs établissemens, tous les hommes sont égorgés. On massacre aussi beaucoup de femmes. Plusieurs d'entr'elles se jettent elles-mêmes dans des précipices; d'autres deviennent folles; d'autres se pendent, ou se laissent mourir de faim.

Le Roi fait élever dans la religion chrétienne les enfans des deux sexes qui ont été pris au-dessous de l'âge de dix-sept à dix-huit ans, & ensuite ils passent au service des premieres maisons de l'Empire. Les plus grands, les plus beaux, ceux qui montrent les meilleures dispositions, sont seuls réservés pour le palais du Monarque. De mon tems ils étoient au nombre de trois cens cavaliers. Je les vis même une fois réduits à deux cens quatre-vingt; & avant mon séjour en Abyssinie, il y en avoit moins de deux cens. Cette troupe est revêtue de cottes de maille, & montée sur des chevaux noirs, & toujours commandée par des étrangers entiérement dévoués au Roi.

QUAND

Quand j'étois en Abyssinie, le soin que je pris d'épurer les mœurs de ces Shangallas, d'écarter loin d'eux tout mauvais exemple, & de donner des prix à ceux qui s'attachoient le plus à la lecture; car ils avoient assez de temps pour lire, principalement l'hiver; & joint à tout cela l'extrême plaisir que le Roi trouvoit à s'entretenir avec eux, quand il étoit seul, à les encourager, à les récompenser, comme je le faisois moi-même, fut cause qu'ils devinrent l'une des meilleures troupes de cavalerie qui fût au monde. Ce qu'il y avoit de plus difficile, c'étoit de les conserver : car chaque Grand du royaume desiroit d'avoir un de ces cavaliers pour garder sa porte, emploi qui exige une extrême confiance chez les Abyssiniens. On abusoit sans cesse de la facilité du Roi pour obtenir quelqu'un de ces Shangallas; & il s'ensuivit beaucoup d'inconvéniens jusqu'au moment où le Ras Michaël le défendit par une proclamation, & donna lui-même l'exemple, en rendant quatre de ces soldats qu'il avoit à son service.

Tandis qu'on a encore présent à la mémoire ce que je viens de dire sur la coutume qu'ont les Shangallas de mettre le feu aux herbes desséchées par le soleil, je vais m'en servir pour expliquer un passage du Periplus d'Hannon. « Nous » vîmes, dit ce hardi navigateur, en longeant les côtes d'A- » frique, des rivieres de feu qui couroient du haut des mon- » tagnes & se précipitoient dans la mer. » Et cela l'effraya tellement, qu'il donna ordre à ses galeres de se tenir à une grande distance du rivage.

La flamme a bientôt consumé l'herbe seche qui couvre

Digitized by Google

les plaines & les montagnes; mais les ravins, larges & profonds, qu'ont creusé les torrens pendant le tems des pluies, se trouvant ombragés & conservant encore de l'eau, sont les derniers endroits où le feu peut prendre, quoiqu'ils soient remplis de toute sorte d'herbes. Les roseaux, les bambous & les autres plantes de la même espece qui y croissent en abondance, ne peuvent brûler que lorsque le feu en consumant toute l'herbe d'alentour, les a séchés. Alors les Pasteurs qui sont au haut des montagnes, allument ces plantes des ravins, & dans le lieu même où l'eau couroit auparavant, court un torrent de flamme qui ne s'arrête qu'aux bords de l'Océan, où il ne trouve plus rien à dévorer. J'ai été souvent témoin de ce spectacle terrible; j'ai même failli en être victime, & je puis assurer qu'à une certaine distance, le voyageur qui en ignore la cause, doit croire qu'il voit des rivieres de feu.

Les Shangallas vont toujours tout nuds. Ils ont chacun plusieurs femmes qui sont ordinairement très-fécondes. Leur grossesse ne les incommode nullement; & au lieu de rester chez elles, lorsqu'elles sont accouchées, elles vont se laver dans de l'eau froide, & laver de même leur enfant, qu'elles enveloppent dans une piece d'étoffe, tissue avec de l'écorce d'arbre, & qu'elles suspendent à quelque branche pour qu'il ne puisse pas être dévoré par les serpens & les grosses fourmis qui infestent ces contrées. Lorsqu'au bout de quelques jours l'enfant a acquis un peu de force, la mere le porte sur son dos, attaché avec la même étoffe dont elle l'avoit enveloppé à sa naissance, & elle lui donne à téter par-dessus son épaule; car ces femmes ont en général le sein conformé

de maniere que leurs mamelles pendent quelquefois jusqu'au genou.

Les différentes tribus de cette nation n'ont qu'un seul langage dont la prononciation est très-gutturale. Elles adorent divers arbres, les serpens, la lune & les étoiles dans certaines positions : mais je n'ai jamais pu assez bien comprendre les mysteres de ce culte pour les décrire exactement. Je sais pourtant qu'une étoile qui passe près du croissant de la lune, annonce l'arrivée d'un ennemi. Il y a chez les Shangallas des Prêtres, ou plutot des Devins : mais il semble qu'on les regarde plutôt comme les serviteurs d'un Etre malfaisant que ceux de l'Auteur du bien. Ils ne prédisent que des événemens malheureux, & ils pensent pouvoir rendre malades leurs ennemis, même de fort loin. Les Shangallas portent ordinairement des brasselets de cuivre.

J'ai déja dit que les Shangallas avoient plusieurs femmes. Mais cette coutume n'est point l'effet d'un penchant excessif pour les plaisirs. Elle est dûe à une plus noble cause; & cela devroit faire rougir des Ecrivains qui ont souvent l'injustice de représenter le sauvage précisément le contraire de ce qu'il est, & de l'accuser de s'abandonner à ses passions, tandis qu'il donne l'exemple d'une continence, d'une chasteté que n'imitent point les plus policés de nos Européens, malgré tout l'avantage de leur éducation.

Ce ne sont point les Shangallas qui cherchent à profiter de la liberté d'épouser autant de femmes qu'ils veulent. Entourés d'ennemis vigilans & redoutables, qui les regardent

comme des especes de bêtes sauvages, & qui leur font la chasse de la même maniere qu'aux éléphans & aux rhinocéros; placés dans un territoire étroit, où ils ne peuvent jamais être à plus de vingt milles de distance de ces cruels ennemis qui ont encore sur eux l'avantage des chevaux & des armes à feu, ils vivent une partie de la belle saison dans des appréhensions continuelles; & durant le reste de l'été, quand les armées abyssiniennes suivent le Roi dans quelqu'expédition hors du royaume, les infortunés Shangallas s'occupent sans relâche de la chasse pénible des rhinocéros, des éléphans, des giraffes; puis ils préparent laborieusement la chair de ces monstrueux animaux pour leur servir de provisions durant les six mois d'hiver que chaque famille passe dans une caverne des montagnes, sans avoir la moindre communication avec ses voisins, pendant que les vallées sont inondées par des torrens de pluie continuelles. D'après cela, on ne peut guere s'imaginer que le sauvage, vivant sans cesse dans la crainte & dans des travaux accablans, desire de multiplier une race d'êtres, qu'il sent devoir être tout aussi malheureux que lui. Mais la femme du Shangalla, & non lui-même, exige qu'il ait plusieurs épouses; & c'est là une forte présomption contre tout ce qu'on a dit des penchans déréglés de ce peuple.

Les Shangallas ont, comme nous l'avons observé, plusieurs tribus ou nations distinctes, & ces nations sont subdivisées en familles, qui sont gouvernées chacune par un chef particulier, mais qui se réunissent pour tout ce qui a rapport à leurs communs ennemis, les Abyssiniens & les Arabes. Toutes les fois qu'une nation des Shangallas, comme

par exemple, la tribu des Baafas, entreprend une expédition au nord, contre les Arabes, ou au midi, contre les Abyffiniens, chaque famille combat enfemble, & le butin qu'elle fait fe partage entre les membres feuls de cette famille.

Aussi, les meres connoiffant le défavantage d'avoir une famille bornée, cherchent à l'accroître par tous les moyens qui font en leur puiffance; & le mari eft obligé de céder aux follicitations de fa premiere époufe pour en prendre de nouvelles. C'eft elle qui va les lui chercher, à peu-près de la même maniere que nous l'avons vu pratiquer parmi les Gallas.

Je ne crains point d'attefter que tout ce qu'on a raconté jufqu'à préfent des Shangallas & de la plupart des autres nations negres, eft fort peu digne de foi. Pour les faire bien connoître, il faut les voir dans leurs forêts natales, dans toute la fimplicité de leurs mœurs, vivant du feul produit de leur chaffe, & ne connoiffant d'autre liqueur que l'eau pure des fources & des étangs, qu'ils boivent pour le feul plaifir d'étancher leur foif. Lorfqu'ils ont été arrachés à leur pays, à leur famille, réduits à la condition des brutes, & forcés de travailler pour un maître qui leur étoit inconnu, lorfqu'on leur a rendu néceffaires le menfonge, le vol & tous les autres crimes européens, dont la lifte eft fi longue! Lorfqu'ils ont connu le plaifir de boire des liqueurs fortes, qui, quoique très-court, les entraîne, parce qu'il eft le feul remede à leurs maux, & qu'il les empêche de trop réfléchir à l'horreur de leur efclavage; lorfqu'enfin, on les a rendus des monftres, on les peint comme tels, oubliant qu'ils font, non

comme la nature les a créés, mais comme nos vices leur ont appris à être.

Je ſuis bien éloigné de vouloir induire mes Lecteurs en erreur, au point de leur laiſſer ſoupçonner que ce que je viens de dire eſt pour déſapprouver la traite des negres. Au contraire, ma cenſure ne porte que ſur le déſordre & la dépravation de mœurs qui regnent dans nos Colonies ; & je penſe que les loix doivent attaquer, non la traite elle-même, mais les abus énormes & les injuſtices qu'elle entraîne. Il eſt ſans doute honteux pour un gouvernement de ſouffrir qu'on commette des cruautés affreuſes envers une eſpece d'hommes, quelle qu'elle ſoit, ſans avoir daigné ſonger une fois ſérieuſement à mettre un frein à ces cruautés. Il eſt encore plus honteux que les injuſtices, les crimes, ſoient venus au point que toute la ſévérité des loix ne pourroit en triompher. Mais il y auroit non moins de foibleſſe que d'erreur, à vouloir détruire entiérement une branche de commerce, très-importante, ſans avoir d'abord cherché à corriger les abus, qui aux yeux des gens ſages, rendent ſeuls la traite condamnable.

L'on a ſouvent reproché aux noirs habitans de l'Afrique un excès d'incontinence : mais ſans égard à ces vaines inculpations, je n'ai dit dans tout le cours de cette hiſtoire que ce que j'ai obſervé moi-même. Des autorités étrangeres n'ont été rien pour moi ; & je puis dire que lorſque j'ai comparé les relations des gens à ſyſtême, avec ce que je voyois, j'ai reconnu toute leur fauſſeté, ce qui ne doit point étonner ; car depuis deux ſiécles, l'hiſtoire des nations payennes

Digitized by Google

de ces contrées n'a été écrite que par des Prêtres chrétiens.

DANS le grand nombre de negres Shangallas que j'ai vus à Gondar, aucun ne m'a jamais donné occaſion de remarquer de l'incontinence dans l'un ou dans l'autre ſexe; & pluſieurs raiſons phyſiques m'ont ſemblé prouver la néceſſité du contraire.

LES Shangallas des deux ſexes vont entiérement nuds, tant qu'ils ne ſont point mariés: mais dès qu'ils ſe ſont ſoumis à la loi conjugale, ils portent une piece d'étoffe étroite & légere autour des reins. Les garçons & les filles même, long-tems après avoir paſſé l'âge de puberté, ſe voient toujours à découvert, & vivent continuellement enſemble dans la ſolitude des forêts, libres de toute contrainte. Mais malgré cette liberté ſans bornes, ils ſe livrent bien plus rarement à un commerce criminel, que les chrétiens, chez qui les préjugés & l'éducation excitent un ſexe à dompter ſes paſſions & le mettent preſque toujours hors de la portée des deſirs de l'autre par le double motif de l'honneur & de la crainte.

PERSONNE ne peut douter que la vue continuelle de gens nuds ne ſerve beaucoup à émouſſer les deſirs. Mais d'autres raiſons prouvent encore que des paſſions véhémentes ne peuvent pas être le caractere diſtinctif des Shangallas. Le thermometre de Farenheit s'éleve dans leur pays au-deſſus de 100°. Ainſi, une grande tranſpiration doit beaucoup affoiblir ces peuples. En Arabie, en Turquie, où la ſeule occu-

Digitized by Google

pation eſt de ſe conſacrer aux plaiſirs domeſtiques, les hommes menent continuellement une vie ſédentaire, mangent beaucoup & évitent toute eſpece d'exercice pour que les ſueurs ne leur faſſent pas perdre trop de force. Leur climat eſt d'ailleurs moins chaud que celui des Shangallas, qui vivant très-ſobrement ſous un ſoleil brûlant, & obligés de ſe livrer à des chaſſes fatigantes pour ſe procurer leur nourriture, perdent conſéquemment dans ces travaux une grande partie des eſprits animaux, qui portent l'homme à la volupté. Quant aux femmes de cette nation, leur tempérament ſemble le même que celui des hommes, quoiqu'elles ſoient exemptes des mêmes fatigues.

UNE femme qui, à peine âgée de dix à onze ans, a déja été une ou deux fois mere, voit bientôt ſes mamelles tomber juſqu'aux genoux (1). Elle porte ſes enfans ſur ſon dos, comme les femmes qui mendient en Europe, & elle leur donne à teter par-deſſus l'épaule, ainſi que je l'ai déja obſervé. Mais ſi les femmes de ces contrées ſont meres à dix ans, elles deviennent rarement enceintes après l'âge de vingt-deux : ainſi elles n'ont guère que douze années de fécondité. En Europe, nous avons beaucoup d'exemples de femmes devenues meres à quatorze ans. Nos loix fixent l'âge de puberté à douze, & reconnoiſſent qu'elle peut être quelquefois plus précoce (2). Nous voyons des femmes avoir des enfans juſqu'à cinquante ans. Ainſi le terme de la fécon-

(1) Juvenal, ſat. 13, v. 163.
(2) *Niſi malitia ſuppleat ætatem.*

dité,

dité, entre les Africaines & les Européennes, eſt comme de douze à trente-huit. L'on ne peut guère douter que les deſirs ne ſoient proportionnés à la force du tempérament; & une femme Shangalla eſt plus ridée, plus déformée, à vingt-deux ans, qu'une Européenne à ſoixante.

De plus, une choſe bien connue des Naturaliſtes, & que le thermometre indique ſuffiſamment, c'eſt qu'il y a une différence très-ſenſible dans le degré de chaleur animale des deux ſexes d'un même âge, & de différente nation. Pendant les mois d'été, le Turc voluptueux délaiſſe les plus belles Circaſſiennes, les plus piquantes Georgiennes, qui peuplent ſon ſerrail, pour ſe liver aux plaiſirs de l'amour avec les négreſſes eſclaves qu'il a fait venir des plus brûlans climats de l'Afrique; & la fraicheur de leur peau eſt la ſeule cauſe de cette préférence. D'un autre côté, une jeune Abyſſinienne au teint noir, dont on veut faire ſa compagne pendant l'hiver, eſt vendue dix fois plus cher que la plus belle fille de Circaſſie.

L'attention & le reſpect que j'ai pour les femmes qui daigneront lire mon ouvrage, m'engage, ainſi qu'elles le verront, j'eſpere, à entrer, autant qu'il m'eſt poſſible, dans des diſcuſſions, qu'à la vérité je ne devois point omettre entiérement, comme Philoſophe & comme Hiſtorien. L'étude la plus utile eſt, ſans doute, celle de l'homme; & l'homme n'eſt jamais plus intéreſſant que, quand libre d'une vaine gloire, & loin du faſte des palais, il erre nud dans ſes forêts & ſur les bords de ſes rivieres.

Je dois rapporter à l'honneur de deux des premiers génies de ce ſiecle, M. de Buffon & Lord Kaimmes, que, convaincus par les argumens que je viens d'établir plus haut, & que je leur préſentai dans les converſations que j'eus avec eux à mon retour d'Afrique, avec encore plus de détails & plus de liberté, ils changerent l'un & l'autre, dans les nouvelles éditions de leurs ouvrages, tout ce qu'ils avoient dit à cet égard ſur les nègres. Il eſt vrai qu'ils n'avoient pu en parler juſqu'alors que d'après le troupeau des compilateurs ignorans & remplis de préjugés, qui étrangers aux mœurs & au langage de ces peuples, les deshonorent & les outragent ſans ceſſe, & par leurs relations, & par leur tyrannie.

Les Shangallas n'ont point de pain; il ne croît dans leur pays ni grains, ni légumes. Quelques Arabes établis dans la province de Ras el Feel ont eſſayé de faire du pain avec de la graine d'herbe de Guinée : mais ce pain eſt ſans aucun goût, de couleur de bouſe de vache, & bientôt rempli de vers.

Dès l'enfance les Shangallas deviennent habiles Archers. Leurs arcs, faits de fenouil ſauvage, ſont plus gros que les arcs ordinaires, d'environ ſept pieds de long, & très-élaſtiques. Les enfans ſe ſervent d'arcs tout auſſi grands que les hommes; auſſi ſont-ils obligés de les tenir d'une maniere horiſontale, en attendant que leur taille leur permette de les porter perpendiculairement. Leurs fleches ont une aune & demie de long, & ſont garnies par le bout d'une pointe de fer mauvais & groſſiérement travaillé. Ce peuple eſt le ſeul des nations ſauvages que j'ai vues, qui ne ſe donne aucun ſoin

Digitized by Google

pour orner ses armes. Il ne lui faut, pour faire ses fleches, que des branches de palmier, arrachées de l'arbre & dressées; jamais il n'y ajoute des aîles.

Les Shangallas ont une coutume religieuse fort singuliere; c'est qu'ils attachent toujours à leur arc un anneau ou une courroie de la peau de chacun des animaux qu'ils tuent, à l'instant même qu'ils viennent de le tuer, depuis l'éléphant jusqu'au moindre lézard. Insensiblement ces anneaux finissent par couvrir l'arc, & se roidissent au point qu'on ne peut plus le bander. Alors le Shangalla, à qui il appartient, en prend un autre qu'il porte jusqu'à ce qu'il ait été également couvert d'anneaux. A la mort du Shangalla, on met dans sa tombe celui de ces arcs qu'il aimoit le mieux, dans l'espérance qu'il le trouvera au moment qu'il ressuscitera, lorsque doué de la plus grande force, ne craignant plus de mourir, n'étant plus sujet à aucune peine, il pourra jouir avec excès de tous les plaisirs. La résurrection que les Shangallas se promettent est toute physique & matérielle. L'ame n'y entre pour rien, quoi qu'en disent quelques Ecrivains qui se sont imaginés que les sauvages avoient une idée de l'immortalité de l'ame.

Avant de terminer ce que j'avois à dire sur ce sujet, il faut que j'explique un passage de l'histoire ancienne qui s'y rapporte. Hérodote dit (1) que dans le pays, dont je viens de faire la description, il y a une nation appellée les *Macrobes*,

(1) Herod. lib. 3, par. 17 & seq.

nom qui n'est certainement pas le nom véritable des Shangallas, mais bien un nom donné par les Grecs, d'après quelque raison qu'ils ont eue de croire à la longevité de ce peuple, ainsi que le nom le signifie. Ces Shangallas sont ceux qui vivent au midi, au-dessous des Gubiens & des Nubiens, dans la contrée de l'or, sur les deux rives du Nil, au nord de Fazuclo.

Les Gubiens & les Nubiens, & divers autres peuples noirs qui habitent au pied des immenses montagnes de Dyre & de Tecla (1), sont ceux dans le pays desquels on trouve l'or le plus fin. Cet or, entraîné par les pluies & dispersé dans les trous de la terre & entre les racines des arbres & des herbes, est ensuite ramassé par les naturels, & on le nomme *Tibbar*, ou plus communément encore, *Poudre d'or*. La plus grande partie de cette précieuse marchandise est portée dans le royaume de Sennaar par des marchands payens & Arabes de Fazuclo & de Sudan. Les Agows & les Gibbertis en portent aussi à Gondar une assez petite quantité, où il y a toujours de l'alliage. Mais il n'y a point d'or chez les Shangallas même, en Abyssinie & en Nubie, à l'ouest de Tchelga.

Cambyses passa d'Égypte en Ethiopie, précisément dans le dessein de conquérir le pays de l'or ; & il envoya des Ambassadeurs au Roi ou Chef de ces contrées pour lui dire de se soumettre à sa puissance. J'omets ici tout ce qu'il y

(1) Qu'on croit être la vallée des Garamantes de Ptolémée.

Digitized by Google

a de fabuleux dans cette histoire. Le Roi des Macrobes répondit aux Ambassadeurs de Cambyses : « Prenez cet arc, » & jusqu'à ce que vous puissiez me présenter un homme en » état de le bander, vous ne devez point me parler de sou- » mission. » L'arc & le défi furent en effet portés à l'armée des Perses : mais aucun d'eux ne put bander l'arc. Cependant c'étoit l'arme même dont les sauvages se servoient dès l'enfance. Mais nous ne devons pas croire que s'il eût été possible de le bander encore, quelqu'un des nombreux archers de l'armée de Cambyses n'y eût réussi. Il n'y avoit sûrement pas assez de disproportion entre la force d'un Macrobe & celle d'un Perse, pour que l'arc bandé par l'un ne l'eût pas été par l'autre. Mais la vérité est que cet arc ayant perdu toute son élasticité par l'effet de la coutume que j'ai déja citée, il ne pouvoit plus être bandé par les Macrobes eux-mêmes ; & quand on voulut l'envoyer à Cambyses, on l'ôta de l'arbre où il étoit sans doute appendu depuis longtemps, en attendant qu'on l'enterrât avec le chasseur à qui il appartenoit, & qui devoit, comme je l'ai dit, suivant la créance de ces peuples, s'en servir de nouveau, quand il seroit ressuscité dans un autre monde, avec infiniment plus de force que dans celui-ci. Il y a apparence que l'arc envoyé à Cambyses auroit cassé plutôt que d'être bandé.

Si le pays où Ptolémée place ces Macrobes, ne nous prouvoit qu'ils étoient Shangallas, nous hésiterions à le croire, d'après la longevité qu'on leur attribue. Aucun Shangalla ne vit long-temps. Je ne me souviens pas d'en avoir vu un seul qui eût passé l'âge de soixante ans. Mais voici, je crois, ce qui peut avoir induit Hérodote en erreur. Quelques tribus

des Shangallas tuent ceux d'entr'eux qui ſont malades, foibles ou trop vieux. D'autres honorent & protegent la vieilleſſe; & les Macrobes ſuivoient, je penſe, cette derniere coutume qui faiſoit qu'ils avoient parmi eux plus de vieillards que les autres.

Je vais encore ajouter une obſervation qui éclaircira un autre paſſage de l'hiſtoire de l'antiquité.

Hannon rapporte dans ſon Périplus (1), que navigeant le long des côtes d'Afrique, très-près du rivage, & vraiſemblablement, près des pays bas, déſignés ſous le nom de *Kolla*, & habités par ces mêmes nations dont je viens de tracer le tableau, il obſerva pendant le jour un ſilence univerſel, qui ſembloit annoncer qu'il n'exiſtoit dans ces contrées aucune eſpece d'hommes, ni d'animaux; mais au contraire, la nuit, il vit un grand nombre de feux, & il entendit des chants & des danſes. Ce fait a été tourné en dériſion par des gens qui ont affecté de regarder les fragmens d'Hannon comme ſuppoſés: mais pour moi, je me garderai bien de les contredire.

Un homme de génie, qui en parlant de la légiſlation des peuples, a été peut-être le plus grand des Ecrivains, & dont l'autorité eſt toujours très-reſpectable, Monteſquieu croit le Périplus d'Hannon très-authentique. Il eſt donc bien

(1) Diſſertation de Dodswell ſur le periplus d'Hannon. — Monteſquieu, tom. 1, liv. 21, chap. 11.

Digitized by Google

satisfaisant pour moi de pouvoir faire cesser toute espece de doute sur le second passage de cet ouvrage, comme j'ai déja eu l'avantage de le faire sur un premier.

Sur les rivages, le long desquels navigeoit alors Hannon, il n'y a point de crépuscule. Les étoiles sont encore resplendissantes dans toute la voûte des cieux, quand le soleil paroît, & les oblige à se cacher tout-à-coup. Au lever du soleil, le thermomètre est de 48°. à 60°.; & à trois heures après-midi, il monte à 100°. & 115°. Un relâchement total, une langueur irrésistible, une aversion indomptable pour toute espece d'action, s'empare à-la-fois des hommes & des animaux. Le goût, le besoin même de manger cesse. Le sommeil, le repos est la seule chose que l'ame puisse desirer & que le corps soit capable de supporter. Les troupeaux, les oiseaux, les animaux domestiques de toute espece, cherchent l'ombre des bois, le bord des rivieres, la profondeur des étangs, & là, ils se dérobent aux ardeurs d'un soleil dévorant. Les bêtes même les plus féroces, n'abandonnent point leurs cavernes, non-seulement par rapport à la chaleur, mais parce que les troupeaux, dont elles font ordinairement leur proie, ne s'écartent point en ces moments pour paître. Rassemblés à l'ombre, ils dorment tranquillement sous la garde de leurs Pasteurs & de leurs chiens.

Cependant aussi-tôt que le soleil a disparu, & qu'une nuit fraîche remplace un jour brûlant, le besoin de manger renaît, les troupeaux se dispersent, & souvent échappant à la vue de leurs Pasteurs, ils tombent sous les griffes d'une foule d'animaux destructeurs, qui les cherchent pour les dévorer.

Digitized by Google

Les Pasteurs allument alors de tous côtés de grands feux; parce qu'ils savent que c'est un moyen de faire peur aux monstres qu'ils redoutent. En outre ils chantent, ils dansent; & ces exercices non-seulement servent à les amuser, & contribuent à écarter les animaux de proie, mais ils préviennent encore les dangereux effets du froid (1). Voilà ce qui donna lieu à la remarque d'Hannon, quand il navigeoit le long de ces côtes. Ce fait étoit vrai alors, comme il l'est encore aujourd'hui, & comme il le sera aussi long-tems que le climat & les habitans resteront les mêmes.

Je suis entré dans beaucoup de détails sur les mœurs de cette nation extraordinaire des Shangallas, parce que j'ai eu par hasard occasion de l'observer de très-près; & comme il est probable que jamais aucun autre Européen n'aura la facilité de faire de pareilles observations, j'espere que le public sera bien aise de les trouver ici.

L'on fera peut-être une question à laquelle je suis bien aise de répondre d'avance. L'on pourra demander pourquoi rien de ce qui sert à faire du pain ne croît dans ces contrées, & si c'est l'effet de l'ignorance des habitans, qui ne choisissent pas les saisons convenables, ou si c'est à cause des mauvaises qualités du sol? C'est en effet le sol qui ne le permet point. Les habitans de Ras el Feel sont accoutumés à labourer, à cultiver la terre; ils se nourrissent constamment de

(1) Cette sensation, qui affecte si vivement les sauvages habitans de l'Afrique, est ignorée des ennemis de la traite. Ils parlent sans cesse de la chaleur, sans songer que le froid est ce qui fait le plus souffrir les negres.

pain

pain : mais ils ne peuvent recueillir leur grain qu'à dix ou quinze milles de leur territoire, au bas des montagnes d'Abyssinie, où les soldats ont de petites fermes que le Gouvernement leur alloue chacune à un certain nombre d'entre eux. Jamais il ne leur a été possible de voir une moisson dans le Magaza, tant cette terre est peu propre à la culture. Avant le mois de Mai, désolée par des vents brûlans, elle se fend par-tout, forme des précipices, ou se réduit en poussiere, qui n'est qu'un véritable caput mortuum, & ne produit aucune végétation. A l'instant des premieres pluies, les crevasses se remplissent, & le sol ressemble à des terreaux de jardin nouvellement bêchés. A mesure que le soleil s'avance vers l'équateur, les pluies augmentent. Il n'y a donc pas un moment à perdre ; c'est le tems de semer. Supposons que ce soit du bled. Dans le cours d'une seule nuit, pendant que le bled germe dans la terre, il croit une immense quantité d'herbe indigene, dont les graines tombées sur ce sol depuis l'année précédente, y sont demeurées en réserve & prêtes à pousser dès que la saison les favorise. Aussi cette herbe a bientôt crû, au point qu'elle étouffe le bled, ou toute autre espece de grain, dès qu'il veut sortir de la terre. Mais supposons encore qu'on puisse la sarcler, elle recouvrira une seconde fois le bled avant qu'il ait un pouce de longueur. Réussira-t-on encore à la détruire? Eh! bien, les pluies continuelles vont ne faire des champs qu'un vrai marais, & le bled pourrira sans produire la moindre récolte.

Il en est de même pour le millet & le mahis. La pluie fait pourrir ces plantes, que le vent renverse toujours. Si c'est

après la pluie qu'on veuille les femer, elles périront également. Dans les endroits que le feu a découverts, l'herbe croît avec plus de vigueur & en plus grande quantité, s'il eft poffible, qu'au commencement de l'année. La pluie ceffant tout-à-coup, & le foleil étant exceffivement chaud, le même jour qu'il paffe au zenith, la terre eft bientôt réduite en poudre impalpable; & les grains, les plantes meurent fans donner prefqu'aucune marque de végétation.

Nous avons laiffé le roi Ouftas triomphant d'une confpiration qu'il avoit découverte à Gondar, & prêt à fondre fur quelqu'établiffement des Shangallas. Il réuffit en effet complettement; il trouva une grande partie de la nation des Baafas, qui, campée fous leurs arbres, ne foupçonnoit aucun danger; & après avoir égorgé tous les hommes & toutes les femmes, il réduifit en captivité une prodigieufe quantité d'enfans des deux fexes, qu'il traîna à fa fuite. Difpofé à étendre fes conquêtes plus loin, ce Monarque auroit encore défolé les malheureux Shangallas : mais il fut tout-à-coup rappellé à Gondar par la mort du Ras Fafa Chriftos, fon confident & fon premier Miniftre.

Non-seulement Ouftas aimoit beaucoup la chaffe, & étoit très-attentif aux foins qu'exigeoit fon gouvernement, mais il avoit beaucoup de goût pour l'architecture, goût qui eft affez commun en Abyffinie, quoiqu'on n'y bâtiffe guère que des Eglifes. Quand la faifon ne lui permettoit pas d'être en campagne, Ouftas employoit fon tems & fon argent à bâtir; &, au retour de fon expédition contre la tribu des Baafas, il commença à faire conftruire près de la riviere de

Kalıha, à deux milles aux-deſſous de Gondar, une magnifique Egliſe en l'honneur de la nativité de Jéſus-Chriſt.

Cependant la ſaiſon de la chaſſe revenant, & l'Egliſe n'étant point achevée, le Roi l'abandonna pour ſe rendre à Bet-Malo, lieu ſitué dans le Kolla, où il avoit fait élever une maiſon pour ſervir de rendez-vous de chaſſe, non loin du territoire des Baaſas. Il tua une grande quantité de buffles, de rhinoceros, d'éléphans. Il s'expoſa beaucoup lui-même en combattant ces animaux; il ſe diſtingua plus qu'aucun de ſes courtiſans par ſon courage & ſon adreſſe à manier un cheval. Mais il mit un terme à ces dangereux plaiſirs, ſur la nouvelle que lui donnerent quelques-uns de ſes agens ſecrets de la priſe du Betwudet Baſilé, & de ſon fils Claudius. Ayant trempé tous deux dans la derniere conſpiration, ils s'étoient ſauvés au moment qu'on avoit arrêté leurs complices : mais enfin pris, le Roi les condamna l'un & l'autre à perdre les yeux.

Les parties de chaſſe, périodiquement renouvellées & ſuivies avec ardeur par un homme qui n'étoit plus dans la fleur de ſon âge, ſembloient d'abord n'être que l'effet d'une politique profonde. Le Roi n'avoit point un légitime droit au trône; & les divers complots formés contre lui prouvoient que toute la nobleſſe d'Abyſſinie ne ſupportoit pas ſon joug avec plaiſir. Il n'y avoit donc rien de plus prudent que de tenir en haleine une grande partie de cette Nobleſſe, pour mieux juger de ſes diſpoſitions, & pouvoir ſe l'attacher par des graces. A la tête de cette armée peu nombreuſe, mais toujours en activité, il pouvoit ſans ceſſe

tomber fur les mécontens, avant qu'ils euffent le tems de fe préparer à lui réfifter. Cependant le tems fit bien mieux connoître les inclinations d'Ouftas, & montra que la politique n'étoit pas la feule caufe de fes fréquens voyages dans le Kolla.

MALGRÉ le malheur que l'Ambaffadeur François du Roule avoit éprouvé à Sennaar, fous le regne de Yafous I & de Tecla Haimanout fon fils, il étoit encore refté dans l'Atbara des Miffionnaires qui eurent affez de courage pour tenter un voyage en Abyffinie, & affez d'adreffe pour y réuffir. Ouftas étant fans doute inftruit du fecret de leur deffein, au tems d'Yafous, avoit conçu, comme ce Prince, une idée avantageufe de la religion romaine. Auffi, quoiqu'Yafous ne fût plus, Ouftas les reçut favorablement, & les mit fous la garde d'Ain Egzié, ancien Officier d'Yafous & Gouverneur de Walkayt. Il leur donna en outre pour interprète un moine abyffinien, qui avoit été à Jérufalem, & qui étoit très-attaché à la communion de Rome, & il le chargea de demeurer fans ceffe auprès d'eux, & de veiller à leurs intérêts. Pendant ce tems-là, fe dérobant lui-même à fes courtifans, pendant la chaffe, il alloit vifiter les Miffionnaires, entendoit la Meffe, communioit de leurs mains, & fe flattoit de n'être vu de perfonne. Toutefois, il fe trompoit; fes rendez-vous furent bientôt connus de beaucoup de Prêtres & de Laïcs de fa Cour : mais la févérité du Roi en impofa; & tous ceux qui découvrirent le fecret, le garderent au fond de leur cœur.

OUSTAS fit un voyage à Ibaba, ville de marché, où le Roi

Digitized by Google

a un palais. Ibaba est au-dessous du Maitsha, & à trois lieues à l'occident du Nil, du côté du Gojam. D'Ibaba, le Monarque repassa par Gondar & se rendit à Tcherkin, petit village du Kolla, au-dela du Ras el Feel & sur la route du Sennaar. C'est aux environs de Tcherkin qu'on trouve le plus d'éléphans. Le Roi voulut y chasser : mais dès le troisiéme jour, Yared, l'un de ses favoris, & grand-maître de sa maison, ayant été mis en pieces par un éléphant, Oustas abandonna la chasse & s'en retourna très-affligé dans sa capitale pour faire les obseques d'Yared. Pendant ce tems-là, il confia à trois de ses Généraux le soin d'exécuter une entreprise qu'il avoit formée contre les Baasas.

Les fréquentes interruptions qu'Oustas éprouva dans ses parties de chasse, où il avoit pourtant d'assez grands succès, furent cause que les moines qui se mêloient de prophétiser, lui prédirent un regne court & sanglant. Ils ne s'écarterent point, en effet, de la vérité; car au mois de Janvier 1714, tandis qu'il suivoit les travaux de l'Eglise d'Abba Antonius, qu'on bâtissoit à Gondar, il tomba malade tout-à-coup. Soupçonnant alors du maléfice, ou tout au moins de l'insalubrité dans son palais, il ordonna qu'on brûlât de la poudre dans les appartemens pour en purifier l'air; & en attendant, il fit planter sa tente. Ses domestiques mirent si peu de soin dans l'exécution de ses ordres, qu'en brûlant de la poudre à canon, ils firent sauter le palais; ce qui fut regardé par le peuple comme un présage très-dangereux.

Le 27 de Janvier, on crut que le Roi étoit beaucoup plus mal; & les Grands de l'Etat se rendirent auprès de lui,

Digitized by Google

ſuivant l'uſage, pour le conſoler & l'encourager. C'étoit là du moins le prétexte de leur viſite. Leur vrai motif étoit de s'aſſurer de l'état du Roi, & de voir s'il étoit tems de prendre des meſures pour retirer de ſes mains les rênes du gouvernement.

OUSTAS devina d'abord leur intention. Il avoit aſſez bien paſſé la nuit, & il eſſaya de ſe lever un moment, de prendre un air de convaleſcence & de s'occuper de diverſes dépêches, comme dans le tems de ſa meilleure ſanté. Cette réſolution du Monarque embarraſſa ſes courtiſans & fit paroître leurs conſolations prématurées. Il ſembloit donc néceſſaire d'excuſer leur viſite : mais les excuſes n'étoient pas faciles. A la fin, cependant, ils prirent le parti de dire qu'ayant cru le Roi malade, ce qui heureuſement n'étoit pas vrai, ils étoient venus lui propoſer une choſe qui pouvoit lui convenir, quelle que fût ſa ſanté ; c'étoit de régler la ſucceſſion en faveur de ſon fils, Faſil, exilé alors ſur la montagne de Wechné, parce que ce moyen empêcheroit de verſer beaucoup de ſang, tranquilliſeroit ſes amis & aſſureroit la couronne dans ſa famille.

OUSTAS fit les plus grands efforts pour ſe commander à lui-même & répondre d'une maniere convenable & comme un homme en ſanté, qui comptoit vivre encore pluſieurs années. Mais il étoit déja hors d'état d'en impoſer long-tems, & on s'apperçut, malgré lui, de ce qu'il vouloit tant cacher. Pour être même plus sûrs de leur fait, les Grands qui étoient venus porter la parole au Roi, réſolurent de reſter auprès de lui juſques au ſoir.

CEPENDANT les ſoldats qui gardoient le Monarque, ayant entendu qu'on lui propoſoit d'envoyer chercher ſon fils, & croyant que ſes courtiſans parloient ſincérement, en furent indignés & murmurerent hautement. Fatigués de voir un ſujet occuper le trône, ils ſoupiroient après un Prince du ſang royal. Auſſi, dès qu'il fut nuit, ils entrerent dans Gondar & raſſemblerent les divers corps de troupes qui compoſoient la maiſon du Roi. Après avoir tenu conſeil, ils s'en retournerent chacun à ſon poſte; & rencontrant les grands Officiers qui ſortoient de la tente d'Ouſtas, & qui ſans doute avoient pris à leur inſçu la même réſolution qu'eux, ils les égorgerent tous ſept. De ce nombre étoit le Betwudet Tamerté & l'Acab Saat, l'un, premier Officier Civil, & l'autre, Chef eccléſiaſtique de la maiſon du Roi.

CE maſſacre devint le ſignal d'une inſurrection générale. On mit le feu dans pluſieurs quatiers de la ville. Mais les ſoldats repouſſant la multitude, à leur arrivée au Palais (1),

(1) Il y a ici une choſe qui a beſoin d'explication. Il eſt dit plus haut que le palais fut brûlé lorſqu'Ouſtas ſe retira dans ſa tente. Comment les ſoldats purent-ils donc ſe raſſembler dans le palais? Le voici. Le palais eſt compoſé de différentes maiſons à peu de diſtance l'une de l'autre, & n'ayant qu'une chambre chacune. Celle où l'on couronne le Roi s'appelle *Ambaſa Bet*; celle où le Roi donne ſes gallas, *Zeffan Bet*; une autre eſt appellée *Werk Sacala*, la maiſon de l'or; une autre, *Gimja Bet*, la maiſon du brocard, parce qu'on y tient les étoffes que le Roi reçoit en préſent, & celles qu'il donne. Ainſi, ſuppoſons qu'Ouſtas eût quitté l'un de ces appartemens, comme, par exemple, le Zeffan Bet, pour ſe retirer dans ſa tente, & que le Zeffan Bet fût brûlé, la chambre du couronnement ſubſiſtoit encore, ainſi que tous les ornemens néceſſaires à la cérémonie; & les ſoldats s'en emparerent pour empêcher qu'on y couronnât Faſil, fils d'Ouſtas, ainſi qu'ils s'imaginoient que les ſept Grands, qu'ils maſſacrerent, en avoient le deſſein.

avoient fermé la chambre du couronnement & les autres appartemens du Roi, & s'étoient emparés de la rymballe dont on se sert pour annoncer toutes les proclamations qui se font à la porte du Palais. Mais enfin la tymballe retentit; & quoiqu'il fût nuit, on entendit ces mots : —« David, » fils de notre dernier Roi Yasous, est notre Roi. » — Malgré cela, le tumulte, le désordre continua; & ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que pendant tout ce tems-là, on ne prononça pas un seul mot injurieux pour Oustas.

TANDIS que ces choses se passoient à Gondar, les Princes exilés sur la montagne de Weché étoient dans les plus vives alarmes. Oustas les avoit traités avec beaucoup de sévérité, durant tout le cours de son regne. Leurs revenus avoient été arrêtés, ou du moins, fort mal payés, & ils s'étoient trouvés presque réduits à périr de faim & de misere. Aussi, quand ils reçurent la nouvelle de la maladie d'Oustas & du dessein qu'on avoit de le remplacer par son fils Fasil, prisonnier comme eux, ils tremblerent qu'un de ses premiers soins pour s'assurer la couronne, ne fût d'exterminer tous les rejettons de la famille royale; & ils convinrent, d'un commun accord, que cinquante d'entr'eux, jeunes, & de la plus grande espérance, descendroient de la montagne pour soutenir leurs droits, & pour défendre la vie de ceux qui resteroient dans leur prison, contre un usurpateur dont ils croyoient devoir redouter la cruauté.

CELUI à qui-on avoit confié la garde de la montagne de Wechné étoit précisément le frere du Betwudet Tamerté, récemment massacré devant la tente d'Oustas. Mais la mort du

du Betwudet, l'état incertain des choses, avoit tellement affoibli l'autorité de cet Officier, & détourné son attention, qu'il ne put ou ne voulut pas s'opposer à l'évasion des Princes, qui s'enfuyoient pour conserver leur vie & maintenir la constitution de leur pays. Ce qui prouve qu'ils n'avoient aucun autre dessein, c'est que dès qu'ils apprirent que David avoit été proclamé Roi à Gondar, ils s'en retournerent sur la montagne, à l'exception de Bacuffa, le plus jeune des freres de David, qui se retira chez les Gallas, où il demeura caché pendant quelque tems.

A l'instant que David entra dans Gondar, tous les malheurs de l'Empire semblerent être effacés. On fit ouvrir toutes les prisons. La joie de voir la famille de Salomon rétablie sur le trône écarta toute espece de terreur, & remplaça la tristesse qu'avoit occasionné l'usurpation d'Oustas. Enfin David fut couronné le 30 Janvier 1714, au milieu des acclamations & de l'allégresse de tout un peuple.

DAVID étoit fils d'Yasous le Grand, mais d'une autre mere que le parricide Tecla Haimanout. Il avoit, en montant sur le trône, vingt-un ans; il prit le nom d'Adebar Segued.

CEPENDANT Oustas n'avoit point encore fermé les yeux. Il étoit malade; il étoit toujours Roi; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que David avoit déja été couronné à Gondar depuis neuf jours, sans qu'on eût fait le moindre outrage à Oustas, & sans que ses amis eussent songé à l'éloigner de la capitale.

Digitized by Google

CE ne fut que le 6 Février, la veille du carême, que David envoya l'Abuna Marcus l'Itchegué Za Michael, & quelques autres grands Officiers de l'Etat, pour interroger juridiquement Ouftas fur fon droit au trône. Les queftions qu'on lui fit étoient courtes & fimples. — « Qui êtes-vous ? — Qui vous a » conduit ici ? » — Ouftas, déja accablé par fa maladie, & prêt à mourir, répondit fans équivoque : — » Dites au Roi » David, qu'il eft vrai que je me fuis fait moi-même Roi, » autant qu'on peut l'être, quand on ne defcend point du » fang royal : car je ne fuis qu'un particulier, fils d'un fujet, » le Kafmati Delba Yafous. Tout ce que je demande au » Roi, c'eft de m'accorder un peu de tems, & de me laiffer » mourir de maladie, fans me faire périr dans les fup» plices. »

QUATRE jours après cet interrogatoire Ouftas expira : mais on ignore fi fa mort fut naturelle ou violente. L'Hiftorien de fon regne étoit fon contemporain; & il rapporte que quelques perfonnes difent qu'il mourut pour avoir eu une jambe coupée par ordre de David ; que d'autres prétendent qu'il fût étranglé ; mais que le plus grand nombre croit qu'il fût emporté par la maladie. Pour moi je penfe que c'eft ce qu'il y a de plus probable ; car fi David avoit beaucoup voulu le faire mourir, il n'auroit pas laiffé paffer tant de tems avant de le faire interroger ; & enfuite il n'auroit pas attendu quatre jours de plus pour lui faire donner la mort. La conduite modérée que tint David femble rendre cette opinion encore plus probable. Il ordonna que le corps d'Ouftas fût enterré dans l'Eglife de la Nativité, qu'Ouftas avoit fait bâtir lui-même, & on lui rendit tous les honneurs dus à un fujet du premier

rang, qui ne se seroit rendu coupable d'aucun crime. Aussi est-ce le seul exemple, dans ces contrées, d'un homme qui, convaincu de haute trahison, n'a pas eu le corps haché par morceaux, & semés dans les rues, pour être dévorés par les chiens.

La postérité, considérant les talens d'Oustas, plutôt que son droit à la couronne, lui a conservé une place dans la liste des Rois; & la tradition, plus fidele encore que l'histoire, le place parmi les meilleurs de ceux qui ont régné en Abyssinie.

DAVID IV.

De 1714 à 1719.

Convocation du Clergé. — Prêtres Catholiques mis à mort. — Seconde convocation du Clergé. — Le Clergé insulte le Roi. — Le Clergé est puni sévérement. — Le Roi meurt de poison.

La modération du Roi à l'égard d'Oustas, & peut-être d'autres raisons, qui ne sont point parvenues jusqu'à nous, engagerent les Moines, espece d'hommes qui cherchent à lire sans cesse dans l'avenir, à prophétiser que le regne de ce Prince seroit non-seulement égal en durée à celui de son pere Yasous le Grand, mais paisible, rempli de justice & de

douceur, & qu'on n'y verroit point couler de ſang ſur l'échaffaud.

A ſon avénement au trône, David choiſit le Fit Auraris Agné, frere d'Ozoro Kaduſté, pour ſon Betwudet, & Abra Ezekias, pour Grand-Maître de ſa maiſon. Mais tandis qu'il continuoit à nommer à divers emplois dans le Gouvernement, il fut interrompu par les clameurs d'une multitude de Moines, qui demandoient une convocation du Clergé.

TOUTEFOIS ces ſortes d'aſſemblées, ſouvent propoſées, n'ont jamais lieu ſous le regne d'un Prince qui a de la fermeté, que lorſqu'il les convoque de ſon propre mouvement, & qu'il peut leur accorder & refuſer à ſon gré tout ce qu'elles demandent. C'eſt ſur-tout au commencement d'un nouveau regne qu'on ſollicite ces convocations, ſous prétexte d'héréſie & d'abus dans le gouvernement de l'Egliſe.

LORSQU'UN nouvel Abuna arrive d'Egypte, on s'empreſſe auſſi à demander que le Clergé s'aſſemble; & ces aſſemblées ſont très-nombreuſes, quoique les membres les plus ſages du Clergé s'abſentent exprès. Mais les Moines, qui ſe ſont dévoués aux plus grandes auſtérités, aux plus terribles ſouffrances, ceux qui ſe conſacrent à paſſer leur vie dans des vallées profondes & mal-ſaines, les Hermites, qui ſupportent la faim ſur le ſommet froid des rochers, ou qui habitent les antres des déſerts les plus ſauvages, & qui ſont perpétuellement expoſés à être dévorés par des bêtes féroces, en un mot toute la horde des fanatiques, des faux prophetes, des devins, des rêveurs, gens qui affectent de connoître l'avenir;

Digitized by Google

ignorant toujours le préſent, qui vivent dans la ſaleté la plus dégoûtante, nuds, couverts ſeulement de leurs cheveux, & qui offrent à l'œil effrayé une troupe de monſtres qu'il eſt non moins difficile de peindre que d'imaginer, ſont ceux qui compoſent les aſſemblées du Clergé en Abyſſinie. Ils guident à leur gré une populace ignorante & furieuſe, qui les adore comme des Saints, & qui eſt toujours prête à les ſoutenir, quand ils manquent aux loix du pays & à celles de l'humanité, auxquelles leur maniere de vivre prouve continuellement qu'ils ſont étrangers.

David avoit de la répugnance pour une pareille convocation : mais il crut pourtant ne pas devoir la refuſer. Il venoit de monter ſur le trône ; un nouvel Abuna arrivoit d'Egypte ; & on alloit ſe plaindre que l'Egliſe étoit en danger. L'aſſemblée eut donc lieu, ſuivant l'uſage, au milieu de la place, qui eſt devant le palais. L'Itchegué, chef des Moines de Debra Libanos, fut le premier qui adreſſa ſes plaintes au Roi. Il annonça qu'il étoit certain, & il offrit de le prouver, que trois Prêtres Catholiques, avec un Interprete Abyſſinien, étoient établis dans le Walkayt depuis pluſieurs années, & qu'ils avoient été entretenus, protégés, conſultés par Ouſtas, qui avoit ſouvent aſſiſté à la Meſſe, célébrée ſuivant le rite Romain.

David, élevé par ſa mere dans les principes des moines de Saint Euſtathius, les ennemis les plus déclarés du catholiciſme, étoit ſinguliérement attaché à l'Egliſe d'Alexandrie. Ni ſon inclination, ni ſon devoir ne le portoit à ſoutenir les meſures priſes par Ouſtas, que d'ailleurs il ignoroit, puiſqu'il

avoit été confiné dès l'enfance dans la montagne de Wechné. Ainſi, il donna ordre d'arrêter les Miſſionnaires & leur Interprète, nommé l'*Abba Gregorius*.

CES infortunés furent conduits devant le plus barbare & le plus partial de tous les tribunaux. L'Abba Maſmaré & Adug Tesfo, qui avoient fait le voyage du Caire & de Jéruſalem & qui entendoient l'Arabe, furent chargés d'interroger les Miſſionnaires & d'interprêter leurs réponſes; & le procès ne fut pas long. La premiere queſtion qu'on fit aux Miſſionnaires fut conçue en ces termes : « Recevez-vous, » ou ne recevez-vous-pas le Concile de Chalcédoine, comme » une regle de foi? & croyez-vous que le Pape Léon l'a pré- » ſidé & dirigé réguliérement & légitimement? » — Ils répondirent « qu'ils regardoient le Concile de Chalcédoine » comme le quatriéme Concile général, & qu'ils recevoient » ſes déciſions comme des principes de foi; qu'ils croyoient » que le Pape Léon l'avoit préſidé & dirigé réguliérement » & légitimement, comme Chef de l'Egliſe Catholique, » ſucceſſeur de Saint Pierre & Vicaire du Chriſt ſur la terre. »

A ces mots, un cri général s'éleva avec fureur du milieu de l'aſſemblée, & l'on n'entendit que ces mots terribles : — « Qu'ils ſoient lapidés! Quiconque ne leur jettera pas trois » pierres, ſera maudit & ennemi de la Vierge Marie. » — Et ſoudain, cette ſentence cruelle fut exécutée.

UN ſeul Prêtre, homme diſtingué par ſon ſavoir & par ſa piété, & l'un des chefs de l'aſſemblée, déclara avec véhémence que les Miſſionnaires étoient jugés irréguliérement & injuſtement. Mais ſa voix ne fut preſque point entendue

Digitized by Google

au milieu des clameurs de cette multitude de barbares ; & les malheureux Missionnaires resterent en proie à la fureur de leurs ennemis. On leur mit une corde autour du cou, & on les traîna sur une place, derriere l'Eglise d'Abbo, dans le chemin de Tedda, où, conformément à leur sentence, ils furent lapidés, & ils reçurent la mort avec une patience, une résignation égale à celle des premiers martyrs.

CEPENDANT, la justice que l'on doit rendre à la mémoire de M. du Roule, fait penser à tous les chrétiens, que souillés du crime horrible de la mort de cet Ambassadeur, comme l'étoient les Missionnaires, le sang-froid qu'ils témoignerent à l'instant de leur supplice, fut plutôt l'effet de la dureté de leur cœur, que de la tranquillité de leur conscience. Beaucoup de fanatiques sont morts, comme on le sait bien, en se glorifiant de crimes affreux, dont la condamnation éternelle étoit dans le livre même qu'ils avoient devant les yeux.

J'AI souvent traversé la place, où trois grands monceaux de pierres & un beaucoup plus petit, couvrent les restes de ces infortunés ; & ce n'est pas sans faire plusieurs tristes réflexions sur les dangers que je courois moi-même, que je me suis étonné que ces trois Prêtres, de quelque nation qu'ils fussent, soient demeurés inconnus parmi le nombre immense de leurs confreres qui ont été honorés par les Ecrivains catholiques de ce temslà, & dont le nom est destiné à obtenir un jour une place dans le Calendrier. Les autres Missionnaires, dont Tellez nous a laissé une longue liste, sont morts avec résignation, avec piété, sans doute : mais ils se rendoient pourtant presque tous coupables envers les Loix &

Digitized by Google

la Constitution du pays où ils alloient prêcher, & leurs desseins, leur conduite peuvent souvent être qualifiées du nom de trahison; au lieu qu'on n'a jamais reproché aux trois qui furent lapidés, d'autres projets que ceux qui avoient rapport à leur religion.

TELLEZ n'en dit pas un seul mot. Le Grand, leur contemporain, & zélé catholique, n'en parle que fort peu. Il s'est contenté de publier une lettre arabe, adressée au Consul Maillet, dans laquelle on cite seulement ces Missionnaires, & on rend compte de leur condamnation & de leur supplice. Le silence de ces Ecrivains m'autorise, je crois, à donner mes conjectures sur ce fait; je vais commencer par rapporter la lettre d'Elias Enoch, sur laquelle est appuyé mon jugement.

TRADUCTION D'UNE LETTRE ARABE ADRESSÉE A M. MAILLET.

« APRÈS avoir assuré M. le Consul Maillet de mon respect » & de la continuation des vœux que j'adresse au ciel pour » la santé d'un homme aussi vénérable par sa vertu, distin- » gué par son savoir & sa grande pénétration, d'une naissance » noble, toujours bienfaisant, toujours adonné à des actions » pieuses, & dont Dieu puisse conserver la vie, ainsi qu'il » le mérite, je lui dirai que je lui écris de la ville de Moka, » où je suis maintenant. — Je quittai l'Abyssinie en 1718, & » je vins à Moka, très-pauvre, ou plutôt, dépourvu de tout. » Mais Dieu m'a secouru. Je le remercie de sa bonté, & je » suis toujours sensible aux obligations que je vous ai. — Je » vais vous donner toutes les nouvelles que j'ai, concernant » l'Abyssinie,

Digitized by Google

» l'Abyssinie. Le Roi Yasous est mort depuis long-tems. Son » fils, Tecla Haimanout, s'étant emparé du royaume par » force, fut cause qu'on assassina le vieux Monarque. Yasous » m'avoit chargé d'une lettre pour le Roi de Sennaar, qu'il » prioit de ne point mettre obstacle au passage de l'Ambassadeur François, du Roule, mais de lui permettre de se rendre en Ethiopie. Il m'avoit aussi donné une autre lettre pour » le Bacha & les Officiers du Grand Caire, & enfin, une » troisiéme pour l'Ambassadeur François lui-même, à qui il » annonçoit qu'il pouvoit entrer dans ses Etats, sans la moindre crainte. Muni de ces trois lettres, je partis donc pour » Sennaar : mais Tecla Haimanout, fils d'Yasous, étant monté » sur le trône, pendant que j'étois encore en Abyssinie, je » retournai sur mes pas, & je rendis au nouveau Roi les dépêches de son pere. Il y avoit déja trois mois que ce Prince » régnoit. Il approuva le contenu de ces lettres; il les fit » transcrire en son nom, & il m'ordonna d'aller au-devant » de l'Ambassadeur du Roule, & de l'accompagner à Gondar. Le Roi Yasous avoit déja envoyé depuis six mois un » Officier à Sennaar : mais j'ignorois où étoit cet Officier, qui s'amusant à trafiquer, n'entra dans le royaume de Sennaar qu'après que du Roule & ses compagnons » eurent été assassinés. Pour moi, n'ayant aucune connoissance de ce meurtre, je m'avançois, porteur des ordres de » Tecla Haimanout, lorsqu'à trois lieues de Sennaar, j'apris la terrible catastrophe de l'Ambassadeur; & plein d'épouvante, je me hâtai de m'en retourner pour instruire » Tecla Haimanout de la conduite du Roi de Sennaar. A » cette nouvelle, Tecla Haimanout résolut de déclarer la » guerre au meurtrier : mais peu de tems après, le jeune Mo-

» narque Abyssinien fut massacré dans une révolte des soldats.
» Il n'avoit régné que deux ans. Tifilis, frere d'Yasous, mon-
» ta sur le trône, & régna trois ans & trois mois. A la mort
» de Tifilis, Oustas, fils d'une sœur d'Yasous, se fit decla-
» rer Roi d'un Empire dont il étoit alors premier Ministre.
» Mais Oustas fut détrôné, & mourut peu de tems après.
» La couronne fut placée sur la tête d'un fils d'Yasous,
» David, qui régna cinq ans & cinq mois. A son avénement,
» ses partisans lapiderent les Missionnaires, arrivés en Ethio-
» pie sous le regne d'Oustas. Un fils que *Michael* avoit eu
» d'une esclave, & qui n'étoit âgé que de six ans, fut lapidé
» avec son pere. — J'avois porté Yasous à croire que la re-
» ligion des François étoit la même que celle des Ethio-
» piens, &c. »

L'ON voit par cette lettre qu'un enfant de six ans, fils d'un des Missionnaires, fut mis à mort avec son pere, & la pile de pierres qui le couvre est en effet à côté des autres. On avoit coutume d'offrir des femmes aux Missionnaires qui entroient furtivement en Abyssinie, pour éprouver s'ils étoient effectivement Prêtres, parce qu'on savoit que les Prêtres Catholiques ne pouvoient pas se marier. J'imagine donc que pour courir moins de risque d'être découverts, l'un au moins des trois qui furent lapidés, trahit son vœu de chasteté, & l'enfant immolé avec lui, fut un des fruits de ses précautions; mais il ne fut pas le seul; car Elias dit qu'il en avoit trois autres. C'est là vraisemblablement la raison pour laquelle les Auteurs catholiques de ce tems-là ont laissé les vertus de ces Prêtres dans l'oubli, au lieu de les rappeller ainsi que leurs foiblesses.

Quoique des Missionnaires soient allés en Ethiopie depuis le regne d'Oustas, j'ignorerois qui ils étoient, sans une petite brocure publiée à Rome en 1774, par un Capucin, nommé *Théodose Valpi*, & qui m'a été envoyée par mon digne & savant ami, M. Daines Barrington. C'est cette brochure qui nous apprend les noms des trois Prêtres lapidés. Les voici : Liberato de Wies, Préfet apostolique d'Autriche ; Michael-Pie de Zerba, de la province de Padoue ; & Samuel de Beamo, né dans le Milanois. Leur mort est racontée dans cette Feuille comme dans la lettre d'Elias Enoch, si ce n'est que le Capucin ne dit rien du supplice de l'enfant, ni de l'existence des trois autres fruits de la séraphique mission du révérend Michael-Pie de Zerba. Ce Michael étoit donc le pere de l'enfant de six ans, lapidé avec lui. Leur affreuse catastrophe arriva en 1714 ; de sorte que l'entrée de ces Missionnaires en Nubie dut avoir lieu peu après le tems de l'assassinat de M. du Roule, tant le fanatisme peut admettre toute sorte de crimes !

Après avoir lapidé les trois Missionnaires & l'enfant, les barbares moines Abyssiniens, non contens de ce meurtre, voulurent étendre leur vengeance jusques à l'Abba Grégorius, ce Prêtre Abyssinien qui avoit servi d'interprète aux Prêtres d'Europe. Mais David, qui vit, d'après un mûr examen, qu'en résidant avec les Missionnaires dans le Walkayt, Grégorius n'avoit fait qu'accomplir les ordres d'Oustas, alors son Souverain, ne voulut absolument point permettre qu'on le punît, & il le renvoya dans sa province.

Tandis que ce Roi s'honoroit par cet acte de justice, on

vint lui apprendre que son frere Bacuffa avoit quitté les Gallas & étoit à Wetan, petite ville du Begemder. Bacuffa avoit été, comme on l'a déja vu, du nombre des cinquante Princes qui s'échapperent de la montagne de Wechné, lorsqu'on parloit de mettre le fils de l'usurpateur Oustas sur le trône, & qui seul refusa de s'en retourner dans sa prison, à l'avénement de son frere. David fit partir pour Wetan, Azaleff, Guebra Mehedin & le Badjerund Welled de l'Oul; & ces trois Officiers ayant surpris Bacuffa, le conduisirent dans la montagne de Wechné, après lui avoir coupé le bout du nez, mais d'une maniere si légere, qu'on ne pouvoit presque pas s'en appercevoir, quand ensuite il monta sur le trône.

Le Kasmati Georgis, exilé dans la montagne par le dernier Roi, avoit contracté une étroite amitié avec David. Il étoit marié avec une sœur d'Ozoro Mamet, dont Yasous avoit eu plusieurs enfans, & entr'autres, Welleta Georgis, Prince en âge de gouverner, & confiné sur la montagne. En montant sur le trône, David n'oublia point l'amitié qui l'avoit uni dans l'exil au Kasmati Georgis; & en passant par Emfras, il expédia un ordre pour qu'on le fit sortir de sa prison & qu'il vînt le joindre à Arringo, maison de plaisance, située dans la province de Begemder, où le Roi se proposoit de passer l'été. A son arrivée, David le nomma au gouvernement du Gojam. Il fit encore plus pour lui. Il lui donna la charge de Betwudet, à la place de son oncle & son favori Agné, qui en ce tems-là, mourut extrêmement regretté.

Cette même année, l'Abuna Marcus mourut; & son successeur l'Abuna Christodulus, arrivant d'Egypte, le trois de

Novembre ſuivant, il fallut convoquer une ſeconde aſſemblée du Clergé, malgré toute la répugnance qu'avoit donné au Roi l'eſprit d'aigreur & de contradiction qui dominoit la derniere.

Les moines abyſſiniens ſont, ainſi que je l'ai obſervé pluſieurs fois, diviſés en deux partis, ceux de Debra Libanos & ceux d'Abba Euſtathius. Quelques perſonnes ont imaginé que la différence qui ſubſiſte entre ces deux corps, ne vient que d'une diſpute ſur les deux natures du Chriſt : mais c'eſt une erreur. S'il s'étoit élevé quelque diſpute entr'eux ſur les deux natures du Chriſt, chacun des partis n'auroit pas manqué d'accuſer l'autre d'héréſie. Quelques mots équivoques dont ils ſe ſervent pour définir le mode & l'inſtant de l'Incarnation de Jéſus-Chriſt, ne les engage pas à ſe traiter réciproquement d'hérétiques (1) ; mais ils ſuffiſent pour les rendre ennemis irréconciliables.

L'Abuna eſt le chef de l'Egliſe abyſſinienne. Cependant, on ſait bien qu'il eſt eſclave des Mahométans ; & dès qu'il arrive d'Egypte, & qu'on a obtenu l'agrément du Roi pour convoquer le Clergé, l'aſſemblée ſe tient dans une grande place devant le palais, & l'Abuna, interrogé par les principaux moines, déclare quelle eſt celle des deux opinions qu'il adopte. Quand il a été bien averti, il ne manque point de donner la préférence à l'opinion du parti le plus puiſſant

(1) Il n'y a pourtant nul doute que leurs opinions ne ſoient également héthérodoxes dans toute l'étendue de ce mot, puiſqu'ils nient la conſubſtantiation du Chriſt.

Digitized by Google

& le plus accrédité : mais souvent, il est engagé par l'adresse de ceux qui l'approchent, à se tourner du côté du parti foible. Souvent aussi, il se trouve fort embarrassé, parce qu'on ne l'a point prévenu, & qu'il n'a vu nulle trace d'une pareille dispute parmi les chrétiens du Caire. En outre, la langue abyssinienne lui est étrangere ; & il ne peut comprendre les mots qui expriment les deux opinions, entre lesquelles on lui dit d'opter, mots qui par leur briéveté semblent d'abord signifier beaucoup plus qu'ils ne signifient en effet, & qui littéralement ou librement traduits, n'en sont pas moins inintelligibles pour un étranger. Après que l'Abuna s'est déclaré, on publie son choix au son du tambour ; & cette cérémonie s'appelle *Nagar Haimanout*, c'est-à-dire, la proclamation de la foi. L'effet ordinaire qu'elle produit, c'est de le rendre chef du parti pour lequel il penche, & de lui faire un ennemi éternel du chef du parti contraire.

A son avénement au trône, le Roi se déclare aussi. Le Clergé prétend que cette profession de foi du Roi devroit être faite dans une assemblée de Prêtres convoqués exprès : mais le Monarque soutient qu'il n'a pas besoin de leur présence. Il regarde comme un droit de sa couronne de pouvoir choisir le tems & le lieu où il lui convient de s'expliquer, & il l'annonce au peuple par une proclamation.

QUOIQUE David eût permis au Clergé de s'assembler pour entendre la déclaration de l'Abuna, il ne se crut pas obligé lui-même d'y assister. Il manda aux moines de la Congrégation de Debra Libanos & d'Abba Georgis de se réunir au Betwudet Georgis, pour interroger l'Abuna, & porter sa

Digitized by Google

réponse au pied du trône, pour qu'on la fît proclamer devant tout le peuple. Les moines de Debra Libanos refuſerent d'obéir à cet ordre, parce que le Betwudet Georgis étant connu pour un zélé Euſtathien, ils craignoient ſa partialité. Ils dirent qu'ils n'entendroient la déclaration de l'Abuna qu'en préſence du Roi; mais c'étoit là préciſément ce que le Roi ne vouloit point.

Le Betwudet Georgis, les autres grands Officiers de l'Empire & tous les principaux habitans des environs de Gondar, ſe rendirent auprès de l'Abuna, conformément aux ordres du Monarque; & le Betwudet l'ayant prié de faire ſa profeſſion de foi, il répondit adroitement que ſa doctrine étoit à tous égards la même que celle de l'Abba Marcus & de l'Abba Sanuda, les plus orthodoxes de ſes prédéceſſeurs.

Cette déclaration laiſſa à chacun la liberté d'imaginer que l'Abuna étoit de ſon parti. Mais ce ſubterfuge ne ſatisfit point le Roi, qui, ſans autre égard, ordonna au Betwudet de faire ſa proclamation dans les mêmes termes dont ſe ſervoient les moines d'Abba Euſtathius. Cette partialité du Roi occaſionna beaucoup de fermentation parmi les moines de Debra Libanos. Ils accoururent tous à la maiſon de l'Itchegué, qui eſt le chef ou général de leur Ordre; & ils ſe promirent par ſerment de défendre juſqu'à la mort leurs privileges & la liberté de leurs aſſemblées. De chez l'Itchegué, ils ſe rendirent chez l'Abuna, ſans avoir demandé la permiſſion du Monarque; & ayant interrogé, à leur tour, le chef de l'Egliſe abyſſinienne, le ſuccès ſurpaſſa leurs eſpérances; car il fit ſa profeſſion de foi dans les propres mots

Digitized by Google

dont ils se servoient eux-mêmes. « Que le Christ est un Dieu, » procédant du Pere seul, uni à un corps, parfaitement hu- » main, & par cette union, devenu le Messie. » — Une telle doctrine étoit directement opposée à ce que le Roi avoit fait proclamer la veille à la porte du palais. — « Que le » Christ est parfait Dieu, & Homme parfait, dont le corps, » composé d'une substance précieuse, appellée *Bahery*, n'est » ni consubstantielle avec la nôtre, ni dérivée de sa mere. »

Si les moines de Debra Libanos s'étoient arrêtés là, il n'y auroit pas eu de mal. Mais la victoire étoit trop complette, pour qu'ils pussent se résoudre à en jouir tranquillement & sans arrogance. En quittant l'Abuna, ils firent éclater une joie frénétique. Ils célébroient à grands cris leur triomphe, le long du chemin, & ils chantoient particuliérement une espece de cantique consacré aux victoires remportées sur les Infidèles. Lorsqu'ils passerent devant le palais de David, plusieurs Officiers de la maison du Roi, tels que l'Azage Zakery, l'Azage Tecla Haimanout & le Badjerund Welleta David, hommes sages, impartiaux & amis de la paix, essayerent de leur persuader de se contenter de ce succès & de se retirer chacun chez soi, avant d'éprouver quelques revers. Mais ils étoient trop fiers pour suivre de tels conseils; & ils se rassemblerent de nouveau dans la maison de l'Itchegué pour délibérer sur ce qui leur restoit à faire. Alors, un de ces moines, un prophete, un rêveur, déclara : « Que » Dieu venoit de lui ouvrir les yeux, & qu'il voyoit un Ché- » rubin armé d'une épée flamboyante, gardant la porte de » l'Itchegué. » Aussi se crurent-ils, avec une pareille sentinelle, fort en sûreté contre tous les efforts humains.

CEPENDANT

Digitized by Google

Cependant le Roi, vivement irrité de la conduite séditieuse des Moines, n'hésita pas un instant à se décider sur la maniere dont il devoit s'en venger. Comme ils avoient chanté le cantique en usage après les victoires remportées sur les Infideles, & qu'ils auroient voulu, par ce moyen, insulter à ce Prince, il se servit, pour les punir, d'une troupe de Payens Gallas. Ces soldats, ayant entouré la maison de l'Itchegué, en forcerent la porte; & le chérubin à l'épée flamboyante ne la défendant point, ils tomberent le sabre à la main sur les Moines, qui y étoient assemblés; & en moins d'un instant ils en mirent plus de cent sur le carreau. Ensuite ils sortirent tenant en main leurs sabres ensanglantés, & ils taillerent en pieces ceux qui suivoient encore la procession, & qui faisoient retentir les airs de leurs cris de joie & de leur cantique injurieux. Gondar parut tout-à-coup comme une ville frappée de la foudre. Les rues étoient couvertes de mourans & de morts; & le massacre dura jusqu'au lendemain à midi, où une proclamation du Roi le fit cesser.

Vengé de la horde des Prêtres, David crut qu'il lui restoit encore à punir l'Abuna de sa fausseté. Il l'envoya chercher par des soldats; & on le conduisit devant le palais, où le malheureux, à moitié mort de terreur, s'attendoit à tout moment à tomber sous les mains sanglantes des Gallas Djawis. La Roi jouit long-tems de la frayeur de ce pauvre Prêtre, puis il ordonna qu'il se tînt à côté de la tymballe; & le Monarque fit publier en sa présence une profession de foi pareille en tout à celle que le Betwudet avoit proclamée la premiere fois, & conséquemment contraire à ce que l'A-

buna avoit dit aux Moines de Debra Libanos, & qui avoit causé leurs imprudens transports & leur massacre.

Ce massacre, sans distinction, fit périr trop de gens de mérite, trop d'hommes distingués, pour ne pas occasionner beaucoup de mécontentement tant au-dedans qu'au dehors du palais. On ne parloit plus de tous côtés que de conspirations contre le Roi; & on en vit bientôt éclater les effets. David fut malade; & ses courtisans essayerent de lui persuader que son mal ne venoit que des suites d'une chûte de cheval qu'il avoit faite quelque tems auparavant. Mais dans un Conseil tenu le 9 Mars 1719, il fut prouvé que le Kasmati Lacé, & le Ras Georgis, s'étoient servis de Kutcho, chargé de la garde du palais, pour faire présenter au Roi un poison violent que ce Prince reçut des mains d'un Mahométan. On fit soudain venir le Ras Georgis, qui nia à peine le fait; & on lui arracha les yeux après qu'on eut coupé par morceaux, devant lui, son fils unique. Kutcho & le Mahométan, qui avoit donné le poison, furent taillés en pieces, comme le fils de Georgis, & on jetta aux chiens leurs restes sanglans. Le Roi mourut le même jour dans les douleurs les plus cruelles.

Le Betwudet Georgis, favori de David, se trouva alors dans une situation très-embarrassante. Le Roi venoit de mourir; & lui restoit seul obligé de rendre compte de ces mesures sanglantes, dont on le croyoit généralement l'instigateur. Il lui étoit donc nécessaire de choisir à son Maître un successeur qui s'opposât aux persécutions dont il étoit menacé, puisque le Roi n'avoit rien fait que par ses conseils.

Nous avons déja remarqué que, pendant l'exil de Georgis dans la montagne de Wechné, il s'étoit lié d'amitié non-seulement avec David, mais encore avec le Price Ayto Welled Georgis, né d'Yasous & d'Ozoro Mamet, dont Georgis avoit épousé la sœur ; & conséquemment le Betwudet étoit oncle du Prince Ayto. Ce Prince étoit en âge de régner; & le Betwudet crut qu'en lui donnant la couronne il en imposeroit à ses ennemis. Ainsi il ne perdit pas un moment. Plusieurs Grands étoient assemblés dans sa maison; il voulut s'assurer de leur suffrage; & après avoir fait environner la maison par un corps de troupes, il leur proposa de donner Ayto Welled Georgis pour successeur à David; ce qu'ils accepterent unanimement, parce qu'ils se voyoient dans les mains des soldats, & qu'ils savoient, d'après des exemples récens, qu'autrement Georgis ne les épargneroit pas. Alors Lika Jonathan, l'un des principaux Juges, faisant l'office de Héraut, proclama le nouveau Roi par ces mots : — « Ayto » Welled Georgis, frere de notre dernier roi David, & » fils de notre grand roi Yasous, est maintenant notre Roi. » Pleurez le Roi qui vient de mourir : mais réjouissez-vous » à cause de celui qui est vivant. » — C'est là la formule d'usage en ces sortes d'occasions. Ceux qui étoient assemblés chez le Betwudet se firent beaucoup de complimens & de protestations d'amitié ; mais leurs intentions secrettes n'en étoient pas moins opposées.

Escortés par un corps d'archers & un corps du fusiliers ; & ayant à leur tête le Betwudet Georgis, ils se rendirent tous sur la grande place, qui est devant le palais, pour faire, au son de la tymballe, la même proclamation qu'ils avoient faite

dans la maison du Betwudet. La tymballe étoit déja préparée, & toute la maison du Roi sous les armes. A la vue de leurs camarades, les soldats qui avoient accompagné le Betwudet, le quitterent pour aller prendre leur rang dans la place qu'on leur avoit réservée. La tymballe retentit soudain, & on fit cette proclamation : « — Bacuffa, fils d'Yasous, est notre » Roi. Pleurez le Roi qui vient de mourir, & réjouissez-vous » avec celui qui est vivant! ». — Les acclamations du peuple répondirent à celles des soldats, & l'on entendit de tous côtés répéter le nom de Bacuffa. Quelques Grands se rendirent alors dans la Chambre du Conseil, & des Officiers partirent à la tête d'un bon corps de troupes, pour aller chercher le Roi à Wechné.

Arrivé sur la montagne, ce détachement trouva que les Princes pensoient bien différemment du peuple sur le choix qu'on venoit de faire. Loin de cacher leurs sentimens, ils reprocherent à Bacuffa sa brutalité, sa violence, sa colere implacable, son insociabilité, & ils dirent qu'ils avoient à craindre de son caractere les conséquences les plus cruelles. En effet, ils ne se plaignoient point à tort. Lorsque Bacuffa s'étoit enfui de la montagne, il avoit été chercher un asyle parmi les Gallas, & il y avoit pris l'empreinte des mœurs sauvages de cette nation : mais ni les habitans de Gondar, ni l'armée, ne pouvoient juger de son caractere. Plein d'hardiesse, de fermeté, & d'une politique profonde, il étoit fait pour tenir les rênes du gouvernement dans un tems de trouble : mais son caractere extrêmement soupçonneux, & le peu d'égards qu'il avoit pour le sang des hommes, firent de son regne une tragédie continuelle; de sorte que malgré la justesse de son esprit, & plusieurs preuves de sagesse & d'équité, on l'a mis

au nombre des tyrans les plus ſanguinaires, & ſa mémoire eſt en horreur.

A la premiere nouvelle de l'inſurrection des Princes à Wechné, le Kaſmati Amha Yaſous, Gouverneur du Begemder, vint avec toutes ſes forces camper au-deſſous de la montagne. Après avoir ſauvé Bacuffa des mains de ſes parens, il le reconnut pour Roi. Il fit plus, voulant prévenir les ſuites de cette diſcorde, & réconcilier les différentes branches de la famille royale, il engagea, d'un côté, Bacuffa à jurer qu'il ne chercheroit point à ſe venger des outrages qu'il venoit de recevoir; &, de l'autre, il fit jurer aux Princes qu'ils oublieroient tous leurs différends, qu'ils regarderoient Bacuffa comme leur Roi; & qu'ils ne tenteroient jamais de cauſer le moindre trouble par leur fuite, ou par quelqu'autre acte de rebellion.

COMME il étoit déja tard, Bacuffa paſſa la nuit dans la maiſon de l'Azage Affarat. Le lendemain, il alla à Serbraxos, & il manda aux moines de Tedda de venir l'y joindre. Puis il ſe rendit à Gondar, où il fut reçu par l'Abuna & l'Itchegué, au milieu des acclamations d'un peuple immenſe.



Digitized by Google

BACUFFA.

De 1719 à 1729.

Regne cruel. — Bacuffa extermine ceux qui conſpirent contre lui. — Il feint d'être mort. — Il devient très-populaire.

Les gens ſages qui aimoient véritablement leur patrie, ſentirent tout le danger qui la menaçoit, tandis que chaque jour on voyoit de nouveaux exemples d'indifférence pour la forme de gouvernement, qui dès les premiers tems avoit été regardée comme ſacrée; tandis qu'au plus léger mécontentement, tout homme, un peu en crédit, formoit un parti, & ne ſe propoſoit rien moins que de tremper ſes mains dans le ſang de ſon Roi.

Il étoit donc néceſſaire d'avoir un Prince dont le caractere fût propre à mettre un terme à ces excès, avant que l'Etat ne fût entraîné dans une anarchie qui eût cauſé ſa ruine. On crut d'abord Bacuffa, tel qu'il le falloit pour cela : mais on reconnut enſuite qu'il paſſoit les bornes. Silencieux, diſcret, impénétrable dans ſes deſſeins, environné de ſoldats, qu'il avoit rendus ſes eſclaves, & d'une foule d'hommes nouveaux qu'il avoit créés, il s'étoit affranchi de ces miniſtres tyrans, toujours prêts à s'oppoſer aux volontés de leurs Souverains. Les conſpirations, les révoltes ſe ſuivirent de près: mais

elles furent toujours aussi-tôt éteintes qu'allumées par la vigilance & l'activité du Roi.

Bacuffa étoit le nom que les Gallas avoient donné à ce Monarque. Mais suivant l'usage d'Abyssinie, il avoit deux autres noms ; celui d'*Atzham Georgis*, qui étoit son nom de Baptême, & celui d'*Adebar Segued* qu'il avoit pris à son avénement au trône, & qui signifie : « Respecté des villes & des » endroits habités dans la campagne. » Quant au nom de Bacuffa, il veut dire, l'*inexorable ;* & il faisoit d'autant plus d'honneur à ce Prince, qu'il lui avoit été donné par des étrangers, d'après l'observation de son caractere, tandis qu'il menoit une vie privée : toute sa conduite prouva depuis combien il le méritoit.

Les Rois d'Abyssinie ont toujours auprès d'eux un Officier destiné à écrire leur histoire. C'est le même qui est chargé des Sceaux ; & il faut qu'il tienne un régistre journalier de toutes les actions du Monarque, bonnes ou mauvaises, sans y ajouter le moindre commentaire. Quand le Roi meurt, ce Journal est porté au Conseil. On le lit ; on efface tout ce qu'il peut contenir de faux, & on y ajoute les principaux faits qui ont été omis volontairement ou par oubli. L'emploi d'Historiographe eût été bien dangereux sous le regne de Bacuffa. Aussi, personne ne courut risque de s'en charger ; & depuis, on a également craint de remplir ce vuide, parce qu'on croit généralement en Abyssinie que Bacuffa est encore vivant, & qu'il reparoîtra avec toute sa sévérité. Nous n'avons, par ce moyen, rien d'authentique sur le regne de ce Prince. Son histoire est bornée à quelques anecdotes, dont quelques-unes

ſont très-biſarres. Je choiſirai, pour le moment, celles qui ont le plus de rapport à mon ſujet.

BACUFFA, ainſi que tous les Abyſſiniens, aimoit ſinguliérement les divinations, les rêves, les prophéties; & ſon ſéjour parmi les payens avoit beaucoup augmenté ce penchant. Un jour, ſe promenant ſeul, il apperçut un Prêtre qui obſervoit très-attentivement l'effet que de petits morceaux de paille qu'il coupoit, faiſoient ſur un étang, dans lequel couloit un petit ruiſſeau. D'après la combinaiſon des lettres ou des figures que forment ces pailles en tombant au haſard, on peut, ſi l'on en croit les gens ſuperſtitieux, ſavoir d'une maniere infaillible tout ce qu'on veut.

DÉGUISÉ en pauvre, Bacuffa demanda, dit-on, au Prêtre ce qu'il cherchoit. Le Prêtre lui répondit qu'il eſſayoit de connoître ſi le Roi auroit un fils, ou bien qui eſt-ce qui monteroit après lui ſur le trône. Alors le Roi attendit tranquillement la fin de l'expérience; & le réſultat fut qu'il auroit un fils, mais que ce fils ne régneroit pas, & que le royaume ſeroit gouverné après lui, pendant trente ans, par Welleta Georgis qui ne ſeroit ni ſon fils, ni l'un de ſes deſcendans. Bacuffa conſerva le ſouvenir de cette prédiction indirecte, ſans en rien dire à perſonne; & il réſolut d'exterminer quiconque porteroit le nom de Welleta Georgis, & auroit le malheur d'avoir quelques prétentions à la couronne. Pluſieurs perſonnes furent bientôt punies d'un crime qu'elles ignoroient, & onze Princes, quelques-uns même diſent davantage, perdirent la vie ſur la montagne de Wechné, ſans avoir tramé aucun complot, ſans ſe douter même de

de quoi on les accusoit, & seulement pour avoir eu un nom très-commun en Abyssinie. La terreur s'empara alors de tous les Abyssiniens. Ils se soumirent, sans oser former la moindre résistance ; ce qui prouve que Bacuffa étoit parvenu à dissiper toutes les idées de conspiration & à éteindre ce dangereux esprit de révolte qui avoit fait des progrès si funestes sous les regnes précédens.

Les Rois d'Abyssinie ont une coutume ; c'est que dans les intervalles de paix, ils disparoissent pour un certain tems, sans en avertir leur Cour. Quelquefois, à la vérité, un ou deux de leurs confidens, sous prétexte de vaquer à leurs affaires particulieres, suivent le Monarque & veillent à sa sûreté, tandis que déguisé, tantôt d'une maniere, tantôt d'une autre, il va dans les provinces qu'il a dessein de visiter. Dans un de ces voyages secrets, Bacuffa passant dans le Kuara, province du nord-ouest de l'Abyssinie, & très-près du royaume de Sennaar, feignit ou eut réellement le malheur d'être attaqué de la fievre, maladie fort commune dans ce climat mal-sain. Il étoit alors dans un pauvre village habité par les domestiques d'un homme de distinction qui avoit fait bâtir sa maison sur le sommet d'un mont voisin, où l'on respiroit un air plus tempéré & plus salubre. Cet homme hospitalier apprenant qu'un étranger étoit malade dans son village, accourut soudain vers lui, le fit transporter dans sa propre maison & lui prodigua les attentions les plus charitables. La fille de cet hôte généreux partagea les soins de son pere ; & tandis que l'étranger recouvroit sa santé, les charmes de cette jeune & belle personne firent sur lui une impression profonde.

L'HOMME qui avoit reçu Bacuffa, étoit pere de cinq garçons, tous à la fleur de leur âge, & de cette fille, nommée *Berhan Magaſſ*, c'eſt-à-dire, la Gloire de la Grace. Berhan Magaſſ, extrêmement belle, douce, bonne, & douée d'un eſprit & d'une prudence au-deſſus de ſon âge, étoit non-ſeulement l'idole de ſa famille, mais encore de tout le voiſinage.

BACUFFA ne fut pas plutôt convaleſcent, qu'il s'empreſſa de regagner ſon palais. Il y arriva la nuit, très-ſecrettement, & dès le lendemain matin, il parut, aſſis ſur ſon trône, & rendant la juſtice, ainſi qu'il eſt d'uſage dans ces contrées.

ALORS un envoyé du Roi eut ordre de ſe rendre dans le Kuara avec des gardes & des domeſtiques; & il en ramena Berhan Magaſſ, qui, toute étonnée de ſe voir arracher de la maiſon de ſon pere, fut conduite devant le Roi, & mariée à ce Prince, ſans qu'il voulût lui accorder le moindre délai. Cette Reine obtint & mérita la confiance de ſon époux tout le tems qu'il vécut; mais malgré cela, Bacuffa ne ſe piquoit pas plus de conſtance envers une femme que le reſte de ſes prédéceſſeurs. Il avoit, au contraire, pluſieurs maîtreſſes; & il ſe conduiſoit avec elles d'une maniere aſſez étrange. Il n'admettoit jamais de femmes dans ſon lit, excepté la belle Berhan Magaſſ, que lorſqu'elles étoient priſes de vin au point de ne pouvoir ſe ſouvenir de rien de ce qui pourroit lui échapper dans la converſation.

TANDIS que Bacuffa étoit malade dans le Kuara, il ſe

Digitized by Google

forma contre lui, à Gondar, un dangereux complot, à la tête duquel étoit sa sœur Ozoro Welleta Raphael, femme d'un caractere inquiet, ambitieux & très-hardi. Irritée de ce que le Roi lui avoit refusé quelques domaines vacans, elle crut qu'elle ne pouvoit s'en venger dignement qu'en lui faisant perdre le trône. Elle mit donc dans son parti plusieurs hommes puissans, & entr'autres les esclaves noirs qui servoient le Roi, & qui promirent de s'emparer de lui, & de lui donner la mort au moment qu'il reparoîtroit. Mais, heureusement pour ce Prince, tout le complot lui fut dévoilé.

Il y avoit au milieu de la grande plaine de Bartcho, à une journée au sud de Gondar, une ancienne maison du roi Yasous, laquelle restoit abandonnée. Bacussa voulant, dit-il, faire mettre cette maison en état de le recevoir tout de suite, y envoya travailler tous ses esclaves noirs, ainsi que quelques chefs de la conspiration. En même tems le Kasmati Waragna eut ordre de faire marcher mille cavaliers des Gallas Djawis, qu'il commandoit. Le Roi se mit à leur tête; & étant arrivé à Bartcho, où les noirs se trouvoient à pied, désarmés, & ne se croyoient point découverts, il leur adressa de vifs reproches, les fit tailler en pieces par la troupe de Waragna, & envoya soudain des ordres à Gondar pour qu'on exterminât le reste. Cette exécution sanglante laissa un levain de haine, qui dure jusqu'aujourd'hui, entre les soldats Gallas & la cavalerie noire, qui fut alors réformée comme les Gallas l'ont été depuis, quoique ces deux corps fussent compris dans la maison du Roi, avant le regne de David & de Bacussa.

Digitized by Google

OZORO Welleta Raphael fut arrêtée & conduite dans le Walkayt, la nuit qui suivit le massacre de son parti, & ses gardes reçurent des instructions secrettes, d'après lesquelles on ne tarda pas à lui donner la mort.

LA même année la Reine accoucha d'un fils, que le Conseil du Roi nomma Yasous, d'après son grand-pere Yasous le Grand, dont la mémoire sera à jamais chere à l'Abyssinie. Cette circonstance rappella soudain à Bacussa la prophétie qui lui avoit annoncé que Welleta Georgis regneroit en Abyssinie durant trente ans. Tourmenté de cette idée, plus encore que des horreurs qu'elle avoit déja occasionnées, il conçut un plan, qu'il crut très-propre à lui faire découvrir celui qui devoit un jour détrôner son fils & usurper son sceptre. Il commença par faire couronner la Reine, cérémonie d'une très-grande conséquence, parce que dès-lors la Reine est déclarée Iteghé, & a de droit la régence durant toutes les minorités qui suivent.

APRES que la Reine fut nommée Iteghé, Bacussa feignit une maladie. Plusieurs jours se passerent sans espoir de convalescence; & enfin on répandit dans Gondar la nouvelle de sa mort. La joie que cette nouvelle causa fut si grande & si universelle, que personne ne songea à la dissimuler. Tout le monde se réjouit d'être délivré d'une crainte insupportable. Plusieurs Princes s'échapperent de la montagne de Wechné, dans l'espoir d'être choisis pour Rois. Quelques-uns étoient favorisés par les Grands, qui se croyoient assez puissants pour déterminer l'élection; & on avoit déjà fixé le jour des funérailles de Bacussa, quand ce Monarque parut ce même

jour, de grand matin, assis sur son trône & rendant la justice à son ordinaire, avec l'Iteghé & son fils Yasous, placés sur un siege au-dessous de lui.

Il n'y eut moyen d'accuser personne. Tous les courtisans, tous les étrangers que des affaires avoient appellés auprès du trône, s'enfuirent soudain & répandirent la terreur dans Gondar. Tous les citoyens, sans exception, s'abandonnerent au désespoir; car tous s'étoient réjouis; & de moindres crimes avoient été souvent punis de mort. Enfin il est difficile de dire quelles suites auroient eu les allarmes du peuple, si le Roi n'avoit pas pris la résolution soudaine de faire proclamer un pardon général à la porte du palais.

Deux tymbales très-grosses sont placées devant le palais du Roi de chaque côté de la porte. L'une est appellée le Lion, & l'autre l'Agneau. Le Lion sert à annoncer la guerre, les conspirations, les révoltes & tous les ordres séveres. Mais l'Agneau n'est au contraire employé (1) que dans des momens de douceur & de bienfaisance, quand il s'agit de quelques dons de la Couronne, d'amnisties générales ou de pardons particuliers. Les habitans de Gondar étoient dans l'attente de quelque proclamation sanguinaire, lorsqu'à leur grand étonnement ils entendirent l'Agneau, organe certain de la paix & de la clémence. Au même instant on cria, de

(1) Cette tymballe est d'argent brut. Les Abyssiniens disent que ce métal seul peut former les doux sons d'une proclamation de paix. Les rebelles enleverent l'agneau après la retraite de Sarbraxos.

Digitized by Google

la part du Roi, qu'il étoit ordonné aux citoyens, de quelque rang qu'ils fussent, de quitter leur maison, la parole du Roi leur répondant de leur sûreté; parce qu'il falloit que tous les principaux habitans se rendissent immédiatement, sous peine de rebellion, au palais, dans une grande place, qu'on appelle l'Ashoa.

Là, le Roi parut vêtu de blanc, en signe de paix. Il avoit la tête nuë & le visage entierement découvert. Il étoit paré, oint, parfumé. S'étant avancé sur le devant d'une galerie, élevée d'environ dix pieds, il harangua les spectateurs d'une maniere très-gracieuse, mais en même tems remplie de fermeté.« Il leur rappella qu'ils avoient eu l'imprudence d'éle-
» ver au trône d'Abyssinie, Oustas, qui n'étoit seulement
» pas de la famille de Salomon; qu'ils avoient excité Tecla
» Haimanout à assassiner son pere le Grand Yasous; puis-
» qu'ils avoient donné la mort à Tecla Haimanout lui-même,
» & récemment encore à David, un autre de ses freres &
» son prédécesseur immédiat; qu'il avoit justement puni les
» principaux auteurs de ces crimes, parce que son devoir
» l'exigeoit, & que de si grands attentats n'avoient pu être
» lavés que par des flots de sang : mais que sachant enfin que
» l'ordre étoit rétabli, & qu'il n'y avoit plus de conspirations
» à craindre, il avoit feint de mourir pour annoncer qu'il
» n'y avoit plus de Bacuffa (1), & qu'on ne devoit plus re-
» douter sa vengeance; qu'il ressuscitoit avec le nom
» d'Atzham Georgis, fils d'Yasous le Grand; & qu'il vou-

(1) J'ai déja dit que ce nom signifie l'*inexorable*.

» loit que son peuple se réjouît de l'avénement d'un nou-
» veau Roi, qui ne régneroit qu'avec équité, & dont on
» n'auroit rien à craindre tant qu'on respecteroit le Roi que
» Dieu couronnoit. »

Ce discours fut accompagné des cris universels de « Vive » Bacuffa! vive Atzham Georgis! » — On savoit que ce Prince ne manquoit jamais à sa parole, & qu'on pouvoit compter sur sa foi. Ainsi chacun se retira chez soi aussi tranquillement que s'il n'y avoit plus eu à craindre le moindre trouble. Le Roi ne tarda pas à donner une preuve de son exactitude à remplir ses promesses; car on lui envoya bientôt son frere Hannès, qui avoit été tiré secrettement de Wechné par le Kasmati Georgis, homme très-puissant, mais qui fut arrêté avec son protecteur. La suite ordinaire de ces sortes d'attentats étoit une mort prompte; & Bacuffa auroit pu la faire donner aux deux rebelles, sans causer le moindre désordre, sans paroître même manquer à sa parole: mais il pensoit différemment. Il ordonna aux principaux Juges d'aller au-devant des prisonniers qu'on conduisoit à Gondar, de les ramener au pied de la montagne de Wechné, & de leur faire leur procès en cet endroit, afin que sa présence ne pût influer en rien sur leur jugement. Les deux coupables furent condamnés, Hannès à avoir un bras coupé, & le Kasmati Georgis à être envoyé au Gouverneur du Walkayt, qui reçut en même tems l'ordre secret de lui faire donner la mort. L'arrêt fut exécuté dans toute son étendue: malgré cela Hannès guérit si bien, que je l'ai vu moi-même depuis occuper le trône d'Abyssinie, quoique les loix de l'Etat proscrivent un Prince mutilé.

L'ON raconte que Bacuffa ne changea fi promptement de conduite, que par rapport à ce qui lui arriva dans une de fes feintes maladies. Il voyageoit fecrettement dans le Begemder, province qui, après celle du Tigré, eft la plus fertile de l'Abyffinie. Couvert de haillons & exceffivement fatigué de la longueur de fa marche & de la chaleur du jour, le Roi arriva chez un particulier, qui n'étoit pas riche, mais que fon honnêteté, fa douceur, fa bienfaifance, rendoient cher à tout le canton. Cet homme, déjà appéfanti par l'âge, avoit un fils jeune & plein de vigueur, qui, lorfque le Roi arriva, lavoit lui-même dans un étang fa tunique de coton, fuivant l'ufage de tous les jeunes Abyffiniens.

BACUFFA s'affit d'abord à l'ombre d'un arbre, & d'une voix foible & avec un accent étranger, il dit au jeune homme: « Faites-moi le plaifir de laver ma tunique, lorfque vous » aurez achevé de laver la vôtre. » — Le jeune homme y confentit volontiers; & laiffant de côté fes propres vêtemens, il fe mit à laver ceux de l'étranger avec la plus grande attention. Pendant ce tems-là, Bacuffa lui demanda ce qu'il penfoit du Roi. L'Abyffinien répondit qu'il n'avoit point d'opinion à cet égard; & bientôt il ceffa de répondre, quoique Bacuffa continuât à lui faire des queftions. Enfin impatienté, il jetta à Bacuffa fa tunique encore toute trempée, en lui difant: « Quand vous m'avez prié de laver votre tu-
» nique, je croyois pouvoir faire une action charitable &
» rendre fervice à quelque pauvre Galla accablé de laffitude,
» & peut-être de faim: mais, depuis ce moment, je m'ap-
» perçois que vous êtes un inftructeur de Rois & de Nobles,

» un

» un Général d'armée, un Législateur. Reprenez-donc » votre tunique, & lavez-la vous-même; car tel est l'ordre » de la Providence. C'est d'ailleurs plus sûr pour vous. » Vous aurez moins de tems de censurer vos supérieurs, » ce qui ne convient nullement à un homme comme » vous. »

Le Roi reçut sa tunique & les reproches qui l'accompagnoient, sans répondre une seule parole; mais, de retour à Gondar, il envoya chercher le jeune homme & l'éleva aux premiers emplois. Cet Abyssinien mérita toute la confiance de Bacuffa, & il fut le seul instruit des craintes que causoit à ce Prince le prétendu usurpateur Welleta-Georgis. Quand Bacuffa feignit d'être malade, il avoua un jour, devant le favori & devant la Reine, la surprise où il étoit de n'avoir pas encore vu paroître Welleta-Georgis, & il ne put s'empêcher de témoigner quelques doutes sur la vérité de la prophétie qui le lui avoit annoncé.

Le Badjerund Waragna (car c'est ainsi que se nommoit le jeune Abyssinien dont nous venons de parler), dit modestement que c'étoit peut-être une invention du démon pour perdre le Roi. Il fit observer à ce Monarque, que d'après le récit qu'il venoit de faire, Welleta-Georgis ne pouvoit rien contre lui, puisqu'il ne devoit paroître que sous le règne de son fils; & enfin il le conjura d'oublier la prédiction qui le tourmentoit, & de s'en rapporter, pour l'héritage de son fils, à la miséricorde de Dieu, & aux prières, à la charité, à la prudence de la Reine.

Digitized by Google

CEPENDANT l'Iteghé, qui avoit gardé un profond silence, pria le Roi de lui répéter tout ce qui avoit rapport à la prédiction; & le Roi l'ayant satisfaite, elle lui dit en riant: » Welleta-Georgis est peut-être plus près de nous que nous » ne l'imaginons, peut-être même dans le Palais ». — » Dans » le Palais! s'écria le Roi avec émotion ». — » Je le crois, » répondit la Reine, car c'est moi-même, moi votre femme, » qui suis Welleta-Georgis; c'est le nom que j'ai reçu au » baptême. Et s'il y a une minorité dans la personne de votre » fils, ou de votre petit-fils, je serai, conformément à vos » intentions, régente du Royaume, puisque vous m'avez » vous-même couronnée, & élevée au rang d'Iteghé ».

ON ignore si le Roi fut bien convaincu de la vérité de ce discours; mais dès ce moment il cessa de chercher Welletta-Georgis. La Reine, elle-même, m'a raconté souvent ce fait, ainsi que beaucoup d'autres anecdotes de ce singulier règne. Cette Princesse me servit de protectrice pendant mon séjour à Gondar, & elle ne m'abandonna jamais dans les tems les plus désastreux. La prophétie qui la concernoit fut accomplie; car elle conserva trente ans la régence. Au bout de ce tems-là la folie & l'ambition de sa propre famille lui donnèrent un maître, qui mit un terme à son autorité, mais qui ne put lui enlever le respect que méritoit sa piété exemplaire, sa charité & sa bienfaisance.

BACUFFA mourut après avoir régné avec beaucoup de sévérité. Il détruisit la plus grande partie des anciens nobles des environs de Gondar, lesquels pouvoient avoir été mêlés dans les affaires des règnes précédens. Mais si cette rigueur a

Digitized by Google

rendu fa mémoire odieufe, on convient du moins qu'elle a fauvé fon trône des ufurpations de l'ariftocratie & de la démocratie, l'une & l'autre également contraires à fa puiffance.

La Reine eut la prudence de taire le jour où le Roi expira; & après l'exemple qu'on avoit eu quelque tems auparavant, perfonne ne fe hâta de croire qu'il fût réellement mort. Tout le monde, au contraire, fe tenoit en garde contre une nouvelle réfurrection. Mais pendant ce tems-là l'Iteghé fit revenir fes freres du Kuara, & elle affermit la couronne fur fa tête & fur celle de fon fils, en élevant aux premiers emplois les perfonnes qui lui étoient le plus attachées; de forte que quoique Yafous ne fût qu'un enfant il ne fe forma aucun parti contre lui. Bacuffa étoit déja mort depuis long-tems, que des gens accrédités difoient encore l'avoir vu vivant en différens endroits; mais il eft vraifemblable que ces rapports étoient dictés par la Régente.



YASOUS II, ou ADIAM SEGUED.

De 1729 à 1753.

Révolte au commencement de ce regne. — Le Roi s'adonne à la chasse. — Il protege l'Architecture & les Beaux-Arts. — Il déclare la guerre au Sennaar. — Il perd son armée. — Il prend Samayat. — Il protege Baady, Roi de Sennaar.

INDÉPENDAMMENT de la Reine, mere d'Yasous, Bacuffa avoit plusieurs autres femmes, qui le rendirent pere d'un grand nombre d'enfans : mais aucune de ces femmes n'eut un grand crédit, ni beaucoup de partisans. La maniere singuliere dont Bacuffa en usoit avec elles s'y opposoit : car, comme nous l'avons déja dit, il n'en recevoit jamais aucune dans son lit, à l'exception de l'Iteghé, qu'elle ne fût assez prise de vin pour perdre le souvenir de tout ce qu'elle pouvoit entendre. Quelques personnes prétendent que cet usage n'étoit que l'effet de sa jalousie : mais on croit plus communément que c'étoit par convention avec la Reine, qui lui pardonnoit bien des infidélités passageres, pourvu qu'elle fût assurée qu'aucune rivale ne partageât sa confiance. Certes, son caractere le portoit aussi naturellement à écarter de lui toutes les personnes qui prétendoient au droit de se mêler du gouvernement. Son inquiétude dominatrice alloit même si loin, que malgré tout l'amour qu'il avoit pour son

épouse & pour son fils Yasous, il les envoya dans le pays enfoncé, chaud & mal-sain de Walkayt, lieu où l'on exile ordinairement les criminels, afin qu'ils fussent l'un & l'autre sous les yeux d'Ain Egzié, l'un de ses confidens & Gouverneur de cette Province. Il est vrai qu'il ne mit aucune sévérité dans la maniere dont il ordonna ce voyage, & qu'il ne tarda pas à rappeller la Reine : mais Yasous demeura avec Ain Egzié jusqu'à l'âge de quatre ans, sans que son pere songeât à le faire revenir.

Dès l'instant que Bacuffa ne fut plus, le premier soin de la Reine fut de faire venir ses freres à la Cour. Welled de l'Oul, le plus âgé d'entr'eux, avoit été revêtu d'une des premieres charges du royaume, & fort aimé de Bacuffa. Geta, le second, quoiqu'avec un esprit moins vif, passoit pour un très-brave guerrier : mais étant d'un caractere ambitieux, il n'avoit plu ni au au peuple, ni au Monarque. Le troisieme, qui se nommoit Eshté, nom qu'on prononce en Abyssinie Shitti, étoit aimable, poli, libéral & brave ; mais il aimoit le plaisir & le repos, & ce goût l'empêchoit d'être un grand homme d'Etat & un bon Général. Il aimoit les étrangers ; il étoit maître généreux, & ne savoit point haïr, même ses ennemis. Fidele à ses promesses, il se montra toujours ami de la vérité, qualité si rare en Abyssinie, qu'on disoit d'Eshté, que sous ce rapport il n'avoit pas eu d'égal depuis le regne d'Yasous le Grand. Malgré cela il n'avoit point plu à Bacuffa, parce qu'il avoit trop plu au peuple, & il étoit resté sans emploi.

Eusebe, quatrieme frere de la Reine, étoit un guerrier

courageux & intelligent, mais avare, impétueux, traître; vindicatif, & aussi grand ennemi de la vérité que son frere Eshté en étoit l'ami. Il avoit couru de grands risques du vivant de Bacuffa; car, sur quelques plaintes, ce Prince avoit résolu de le faire mourir; & quoique convaincu depuis de son innocence, il l'avoit laissé en prison. Enfin le cinquieme de ces freres portoit le nom de Netcho; & soit par goût de la retraite, soit par manque de moyens pour briller à la Cour, il vécut toujours dans l'obscurité. Il ne manquoit cependant point de courage, & connoissoit très-bien le métier de la guerre. Pendant mon séjour à Gondar, j'entendis souvent le Ras Michael vanter les talens militaires de Netcho; & ces éloges ne pouvoient être douteux, parce que le Ras étoit lui-même le plus grand Général de son tems. La Reine avoit encore eu un autre frere : mais il mourut avant Bacuffa; & il laissa un fils appellé Mammo, qui manioit très-bien un cheval, seule qualité distinguée que je lui aie connue, & dont je puisse le louer.

A mon arrivée à la Cour d'Abyssinie, Geta & Netcho vivoient encore. Eshté n'étoit plus : mais il avoit laissé deux fils, Ayto Engedan, & Ayto Aylo, qui ne cesserent pas de me donner les plus grandes marques d'amitié, depuis l'instant où j'entrai en Ethiopie, jusqu'à l'instant où j'en sortis. Ces deux Abyssiniens, étoient l'un & l'autre très braves, & doués des plus excellentes qualités. Engedan, sur-tout, malgré les préjugés de son pays, & le manque d'éducation, me sembla toujours l'homme le plus aimable & le plus accompli que j'aie jamais vu.

SANUDA, fils de Welled de l'Oul, joua un grand rôle dans

Digitized by Google

la révolution qui arriva de mon tems. Il étoit d'une figure très-agréable, brave, & assez spirituel : mais toutes ses bonnes qualités furent ternies par son penchant excessif pour le vin & pour les femmes.

EUSEBE avoit laissé deux fils encore plus pervers & plus débauchés que leur pere ; aussi leur carriere fut-elle très-courte. Guebra Mehedin, l'aîné, périt à Lebec dans un combat singulier contre le Kasmati Ayabdan, l'un de ses parens. Il venoit alors de dérober à mes domestiques une partie de mon bagage, pendant qu'ils étoient en chemin près du village de Dara, dans la province de Foggora. Quant au second, Ayto Confu, il fut tué à la bataille de Serbraxos, combattant parmi la cavalerie du Begemder, contre son légitime Souverain.

MAMMO ne se distingua jamais par aucune action éclatante. Il ne fut ni se faire estimer, ni inspirer de la confiance.

LA Reine fut la plus belle femme de son tems. Elle descendoit du prince Victor, frere aîné de Menas, & fils de David III. Victor mourut jeune, & ne monta point sur le trône. Il laissa une fille, mariée à Robel, Gouverneur de la province de Tigré. Ce Robel avoit pour mere une Portugaise ; & la Reine hérita de la couleur de ses aïeux Européens. Elle étoit même beaucoup plus blanche que la plupart des Portugaises. Fiere de son origine, elle conservoit au fond du cœur un véritable attachement pour la Religion Catholique, dans laquelle elle étoit pourtant peu instruite. Mais sa beauté ne lui inspira pas moins d'orgueil que sa

Digitized by Google

naiſſance, ſi nous en croyons les divers noms qu'elle prit. L'un de ces noms étoit l'Iteghé Mantuab, c'eſt-à-dire la belle Reine ; l'autre Berhan Magaſſ, la gloire de la Grace. Elle avoit reçu au baptême celui de Welleta Georgis, ainſi que nous l'avons déja remarqué.

Après la mort de Bacuffa, l'Iteghé eut, dit-on, pluſieurs inclinations paſſageres. Elle épouſa le Kaſmati Netcho de Kuara, dont elle eut trois filles. Ozoro Eſther l'aînée, dont j'aurai ſouvent occaſion de parler, fut, après ſa mere, la meilleure amie que j'euſſe en Abyſſinie, & me rendit de grands ſervices. Elle avoit été mariée fort jeune au Kaſmati Netcho de Tcherkin, homme rempli de bonnes qualités, & dont les vaſtes domaines s'étendoient juſqu'au pays des negres Troglodites, appellés Shangallas.

Netcho mourut fort peu de tems après ſon mariage ; mais il laiſſa un fils nommé Ayto Confu, qui hérita des vertus & des grands biens de ſon pere, & qui, quoique très-jeune, ſe lia avec moi de la plus étroite amitié. A la mort de Netcho Ozoro Eſther épouſa Ayo Mariam Barea, mort avant mon arrivée en Abyſſinie, & réputé le ſecond Général de ſon tems; car le Ras Michael étoit le premier. Eſther eut de ce ſecond mari un fils & une fille; & enfin elle s'unit en troiſiemes noces au Ras Michael, dont elle eut deux fils, qui faiſoient le bonheur de la vieilleſſe du Ras. Dur, cruel, nourri dans le ſang, & toujours content d'en verſer, le Ras ſe laiſſa pourtant gouverner deſpotiquement par Ozoro Eſther dès le premier inſtant de leur mariage : mais elle ſe conduiſit toujours avec tant de prudence, qu'elle n'excita l'envie de perſonne, à l'exception

l'exception des meurtriers de son second époux Mariam Barea, lesquels étoient à la fois ennemis de la famille de l'Iteghé & de leur patrie.

La seconde fille de la Reine étoit Ozoro Welleta Israel, la plus belle femme d'Abyssinie. J'eus fort peu occasion de la connoître, parce qu'elle étoit sans cesse en querelle avec le Ras Michael. Ozoro Welleta épousa un homme, à qui la moitié de la grande & riche province de Gojam appartenoit, & dont elle eut un fils, nommé *Aylo*, l'un des hommes de la plus haute taille que j'aie jamais vu, mais fort peu remarquable d'ailleurs.

Welled Hawaryat, fils du Ras Michael, épousa Ozoro Altash, troisiéme fille de la Reine, & en eut deux fils & une fille. Peu de tems après mon arrivée à Gondar, la petite-vérole emporta Welled Hawaryat & un de ses enfans.

Bacuffa avoit pourvu à la sûreté de ses provinces, en chargeant de leur gouvernement des Officiers braves & expérimentés. Il est vrai qu'Elias, Ras & Betwudet de Gondar, étoit soupçonné de penser d'une maniere contraire à son devoir. Mais celui pour qui le Roi avoit le plus d'attachement, étoit le Commandant d'un Régiment de Djawis Gallas, Waragna Shalaka, qui chargé de défendre les provinces de Damot & des Agows, contenoit ses barbares compatriotes au-delà du Nil. Je dis ses compatriotes ; car Waragna Shalaka étoit Galla de nation, & il portoit originairement le nom d'*Usho*, c'est-à-dire, de chien. Sa politique, plutôt que ses

armes, lui avoit servi à empêcher la dévastation des provinces confiées à ses soins.

L'on doit se rappeller que Waragna Shalaka n'étoit venu à Gondar, la premiere fois, que parce que Bacuffa l'avoit rencontré, lavant son manteau dans un étang. C'est aux reproches qu'il fit alors au Roi, sans le connoître, & à la fidélité avec laquelle il exécuta ses ordres depuis, qu'il fut appellé *Waragna*, par une sorte d'antithèse; car ce nom signifie un rebelle opiniâtre, un homme qui se tient en garde contre son Prince. Mais Waragna Fasil, fils du premier Waragna, rendit son nom bien plus célebre pour le malheur de son pays.

La premiere chose que fit l'Iteghé en prenant en main les rênes de l'Empire, fut d'envoyer Waragna Shalaka & le Billetana David, à la tête d'un corps considérable de fusiliers Mahométans & de Gallas Djawis & Tolumas, pour garder les avenues de la montagne de Wechné, où tous les mâles du sang royal étoient renfermés. Ensuite, elle s'empressa de marier Ozoro Welleta Tecla Haimanout au Ras Elias, afin d'affermir, s'il étoit possible, sa fidélité douteuse. Bientôt le Ras, les Juges & les troupes de la maison du Roi firent entendre cette proclamation: — « Bacuffa, Roi des Rois, » est mort! Yasous, Roi des Rois, est vivant! Pleurez ceux » qui sont morts. Réjouissez-vous avec les vivans! » — Après quoi, on donna des ordres pour enterrer Bacuffa avec la plus grande magnificence.

Les troubles ne tarderent pas à succéder au calme dont on

Digitized by Google

avoit joui depuis long-tems ; & une querelle particuliere en fut la cause. L'Azage Georgis accusa devant le Conseil, Tecla Saluce, l'un des principaux Officiers de la Cour, d'avoir dit que le Roi Yasous étoit dangereusement malade : mais Tecla Saluce niant le fait, & soutenant que c'étoit une invention de son ennemi, le défia de prouver ce qu'il avançoit. Saluce avoit tort. Les preuves contre lui se trouverent complettes; & il fut condamné à la mort & coupé par morceaux le même jour, à la porte du palais.

Il y a dans un tel propos quelque chose de répréhensible, mais point de trahison ouverte. Imaginer la mort du Roi est une sorte de crime que l'on punit, même en Angleterre, & dont les conséquences peuvent bien avoir quelque danger. Malgré cela la peine de mort, pour une telle faute, n'est fondée sur aucun principe de justice, ni de raison.

Cependant, peu de tems après le supplice de Tecla Saluce, il parut que son discours avoit été l'effet d'une conspiration. Plusieurs courtisans prirent la fuite, & entr'autres, Johannès, Intendant des Ecuries du Roi. Mais Shalaka Waragna & le Pilletana David l'ayant poursuivi, cette révolte n'eut presqu'aucune suite, & presque tous les autres chefs furent arrêtés en Amhara par Woodage, Gouverneur de la province, qui les envoya soudain à Gondar. Johannès cherchant à se sauver, s'embarqua dans l'un de ces batteaux de Papyrus, dont on se sert pour naviguer sur le lac Tzana : mais le vent le força d'aborder dans une isle (1), apparte-

(1) L'isle de Dek.

nante à la Reine. Il fut pris avec sa femme & toute sa famille ; & on le rendit, sous la condition expresse qu'il ne seroit point mis à mort.

Le Kasmati Cambi, revenant du Damot, rencontra par hasard le Palambaras Masmari & divers autres qu'il mena prisonniers à Gondar. Soudain on instruisit leur procès. Le Palambaras Masmari & Abou Barca, l'un des Umbares (1), furent pendus à un arbre devant le palais. Mais on ne condamna Johannès & le reste des conspirateurs qu'à une prison perpétuelle, sous la garde du Betwuder.

L'on crut qu'un des meilleurs moyens de prévenir les révoltes, étoit de couronner le Roi, quoiqu'encore très-jeune. Les Juges & tous les Grands Officiers de la Couronne s'assemblerent dans la salle d'audience, où le Roi étoit assis sur son trône ; car dans la salle du Conseil, il est dans une espece de cage ou de balcon, où il demeure entiérement couvert. Alors le Sarach Masseri Mammo s'avança, suivant le droit de sa place, avec le Kées Hatzé, c'est-à-dire, le Grand-Aumônier ; & quand celui-ci eut oint le Roi, Mammo lui mit la couronne sur la tête ; puis tous ceux qui étoient présens, à l'exception de l'Iteghé, tomberent à genoux & rendirent hommage au Monarque, qui dès ce moment prit le nom d'*Adiam Segued*.

A sa droite & sur un trône séparé, étoit assise la Reine

(1) Juges suprêmes.

Digitized by Google

ſa mere. Elle fut également couronnée, mais non pas ointe; & on lui rendit enſuite les mêmes honneurs qu'au Roi. Il faut remarquer que l'Abuna n'eut aucune part à cette cérémonie.

Les premieres ſemences de la révolte s'étoient développées dans le Damot, où un parti de mécontens ayant attaqué le Kaſmati Cambi pendant la nuit, taillerent ſon armée en pieces, & obligerent le Shalaka Job à traverſer le Gojam & à s'en retourner précipitamment à Gondar.

Le Roi crut n'avoir rien de mieux à faire pour triompher des rebelles, que de donner le gouvernement du Damot au Kaſmati Waragna, & decharger Sanuda de la garde de Wechné. Il ordonna en même tems à Sanuda de s'emparer d'un fils qui reſtoit de l'uſurpateur Ouſtas, & de le renfermer dans la montagne avec les Princes. Ayo fut auſſi nommé Gouverneur du Begemder; & le peuple applaudit à ces divers choix.

Instruit des troubles qui déſoloient ſa province, Waragna s'empreſſa de partir de Gondar avec toutes les forces qu'il put raſſembler; & il établit ſon quartier général à Samſéen, où la premiere nuit de ſon arrivée, il fut attaqué par Tenſa Mammo, à la tête d'un parti conſidérable d'Agows. Cette attaque étoit inattendue, ſans doute: mais Waragna étoit un guerrier trop habile pour ſe laiſſer jamais prendre au dépourvu. Il connoiſſoit bien le pays; & il n'avoir bonne opinion ni des ſoldats ennemis, ni de leur Général. Profitant de l'obſcurité pour ne leur oppoſer d'abord que la moitié de

Digitized by Google

ſon armée, il donna ordre au Fit Auraris Tamba de partir ſans bruit, à la tête du reſte & de prendre un petit détour pour tomber tout-à coup ſur l'arriere-garde des aſſaillans. Ce projet fut bien exécuté; & les troupes de Mammo ſe croyant alors ſurpriſes par une armée toute différente de celle qu'elles attaquoient, ſe hâterent de s'enfuir, & furent pour la plupart maſſacrées, après avoir perdu leurs tentes, leur bagage & beaucoup d'armes à feu dont elles n'avoient preſque pas pu faire uſage dans les ténebres.

WARAGNA, qui ſavoit combien les richeſſes du Damot étoient précieuſes, & combien la ville de Gondar comptoit ſur cette province pour ſa ſubſiſtance, ne ſe ſoucioit point de pourſuivre le cours de la victoire, & préféroit à une longue guerre tout moyen de pacification. Dans cette idée, il envoya un meſſage à ſes amis les Gallas pour les engager à paſſer le Nil & à mettre à feu & à ſang tout le pays des Agows. Alors il quitta ſon poſte de Samſéen, marcha à Sacala, & campa près de l'Egliſe de Saint Michel, où les Agows, plongés dans la terreur, s'attendoient à ſe voir à tout inſtant exterminés par les barbares Gallas. Mais Waragna les raſſura bientôt par une proclamation, dans laquelle il déclara avec franchiſe: « Que ce n'étoit qu'à la fertilité du » pays & non à l'honnêteté des habitans, que le palais du » Roi & ſa capitale devoient les ſecours de proviſions qu'ils » recevoient du Damot; qu'il n'ambitionnoit que la paix, » & qu'il étoit réſolu à l'obtenir par tous les moyens poſ» ſibles; qu'il falloit donc qu'ils priſſent décidément leur » parti, & qu'ils ſe ſoumiſſent à vivre tranquillement & en » ſujets fidèles; ſans quoi, il les extermineroit ſans pitié,

Digitized by Google

» aussi-tôt que l'armée des Gallas seroit arrivée. » — Il fit en même tems publier un pardon général du passé.

Les Agows, instruits dès long-tems du caractere de Waragna, virent bien qu'il ne falloit point badiner avec lui. Ils savoient, en outre, qu'il ne les aimoit pas. Aussi, s'empresserent-ils d'accéder à toutes les conditions de paix qu'il voulut exiger. Il ne leur imposa qu'un tribut bien moindre qu'ils ne l'avoient appréhendé, & qu'on ne devoit, en effet, attendre de lui. Il demanda deux mille bœufs pour le Roi & pour l'Iteghé, & cinq cens pour lui. Après quoi, il partit de Sacala & entra dans le Goutto, contrée fertile, entre le canton de Maitsha & le pays des Agows; & il parvint, avec la même modération, à rétablir l'ordre & le calme dans toute la province.

Rien ne pouvoit être plus utile au Roi que cette conduite sage de Waragna, parce qu'elle le laissoit libre de voler au secours de son maître, dans le moment où un grand péril le menaçoit. Une conspiration terrible venoit de se former, & avoit pour chefs Elias qui avoit été Ras & Betwudet, Tensa Mammo, Guebra l'Oul, Matheos & Agné, tous hommes très-puissans dans Gondar & possédant de vastes domaines dans toute l'étendue de l'Empire.

Le 8 Décembre 1734, ils furent joints par les gens de leur parti, à qui ils avoient donné rendez-vous au dessous de la ville, sur les bords de la riviere de Kahha. Ils tinrent d'abord conseil dans une maison royale dont ils s'étoient emparés, & ils résolurent d'élire pour leur nouveau Roi, Hezekias,

l'un des Princes exilés ſur la montagne de Wechné. Dans ce deſſein, s'étant pourvus d'une tymbale, ils ſe diviſerent & marcherent droit au palais par trois chemins différens, bien décidés à en forcer les portes & à égorger le Roi & ſa mere.

CEPENDANT le Fit Auraris Ephraïm averti de ce complot, s'empreſſa de faire barricader toutes les entrées du Palais, & de donner avis au Billetana Gueta, Welled de l'Oul, de la révolte de Tenſa Mammo, & du deſſein qu'on avoit de tuer le Roi, & de couronner Hezekias.

LE Billetana ſe rendit ſoudain au Palais, & on examina ce qu'il y avoit de mieux à faire pour ſe défendre. Les rébelles, déja aſſemblés ſur la grande place, faiſoient retentir leur tymballe, & proclamoient Hezekias Roi. Mais le Shalaka Tchinsho, jeune homme d'une très-grande eſpérance, qui commandoit les troupes de la maiſon du Roi, indigné de l'affront qu'on oſoit faire à ſon Souverain, fit ouvrir la porte de la premiere cour, où il étoit avec deux détachemens des cavaliers Gallas, Djawis & Tolumas, & pluſieurs lanciers; & quoiqu'inférieur aux rébelles, il fondit ſur eux avec fureur.

ASALEFFI TENSA, qui battoit la tymbale, fut le premier qui tomba ſous les coups du brave Shalaka Tchinsho; & ſa tymbale, premier fruit de la victoire, fut ſoudain envoyée au Roi. Les ſoldats, animés par l'exemple de leur chef, preſſerent vivement les rébelles, & s'élançant principalement dans les endroits où ils étoient en plus grand nombre, ils

Digitized by Google

ils mirent en fuite ceux qui échapperent au carnage. Tensa Mammo fut du nombre des derniers; mais il eut beaucoup de peine à se sauver. Enfin, la victoire du Shalaka Tchinsho eût été complete, si un coup de mousquet, tiré de très-loin, ne l'avoit blessé mortellement. Ses soldats l'emporterent soudain dans le Palais; & il mourut glorieusement sous les yeux de son Souverain.

CEPENDANT malgré leur déroute, les rébelles ne perdirent point courage. Leur nombre & leur audace augmentoient même tous les jours, quand on apprit que Waragua ayant pacifié la Province de Damot, attendoit les ordres du Monarque, à la tête d'une nombreuse armée. Le premier effet de cette nouvelle fut de déconcerter les rébelles, qui abandonnerent précipitament la capitale pour gagner la montagne de Wechné.

DÈS que le Roi fut demeuré maître de Gondar, il fit proclamer que ceux qui tenoient des fiefs de la couronne, & tous ses autres sujets se rendissent le plus promptement possible devant lui; & quand on fut assemblé, l'Itchegué & l'Abuna, tenant en main un tableau qui représente Jesus-Christ avec une couronne d'épines (1), firent faire au peuple le serment solemnel de vivre & de mourir fidele au Roi & à l'Iteghé. On sait que de pareils moyens ont été souvent éprouvés en vain par les Gouvernemens foibles. Celui-ci n'eut d'autre

(1) C'est une relique très précieuse, qu'on croit venue de Jérusalem, & peinte par S. Luc.

effet que de coûter au Roi beaucoup de bœufs, de beurre, de miel, de bled & d'autres provisions, qu'on distribua au peuple. Après quoi chacun reprit le chemin de sa maison, prêt à se parjurer dix fois par jour, pour le même prix, & à renouveller chaque fois son serment avec aussi peu de sincérité.

ON eut soin d'envoyer des ordres au Kasmati Waragna, pour qu'il se rendît à Gondar avec le plus de forces qu'il pourroit rassembler. Le même jour, l'Azage Kyrillos, Gouverneur de Wechné, & l'Azage Newaïa Selassé, se rendirent sur la montagne, où ils déclarerent qu'Yasous étoit mort, & que les Grands de l'Etat venoient d'élire à sa place Hezekias. D'après ce récit, Hezekias leur fut livré. Ils le saluerent Roi; &, sans perdre un moment, ils allerent camper sur les bords du Kahha, un peu au-dessous de Gondar.

CEPENDANT les grands Officiers de la couronne, & surtout ceux qui avoient des maisons & des propriétés dans Gondar, voyant les rebelles si près de cette ville, frémirent du danger qui la menaçoit. Aussi-tôt ils se hâterent de fermer l'accès des quartiers, des districts situés sur des éminences, & d'y rassembler les soldats de maniere à pouvoir y résister quelque tems, & même incommoder l'ennemi. Hezekias se transporta dans la maison du Bacha Arkillidas, où il établit sa résidence. Ses partisans convinrent d'aller tous ensemble forcer le palais du Roi : mais ils essayerent auparavant un nouveau stratagême pour faire révolter le peuple de Gondar contre son légitime Souverain. Ils firent répandre que des Prêtres Catholiques étoient arrivés à Gondar, & se tenoient

renfermés dans le palais avec le Roi & la Reine. L'Abuna & l'Itchegué demandant alors à Hezekias, ainsi qu'on a coutume de le faire à tous les Princes jeunes, ou foibles, pourquoi il s'étoit fait proclamer Roi, sans leur avoir fait sa profession de foi, Hezekias répondit que c'étoit parce qu'il avoit appris que l'Itchegué, comme le reste du Clergé, étoit indifférent pour la vraie religion, puisqu'il souffroit que des Prêtres Catholiques vécussent dans le palais d'Yasous. Ce faux bruit excita une grande fermentation. Tous les Prêtres, les Moines, les fous, qu'on put trouver, & dans ces sortes d'occasions il s'en trouve en grand nombre, se rendirent, avec l'Itchegué & l'Abuna à leur tête, dans la place (1) qui est devant le palais du Roi; & là ils maudirent à haute voix l'Iteghé, Yasous, & tous leurs partisans, & ils les dévouerent aux flammes éternelles, qui brûlent Dathan & Abiram.

Pendant plusieurs jours & plusieurs nuits de suite, on tenta de mettre le feu au palais, & d'en briser les portes: mais les murs du palais étoient si épais, si forts, & le Billetana Gueta, Welled de l'Oul, & les autres guerriers fideles, le défendirent si bien, qu'on y fit très-peu de mal, en raison du nombre de rebelles à qui ces efforts coûterent la vie. A la fin pourtant ils parvinrent jusqu'à incendier la partie du palais, qu'on appelle l'*Adenaga*.

Le palais de Gondar s'éleve dans le milieu d'une cour d'un

(1) Cette place s'appel'e *Dippabye*.

mille de circonférence au moins. C'eſt une tour quarrée, où il a plufieurs appartemens de cérémonie. Une épaiſſe muraille l'environne, & y eſt jointe par une couverture en plate-forme. Il y a d'ailleurs tout autour des ouvertures pour placer des fuſils, & tirer en-dehors. Tout cet édifice eſt bâti en pierres, & avec de la chaux : mais une partie de la tour étant tombée en ruine, par défaut de ſoin, on a élevé dans l'enceinte de la cour divers logemens à un étage, ſuivant la fantaiſie des Princes, qui vouloient y habiter; & ces maiſons particulieres portent maintenant le nom des anciens appartemens du palais.

Ces nouveaux édifices, quoique conſtruits avec les frêles matériaux du pays, du bois, de l'argile, & couverts de paille, ſont très-beaux en-dedans, & ſuperbement meublés. Ils ont auſſi, comme je l'ai déja obſervé, des noms magnifiques. Malgré leur barbarie, les Abyſſiniens ont toujours ſinguliérement aimé la magnificence & le luxe. Tout n'étoit chez eux qu'argent, or, brocard, avant la malheureuſe guerre d'Adel, qui leur fit perdre leur commerce & leurs rapports avec l'Inde.

La nuit, après l'incendie dont nous venons de parler plus haut, les ſoldats d'Elias s'approcherent tellement des murs du palais, qu'avec des fleches enflammées, ils mirent le feu au Werk Sacala, l'un des nouveaux appartemens : mais au même inſtant, Welled de l'Oul faiſant une ſortie à la tête des Tolumas Gallas, ſurprit les rebelles, en paſſa la plus grande partie au fil de l'épée & brûla les maiſons qui étoient trop proches des murailles du Roi. Cela n'empêcha pourtant

pas qu'on ne tentât, la nuit suivante, de faire sauter la principale porte du palais avec de la poudre : mais les deux soldats qui s'étoient chargés d'exécuter ce projet, furent tués à coups de fusil ; & le projet resta sans succès.

Le 25 Décembre, les rebelles mirent le feu au Riggobée Bet, maison que le Roi avoit fait récemment bâtir hors de l'enceinte du palais. Elle fut entiérement consumée, & dans la nuit du même jour, le Zeffan Bet, un autre appartement du Roi, & l'Eglise de Saint Raphaël, furent détruits également. Mais tous ces incendies, au lieu d'étendre la puissance de l'usurpateur Hezekias, ne firent qu'irriter le peuple contre lui. Gondar avoit l'air d'une ville tombée au pouvoir de l'ennemi. On s'attaquoit, on se massacroit sans cesse dans les rues, sans que tous ces petits combats fussent d'un avantage décisif pour aucun parti ; & le feu prenoit chaque nuit dans quelque quartier de la ville, sans qu'on sût pourquoi on le mettoit là plutôt qu'ailleurs, & sans qu'on pût jamais prévoir de quel côté se porteroit la rage des incendiaires.

Cependant l'Azage Georgis arriva à Basil Bet, dans le pays des Agows, & remit à Waragna un ordre du Roi qui lui enjoignoit de se rendre à Gondar avec toute la diligence possible, & de se faire accompagner par son armée. Les dépêches de la Cour porterent en même tems à Waragna un nouveau titre, celui d'Ibaba Azage, ou Gouverneur d'Ibaba, d'Elmana & de Densa. Ces deux derniers districts habités par les Gallas, mais appartenans au Roi d'Abyssinie, avoient été confiés à Tensa Mammo ; mais sa rébellion venoit de les lui faire perdre.

Dès le lendemain, Waragna partit de Basil Bet, & se rendit à Sima par la route de Gumbali. Il apprit là que la veille Tensa Mammo avoit fait proclamer à Ibaba qu'Yasous étoit mort, & qu'Hezekias lui avoit succédé. A cette nouvelle, il prit la route d'Ibaba, où il arriva de bonne heure.

La premiere chose qu'il fit en entrant dans la ville, fut de mander le Shum, établi par Tensa Mammo, c'est-à-dire, celui qui commandoit en l'absence du Gouverneur. Cet homme s'empressa de se rendre aux ordres de Waragna & de lui offrir tout ce qui étoit en son pouvoir : mais pour toute réponse, Waragna lui demanda quel étoit l'auteur de la proclamation d'Hezekias ? Le Shum dit que c'étoit Tensa Mammo ; & soudain, Waragna fit pendre le Shum au milieu de la ville, ainsi que les deux fils de ce malheureux, chacun à un arbre différent. On attacha en même tems au cou du Shum le Nagaréet qui avoit servi à proclamer Roi Hezekias. Waragna fit aussi-tôt déclarer Tensa Mammo rebelle & confisquer ses biens au profit du Roi.

Tandis que Waragna étoit à Ibaba, il fut joint par le Fit Auraris Tamba, à la tête d'un corps de Damots & Djawis Gallas. Il se remit en marche ; & lorsqu'il arriva au pont qui traverse le Nil, il trouva l'Azage Georgis qui lui amenoit toutes les troupes du Maitsha, d'Elmana & de Densa, avec lesquelles il alla à Waira mettre Arkillidas en liberté. Arkillidas s'étoit signalé plus que personne en défendant le Roi : mais fait prisonnier par Tensa Mammo, il avoit été envoyé à Waira.

Digitized by Google

CEPENDANT Waragna qui se trouvoit alors à la tête d'une puissante armée, entra dans la province de Foggora, & ayant fait halte à Gilda, il envoya quelques soldats sur le chemin de Gondar, & il leur donna ordre de se saisir de quelques voyageurs, & sur-tout de quelques-uns de ceux qui alloient au marché, ou qui en revenoient. Ses émissaires furent trois jours en embuscade : mais ils revinrent sans amener personne, ce qui fit juger à Waragna que la ville étoit en grande détresse. Deux jours après, il s'avança jusqu'à Wainarab ; & delà, il envoya son Fit Auraris à Tedda, mettre le feu à une maison, pour que le Roi pût voir de Gondar qu'il étoit venu à son secours. Cette coutume barbare de brûler une maison, par-tout où campent les armées abyssiniennes, quand bien même elles ne s'arrêteroient qu'une heure, est invariablement pratiquée.

AU moment que Waragna annonçoit ainsi son arrivée, il se négocioit un traité entre le Roi & Tensa Mammo. Les rebelles, inquiets de n'avoir pas pu obtenir de plus grands avantages par les armes, & apprenant que Waragna marchoit contr'eux, offrirent la paix à la Régente, à condition qu'on publieroit une amnistie générale, & que chacun d'eux garderoit les emplois qu'il avoit eus avant la révolte. La Reine, de son côté, non moins effrayée qu'eux, & lasse de la guerre, s'empressa d'accepter leurs propositions. Mais sa facilité, au lieu d'accélérer le traité, en retarda la conclusion ; & on demanda alors un établissement pour le Prince Hezekias, dans quelqu'une des Provinces du voisinage du Walkayt.

LE frere de l'Iteghé, Welled de l'Oul, en qui les rebelles

avoient la plus grande confiance, parut seconder les desirs de sa sœur, & traiter avec eux, mais par un motif bien différent. Il pensoit que faire la paix avec des traîtres, dont le parti resteroit tout entier, c'étoit répandre la rebellion dans toute l'étendue de l'Empire; & qu'en leur laissant leurs emplois, on leur laissoit les moyens de combattre toutes les fois qu'ils le voudroient. Dès qu'il sut donc que Waragna étoit à portée d'exécuter les volontés du Roi, il crut qu'on devoit l'employer à couper la rebellion dans sa racine, en se hâtant d'en exterminer les chefs. Mais, desirant en même tems de conserver toute la facilité nécessaire pour exécuter ce plan, il feignit de continuer à vouloir s'accorder avec eux, & il chercha à les endormir par de belles espérances, jusqu'à ce qu'on fût bien, dans le Conseil du Monarque, les projets de Waragna.

CAMPÉ à Wainarat, Waragna envoya un messager à Yasous & à sa mere, pour les informer de son arrivée; & afin qu'ils ne pussent pas douter de cette nouvelle, Arkillidas accompagna le messager. Cet Officier apprit en même-tems au Roi que Waragna devoit s'avancer jusqu'à Tedda, & offrir la bataille aux rebelles; & que s'ils se retiroient à Abra, comme on en répandoit le bruit, il les suivroit à Abra. Enfin il pria le Roi d'expédier des ordres aux Shums des villes situées sur les différentes routes par où les chefs des rebelles pouvoient s'enfuir, afin qu'ils fissent tous leurs efforts pour les arrêter.

CEPENDANT Hezekias prit avec son armée la route du Woggora.

Woggora. Mais soudain Waragna se mit à sa poursuite, & l'atteignit à Fenter le 20 Janvier 1735. Les rebelles, quoiqu'inférieurs en nombre, & quoiqu'ils ne cherchassent point le combat, étoient trop fiers pour le refuser, quand il leur étoit offert. Long-tems l'avantage fut balancé entre les deux armées. Dès le commencement Waragna avoit fait mordre la poussiere à deux ennemis, & en avoit fait deux autres prisonniers : mais les autres n'en résistoient pas moins à ses efforts, quand il s'avisa d'un expédient qui lui réussit complettement. Il donna ordre aux Gallas, & aux troupes du Maitsha, d'Elmana & de Densa, de quitter leurs chevaux & de charger l'ennemi à pied. C'étoit la premiere fois que les Gallas se trouvoient ainsi démontés. Aussi combattirent-ils en désespérés, non pour la victoire, mais pour leur vie, parce que, dès ce moment, ils n'eurent plus la facilité de fuir.

Les rebelles, au contraire, prirent enfin la fuite, quand ils virent leurs principaux Officiers tués, ou blessés. Hezekias combattit avec la plus grande bravoure : mais, contraint de céder au nombre, il fut pris, après avoir été d'abord blessé à la jambe, & ensuite renversé de son cheval d'un coup de pierre. Dès-lors on poursuivit l'ennemi avec vigueur. Tensa Mammo s'étoit échappé par le Woggora, pays dévoué au parti rebelle; & il avoit déja passé le fleuve Tacazzé, quand des gens de la province de Siré l'arrêterent & le conduisirent au Roi pour gagner le prix que Waragna avoit mis à sa tête.

Hezekias, interrogé en présence du Monarque, ne

Digitized by Google

chercha point à se justifier. Il fut condamné à mort, & renfermé dans une étroite prison. Quant à Tensa Mammo, il avoua son crime, & réclama la paix, qu'il avoit faite avant l'arrivée de Waragna à Gondar : mais ce moyen de défense fut unanimement rejetté par les Juges, attendu que le traité n'avoit pas été achevé. Tensa Mammo fut donc aussi condamné à mort, & on le conduisit soudain devant le palais, au pied d'un daroo, où il fut pendu avec ses deux confidens les plus intimes.

L'ABUNA & l'Itchegué furent alors obligés de venir se défendre du crime de haute trahison, dont ils s'étoient rendus coupables en excommuniant le Roi. Ils déclarerent qu'ils ne s'étoient conduits ainsi que parce qu'on les avoit assurés que le Roi, & sa mere, avoient embrassé la religion des Francs, & gardoient deux Prêtres Catholiques renfermés avec eux dans le palais. Ces deux prétendus Prêtres furent soudain amenés devant les Juges, & on prouva que c'étoient deux Grecs, dont l'un se nommoit Petros (1), & l'autre Demetrius. L'Abuna & l'Itchegué demanderent alors pardon au Roi & à la Régente; & on leur pardonna, à condition qu'ils allassent se rétracter publiquement à Dippabye (2).

Le 28 Janvier 1736, Sanuda & Adero furent chargés de conduire le Prince Hezekias à Wechné, & ils l'y menerent en effet; mais sans le mutiler dans aucune partie de son

(1) Petros étoit né à Rhodes.

(2) Il faut se rappeller que c'est le nom qu'on donne à la place qui est devant le palais du Roi à Gondar.

corps, ainsi que c'est trop souvent la coutume dans ces barbares contrées. L'Iteghé & le Roi son fils étoient naturellement très-disposés à la clémence. Aussi leur réputation, à cet égard, fut cause de beaucoup de désordres & d'insurrections, qui n'auroient jamais eu lieu sous un regne plus sévere.

Peu de tems après que les troubles, dont nous venons de rendre compte, furent appaisés, il parut un nouveau prétendant à la couronne, auquel on ne s'attendoit guère; il étoit, disoit-il, le vieux roi Bacuffa. Il prétendoit avoir fait courir le bruit de sa mort par des raisons de politique, & il redemandoit son trône. Jamais résurrection ne fut aussi peu desirée. Le seul nom de Bacuffa répandit la terreur parmi le peuple; &, faux ou véritable, personne ne prit les armes pour lui. Le soi-disant Roi fut aisément pris, & condamné à perdre la vie. On commua pourtant la peine en une supposée moins cruelle. On ordonna qu'il eût une jambe coupée, & qu'il fût envoyé à Wechné. Mais cette opération terrible est toujours mortelle. C'est avec une scie qu'on coupe la jambe très-près du genou; & comme ceux qui font l'amputation ne savent point arranger les bouts des veines & des arteres coupées, & qu'ils se contentent d'y appliquer des bandages grossiers & des stiptiques sans effet, le patient perd tout son sang, & meurt dans des douleurs affreuses. Ainsi périt le prétendu Bacuffa, quoiqu'on eût voulu, disoit-on, lui faire grace de la vie.

Le Roi regnoit depuis sept ans, lorsqu'il fit annoncer une chasse générale, signe qu'il approchoit de sa majorité.

Rrrr 2

Mais, parti pour cette chasse, il ne la suivit pas long-tems; & il reprit le chemin de Gondar.

Les parens de la Reine formerent alors une cabale puissante contre Ayo, Gouverneur du Begemder. Le Kasmati Geta, frere de l'Iteghé, commença par disputer à Ayo le gouvernement de sa Province. La voix générale fut pour Ayo, qui non-seulement étoit très-accrédité dans le Begemder, mais parce qu'il méritoit l'estime de l'Empire entier. Cependant Geta, Commandant dans le pays de Samen, Welled de l'Oul, son frere, étant Ras & Betwudet, Eusebe, & le reste de sa famille, ayant des emplois distingués à la Cour, Geta l'emporta, & fut nommé au gouvernement qu'il desiroit. Mais cela ne suffisoit point, il falloit en aller prendre possession; & Ayo, quoique sujet très-fidele, ne voulut point demeurer victime de la brigue, & résolut de défendre la place par les armes.

Alors Adero, Gouverneur du Gojam, rassembla toutes les troupes de sa Province, passa le Nil, & entra dans le Begemder. Geta s'y rendit aussi avec les forces du Samen, & enfin Welled de l'Oul ne tarda pas à les joindre à la tête de l'armée royale. Ces trois Généraux s'abandonnerent à des excès horribles. Ils brûlerent la maison d'Ayo, ainsi que toutes celles de ses amis; ils dévasterent entiérement le pays, & non-seulement ils ruinerent les habitans, mais ils firent beaucoup de tort à la capitale, qui tire du Begemder une partie de sa subsistance. Ayo fut obligé de prendre la fuite. Le Roi, dit-on, ne voulut point se mettre à la tête de son armée, quand elle fut prête à marcher contre

ce Gouverneur. Mais, ayant pris un détachement de sa maison, il s'en alla à la chasse sur les frontieres du Sennaar; & il ne revint que lorsque les querelles du Begemder furent terminées.

Bientôt après, Adero s'en retourna en Gojam, & Welled de l'Oul à Gondar. Le Roi arriva aussi dans sa capitale très-satisfait de sa chasse. Il est vrai qu'il avoit déployé beaucoup d'adresse & de courage, en tuant de sa propre main deux jeunes éléphans, & un hippopotame (1). Ce Prince ne s'arrêta pas long-tems à Gondar. Au lieu de nommer à des emplois, comme il est d'usage après des victoires, il se prépara à une autre partie de chasse, ou plutôt à une expédition contre les negres Shangallas. La Reine & Welled de l'Oul s'opposerent fortement à cette résolution; mais Yasous sembloit las de se voir gouverné. Près d'être majeur, il avoit un caractere encore plus avancé que son âge. Son expédition eut tout le succès qu'il pouvoit desirer; & le 3 de Juin il rentra dans Gondar, avec un très-grand nombre d'esclaves, & très-content de n'avoir point suivi les conseils de sa mere.

Le 23 Décembre suivant, Yasous partit de nouveau pour la chasse. Il tua deux éléphans & un rhinocéros. Puis il s'avança jusques à Tchelga, & à Waldubba, & il vit la riviere de Gandova & celle de Shimsa. J'aurai souvent occasion de parler de ces deux rivieres, quand j'écrirai la relation

(1) Gomari est le nom abyssinien de cet animal.

Digitized by Google

de mon retour dans le royaume de Sennaar, où l'une porte le nom de Dender, & l'autre le nom de Rahad.

YASOUS s'essaya dans cette chasse, à un exercice très-pénible. Il força une giraffe (1). Cette espece d'animaux est la plus grande qu'on connoisse. Je n'en ai jamais vu de morte; je n'en ai même vu que deux en vie & de fort loin. Cependant les chasseurs africains en tuent souvent. La peau de la giraffe est tigrée & très-belle, lorsque l'animal est jeune, mais quand il devient vieux, sa couleur brunit beaucoup. Je crois que la giraffe est la même chose que le caméléopard. Elle passe, dit-on, en vitesse, le cheval le plus vigoureux.

LA chasse n'étoit pas le seul motif qui conduisît si souvent Yasous vers les frontieres du Sennaar. Il avoit formé la résolution, ainsi qu'on le vit bientôt, d'imiter son aïeul Socinios, & de faire revivre ses anciens droits sur le pays des *Pasteurs*, qui depuis qu'ils s'étoient unis avec les Arabes, ne payoient plus aucun tribut aux Rois d'Abyssinie.

YASOUS partit de Gidara, & après cinq jours de marche, il se rendit dans un lieu où campoient les Daveinas, tribu de Pasteurs la plus puissante de celles qui errent dans l'Atbara. L'aube n'avoit pas encore blanchi les cieux, quand le jeune Roi d'Abyssinie fondit sur leurs tentes. Ils commencerent par se défendre : mais dès qu'ils eurent achevé de seller

---

(1) Le nom abssinien est Gieratacachin, c'est-à-dire longue queue. Le nom arabe est Giraffa. C'est ce dernier que nos Naturalistes ont adopté. On en vois à Paris dans le cabinet de M. Vaillant, voyageur très-distingué. *Note du Traducteur.*

Digitized by Google

leurs chevaux & leurs chameaux, ils prirent tous la fuite. Yasous en tua trois de sa main. Le Ras Woodage se distingua dans cette occasion & fit, comme son maître, mordre la poussiere à trois ennemis. Leurs femmes, leur bétail, leur bagage, resterent au pouvoir des Abyssiniens, & furent conduits à Gondar. Ce triomphe occasionna dans la capitale des réjouissances, dont on avoit depuis long-tems perdu la coutume. On rassembla dans la vaste plaine qui est devant le palais de Kahha, situé sur la riviere de ce nom, plusieurs milliers de chameaux, ainsi que de grands troupeaux de bêtes à corne, qu'on distribua aux soldats, aux Prêtres de Gondar, & aux Magistrats, à qui leurs emplois n'avoient pas permis de suivre l'armée.

Cette même année 1736, il y eut une éclipse de soleil, qui effraya beaucoup le peuple foible & superstitieux. Les rêveurs, les prophetes, remplis de cet esprit de mensonge, dont ils sont toujours possédés, pouvoient à leur gré prédire la mort du Roi, la chûte de l'Empire, & des déluges de sang prêts à inonder la capitale & les provinces. Rien ne sembloit, à la vérité, plus propre à garantir ces prédictions, & à devenir fatal au Royaume, que les sommes considérables que le Roi s'étoit mis dans le cas de dépenser, & qu'il étoit obligé de tirer de ses sujets.

Il venoit de bâtir à Koscam une Eglise, qui lui avoit immensément coûté; & il faisoit relever le palais de Gondar, qui devoit lui coûter bien davantage. Non content de cet édifice, il rétablissoit sa maison de Rigobbée-Bet (1), dé-

(1) Riggobée-bet signifie l'extrémité nord de la ville.

Digitized by Google

truite par les rebelles, & il avoit commencé une autre maison de campagne, avec de grands jardins & des bosquets d'orangers & de cédres, à Azazo, sur le bord d'une belle riviere, qui sépare la maison de l'Eglise de Tecla Haimanout, bâtie également par Yasous. Ce Prince étoit sur-tout très-occupé d'embellir son palais de Gondar.

Il y avoit eu une révolte, un massacre, ou quelqu'autre événement désastreux parmi les Chrétiens de Smyrne, qui s'enfuyant alors au Caire & trouvant cette Ville plongée dans des dissensions encore plus funestes, gagnerent Jidda, dans l'intention de se rendre aux Indes. Mais ils manquerent la mousson favorable; & dépourvus d'argent, ils traverserent la mer Rouge, passerent à Masuah, & vinrent à Gondar. Deux d'entr'eux étoient orfévres; ils excelloient sur-tout dans l'art de travailler les métaux en filagramme; & ils furent accueillis très-favorablement, & employés par le Roi à orner son palais de la maniere la plus somptueuse & la plus brillante, que leur goût pût imaginer.

Ces artistes & plusieurs jeunes Abyssiniens qu'ils instruisirent, & qui étoient issus d'autres artistes grecs morts dans le pays, ornerent la salle d'audience d'une maniere vraiment admirable. Les pans qui, en Europe, sont ordinairement en bois, étoient sculptés en yvoire à quatre pieds au-dessus du parquet, & surmontés de trois rangs de glaces de Venise, jointes ensemble, & soutenues en haut par une corniche, ou plutôt des baguettes de cuivre superbement doré. La beauté du plafond répondoit à la magnificence du reste de l'appartement. C'étoit l'ouvrage des Falashas. Il consistoit en

en roſeaux fendus, peints, & diſpoſés en figures moſaïques, dont l'effet eſt infiniment plus agréable, qu'on ne peut le concevoir. Malheureuſement cette chambre ne put être achevée, parce qu'on manqua de glaces, & que le Roi mourut trop tôt. Depuis, le goût des arts tomba en décadence, & les artiſtes furent négligés, ou employés ſeulement à orner des ſelles, des brides, des épées & d'autres parures guerrieres, pour leſquelles on les payoit fort mal. Pluſieurs glaces de la ſalle d'audience d'Yaſous étoient tombées; d'autres ſubſiſtoient encore à mon arrivée en Abyſſinie; & je fus témoin de leur deſtruction totale, après la bataille de Serbraxos, comme on le verra par la ſuite.

YASOUS avoit commencé à faire conſtruire un autre appartement, non moins beau que ſa ſalle d'audience. Il devoit être revêtu de plaques d'yvoire, avec des étoiles des plus brillantes couleurs, ſemées de diſtance en diſtance. Mais cet appartement s'en alloit auſſi en ruine, quand je le vis. Il n'y avoit eu de fini que l'alcove, où étoit le trône, & ce trône & le Monarque qui s'y aſſeyoit, en cachoient la plus grande partie.

ENCHANTÉ de ſes artiſtes & de ſes différens ouvrages, Yaſous s'y livra tout entier. Il travailloit de ſes propres mains; & rien ne le flattoit autant que de voir qu'au moyen d'un compas & de quelques lignes droites, il pouvoit produire une étoile, égale à celles de ſes Grecs. Sa bienveillance pour ces artiſtes fut portée au comble. Les meilleurs villages, ſur-tout ceux qui étoient dans les environs de Gondar, leur furent accordés, afin qu'ils puſſent s'amuſer ſans perdre

de tems. Enfin le Roi renonça, par rapport à eux, à sa passion pour la chasse; & il n'y eut plus d'expéditions contre les negres Shangallas, ni contre les Pasteurs de l'Atbara.

CEPENDANT ce goût exclusif du Roi pour les Beaux-Arts devint bientôt l'objet de la censure publique. Des diatribes coururent dans Gondar. Il y en eut une entr'autres qui fit beaucoup de bruit. C'étoit un grand rouleau de parchemin, intitulé: « Les expéditions d'Yasous-le-Petit. » Il est bon d'observer que le Roi étoit de petite taille, & que le mot éthiopien *Tanush*, joint avec son nom, pouvoit s'appliquer à sa personne comme à ses actions. Ainsi, le surnom de *Tallac*, donné à un autre Yasous, son aïeul, signifioit grand par ses talens & par ses travaux, comme par sa stature.

LES expéditions d'Yasous, décrites sur une grande feuille de parchemin, étoient pourtant bornées à quelques milles. De Gondar à Kahha; de Kahha à Koscam; de Koscam à Azazo; d'Azazo à Gondar; & toujours de même. Ce fut pour s'être permis une satyre dans le même genre, sur le Roi d'Espagne, Philippe second, que Don Carlos, son fils, perdit la vie.

MAIS la satyre qui attaquoit Yasous, eut un effet tout différent. Ce Prince voulut prouver qu'il ne manquoit ni d'ambition, ni d'activité; & il se prépara à marcher contre le Sennaar. Ce n'étoit plus une de ces incursions momentanées, dans lesquelles on attaquoit les Arabes & les Pasteurs, tributaires des Funges: mais une campagne réguliere, avec une armée royale, dirigée contre les Funges eux-mêmes, &

ayant pour but d'exterminer ces conquérans étrangers, ou tout au moins, de les chasser entiérement de l'Atbara.

L'ON a déja vu dans le cours de cette histoire que les deux Empires des Abyssiniens & des Funges avoient été en mésintelligence depuis plusieurs regnes; & que leurs Rois s'étoient fait mutuellement divers affronts. Baady, fils de l'Oul, monté sur le trône de son pere en 1733, loin de se distinguer par des vertus dignes d'un Monarque, ne s'étoit souillé que par des actes de perfidie & de cruauté. Cependant, il n'y avoit jamais eu aucun rapport d'amitié, ni de haine entre lui & Yasous. Ils ne s'étoient point déclaré la guerre. Ils ne s'étoient point promis la paix. Enfin, aucun traité n'avoit été conclu entr'eux.

CEPENDANT Yasous, sans aucune provocation, sans aucun motif connu du moins, assembla une armée nombreuse & formidable contre le Sennaar, & en donna le commandement au Ras Welled de l'Oul, en nommant le Kasmati Waragna son Fit Auraris. Il se mit en même tems lui-même à la tête d'un corps de troupes choisies, qu'il se proposa de tenir en réserve, ou de faire agir en bataille rangée, si l'occasion le lui permettoit. C'étoit là sur-tout ce qu'il desiroit ardemment, parce qu'il se figuroit pouvoir combattre Baady en personne. Dès l'instant qu'il mit le pied sur les terres du Sennaar, il donna à ses soldats la liberté qu'il leur avoit toujours accordée en pays ennemi. La clémence devenoit alors pour lui une vertu étrangere. Tout ce qui respiroit, tomboit sous le tranchant du sabre; le reste étoit la proie du feu.

Digitized by Google

Une terreur universelle devança l'armée des Abyssiniens; & se répandit jusqu'au fond de l'Atbara. La plus grande partie des Pasteurs & des Arabes s'enfuirent & se disperserent dans les bois, qui des frontieres de l'Abyssinie jusqu'à la riviere de Dender, sont par-tout très-épais, & même, en quelques endroits, impénétrables. Il y eut pourtant quelques Arabes, qui soit par crainte, soit par affection, joignirent Yasous dans sa marche; & de ce nombre étoit Nile Wed Ageeb, Prince des Arabes. D'autres prenant courage, se rassemblerent auprès de la riviere de Dender, pour tenter la fortune, donner le tems à leur bétail de passer le Nil & le suivre ensuite, s'ils étoient vaincus. Le Kasmati Waragna, que le Roi avoit joint, ne fut pas plutôt arrivé sur les bords de la riviere de Dender, qu'il fondit sur ces Arabes, les rompit & les dispersa, après en avoir fait un grand carnage. Puis laissant le Roi & le Ras Welled de l'Oul, campés avec le corps de l'armée, & profitant de la confusion que la défaite des Arabes occasionnoit parmi les ennemis, il s'avança d'un pas rapide jusques au Nil pour observer la ville de Sennaar.

Baady avoit assemblé une armée très-nombreuse de l'autre côté du fleuve, & s'étoit apprêté à sortir de sa capitale; mais épouvanté de l'approche d'Yasous, de la défaite des Arabes & de la célérité des Abyssiniens, il changea de résolution & songea à abandonner Sennaar, & à se retirer au nord de l'Atbara.

A l'extrémité du désert & à l'occident du Sennaar, est le petit royaume, ou plutôt la principauté de Dar Fowr, pays entiérement habité par des negres, & joignant à deux

autres petits Etats negres, encore plus dans l'ouest, nommés *Sele* & *Bargima.* A l'est, il est borné par le Korfodan, qui en faisoit autrefois partie, mais qui a été conquis par les Funges.

Hamis, Prince de Dar Fowr, avoit été contraint de quitter son pays à la suite d'une guerre malheureuse contre les Etats de Selé & de Bargima, & il s'étoit enfui dans le Sennaar, où le Roi Baady l'avoit reçu amicalement. C'étoit à lui que les Funges devoient la conquête du Korfodan. Ce Prince belliqueux ne put supporter de voir l'étendard verd de Mahomet fuyant devant les drapeaux chrétiens. Ayant appris que Yasous venoit de se séparer de sa grande armée, il proposa à Baady de faire par prudence ce qu'il vouloit faire d'abord par crainte, & de se retirer derriere sa capitale pour exciter le Monarque abyssinien à passer le Nil & à entrer dans la ville, tandis que lui-même iroit, avec quatre mille hommes de cavalerie, traverser plus bas le fleuve & surprendre Welled de l'Oul; & que s'il avoit le bonheur de le vaincre, comme c'étoit probable, il fondroit sur l'arriere-garde du Roi qui seroit obligé de se rendre, ou de perdre la vie en essayant de repasser le Nil entre les deux armées Nubiennes. Ce conseil plut beaucoup à Baady, qui soudain se retira de Sennaar & détacha le Prince Hamis pour aller passer secrettement le Nil, comme il l'avoit proposé.

Cependant Yasous s'avança à Basboch, où il ne put passer le fleuve, parce que le courant étoit trop rapide & trop profond pour son infanterie. Il manda alors à Welled de l'Oul de lui envoyer un renfort de cavalerie, & il donna ordre à son infanterie de joindre la grande armée, si-tôt

que le renfort feroit arrivé. Ce qui lui avoit fait prendre ce parti, c'eſt que n'étant plus ſéparé de Sennaar que par le Nil, il voyoit diſtinctement la confuſion qui régnoit dans cette grande ville. On ne s'y préparoit à aucune réſiſtance. Les femmes jettoient des cris de déſolation à la vue de l'armée abyſſinienne; les hommes cherchoient à ſe ſauver & ſe chargeoient de leurs effets les plus précieux; tout enfin augmentoit l'impatience du jeune Monarque. Il brûloit d'aller triompher dans la capitale de ſon ennemi.

Mais tout-à-coup ſa réſolution fut changée. Un Arabe de Wed Ageeb avoit vu la manœuvre du Prince Hamis & de ſa cavalerie; & cet homme traverſant le Nil, vint en rendre compte à ſon maître, qui ſoudain avertit le Roi du danger qu'il couroit. D'après le rapport de l'Arabe, on jugea que Welled de l'Oul feroit attaqué, avant que Yafous pût le joindre; & que s'il étoit battu, il y auroit trop d'imprudence à s'aller jetter au milieu d'une armée victorieuſe. Ainſi on convint que le ſeul moyen de ſauver le Roi & les troupes qu'il avoit avec lui, étoit de faire retraite par le chemin que lui indiquoit Wed Ageeb, c'eſt-à-dire, en ſuivant les bords du Nil, & laiſſant à gauche le Dender & le grand déſert qui ſépare ces deux fleuves, & dans lequel il n'y a abſolument point d'eau. Ce projet ne fut pas plutôt formé qu'on l'exécuta.

Cependant le Prince Hamis traverſa le fleuve, & ayant forcé ſa marche, il ſurprit Welled de l'Oul d'une maniere auſſi imprévue qu'il pouvoit le deſirer. Les Abyſſiniens furent écharpés & foulés au pied de la cavalerie Nubienne, avant

Digitized by Google

d'avoir le tems de se reconnoître; & une grande partie d'entr'eux courut se cacher dans les bois. Mais ce refuge n'étoit pas moins fatal que l'épée des Funges; car en s'éloignant des rives du Dender, ils entroient dans un pays totalement dépourvu d'eau. Le Ras Welled de l'Oul & quelques autres Officiers, guidés par des Arabes généreux, eurent le bonheur de s'échapper, quoiqu'avec beaucoup de peine, & deux jours après, ils rejoignirent le Roi.

Tout le reste de l'armée, au nombre de dix-huit mille hommes, périt par l'épée & par la soif, ou fut fait prisonnier. Elles tomberent aussi au pouvoir des Mahométans, toutes ces reliques sacrées, que les Abyssiniens ont coutume de porter au combat, pour écarter l'infortune & s'assurer la victoire. Le tableau représentant le Christ couronné d'épines, & appellé *Sèlé quarat rasou*, des morceaux de la vraie croix, un crucifix, qui avoit parlé plusieurs fois, mais qui, à compter de ce jour malheureux, est devenu muet; enfin beaucoup d'autres trésors pieux furent portés en triomphe à Sennaar.

La plupart des Arabes, qui avoient joint le Roi à son entrée par le Nord de la Nubie, le quitterent & se mirent à la poursuite des débris de l'armée de Welled de l'Oul. Ces Arabes étoient ceux qui habitoient près des frontieres de l'Abyssinie, à qui Yasous n'avoit fait aucun mal : aussi ne fut-il pas plutôt instruit de leur abandon, & hors de la poursuite des Funges, que, tournant à gauche, il mit le pays à feu & à sang, exterminant les familles de tous ceux qui l'avoient trahi, & étendant la dévastation jusqu'aux bords du Tacazzé.

Digitized by Google

PLUSIEURS de ces perfides revenoient de leur expédition ; & en présentant leur butin à leurs compatriotes, ils les assuroient que la victoire des Funges avoit été complette, & qu'ils ne devoient plus craindre les Chrétiens, quand tout-à-coup ils revirent à la tête d'une vaillante armée, brûlant, ensanglantant le pays, & commettant toutes sortes de ravages, ce même Yasous qu'ils avoient cru long-tems fugitif & mort de faim sur les bords du Dender.

LE Monarque Abyssinien rentra dans Gondar plutôt en vainqueur qu'en Général, qui vient de perdre une armée. Les soldats, qui le suivoient, étoient chargés des dépouilles des Arabes, & conduisoient beaucoup de bétail. Mais on lisoit pourtant dans leurs regards que ce qu'on venoit d'acquérir n'équivaloit pas ce qu'on avoit perdu.

TOUTEFOIS ce n'étoit ni par la contenance, ni par les discours du Roi qu'on pouvoit soupçonner son malheur ; au contraire, il affectoit plus de gaité qu'il n'en avoit ordinairement ; & un jour, à l'issue du Conseil, il dit tout haut en riant : « que ceux qui n'aiment point la chanson de Koscam » chantent celle de Sennaar ! » Quelques personnes conclurent delà qu'il trouvoit un plaisir malin dans l'infortune de ses sujets, parce qu'elle le vengeoit de ceux qui, non-contens de lui voir cultiver des arts paisibles, l'avoient excité à entreprendre, sans aucun motif, une guerre inutile & très-dangereuse.

MAIS si Yasous n'offroit point de consolation à son peuple, les Prêtres & les fanatiques essayerent de lui en préparer une.

Tensa

Tenſa Mammo arriva bientôt de Sennaar avec la couronne d'épines, les morceaux de la vraie croix, & toute cette précieuſe marchandiſe perdue ſur le bord du Dender, mais entiere, & ſeulement un peu profanée par les mains ſanglantes des Nubiens. L'armée du Ras Welled de l'Oul, au nombre de dix-huit mille hommes, avoit péri dans le Sennaar: mais qu'importe? On venoit de rachetter le crucifix, qui parloit, pour huit mille onces d'or; & l'on avoit de plus la couronne d'épines. Le Clergé fit des proceſſions d'une Egliſe dans l'autre, entonnant des *alleluia* en actions de grace, tandis qu'il auroit dû peut être gémir ſous le ſac & ſous la cendre, & prier le ciel de détourner les grands châtimens que méritoient ſon orgueil cruel & ſon impiété. Enfin tout Gondar nageoit dans la joie; & ce ne fut pas ſans ſurpriſe qu'Yaſous entendit chanter la chanſon de Sennaar plus volontiers que celle de Koſcam.

C'EST vers ce tems-là que mourut l'Abuna Chriſtodulus. Il étoit d'uſage que les rois d'Abyſſinie fiſſent l'avance de ce qu'il falloit pour faire venir d'Alexandrie les nouveaux Abunas. Mais Yaſous avoit envoyé tout ſon argent à Veniſe pour acheter des glaces; & quand il s'agit de ce que devoit couter le voyage du nouvel Abuna, & le rachat des reliques, il mit un léger impôt ſur les Egliſes, en diſant gaîment: « que l'Abuna » & les croix devoient être entretenus par le peuple; mais que » c'étoit aux Egliſes à en acheter de nouveaux, quand il n'y » en avoit plus d'anciens. »

THÉODORE, Prêtre de Debra Selalo, Likianos d'Azazo; & Georgis, ſurnommé Kipti, furent confiés à trois Mar-

chands Arabes, qui faisoient les affaires de la Cour d'Abyssinie, & qui se nommoient Hamet Ali, Abdulla, & Abdelcader; & ils partirent ensemble pour aller au Caire chercher un Abuna. Le 29 Avril 1743, ils arriverent à Hamazen, où les trois Mahométans aimerent mieux passer l'hiver qu'à Masuah, par rapport aux chicanes & aux extorsions, qu'ils redoutoient dans cette derniere ville. Nous ignorons ce que devint Georgis Kipti : mais, dès que les pluies cesserent, Theodore & Likianos se rendirent à Masuah, avec leurs conducteurs.

La caravane ne fut pas plutôt entre les mains du Nayb, qu'il demanda la moitié de l'argent que le roi d'Abyssinie avoit donné pour les frais du voyage. Il prétendit aussi que les envoyés auroient dû passer la saison des pluies à Masuah; qu'il s'y attendoit; qu'il avoit acheté beaucoup de provisions pour eux, & que ces provisions s'étant gâtées, il étoit juste qu'ils les payassent, comme s'ils les avoient consommées. Enfin il déclara que jusqu'à ce que ces choses fussent arrangées à sa fantaisie, il ne souffriroit pas qu'aucun d'eux mît le pied hors de son isle.

La nouvelle de cette détention parvint bientôt à Gondar; & Yasous donna ordre à Michael Suhul, alors Gouverneur du Tigré, & depuis Ras, & au Baharnagash, de bloquer Masuah, & de l'affamer jusqu'à ce que le Nayb se fût rendu à la raison. Mais, avant que cet ordre fût mis à exécution, le Nayb fit venir les envoyés Abyssiniens, & leur dit que s'ils ne s'empressoient pas de lui donner l'argent qu'il demandoit, il les feroit mettre à mort. Il ne leur laissa pas même le tems de se consulter; il ordonna au bourreau, qui

étoit préſent, de trancher ſoudain la tête de deux criminels, qu'on avoit amenés exprès.

THÉODORE & Likianos ne reſſembloient point aux Prêtres Portugais, qui auroient bravé ces menaces pour mériter les honneurs du martyre. La vue du ſang, qui rejaillit ſur eux, étoit l'argument le plus preſſant dont pût ſe ſervir le Nayb. Ces malheureux tirerent leur argent, & laiſſerent l'oppreſſeur maître du partage. Alors il ſe hâta de les faire mettre à bord d'un vaiſſeau, & il informa Michael & le Baharnagash qu'il avoit obéi aux ordres du Roi, & que les Prêtres Abyſſiniens étoient partis en ſûreté. Michael étoit alors intimement lié avec le Nayb, qui ſervoit à lui procurer en Arabie les armes à feu dont il avoit beſoin dans la guerre qu'il ſe propoſoit de faire à ſon Prince.

CEPENDANT les Envoyés abyſſiniens partis de Maſuah le 8 Février 1744, n'arriverent à Jidda que le 14 Avril. Ils manquerent la mouſſon. Tous les vaiſſeaux deſtinés pour le Caire avoient fait voile; & comme un malheur ne vient jamais ſeul, le Sherif de la Mecque voulut que la caravanne lui payât la même ſomme qu'elle avoit payée au Nayb. On refuſa: mais il fit ſoudain mettre Abd-el-Cader en priſon; & il ne le relâcha qu'au bout d'un an, lorſqu'on eut envoyé d'Abyſſinie l'argent néceſſaire. Il fut alors ſtipulé qu'à l'avenir ceux qui iroient au Caire chercher l'Abuna, payeroient à leur paſſage ſoixante-quinze onces d'or (1), & à leur retour quatre-

(1) Une once d'or vaut environ ſoixante livres tournois.

vingt-dix onces, tant au Sherif qu'au Nayb, qui en revanche défrayeroient l'Abuna & sa suite pendant qu'ils seroient dans leurs gouvernemens respectifs. Cet accord subsiste jusqu'à ce jour.

TANDIS que les Prêtres abyssiniens étoient encore à Jidda, Likianos d'Azazo, l'un d'eux, eut une querelle avec l'Arabe Abdulla, & renonça à la religion chrétienne pour embrasser celle de Mahomet. Théodore, Abdulla & Hamet Ali, étant alors restés seuls de leur bande, freterent un vaisseau pour se rendre à Suez, à l'extrémité du golphe d'Arabie. Mais, au bout d'un mois de navigation, Abdulla mourut, & Hamet Ali eut le même sort sept jours après son arrivée à Suez. Leur voyage de Jidda à Suez dura trois mois six jours, parce qu'ils voulurent faire voile avec une mousson contraire.

LE 25 Juin 1744, Théodore arriva au Caire, & remit au Patriarche le présent du Roi, en l'informant de la mort de l'Abuna, & du desir qu'on avoit de voir arriver son successeur. Le Patriarche ayant convoqué tous ses Evêques, ses Prêtres, ses Diacres, conféra la dignité vacante à un Cénobite de l'Ordre de Saint-Antoine, le seul Ordre de Moines que l'Eglise Cophte reconnoisse. Ces Moines menent une vie très-austere dans deux Couvens qu'ils ont dans le désert, ne se nourrissant que d'olives, de sardines (1), d'herbes & de fruits sauvages. Malgré cela, ils sont si attachés à leur solitude, que quand l'un d'eux est nommé à la Prélature

(1) Les sardines, très-communes dans la Méditerranée, sont la nourriture ordinaire des galériens & du bas-peuple.

Digitized by Google

d'Abyssinie, il faut un ordre du Bacha & un parti de Turcs pour le conduire enchaîné au Caire, où on le tient en prison jusqu'à ce qu'il soit sacré. Puis on le garde encore à vue, & on le force de s'embarquer pour l'Abyssinie, d'où il est certain de ne jamais revenir.

Le nouvel Abuna se rendit à Suez; en repartit le 20 de Septembre, & arriva à la fin de Novembre à Jidda. Au mois de Février 1745, il fit voile de Jidda, emmenant avec lui Abd-el-Cader, enfin délivré de sa prison. Le 7 Mars, il débarqua à Masuah, d'où il expédia un de ses gens pour informer de son arrivée le Roi, la Reine & le Ras Welled de l'Oul, qui s'empresserent de le faire complimenter, & de l'inviter à se rendre immédiatement à la Cour. Mais le Nayb ne voulut pas le laisser partir qu'il ne lui eût donné de l'argent; & Yasous sembloit croire qu'il lui en avoit assez coûté & ne pas se soucier de payer davantage.

Toutefois les prêtres & les dévots de la province du Tigré desiroient de retirer l'Abuna des mains du Nayb: mais ils voyoient en même tems que Yasous ne songeoit point à faire de nouvelles avances, & que, quoiqu'il en dît, le Ras Welled de l'Oul laisseroit le Prélat passer sa vie en prison, plutôt que de donner une seule once d'or pour l'en sortir. Dans ces circonstances, ils s'adresserent à un Grec, nommé Janni, dont j'aurai souvent occasion de parler par la suite. Il demeuroit à Adowa, étoit attaché à Michaël, & avoit beaucoup de rapports à Masuah. Ils le prierent donc d'employer quelque stratagême pour délivrer l'Abuna; & Janni se concerta avec les Moines du Couvent de Bizan, deux

desquels profiterent de la nuit pour tirer l'Abuna de sa captivité, & le conduisirent à travers le désert dans leur Couvent, tenant d'une main le *Myron*, c'est-à-dire l'huile sainte, & de l'autre son missel. Ainsi l'Abuna fut mis hors de danger: mais malheureusement il n'avoit point été question de Théodore, qui resta prisonnier à Masuah.

Le Nayb, irrité de la fuite de l'Abuna, voulut s'en venger sur le malheureux Théodore. Il le chargea de fers & le renferma dans un cachot, où ce pauvre Prêtre resta pendant deux mois. Il n'y eut même pas d'autre moyen de l'en retirer que de payer quatre-vingt onces d'or, sans quoi il y seroit demeuré pour jamais.

Cependant Yasous, étonné de toutes les insultes du Nayb, commença à s'en offenser. Il savoit déjà que non-seulement Michaël Suhul, Gouverneur du Tigré, mais même le Baharnagash, étoit le maître d'anéantir Masuah, sans prendre beaucoup de peine; & on lui apprit, en outre, qu'il régnoit une étroite amitié entre Michaël & le Nayb, & que c'étoit parce qu'il comptoit sur cette liaison, que le Nayb avoit traité insolemment, à plusieurs reprises, les envoyés du Roi.

Yasous voulut alors vérifier les choses par lui-même; & pour rompre les nœuds d'une amitié dangereuse, il marcha en Tigré à la tête d'une armée considérable. En passant à Adowa, résidence de Michaël Suhul, il parut charmé de l'apparence guerriere que cette Ville lui offrit, & de l'ordre & de la subordination qui y régnoit. Il y avoit eu alors, dit-on,

Digitized by Google

une inſurrection & beaucoup de troubles dans la province d'Enderta, où le Kaſmati Woldo commandoit. La nation ſauvage des Arabes, qui habitent le pays d'Azab, au-deſſous de celui d'Enderta, & les Dobas, nation de Paſteurs, plus ſauvage encore, s'il eſt poſſible, que la premiere, avoient ravagé les diſtricts abyſſiniens de leur voiſinage, brûlé les Egliſes, & égorgé tous les Prêtres qui étoient tombés ſous leurs mains. Ces excès aſſez criminels, ſans doute, furent encore aggravés par deux raiſons différentes. La premiere, c'étoit de rendre odieux le Kaſmati Woldo, ennemi juré de Michaël, & de faire croire qu'il étoit incapable de gouverner ſa province; la ſeconde, d'empêcher le Roi de pourſuivre ſes projets contre Maſuah, dont il avoit dit hautement qu'il vouloit punir le Nayb avec la plus grande ſévérité.

L'ON repréſenta donc au Roi, comme un devoir très-important & qui ne pouvoit point être différé, le ſoin de défendre ſes ſujets contre leurs ſauvages ennemis. Alors il marcha vers l'Enderta avec ſa rapidité ordinaire. Là, il fut joint par le Kaſmati Woldo, Officier vieux & expérimenté, qui ne demandant aucune grace, aucun avancement, payoit ſon tribut avec exactitude, s'occupoit conſtamment à défendre ſes frontieres contre les Dobas & les Azabos, & n'avoit point paru à la Cour depuis le regne de Tifilis.

APRÈS avoir reçu les informations dont il avoit beſoin ſur le pays qu'il ſe propoſoit d'envahir, le Roi prit avec lui les deux fils du Kaſmati Woldo, & entra dans le Royaume de Dancali, petit état Mahométan, toujours allié de l'Abyſſinie, & maintenant habité par un mélange de Gallas

étrangers, & de Taltals indigenes. Bientôt il atteignit Azasb, & il répandit la désolation dans toute l'étendue de cette Province, que la nature semble avoir destinée à n'être qu'un désert, mais que le commerce rendit autrefois l'un des plus riches endroits de la terre.

Yasous tourna alors à droite, & fondit sur les Dobas; qui, ne s'attendant point à voir marcher contr'eux une aussi puissante armée, prirent la fuite. Les vainqueurs s'emparerent de tout leur bétail; & jamais peut-être on n'en vit une aussi grande quantité en Abyssinie. De retour en Enderta, Yasous confirma le Kasmati Woldo dans son gouvernement, & lui accorda les marques de la plus grande faveur. Puis, content de sa victoire, il reprit le chemin de Gondar, remettant à un autre tems le soin de punir le Nayb.

A Adowa les soldats du Roi & ceux de Michael avoient eu querelle ensemble, & il en étoit resté plusieurs sur la place, sans que l'avantage parût être d'aucun côté. Comme les uns étoient d'Amhara & les autres du Tigré, contrées qui fournissent le plus de troupes, il étoit à craindre que la dispute ne devînt générale entre ces deux Provinces. Cependant on n'en parla point quand le Roi marcha contre les Azabos; ce ne fut qu'à son retour que Michael le pria de vouloir bien faire en sorte d'accorder lui-même les deux partis. Mais ce Prince répondit qu'il ne croyoit pas que la chose en valût la peine, & que les soldats feroient eux-mêmes leur paix quand ils seroient las de se quereller.

L'on ignore si ce fut cette affaire ou celle du Nayb qui fit

Digitized by Google

fit mander Michael à Gondar; mais le Roi ne fut pas plutôt arrivé dans sa capitale, qu'il envoya le Kasmati Ephraïm & le Shalaka Kesta en Tigré pour enjoindre au Gouverneur de cette Province de se rendre auprès de lui. Michael refusa d'obéir. Il prétendit que le Kasmati Woldo lui avoit enlevé l'affection du Roi, & que ce Monarque ne le demandoit à Gondar que pour le faire mourir, sous prétexte que ses soldats avoient eu quelque différend avec ceux de l'armée royale. Cette désobéissance fut rapportée à Yasous sans le moindre palliatif. Soudain ce Prince se mit en marche, & campa sur les bords de la riviere Waar, où peu de jours après il fut joint par le Ras Welled de l'Oul, dont l'intention étoit d'engager Michael à se soumettre; car Michael avoit été averti de ne pas se fier à la parole du Roi, à moins qu'il n'eût aussi celle de Welled de l'Oul.

CEPENDANT la célérité du Roi déconcerta Michael Suhul. Quoique bien accompagné & excellent Général, il n'osa point risquer de combattre son maître dans la plaine; car Yasous, facile & libéral envers les soldats, en étoit extrêmement chéri.

LA montagne de Samayat n'est pas une des plus escarpées du Tigré; mais défendue par des troupes bien armées & par un Général tel que Michael, elle pouvoit devenir d'un accès très-difficile. Il fit donc porter ses effets les plus précieux dans cette forteresse naturelle, & il en garda toutes les avenues, résolu d'y attendre le sort que la fortune lui réservoit. Le Roi s'avança alors jusqu'au pied de la montagne, & formant avec son armée un cercle tout autour, il

fit tenter l'assaut par quatre côtés à la fois. La premiere attaque étoit commandée par le Kasmati Ayo, Gouverneur du Begemder; la seconde, par le Kasmati Waragna, la troisieme, par le Kasmati Woldo, & la quatrieme par le Ras Welled de l'Oul. Le Monarque lui-même couroit sans cesse de tous côtés, donnant des ordres, encourageant les troupes, & combattant dans les rangs les plus avancés, comme un simple soldat. La montagne fut enfin escaladée de trois côtés, après beaucoup de perte; & Michael vaincu n'eut plus qu'un seul poste, qui bien qu'hors d'état de résister long-tems à l'armée du Roi, ne pouvoit être emporté sans beaucoup de sang répandu.

MICHAEL demanda à capituler. Mais avant de rendre son poste, il fit prier le Roi de lui envoyer un Officier de confiance, afin qu'il pût lui remettre tous ses trésors, qui, sans cela, seroient pillés par les soldats. On lui envoya deux Officiers au lieu d'un, & il leur donna, en effet, une quantité d'or immense, mais dont on ne sait pas précisément la valeur. Alors il descendit de la montagne, portant sur sa tête une pierre, & s'avouant coupable de trahison, ainsi qu'il est d'usage dans ces contrées, pour tous les rébelles vaincus.

CEPENDANT ce jour-là une tempête violente, mêlée de beaucoup de pluie, empêcha que Michael ne parût devant le Roi. Le Diable, à ce que croient les Abyssiniens, commença dès ce moment à entretenir avec Michael, un commerce qui a duré plusieurs années; & j'ai entendu souvent Michael, lui-même, se vanter d'être, depuis ce jour, en correspondance, non pas avec le Diable, mais avec l'Archange Michel, son patron.

Digitized by Google

Le 27 Décembre le Ras Welled de l'Oul ordonna à Michael de se vêtir d'un habit de pénitent; & suivi par ses compagnons d'infortune, & environné d'un grand nombre de soldats qui marchoient au bruit du tambour & enseignes déployées, il parut en présence du Roi.

Welled de l'Oul avoit eu beaucoup de peine à obtenir du Roi la grace de Michael. Mais le génie d'Yasous sembla faire un dernier effort pour se dérober lui & sa famille, au malheur qui l'attendoit. En voyant Michael prosterné devant lui, le Monarque s'abandonna à toute sa colere. Il frappa le rébelle de son pied, dit qu'il retiroit son pardon, & ordonna qu'on lui donnât la mort à l'instant même. Aussi-tôt le Ras Welled de l'Oul, le Kasmati Waragna, le Kasmati Woldo, & tous les principaux Officiers de la Cour & de l'Armée, tomberent la face contre terre, & implorerent la miséricorde du Roi. Yasous ne pardonna point, sans doute, dans son cœur; mais ne pouvant résister à des sollicitations si puissantes, il prononça ces paroles, qui furent bientôt après regardées comme une prophétie: » Je pardonne à ce » traître à votre seule considération, & parce que j'aime » mieux récompenser votre mérite que punir son crime. Mais » je vous prends tous à témoins que je me lave aujourd'hui » les mains devant Dieu, de tout le sang innocent que Mi- » chael versera avant d'achever de ruiner sa Patrie, comme » je sais qu'il le médite depuis long-tems au fond de son » cœur «.

Je ne puis m'empêcher de rapporter à l'occasion de ce discours, un fait dont j'ai été témoin à Gondar, dans le fort

Digitized by Google

de la tyrannie de Suhul Michaël. Un homme eut une querelle avec un autre, & l'accufa devant Michaël d'avoir cité les paroles du Roi, dans une hiftoire qu'il avoit écrite du regne d'Yafous, telles que je viens de les citer moi-même. Le livre fut apporté, le paffage lu, & je crus qu'il alloit être déchiré, ou que l'Auteur feroit pendu à un arbre, avec le livre attaché à fon cou. Mais au contraire, le Ras fe contenta de dire : « Si ce que cet homme a » écrit eft vrai, pourquoi feroit-il blâmable ? » Puis fe tournant vers Tecla Haimanout, l'un des Juges fuprêmes, il ajouta, en faifant une grimace : « Ne vous en fouvenez-vous » pas ? Je crois qu'Yafous parla ainfi. » Le livre fut foudain rendu à l'Auteur, fans qu'on lui donnât ordre d'effacer le paffage ; & il n'en fut même plus queftion. Michaël ne vouloit point empêcher qu'Yafous & fes defcendans fuffent prophetes, il vouloit feulement qu'ils ne fuffent point Rois.

Quand Yafous eut prononcé le pardon de Michaël, un filence profond régna autour de lui, au lieu des acclamations de joie qu'on fait prefque toujours entendre en pareil cas. Le Roi chargea le Ras Welled de l'Oul de ramener l'armée à Gondar, où ce Général rentra avec beaucoup de pompe, tandis que le Monarque, l'efprit toujours rempli de fes preffentimens, fe retira dans une ifle pour jeûner & fe recueillir, d'après un vœu qu'il avoit fait. Sa dévotion accomplie, ce Prince retourna à Gondar ; & comme la paix régnoit autour de lui, il recommença les embelliffemens interrompus de fon palais. Une grande quantité de glaces venoit de lui être envoyée en préfent par le Nayb de Mafuah, qui après les revers de fon ami Michaël, commençoit à craindre pour le fort de fon ifle.

Digitized by Google

MAIS tandis qu'Yasous reprenoit son goût pour les arts, le Kasmati Ayo, Gouverneur du Begemder, lui manda qu'il venoit de vaincre, en bataille rangée, les habitans du Lasta, dans leur propre pays; que leurs montagnes étoient conquises, leurs troupes dispersées; & qu'enfin, il avoit soumis toute cette province, révoltée depuis Hatzé Socinios, c'est-à-dire, depuis plus de cent ans. Bientôt après, Ayo lui-même vint porter les trophées de sa victoire devant le Roi, & conduisit à sa suite les principaux habitans du Lasta pour leur faire prêter serment de fidélité.

LE Monarque eut beaucoup de satisfaction en apprenant ce succès, & sur-tout en recevant les hommages des Lastiens. Il donna à Ayo le gouvernement du Lasta, avec celui du Begemder qu'il avoit déja. Ensuite il fit parer ce Général d'un habillement superbe, ainsi que les Lastiens qui l'avoient accompagné. Cependant, la fin de cette année fut moins heureuse que le commencement. Des nuées de sauterelles couvrirent la campagne; & la famine parut inévitable, parce qu'en dévorant tout ce qui étoit verd, ces animaux, contre l'ordinaire, s'attacherent principalement au grain. Il faut observer, cependant, que ce fléau n'est pas si commun en Abyssinie, que les Jésuites l'ont prétendu. Ces bons Peres ont souvent imaginé, dans ce pays-là, des légions de sauterelles, afin de pouvoir les en chasser par leurs miracles.

MICHAEL demeura quelque tems en prison, sous la garde du Ras Welled de l'Oul: mais il fut enfin mis pleinement en liberté. Le 17 Septembre 1746, & la dix-septiéme année

du regne d'Yasous, ce Prince fit une grande promotion d'Officiers généraux, & il rendit le gouvernement du Tigré à Michaël, qui soudain en alla prendre possession. Dès qu'il parut, ses soldats, ses anciens amis s'empresserent autour de lui pour le féliciter sur un événement qu'ils regardoient tous comme un miracle. Michaël, loin de chercher à leur ôter cette idée, la fortifia, en faisant entendre à ses plus intimes amis qu'il avoit eu une révélation qui lui assuroit qu'il étoit désormais sous la protection immédiate de l'Archange Michel, & qu'il pouvoit le consulter toutes les fois qu'il en auroit besoin.

Aussi-tôt qu'il eut rassemblé une armée, il attaqua, sans aucune provocation, le Kasmati Woldo, qu'il vainquit deux fois en bataille rangée, & qu'il força de se retirer chez les Gallas. Là, Michaël acheta la mort de cet Officier par quelques légers présens; & Woldo fut bientôt après assassiné, destinée ordinaire de tous ceux qui ont recours à cette nation barbare.

Il doit sembler extraordinaire que Yasous qui connoissoit par expérience ces deux Officiers, & qui savoit que l'un étoit non moins distingué par sa fidélité, que l'autre par son esprit de rébellion, souffrît lâchement que le brave Woldo succombât à la haine du traître Michaël. Mais la vérité est que Michaël acquit de la faveur dès l'instant qu'il eut accès auprès du Roi & de la Reine sa mere. Justement regardé comme un des plus habiles guerriers de l'Abyssinie, il étoit encore plus habile dans les négociations & les intrigues de

la Cour. Parlant avec beaucoup d'agrément dans la conversation ordinaire, il entraînoit au conseil par la force & l'abondance de ses discours ; & sa diction, soit qu'il parlât l'amharic ou la langue du Tigré, étoit beaucoup plus correcte & plus élégante que celle de tous les autres courtisans. Ferme dans ses projets, il savoit paroître y renoncer aisément & sans regret, quand il voyoit que les circonstances ne lui étoient pas favorables ; & s'il se montroit ardent à acquérir des richesses dans son gouvernement, s'il n'épargnoit aucune espece de moyens pour s'en procurer, il prodiguoit l'or, dès qu'il arrivoit à Gondar ; car il ne faisoit cas de ce métal, qu'autant qu'il lui servoit à corrompre les hommes pour arriver à ses fins.

LORSQU'OBLIGÉ de céder à la force sur la montagne de Samayat, il livra ses trésors, il en fit, dit-on, lui-même plusieurs parts. La plus forte fut portée au Roi, qui crut avoir reçu le tout ; d'autres, destinées à l'Iteghé & au Ras Welled de l'Oul, leur furent remises par les Officiers, à qui il les confia, & qui se garderent bien de le divulguer, de peur de se faire de trop puissants ennemis. Le Kasmati Waragna, & même le Kasmati Woldo, ne furent point oubliés dans cette distribution, quoique Michaël fût l'ennemi de ce dernier qu'il pilla & fit égorger depuis. Tout Gondar s'attacha à son parti, parce qu'il captiva tous les esprits par ses générosités. Enfin en plaçant ainsi son argent, il ne manqua pas d'en retirer par la suite un gros intérêt.

CEPENDANT Yasous, tant de fois victorieux, avoit à cœur de tirer vengeance de la défaite de ses troupes à Sennaar ;

quoique sa fierté ne lui permît pas de regarder cet affront comme personnel. Il rentra donc en campagne, & il dirigea sa marche vers l'Atbara : mais au lieu de côtoyer le Dender, il descendit le long des bords du Tacazzé. Arrivé au milieu des Pasteurs, & ne trouvant aucune résistance de leur part, il fondit sur la tribu des Daveinas, qui lors de sa premiere expédition, avoit combattu l'armée du Ras Welled de l'Oul. Cette fois-ci, les Daveinas, à la premiere nouvelle de l'approche de Yasous, s'empresserent à se soumettre : mais malgré toutes leurs promesses & leur desir de conserver la paix, il extermina leur tribu presque toute entiere.

TANDIS que le Roi faisoit la guerre sur les frontieres de son Empire, Suhul Michaël se conduisit comme le sujet le plus vaillant & le plus fidèle. Il fit passer continuellement à ce Prince les avis les plus utiles; il lui fournit des provisions, il lui envoya des détachemens pour recruter son armée & pour garnir les postes les plus commodes & les plus importans, en cas qu'il eût besoin de faire retraite.

YASOUS fut si satisfait de sa brillante campagne, & si sensible au zele de Michael, qu'il le chargea de se rendre à Gondar pour y commander en son absence. Ce ne fut point cette fois-ci comme avant la prise de Samayat. Michael n'hésita pas à partir pour se rendre dans la capitale. Il s'empressa d'aller jouir de sa place avant la cessation des pluies, & le 30 Août 1747 il arriva à Gondar chargé d'or, & avec peu de soldats, à la vérité, mais qui tous étoient des hommes choisis & en meilleur ordre que ceux que le Roi avoit jamais pu avoir.

PERSONNE

Digitized by Google

Personne ne pensa plus dès-lors qu'il fût possible d'arrêter le cours de la fortune de Michael. Lui seul sembloit ne pas le croire. Il étoit plus modeste & plus affable qu'auparavant. Il continuoit à répandre les présens & les largesses pour se faire des créatures & des amis; & il y réussit si bien, qu'il en ajouta un nombre immense à la foule de ceux qu'il avoit déjà. A la Cour il n'afficha aucune hauteur, il ne prétendit à aucune distinction, pas même à celle qui étoit due à sa place, & il se conduisit comme ne devant jamais y fixer son séjour.

Un jour que Michael dînoit avec le Kasmati Geta, Gouverneur du Samen, & l'un des freres de la Reine mere, il buvoit dans un verre commun qu'on appelle Brulhé, quoique le privilege & la coutume du Gouverneur du Tigré soit de boire dans une coupe d'or. Quelqu'un lui demanda pourquoi il n'usoit pas de son droit? Tout mon or est au ciel, répondit-il, en faisant allusion à la montagne de Samayat, où il avoit distribué ses trésors, quand il avoit été obligé de se rendre, & dont le nom signifie ciel. Le Roi, qui aimoit beaucoup ces réparties, ces jeux de mots dans lesquels Michael excelloit, ayant entendu raconter celui-ci, envoya à ce Général une coupe d'or, avec un billet où étoit écrit: « Heureux ceux qui placent leur trésor dans » le ciel »: & aussi-tôt Michael fit graver ces paroles sur la coupe même. Je ne suis pas sûr de ce que cette coupe est devenue. J'ai souvent désiré de pouvoir l'acheter. Michael s'en servoit la premiere fois que je le vis dîner, au retour de son expédition contre l'Abbé Salama : mais de-

puis je ne l'ai remarquée ni à Serbraxos, ni ailleurs. J'ai seulement entendu dire à un Grec, que Michael l'avoit envoyée par Ozoro Esther, en présent à l'Église de S. Michel en Tigré.

En revenant de l'Atbara, le Roi ajouta au Gouvernement du Tigré l'Enderta, & bientôt après le Siré, & toutes les provinces qui sont entre le Tacazzé & la mer Rouge; de sorte que Michael se trouva maître de la moitié de l'Abyssinie.

La fin du regne de Yasous ne fut marquée par aucune guerre étrangere. Ce Monarque se livra tranquillement dans son palais à ses amusemens & à ses occupations ordinaires. Il y eut à la vérité quelques expéditions contre les Pasteurs, mais le commandement en fut confié au Palambaras Selassé, qui soumit presque tout jusqu'auprès de Suakem: Yasous se borna d'abord à ravager la péninsule d'Atbara, & ses armées ne passerent point à l'orient du Tacazzé: mais malgré cela elles appauvrirent tout le pays. Ensuite il donna ordre au Baharnagash & à quelques autres Généraux d'entrer dans la contrée de Derkin, qui s'étend entre le fleuve Mareb & la province d'Atbara, & de porter même leurs armes jusques dans cette partie, qui est entre les montagnes & le même fleuve Mareb, & qu'on connoît sous le nom d'Ajam. C'est là que le Baharnagash vainquit Hassine Wed Ageeb, & fit un grand carnage de ses troupes. Ensuite le Palambaras Selassé livra bataille à la nombreuse tribu des Pasteurs du Jibbel Musa, & les ayant défaits presque sans résistance, il prit leur Sheik, sa femme, sa famille &

Digitized by Google

ses troupeaux, qu'il conduisit en triomphe à Gondar. Là ce Sheik promit obéissance & fidélité au Roi, qui le traita amicalement, & qui non-seulement lui rendit tout ce qu'on lui avoit pris, mais encore le combla de présens.

Cette même année, la vingt-quatrieme du regne de Yasous, ce prince tomba malade, & mourut fort peu de tems après, le 21 Juin 1753. Comme il étoit encore jeune & d'une forte constitution, on crut qu'il avoit été empoisonné par quelques parens de la Reine, qui désiroient une seconde minorité, plutôt que de continuer à servir sous un Roi, dont toutes les actions montroient qu'il ne vouloit point se laisser gouverner, & sur-tout par eux.

Yasous fut marié fort jeune à une femme d'une famille noble de la province d'Amhara, & il en eut deux fils nommés Adigo & Aylo. Mais la Reine-mere Welleta Georgis fut tellement blessée de ce que cette femme vouloit prendre quelque part au Gouvernement, & introduire ses parens à la Cour, qu'elle engagea le Roi à exiler sur la montagne de Wechné & son épouse & ses deux enfans.

Pour se mettre désormais à l'abri de toute rivalité, l'Iteghé entreprit ce qu'on n'avoit point encore vu en Abyssinie. Elle fit épouser au Roi son fils une femme de la race des Gallas. Cette jeune personne se nommoit Wobit, & étoit fille de ce même Amitzo, qui avoit accueilli amicalement Bacuffa, lorsque, jeune encore, ce Prince s'étoit échappé de sa prison de Wechné. Amitzo étoit de la tribu

des Edjows, & de la division des Tolumas, c'est-à-dire des Gallas méridionaux, qui habitent sur les frontieres de l'Amhara. Ces Gallas sont regardés comme moins barbares que les autres. Mais n'importe, ils sont Gallas, & c'en est assez. Leurs guerres avec les Abyssiniens ont fait couler des torrens de sang; & il existe contr'eux des préjugés que tous les mariages possibles ne peuvent effacer. Cependant Wobit fut conduite à Gondar; on la baptisa sous le nom de Bessabée, & elle épousa Yasous, dont elle eut un fils nommé Joas qui succéda à son pere.

JOAS.

De 1753 à 1768.

Joas favorise les Gallas de sa famille. — Dissensions qu'occasionne leur introduction à la Cour. — Guerre du Begemder. Le Ras Michael vient à Gondar. — Il défait Ayo. — Mariam Barea refuse de seconder la haine de la Cour. — Joas favorise Waragna Fasil. Bataille d'Azazo. — Le Roi est assassiné dans son palais.

Dès qu'on apprit la mort de Yasous, tous les anciens Officiers de la couronne se rappellant le tumulte & les troubles qui avoient désolé Gondar à l'avénemnt de ce Prince, accoururent du fond de leurs Gouvernemens, conduisant chacun une petite armée bien disciplinée & suffisante pour

renforcer le parti de Ras Welled de l'Oul, qu'ils regardoient tous comme le pere de la patrie.

Le premier qui se présenta dans la capitale étoit le Kasmati Waragna, Gouverneur du Damot, puis vint Ayo, Gouverneur du Begemder, & bientôt après Suhul Michael, Gouverneur du Tigré. Ces trois Généraux entrerent dans le palais à la suite de Welled de l'Oul, & reçurent des mains de l'Iteghé le jeune Joas, qu'ils firent proclamer Roi, avec les formalités accoutumées, & sans la moindre résistance.

SOUDAIN on fit un grand nombre de promotions. Mais plusieurs personnes observerent avec peine que les parens de l'Iteghé étoient en si grand nombre, qu'ils suffisoient pour remplir désormais tous les grands emplois, & qu'on ne donnoit plus rien aux anciennes familles nobles, qui avoient été jadis les soutiens du trône, à moins qu'elles n'eussent quelqu'alliance qui les rapprochât de la Reine mere.

WELLED HAWARAYAT, fils de Suhul Michael, Gouverneur du Tigré, avoit épousé la troisieme fille de cette Reine, qu'on nommoit Ozoro Altash, & qui n'étoit presque qu'un enfant. Long-tems auparavant Netcho de Tcherkin s'étoit marié à Ozoro Esther, également fort jeune alors, quoiqu'elle fût l'ainée des trois; & enfin Suhul Michael, tout âgé qu'il étoit, déclara ses prétentions sur la cadette, Ozoro Welleta Israel. L'amour de ce vieillard fut reçu avec beaucoup de dédain par la jeune Princesse, qui le tourna si fort

en ridicule, que Michael vivement offensé ne manqua aucune occasion de lui en marquer son ressentiment tout le tems qu'il eut la puissance en main.

Le premier qui troubla la paix du nouveau regne, fut Nanna Georgis, Chef d'une des Tribus des Agows du Damot. Accoutumé à haïr les Gallas, vivans sur la rive du Nil opposée à son pays & ses ennemis naturels, Nanna Georgis ne put voir qu'avec une peine extrême nommer Gouverneur du Damot le Kasmati Waragna, homme de mérite, il est vrai, mais Galla, mais en état d'exterminer la province en un moment, s'il appelloit à son secours ses barbares compatriotes.

Waragna savoit sans doute combien il lui étoit aisé d'employer un tel secours : mais il en redoutoit le danger pour sa province. Aussi en se plaignant dans le Conseil du Roi de l'insurrection de Nanna Georgis, il refusa de se charger de le punir, à moins qu'on ne lui donnât pour adjoint dans cette commission le Kasmati Eshté, frere de la Reine, & Gouverneur d'Ibaba, l'une des résidences royales.

Les Agows sont ceux qui paient au Roi d'Abyssinie le plus fort tribut en or, & qui fournissent à Gondar le plus de provisions de toute espece ; de sorte que s'ils éprouvent la moindre calamité, elle se fait soudain ressentir dans la capitale. Les Agows le savent, & cela leur inspire un excès de confiance dont ils ont souvent été dupes, comme ils le furent en cette occasion. Waragna & Eshté partirent de

Gondar à la tête d'une armée composée de vétérans de la maison du Roi, & de soldats du Maitsha dépendans d'Ibaba; & sans qu'ils eussent besoin qu'un seul Galla passât le Nil pour venir à leur secours, ils triompherent aisément des Agows. Les principaux guerriers de cette nation périrent, & la tribu de Nanna Georgis fut presqu'entiérement détruite.

CEPENDANT Nanna Georgis lui-même, auquel on en vouloit principalement comme auteur de la révolte, eut le bonheur de s'échapper, quoiqu'il eût été blessé sur le champ de bataille. La haine qui avoit éclaté depuis long tems entre les Agows & la race de Waragna fut dès ce moment portée à l'excès, & s'étendit jusqu'à leur postérité, comme nous le verrons bientôt par le récit de la sanglante & funeste bataille de Banja.

A peine les troubles du Damot furent-ils appaisés, qu'une autre querelle fixa l'attention du Gouvernement. Les Moines des rochers de Magwena porterent des plaintes contre le Kasmati Netcho de Tcherkin, gendre de la Reine. Le district de Magwena comprend une chaîne de montagnes, dont les sommets pierreux sont une partie de l'année calcinés par un soleil brûlant, mais qui pendant quelques mois reçoivent des torrents de pluie, qui recueillies dans des cavernes profondes & ne pouvant s'évaporer, entretiennent dans quelques endroits abrités à l'entour une verdure charmante, & en rendent le séjour délicieux dans le tems le plus chaud de l'année. En outre comme ces montagnes sont très-éle-

Digitized by Google

vées, l'air y eſt très-pur, & elles demeurent exemptes de ces fievres empeſtées qui déſolent les plaines.

NETCHO étoit homme de plaiſir; & il penſoit que puiſque les Moines, en ſe retirant ſur des rochers & dans des déſerts, prétendoient ſe mortifier, les gazons verdoyans & fleuris, les bocages de Magwena lui convenoient mieux pour goûter le bonheur avec la jeune & belle Ozoro Eſther, qu'à une troupe d'hommes auſteres toujours en guerre avec les plaiſirs. D'après ces principes, qu'il eût été aſſez difficile aux Moines même de réfuter raiſonnablement, Netcho s'empara d'un ſéjour qui, bien que poſſédé par des Saints, ſembloit fait pour d'autres jouiſſances que les leurs. Mais les Moines crierent ſoudain au ſacrilege. Le Kaſmati Netcho fut excommunié & dévoué à la vengeance divine. On envoya une armée contre lui. Il fut vaincu, pris & envoyé ſur une montagne dans le Walkayt, où il mourut peu de tems après. L'Iteghé n'avoit pu s'empêcher de témoigner ſon mécontentement, & avoit eu ſoin de prendre auprès d'elle Ozoro Eſther & ſon fils unique Confu, afin qu'ils ne fuſſent pas enveloppés dans la vengeance des Moines, & qu'ils ne portaſſent pas la peine du prétendu ſacrilege de l'imprudent Netcho.

LE Kaſmati Waragna termina alors une carriere longue & glorieuſe. Quoiqu'étranger, ſa fidélité ne s'étoit pas un inſtant démentie, & il avoit pluſieurs fois ſauvé l'Etat par ſon activité, par ſa ſageſſe & par ſon courage. Il fournit à la fois l'exemple preſqu'unique dans l'hiſtoire d'Abyſſinie, d'un Général, d'un Gouverneur de Province, qui n'entra dans

dans aucune conſpiration contre ſon Prince, & l'exemple non moins remarquable de la ſagacité de Bacuſſa, qui, dans une ſeule converſation pendant que Waragna s'occupoit à laver ſa tunique, reconnut ſa capacité & lui confia enſuite les emplois dans leſquels cet Officier le ſervit utilement, lui, ſon fils, & ſon petit-fils.

PEU de tems après Ayo, Gouverneur du Begemder, & d'un âge très-avancé, arriva à Gondar, & remit ſon gouvernement entre les mains de la Reine, d'après un arrangement propoſé, par lequel cet emploi devoit paſſer à Mariam Barea, fils d'Ayo, jeune homme qui, de tous les Abyſſiniens de ſon tems, donnoit les plus belles eſpérances. Une autre marque de faveur, qui ſuivit bientôt celle-ci, & qui peut-être en fut la cauſe, c'eſt qu'Ozoro Eſther, veuve de Netcho, mais encore très-jeune, fut mariée au nouveau Gouverneur du Begemder, union qui fut généralement approuvée, en comblant les deſirs de la jeune Ozoro; car Mariam Barea poſſédoit toutes les qualités qui peuvent rendre un homme agréable au public, & il étoit impoſſible de voir & d'entendre Ozoro Eſther, ſans s'attacher à elle pour jamais.

CEPENDANT on murmuroit encore ſourdement de ce que les graces, les faveurs de la Cour ne cherchoient plus le mérite que dans la famille de la Reine; & le mécontentement devint bientôt ſi général, que la grande autorité du Ras Welled de l'Oul, frere de l'Iteghé, put ſeule empêcher ce feu caché d'éclater & d'embrâſer le Royaume.

CZORO-Wobit, mere du Roi Joas, étoit, comme nous l'avons dit, née parmi les Gallas. Auſſi à l'avénement de ce jeune Prince au trône, on lui envoya douze cents cavaliers Gallas comme appartenans à ſa mere. Pluſieurs de leurs compatriotes les ſuivirent, les uns pouſſés par un deſir de curioſité, & les autres par attachement pour leurs compagnons ou par envie de faire fortune; & enfin ils vinrent en aſſez grand nombre, pour qu'on pût en former un corps de ſix cents hommes d'infanterie, dont on donna le commandement à l'un d'entr'eux, nommé Woshεka. Par ce moyen, l'autorité de la Régente ſembla s'être encore affermie ſous le jeune Roi Joas, qui étoit entiérement ſoumis à ſa mere.

LA maiſon du Roi étoit compoſée de quatre corps de troupes abſolument dévouées au Monarque. La cavalerie Koccob étoit commandée par un jeune Arménien, qui n'étoit pas encore âgé de trente ans. Son pere l'avoit laiſſé en Abyſſinie, ſous le regne de Yaſous, & les Grecs avoient pris ſoin de ſon éducation. Il étoit encore extrêmement jeune, quand Yaſous commença à le diſtinguer, & l'envoya pluſieurs fois à Maſuah & en Arabie, ce qui le fit connoître du Ras Michaël. A la mort de Yaſous, l'Iteghé le plaça auprès de ſon petit-fils Joas, en qualité de Baalomal, c'eſt-à-dire de Gentilhomme de la chambre ou de Compagnon du Roi. Bientôt il devint Aſaleſſa-el-Camisha, ce qui veut dire Ecuyer du Roi & enfin il fut élevé à l'emploi de Billetana Gueta Dakakin, c'eſt-à-dire de Grand Chambellan ou Maître de la Maiſon du Roi, la troiſieme place du Gouvernement, & qui donne droit de ſuppléer tous les Gouverneurs de Province lorſqu'ils ſont à Gondar.

Digitized by Google

Il n'y a nul doute que si Joas avoit régné aussi long-tems que son pere, l'arménien ne fût devenu Ras d'Abyssinie. Indépendamment de sa propre langue, ce jeune homme s'énonçoit facilement en turc, en arabe, en malabar, & dans le langage du Tigré; & il étoit encore supérieur dans l'Amharic, qu'il parloit, dit-on, aussi purement, aussi élégamment que le Ras Michaël même. On assure qu'il avoit aussi quelque connoissance en Jurisprudence. Je ne sais pas où il l'avoit puisée; mais les Juges en avoient si bonne opinion, qu'ils le prioient souvent de venir siéger à leur Tribunal; & alors il se mettoit au bout de la table à la place même réservée au Roi, s'il veut y venir; mais on voit, d'après le témoignage de l'histoire, qu'il n'y vient jamais. Le jeune arménien, dont nous parlons, faisoit mieux. Il alloit s'asseoir certains jours de la semaine, avant le lever du soleil, dans la place du marché; & dès que le jour commençoit, il rendoit la justice.

Quand je passai à Loheïa, je vis ce jeune homme qui revenoit alors des Indes avec son pere, & qui avoit à vendre une quantité considérable de diamans & d'autres pierres précieuses. Ses larmes couloient en abondance quand il me parla (1) de l'Abyssinie, d'où il étoit banni; & il me pria avec instance de le prendre avec moi : mais je fus obligé de le refuser, car j'avois assez à faire de répondre pour moi, sans oser me charger de personne.

---

(1) Nous ne pûmes parler qu'arabe; car il n'entendoit aucune langue européenne.

La maniere dont les Gallas étoient établis à la Cour d'Abyssinie, engagea plusieurs de leurs compatriotes à venir les joindre. Le jeune Roi appella auprès de lui deux de ses oncles; & non-seulement ils se rendirent à son invitation, mais ils amenerent avec eux mille cavaliers. La Reine Wobit, sœur de ces deux jeunes chefs Gallas, venoit de mourir quand ses freres arriverent. L'un se nommoit Brulhè, & l'autre Lubo. Bientôt après qu'ils furent à la Cour, on n'entendoit plus parler que le Galla. Joas, lui-même, préféroit cette langue à toute autre. Il se confioit tout entier à ses deux oncles, & comme ils étoient l'un & l'autre fort intrigans, ils résolurent de se faire un parti dans l'Etat, & de mettre le Roi à la tête. Ce projet ne fut pas plutôt conçu, qu'ils commencerent à l'exécuter : mais les Abyssiniens voyoient avec horreur un gouvernement Galla, un gouvernement ennemi établi dans le sein de la capitale, & dominer toute l'Abyssinie.

Woodage avoit été long-tems Gouverneur de l'Amhara. C'étoit lui qui, sous le regne de Bacuffa, avoit remplacé le Palambaras Duré, lorsqu'il fut élevé à la dignité de Ras. Ils étoient enfin l'un & l'autre chefs des deux seules familles illustres d'Amhara, dans lesquelles le gouvernement de la province tomboit alternativement.

Dans une expédition en Atbara, Woodage avoit enlevé la fille d'un arabe Pasteur, & l'ayant fait baptiser, il vécut avec elle comme avec sa maitresse. Mais l'amour qu'avoit Woodage pour cette belle esclave, n'étoit point payé de retour. Elle aimoit au contraire le fils aîné de son maître;

& la paſſion des deux jeunes amans fit tant de progrès, qu'elle fut bientôt découverte. Woodage en fut irrité. Mais au lieu d'avoir recours à un tribunal ordinaire, il fit venir ſes freres & quelques autres de ſes parens, & il examina l'affaire avec eux, en invitant ſon fils à ſe défendre. Le crime fut prouvé; & ſoudain, de ſa propre autorité, Woodage condamna le jeune homme à la mort, & le fit pendre à une des poutres de ſa maiſon. Quant à la belle eſclave, il ne lui infligea aucun châtiment, ſentant bien qu'elle n'étoit pas obligée à avoir de l'affection pour un maître, qui l'avoit privée de ſes parens & de ſa liberté.

Un exemple ſi ſévere de l'autorité paternelle étoit nouveau en Abyſſinie; & Bacuſſa en fut ſi indigné, qu'il ôta à Woodage ſon emploi & le bannit de l'Amhara, où commanda de nouveau le Palambaras Duré. Une autre circonſtance lui fut encore très-défavorable : il étoit parent de la premiere femme de Yaſous, de cette même Reine que les intrigues de l'Iteghé avoient fait exiler ſur la montagne de Wechné, ainſi que le jeune Prince ſon fils, au préjudice duquel on avoit porté Joas ſur le trône.

Cependant le Palambaras Duré mourut, & comme ſon gouvernement revenoit de droit à Woodage, qui ne plaiſoit point au peuple, le Galla Lubo, oncle du Roi, le demanda & l'obtint. Tout Gondar murmura de cet étrange choix. Amitzo étoit déjà avec ſes Edjows campé ſur les frontieres méridionales de l'Amhara, & il n'étoit pas douteux que cette nomination ne l'engageât à ſe mettre pour jamais en poſſeſſion de cette province. Auſſi les Abyſſiniens vouloient-

ils prendre les armes pour s'oppoſer à l'inveſtiture de l'oncle du Roi. On penſoit même que l'Itcghé fomentoit par-deſſous main cette diſſenſion. Mais le Roi effrayé des emportemens & de la violence du peuple, ſe rètracta par les ſages conſeils du Ras Welled de l'Oul.

DANS ce tems-là Michaël Suhul, témoin de ces querelles, mais ſe gardant bien de s'en mêler, parce qu'il voyoit que les deux partis le ſervoient également l'un & l'autre par leur animoſité, vint à Gondar, chargé d'une commiſſion importante, & étala beaucoup de pompe & de magnificence.

BAADY, fils de l'Oul, Roi des Funges, ou plutôt comme on les appelle dans les annales abyſſiniennes, des Nobas (1), Baady, ce même Prince qui avoit défait l'armée de Yaſous devant Sennaar, fut détrôné en 1764, aprés un regne ſanguinaire & tyrannique de onze ans. Le Sheik Adelan, premier Miniſtre, & ſon frere Aboukalec, Gouverneurs du Kardofan, s'étoient réunis pour mettre, à la place de Baady, ſon fils Naſſer, & Baady, vint implorer le ſecours de Suhul Michaël, dont la renommée étoit étendue dans tout l'Atbara. Michaël l'accueillit favorablement & lui promit de le ſervir, de le reconduire avec une armée à Sennaar, de le remettre ſur ſon trône enfin, ſi le Roi d'Abyſſinie le lui commandoit.

MICHAEL préſenta Baady au Roi d'Abyſſinie; & le Prince

(1) *Noba*, dans le langage du Sennaar, ſignifie ſoldat. Il eſt probable que c'eſt de là qu'eſt dérivé l'ancien nom de *Nubie*.

Digitized by Google

détrôné s'humiliant d'une maniere indigne d'un Souverain, & que le successeur de Joas n'auroit assurément point souffert, baisa la terre & se déclara vassal de l'Abyssinie. Joas lui assigna un grand revenu & lui donna le gouvernement du Ras-el-Feel, près des frontieres du Sennaar, où le Ras Welled de l'Oul lui conseilla d'attendre patiemment que les dissensions, qu'il y avoit à la Cour, fussent appaisées, & qu'on pût donner ordre à Michaël de le rétablir dans son Royaume. L'avis étoit sage : mais celui qui le recevoit manquoit de sagesse, & il ne le suivit pas. Après avoir été quelque tems dans le Ras-el-Feel, Baady se laissa gagner par les intrigues d'Adelan, & quittant un asyle sûr, il s'avança dans l'Atbara, où il fut fait prisonnier par Welled Hassen, Sheik de Teawa, qui le fit égorger secrettement, comme nous le verrons par la suite.

Cependant la mort du Ras Welled de l'Oul qui arriva en ce tems-là fut un signal de guerre pour tous les partis. Sa prudence respectée avoit pu seule les contenir. Mais aussitôt qu'il eut fermé les yeux, on vit commencer une guerre civile qui étoit dans toute sa force pendant mon séjour en Abyssinie, & qui dure depuis sans qu'on puisse en prévoir la fin.

L'ascendant qu'avoient acquis les deux oncles du Roi & tous les autres Gallas, l'affection extraordinaire que ce Monarque leur témoignoit, les principes sanguinaires & sans foi qu'ils lui inspiroient, tout enfin causoit de vives alarmes à l'Iteghé & à ses parens, dont le crédit diminuoit chaque jour. La mort de Welled de l'Oul fut un coup ter-

Digitized by Google

rible pour eux, & sembla les menacer d'une ruine totale. Cependant pour tâcher de balancer le pouvoir du parti Galla, ils s'associerent Mariam Barea, qui avoit récemment épousé la jeune veuve Ozoro Esther, & qui étoit en possession d'une province regardée comme la seconde pour sa force & sa richesse, & devenue encore plus importante par rapport à son Gouverneur. Le parti Galla trembla que Mariam Barea ne fût rappellé à Gondar, & nommé Ras à la place de Welled de l'Oul, tandis que d'un autre côté Mariam Barea & le Kasmati Eshté, dès long-tems liés par inclination & maintenant par le sang, craignoient pour leur propre existence, & prirent le parti de chercher à s'affranchir pour jamais d'une rivalité trop dangereuse.

En prenant le gouvernement du Damot, Eshté avoit trouvé les Djawis établis sur les frontieres de cette province & très-inclinés à la révolte. Malgré la paix conclue entr'eux & les Agows, depuis la défaite de leur Chef Nanna Georgis, les Gallas avoient continué à commettre des actes d'hostilité & à piller tout ce qu'ils avoient pu.

Eshté étoit trop honnête-homme pour souffrir ces déprédations. Mais les Djawis regrettant encore la perte de Waragna, & ne songeant qu'à l'avantage d'avoir pour Gouverneur du Damot un homme tel que lui, vouloient par toutes sortes de moyens obliger les Ministres de donner ce Gouvernement à Fasil son fils, & de le rendre héréditaire dans sa famille.

Ce Fasil, que nous appellerons désormais Waragna Fasil, pour

pour le diftinguer de beaucoup d'autres Officiers Abyffiniens du même nom, étoit alors âgé d'environ vingt-deux ans, & avoit été attaché au Kafmati Eshté, qui venoit de lui donner un petit commandement chez fes compatriotes les Djawis du Damot. Il fe conduifit dans cette place de maniere à faire efpérer qu'il obtiendroit bientôt de l'avancement.

CEPENDANT l'infolence des Djawis s'accrut au point qu'ils offrirent la bataille à Eshté. Mais ils furent repouffés jufqu'au-delà du Nil, & ils allerent chercher un refuge chez leurs compatriotes. Eshté réveillé de fon affoupiffement, fe montra, comme il l'étoit en effet, un très-brave guerrier. Il traverfa le Nil dans un endroit où on n'avoit pas encore tenté de le paffer; & quoiqu'il y perdit beaucoup de monde, il s'en dédommagea en quelque forte par l'avantage qu'il eut de pouvoir tomber à l'improvifte fur les Gallas. Il détruifit ou difperfa plufieurs de leurs tribus, il s'empara de leurs récoltes, de leurs troupeaux, de leurs femmes, de leurs enfans, & les força de confentir à la paix aux conditions qu'il lui plut de leur impofer. Après quoi il repaffa le Nil, & il rendit aux Djawis foumis leur ancienne poffeffion.

A la mort de Walled de l'Oul, Eshté fachant que les intentions de l'Iteghé étoient qu'il lui fuccédât dans la place de Ras, voulut faire la revue de fes troupes, pour pouvoir connoître les moyens qu'il avoit de foutenir fes prétentions. Les Damots, les Agows, les Gouttos, les Maitshas partirent foudain pour fe joindre à lui, & Waragna

Fasil fut chargé de conduire les Djawis. Eshté partit de Buré avec peu de suite, pour aller à Goutto, lieu du rendez-vous, & quand il s'arrêta en route dans la plaine de Fagitta, près de l'Eglise de S. George.

MAIS le soir tandis qu'il étoit campé, on vint lui apprendre que tous les Djawis étoient partis de bonne volonté pour venir le joindre & l'accompagner à Gondar. Cette marque d'attachement lui plut beaucoup, & il la regarda comme la preuve de leur reconnoissance pour la maniere indulgente dont il les avoit traités après les avoir vaincus. Il fit placer un siege à l'ombre devant la petite maison où il étoit logé, & il s'y assit pour voir passer les troupes. Mais pendant qu'elles défiloient, Hubna Fasil, Officier Galla, qui commandoit ses compatriotes, profitant du privilege qu'il avoit de s'approcher comme Chef, perça Eshté d'un coup de lance, & le renversa roide mort. Au même instant les autres Gallas tomberent sur les gens de sa suite, les disperserent, & proclamerent Waragna Fasil Gouverneur de la province de Damot & des Agows.

LA nouvelle de cet événement parvint bientôt à Gondar, & les deux Gallas, Brulhè & Lubo, firent si bien auprès du Roi, qu'il confirma à Waragna Fasil le gouvernement du Damot, quoique le traître eût acheté cette place par le meurtre du plus estimable de tous les Abyssiniens, grand-oncle du Roi lui-même & frere de l'Iteghé. Aussi ce malheur fit plus que contrebalancer le pouvoir qu'avoit acquis le parti de la Régente par le mariage d'Ozoro Esther avec Mariam Barea.

Dans les tems de trouble les plus petits accidens produisent souvent de grandes révolutions. Ayo, pere de Mariam Barea, avoit toujours été brouillé avec Michael. Leur mésintelligence étoit d'abord née d'une émulation de gloire: mais depuis qu'Ayo avoit aidé Yasous à assiéger Michael sur la montagne de Samayat, celui-ci avoit voué à son rival une haine immortelle.

Peu de tems avant que le Kasmati Ayo se défit du Gouvernement du Begemder en faveur de son fils, pour vivre en simple particulier, deux serviteurs de Michael s'enfuirent avec les deux épées qu'ils avoient coutume de porter devant lui, & allerent implorer la protection d'Ayo. Michael le somma de comparoître devant le Roi, qui embarrassé pour prononcer lui-même sur cette affaire, & n'étant point en ce moment poussé par les Gallas, accepta la proposition que lui fit Michael d'en laisser la décision aux Juges. Mais en même tems Ayo quittant son Gouvernement, ce procès fut abandonné.

Cependant bientôt après Mariam Barea étant nommé à la place de son pere, Michael lui fit parvenir l'ordre du Roi, portant que les Juges prononceroient entre le Gouverneur du Begemder & celui du Tigré. Mais Mariam Barea refusa de s'y soumettre, & reprocha à Michael d'avilir la dignité de sa place, en consentant de s'en rapporter au jugement vénal de vieillards foibles, toujours remplis de préjugés & de partialité, & vendus à quelques partis. Il dit en même-tems à Suhul Michael, qu'étant l'un & l'autre

Lieutenans-généraux du Roi, repréfentans du Monarque dans leurs Gouvernemens, nobles de naiffance & foldats de profeffion, ils n'avoient d'autre Supérieur que Dieu & leur Souverain; qu'ainfi ils ne devoient recevoir d'autre jugement que celui de Dieu, en s'en remettant à leurs épées, ou celui du Roi fi fon Arrêt leur étoit prononcé par un Officier convenable; que Suhul Michael pouvoit choifir entre ces deux manieres de décider leur différend, & que s'il acceptoit le dernier, il lui rendroit fes deux épées, dès que le Roi le lui commanderoit: mais qu'il méprifoit trop les Juges pour fe foumettre à leur tribunal.

Ce difcours hardi fut transformé en crime de défobéiffance & de rébellion. Mais Michael ne le pourfuivit pas. Il favoit que la chofe étoit en bonnes mains, & qu'on ne la perdroit pas de vue. Auffi lui feul ne fut pas furpris, quand on entendit proclamer à la porte du palais de Gondar, que le Roi privoit Mariam Barea du Gouvernement du Begemder, à caufe de fa défobéiffance, & qu'il donnoit cette place au Kafmati Brulhé.

A cette nouvelle l'Empire entier murmura hautement. On confidéra avec plus d'attention le nombre, le pouvoir, le voifinage de cette race de Gallas, & on vit qu'on remettoit la plus importante barriere de l'Abyffinie dans les mains de cet ennemi cruel & héréditaire. Certes, on ne doutoit point que dès que Brulhé auroit pris poffeffion de fon Gouvernement, la Province ne fût envahie par toutes les forces de fa barbare nation: & la chofe paroiffoit d'autant plus dangereufe, que rien ne pouvoit alors fauver Gondar,

Digitized by Google

puisqu'il n'y a que très-peu de distance de cette capitale aux frontieres du Begemder.

MARIAM BAREA, d'une des plus illustres familles de sa Province, mais mettant de côté toute considération particuliere, étoit trop bon citoyen pour souffrir tranquillement la ruine du Begemder, pendant qu'il étoit encore sous son commandement. En outre, il regardoit son honneur & ses intérêts comme très-compromis; & il ne pouvoit endurer l'affront de se voir soumis, lui & ses parens, à une race de Payens qu'il avoit si souvent vaincus dans les combats.

BRULHÉ se mit à la tête de l'armée royale pour aller prendre possession de son Gouvernement. On eut beaucoup de peine à empêcher Joas d'y aller lui-même; mais cependant il resta à Gondar sous la tutelle de Lubo, le plus jeune de ses oncles. Brulhé fut assez lent dans sa marche. Tantôt l'armée se débandoit, tantôt elle se réunissoit de nouveau; & il s'écoula plus d'un an avant qu'il pût quitter les bords du lac Tzana, où il campoit, pour entrer dans le Begemder, dont il n'étoit qu'à une demi journée.

PENDANT ce tems-là Mariam Barea, tranquille dans son Gouvernement, remplissoit les devoirs de sa place, & sembloit mépriser profondément tout ce que pouvoit faire Brulhé; mais d'un autre côté, il ne négligeoit rien pour appaiser le Roi, & pour le faire renoncer à des mesures qui pouvoient être funestes à tout l'empire.

QUOIQUE jeune, Mariam Barea avoit toute la prudence

Digitized by Google

d'un homme avancé en âge; & après Michael Suhul, ſon rival & ſon ennemi, il étoit regardé comme le plus brave Soldat & le meilleur Général d'Abyſſinie. Mais ſon caractere étoit bien différent de celui de Michael. Plein de douceur, de franchiſe & de gaité, il étoit libéral à l'excès, mais non dans le deſſein d'augmenter par-là ſa réputation. Ne négligeant rien pour obtenir la victoire, il ſavoit en jouir ſans oſtentation. Modéré dans ſes plaiſirs, prompt à pardonner l'injure, & pardonnant toujours ſincérement; exact à tenir ſa parole, même pour des bagatelles, il étoit encore diſtingué par deux qualités très-rares en Abyſſinie, ſa piété ſans fanatiſme, & ſa conſtance pour ſa femme, à laquelle il ne fit jamais d'infidélité.

DANS ſa derniere juſtification, après avoir adreſſé au Roi pluſieurs proteſtations de devoir & d'obéiſſance, il lui rappella, » qu'au moment où il avoit eu l'inveſtiture de ſon » Gouvernement, les loix du pays lui impoſoient un ferment » qu'il avoit prononcé en préſence de Sa Majeſté, & après » avoir reçu la communion, par lequel il avoit promis de » ne jamais ſouffrir un ſeul Galla dans le Begemder, & de » mourir plutôt l'épée à la main; qu'en manquant à cette » promeſſe, il croiroit outrager Dieu & le Roi, & troubler » le repos du pays qui lui étoit confié. Que la ſûreté des » Princes exilés ſur la montagne de Wechné dépendoit de » l'obſervation de ſon ferment, parce qu'autrement ils ſe» roient continuellement en danger d'être exterminés, comme » jadis ils l'avoient preſqu'entiérement été deux fois, ſur les » rochers de Damo & de Geshen. Mais que ſi malheureuſe» ment il ne pouvoit pas trouver grace aux yeux du Roi, il le

» supplioit de donner le Gouvernement de la Province au » Kasmati Geta, au Kasmati Eusebe, ou à quelqu'autre noble » Abyssinien ; & qu'aussi-tôt il se retireroit pour vivre en » simple particulier avec son épouse «.

Il conclut enfin en disant : » Qu'il avoit formé une réso» lution, & qu'il croyoit qu'il étoit de son devoir de la sou» mettre au Roi, c'est que si Sa Majesté prenoit elle-même » le commandement de son armée, il se retireroit aux ex» trémités du Begemder, jusqu'à ce qu'il fût arrêté par » les frontieres des Gallas ; qu'ainsi bien loin de harceler » cette armée dans sa marche, il assuroit le Roi que quoique » le nombre de ses troupes fût augmenté, il fourniroit à » celles de sa majesté toute sorte de provisions & de raf» fraîchissemens : mais que si, au contraire, des soldats com» mandés par un Général Galla, se présentoient pour prendre » possession de sa Province, il les attaqueroit au puits de Fernay (1), avant qu'aucun d'entr'eux pût y boire & faire » un pas dans le Begemder «.

Quand Mariam Barea ne fut plus, cette déclaration fut écrite en lettres d'or, & déposée dans le Deftar, par l'ordre du Ras Michael, & sans doute à la sollicitation d'Ozoro Esther, jalouse de conserver la gloire de son époux. Elle a pour titre : La respectueuse déclaration du Gouverneur du Begemder ; & elle est signée par deux Umbares ou Juges. J'ignore pourtant si l'original a été exactement copié.

(1) C'est un puits situé près de Karoota, un peu au-delà des frontieres du Begemder.

CEPENDANT le Roi ne répondit à cet écrit que d'une maniere très-dure, & pleine d'injure & de vanteries. Il annonçoit la prompte arrivée de Brulhé comme une victoire certaine, & pour montrer sur quel autre secours il comptoit, il nomma le Ras Michael Gouverneur du Samen, Province placée entre Gondar & le Tacazzé, afin qu'aucun obstacle ne pût arrêter ce Général s'il avoit besoin de le faire venir du fond du Tigré où il commandoit.

L'ON a en Abyssinie une espece de bouteille d'un verre très-mince, & qui pour sa forme & pour sa grandeur, ressemble à un de ces flacons de Florence, où l'on met du vin. Le gouleau en est seulement plus large & renversé, & la bouteille a un clissage qui lui sert d'ornement. Ces bouteilles sont fabriquées à Trieste, & on en envoie une quantité immense en Arabie, qu'on transporte ensuite à Gondar, où ces bouteilles servent à mettre toutes sortes de liqueurs. Elles sont, comme je l'ai dit, fort minces, & conséquemment très-fragiles, & on les nomme des *Brulhés.* Mariam Barea, indignement outragé par le message du Roi, se contenta de répondre: » Le Roi » feroit mieux de suivre mes avis que d'envoyer ici ses » *Brulhés.* Ils sont frêles, & les rochers du Begemder sont » durs. On fera donc bien de les faire avancer lentement, sans » quoi ils peuvent être brisés en route «.

AUSSI-TÔT que cette réponse fut rendue à Joas & à son Conseil, on frémit de colere, & on s'apprêta soudain à marcher contre le Gouverneur du Begemder. Toute la maison du Roi, composée de huit mille vétérans, eut ordre de joindre l'armée de Brulhé, Mais quoique cette augmentation

de

de troupes servit à faire briller cette armée, elle ne lui fut d'aucun secours réel, parce qu'excepté les Gallas, tous les soldats promirent de ne verser ni leur sang ni celui de leurs freres, sous un Général aussi détesté que celui qu'ils avoient.

Mariam Barea n'ignoroit point cette résolution. Mais ni les avantages de la situation, ni la connoissance de la foiblesse de Brulhé, ni aucune autre considération ne purent l'engager à faire un pas hors de sa Province pour harceler son ennemi. Il ne voulut même pas permettre qu'on tirât un seul coup de fusil, ni qu'on donnât un coup de sabre, jusqu'à ce que Brulhé fût rendu sur le bord du puits de Fernay. Après qu'il eut placé la cavalerie de la Province de Lasta vis-à-vis des Edjows Gallas, à qui il en vouloit, les armées s'approcherent, & les troupes du Roi se débanderent. Malgré cela les Edjows Gallas attaquerent vigoureusement la cavalerie Lastienne, non moins féroce, non moins sauvage que la leur, & mieux montée & mieux armée. Dès que les troupes du Roi prirent la fuite, les trompettes de Mariam Barea sonnerent la charge; mais la cavalerie du Begemder, qui connoissoit les intentions de son Général, entoura les Edjows & les tailla en pieces, sans qu'il s'en sauvât un seul, quoiqu'ils combattissent très-vaillament.

Brulhé fut tué parmi le reste de ses compagnons sans se signaler par aucune action de valeur. Mariam Barea avoit cependant donné des ordres précis pour qu'on le prît en vie, ou du moins qu'on le laissât échapper; car il ne vouloit absolument pas qu'on le tuât: mais un de ses serviteurs, plus

Digitized by Google

jaloux de le venger que d'imiter sa modération, pénétra au milieu des Gallas, où il savoit que Brulhé combattoit, & l'ayant percé de deux grands coups de lance, qui lui firent mordre la poussiere, il prit son cheval & vint le présenter à son maître, comme un gage de sa victoire. Mariam Barea apprenant le sort de Brulhé, prévit à l'instant quelle en seroit l'infaillible conséquence; & il s'écria avec un air très-affligé : » Michael, à la tête de toutes les troupes du Tigré, » marchera contre moi avant l'automne «.

Il ne se trompoit point. Le Roi n'eut pas plutôt appris la défaite & la mort de Brulhé, que cédant au ressentiment & à la crainte qui gouverne toujours les ames foibles, ainsi qu'aux instigations de son oncle Lubo & des autres partisans de Brulhé, déclara que Michaël seul pouvoit assurer le repos de l'Empire. On expédia donc un message qui porta à Michaël l'ordre de se rendre à la Cour, & qui lui annonça que le Roi l'avoit nommé Ras, titre par lequel il se trouvoit investi de tout le pouvoir civil & militaire. Il y avoit déja long tems que Michaël ambitionnoit cette place, & qu'il prévoyoit non-seulement qu'elle ne pouvoit lui échapper, mais qu'alors le Roi, la Reine-Mere & tous les partis seroient écrasés par lui. Bien plus; loin de se borner à de simples réflexions sur la possibilité d'un tel événement, il avoit pris toutes les mesures nécessaires pour en profiter, & il étoit prêt. Aussi, à peine reçut-il le message du Roi, qu'il partit d'Adowa, à la tête de vingt-six mille hommes, tous excellens soldats, & dont dix mille étoient armés de fusils.

Les ordres du Monarque lui avoient été portés par deux

Azages & plusieurs autres grands Officiers, chargés de l'investir en même tems du gouvernement du Samen. Quand ils lui firent part de la situation des affaires, Michaël se récria sur la conduite du Roi & des personnes qui l'avoient conseillé, conduite qui devoit entraîner la ruine de la famille royale & peut-être celle de tout l'Empire. Il fit plus; il loua Mariam Barea comme le seul homme qui connoissoit son devoir & qui avoit le courage d'y persévérer; & il dit que pour lui, étant serviteur du Roi, il obéiroit strictement à ses commandemens, quels qu'ils pussent être : mais qu'ayant désormais entrée dans le Conseil du Prince, il lui déclareroit, sans déguisement, que la ruine de Mariam Barea seroit bientôt suivie de la ruine de son pays.

Après avoir ainsi fait connoître ses sentimens, Michaël se mit en marche avec son armée, qui n'étoit embarrassée, ni par son bagage, ni par ses provisions, ni par des femmes, ni par d'inutiles bêtes de charge. Ses soldats n'ayant d'autre soin que celui de tenir leurs armes en bon état, vivoient librement & licencieusement aux dépens du pays qu'ils traversoient, & qu'ils ravageoient comme s'il avoit appartenu à l'ennemi.

Ainsi, Michaël s'avança, non à la hâte, non par des marches forcées, mais avec une célérité réglée. Non content de faire subsister ses troupes de pillage, il leva des contributions en argent sur tout le pays qui n'étoit éloigné que d'une lieue de sa route; & quand on ne le satisfaisoit pas promptement, il faisoit mettre le feu aux maisons & massa-

crer les habitans. Le Woggora, grand magafin de Gondar, le Woggora, pays rempli de villes & de villages riches, fut entiérement brûlé par les ordres de Michaël ; & la capitale fe remplit bientôt des malheureux Abyffiniens dépouillés de tout ce qu'ils poffédoient, & fuyant devant l'armée du Ras, comme devant une armée de Gallas. Le Roi ouvrit un inftant les yeux. Il vit clairement toute fon imprudence & le mal qu'il s'étoit fait à lui-même, en appellant Michaël à fon fecours. Mais le fort en étoit jetté ; le repentir ne pouvoit être de faifon ; il avoit hafardé fa couronne, & il falloit attendre l'iffue des événemens.

MICHAEL s'approcha de Gondar avec fon armée rangée en bataille ; & après avoir defcendu des montagnes du Woggora dans les vallées qui environnent la capitale, il s'empara des bords des rivieres de Kahha & d'Angrab, qui feules fourniffent de l'eau à cette ville. Il plaça auffi des détachemens à chaque entrée de Gondar, comme s'il avoit voulu en faire le fiége. Cette conduite remplit de terreur tous ceux qui étoient dans la ville, depuis le Roi & la Reine, jufqu'aux derniers habitans. On paffa la nuit dans l'horrible attente d'être maffacré le lendemain, ou du moins, de fe voir livré au pillage, ou condamné à une forte rançon.

CE n'étoit pourtant pas l'intention de Michaël. Il ne vouloit qu'épouvanter la capitale ; & il y entra de grand matin pour rendre hommage au Roi de la maniere la plus refpectueufe. Joas lui confirma alors le titre de Ras ; & Michaël fortant du palais, accompagné de deux cens foldats & de tous les principaux habitans de Gondar, alla prendre poffef-

ſion de la maiſon deſtinée à loger celui qui occupe l'emploi dont il venoit d'être revêtu, & il commença à rendre la juſtice, toutes les portes ouvertes.

Quelques ſoldats maraudeurs étoient entrés dans les maiſons, & continuant à faire comme dans leur route, ils avoient pillé les perſonnes qu'ils avoient cru ſans défenſe & ſans protection. Michaël en fut inſtruit; & auſſi tôt il monta ſur ſa mule, parcourut la ville, & fit arrêter douze des fauteurs qui furent pendus en ſa préſence. Puis il rentra dans ſa maiſon, & il donna des ordres, d'après leſquels on pendit encore plus de cinquante autres ſoldats qui avoient pillé. Le même jour, il établit dans quatre quartiers différens, quatre excellens Officiers. Le premier étoit Keſla Yaſous, homme d'un rare mérite, & dont j'aurai ſouvent occaſion de parler dans la relation de mon voyage, comme d'un véritable ami; le ſecond étoit Welleta Michaël, Billetana Gueta, ou Grand-Maître de la maiſon du Roi. Le Ras Michael, ſans conſulter qui que ce fût, mit le vieux Welleta Michael à la place du Galla Lubo, oncle du Roi. Ce Welleta Michael étoit d'un caractere chagrin, & je n'ai jamais eu aucune liaiſon avec lui. Le troiſiéme étoit le Billetana Gueta Tecla, fils de la ſœur du Ras Michael. Tecla avoit beaucoup de mérite, & il joignoit à la douceur qui diſtingue les habitans de l'Amhara, l'intrépide courage des Tigréens.

Le Ras ſe chargea de veiller lui-même ſur le quatriéme diſtrict. Il n'entendoit cependant pas établir un gouvernement militaire dans Gondar. Au contraire, ces Officiers devoient veiller à l'exécution des arrêts des Juges civils, & ils ne ju-

geoient eux-mêmes que les affaires du camp. Deux Umbares ou Juges ſuprêmes étoient obligés de ſe tenir dans chacun des trois diſtricts; deux reſtoient dans le palais du Roi, & les quatre autres avoient leur tribunal dans la maiſon du Ras.

LES citoyens de Gondar, à l'aſpect d'un gouvernement juſte & ſévere, qui promettoit de les protéger, bannirent leurs craintes, ſe réconcilierent avec Michael, dès le ſecond jour de ſon arrivée, & ne déplorerent plus que l'anarchie, dans laquelle ils avoient ſi long-tems langui ſous un gouvernement étranger.

A peine y avoit-il trois jours que le Ras Michael étoit dans Gondar, qu'il tint conſeil en préſence du Roi. Il fit un très-long diſcours, dans lequel il attaqua violemment les deux partis qui diviſoient la Cour. Il témoigna ſur-tout ſa ſurpriſe de ce que le Roi & l'Iteghé, après une ſi longue expérience, n'avoient pas reconnu qu'ils étoient incapables de gouverner le royaume & de maintenir l'ordre dans des provinces éloignées, puiſqu'ils faiſoient ſi peu d'attention à la police de la capitale. La plus grande partie de ce diſcours s'adreſſoit au Roi, qui, ſuivant la coutume, étoit, avec l'Iteghé & ſes Gallas, dans le même appartement & dans un balcon un peu élevé au-deſſus de la table du Conſeil; de ſorte qu'il pouvoit tout entendre.

LES troubles, la dévaſtation du Woggora & le peu de ſûreté des routes du Damot, avoient occaſionné la famine dans Gondar. L'armée du Ras Michael gardoit les deux rivieres, & ne ſouffroit pas qu'on prît de l'eau à volonté,

Digitized by Google

mais en accordoit seulement deux jarres par famille, deux fois le jour ; & quand les habitans revenoient pour en puiser davantage, on cassoit leurs cruches (1).

En sortant du Conseil, le Ras Michael ordonna qu'on exposât sur un tambour, dans la grande place du marché, un pain, une bouteille d'eau & une once d'or, sans que personne fût chargé de le garder. Mais quoique les Abyssiniens soient naturellement très-voleurs, quoique le boire & le manger fussent alors fort rares dans la ville, & l'or plus rare encore, quoiqu'il fût entré beaucoup d'étrangers à la suite de l'armée, & qu'enfin les nuits durassent douze heures, les articles exposés demeurerent nuit & jour, depuis le lundi jusqu'au vendredi, sans qu'on osât y toucher.

Les habitans de Gondar environnés d'une armée, jouirent de la paix & de la sécurité qu'ils avoient perdue depuis long-tems, & chacun redouta le tems où les rênes du Gouvernement sortiroient des mains puissantes qui venoient de s'en emparer. Tous les oppresseurs, tous ceux qui s'étoient regardés comme des chefs de parti, virent, avec un dépit dont ils se gardoient pourtant bien de laisser paroître les marques, qu'ils ne pouvoient enfin plus jouer qu'un rôle très-insignifiant.

Le Ras Michael ayant achevé de régler la maniere d'a-

(1) Dans les tems de trouble cet usage est toujours observé. On cherche à tenir les habitans dans la crainte, comme si on se proposoit de mettre le feu à la ville, & qu'on voulût les empêcher de l'éteindre.

près laquelle Gondar devoit être désormais gouverné, se prépara à partir pour la guerre du Begemder. Il enjoignit à tous les grands Officiers de l'Etat de lui amener toutes les troupes qu'ils pourroient lever, sous peine d'être sévérement punis en cas de désobéissance. Il insista aussi pour que le Roi marchât, & il ne voulut pas consentir à laisser un seul soldat dans Gondar, non qu'il eût besoin de ces troupes; mais voyant la perte de Mariam Barea décidée, il cherchoit à en rejetter le blâme sur le Monarque. Il affectoit de dire qu'il n'étoit que l'instrument du Roi & de son parti, & qu'il n'avoit aucun projet particulier. Il vantoit sans cesse les vertus & les talens militaires de Mariam Barea; il ajoutoit que lui-même étoit déjà vieux, & que Joas devroit agir avec plus de précaution, & considérer de quelle utilité le jeune Officier, qu'il vouloit perdre, pourroit être à sa famille & à son peuple.

CEPENDANT aux nouvelles de l'approche du Roi, Mariam Barea, qui campoit près des frontieres où il avoit vaincu Brulhé, se recula jusqu'à Garragara, au milieu de la province du Begemder. Le Roi le suivit avec l'air de vouloir livrer bataille sans perdre de tems; & Mariam Barea fit voir alors de quelle différente maniere il voyoit une armée à la tête de laquelle étoit son Souverain, ou une armée commandée par un Galla.

QUANT à Joas, il étoit bien loin de montrer de la modérarion. Ses troupes brûloient ou massacroient tout ce qui tomboit sous leurs mains. On voyoit clairement qu'il vouloit venger la mort de Brulhé sur la province du Begemder,

Digitized by Google

der, comme fur Mariam Barea. Michael n'étoit ni fâché ni furpris de cette conduite. Ami de la paix & de l'ordre dans la capitale, il avoit pour principe invariable, dès qu'il entroit en campagne, de permettre aux foldats de s'abandonner au pillage & à toutes fortes d'atrocités.

L'on favoit que les deux armées combattroient à Nefas Mura, parce que Mariam Barea avoit dit au commencement de la guerre, qu'il attaqueroit Brulhé avant qu'il entrât dans fa province, mais qu'il reculeroit devant le Roi jufqu'à ce qu'il fe fût rendu à l'extrémité de cette même Province. Joas fuivit donc les traces de Mariam Barea, dévaftant tout le pays où il paffoit, & envoyant des détachemens de tous les côtés pour commettre les mêmes ravages. Allo Fafil, Officier de la maifon du Roi, mais homme de baffe naiffance & de peu d'efprit, & qui avoit coutume d'amufer le Monarque comme une efpece de bouffon, obtint par faveur un parti de cavalerie, avec lequel il défoloit les vallées du Begemder.

L'on doit fe rappeller qu'au commencement de cette hiftoire nous avons fait mention de la révolution finguliere, qui mit fur le trône un ufurpateur de la maifon de Zaguè, & de l'abdication plus finguliere encore par laquelle un Prince de cette maifon rendit la couronne aux defcendans de la famille de Salomon, qui avoient été pendant plufieurs fiecles bannis en Shoa. Tecla Haimanout, fondateur de l'ordre des Debra Libanos, homme pieux, & le dernier des Abyffiniens qui remplit la place d'Abuna, avoit eu l'adreffe d'ob-

tenir cette abdication, & de réintégrer dans ses droits la famille des anciens Princes. On sait qu'il fut alors conclu un traité sous la garantie de l'Abuna, & qu'on céda à perpétuité à la maison de Zaguè une partie du Lasta, franche de tout tribut & de tout service quelconque, & qu'enfin les descendans de cette maison furent regardés comme indépendans. Le Prince de Zaguè fut alors mis en possession de son territoire, & on lui donna le titre d'Y'Lasta Hatzé, ce qui veut dire, non le Roi du Lasta, mais le Roi en Lasta ou dans le Lasta (1). Il résigna le trône à Icon Amlac, descendant de Salomon par la Reine de Saba ; & c'est par Icon Amlac que se sont jusqu'à ce jour perpétués les Princes de cette antique race.

Ce traité si honorable pour ceux qui le conclurent, fut respecté depuis la fin du treizieme siecle jusques vers le milieu du dix-huitieme. Les Princes de Zaguè n'avoient jamais éprouvé la moindre injustice de la part des Rois d'Abyssinie ; & parmi tant de révoltes qui désolerent tour-à-tour les provinces de l'Empire, & principalement le Lasta ; parmi tant de Princes qui tenterent d'usurper la couronne, jamais personne de la famille de Zaguè ne se présenta ni ne chercha à fomenter la rébellion.

Comme Joas étoit un jeune Roi, & qu'il voyageoit pour la premiere fois dans le Begemder, & non loin de la Principauté de Zaguè, l'héritier de cette maison crut devoir venir

(1) On fait une distinction à peu près aussi puérile en Angleterre, où l'on appelle le Roi des François, le Roi François.

le saluer à son passage, & le complimenter sur son avénement au trône. En conséquence, il se présenta au Roi d'Abyssinie en habit de paix, précédé, conformément au traité, de ses tymbales ou nagareets d'argent, & accompagné de gardes ayant la pointe de leurs lances du même métal. Le Roi le reçut très cordialement & avec beaucoup de magnificence, & sans vouloir permettre qu'il se prosternât devant lui, il le fit asseoir. Le Ras Michael fit encore plus. Lorsque ce Prince entra dans sa tente, il se découvrit jusqu'à la ceinture, comme il auroit pu faire en présence de Joas. Il le reçut debout, & il l'obligea de s'asseoir sur son siege ordinaire, puis quand s'assit lui-même, il s'excusa sur ce qu'il étoit estropié.

Joas fit halte un jour entier pour fêter son royal hôte. C'étoit un vieillard qui parloit peu, mais d'un caractere doux, gai & incapable d'offenser personne. En un mot le Ras Michael, très-difficile sur le choix de ses amis, se laissa charmer par le Prince de Zaguè. On se fit de magnifiques présens de part & d'autre, on se sépara, & toute l'armée parut très-contente de la franchise & de la bonne intelligence qui avoient regné dans cette entrevue.

Le Prince de Zaguè étoit déjà dans ses domaines, se retirant tranquillement chez lui, lorsqu'il fut rencontré par Allo Fasil, qui venoit de ravager le bas du Begemder, & qui sans aucune provocation, sans autre motif que son avarice & son orgueil, fondit tout-à-coup sur l'innocent vieillard. La suite du Prince se reposant sur la foi publique, & plutôt armée pour se parer que pour se mettre en état

Digitized by Google

de défenfe, fut aifément mife en déroute, & le Prince fut égorgé par la main même d'Allo Fafil.

Auffi-tôt l'affaffin fe remit en marche pour joindre le Roi, au bruit des cymbales qu'il avoit enlevées au Prince de Zaguè, & il fe préfenta en triomphateur. Le lendemain le Ras Michael ignorant encore ce qui s'étoit paffé, demanda quel étoit l'Officier qui avoit un nagareet dans l'arriere-garde? car il n'eft permis qu'aux Gouverneurs de provinces d'en avoir; & tous les Gouverneurs qui devoient joindre le camp y étoient déjà rendus. Alors le malheur du Prince de Zaguè fut raconté au Ras, qui parut pénétré de la plus vive douleur. Les tentes étoient plantées; & Allo Fafil, fuivant la coutume de tous les Officiers, qui reviennent d'une expédition, fe rendit à celle du Ras Michael, & commença par fe vanter de fes exploits, & par vouloir plaifanter avec le Général fur ce qu'il étoit vieux, boiteux & impuiffant.

MAIS ces railleries que Michael fouffroit ordinairement, n'étoient pas alors de faifon. Les derniers mots parurent furtout d'autant plus piquants, que perfonne au monde n'aimoit plus les femmes que le Ras. Auffi-tôt il ordonna à ceux qui étoient auprès de lui de faire defcendre Fafil de cheval; mais celui-ci, qui vit le rifque qu'il couroit, prit le galop, & fe réfugia dans la tente du Roi, à qui il porta des plaintes contre Michael. Le Roi entreprit de les réconcilier, & il envoya le jeune Arménien, qui commandoit la cavalerie noire, prier Michael de pardonner à Allo Fafil. Mais Michael refufa, en difant que quand il oublieroit les propos infolens que Fafil lui avoit tenus à lui-même, cela ne fer-

Digitized by Google

viroit de rien, puisqu'il méritoit la mort pour le meurtre du Prince de Zaguè.

Le Roi renvoya alors un second message à Michael, car l'Arménien refusa d'y retourner, en disant courageusement que, suivant les loix de toutes les nations, un meurtrier devoit être puni de mort. Joas fit dire au Ras qu'il le prioit de pardonner sa propre injure, & non le crime commis envers le Prince de Zaguè, parce que lorsque le plus proche parent du Prince demanderoit satisfaction, il diroit ce qu'il faudroit faire. Le Ras Michael répliqua briévement: » Je suis » ici pour rendre la justice à tout le monde, & je veux le » faire sans aucune considération pour personne «. Ainsi ce fut alors la quatrieme fois que l'Abyssinie vit un Roi demander à l'un de ses sujets, la vie d'un autre, & ne pas l'obtenir.

Le Roi dit alors à Allo Fasil de se défendre lui-même comme il le pourroit; & par ce moyen l'affaire sembloit devoir bientôt tomber dans l'oubli. Mais peu de tems après le fils aîné du Prince de Zaguè se rendit secretement la nuit, auprès du Ras Michael; & le lendemain matin, quand les Juges vinrent dans sa tente, Michael chargea Hagos, l'un des plus braves & des plus heureux soldats de l'armée, & à qui il confioit la garde de la porte de sa tente, d'aller ordonner à Allo Fasil de venir répondre au Prince de Zaguè, qui lui demandoit pourquoi il avoit assassiné son pere. Fasil étonné, refusa de venir. Hagos lui répéta son ordre; & alors Fasil parut vouloir profiter de la permission du Roi pour se défendre & pour rassembler ses amis: mais Hagos ne lui en

donna pas le tems; & le perçant d'un coup de lance, il lui coupa la tête & la porta dans la tente du Ras, à qui il rendit compte de ce qui s'étoit passé.

COMME en pareille occasion un refus passe pour une rébellion, Fasil fut puni suivant la règle. Un parti de Tigréens eut ordre d'aller piller sa tente, & toutes les dépouilles des pauvres habitans du Begemder devinrent la proie des soldats. La tête d'Allo Fasil fut offerte au Prince de Zaguè, comme une réparation de la violation du traité; le nagareet d'argent & les lances lui furent rendus. Le Roi ne dit jamais un mot de la maniere dont Michael avoit terminé cette affaire: mais on croit en général que ce fut là la premiere cause de leur brouillerie.

MARIAM BAREA voyant que le seul moyen d'empêcher la ruine totale du Begemder, étoit de mettre promptement un terme à cette querelle, résolut de tenir sa parole. Il se retira à Nefas Musa, & campa sur les limites de son Gouvernement, où il avoit derriere lui les Woollos Gallas, alliés des Amitzas, parens du Roi. Joas & le Ras Michael le suivirent sans perdre un instant; & ayant visité tous leurs postes, les deux partis se préparerent au combat.

IL étoit neuf heures du matin quand Mariam Barea se présenta en ordre de bataille. Le Ras Michael ayant donné ses ordres à Kefla Yasous & à Welleta Michael, pour faire ranger son armée, monta sur sa mule, & s'avança avec quelques Officiers, pour examiner les dispositions de l'ennemi. Le Roi, inquiet sur le sort de cette journée, par rapport à ce que

quelques perſonnes timides lui avoient dit de la contenance terrible des troupes de Mariam Barea; & voyant le Ras occupé à l'examiner, lui envoya demander ce qu'il penſoit du ſuccès. » Dites au Roi, répondit le vieux Général, qu'un » jeune homme tel que lui, qui combat contre un de ſes ſujets » qui lui eſt auſſi inférieur, devroit lui donner plus beau jeu pour » qu'il défendît ſa vie & ſa réputation. Le Roi devroit faire » avertir Mariam Barea de renforcer le centre de ſon armée, » en y plaçant les troupes du Laſta, ſans quoi nous le battrons en une demi-heure ſans aucun honneur pour lui ni » pour nous «. Cependant Joas ne voulut point faire cette galanterie; il trouvoit qu'une demi-heure de danger & d'incertitude étoit aſſez. Il donna ordre de mettre plus de mouſqueterie au centre de ſon armée, où commandoit Faſil, & par ce moyen il affoiblit ſon aile gauche.

Le Ras Michael, qui commandoit l'aile droite, s'étoit placé, avec ſes fuſiliers, ſur un terrein fort inégal, dont la cavalerie ne pouvoit pas approcher, & d'où il faiſoit feu comme d'une citadelle, ce qui obligea bientôt l'aile gauche de l'ennemi à faire retraite. Mais le Roi, Keſla Yaſous & Lubo, qui étoient de l'autre côté, furent fort maltraités par la cavalerie Laſtienne. Le Roi & Lubo abandonnerent le champ de bataille; & leur aile eût été totalement défaite ſi Keſla Yaſous n'avoit pas été chercher un renfort de ſoldats du Siré & du Temben, ce qui remit les choſes en ordre.

Waragna Fasil, à la tête de la cavalerie du Foggora & du Damot, & d'un nombre prodigieux de Djawis & d'autres Gallas, voulant ſe faire valoir & s'affermir par ſa bravoure,

Digitized by Google

dans le Gouvernement qu'il avoit si injustement acquis, attaqua, dans le centre, la cavalerie du Begemder; & non-seulement il la rompit en différens endroits, mais il l'obligea de fuir honteusement. Mariam Barea qui voulut la retenir, fut blessé & entraîné avec elle, malgré toute sa résistance, & il s'écria, dans son désespoir: » Eh! quoi! n'est il pas un seul » homme dans mon armée qui veuille s'arrêter & me voir » mourir en digne fils du Kasmati Ayo? « Mais ce fut en vain. Powussen & un grand nombre de ses Officiers l'obligerent de quitter le champ de bataille. Le pays qui est au delà de Nefas Musa est très-sauvage, couvert de forêts presque impénétrables. Les Officiers qui amenoient Mariam Barea, s'y retirerent; & bientôt hors de la poursuite de l'ennemi, ils se crurent en sûreté sous la protection des Wollos Gallas. Toutes les troupes du Begemder furent dispersées, & Michael ne permit pas qu'on les poursuivît long-tems.

Ni le détail de cette bataille, ni ce qui la précéda depuis le meurtre du Prince de Zaguè, n'est dans les annales d'Abyssinie, que j'ai suivies jusques-là. On n'a sans doute point fait mention de ces événemens par ménagement pour Ozoro Esther, par crainte pour le Ras Michael & par respect pour Mariam Barea, dont la mémoire est encore chere à son pays. Mais ces choses m'ont été souvent racontées par Kefla Yasous & les Officiers, qui en avoient été témoins comme lui, & qu'il avoit soin de questionner toutes les fois qu'il ne se rappelloit pas bien quelques circonstances. Kefla Yasous étoit d'une véracité scrupuleuse; & rien ne lui faisoit autant de plaisir que de penser que j'écrivois cette histoire pour qu'on la lût dans mon

mon pays, quoiqu'il n'eût pourtant pas la moindre idée de l'Angleterre, ni de l'endroit où elle est située.

Quant à la conversation qui eut lieu immédiatement avant la bataille, je la tiens d'Ayto Aylo & d'Ayto Engedan, fils du Kasmati Eshté. Ils étoient l'un & l'autre auprès de Michael, quand il répondit à l'envoyé du Roi; & le Ras les empêcha de combattre ce jour-là, par égard pour Mariam Barea, qui avoit épousé leur tante.

Après la bataille, le Roi & Lubo dépêcherent Woosheka aux amis qu'ils avoient parmi les Woollos; & ces barbares lui livrerent l'infortuné Général & douze de ses Officiers qui étoient venus leur demander l'hospitalité. Mariam Barea, encore tout couvert du sang qui avoit coulé de sa blessure, fut conduit dans la tente de Joas. On lui avoit lié les mains derriere le dos, & on le jetta violemment, la face contre terre. A cet aspect, un murmure général fit connoître les sentimens des spectateurs; & le Roi lui-même se sentit saisi d'une telle horreur, qu'il lui fut impossible de s'en cacher.

J'ai souvent dit dans le cours de cette histoire que la loi du talion est la loi pénale la plus rigoureusement observée dans toute l'Abyssinie; de sorte que quand un homme est tué par un autre, il n'appartient pas au Roi de punir le coupable; mais les Juges le livrent aux plus proches parens du mort qui ont le pouvoir de le faire périr, de le réduire en esclavage, ou de lui faire grace.

Lubo voyant que le Roi se laissoit fléchir par la seule

présence de Mariam Barea, & que le plus grand crime, le crime de rébellion étoit pardonné, se leva avec rage, & accusa cet Officier d'être le meurtrier de son frere. Mais Joas ne dit pas une seule parole ; & alors Lubo & ses Gallas emmenerent l'infortuné Barea dans leur tente & le mirent à mort, avec un excès de cruauté qui devint ensuite contr'eux un sujet de plainte. Lubo l'égorgea, dit-on, de sa propre main, de la même maniere dont on égorge un mouton. Puis on mutila son corps & on lui coupa la tête qu'on porta à Michael, qui ne voulut point permettre qu'on la découvrît dans sa tente. Cette tête fut ensuite envoyée dans le pays des Gallas, afin qu'ils vissent la satisfaction qu'avoient obtenue les parens de leur ami Brulhé. Mais une telle circonstance donna plus d'ombrage aux Abyssiniens, que la cruauté même exercée envers Mariam Barea.

Plusieurs Officiers du Roi voyant les dispositions sanguinaires des Gallas, conseillerent à Powussen & à ses onze compagnons d'infortune, de s'enfuir dans la tente de Michael & d'implorer sa protection ; & ces malheureux s'empresserent de suivre ce conseil, d'accord avec Woosheka, à qui leur garde avoit été confiée. Lubo ayant exercé sa vengeance sur Mariam Barea, s'empressa de revenir auprès de Joas pour chercher les autres prisonniers, dans l'intention de les sacrifier, comme leur chef, à la mémoire de Brulhé. Mais il apprit qu'ils s'étoient refugiés dans la tente de Michael, & il les envoya demander par Woosheka. Woosheka s'y prit de la meilleure maniere possible : mais à peine eut-il commencé à faire connoître sa mission, que Michael s'écria avec fureur, qu'on le mît en pieces à la porte de sa tente.

Digitized by Google

Woosheka fut pourtant assez heureux pour s'échapper : mais on verra par la suite que Michael ne l'oublia point, & que son châtiment fut bien plus terrible.

L'ON raconte que Michael voyant dans les mains d'un Galla la tête de Mariam Barea, qu'il n'avoit point voulu laisser exposer dans sa tente, fit cette réflexion : « Les gens » foibles & lâches sont toujours cruels. Si la femme de » Brulhé avoit coupé la tête de Mariam Barea, je le lui par- » donnerois. Mais que Joas, qui est un jeune homme & un » Roi, dont le cœur devroit être élevé par une premiere » victoire, soit de moitié avec les Gallas, les ennemis na- » turels de son pays, pour massacrer un noble Abyssinien, » cela me semble un affreux prodige qui n'annonce rien de » bon, ni pour lui, ni pour l'Etat. Je suis même bien trom- » pé, ou le jour n'est pas loin, qu'il maudira l'instant où les » Gallas ont passé le Nil, & qu'il cherchera un défenseur, » tel que Mariam Barea, sans pouvoir le trouver. » Michael étoit d'autant mieux fondé à faire une telle prédiction, qu'il connoissoit son propre cœur, & qu'il savoit bien les desseins qu'il se proposoit de mettre à exécution.

IL n'est point étonnant que cette façon libre de s'exprimer engageât le Roi à se méfier de Michael. D'un autre côté, Waragna Fasil s'étoit beaucoup insinué dans la faveur du Monarque. La maniere dont il s'étoit comporté à la bataille de Nefas Musa, lui avoit donné une grande importance ; & la quantité de troupes qu'il commandoit, faisoit croire à Joas qu'il pouvoit être indépendant du Ras. Les troupes de

Waragna Fasil étoient au nombre d'environ trente mille hommes, dont vingt mille de cavalerie, composée de Payens Gallas, d'habitans du Bizamo & d'autres peuples vivans au sud du Nil. La terreur que ces barbares répandoient dans tout le pays, & les ravages qu'ils commettoient, fournirent à Michael un prétexte pour demander qu'on les renvoyât chez eux. Je dis que c'étoit un prétexte; parce qu'en effet, les soldats mêmes de Michaël étoient bien plus cruels & plus licencieux que les autres. Mais la guerre étant terminée, il falloit débander l'armée & congédier les étrangers. Ils le furent donc, à l'exception de 12000 Djawis, de la tribu de Waragna Fasil & de quelques-uns des meilleurs cavaliers du Maitsha, du pays des Agows & du Damot.

Ce fut là le premier sujet de querelle entre Waragna Fasil & le Ras Michael. Mais il survint d'autres événemens qui les firent bientôt éclater l'un & l'autre; & le premier de ces événemens fut le plus remarquable & le plus inattendu.

Il y avoit à Nefas Musa, non loin du champ de bataille, une maison appartenante à Mariam Barea, & où ce Gouverneur avoit coutume de résider, quand il étoit en guerre avec les Gallas de son voisinage. Cette maison étoit entourée de prairies bien arrosées, & par conséquent, bien verdoyantes; ce qui détermina Waragna Fasil à y camper avec sa cavalerie, ou du moins, s'il avoit d'autres raisons, on ne les connoissoit pas. Quoique toutes les portes de la maison fussent fermées, l'infortunée Ozoro Esther, déja instruite de la mort de son époux, y étoit secrettement, & avoit auprès d'elle Ayto Aylo, noble Abyssinien, très-riche & très-puissant à

la Cour, lequel ayant fait les campagnes du Sennaar, avoit pris tant d'horreur pour la guerre, qu'à son retour il s'étoit fait moine. Ayto Aylo n'étoit d'aucun parti, & avoit refusé toute espece d'emploi : mais ses lumieres & sa prudence l'avoient rendu agréable à tout le monde, & chacun le consultoit & se gouvernoit par ses avis.

AYTO AYLO étoit parent de l'Iteghé, & c'est à la sollicitation de cette Reine qu'il avoit accompagné Ozoro Esther à Nefas Musa : mais toujours fidèle à ses vœux, il ne s'étoit point trouvé à la bataille. Cependant, étant informé des mauvaises intentions du Roi, de la cruauté des Gallas & du pouvoir & de l'ambition de Waragna Fasil, dont les soldats campoient autour de son asyle, il dit à Ozoro Esther qu'il n'y avoit qu'un seul parti à prendre pour éviter de tomber entre les mains d'un des meurtriers de son époux.

CETTE Princesse, sous les traits de la beauté la plus délicate, possédoit le courage d'une Romaine, & étoit la digne épouse de Mariam Barea dont elle avoit eu deux fils. Aussi suivit-elle avec empressement le conseil d'Aylo ; & accompagnée par lui & par plusieurs de ses amis & de ses serviteurs, elle vint se présenter de grand matin, tout le corps couvert, mais la tête entiérement nue, & sans aucune apparence de déguisement, à la porte de la tente de Michael, & elle fut aussitôt introduite avec son cortege. Aylo présenta Ozoro Esther au Ras, & elle se prosterna soudain devant lui.

MICHAEL jouissoit d'une santé vigoureuse, mais il étoit estropié, & il ne s'attendoit point à une pareille entrevue ;

Digitized by Google

ce qui fut cauſe qu'il demeura quelque tems avant de pouvoir ſe lever & ſe découvrir devant la Princeſſe. Mais enfin, il y parvint. Ozoro Eſther refuſa de ſe lever, & Aylo dit au Ras qu'elle venoit pour réclamer ſa protection & pour lui offrir ſa main, comme au ſeul homme qui n'étoit point coupable de la mort de Mariam Barea, & qui pouvoit la ſauver, elle & ſes enfans, de l'inſolente cruauté des Gallas qui l'environnoient. Quelque choſe que Michael eût oſé eſpérer de ſa victoire, il n'en attendoit sûrement pas un ſi beau prix.

CERTES, ce Général étoit l'homme le plus capable de tout l'Empire, de bien juger des choſes à la premiere vue. Quoiqu'il n'eût jamais ſongé à Ozoro Eſther, il vit de quel avantage il feroit pour lui d'obtenir ſa main, & il l'accepta. Il penſa d'ailleurs que dans les diſpoſitions où étoit le Roi, il ne tarderoit pas à vouloir interpoſer ſon autorité. Il releva Ozoro Eſther & la plaça ſur ſon ſiége. Puis il manda Këfla Yaſous & ſes autres Officiers, & il leur ordonna de ranger, le plus promptement poſſible, ſon armée en bataille, comme s'il eût eu envie d'en faire la revue, pour connoître ſes pertes. En même tems, il envoya chercher un Prêtre & il fit planter des tentes pour Ozoro Eſther & pour les gens de ſa maiſon. Tout cela fut l'affaire d'un inſtant. Puis Michael conduiſant la Princeſſe à la porte de ſa tente, l'épouſa, aux acclamations de toute l'armée. Le bruit des applaudiſſemens parvint aux oreilles du Roi, & ce fut la premiere nouvelle qu'il eut de ce mariage. Il ne put s'empêcher d'en témoigner ſon mécontentement, & il l'exprima en termes très-déſagréables pour Michael, à qui ils furent preſqu'auſſi-tôt rendus par des courtiſans officieux.

Les effets du mariage du Ras avec Ozoro Esther se firent bientôt sentir, par la haine violente qu'il voua aux Gallas. La Princesse, qui n'avoit pu sauver Mariam Baréa, se sacrifia elle-même pour venger sa mort, & la voir expiée par le sang de plusieurs milliers de ses ennemis. Douce, sensible, bonne, comme je puis assurer qu'elle l'étoit, il sembloit qu'elle changeoit de caractere dès qu'elle songeoit aux tourmens qu'on avoit fait endurer à son époux. Aussi sa vengeance ne put-elle jamais être rassasiée. Elle excitoit sans cesse Michaël, déjà assez disposé à verser du sang. Elle auroit voulu qu'il eût pu exterminer l'odieuse nation des Gallas, qui l'avoit privée de toutes ses espérances de bonheur.

Waragna Fasil, Galla d'origine, & le premier qui, rompant la cavalerie du Begemder, avoit blessé & mis en fuite Mariam Baréa, étoit constamment sur la liste des ennemis d'Ozoro Esther. Ce Fasil avoit de plus massacré le Kasmati Eshté, l'oncle chéri de la Princesse, l'intime ami de Mariam Baréa, & celui à qui elle devoit son mariage, avec un époux si regretté.

La nouvelle faveur, dont Waragna Fasil jouissoit auprès du Roi, commença à inspirer à Michaël une violente jalousie; & les raisons de son animosité augmentant chaque jour, il résolut d'anéantir ce rival, quand le Roi, lui-même, devroit périr avec lui. Les mêmes sentimens étoient dans le cœur de Gusho d'Amhara, homme d'un mérite distingué, & dont le Ras Woodage son pere avoit rempli successivement les premiers emplois de l'Etat sous le regne précédent. Gusho étoit d'ailleurs excessivement riche. Il avoit d'abord épousé

une fille du Ras Michaël; ensuite six ou sept autres femmes, car il aimoit beaucoup le beau sexe; & il venoit enfin de recevoir encore la main d'Ozoro Welleta Israël, l'une des filles de l'Iteghé. Gusho aimoit aussi un peu a boire; il étoit engageant par ses discours & par ses manieres, bon Officier, ayant soin de ses soldats, mais il avoit la réputation de faire peu de cas de sa parole, lorsqu'il ne la donnoit pas à des gens de guerre comme lui.

Une simple bagatelle occasionna bientôt entre le Roi & le Ras une rupture, qui ne permit plus de raccommodement. Tandis que l'armée étoit en marche, il faisoit excessivement chaud, & un peu avant d'arriver à Gondar, en traversant la vaste plaine qui s'étend entre les montagnes & le lac Tzana, & où l'on a depuis versé tant de sang, le Ras Michaël se trouvant incommodé de la chaleur & de la reverbération du soleil, mit pour s'en garantir un mouchoir blanc sur sa tête. On le dit soudain au Roi, qui étoit avec Waragna Fasil au centre de l'armée, & qui envoya demander au Ras d'où provenoit cette nouveauté, & pourquoi il osoit couvrir sa tête en présence de son Souverain? Michaël ôta son mouchoir, sans rien répondre: mais il fut si sensible à cet affront, qu'il ne le pardonna jamais.

Il faut observer que, quand l'armée est en campagne, le Roi seul a le droit de porter autour de sa tête une piece de mousseline, qui est nouée derriere & dont les bouts tombent fort bas. Les Gouverneurs de Province sont coeffés de même dès qu'ils prennent possession de leur Gouvernement;

&

& en l'abſence du Roi, celui qui le repréſente, porte également cette marque de la ſouveraineté.

D'AILLEURS, jamais perſonne ne couvre ſa tête en préſence du Roi, ni même devant le palais où eſt le Monarque. Mais Michaël ne croyoit pas que marchant avec l'arriere-garde de l'armée & fort loin de Joas, il fût ſenſé être en préſence de ce Prince, ni que la malice & la jalouſie puſſent taxer de vanité, ce qui n'étoit occaſionné que par ſes infirmités.

QUAND l'armée fut dans les vallées près de Gondar, elle ſe ſépara. Waragna Faſil campa ſur les bords de la riviere de Kahha, & Michael le long de la riviere d'Angrab. Gusho étoit à la droite de Michael, à la gauche de Faſil, un peu au-deſſus de la riviere Kahha, & près du Palais de Koſcam, où réſidoit l'Iteghé. Il avoit là une maiſon qui lui appartenoit, & qui étoit entourée de belles prairies, ſéparées du camp de Faſil par la riviere. Les ſoldats & les domeſtiques de Gusho s'étant mis à couper de l'herbe pour les chevaux de leur maître, furent bientôt joints par les gens de Faſil, qui ſe mirent, ſans cérémonie, à en faire autant. Mais il s'éleva ſoudain une querelle entre les deux troupes; pluſieurs perſonnes furent tuées ou bleſſées de chaque côté; & enfin les ſoldats de Faſil furent obligés de faire retraite.

GUSHO ſe plaignit au Ras Michael de ce qu'on avoit attenté à ſes propriétés. Michael étant alors à Gondar, étoit, en qualité de Ras, Juge naturel des deux contendans, d'au-

tant qu'ils se trouverent l'un & l'autre hors de leurs Provinces, & dans celle de Michael. Malgré cela, Fasil étant cité, déclara qu'il ne se soumettroit point à la jurisdiction du Ras: & le cas ayant été discuté le lendemain au tribunal des Umbares, ils déciderent unanimement que Michael avoit droit de le citer, & que Waragna Fasil étoit coupable de rébellion. En conséquence, une proclamation faite le lendemain à la porte du palais, destitua Fasil de son gouvernement du Damot & de tous les autres emplois qu'il pourroit tenir du Roi, & mit à sa place Boro de Gago, homme très-puissant dans le Damot & dans le Gojam, ainsi que parmi les Gallas des deux rives du Nil. Boro avoit en outre épousé une sœur du Kasmati Eshté : mais c'étoit d'ailleurs un homme d'une capacité médiocre.

Waragna Fasil ayant eu secrettement, pendant la nuit, une longue conférence avec le Roi, partit de grand matin à la tête de son armée, alla camper à Azazo, sur la route du Damot à Gondar, & intercepta toutes les provisions qu'on portoit de ce côté-là dans la capitale.

La maison où Michael résidoit à Gondar, étoit fort peu éloignée du palais du Roi; de sorte que par une fenêtre du palais qui s'ouvroit directement sur cette maison, on pouvoit voir distinctement le Ras, quand il rendoit la justice. Un jour que presque tous ses gens s'étoient écartés de lui, il partit de cette fenêtre un coup de fusil qui manqua Michael, mais qui atteignit si bien un nain, occupé à lui chasser les mouches, qu'il tomba mort aux pieds de son maître. Ce coup fut le signal des hostilités. Personne ne sut de quelle main il partoit:

mais la fenêtre par où il avoit paſſé, montroit ſuffiſamment que s'il n'avoit pas été tiré par ordre du Roi, ce n'étoit pas du moins à ſon inſçu.

JOAS ne perdit pas un moment. Il quitta ſon palais & alla camper à Tedda, d'où il expédia Woosheka à Michael, pour lui ordonner de ſe retirer dans ſon gouvernement de Tigré, ſans ſe préſenter devant lui. En même tems, il nomma Lubo Gouverneur du Begemder & de l'Amhara. Le Ras eut beaucoup de peine à conſentir à voir Woosheka, & il lui répondit ſeulement : « Que le Roi devoit ſavoir que les ſeules per-» ſonnes, dignes de communiquer entre le Monarque & le » Ras, concernant les affaires de l'Etat, étoient les Juges » de la ville ou du palais, non un vil eſclave, tel que Woo-» sheka, dont la vie, ainſi que celle de tous les autres Gal-» las, étoit proſcrite par les loix du royaume; qu'il lui dé-» fendoit donc de reparoître devant lui, parce que s'il l'oſoir, » il ſeroit puni de mort. »

LE lendemain, le Roi envoya au Ras un nouveau meſſage qui lui fut porté par quatre Juges. Ils lui défendirent de la part du Monarque de boire les eaux du Kahha & de l'Angrab ; & ils lui enjoignirent d'abattre ſes tentes & de s'en retourner en Tigré, ſans quoi, il encourroit le déplaiſir de Sa Majeſté. — Michael leur dit : « Qu'il étoit bien vrai » qu'il commandoit dans la province de Tigré : mais qu'il » avoit auſſi le gouvernement de tout le royaume ; qu'il avoit » été revêtu d'un emploi extraordinaire pour prévenir la » ruine de ſa patrie, parce qu'on ſavoit bien que le Roi

» n'étoit pas en état de le faire lui-même ; que le motif qui
» l'avoit fait appeller, subsistoit toujours ; & qu'il deman-
» doit aux Juges de prononcer solemnellement si le royau-
» me, en ce moment, dans les mains des Gallas, n'étoit pas
» plus en péril, que lorsqu'on avoit redouté l'influence de
» Mariam Barea. Il ajouta qu'il espéroit que le Roi marche-
» roit promptement contre Waragna Fasil, & que lui iroit
» à sa poursuite dès le lendemain. »

Le Roi refusa absolument de marcher. Mais le Ras fit proclamer que tous les Gallas, quels qu'ils fussent, n'avoient qu'à sortir de la capitale, sous peine de mort, en cas de désobéissance ; déclarant qu'ils pourroient être légitimement tués par les premiers qui les rencontreroient, si après vingt-quatre heures ils restoient dans le territoire de Gondar, & après dix jours dans les autres parties du royaume. Ensuite il se mit en marche, accompagné de Gusho, pour aller déloger Fasil du poste important dont il s'étoit emparé à Azazo.

Le refus qu'avoit fait le Roi de marcher avec le Ras Michael fit croire que les troupes, qui composoient sa maison, resteroient en garnison dans le palais : mais Joas aimoit trop Waragna Fasil pour demeurer neutre. Michael campa le 21 Avril, au soir, au-dessus d'Azazo, sur le penchant d'une montagne, dont le terrein inégal étoit aussi favorable à ses fusiliers, que difficile pour la cavalerie de Fasil.

Dès le lendemain matin la bataille commença, & on versa des flots de sang toute la journée. Un neveu de Michael,

Digitized by Google

& son vieux Fit Auraris Netcho, furent tués, & l'armée de Fasil fut mise totalement en déroute. Les Gallas, venus de l'autre côté du Nil, ne pouvoient se faire aux armes à feu de Michael, qui renfermoient des balles, qu'ils appelloient des zibibs, c'est-à-dire des grains de raisin. Waragna Fasil se retira en Damot, pour rassembler une nouvelle armée, & tenter encore la fortune après la saison des pluies.

Parmi les prisonniers que fit Michael à Azazo, il se trouva par malheur quelques cavaliers kocobs de la maison du Roi. Esclaves du Monarque, & n'obéissant qu'à ses commandemens. Leur vue seule montra suffisamment de quelle part ils étoient venus. Ils furent donc menés devant Michael, qui en interrogea d'abord deux, pour savoir si le Roi les avoit envoyés ou non : mais ils refuserent de répondre; & soudain on les égorgea à la vue de leurs compagnons; celui qui fut appellé ensuite étoit un page du Roi, qui, voyant ce qu'il en coûtoit à ses amis pour n'avoir pas voulu parler, avoua franchement au Ras que c'étoit par l'ordre exprès de Joas, qu'un corps considérable de la maison du Roi avoit été la nuit d'auparavant joindre l'armée de Fasil; & il ajouta que c'étoit l'Arménien qui avoit également, par l'ordre du Roi, tiré de la fenêtre du palais un coup de fusil sur le Ras, & avoit tué son nain.

Michael n'en demandoit pas davantage. Il renvoya aussitôt tous les prisonniers. Son armée arriva le même jour sur le chemin de Gondar; & quoiqu'il eût jeûné toute la journée, il tint un Conseil qui dura fort avant dans la nuit; & à l'issue de ce Conseil, il fit partir pour Wechné un émissaire qui,

Digitized by Google

dès le lendemain, fit descendre'Hazzé Hannès au pied de la montagne. La même nuit le Shalaka Beero, le Nebrit Tecla, accompagné de ses deux fils, Lika Netcho, ayant également ses deux fils avec lui, & un Moine de Tigré nommé Welleta Christos, se rendirent au palais pour tuer le Roi. Ils n'eurent pas de peine à commettre ce meurtre; car ils trouverent Joas seul; ensuite ils l'enterrerent dans l'Eglise de Saint-Raphael, ainsi qu'on le verra quand nous rapporterons la confession d'un des assassins, qui fut arrêté quelque tems après.

DANS le moment même de ce meurtre, Michael offrit un étrange contraste dans la conduite qu'il tint avec l'Arménien, qui s'étoit refugié dans la maison de l'Abuna. Il le fit arrêter, & le bannit d'Abyssinie; mais avec tant d'égards qu'il le fit accompagner jusqu'à Masuah par un de ses gens affidés, chargé de lui fournir tout ce qu'il lui faudroit dans la route, de le faire embarquer, & de le préserver des extorsions du Nayb.



HANNÈS II.

1769.

Hannès, frere de Bacuffa, est elu Roi. — Il arrive de la montagne de Wechné. — On le couronne à Gondar. — Il refuse de marcher contre Waragna Fasil. — Le Ras Michael le fait empoisonner.

HANNÈS, âgé de plus de soixante-dix ans sans qu'il fût appellé au Trône, fit son entrée dans Gondar le 3 Mai 1769. Il étoit frere de Bacuffa; & ayant voulu s'enfuir de la montagne, sous le regne de ce Prince, il fut repris, & Bacuffa lui fit couper le poignet, & le renvoya en prison.

Nous avons déja observé qu'il existe en Abyssinie une loi tirée de Moïse, d'après laquelle un homme mutilé, de quelque maniere que ce soit, ne peut être ni Roi, ni Prêtre. Ainsi, Hannès manquant d'une main, devoit être exclu du Trône : & c'est pour cela qu'on la lui avoit jadis coupée. Mais lorsque dans le Conseil on fit cette objection à Michael, il éclata de rire, en disant : » Et qu'est-ce qu'un Roi a » besoin de faire avec ses mains ? Craignez-vous qu'il ne » puisse pas lui-même seller sa mule, ou charger son bagage ? » N'en soyez pas inquiet. Quand il se trouvera dans

» cet embarras, il n'aura qu'à m'appeller (1), & je l'ai-
» derai. «

HANNÈS étoit non-feulement fort vieux, mais d'une conf-
titution très délicate. Et comme il n'avoit jamais converfé qu'avec des Prêtres & des Moines, fon efprit étoit encore plus affoibli que fon corps. On ne put pas le réfoudre à prendre part au Gouvernement. Il paffoit toutes fes journées à réciter des prieres & à chanter des pfeaumes. Mais heureufement que Michael avoit fait defcendre avec lui de la montagne, deux de fes fils, Tecla Haimanout, âgé de quinze ans, & George qui en avoit treize.

GUEBREA DENGHEL, iffu de la plus illuftre famille du Tigré, avoit époufé une des filles de Michael, & il étoit né de ce mariage, une fille nommée Welleta Selaffé, que Michael avoit deftinée à Joas, pendant qu'il étoit bien avec ce Monarque. Hannès étoit d'un âge à n'avoir befoin que d'une Sunamite, & Velleta Selaffé, jeune, belle & méritant de jouer un autre rôle, fut pourtant facrifiée à un Roi caduc, pour fatisfaire l'ambition de fon grand-pere. Elle époufa Hannès; mais le mariage ne fut point confommé; quoiqu'elle vécût dans le Palais, il ne prit jamais aucun droit fur elle; & elle ne fut enfin époufe & Reine que de nom. L'amour n'avoit pas plus de prife que l'ambition fur le cœur glacé de ce Prince: & ces deux objets fi féduifans, une belle femme

(1) Ce qui rend ceci plus plaifant, c'eft que Michael étoit plus âgé qu'Hannès, & qu'il ne pouvoit fe tenir debout tout feul, à caufe d'une bleffure qu'il avoit reçue à la cuiffe.

&

& une couronne, ne purent pas l'engager à combattre pour les défendre. Michael fit tout ce qu'il lui fut possible de faire pour vaincre sa répugnance & dissiper ses terreurs. Ce fut en vain. Hannès pleura, se cacha, se mit en priere, demanda à être renvoyé à Wechné, & refusa absolument de marcher à la tête de son armée.

CEPENDANT Michael qui avoit déja senti le danger de laisser un Roi derriere lui, tandis qu'il seroit en campagne, & qui vit qu'Hannès ne vouloit point sortir de Gondar, eut recours au poison qu'on mêla dans le déjeûné de ce Prince. Ainsi, le Ras devint, en moins de six mois, le meurtrier très-volontaire de deux Rois.

TÉCLA HAIMANOUT II.

Tecla Haimanout succede à son pere Hannès. — Portrait de ce Prince. — Sa conduite prudente. — Il cultive l'amitié de Michael. — Il marche contre Waragna Fasil. — Il défait l'armée rebelle. — Bataille de Fagitta.

TECLA HAIMANOUT succéda à son pere. C'étoit un Prince de la plus agréable figure. Il étoit fort grand pour son âge; il étoit svelte, &, ainsi que tous les Princes nés sur la montagne de Wachné, il avoit le teint beaucoup plus clair que le reste des Abyssiniens, c'est-à-dire, moins brun que les

Napolitains & les Portugais. Son front étoit extrêmement beau, ses yeux grands, noirs, sembloient un peu trop fiers. Il avoit le nez grand & bien fait, la bouche petite, les levres minces, les dents très-blanches & les cheveux fort longs. Tous ses traits auroient été remarqués en Europe. Il étoit extrêmement soigneux de ses cheveux, & il les arrangeoit de cent manieres différentes. Quoique Tecla Haimanout n'eût quitté sa montagne natale que depuis peu de mois, il avoit déja l'air & les manieres nobles d'un Prince élevé auprès du Trône. Son esprit répondoit à tant d'avantages, & sa prudence surpassoit ce qu'on devoit attendre de son âge. L'on disoit qu'il étoit naturellement très-vif; mais il savoit si bien se modérer, qu'il ne s'emportoit jamais en public. Enfin, il entra facilement dans toutes les vues de Michael, & il ne montra pas moins d'envie de marcher contre Waragna Fasil, que son pere n'avoit montré de répugnance.

. . . .

DEPUIS l'avénement d'Hannès au Trône, Tecla Haimanout n'avoit donné à Michael que le nom de pere : & le Ras ayant été malade, ce Prince s'étoit tenu auprès de lui, & lui avoit prodigué les soins d'un véritable fils. J'étois arrivé à Masuah dans le dessein d'entrer en Abyssinie, précisément à l'instant où l'on commençoit à parler de la mort d'Hatzé Hannès.

L'ARMÉE partit de Gondar le 10 Novembre 1769, & prit la route d'Azazo & de Dingleber. Waragna Fasil étoit à Buré, où il avoit rassemblé une nombreuse armée de Damots, d'Agows & de Maitshas. En outre, Welleta Yasous, son principal Lieutenant, lui en avoit mené une plus nom-

breuse encore de ces sauvages Gallas, qui habitent au-delà du Nil. Il avoit pourtant eu quelque peine à les y déterminer. Les zibibs, (1) c'est-à-dire les balles de fusil qui avoient détruit un si grand nombre de leurs compatriotes à Azazo, leur déplaisoient beaucoup; & ceux qui n'en avoient pas encore vu, ne les craignoient pas moins que les autres. Ce fut la premiere fois que ces barbares montrerent quelque répugnance à envahir les provinces des Abyssiniens.

Waragna Fasil voulant leur ôter la peur des zibibs, chargea quelques fusils à poudre seulement, & les tira de fort près sur ses amis, qui, comme on doit bien le croire, n'en furent point blessés. Ensuite il chargea un fusil à balles, & le tira de loin sur du bétail qu'il blessa: d'où il conclut que le zibib étoit dangereux à une certaine distance, mais que si l'on s'approchoit très-près, il ne pouvoit faire aucun mal.

Aussi-tôt que le rébelle apprit que Michael marchoit contre lui, il alla à sa rencontre, afin de livrer bataille, s'il étoit possible, à l'armée du Roi avant qu'elle entrât dans les riches provinces des Agows, d'où il tiroit sa subsistance, & auxquelles il vouloit imposer un tribut. Mais la conduite de Michael s'opposoit à ce dessein; car ce Général ne fut pas plutôt entré dans le Maitsha, partie du Gouvernement

(1) On a vu plus haut que zibib signifie grain de raisin dans la langue de ce peuple.

de Faſil, qu'il mit tout à feu & à ſang. Connoiſſant parfaitement le pays où il devoit combattre, Michael avoit déja choiſi, dans ſon idée, le champ de bataille, & il fit tout ce qu'il falloit pour y attirer ſon ennemi.

CEPENDANT il ne continua ſes ravages que pendant deux jours; après quoi il ſe rendit, par des marches forcées, à Fagitta, où il arriva beaucoup plutôt que Faſil ne le croyoit. Le champ de bataille, que le Ras avoit réſolu de prendre, étoit d'un côté pierreux, inégal, coupé par des ravins, & de l'autre plane & couvert d'une herbe épaiſſe. Entre ces deux terreins, ſi différens, couloit une petite riviere, dont le lit étoit rempli de groſſes pierres.

MICHAEL avoit le Nil à ſa gauche, & il plaça ſes lances & ſa mouſquetterie dans le terrein inégal; car il eſt bon d'obſerver qu'il comptoit toujours fort peu ſur ſa cavalerie. La grande Egliſe de Saint-Michel & celle de Saint-George, éloignée l'une de l'autre d'une demi-lieue, & environnées d'un boſquet de cedres fort épais, ſe trouvoient ſur ſes deux flancs, ou plutôt un peu en avant de ſon front. Une vallée profonde étoit par-derriere le terrein uni, & deſcendoit avec peu d'inclinaiſon des fameuſes ſources du Nil, qui n'étoient pas à plus d'une journée de diſtance du champ de bataille.

LE Ras déploya ſon armée en arriere des deux Egliſes qu'il avoit à droite & à gauche, & il plaça cinq cens fuſiliers devant chacune de ces Egliſes, où ils étoient cachés

Digitized by Google

par les cedres. Sa cavalerie forma le front de l'armée, parce que Michael favoit que les Gallas ne la redoutoient pas beaucoup, & qu'ils fondroient impétueufement fur elle; & il en donna le commandement à Powuffen, Officier vaillant & expérimenté, & l'un de ces onze amis de Mariam Barea, qui fe fauverent dans la tente du Ras, après la bataille de Nefas Mufa. Powuffen eut foin de balayer la plaine avec quelques cavaliers, dès qu'on vit les Gallas s'avancer du fond de la vallée.

LORSQUE le foleil fit fentir fa chaleur, ces barbares fe répandirent dans la plaine, & quoique toute leur armée n'y fût pas encore entrée, ils en occupoient la plus grande partie, quand Powuffen feignant d'être épouvanté de leur nombre, & prenant la fuite, traverfa la riviere & rejoignit fa cavalerie rangée en bataille entre les deux Eglifes. Les Gallas voulurent le pourfuivre : mais ils furent embarraffés par les groffes pierres qui étoient dans la riviere, & ils s'accumulerent au paffage.

AYTO WELLETA GABRIEL, Maître-d'Hôtel d'Ozoro Efther, homme très-fort, très-brave, plein d'efprit, & qui, fuivant un ufage affez commun en Abyffinie, faifoit quelquefois le bouffon pour amufer le Ras, fe trouvoit en ce moment pris de vin. Il étoit à pied & n'avoit pour toute arme qu'un moufquet; malgré cela, il voulut aller efcarmoucher comme la cavalerie de Powuffen; & quand celui-ci fe mit à fuir, Welleta Gabriel en fit autant & paffa la riviere, fans regarder derriere lui. Mais enfuite fe retournant, il vit les Gallas arrêtés au milieu du gué, comme s'ils avoient tenu confeil.

Il les ajusta alors avec son fusil, & il eut le bonheur d'atteindre le principal d'entr'eux qui tomba mort sous les pieds des chevaux.

Ce coup fut suivi d'un moment de silence : mais bientôt le cri de Zibib ! Zibib ! se fit entendre ; & l'ennemi prit la fuite. Tous les Gallas qui étoient déjà répandus dans la plaine, se rejetterent sur ceux qui restoient de la vallée, & ceux-ci sur les autres qui étoient plus en arriere. Le cri de Zibib Ali (1) ! Zibib Ali ! fut répété & répandit au loin la terreur. Cependant, personne ne savoit encore ce qui leur étoit arrivé. Welleta Yasous qui commandoit l'avant-garde, fut entraîné par son escadron ; & Fasil qui n'étoit pas encore entré dans la vallée, avec ses Agows & ses Damots, demandoit envain pourquoi on suyoit ainsi.

Michael m'a souvent raconté que lui-même, qui, monté sur sa mule, observoit tout du haut d'une petite éminence, voyant la fuite & la confusion extraordinaire des Gallas, n'avoit pu en deviner la cause. Quoique personne au monde n'eût plus de sang-froid & de présence d'esprit que lui dans ces sortes d'occasions, il demeura quelque tems dans une sorte de stupéfaction, sans donner aucun ordre. Cependant les fusiliers, cachés dans les bosquets de cedres, & Powussen, avec la cavalerie qui venoit d'escarmoucher, avoient bien distingué le coup de fusil de Welleta Gabriel. Aussi, ne perdirent ils pas un instant pour attaquer les Gallas dans

(1) Ils portent les raisins avec eux.

Digitized by Google

la vallée, & Gusho & le reste de l'armée se joignirent bientôt à eux.

WARAGNA FASIL, désespéré d'une déroute dont il ne pouvoit connoître la cause, accourut au milieu des Gallas, & combattit vaillamment, tantôt faisant face à ceux qui le pressoient, tantôt essayant de soutenir ses troupes pour mettre un peu d'ordre dans leur retraite. Mais les fusiliers qui avoient été en embuscade près des Eglises, sous le commandement d'Hezekias, au lieu d'entrer dans la vallée, s'avancerent sur les montagnes qui la dominoient; & de là, sans courir aucun risque, ils tirerent tant qu'ils purent sur les fuyards.

WARAGNA Fasil perdit une grande partie de son armée: mais appercevant un endroit propre à escalader la montagne, il se fit suivre par un détachement considérable de sa cavalerie, gagna le terrein plane, derriere les fusiliers de Michael, & en tailla en pieces, au moins trois cens. Content alors de cet avantage, & voyant son armée entiérement dispersée, il passa le Nil à Géesh, descendit dans la plaine d'Assoa, & campa près du petit lac de Gooderoo, dans l'intention d'y passer la nuit & d'y recueillir les débris de ses troupes.

LES soldats de Michael renoncerent bientôt à poursuivre les fuyards: mais Powussen, avec un détachement choisi de la cavalerie du Lasta & du Begemder, marcha sur les traces de Fasil & l'atteignit sur les bords du lac, un peu avant la nuit. Le carnage fut considérable. Tous les blessés de l'ar-

Digitized by Google

mée de Fasil, tous ceux que la fatigue empêcha de fuir, furent massacrés sans pitié. Pour Fasil, il se sauva, sans chercher à faire aucune résistance; & la troupe de Powussen s'en retourna rassasiée de sang.

Ce ne fut pourtant que le lendemain au soir que cet Officier rejoignit le camp, après avoir exterminé tout ce qui s'étoit présenté devant lui. Son retour & ses succès causerent beaucoup de joie à Michael, qui commençoit déja à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident.

Cette bataille, nommée *la bataille de Fagitta*, se donna le 9 Décembre 1769, précisément dans le même endroit, où, cinq ans auparavant, Fasil avoit fait assassiner le Kasmati Eshté. Ces Philosophes qui prétendent que la Providence ne regle pas les événemens de ce monde, peuvent calculer combien il faut de chances pour que dans un royaume aussi vaste que la Grande-Bretagne, un crime soit commis & puni au même endroit & le même jour, dans le court espace de cinq ans.

On traita les Gallas, qu'on prit après la bataille, avec une sévérité plus terrible encore que pendant leur fuite. Woosheka, dont j'ai déja eu occasion de parler, tomba entre les mains des cavaliers de Powussen & de Gusho; mais ils épargnerent sa vie. Ce Woosheka, cousin-germain de Lubo, étoit bien plus brave que son parent; il se mêloit peu des intrigues de la Cour, & on le regardoit généralement comme un homme d'un caractere doux & incapable de faire du mal.

Il

Il avoit été le camarade de Gusho & de beaucoup d'autres Officiers de l'armée; & après la bataille de Nefas Musa, c'est lui qui, gardant Powussen & onze autres Officiers Abyssiniens, les avoit laissés s'enfuir dans la tente du Ras, pendant que Lubo égorgeoit Mariam Barea. Enfin, il étoit connu de Michael, il avoit été son ami, il ne l'avoit jamais offensé directement; & comme il possédoit une assez grande fortune, on crut que le sacrifice de ses biens seroit plus que suffisant pour le faire pardonner.

En conséquence, Powussen & Gusho, après être convenus ensemble de ce qu'ils devoient faire, se rendirent le matin dans la tente du Ras Michael, & lui ayant présenté leur prisonnier, ils lui demanderent grace en se prosternant le visage contre terre. Mais le Ras oubliant à-la-fois & ses propres intérêts & l'importance des Officiers qui s'humilioient devant lui, s'abandonna à toute sa colere, leur dit des paroles outrageantes, & les renvoya chacun dans sa tente, comme s'ils avoient dès cet instant été dans la disgrace.

S'adressant alors à Woosheka, avec le ton le plus sévere, il lui dit, s'il ne se rappelloit point qu'il lui avoit donné ordre à Tedda, de sortir sous dix jours de l'Abyssinie? Ensuite, il demanda à ses soldats, dans la langue du Tigré, s'il n'y en avoit aucun qui sût faire une bouteille de cuir? On lui répondit qu'oui; & il ordonna qu'on en fit une de la peau de Woosheka, après qu'on auroit conduit ce malheureux devant le Roi. Les soldats entendirent fort bien l'ordre du Ras, que la victime ne comprenoit pas. Ils conduisirent donc Woosheka devant le jeune Monarque qui ne

voulut pas l'entendre, & fit signe de la main qu'on l'éloignât; & alors, l'ayant mené au bord de la riviere, ils l'écorcherent vif, & porterent sa peau remplie de paille au Ras Michael.

L'on ne douta point qu'Ozoro Esther, qui étoit alors dans le camp, n'eût décidé du sort de l'infortuné Woosheka. Elle parut le même soir dans la tente du Roi, parée d'une robe de noce, qu'elle n'avoit point encore portée depuis la mort de Mariam Barea; & deux jours après, elle s'en retourna triomphante à Gondar, où la providence l'accabla de malheurs dans sa famille, pour la punir de la dureté de cœur avec laquelle elle voyoit les maux des autres.

Pour moi, je demeurai pendant tout ce tems-là à Masuah, où l'éloignement & le défaut de communication étoient cause qu'on ignoroit tous ces événemens. On croyoit même dans cette isle qu'Hatzé Hannès vivoit encore; & j'avois une commission de Métical Aga pour servir de Médecin à ce Monarque. Je vais à présent commencer le récit de ce qui se passa à Masuah, & je continuerai ensuite la relation de mon voyage.

Fin du Tome second.

Digitized by Google

TABLE
DES SOMMAIRES
Contenus dans ce Volume.

LIVRE TROISIEME.

ICON AMLAC. De 1268 à 1283.

LIVRE QUATRIÈME.

Fin de la Table.

Digitized by Google

005664017

Digitized by Google



Digitized by Google